MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

MÉDITATIONS

SUR LA

LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DE CE PRINCE QUI CRUT EN JÉSUS-CHRIST AVEC TOUTE SA MAISON, APRÈS AVOIR OBTENU LA SANTÉ DE SON FILS.

Il crut et toute sa maison avec lui [1].

Le Sujet, tiré de l'Evangile du jour, nous représente comment un prince, ayant un fils fort malade vint demander à Jésus-Christ, qu'il lui plut de venir en sa maison pour le guérir [2]. Le Sauveur du monde plus attentif à procurer la santé des âmes que celle des corps, voyant que ce père n'avait pas autant de foi qu'il eût été à désirer, lui en témoigna son sentiment, et pour lui faire voir qu'il n'était pas nécessaire d'aller en sa maison, et de voir le malade pour le guérir, il l'assure que son fils se portait bien. Le père le crut et, s'en retournant dans sa maison, il rencontra les serviteurs qui venaient lui apporter la nouvelle de la parfaite santé du malade, l'heure qu'ils lui marquèrent était justement celle où Jésus lui avait donné sa parole. Ce fut alors que ce seigneur voyant évidemment le miracle, se déclara pour Jésus-Christ, et qu'il fit profession

[1] Et credidit ipse, et domus ejus tota. *S. Joan.* IV.

[2] Et erat quidem regulus, cujus filius infirmabatur Capharnaum.
Hic cum audisset quia Jesus adveniret a Judæa in Galilæam, abiit ad eum et rogabat eum ut descenderet, et sanaret filium ejus, incipiebat enim mori. Dixit ergo Jesus ad eum : nisi signa et prodigia videritis, non creditis. Dixit ad eum regulus : Domine descende, priusquam moriatur filius meus. Dixit ei

publique avec toute sa maison, de croire en lui et de le regarder comme le Messie.

Nous nous arrêterons particulièrement, sur ces dernières paroles de l'Évangile, où il est dit que toute la maison de ce prince se convertit avec lui. Car, comme nous rencontrons plusieurs guérisons semblables, ce passage a cela de particulier, qu'un prince et qu'un chef de famile se mettant au service de Jésus, fut suivi de toute sa maison ; ce qui nous donne sujet de remarquer, que si notre entendement, qui est le chef de la famille que nous avons à gouverner, se laisse une fois vivement persuader, comme il doit, des vérités chrétiennes, tout le reste de la maison se rangera à son devoir. Or nous pouvons reconnaître trois sortes de familles, que nous avons à entretenir et à gouverner.

La Fin sera donc d'apprendre à croire ainsi qu'il faut, pour apprendre à gouverner ces trois sortes de maisons.

La Forme est en ces trois points, selon les trois diverses sortes de familles que nous avons à considérer.

1° La première est composée de nos sujets ou domestiques.

2° La seconde comprend les facultés de notre âme et de notre corps.

3° La dernière se forme de nos actions journalières.

PREMIER POINT.

DE LA PREMIÈRE SORTE DE FAMILLE QUE NOUS AVONS A GOUVERNER.

Ce que le Sage nous dit, que toute une ville est telle que son gouverneur [1], on peut l'affirmer avec encore plus de vérité d'une maison, qui dépend plus de son chef qu'une ville ne dépend de son gouverneur. Tel que sera le chef d'une famille, tel sera pour l'ordinaire toute la famille. Si le maître est vertueux ou vicieux, la maison s'en ressent, parce qu'il y a une telle dépendance de l'un à l'autre pour sa conduite, que la qualité du chef passe aussi facilement aux membres, que les mem-

Jesus : Vade, filius tuus vivit. Credidit homo sermoni quem dixit ei Jesus, et ibat. Jam autem eo descendente, servi occurrerunt ei, et nuntiaverunt, dicentes quia filius ejus viveret. Interrogabat ergo horam ab eis in qua melius habuerit. Et dixerunt ei, quia heri hora septima reliquit eum febris. Cognovit ergo pater, quia illa hora erat, in qua dixit ei Jesus, filius tuus vivit, et credidit ipse, et domus ejus tota.

[1] Secundum judicem populi, sic et ministri ejus, et qualis est rector civitatis, tales et inhabitantes in ea. *Eccli.* x.

bres se laissent aisément conduire par leur chef. Nous voyons ceci clairement dans ce prince de notre Evangile, qui n'eût pas plutôt vu le miracle que fit Notre-Seigneur en guérissant son fils, qu'il se donna à lui, pour croire et pour faire tout ce qu'il lui dirait. Et il ne fut pas plutôt converti, que toute sa maison, sa femme, son fils, ses serviteurs, et tous ses officiers embrassent la même foi et la même religion. *Il crut*, dit l'Evangile, *et toute sa maison*. Oh quel bonheur pour ce prince, d'avoir rencontré si heureusement son Jésus et son Sauveur! et quel bonheur pour cette maison, d'avoir suivi si promptement son prince, et trouvé son salut!...

S'il n'y eût eu simplement dans ce prince et dans sa maison, que la foi et la croyance au Messie, ce n'eût pas été assez pour le salut, qui requiert encore les bonnes œuvres et les vertus qui les rendent bonnes; mais quand la foi est bien vive, comme elle le fût, selon toute apparence, dans ce seigneur, et dans sa famille, elle amène aussitôt les autres vertus, qui ne sauraient vivre sans la foi, comme la foi mourrait sans elles [1]. Et ainsi l'Ecriture se contente de dire qu'il crût et toute sa maison, pour nous faire entendre, que si une fois le chef de la famille croit comme il faut, toutes les vertus se trouveront dans le chef et descendront à la famille.

Priez donc avec ferveur pour vos supérieurs, tant ecclésiastiques que séculiers, qu'il plaise à Dieu d'augmenter en eux la foi, la piété, le zèle, et toutes les vertus, afin que toute la maison, toute la ville, tout le royaume, toute l'Eglise, et tout le monde s'en ressente, et en profite [2]. Si vous êtes supérieur ayant quelque charge, quelque office, ou quelque ministère qui regarde les autres, examinez comment vous pouvez les bien ou mal édifier; et apprenez que si vous voulez leur servir d'exemple, comme vous le devez, il faut surtout que vous soyez aussi per-

[1] Fides et non petita conceditur, ut ei petenti alia concedantur. S. Aug. *lib. de grat. et lib. arb.*

[2] Obsecro vos primum omnium fieri obsecrationes, etc. pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus, in omni pietate et castitate. I *Tim.* II.

suadé de ces trois vérités de la foi, et que vous les graviez aussi profondément dans votre entendement, qu'elles sont nécessaires pour la conduite et la direction des autres.

La première, que ce n'est pas vous qui gouvernez et à qui on doit obéir, mais c'est Jésus, mais c'est Dieu, qui est proprement le maître, le chef et le seigneur de la maison; vous n'êtes que son substitut, l'instrument avec lequel il agit, comme vous avec lui. De là il suit que, comme la maison de ce prince ne crut pas au prince, mais à Jésus, en qui le prince crut le premier, de même tous les votres ne doivent pas tant vous considérer, vous croire, vous obéir et vous respecter, que Jésus en votre personne [1]. Il est fort important que vous, et que toute la maison le croie et le comprenne, afin que le gouvernement soit plus divin qu'humain, plus spirituel que politique, plus chrétien et religieux que mondain et séculier, selon la qualité de votre ministère. Oh! qu'il y a de supérieurs et d'inférieurs qui ne regardent que leurs propres intérêts, qui ne cherchent qu'à se faire aimer, obéir, et respecter plutôt que Dieu!... N'êtes-vous point de ceux-là?...Croyez-vous cette première vérité comme il faut? Faites donc qu'on le sache dans votre maison, et qu'elle le croie avec vous.

La seconde est, que comme les inférieurs sont soumis aux supérieurs, pour faire volontiers ce qu'ils leur diront, ainsi faut-il que les supérieurs ne leur ordonnent rien, qui ne soit pour leur bien, ou particulier ou général, qui ne soit selon la raison, et selon Dieu; qu'ils ne commandent rien par passion, par vengeance, non pas même par faveur, ou par une trop grande affection naturelle [2], mais purement comme de la part de Dieu, comme on croit que Dieu veut cela, afin qu'on le fasse aussi, parce que Dieu le veut. Oh! si on était persuadé de cette

[1] Sicut Christo non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi facientes voluntatem Dei ex animo, cum bona voluntate servientes, sicut Domino et non hominibus. *Ephes.* IV.

[2] Et vos patres nolite ad iracundiam provocare filios vestros, sed educate illos in disciplina et correptione Domini. Et vos domini eadem facite illis remittentes minas, scientes quia et illorum et vester Dominus est in cœlis. *Ephes.* VI.

vérité, que le gouvernement serait bien plus heureux pour plusieurs qu'il ne l'est!... Presque toujours les supérieurs ne commandent, ou ne parlent qu'avec passion et avec humeur; et que peuvent-ils attendre de leurs sujets, sinon qu'ils obéissent et leur seront soumis par passion et par humeur? Comprenez bien cette seconde vérité et faites-la comprendre à tous les votres... Si l'horloge est mal gouvernée, toute la maison s'en ressent, et si la maison n'est gouvernée que par l'humeur d'un homme, ah! la pauvre maison, et qu'il est pauvre l'homme qui la gouverne!...

La troisième vérité est, que comme c'est l'amour qui doit plutôt faire obéir que la crainte, c'est au supérieur à engendrer et à entretenir cet amour, non pas tant en sa faveur, comme nous l'avons dit, que pour Jésus et ses ordres; ce qu'il fera en témoignant qu'il regarde les siens comme ses frères, et les enfants d'un même père, et non pas comme ses serviteurs. Car il est même plus vrai et plus conforme aux avis que nous en a donné Notre-Seigneur, que le supérieur doit se dire et s'estimer le serviteur de ceux dont il a charge, que se persuader qu'ils soient ses serviteurs [1]. C'est ainsi que saint Augustin le reconnaissait, quand il offrait et présentait les siens à Dieu. Ce sont mes frères, lui disait-il, ce sont vos serviteurs et mes maîtres, que vous m'avez commandé de servir. Oh! qu'il est bon supérieur, celui qui ne cherche dans son gouvernement qu'a obéir à Dieu, qui lui commande de servir ses frères! Elle sera bientôt une maison de Dieu, cette maison dont le supérieur se fait le serviteur de tous, afin que tous soient serviteurs de Dieu, cette maison où il n'y a que Dieu qui commande, le supérieur lui obéissant aussi bien que les sujets!.,. O mon Dieu, que cette maison, que cette ville, que ce royaume, et que toute l'Eglise puisse être telle dans son chef et dans ses membres!...

[1] Qui hoc animo pascunt oves Christi, ut suas velint esse non Christi, se convincuntur amare, non Christum, vel gloriandi, vel dominandi, vel acquirendi cupiditate, non obediendi et subveniendi, et Deo placendi charitate. S. Aug. *in S. Joan.*

DEUXIÈME POINT.

LA SECONDE FAMILLE COMPREND LES FACULTÉS DE NOTRE AME ET DE NOTRE CORPS.

Nous avons encore une autre maison à gouverner, qui nous est plus propre que celle que nous venons de considérer : c'est la famille intérieure et extérieure de toutes nos puissances, nos appétits, nos sens et nos membres, dont notre esprit doit être le maître et le chef; s'il est une fois bien éclairé et confirmé dans les belles vérités, qui lui sont nécessaires pour ce gouvernement, on pourra dire aussi de ce chef et de cette famille, qu'il a cru et toute sa maison avec lui. Ces vérités à croire, sont entre autres ces trois dont nous allons parler.

La première, que Dieu est présent à tout, soit au dedans du cœur, soit au dehors; qu'il voit tout, qu'il considère tout et qu'il se souvient de tout, pour le récompenser ou le châtier, selon qu'il mérite[1]. Oh! si notre entendement se persuade bien de cette vérité, combien la volonté sera droite, la mémoire attentive, les penchants soumis, les sens réglés, et combien l'homme intérieur et extérieur sera bien composé! N'est-il pas vrai?...

La seconde est : qu'il n'y a qu'une affaire pour toute la maison, qui est de servir Dieu et de faire son salut[2]; que notre Dieu et notre juge ne considère que cette affaire. Si notre esprit est convaincu de cette vérité, les affections de notre volonté ne se partageront plus sur tant d'objets frivoles qui la divisent et la dérèglent. L'entendement ne proposera à l'appétit raisonnable, que le véritable bien à aimer et à désirer, et que le véritable mal à craindre et à fuir. Les autres appétits sensibles plieront sous celui-ci; car s'ils viennent à poursuivre leurs complaisances naturelles, ou à se fâcher des répugnances qu'ils sentent pour le mal contraire, la raison et la foi, qui font entendre à

[1] Pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis. Et non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus, omnia autem nuda et aperta sunt oculis ejus. *Hebr*, IV.

[2] Martha, Martha sollicita es, et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium. S. *Luc*, X.

notre esprit, comme au maître de la maison, qu'il n'y a qu'une affaire et qu'un bien ou un mal véritable, arrêteront aussitôt ces appétits inférieurs et toutes leurs passions, leurs soins, leurs craintes, leurs joies, leurs tristesses[1]; et par conséquent, les pensées, les paroles et les actions de tout le corps. Voilà donc une maison de paix, une maison dans l'ordre et un homme tout spirituel. Voyez donc combien il importe de comprendre ce principe et cette vérité, qui est de si grande conséquence.

La troisième est, qu'il faut continuellement veiller sur les premiers mouvements de son cœur[2] qui ne cherche que son plaisir naturel, l'honneur et les biens du monde; car c'est alors que les passions et les affections s'émeuvent; viennent ensuite les actions coupables, les habitudes, l'obstination, l'endurcissement, l'impénitence finale, et la perte des âmes. Si on eut veillé au commencement de la simple pensée et du premier mouvement du cœur, on aurait arrêté tout ce désordre qui renverse toute la maison. De sorte que pour l'entretenir, il faut que le maître, qui est l'entendement, croie cette vérité qui lui ordonne de veiller, et de prendre garde aux premiers mouvements[3], dont il se sent saisi, afin que la volonté étant avertie, emploie son autorité pour n'en laisser échapper aucun dont elle reçoive ensuite des reproches. C'est par là que les yeux sont contenus, la langue refrénée, les oreilles fermées et tous les mouvements du corps bien ordonnés; car si la langue a ce pouvoir d'arrêter et de dompter tout le corps[4], comme dit saint Jacques, que devons-nous penser de l'entendement, quand il sera prêt et présent pour garder tout le reste? Mais si au lieu de veiller il allait s'endormir, et qu'il ny eût que la nature, comme une servante,

[1] Castigatis colluctationibus quæ sunt inter utramque substantiam, animus, quem sub Dei gubernaculis constitutum, corporis sui decet esse rectorem, dominationis suæ obtineat dignitatem. Leo, serm. IV *de Quad.*

[2] Il faut veiller, surtout au commencement de la tentation, parce qu'alors l'ennemi est plus aisément vaincu, si on lui ferme l'entrée de son âme et qu'on aille au devant de lui pour le repousser dès qu'il frappe à la porte. *Imitat* liv. I, ch. XIII.

[3] Videte, vigilate, et orate. *S. Marc.* XIII.

[4] Potest fræno circumducere totum corpus. *S Jac.* XXXI.

pour garder la maison, qu'arriverait-il, sinon ce qui arriva au fils de Saül qui n'était pas mieux gardé[1]; les ennemis y entrent et se rendent les maîtres. O mon Dieu! puisqu'il est dit que c'est en vain qu'on veille pour garder la cité ou la maison, si vous ne la gardez[2], ne demanderai-je point trop, si je demande que vos yeux soient ouverts sur cette maison qui vous est consacrée, pour la garder et la conserver, comme vous promettiez de les ouvrir sur celle qu'on vous avait bâtie? Non, mon fils, ce n'est point trop me demander, puisque je prends autant de soin de toi, que de tout le monde. Mais si tu veux que mes yeux soient continuellement ouverts pour te protéger, prends garde aussi qu'ils ne voient rien en ta personne, qui les offense et les oblige à se fermer; et quand il n'y aurait que cette pensée des yeux de Dieu qui sont fixés sur toi, cette pensée t'avertira de ne rien faire, qui soit indigne des yeux d'un Dieu.

TROISIÈME POINT.

LA TROISIÈME SORTE DE MAISON SE FORME DE NOS ACTIONS JOURNALIÈRES.

Toutes les actions de la journée que nous avons à faire dans notre état, depuis le matin jusqu'au soir, peuvent encore former une troisième sorte de famille, dont l'entendement est le maître, et pour le gouvernement de laquelle il a ces trois vérités à croire, aussi bien que pour les autres; et s'il en est bien persuadé, tout le reste de la famille suivra si fidèlement, qu'il ne faut que bien régler son esprit sur ces vérités, pour régler toutes ses actions de la journée.

La première est que pour vivre en homme, comme disait David à son fils Salomon [3], c'est-à-dire pour bien vivre, et se comporter dignement dans toutes ses actions, il faut vivre d'ordre, et non par fantaisie, de sorte que vous puissiez toujours rendre une bonne raison de ce que vous faites, et que vous ne

[1] II *Reg.* IV.

[2] III *Reg.* IX; *Psalm.* CXXVI.

[3] Confortare, et esto vir, ut intelligas universaquæ facis, et quocumque te verteris. III, *Reg.* II.

croyiez pas que la raison soit bonne ou suffisante, quand vous direz simplement que c'est votre plaisir, ou que c'est le monde qui agit ainsi; car comme vous n'êtes pas créé pour vous, ni pour le monde, vous ne pouvez pas appuyer solidement la raison des actions de votre vie sur ces fondements, qui sont trop faibles pour vous élever à votre fin. Il faut donc que pour être bonne, la raison que vous donnerez de ce que vous faites, soit conforme à la fin pour laquelle vous vivez; car dire qu'on vit pour une fin, et agir pour une autre, c'est démentir sa fin; parce que vivre n'est autre chose qu'agir, de sorte que si on n'agit pas pour la fin, pour laquelle on doit vivre, on ne vit pas conformément à sa fin[1]. Comme donc si on vous demandait pourquoi vous vivez sur la terre, vous ne croiriez pas avoir rendu une raison assez pertinente, en répondant que c'est pour votre plaisir ou pour le monde; de même ne croyez pas que ces raisons soient bonnes, pour justifier ce que vous faites. Mais si vous savez que vous ne vivez que pour Dieu, et que pour procurer votre salut éternel, par les actions de cette vie passagère; vous devez aussi savoir que vous ne pouvez entreprendre ces actions que par rapport à cette fin, et que vous n'en sauriez jamais rendre une raison qui soit valable et bien reçue, si elle n'est appuyée sur ce rapport à cette fin dernière.

La seconde vérité, qui aidera pour la première, c'est de vous persuader que tout ce que vous faites, vous le faites par commission et par les ordres du souverain, qui vous ayant appelé à ce genre de vie et de condition dans lequel vous devez vivre, vous a donné la commission de faire soigneusement tout ce qui est requis pour cette sorte de vie [2]. Aussi vous en demandera-t-il compte [3]; et la raison du compte ne se prendra pas de votre humeur, ni de la manière d'agir du monde, mais des

[1] Qui manducat, Domino manducat : et qui non manducat, Domino non manducat. Nemo enim nostrum sibi vivit. *Rom.* XIV.

[2] Consummem cursum meum, et ministerium verbi quod accepi a Domino Jesu. *Act.* XX.

[3] Et libri aperti sunt, et judicati sunt mortui ex his quæ scripta sunt in libris secundum opera ipsorum. *Apoc.* XX.

maximes de l'Evangile, des lumières et des grâces qu'il vous a données à ce sujet, et des exemples des saints, ou de ceux qui vivent d'une manière chrétienne dans votre état. N'approuvez-vous pas cette vérité?... Mais y conformez-vous votre vie?...

La troisième est que, puisque nous n'avons proprement rien à faire, sinon ce qui nous est ordonné dans notre état, ou ce que la raison nous indique de faire à chaque heure du jour, nous ne fassions point de distinction des actions, pour faire les unes plus parfaitement que les autres, parce qu'il faut les faire toutes parfaitement, puisque nous devons les faire toutes pour un Dieu, qu'il ne faut point servir autrement qu'avec perfection [1]. Et quoiqu'il y ait une distinction entre elles, et que leur objet soit différent, qu'il soit plus ou moins noble et relevé, néanmoins elles ne laisseront pas d'être parfaites chacune dans son genre [2]; comme une cerise peut être aussi parfaite que la grenade, quoiqu'elle soit bien moindre. De même, quoique le divertissement de la récréation n'ait pas la nature et le mérite de la communion, néanmoins il a sa vertu et son mérite, qu'il faut aussi bien apporter en parlant et en se récréant, comme en communiant. Et même, il y a une telle dépendance de toutes les actions les plus différentes, qu'il semble que l'une ne soit faite que pour l'autre, on ne se récrée que pour mieux prier Dieu, et on prie Dieu pour apprendre à se récréer sans l'offenser. Qui fait bon usage de ses divertissements, médite et communie mieux; et celui qui communie mieux, s'en ressent notablement dans sa conversation. De sorte, que vous ne sauriez négliger une action, sans que l'autre ne s'en ressente. Et si enfin c'est pour votre Dieu et votre salut que vous en faites parfaitement quelqu'une, persuadez-vous que ces divins motifs demandent de vous, que vous tachiez de n'en faire aucune, qu'avec la perfection qu'elle mérite [3]. Mon âme, nous devrions plutôt

[1] Ut stetis perfecti et pleni in omni voluntate Dei. *Coloss.* IV.

[2] Facientem semen juxta genus suum, lignumque faciens fructum, et habens unumquodque sementem juxta speciem suam. *Gen.* I.

[3] Ut ambuletis dignè, Deo per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes, et crescentes in scientia Dei. *Collos.* I.

nous étonner que Dieu veuille bien accepter pour notre salut une action qui est si indifférente, comme de se récréer, de boire et de manger, et non pas nous faire tant prier de la faire, de manière qu'il s'en tienne servi, et qu'il nous en récompense. O mon Dieu, comment vous contentez-vous de si peu? et quel mérite y a-t-il devant vous à faire ces actions, qui sont si basses et si communes, qu'on ne croirait pas pouvoir vous y servir, ou mériter en vous servant? Mon fils, c'est pour t'apprendre qu'il ne tient qu'à toi d'être un grand saint; car, puisqu'on est saint que par les bonnes œuvres, et que celui qui en fait plus, ou qui fait mieux ce qu'il fait, est plus grand saint, à quoi tient-il que tu ne fasses du bien, puisque tu peux en faire en tout ce que tu feras, si tu veux le bien faire?

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la première famille que nous avons à gouverner.

Le prince voyant son fils guéri, crut en Notre-Seigneur, ainsi que toute sa maison. C'est ainsi que la famille suit son chef, ou dans le bien ou dans le mal, de sorte qu'il est très-important que les chefs des familles soient exemplaires. Et pour être tels ils doivent être bien persuadés de ces vérités, qui servent au bon gouvernement. L'une est, que c'est plutôt Dieu que l'homme qui est le chef de la maison, qui y commande et à qui on obéit; quoique l'homme y commande et qu'on lui obéisse, ce n'est qu'en vue de Dieu, dont il tient la place, comme l'image représente son prototype. Oh quelle obligation pour les sujets d'obéir! Mais quelle obligation pour le chef de ne rien commander que de divin!...

C'est la seconde vérité, que s'il faut que les inférieurs obéissent au supérieur comme à Dieu, il faut que le supérieur les gouverne comme Dieu, suavement et fortement, sans passion ni prétention humaine, mais par raison et par grâce. Oh Dieu! la maison qui serait ainsi gouvernée serait une maison de Dieu... Enfin, il faut que tout se passe en cette maison par amour plutôt que par crainte, car la crainte n'a que des défiances, des ombrages et des violences; et que l'amour soit divin et cordial, qu'il

soit comme l'amour d'un père pour son fils, et d'un fils pour son père: que le plus grand soit le plus petit, afin que le petit ne soit point opprimé par le plus grand; que le premier se fasse le dernier, afin que le dernier ne porte point envie au premier. Jamais le supérieur ne sera mieux obéi, que quand il obéira à ce divin commandement, qui le fait serviteur de ceux qui se sont fait ses sujets.

DEUXIÈME POINT.

La seconde sorte de famille comprend les facultés de l'âme et du corps.

Une autre espèce de famille que nous avons à gouverner, c'est notre âme et notre corps avec toutes leurs facultés, leurs appetits et leurs sens; l'esprit en est le chef et le maître, et il doit croire à ces maximes, s'il veut que toute la maison y croie, et qu'elle s'y conforme. La première, que Dieu le considère aussi bien dans le plus profond de son cœur, que dans toutes ses autres œuvres. Elle suffit pour n'avoir pas une seule pensée, qui ne soit digne de cette vue de Dieu. La seconde qu'il n'y a dans toute la maison qu'une affaire, qui est de servir Dieu, et de faire son salut. C'est ce que l'entendement doit bien comprendre pour y faire joindre la volonté, les appétits, les affections, et tout le reste de la famille qui ne demandent que le bien, selon que l'entendement le leur fait voir.

Et parce qu'il peut être trompé par les fausses apparences des biens de cette vie, il doit tenir pour troisième maxime qu'il faut continuellement veiller sur ces apparences et sur ces illusions, car si les plus vigilants y sont souvent pris, que deviendront ceux qui dorment? Il ne faut qu'une petite pensée négligée, pour passer en passion, en affection, en péché, en habitude, en obstination, en désespoir et en damnation. Les plus grands maux ne viennent que des petits qu'on néglige, et les conséquences ne sont d'ordinaire mauvaises, que parce que les commencements ne sont pas assez bons. Voulez-vous donc que l'esprit et le corps se portent bien? Que l'esprit soit vigilant et sur ses gardes, afin que la chair ne le surprenne pas dans ses désirs, et que la chair soit soumise à l'esprit, afin que l'esprit la retienne. C'est ainsi que le prince est gardé par ses sujets, et qu'il gouverne sa maison et ses gardes. Mais quelque vigilance que nous y apportions, si Dieu n'y met la main, les ennemis seront toujours les plus forts; tandis que si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? O mon Dieu, soyez ici présent, que je ressente les effets de votre présence et de votre assistance divine.

TROISIÈME POINT.

La troisième sorte de famille se forme de nos actions journalières.

Nous pouvons dire encore que toutes les actions extérieures forment une certaine sorte de maison et de famille, que notre entendement doit aussi bien gouverner que les opérations intérieures de l'âme, et que pour s'acquitter de ce gouvernement, il doit croire ces trois vérités aussi inviolablement que les autres. C'est premièrement, qu'il ne faut rien faire que l'on ne puisse en donner une bonne raison, et il ne faut regarder comme bonne raison, que celle qui se prend de la fin pour laquelle nous vivons, qui est de servir Dieu et de se sauver. Secondement, il faut se persuader qu'on ne fait rien que par commission et que par ordre exprès, qui nous est donné par celui dont nous tenons la vie; nous ayant mis dans notre condition, et nous ayant donné la raison et la grâce, pour savoir ce que nous avons à faire, il nous oblige de nous en acquitter de manière à pouvoir lui en rendre compte, quand il nous le demandera. Si c'était aujourd'hui, êtes-vous prêts à comparaître?... Tout ce que l'on peut craindre, c'est pour certaines actions que nous négligeons en comparaison des autres, comme s'il n'y avait rien à perdre ou à gagner dans ces actions.

Nous nous trompons, et pour vous désabuser, sachez pour conclusion : qu'encore qu'il y ait différence d'action quant à leur perfection particulière, néanmoins il ne doit point y en avoir dans la perfection générale de toutes. La communion peut bien être plus parfaite en elle-même que la conversation, mais la conversation doit être aussi parfaite en son genre, que la communion dans le sien; car c'est le même Dieu que l'on sert dans l'une et l'autre action, ou autrement il ne faut point la faire, puisqu'on ne doit rien faire que pour son service. Mais, mon Dieu, quel service vous rendons-nous par ces actions si peu considérables? Eh! mon fils, quel service penses-tu me rendre dans tes plus grandes?... Je n'ai que faire des unes et des autres; le seul plaisir que j'y prends fait tout le service que tu m'y rends, et si je t'avais déclaré que je ne me plais point dans tes plus grandes actions, tu ne croirais pas m'y servir; puis donc que je te déclare que je me plais dans les petites, quand elles sont faites pour me plaire, pourquoi ne croiras-tu pas me servir, et pourquoi ne les feras-tu pas parfaitement, afin de me servir et de me plaire en les faisant?...

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Le Sujet des méditations de la semaine est pris de l'histoire de l'aveugle-né, à qui Notre-Seigneur rendit la vue ; nous trouvons dans ce fait, l'occasion d'apprendre tout ce qui nous est nécessaire de savoir, pour nous bien servir des lumières, dont Jésus-Christ eclaire tous les jours notre esprit.

LUNDI.

DE NOTRE AVEUGLEMENT NATUREL, QU'IL FAUT SUPPORTER ET AIMER, POUR LA GLOIRE DE DIEU.

Cet aveugle n'a point péché, ni ses parents, mais c'est pour la gloire de Dieu qu'il est ainsi aveugle, et pour faire reconnaître dans sa personne la puissance et les œuvres de Dieu [1].

Le Sujet. Nous considérerons le pauvre aveugle dont il est parlé dans l'Evangile. Les Apôtres l'ayant aperçu demandèrent à Notre-Seigneur, si c'était pour son péché ou pour celui de ses parents, qu'il était ainsi aveugle. Il leur répondit que ce n'était ni pour ses crimes, ni pour ceux de ses parents, que ce malheur lui était arrivé ; mais afin que Dieu en put tirer sa gloire, lorsqu'il le guérirait par sa toute puissance [2].

La Fin est de reconnaître notre aveuglement naturel dans cet aveugle-

[1] Neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo. *S. Joan.* IX.

[2] Et prætereiens Jesus vidit hominem cæcum a nativitate, et interrogaverunt eum Discipuli ejus : Rabbi quis peccavit, hic, aut parentes ejus ut cæcus nasceretur ? Respondit Jesus : Neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.

né, et d'apprendre à le supporter avec patience, et même avec amour pour la gloire de Dieu.

La Forme est en ces trois points :

1° Reconnaissons notre aveuglement dans cet aveugle-né.

2° Apprenons à le supporter avec patience.

3° Et même avec amour pour la gloire de Dieu.

PREMIER POINT.

RECONNAISSONS NOTRE AVEUGLEMENT DANS CET AVEUGLE-NÉ.

Comme ce miracle de l'aveugle-né, à qui Notre-Seigneur rendit la vue, fut très-célèbre, Saint Jean nous l'a raconté le plus exactement qu'il a pu dans son Évangile ; et comme l'instruction que nous pouvons en tirer est très-utile et très-importante, nous devons aussi le considérer à loisir, et n'avancer dans nos considérations que peu à peu. Car comme la lumière du jour n'éclate pas tout d'un coup dans son midi ; mais que commençant par l'aurore, elle s'avance ainsi que nous voyons d'heure en heure ; ainsi les lumières de la grâce que nous avons à méditer, ne se communiquent que successivement à la manière du jour. Il est donc à propos que nous y accommodions nos méditations, apprenant jour par jour ce que nous ne sommes pas capables de comprendre en quelques heures [1]. Et comme au commencement du monde, avant qu'il y eût aucune lumière créé, ce n'étaient que ténèbres [2] ; de même, avant que Dieu nous éclaire de ses belles lumières, nous ne reconnaîtrons en nous que ténèbres et aveuglement. Donc la première chose que nous avons à considérer dans cet aveugle-né, c'est d'y remarquer notre aveuglement naturel, afin que quand il plaira à Dieu de nous éclairer, nous puissions dire avec l'Apôtre : Que le même Dieu tout-puissant qui a commandé à la lumière de sortir des ténèbres, et de paraître dans le lieu qu'elles obscurcissaient auparavant, est également venu donner le jour à nos âmes, qui étaient auparavant dans la nuit, éclairant les obscurités de

[1] Justorum semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectam diem. *Prov.* IV.

[2] *Gen.* I.

notre ignorance, par les lumières de sa science divine, qui a commencé à éclater dans l'esprit de Jésus [1].

Sachons donc premièrement, qu'il y a trois sortes d'aveuglement, l'un bon, l'autre mauvais, et le troisième indifférent. Nos premiers parents étaient dans un heureux aveuglement, avant que leurs yeux fussent ouverts par leur péché, pour connaître leur nudité [2]. Ceux encore que la vertu a fait devenir aussi innocents et aussi sincères que des enfants [3], qui, par conséquent, n'ont des yeux que pour voir ce que Dieu leur commande, et sont aveugles pour toute autre considération, n'ont pas besoin qu'on les console de cet aveuglement, qui fait la meilleure partie de leur mérite. C'est ainsi que ce grand homme, qui a mérité d'être appelé le père des croyants [4], aveugla saintement sa raison, s'il faut ainsi parler, pour se résoudre à obéir à son Dieu, qui lui avait commandé de lui sacrifier son fils. C'est ainsi que ce saint aveuglement, fait l'obéissance des âmes parfaites, et que pour marcher comme il faut avec Dieu, il faut être ainsi aveugles, se laissant mener et conduire par sa divine Providence, comme si nous n'avions point d'yeux pour voir ce qu'il nous propose de croire, ou ce qu'il nous commande de faire [5]. Il nous suffit, en effet, de savoir que c'est lui qui a parlé, pour croire et pour faire, sans nous informer des raisons qu'il peut avoir de nous gouverner comme il le fait, soit qu'il s'agisse du gouvernement général du monde, ou seulement de la conduite particulière qu'il tient à notre égard.

Mais si ces aveuglements sont désirables, il y en a un autre qui est bien à craindre, c'est quand par une malice affectée, par suite de quelques affections déréglées, ou par punition de nos péchés, notre conscience se trouve dans de si grandes té-

[1] Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere, illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu. II *Cor.* IV.

[2] Et aperti sunt oculi amborum.

[3] Qui nesciunt quid sit inter dexteram et sinistram. *Jonæ* IV ; *Hebr.* II.

[4] *Gen.* XXII.

[5] Nescit judicare quisquis perfectè didicit obedire. S. Greg. *in l.* I, 1 *Reg.*

nèbres, Dieu le permettant ainsi, et le démon y travaillant, que nous ne voyons rien dans les choses de la foi, et dans notre salut, prenant le mal pour le bien, et le bien pour le mal, fuyant la vertu comme si elle était vice, et nous portant au vice, comme si c'était la vertu. Dans cet état, les vérités chrétiennes nous paraissent presque fausses ou peu dignes de foi, et nous croyons aux impiétés du monde, comme si elles étaient plus certaines et plus vraies que les articles de foi [1]. C'est de ces misérables pécheurs que parle le Sage, quand il dit que leur malice les a tellement aveuglés, qu'ils n'ont rien vu dans les sacrements de Dieu [2], qui sont les mystères de notre foi. Tout ce qui se passe au dehors de nous, ou au dedans de nos âmes, nous est caché par ce funeste aveuglement, comme les sacrements et les mystères de notre religion sont cachés aux infidèles.

Enfin, il y a un troisième aveuglement fort indifférent, qui n'est ni bon ni mauvais, mais qui peut devenir bon ou mauvais, selon qu'on s'en sert bien ou mal; c'est une certaine ignorance naturelle, que nous avons pour les choses surnaturelles, pour la conduite de nos actions, et pour la connaissance de notre conscience, de sorte que sans la lumière de la foi, et de la grâce, nous n'y connaîtrions presque rien [3]. Et quelque chose que nous connaissions avec la lumière ordinaire de la foi et de la grâce, il reste encore tant de divines pensées à être inspirées, tant de lumières à être infuses, tant de connaissances à être communiquées, en un mot, tant de grâces que notre Dieu accorde tous les jours, selon qu'il lui plaît, et dont nous sommes naturellement privés, que cette privation de lumière peut s'appeler un aveuglement naturel. Or cet aveuglement est mauvais, quand il est entretenu par notre faute, et que notre faute est cause que nous demeurons privés de ces lumières surnaturelles qui nous sont si nécessaires. Mais il nous est bon et profitable, quand

[1] Ambulabunt ut cæci, quia Domino peccaverunt. *Soph.* I.

[2] Excæcavit eos malitia eorum, et nescierunt Sacramenta Dei. *Sap.* II.

[3] Genus humanum est ille cæcus.

Hæc cæcitas contigit in primo homine per peccatum, de quo omnes originem ducimus. S. Aug. *in Joan.*

il nous fait reconnaître le peu que nous pouvons de nous-mêmes; quand il nous entretient dans cette pensée d'humilité que nous ne sommes que ténèbres, que néant, et que péché, et que ces pensées nous excitent à demander les lumières du ciel, qui nous sont nécessaires.

Il faut donc commencer par cette véritable connaissance, que nous naissons et venons dans ce monde, avec un aveuglement qui nous est si propre et si naturel, qu'il n'appartient qu'à Dieu de nous éclairer, que ce n'est que de lui que nous attendons les lumières [1], et la vue qui nous manque; et que quand il lui plaira de nous éclairer, nous nous servions de cette grâce, pour le connaître par elles et l'en remercier. C'est pourquoi il est appelé Père des lumières, et Notre-Seigneur a déclaré qu'il était lui-même la lumière du monde. Qu'est-ce que le monde sans le soleil, ou sans la lumière? et que sommes-nous sans Dieu, et sans Jésus?...

Il est vrai, mon Dieu, et je le confesse avec le Sage, qu'il n'y a qu'obscurités, ténèbres, et erreurs dans une âme pécheresse comme la mienne [2]. Mais en reconnaissant ainsi mes défauts et mes misères, il est vrai aussi que j'ai sujet de reconnaître vos grâces, et les obligations que je vous ai, puisque sans votre grâce, je ne pourrais pas même connaître mes misères, et quelque misérable et aveugle que je sois, je ne suis pas tout à fait misérable, si je reconnais ma misère et mon aveuglement. Mon âme écoute ce que ton Jésus dit aux Juifs à ce sujet : Si vous pensiez être aveugles leur dit-il, vous seriez sans reproche; mais parce que vous faites les clair-voyants, vous méritez qu'on vous traite en orgueilleux et en présomptueux [3]. O mon Dieu que votre bonté paraît parmi notre malice, et que notre malice est noire auprès de votre bonté! Voilà que vous reprochez moins au pécheur son péché, que son orgueil et son obstination dans le vice; vous ne demandez pour l'éclairer et le

[1] Omne donum perfectum descendens a Patre luminum. *S. Jac.* xv.

[2] Error et tenebræ peccatoribus concreata sunt. *Eccl.* ii.

[3] Dixit eis Jesus Si cœsi essetis, non haberetis peccatum, nunc verò dicitis quia vidimus, peccatum vestrum manet. *S. Joan.* ix.

guérir, rien autre chose, sinon qu'il se reconnaisse malade et aveugle [1]; et nous sommes si mauvais, que nous aimons mieux demeurer dans notre aveuglement, et dans nos infirmités, plutôt que de convenir que nous sommes aveugles et infirmes. Oh! que ce malheur ne m'arrive point, et que j'avoue volontiers mes maux, pour recevoir vos biens!...

DEUXIÈME POINT.

APPRENONS A SUPPORTER AVEC PATIENCE NOTRE AVEUGLEMENT NATUREL.

C'est un aussi grand bien de reconnaître son aveuglement, comme c'est un grand mal de ne pas le connaître. Mais il arrive un inconvénient dans cette connaissance, auquel il faut bien prendre garde; c'est que quand on s'aperçoit ainsi de ses ténèbres et de son ignorance, en matière de foi et de conscience, on en devient si honteux et si confus, qu'on se décourage aussitôt; on s'impatiente, on regrette de ne pas entendre ce qu'on voudrait savoir [2]. Si on se met à lire l'Ecriture, on n'y voit presque rien; si on veut la méditer pour s'en éclaircir, ce ne sont que nuages, que doutes, que scrupules, et que difficultés. On ne comprend pas la plupart des autres livres ni les prédicateurs; on examine sa conscience et on n'y aperçoit, ce nous semble, rien de mal; on nous montre la grandeur des péchés d'affection, et nous n'en voyons point l'énormité, on nous menace des ruses de l'amour-propre qui nous suit partout, et à peine le voyons-nous quelque part; on nous dit tant de merveilles des beautés de la vertu, mais où sont-elles, et qui est-ce qui les voit? On nous fait toujours marcher et avancer dans la vie spirituelle, sans voir, ni presque sans savoir où l'on va, cela n'est-il pas affligeant? Quel plaisir peut-il y avoir de vivre ainsi dans la nuit, sans savoir comment on vit: Ne pourrions-nous pas dire comme Tobie qui avait perdu la vue. Hélas quelle joie et quel contentement puis-je avoir en cette vie, où je ne vois que ma

[1] Et nescis quia tu es miser et miserabilis, et pauper, et cæcus. *Apoc.* III.

[2] Expectabam bona, et venerunt mihi mala : præstolabat lucem, et eruperunt tenebræ. *Job.* XXX.

misère[1]... Quand Samson se vit réduit à cette extrémité d'être privé de la vue, il pensa alors n'avoir plus de vie, jugeant la vie insupportable sans la vue. N'y a-t-il donc pas lieu de s'affliger dans la connaissance de notre aveuglement? N'y a-t-il pas lieu de regretter d'être ainsi naturellement privés d'un bien, que nous désirons si naturellement?

Mais non, qu'on se garde bien de s'impatienter ou de se plaindre; car on ne saurait se fâcher raisonnablement d'un mal qui est naturel, sans se fâcher contre l'auteur de la nature [2], et contre la raison, parce que tout ce qu'il ordonne, est si bien ordonné, que tout ce qui s'oppose à cet ordre n'est que désordre[3]. Puis donc que c'est l'ordre de la Providence, que tant que nous vivons ici bas, nous ne vivons point si éclairés des lumières d'en haut, qu'il ne nous reste toujours quelques ténèbres, et quelques obscurités, il en faut passer par là [4]. C'est le temps et le lieu de l'exercice de la foi [5], qui ne serait point vertu si elle n'était obscure, et qui ne mériterait pas de voir Dieu, si elle n'était point vertu. Mais elle n'est point tellement obscure, qu'elle ne brille assez pour nous conduire, si nous voulons marcher à sa lumière [6], et quiconque veut plus de lumière que Dieu ne veut lui en donner, celui-là ne veut pas tant la lumière pour marcher, que pour prendre plaisir à se voir marcher ; et quand on veut marcher ainsi avec plaisir, on n'arrive pas si surement où l'on prétend aller, que lorsqu'on ne pense qu'à marcher.

Marche devant moi, disait Dieu à l'un de ses plus fidèles serviteurs, et que je voie que tu te perfectionnes en marchant

[1] Quale gaudium mihi erit quia in tenebris sedeo, et lumen cœli non video. *Tob.* v.

Jud. xvi.

[2] Formans lucem, et creans tenebras. *Isa.* v.

[3] Certe Deus amat ordinem, ab ipso manat, et cum ipso est. *S. Aug.* i, de Ord. vii.

[4] Quod bene creavit, utique bene regit : quia quod piè condidit, impiè non disponit. *S. Greg.* xxiv, Mor. ii.

[5] Videmus nunc per speculum in ænigmate. II *Cor.* xiii.

[6] Ambula per viam ad splendorem ejus, contra lumen ejus. *S. Bar.* iv.

comme je veux [1]. C'est assez en cette vie de savoir que Dieu nous voit, qu'il nous déclare ses ordres et ses volontés, il ne faut pas attendre de le voir, ni de savoir pourquoi il veut ce qu'il veut et ce qu'il nous ordonne [2]. Ce serait se défier de lui, ce serait comme douter s'il ne se trompe point, ou s'il ne veut point nous tromper. Mais quand on va tête baissée et les yeux fermés où il nous commande d'aller, sans vouloir voir où l'on va ; c'est témoigner avec le fidèle Abraham [3], qu'on a si bonne opinion de lui, qu'il ne nous saurait rien commander mal à propos, ou quand même il nous arriverait du mal où il nous envoie, que nous sommes si disposés à y aller pour son service, que nous aimerions mieux souffrir ce mal que de ne pas y aller.

Oh ! que marcher ainsi c'est marcher avec sureté ! Car c'est voir clairement pour se conduire, que de considérer seulement la volonté de celui qui nous commande de marcher, parce que c'est voir justement où il faut marcher; et on ne saurait mieux s'assurer d'arriver sans faillir où l'on va, que de marcher par où l'on doit aller pour y arriver avec certitude. Soyez donc béni, mon Dieu, dans toutes vos ordonnances ! Si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez béni [4], car les ténèbres vous bénissent aussi bien que la lumière [5]; et quand il vous plaira que je sois dans une plus grande lumière, soyez également béni, non pas tant parce que je suis dans la lumière, que parce que vous voulez que j'y sois, car la lumière n'est bonne que parce que vous la voulez, et que votre volonté est encore meilleure que cette lumière. Mon fils, celui qui parle ainsi, parle bien; mais celui qui ne vit pas comme il parle, ne parle que pour se condamner. Regarde maintenant si tu es, en vérité, aussi content

[1] Ambula coram me, et esto perfectus. *Gen.* xx.

[2] Beati sumus Israel, quia quæ Deo placent, manifesta sunt nobis. Animæquior esto populus Dei. *Bar.* iv

[3] Fide qui vocatur Abraham, obedivit in locum exire quem acceperurus erat in hæreditatem : et exiit nesciens quo iret. *Hebr.* ii.

[4] *Imitat.* Liv. I, ch. xvii.

[5] Benedicite, lux et tenebræ Domino. *S. Dan.* iii.

en quelque état que je te mette, comme tu reconnaîs qu'il faut l'être, et qu'il faut me bénir également en tout état...

TROISIÈME POINT.

IL FAUT MÊME ENDURER CET AVEUGLEMENT AVEC AMOUR POUR LA GLOIRE DE DIEU.

C'est pour la gloire de Dieu que cet aveugle-né est né aveugle. C'est, dit Notre-Seigneur, afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui, et que Dieu étant connu soit glorifié. C'est aussi pour sa gloire, et pour la manifestation de ses œuvres, que nous venons au monde avec cet aveuglement naturel de nos âmes; et par cette considération, il n'est pas seulement supportable, mais il est encore aimable. Car comme il faut aimer surtout, et désirer la gloire de Dieu, il faut par une suite nécessaire aimer tout ce que Dieu fait pour sa gloire, d'autant que c'est par ses œuvres qu'il est connu, et qu'il est glorifié, et ainsi autant on aime sa gloire, autant on aime ce qui le fait connaître et honorer [1].

Mais quelle œuvre de Dieu, et quelle gloire peut-il y avoir dans cet aveuglement pour être si aimable? C'est ce qu'il faut maintenant considérer, et si vous y réfléchissez, vous y trouverez les trois effets les plus ordinaires de sa divine Providence. L'un de sa sagesse, en ce qu'il permet cet aveuglement, comme nous l'avons dit, pour nous faire voir à nous-mêmes ce que nous sommes, et pour nous humilier autant par cette connaissance, que nous avons de sujet de louer, et de glorifier Dieu, en lui rapportant toutes les grâces et les lumières qui nous éclaireront, puisqu'elles sont toutes de lui [2]. L'autre effet est de sa puissance, en ce qu'il montre avoir autant de sortes de lumières et de grâces, qu'il éclaire diversement toutes les âmes; comme dans la variété des cieux, du soleil, de la lune, et des étoiles [3],

[1] Qui operatur omnia secundum consilium voluntatis suæ, ut simus in laudem gloriæ ejus. *Eph.* I.

[2] Qui de tenebris nos vocavit in admirabile lumen suum. I *Pet.* II.

[3] Alia claritas solis, alia claritas lunæ, et alia claritas stellarum, etc. I *Cor.* XV.

il fait paraître plus de beauté et de puissance; de même dans la diversité de tant de lumières dont les âmes sont ornées, il fait mieux connaître ce qu'il peut, et il nous donne plus de sujet de l'en glorifier. Le troisième est de sa bonté, en ce que n'étant pas reconnu ni aimé de nous, comme il le mérite, partie par notre faute, partie par notre ignorance naturelle, il est si bon qu'il se contente de n'être aimé que selon que nous le connaissons, et de n'être connu que comme nous pouvons le connaître, si nous sommes contents de ne pouvoir pas davantage, parce qu'il ne veut pas nous donner plus de pouvoir [1].

Oh! quelle providence, quelle sagesse, quelle puissance, et quelle bonté de la part d'un Dieu si grand et si aimable! Si nous sommes contents de ne pas le connaître ou aimer plus qu'il ne veut être connu et aimé de nous, il est plus content que si nous prétendions le connaître ou l'aimer davantage [2]. Hé mon Dieu, qu'y a-t-il dans notre contentement, qui vous soit si agréable pour en être content? C'est, mon fils, que j'y vois une conformité de cœur avec le mien, et cette conformité me contente tellement, que ce qui me plaît, dans mes saints, c'est parce qu'ils veulent me connaître et m'aimer, seulement comme je désire être connu et aimé d'eux. O mon Dieu! s'il en est ainsi, je ne vous demanderai jamais plus de lumières, ni d'amour qu'il ne vous plaira de m'en donner, pour vous connaître et vous aimer, au degré où vous voulez être connu et aimé de mon cœur. Que si je n'en ai pas maintenant autant que vous m'en désirez, donnez-moi, s'il vous plaît, ce qui me manque, pour répondre à vos désirs. Si, au contraire, j'en avais trop, retirez mon Dieu, retirez, s'il vous plaît, ce qu'il y a de trop. C'est assez, Seigneur, c'est assez quand on a ce qu'il faut pour vous connaître et pour vous aimer, comme vous le voulez. Aveuglez-moi plutôt comme vous avez aveuglé

[1] Ut quemadmodum promptus est animus voluntatis, ita sit et perficiendi, ex eo quod habet. Si enim voluntas prompta est secundum id quod habet, accepta est, non secundum id quod non habet. II *Cor.* VIII.

[2] Non poteris videre faciem meam, non enim videbit me homo, et vivet. *Exod.* XXXV.

votre Apôtre[1], si mon aveuglement vous est plus agréable que mes lumières. Obscurcissez mon entendement, comme vous fîtes eclipser le soleil au temps de votre Passion, si mon obscurcissement doit vous procurer plus de gloire et d'honneur. Jetez-moi dans des ténèbres d'esprit, comme vous permîtes que vos saints fussent laissés dans les prisons et dans les cachots, si mes ténèbres vous donnent plus de gloire que toutes mes connaissances. Car si mon Jesus a bien voulu naître dans les ténèbres de la nuit, et mourir dans les ténèbres du jour, pourquoi n'aimerai-je pas les ténèbres de ma naissance, et pourquoi ne me disposerai-je pas à celles de ma mort; puisque je ne vis, et ne meurs que pour la gloire de Dieu; puisque c'est sa providence, sa volonté, et sa gloire, que je naisse, que je vive, et que je meure dans ces ténèbres?... Mon âme, laissons-nous conduire par cette sainte providence, qui ne marche souvent que la nuit et parmi les ténèbres; il n'est pas plus vrai que c'est dans la nuit qu'on trouve le repos, qu'il est vrai que c'est en cette Providence, que nous trouverons le repos temporel et éternel. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Reconnaissons notre aveuglement dans cet aveugle-né.

Il y a trois sortes d'aveuglement, l'un qui est bon, comme celui de la foi, et de l'obéissance aveugle; l'autre qui est mauvais, comme celui d'une ignorance volontaire et affectée; et le troisième qui est indifférent, comme celui que nous apportons en venant au monde, qui nous est si naturel, que nous ne naissons qu'avec lui, ignorants, défectueux, misérables, et encore plus misérables, si nous ne nous connaissons tels. Il est si important de reconnaître cet aveuglement naturel que faute de le connaître, il devient mauvais d'indifférent qu'il était. C'est ce que Notre-Seigneur disait aux Juifs, que s'ils se reconnaissaient aveuglés, leur aveuglement serait indifférent et sans péché; mais parce qu'ils ne voulaient point le reconnaître, il se changeait en malice et devenait un péché.

[1] *Act.* IX.

N'est-ce pas là une grande misère? qui vit jamais un aveugle se persuader qu'il voyait clair, ou qui ne voulut pas être reconnu pour aveugle de peur de recouvrer la vue?... Hélas, voilà où nous en sommes, et comme nous vivons; quelque ignorants que nous soyons, nous faisons les entendus, ou si nous avons quelque lumière, nous ne savons pas qu'elle vient de Dieu, nous ne lui en rendons pas la gloire; nous aimerions mieux être réputés mauvais qu'ignorants, et nous serions plus fâchés si on disait de nous que nous n'avons pas d'esprit, ni de capacité que si l'on disait que notre volonté est mauvaise; quoiqu'il n'y ait point de péché à n'avoir point d'esprit, comme il peut y en avoir dans une mauvaise volonté. Oh! que c'est être ignorant et aveugle de ne pas voir un tel aveuglement!

DEUXIÈME POINT.

Apprenons à supporter avec patience notre aveuglement naturel.

On ne peut nier qu'il n'y ait bien souvent quelque honte et quelque peine à nous voir dans cette ignorance et dans cet aveuglement, où nous nous trouvons en lisant, en méditant, et en traitant des choses spirituelles; on n'y voit presque rien, et on dirait volontiers comme Tobie. Quel plaisir y a-t-il de vivre, et de ne point voir la lumière du ciel? Mais modérez-vous, n'allez pas plus avant dans vos plaintes, et ne cherchez pas tant ici à voir qu'à écouter, à marcher avec plaisir qu'à marcher avec sûreté. C'est pour donner lieu à l'aveuglement qui sert à la vertu, qu'il faut supporter l'aveuglement indifférent: c'est pour marcher par la foi, par obéissance, par confiance et par le pur abandon à la conduite de Dieu, qu'on doit souffrir de n'en pas voir davantage. On en voit assez si on croit, et si on fait ce que Dieu nous commande. C'est assez de savoir que c'est lui qui nous fait marcher, sans que nous désirions de le voir autrement qu'il ne veut être vu.

Voudriez-vous que Dieu vous rendit compte et raison des ordres qu'il nous donne? Ne serait-ce pas se défier de lui, de lui demander pourquoi il en ordonne ainsi? C'est ce que prétend votre curiosité, quand elle veut en savoir davantage; et elle va bien plus loin encore, car si elle ne trouve pas que les commandements soient à son goût, elle ne trouve pas qu'ils soient bien faits: elle en murmure, elle critique et censure tout ce quelle n'entend pas, et elle ne peut entendre tout ce qu'elle ne goûte pas. Voila comment au lieu de supporter son ignorance, on se rend insupportable, et au lieu de bénir Dieu dans les ténèbres, ou

de laisser les ténèbres bénir Dieu aussi bien que la lumière, on se met en danger de la maudire, non pas tant de bouche que de cœur et d'effet. O mon Dieu, ne permettez pas ce malheur, et puisque je ne cherche qu'à vous plaire, je peux, si je veux, trouver ce que je cherche, aussi bien dans la nuit que de jour, et parmi les ténèbres qu'au milieu de la lumière.

TROISIÈME POINT.

Il faut même aimer cet aveuglement pour la gloire de Dieu.

De là vient qu'il ne faut pas seulement supporter cet aveuglement avec patience, mais qu'il faut même l'aimer, et en faire autant de cas que nous en faisons de la gloire de Dieu, puisqu'il y sert aussi bien que cet aveuglement du corps, duquel Notre-Seigneur a dit qu'il n'était que pour faire connaître les œuvres de Dieu. Car si lorsque Jésus a guéri cet aveugle, il a fait voir les œuvres de Dieu, en faisant voir sa sagesse, sa puissance et sa bonté, pourquoi ne dirons-nous pas que les œuvres de Dieu paraissent dans notre aveuglement naturel, puisque nous avons sujet d'y adorer sa sagesse, sa puissance et sa bonté? Ce n'est pas une moindre merveille de Dieu, de faire qu'un homme soit content de son aveuglement, que de faire qu'un homme soit tout rayonnant de lumière. Ce ne fut pas un moindre miracle que le soleil s'éclipsât au temps de sa Passion, que de le voir s'arrêter au temps de Josué. On connaît mieux que les lumières nous sont données par Dieu, quand nous reconnaissons que nous ne ne les avons pas de nous-mêmes; on connaît mieux la puissance de Dieu, quand on a mieux connu la faiblesse de l'homme; on voit bien mieux que Dieu n'a que faire de nous, quand il permet que nous soyons si peu capables de le connaître et de l'aimer; on voit mieux qu'il est parfaitement bon, quand, malgré toutes nos incapacités, il nous supporte à son service, et se montre content de nous, si nous sommes contents de lui.

O excès de sagesse, de puissance et de bonté! Dieu voyait que si j'avais plus de lumière je pourrais en abuser, il aime mieux m'en donner moins, et se priver de la gloire qu'il aurait dans ses dons, plutôt que d'avoir plus de gloire, et de me mettre en danger de me perdre. Mon âme, n'y a-t-il pas lieu de glorifier ton Dieu, de ce qu'il refuse de la gloire par égard pour toi, et que s'il n'en reçoit pas davantage de toi, c'est pour mieux assurer ton salut. O mon Dieu, qu'en me sauvant je vous rende à tout jamais cette gloire, dont vous vous êtes privé pour me sauver!...

MARDI.

DES MOYENS PARFOIS ETRANGES DONT DIEU SE SERT POUR NOUS ECLAIRER DE SES LUMIÈRES.

Jésus ayant achevé de parler, cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, en frotta les yeux de cet aveugle-né, et lui dit d'aller se laver dans la piscine de Siloé ; l'aveugle obéit, s'y lava et s'en revint, voyant aussi clair que s'il n'eût jamais été aveugle [1].

Le Sujet. En considérant le moyen étrange dont Notre-Seigneur voulut se servir pour donner la vue à cet aveugle, nous reconnaissons que, pour nous communiquer ses lumières, il emploie souvent des moyens qui semblent tout contraires à cet effet ; néanmoins il faut les accepter.

La Fin sera d'apprendre à se servir des moyens que Dieu nous présente pour nous éclairer de ses divines lumières, quand même ils paraîtraient humainement contraires à cet effet.

La Forme est en ces trois points :

1° Le moyen dont se sert Notre-Seigneur pour guérir cet aveugle, n'est que pour notre instruction.

2° Il est la figure des moyens qu'il prend tous les jours, pour éclairer l'aveuglement de notre esprit.

3° Nous devons accepter, et employer les moyens qu'il nous donne pour cet effet.

PREMIER POINT.

LE MOYEN DONT SE SERT NOTRE-SEIGNEUR POUR GUÉRIR CET AVEUGLE, N'EST QUE POUR NOTRE INSTRUCTION.

Ce fut une chose si miraculeuse qu'un aveugle-né eût pu voir clair, que les Juifs avaient même de la peine à en croire le témoignage de leurs yeux. Mais ce que nous devons admirer plus particulièrement dans ce miracle, ce n'est pas que Jésus-Christ l'ait pu faire, puisque nous ne doutons point qu'il ne soit tout-puissant; mais que, ayant le pouvoir de le faire par un mot, un signe, ou même un seul acte de sa volonté, comme les

[1] Hæc cum dixisset, expuit in terram et fecit lutum ex sputo, et linivit lutum super oculos ejus, et dixit ei : Vade, lava in natatoria Siloe. Abiit ergo et lavit et venit videns. *S. Joan.* IX.

autres miracles, il se sert pour celui-ci d'un moyen qui, ce semble, était plus capable d'aveugler une personne qui verrait clair que de rendre la vue à un aveugle. Considérez un peu toutes les circonstances de ce miracle, et vous aurez d'abord de quoi vous étonner. Il crache à terre, il fait de la boue avec sa salive, en la mêlant avec la poussière ; il en frotte les yeux de cet aveugle, puis il l'envoie se laver dans des bains publics qui étaient proches, et ne lui fait recevoir la vue qu'après toutes ces cérémonies. A quel propos et pourquoi tout cela?... De vrai, si on ne considérait que la puissance de celui qui fait le miracle, ou la disposition de celui qui en reçoit le bienfait, rien de tout cela n'était nécessaire. Mais si on s'arrête plutôt à considérer la sagesse de l'ouvrier que sa puissance, et à reconnaître plutôt la disposition de ceux qui devaient méditer cette merveille, que la disposition de celui qui en servait de sujet, nous trouverons qu'il n'y a pas moins de quoi méditer et s'édifier dans ces circonstances du miracle, que du miracle même.

C'est donc pour votre instruction qu'il a fait tout cela, c'est vous qu'il guérissait dans la personne de cet aveugle. Car comme c'était vous que cet homme représentait dans son aveuglement naturel, aussi est-ce vous qu'il représente dans sa guérison miraculeuse[1]. Et l'on peut dire que c'est plus pour votre considération, que Notre-Seigneur employa toutes ces cérémonies en éclairant cet aveugle, que pour cet aveugle lui-même ; puisque, comme nous l'avons dit, cela n'était point nécessaire pour le miracle, mais seulement utile pour la considération du miracle, et pour le profit qu'on en devait tirer.

Comme donc c'est vous qui deviez le méditer, c'est pour vous qu'il fait tous ces mystères, c'est pour vous qu'il y a enfermé tous les secrets de sa sagesse, que vous devez maintenant comprendre et admirer. Oh! que vous êtes obligé à l'égard de sa bonté, d'avoir ainsi voulu vous considérer de si loin, pour vous préparer les grâces qu'il est maintenant prêt à vous communi-

[1] Cœcum illuminando, et per eum quid in cæcitate humani generis facturus sit, significando. *Glossa.*

quer [1]! C'est ce qui devrait vous affectionner grandement à toutes vos méditations qui sont prises de la vie, des actions, et des paroles de votre Jésus; que puisqu'il vous considérait en faisant tout ce qu'il faisait, pour vous donner sujet de méditation et d'instruction, vous considériez aussi volontiers ces sujets qu'il vous a laissés à méditer, et que vous en tiriez le fruit qu'il y prétend. Ceci étant vrai de toutes ses actions en général, l'est plus particulièrement dans celle-ci, puisqu'il y a employé des circonstances, qui n'y sont que pour votre considération.

O bonté! ô amour de Jésus! Qui eût jamais deviné que, quand il pétrissait ainsi cette boue pour l'appliquer sur les yeux de l'aveugle, il pensait à moi, il pensait à cette heure que je devais méditer ce sujet, il m'y préparait les lumières et les grâces que j'y dois recevoir?... O mon âme, que nous lui avons d'obligation! C'est beaucoup qu'il ait pensé à nous, mais c'est encore plus qu'il fasse la grâce de considérer maintenant qu'il pensait à nous, et de recueillir le fruit et l'effet de sa pensée.

DEUXIÈME POINT.

CE MOYEN EST LA FIGURE CE CEUX QU'IL EMPLOIE POUR NOUS ÉCLAIRER.

Il faut convenir que l'instruction que Notre-Seigneur prétendait nous donner dans toutes ces cérémonies était bien importante, puisqu'il n'avait pas coutume de s'en servir dans ses miracles, et puisqu'il nous excite si puissamment en ce moment à les considérer. Que voulait-il donc nous enseigner par cette boue faite avec sa salive, et appliquée sur les yeux de cet aveugle pour lui donner la vue? C'est que, comme il se sert parfois de moyens fort étranges et qui nous surprennent, pour nous éclairer et pour nous communiquer ses grâces, nous apprenions à ne pas les trouver si étranges, que nous les refusions pour cela, et que nous n'en usions pas comme il veut, car c'est là un des plus grands malheurs qui arrive dans la religion chré-

[1] Intellexisti cogitationes meas de longè semitam meam et funiculum meum investigasti.

Et omnes vias meas prævidisti. *Psalm.* CXXXVIII.

tienne, pour empêcher de croire ses vérités, et dans la vie spirituelle, pour détourner de ses maximes.

Voyez-vous comment Dieu s'est servi, pour nous sauver, d'un homme-Dieu crucifié, de pauvres disciples pour nous le prêcher, de mille persécutions pour propager cette doctrine [1]? Qu'est-ce que tout cela? C'est un peu de boue sur les yeux pour nous éclairer, ou plutôt qu'est-ce que cette boue dont Notre-Seigneur se sert pour éclairer cet aveugle? C'est la croix, c'est le mépris et l'infamie, dont Dieu se sert pour nous apprendre ce que c'est que Dieu. C'est un moyen qui était, ce semble, plus capable de nous aveugler, comme la boue sur les yeux les empêche plutôt qu'elle ne leur sert; et néanmoins c'est un moyen dont Dieu se sert pour convertir le monde, pour l'éclairer de la doctrine de l'Évangile; et il n'y a rien qui donne tant d'éclat aux vérités chrétiennes et éternelles, que Jésus-Christ crucifié, et ses pauvres disciples qui le prêchent au monde, quoiqu'il semble que c'est ce qui devrait les obscurcir, en diminuer l'éclat et en anéantir la croyance.

Qu'y a-t-il de plus relevé qu'un Dieu? qu'y a-t-il de plus bas que la croix? et c'est ce qui nous le fait mieux connaître ; car si Dieu est grand et relevé parce qu'il est bon, qu'il est sage, qu'il est juste, qu'il est puissant, et qu'il est magnifique, il n'y a rien qui nous fasse mieux voir cette bonté, cette sagesse, cette justice, cette puissance et cette magnificence, que la croix, que la pauvreté et le mépris qui nous y sont représentés, pourvu qu'on sache les considérer comme il faut. La chair nous avait aveuglés, dit saint Augustin, et c'est la chair qui nous guérit et nous éclaire [2]. La croix est comme cette colonne qui conduisait les Israélites dans le désert et dans la nuit de leur pèlerinage ; autant elle était obscure d'une part, autant était-elle lumineuse

[1] Verbum Crucis pereuntibus quidem stultitia est, iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est. Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi? Nam quia in Dei sapientia, non cognovit mundus per sapientiam, Deum, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes. I *Cor.* I.

[2] Caro te creaverat, caro te sanat. S. Aug. *in Joan.* tr. II.

de l'autre [1]; ce qui a aveuglé les Juifs, c'est ce qui nous éclaire; ce qui choque encore aujourd'hui la plupart des esprits du monde en matière de religion, c'est ce qui confirme davantage les bonnes âmes; ce qui aveugle les orgueilleux, éclaire les humbles, et ce qui endurcit les réprouvés, c'est ce qui attendrit les élus [2]... O jugement de Dieu, ô sagesse des jugements, ô trésors cachés de sagesse, que vous êtes admirables, incompréhensibles et adorables!...

Il en est de même pour la vie spirituelle et ses maximes. On nous propose des moyens qui semblent si étranges pour les fins qu'on y prétend, que si on ne savait que c'est Dieu qui se sert ainsi des moyens contraires en apparence, on aurait peine à y croire et à s'en servir. Mais depuis qu'on a appris qu'il s'est servi de boue pour éclairer un aveugle, on n'a plus de peine à croire qu'il veut donner la chasteté par le moyen des tentations contraires, la dévotion par les aridités, la science par l'ignorance et la prudence par la simplicité. Le croyez-vous?... Quand on vous dit qu'un affront qui vous arrivera, vous apportera quelquefois plus de crédit que tous les honneurs que vous pouvez souhaiter, qu'une perte et une disgrâce sera votre bonheur, et qu'un peu de distractions et d'ennuis supportés patiemment dans l'oraison sont les moyens de vous y perfectionner...Vous ne pouvez le croire, parce que vous ne voyez pas de convenance et de rapport entre les moyens et la fin. Or, croyez-le maintenant, et ne vous arrêtez plus à chercher curieusement cette convenance, mais obéissez humblement à ce qu'on vous dit, comme fit cet aveugle; et moins vous y voyez de raison, et plus vous devez vous persuader qu'il y en a [3]; car quand il n'y aurait que cette raison, que c'est ainsi que Dieu se sert des moyens contraires en apparence, pour les fins qu'il prétend, afin

[1] *Exod.* XIV, *Num.* IX.

[2] Forsitan tenebræ conculcabunt me, et nox illuminatio mea, in deliciis meis.

[3] Cum luto implerentur oculi, re maxime oculis contraria, non repugnavit : superbus si fuisset, illud sibi putasset : intuere cæci animum in omnibus obtemperantem præbuit vultum, nihil sollicitus an lutum esset aut sputum, et quid sibi Siloe opus esset. S. Chrys.

de captiver notre jugement dans la conduite de sa providence pour notre perfection, comme nous le captivons dans la foi pour la religion; certes, c'est une raison bien suffisante, pour nous faire accepter tous les moyens qu'il lui plaira de nous donner pour le servir, puisqu'il ne peut pas être mieux servi, que selon les moyens qu'il nous en donne. C'est pour cela, disait notre bon Jésus, que je suis venu au monde, afin que ceux qui ne voient point puissent voir, et que ceux qui voient ne voient point [1]. Voyez-vous comment il ne faut voir que par le moyen de l'abnégation de son jugement, afin de voir plus sûrement, de peur que si on voyait trop clair, on ne devînt aveugle? O mon Dieu! que je reconnais avoir failli sur ce sujet, en voulant trop savoir et entendre; mais puisqu'il vous plaît de vous servir de nos maux mêmes pour nous faire du bien, accordez-moi cette grâce que la connaissance de mes fautes, me rende plus avisé, que mon orgueil me rende humble, mes indévotions plus dévot et mes lâchetés plus fervent.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS ACCEPTER LES MOYENS QUE DIEU NOUS DONNE.

Il n'y a plus rien à considérer en cette matière, quand on a bien compris l'importance qu'il y a d'être fidèle à se tenir aux moyens, quels qu'ils soient, que Dieu nous donne pour parvenir là où il nous appelle. Mais parce qu'il y a toujours danger de n'avoir pas assez compris cette vérité importante, arrêtez-vous encore sur ce point, et représentez-vous ces paroles de Dieu, contre ceux qui ne lui gardent pas la fidélité : *Ils n'ont pas suivi le chemin par où je les conduisais* [2]. Vous y remarquerez trois grands inconvénients auxquels s'exposent ceux qui se fourvoient dans leur chemin, et vous les appliquerez à ce sujet et à votre profit.

Premièrement, ils travaillent beaucoup et avancent fort

[1] In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident, videant, et qui vident cæci fiant. *S. Joan.* IX.

[2] Ipsi verò non cognoverunt vias meas. *Psal.* XCIV.

peu [1]; c'est ainsi que ceux qui prennent d'autre chemin que celui que Dieu leur montre ne font que se donner de la peine, attendu que toute la peine qu'on peut avoir dans le chemin de la perfection, consiste à ne pas bien connaître le vrai chemin où Dieu nous attend, et où étant avec lui, il n'y aurait que plaisir [2].

Secondement, plus le voyageur égaré s'avance dans son chemin, plus il s'égare, et plus la personne s'obstine à ne faire que ce qu'elle entend pour ses dévotions, sans prendre la direction qu'il lui faut, plus elle s'éloigne en s'avançant, car elle s'y attache de jour en jour plus opiniâtrement, et il n'y a point de personnes plus éloignées de leur perfection, que celles qui sont trop attachées à leurs affections [3].

Bref, on se perd dans ces chemins égarés, on s'expose au danger de la nuit, des bêtes, des voleurs, des precipices et de la mort; et quand il n'y aurait que de ne point atteindre le but vers lequel on doit tendre, ce ne serait pas un petit mal. Et que peut attendre autre chose que ce malheur celui qui s'écarte des voies de Dieu? où pense-t-il arriver ce malheureux? à son salut? à sa perfection?... Quoi? contre les ordres de son Sauveur, contre les moyens qu'il lui en donne? dans un autre chemin que celui où il marche lui-même?... Mais il ne serait plus la voie, la vérité et la vie, si on pouvait se sauver et se perfectionner par d'autres moyens que ceux qu'il ordonne. Je leur ai juré dans ma colère, dit Dieu, qu'ils n'arriveront jamais, ni à leur repos, ni à leur perfection, ni à leur salut [4]: ils ne feront que tournoyer, que s'étourdir, se lasser et se perdre. Voyez ce qui met Dieu en colère, ce qui le fait affirmer que ces présomptueux qui ne veulent suivre que leur volonté n'arriveront jamais où ils prétendent.

[1] Labores in quibus frustrà sudaveram. *Eccl.* II.

[2] Errare fecit eos in invio, et non in via. *Psalm.* CVI.

[3] Numquid non istud factum est tibi, quia dereliquisti Dominum Deum tuum, eo tempore quo ducebat te per viam? Et nunc quid tibi vis in via Ægypti? etc. *Jerem.* II.

[4] Quibus juravi in ira mea, si introibunt in requiem meam. *Psal.* XCIV *Heb.* XXXIII.

Et enfin, remarquez que saint Paul se sert de ces paroles, et de l'exemple de ceux à qui elles s'adressent, pour nous inculquer plus puissamment cette vérité, et nous en faire comprendre l'importance pour que nous nous y conformions [1]; de sorte qu'il veut que dès aujourd'hui, sans tarder davantage, nous réfléchissions sur tous les moyens que Dieu nous offre pour marcher avec lui, afin de reconnaître si nous y sommes, pour y pourvoir. Mon âme, on nous a dit si souvent, que suivre ses penchants c'était un chemin dangereux. N'y sommes-nous point encore? s'il te semble que les autres chemins qu'on te montre sont difficiles, c'est qu'ils sont un peu contraires à tes penchants; mais ils sont plus sûrs.

ABREGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le moyen dont se sert Notre-Seigneur pour guérir cet aveugle, n'est que pour notre instruction.

Pourquoi Notre-Seigneur emploie-t-il tant de cérémonies dans ce miracle? Y avait-il plus de difficulté pour guérir un aveugle-né, qu'un autre qui ne fut pas né aveugle? Non, non, ce n'était pas qu'il fût plus difficile de guérir ce malade: mais c'était pour l'instruction particulière que nous devons tirer de cette guérison. C'était nous qu'il guérissait dans cet aveugle, comme c'était nous que cet aveugle représentait. Si un de ses Apôtres lui eût demandé alors pourquoi il faisait tout cela, lui qui se contentait d'un mot pour opérer ses autres miracles, il aurait pu répondre que c'était pour vous, vous nommant par votre nom et surnom, ajoutant que c'était afin que vous en fissiez votre Méditation en ce jour et à cette heure, et afin que vous en tiriassiez l'instruction qu'il va vous donner.

Que dites-vous à ce sujet? n'est-ce pas une grande bonté, qu'un Dieu se soit ainsi souvenu de vous, qu'il vous ait ainsi considéré, et depuis si longtemps en faisant ses miracles, et qu'il ait fait pour vous, ce qu'il n'eût pas fait simplement pour le miracle? Mon âme, nous lui avons l'obligation de trois faveurs à ce sujet: l'une de ce qu'il a été si bon de penser à nous;

[1] Videte, fratres, ne forte sit in aliquo vestrùm cor malum incredulitatis discedendi a Deo vivo, sed adhortamini vosmetipsos per singulos dies, donec hodie cognominatur.

l'autre de ce qu'il nous donne maintenant le moyen de méditer cette bonté ; et la troisième des instructions et des grâces qu'il nous a préparées dans cette méditation. O mon Jésus ! que vous rendrai-je pour toutes ces faveurs ? Mon fils, efforcez-vous de bien entendre mes instructions et d'en profiter comme je le désire ; car c'est me donner que de recevoir ce que je donne, et c'est m'obliger à donner encore davantage, quand on se sert dignement des grâces qu'on reçoit.

DEUXIÈME POINT.

L'instruction particulière touchant ce moyen dont Notre-Seigneur se sert.

L'instruction que nous devons retirer ici consiste principalement à savoir que Dieu, pour établir la religion dans nos âmes, et pour avancer nos âmes dans la perfection, se sert de moyens qui tout d'abord ne semblent pas propres et convenables. Comme pour faire connaître les grandeurs d'un Dieu et le faire adorer par tout le monde, se servir de la Passion et de la croix de Jésus ; pour prêcher l'Evangile, n'avoir que douze pauvres pêcheurs ; prendre des brebis pour convertir les loups, et laisser dévorer les brebis par les loups ; qui eût pensé cela ?...

De même pour nous rendre prudents, qu'il faut être simples ; pour savoir bien prier, qu'il faut savoir bien supporter les distractions ; pour avoir du crédit et pour faire du fruit, qu'il faut être auparavant méprisé et humilié ; que pour être fort, il faut être faible et malade ; que pour être grand il faut être petit ; que pour être riche et avoir tout, il faut tout quitter ; que pour gagner il faut perdre ; et que pour vivre il faut mourir. N'est-ce pas là se contredire et se créer des obstacles ? Mais on eût pu en dire autant à Jésus, quand on vit qu'il allait couvrir de boue les yeux de cet aveugle, on aurait pu lui dire qu'il allait lui ôter la vue, s'il en eût joui ; et néanmoins c'est ainsi qu'il la lui donna, et non pas autrement, pour nous apprendre que s'il nous présente des moyens de perfection qui nous semblent étranges et contraires, il faut le laisser faire, ne penser qu'à obéir, et lui dire : Mon Dieu qui êtes si sage et si bon, que vous savez tourner nos maux en biens, et nos vices en vertus, rendez-nous aussi humbles que nous ressentons de vanité, et aussi fidèles à vos grâces que nous reconnaissons de négligences et d'infidélités.

TROISIÈME POINT.

Nous devons accepter les moyens que Dieu nous donne.

La principale résolution qu'il faut prendre, c'est d'être plus fidèles à remarquer les moyens de perfection que Dieu nous donne; ils sont comme les voies par où il nous veut mener; si nous nous en éloignons, il s'en fâche grandement, et jure dans sa colère que nous n'arriverons jamais où nous prétendons, puisque nous n'en prenons pas le chemin. Si cet aveugle n'eût pas permis que Notre-Seigneur lui couvrît les yeux de boue, et qu'il eût refusé d'aller où il l'envoya, pensez-vous qu'il eût été guéri? Quoique Notre-Seigneur eût assez d'autres moyens pour le guérir, néanmoins parce qu'il voulait se servir de ceux-là, il ne fallait pas les refuser, ni se faire prier deux fois d'aller où il avait commandé d'aller.

Quelle étrange présomption serait-ce de penser que, la sagesse de Dieu, nous montrant le chemin par où elle veut elle-même nous mener, nous pouvons mépriser ses avis et marcher aussi sûrement dans un autre chemin! Quoique d'autres y marchent et puissent s'y sauver, néanmoins comme elle a plusieurs voies par où elle mène les siens, si elle a résolu de vous conduire par une, et que vous vouliez aller par l'autre, où irez-vous? que deviendrez-vous? quand arriverez-vous?... N'auriez-vous point pitié d'un pauvre voyageur égaré de son chemin, qui se hâterait dans son égarement, et qui reculerait d'autant plus qu'il avancerait? où va-t-il, sinon dans quelque précipice? Appelez-le, si vous le voyez, et remettez-le dans son chemin. Retournez, retournez, Sunamite. Mon âme, c'est ainsi que notre époux et notre guide nous appelle, s'il nous voit suivre nos penchants. Ecoutons ce qu'il nous dira....

MERCREDI.

DE LA RECONNAISSANCE QUE NOUS DEVONS A JÉSUS, POUR SES GRACES ET SES LUMIÈRES.

Cet homme qui s'appelle Jésus m'a mis de la boue sur les yeux, et m'a commandé d'aller à la piscine de Siloë pour m'y laver; j'y suis allé, et j'en suis revenu avec la vue [1].

Le Sujet nous fait reconnaître qu'il faut se montrer reconnaissant des lumières et des grâces de Dieu, à l'exemple de cet aveugle, qui étant pressé par les Juifs de leur dire comment il avait été guéri, leur raconta en détail tout ce qui s'était passé avec Jésus. En agissant ainsi il nous a laissé non seulement l'exemple de la reconnaissance pour les biens que Dieu nous accorde, mais encore il nous a donné la formule et la manière de pratiquer cette reconnaissance.

La Fin sera d'apprendre à reconnaître les lumières qui nous viennent de Jésus, en étudiant ces paroles de l'aveugle : *Cet homme qui s'appelle Jésus*, et ce qui suit.

La Forme est en ces trois points :

1° Il faut se servir des moyens qui nous sont prescrits, mais il ne faut pas leur attribuer le bon effet qui s'ensuit.

2° Jésus mérite qu'on lui rende l'honneur et la reconnaissance de tous les biens.

3° Les paroles de l'aveugle guéri nous apprennent à lui rendre cette reconnaissance.

PREMIER POINT.

IL FAUT SE SERVIR DES MOYENS QUI NOUS SONT PRESCRITS, MAIS IL NE FAUT PAS LEUR ATTRIBUER LE BON EFFET QUI S'ENSUIT.

Comme Notre-Seigneur s'était servi de tant de moyens particuliers et si extraordinaires, pour la guérison de cet aveugle, il y avait danger que cet homme et ceux qui en entendraient parler, ne crussent que c'étaient plutôt ces moyens qui l'avaient

[1] Ille homo qui dicitur Jesus, lutum fecit, et unxit oculos meos, et dixit mihi : vade ad natatoria Siloë et lava : et abii, et lavi, et video.

gueri, que celui qui s'en était servi ; on eût pu dire que c'était cette boue formée avec la salive d'un homme qui avait eu cette vertu, ou les eaux de Siloé, ou la simple obéissance de l'aveugle que Dieu avait voulu recompenser. Mais cet aveugle est bien mieux instruit, puisqu'il ne s'attribue rien à lui-même, ni à la boue, ni aux eaux, mais tout à Jésus-Christ ; et il montre bien qu'il est autant éclairé dans son esprit que des yeux du corps, en voyant et en nous faisant voir que si on parle des moyens dont Dieu veut se servir, il n'en faut parler que par le rapport qu'ils ont avec sa providence et sa volonté qui s'en sert ; car autrement nous commettrions trois grandes fautes.

La première, que nous attribuerions à la créature ce qui n'est dû qu'à Dieu : ce qui est une espèce d'idolatrie : car comme ce n'était pas la boue, ni les eaux qui avaient donné la vue à notre aveugle, mais la seule vertu de Jesus [1], de même n'est-ce pas ce livre ni ce confesseur, ou ce prédicateur, qui ont converti le pécheur, mais c'est Jésus qui l'a regardé, qui l'a touché, et qui a opéré cette conversion.

La seconde est qu'en s'arrêtant aux créatures, nous y arrêtons aussi notre cœur et nos affections, ce qui préjudicie grandement au pur amour que nous devons à notre Dieu, et aux desseins qu'il a de se faire aimer de nous, en nous faisant du bien ; car c'est s'attacher au bien plutôt qu'au bienfaiteur, c'est la grande faute qu'ont commise les païens, qui recevant tant de biens des créatures, n'ont pas su reconnaître et aimer le créateur [2]. Oh ! qu'il y en a qui aiment plutôt l'argent et les personnes, dont ils reçoivent du bien, que Dieu qui se sert de ces moyens pour leur faire du bien. Oh ! qu'il y en a même de ceux qui estiment la vie spirituelle, qui font plus de cas de leurs confesseurs et de leurs supérieurs, que de Jésus qui les gouverne par eux ; ce qu'ils montrent assez evidemment quand

[1] Etenim neque herba, neque malagma sanavit eos, sed tuus, Domine, sermo qui sanat omnia. *Sap.* XVI.

[2] Qui commutaverunt veritatem Dei in mendacium, et coluerunt et servierunt creaturæ potius quam Creatori, qui est benedictus in sæcula. Amen. *Rom.* I.

sa Providence ordonne qu'ils en soient privés, en s'en fâchant tellement, qu'ils croient ne pouvoir plus rien faire n'ayant plus ces personnes.... Mais Jésus est-il mort, ou ne vit-il plus pour eux?... S'en va-t-il quand ce supérieur s'en va? sa vertu se perd-elle avec ce moyen, dont il ne veut plus servir?... Oh! qu'il paraît bien que nous étions plus attachés au moyen, qu'à la vertu et à la grâce de celui qui s'en servait!... Reconnaissez cette faute et déplorez-la.

La troisième est, que comme la nature se cherche partout, elle se trouve facilement, lorsqu'elle s'arrête trop aux moyens[1]. Nous nous persuadons volontiers que c'est nous qui faisons ce qui se fait de bien par ces moyens; nous nous faisons accroire que c'est notre esprit, notre industrie et notre capacité, qui sait s'en bien servir et qui les fait ainsi réussir. De là arrivent les complaisances, les vanités, et toutes les satisfactions de l'amour-propre, qui sont aussi mauvaises pour la vie spirituelle, qu'elles sont douces et agréables à la vie sensuelle.

Non, non, ce n'est point dans mon arc, ni dans ma flèche, disait David, que je place ma confiance; ce n'est point mon épée ni mon bras qui me sauvent[2]; car encore que l'épée et le bras soient des moyens dont Dieu se sert pour châtier ses ennemis, ce n'est pourtant ni l'épée, ni le bras qui les surmonte, mais c'est Dieu qui s'en sert. Voilà comment il faudrait parler. Et bien en eût pris à l'un de ses petits-fils et successeurs de sa couronne, s'il eût ainsi parlé; mais parce qu'il avait plus de confiance dans ses médecins et dans les remèdes qu'en Dieu[3], il ne trouva pas ce qu'il cherchait dans ces moyens de recouvrer la santé, et il perdit ce qu'il eût trouvé, en cherchant Dieu, perdant la vie et l'honneur parce qu'il ne l'avait pas recherché. Mon Dieu, que pourrait-on trouver dans les créatures en vous quittant, puisque vous êtes tout le bien que l'on peut trouver dans les créatures.

[1] La nature rapporte tout à elle même; elle ne combat et ne dispute que pour ses intérêts. *Imitat.* livr. III, ch. LIV.

[2] Non enim in arcu meo sperabo, et gladius meus non salvabit me. *Psal.* LXIII.

[3] Ægrotavit Asa dolore pedum vehementissimo, et nec in infirmitate sua quæsivit Dominum, sed magis in medicorum arte confisus est. II *Par.* XVI.

DEUXIÈME POINT.

JÉSUS MÉRITE QU'ON LUI RENDE L'HONNEUR ET LA RECONNAISSANCE DE TOUS LES BIENS.

Ce ne serait pas être assez reconnaissant des lumières et des grâces que nous recevons de Jésus-Christ, si l'on se contentait de ne point les attribuer à notre industrie, et aux moyens dont nous nous sommes servis pour les avoir ; en effet outre cela il faut véritablement lui rendre les actions de grâces, qui sont dues pour tant de biens dont sa bonté vous comble. Ne considéreriez-vous pas comme ingrat celui qui, sans dire ses grâces, croirait s'être acquitté de ce qu'il doit à Dieu après ses repas, de ce qu'il a trouvé sa nourriture toute prête. Reconnaissez donc l'obligation de ce devoir par ces trois sortes de biens qui en reviennent à Dieu, à vous, à votre prochain.

Premièrement, Dieu est servi et honoré par cette reconnaissance, et le dessein qu'il a de se faire reconnaître et honorer par les biens qu'il nous faits, est accompli [1]. Car l'on ne doit pas penser qu'il nous envoie l'inspiration de pratiquer une vertu, seulement pour tirer la gloire qu'il attend de nous par cette bonne œuvre ; mais encore afin que nous lui en rendions les remerciements qu'il mérite de ce qu'il nous l'a envoyée [2] ; comme quand il nous donne de quoi prendre notre repas, ce n'est pas seulement afin que nous conservions notre vie, notre santé et nos forces, pour le servir ensuite par le travail où il désire nous employer ; mais encore afin que nous lui en rendions grâces dès que nous sommes sortis de table, et que nous apprenions à le reconnaître et à le louer par ces remerciements.

[1] Sacrificium laudis honorificabit me, et illiciter quo ostendam illi salutare Dei. *Psal.* XLIX.

[2] Quod est autem sacratius laudis sacrificium, quam in actione gratiarum, et unde majores agendæ sunt. Deo gratiæ, quam pro ipsius gratia per Jesum Christum Dominum nostrum. S. August.

En second lieu, l'utilité que vous retirerez de cette reconnaissance ne sera pas petite, puisqu'en protestant que Dieu seul est l'auteur de tout le bien qui est en vous [1], et que vous n'y avez rien mis du vôtre que les défauts qui s'y rencontrent, vous vous exempterez d'une infinité de pensées, de mouvements d'amour-propre et de vanité, qui infecteraient votre vertu, vous priveraient de son mérite, et tariraient la source des grâces et des lumières; tandis que si vous en êtes reconnaissant, vous vous rendez capable d'en recevoir autant de nouvelles que vous ouvrez et dilatez votre cœur, dans la reconnaissance de celles que vous avez déjà reçues. Dilatez ce cœur, vous dit-il, pour recevoir mes grâces, et je le remplirai [2]; ne craignez pas que quand vous en serez rempli, il n'y ait plus rien à donner et à recevoir, car jamais Dieu ne donne plus volontiers, ni jamais l'âme n'est plus capable de recevoir ses dons, que quand le cœur en est rempli; une grâce reçue en attire toujours une autre, si elle est bien reçue.

Enfin, le prochain est édifié, non-seulement en vous voyant rendre à Dieu ce qui lui appartient, mais en apprenant lui-même à lui rendre ce qu'il lui doit, à la vue du bien qu'il voit en vous. Ce ne sont d'ordinaire que compliments, que flatteries de la part du monde, quand il nous arrive quelque succès, ou qu'on remarque quelque grâce et bénédiction; on nous en donne la gloire et les louanges, comme si nous les méritions, et on ne prend pas garde que, autant un homme donne de gloire à un autre pour son mérite, autant il en dérobe souvent à Dieu, qui en est si saintement jaloux, qu'il menace aussi bien le flatteur, que celui qui entend ses flatteries, de les châtier comme ennemis de sa gloire, et comme coupables de sacrilége [3]. Quand donc vous les verrez venir, dès qu'ils auront ouvert

[1] Domine, dabis pacem nobis, omnia enim opera nostra operatus es nobis. *Isaïæ* XXVI.

[2] Dilata os tuum et implebo illud. *Psalm.* LXXX.

[3] Benedicite Deum cœli, et coram omnibus viventibus confitemini ei, quia fecit nobiscum misericordiam suam. Etenim sacramentum Regis abscondere bonum est, opera autem Dei revelare, et confiteri, honorificum est. *Job.* XII.

la bouche pour vous louer, ouvrez la vôtre pour renvoyer aussitôt à Dieu ce qui lui appartient plutôt qu'à vous; ils apprendront alors ou à se taire ou à parler comme il faut en louant Dieu avec vous, puisqu'ils ne demandent qu'à vous plaire, et que vous leur témoignez que vous ne prenez point plaisir à d'autres louanges, qu'à celles qu'on rend à Dieu! Ah! que j'aime bien mieux voir auprès de moi un homme de bien, qui me dise mes vérités, disait David, que ces flatteurs qui ne font que mentir en me louant; je préfère être repris et connaître mes véritables maux, plutôt que de présenter ma tête pour être parfumée de l'huile du pécheur [1]. Mon âme, bénis ton Dieu, et que tout ce qui est au dedans de nous ne cesse de louer son saint nom [2], afin que si on nous loue, toutes ces louanges se passent au dehors de nous, sans toucher notre intérieur qui, malgré tout le bien qu'on saurait nous dire, demeurera ferme dans cette reconnaissance, que tout l'honneur en revient à Dieu.

TROISIÈME POINT.

LES PAROLES DE L'AVEUGLE GUÉRI NOUS APPRENNENT A DIEU RENDRE CETTE RECONNAISSANCE.

Les psaumes de David, les épîtres de saint Paul, toute l'Ecriture sainte, les Pères et les livres de dévotion sont remplis des formules de ces divins remerciements; néanmoins, nous pouvons assurer que tout ce que nous pouvons apprendre ailleurs sur ce sujet, se retrouve merveilleusement compris dans les termes, dont notre aveugle s'est servi, pour reconnaître celui qui l'avait si parfaitement guéri de son aveuglement. *C'est*, dit-il, *cet homme qu'on appelle Jésus, qui m'a touché les yeux avec de la boue faite de sa salive; il m'a envoyé les laver dans la piscine de Siloë, c'est ainsi qu'il m'a rendu la vue* [3]. Sur ces paroles vous avez à considérer trois parties, qui expriment l'acte d'une re-

[1] Corripiet me justus in misericordia, et increpabit me : oleum autem peccatoris non impinguet caput meum. *Psalm.* CXL.

[2] Lauda anima mea Dominum, lauda Deum tuum. Benedic anima mea Dominum, et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus. *Psalm.* CII.

[3] Respondit, Ille homo qui dicitur Jesus. Supra.

connaissance parfaite. La première, que nous rapportions à Jésus, comme Jésus et Sauveur, toutes les lumières et les grâces que nous recevons pour notre salut et notre perfection, et que nous disions hardiment que c'est cet homme qui s'appelle Jésus, qui nous a fait cette grâce et accordé cette lumière. Ce n'est pas un simple homme, mais un homme qui s'appelle Jésus, qui est Sauveur, et qui est un homme-Dieu. Ce n'est pas aussi simplement un Dieu à qui je dois toutes mes reconnaissances, mais c'est un Dieu-homme ; c'est celui qui de nom et d'effet étant notre Sauveur, a mérité que toutes les grâces qui nous sont nécessaires nous fussent données, et que toutes les grâces qui nous sont données fussent rapportées à son mérite. C'est en lui, et par lui, dit saint Paul, que toutes les bénédictions spirituelles nous sont communiquées, à ce point que la reconnaissance même des biens que nous recevons par son moyen, ne saurait mieux être exprimée que par lui-même. C'est par lui que nous recevons les biens de Dieu, et c'est par lui qu'il faut en témoigner notre reconnaissance [1].

En second lieu, puisqu'il lui plaît de se servir de certains moyens pour nous communiquer ses lumières et ses grâces, c'est une autre partie de notre reconnaissance de lui rapporter tout le bon effet de ces moyens, comme nous avons dit. De sorte que, comme l'aveugle étant éclairé, disait que c'était lui qui lui avait touché les yeux de ses mains, et qui lui avait commandé de les aller laver, nous donnant à entendre que tout cela n'avait eu d'efficacité que par son ordre et par son institution ; de même nous reconnaissions que les livres, les méditations, les sermons, les conférences, les sacrements, et tous les moyens dont il se sert pour nous faire du bien, n'ont de vertu et de grâce, que parce que c'est lui qui les a ordonnés et institués pour cet effet, que c'est à son ordre et à son institution que nous en avons l'obligation, et que nous n'en devons parler qu'en ces termes : C'est Notre-Seigneur qui s'est servi de ce

[1] Benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo. Secundum divitias gratiæ ejus quæ superabundavit in nobis, etc. *Ephes.* v.

livre par exemple, ou de ce prédicateur, pour me faire le bien que j'ai reçu ; c'est lui qui m'a instruit par le livre et par le prédicateur, ce n'est que par son ordre que les livres, les hommes, et toutes les créatures nous font du bien ; qu'à lui seul en soit la gloire [1].

Et enfin, comme cet aveugle prend plaisir à raconter en détail tout ce que son bienfaiteur a fait pour le guérir; de même, pour exprimer notre reconnaissance, nous ne nous contenterons pas de dire en général que Jésus nous a fait beaucoup de grâces ; mais il faut descendre au détail, dire, par exemple, qu'il nous a fait naître dans un temps où nous pouvions plus commodément être instruits des mystères de la vie divine, qu'il nous a donné des parents, des maîtres, des occasions, des mouvements, qui tous n'ont conspiré que pour notre bien.

Continuez d'énoncer ce que vous pouvez remarquer dans les bienfaits de votre vocation, et imitez encore l'exemple du jeune Tobie, qui racontant les obligations qu'il avait à son guide, qui l'avait conduit si heureusement, ne pouvait se lasser de détailler toutes les faveurs qu'il avait reçues par son moyen, pour s'exciter avec son père à l'en remercier dignement. Mon père, comment pourrons-nous reconnaître ses bienfaits, disait ce sage fils [2] : C'est lui qui m'a ramené sain et sauf au milieu de tant de dangers, c'est lui qui a retiré l'argent qui nous était dû, c'est lui qui m'a fait épouser la femme que j'ai, c'est lui qui l'a délivrée du démon qui la persécutait dans ses maris, et qui par ce moyen a causé une grande joie à tous ses parents, c'est lui qui m'a préservé d'un poisson furieux qui allait me dévorer, et c'est lui qui vous a fait revoir la lumière du ciel dont vous étiez privé; enfin, c'est par lui que nous sommes comblés de toutes sortes de biens. Que pourrons-nous lui rendre qui revienne à ces bienfaits? Serait-ce bien assez de lui offrir la moitié des biens

[1] Sic nos existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei : hic jam quæritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur. I *Cor.* IV.

[2] Pater quam mercedem dabimus ei ? aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus ? Me duxit et reduxit fanum, pecuniam a Gabelo ipse recepit, etc. *Tob.* XII.

que Dieu nous a donnés dans tout notre voyage ? Et aussitôt ils l'appelèrent pour lui faire cette offre. Mais quand ils surent que c'était un ange du ciel qui était venu lui rendre tous ces bons services, après avoir perdu la parole par l'étonnement qui les saisit durant trois heures, ils la retrouvèrent pour l'employer, tout le reste de leur vie, à reconnaître et à exalter partout les merveilles de Dieu à leur égard.

Eh bien, n'avez-vous pas autant de sujet de reconnaître, en général et en particulier, les obligations que vous avez à votre Jésus ; car elles sont d'autant plus grandes que Jésus est plus grand qu'un ange, que vous les méritez moins que Tobie, et que les biens spirituels dont vous êtes rempli, sont incomparablement plus grands que les biens temporels? Que lui direz-vous, et que lui rendrez-vous en récompense ? Dites ce que l'affection vous suggérera, ou demandez à votre Jésus qu'il lui plaise de vous suggérer ce que vous devez lui dire, et rendre pour la reconnaissance de ses bienfaits, et particulièrement pour tant de lumières et d'inspirations qu'il vous a communiquées dans vos communions, dans vos lectures et dans vos oraisons.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il faut se servir des moyens qui nous sont prescrits, de manière à ne pas y rapporter tout le bon effet qui s'ensuit.

Si Notre-Seigneur s'est servi de quelques moyens extraordinaires pour donner la vue à cet aveugle, afin de nous apprendre à nous servir des moyens dont il veut se servir pour nous donner ses grâces, il n'a pas voulu pourtant que l'aveugle rapportât à ces moyens la guérison de son aveuglement, pour nous faire entendre que c'était ainsi que nous devons parler des biens que Dieu nous fait, puisqu'autrement nous commettrions trois grandes fautes. L'une, que nous attribuerions à la créature, ce qui n'est dû qu'au créateur ; l'autre, que nous témoignerions aimer plutôt le bien que le Bienfaiteur ; et la troisième, que nous nous flatterions d'honneur et de propre estime, et nous nous persuaderions que c'est nous qui en sommes venus à bout par notre adresse et notre industrie, ce qui gâterait tout.

Car il n'y a rien de si dangereux, en matière de grâces et de bienfaits, que de s'en attribuer le mérite ; c'est tarir la source des grâces, que de s'imaginer qu'on en fait couler les ruisseaux.

La raison devrait assez nous apprendre, que ce n'est pas à l'instrument qu'on rapporte la gloire de l'ouvrage, et la foi nous enseigne que ce n'est pas même à l'artisan qu'elle est due, mais à Dieu, qui se sert de l'homme, comme d'un instrument. Si nous ne croyons ni à la raison, ni à la foi, Dieu nous apprendra à nos dépens cette vérité, en faisant que ni l'instrument, ni l'artisan ne fassent rien de bien, afin que nous voyions que c'est lui qui fait tout. O mon Dieu! combien j'expérimente souvent cette vérité, après m'être vanté de quelque chose, car tout aussitôt je deviens si inhabile et si incapable de faire ce dont je me vantais, que j'ai honte de m'en être vanté ! Mon fils, cela n'est pas mauvais d'avoir honte après qu'on s'est vanté de quelque chose, mais, se vanter encore d'un autre bien, après avoir senti la honte de ses premières vanteries, c'est ce que je trouve fort mauvais.

DEUXIÈME POINT.

Jésus mérite qu'on lui rende l'honneur et la reconnaissance pour tous les biens.

C'est éviter le mal que de ne point attribuer aux créatures le bien qu'on en reçoit, mais ce n'est qu'une partie de la justice d'éviter le mal, il faut encore faire le bien, il faut dire, après qu'on a reçu quelque lumière et quelque grâce, que c'est de Jésus qu'elle nous vient. Car ainsi nous l'honorons, nous nous disposons à de nouvelles grâces, et nous édifions le prochain, qui venant tout détruire en nous par ses louanges. Voyez-vous le bien qui nous revient de la reconnaissance des biens reçus ? C'est la clef des trésors du ciel : on en reçoit autant qu'on a de capacité pour les recevoir; on a autant de capacité pour cet effet, qu'on se dilate le cœur dans l'amour de celui qui nous dispense ces biens, et c'est en le remerciant et en le louant, que le cœur se dilate dans son amour.

O mon Dieu! accordez-moi donc, s'il vous plaît, cette grâce parmi les autres, de n'en recevoir jamais aucune sans en être reconnaissant, puisque j'apprend que si une grâce reçue, n'est aussitôt reconnue, elle est perdue, et que celui qui perd ainsi vos grâces, faute de le reconnaître, mérite d'en être privé, pour reconnaître la perte qu'il a faite par son ingratitude. Mon fils, encore est-ce une grâce de pouvoir reconnaître la perte qu'on

fait en perdant la grâce, car il y en a plusieurs qui en perdent beaucoup, sans aucun sentiment de leur perte.

TROISIÈME POINT.

Les paroles de l'aveugle guéri nous apprennent cette reconnaissance.

Comme c'est le cœur qui parle plus que la bouche, en reconnaissant les grâces qu'il reçoit, la meilleure forme de reconnaissance c'est celle qui part du cœur, et qui se fait plutôt par affection que par discours; néanmoins, comme c'est la langue qui témoigne les affections du cœur, il est bon que la langue parle, et la meilleure parole qu'elle saurait dire, pour reconnaître les grâces et les lumières qui nous viennent du ciel, c'est de dire comme cet aveugle, que c'est cet homme qui s'appelle Jésus, qui nous a ouvert les yeux par les moyens, dont il a voulu se servir pour cet effet. Ce n'est pas d'un simple homme, que nous viennent les lumières, mais d'un homme qui s'appelle Jésus, c'est-à-dire Sauveur, et Homme-Dieu. Ce n'est pas aussi simplement un Dieu qui nous envoie les grâces; mais c'est Jésus, c'est-à-dire un Dieu-Homme, car toutes les grâces et les lumières qui appartiennent à notre salut et à notre perfection, nous sont communiquées par le mérite et la vertu de Jésus, sans lequel il n'y a ni grâce, ni lumière dans aucun saint.

S'il y a dans l'Eglise des prêtres, des sacrements, une Ecriture sainte des docteurs, des prédicateurs, et des livres, qui sont des moyens pour recevoir ces grâces, c'est encore à Jésus qu'il faut rapporter ces moyens. Comme l'aveugle disait que c'était lui qui avait touché ses yeux, qui lui avait commandé de les laver, et qui par ce moyen l'avait fait voir; de même nous devons reconnaître que c'est lui qui consacre le pain et le vin par le prêtre, qui donne la grâce par le sacrement, qui parle par l'Ecriture, par les docteurs et par les livres. C'est parler comme il faut, et montrer qu'on voit clair dans les vérités du Ciel, quand on dit que c'est Notre-Seigneur qui nous a fait cette grâce par le moyen de ce livre, plutôt que de dire que c'est ce livre qui nous a fait la grâce.

Et enfin, comme il y a tant de circonstances et de particularités dans tous les biens que Dieu nous accorde, il n'y en a pas une qui n'ait son poids et sa valeur; c'est pourquoi il faut la peser, il faut la faire valoir, il faut tout dire en détail, comme l'aveugle, comme Tobie, comme David, et comme tous ceux qui ont été vraiment reconnaissants; parce qu'il n'y a aucune particularité, qui ne soit concertée par la Sagesse divine, qui ne fait rien sans sujet; et quand il n'y aurait d'autre sujet que celui de

nous donner de quoi reconnaître, et louer davantage cette divine Sagesse, c'est assez pour nous porter à dire tout; car après avoir tout dit, il en restera encore plus à dire que tout ce que nous pourrions avoir dit. Mon âme, n'oublions jamais rien en nos reconnaissances de ce que nous savons : et pour en savoir encore davantage, arrêtons-nous souvent à considérer les obligations que nous avons à cet homme qui s'appelle Jésus.

JEUDI.

DE LA SAINTE LIBERTE QU'IL FAUT PRENDRE POUR CONSERVER LES LUMIÈRES ET LES GRACES.

Que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux? Je dis que c'est un Prophète [1].

Le Sujet. Les Pharisiens, ennemis jurés de Notre-Seigneur, voyant que ce miracle allait contribuer à sa gloire et à leur confusion, firent beaucoup de bruit et de poursuites pour l'obscurcir et l'annuler. Les uns disaient que cet homme qui avait fait de la boue, pour en frotter les yeux, un jour de Sabbat, n'était pas un homme de Dieu, puisque, à leur avis, il n'observait pas les jours de fête; d'autres ne pouvaient croire qu'un homme qui faisait tant de merveilles, ne fût un saint homme; et ainsi, ne sachant que décider, ils s'avisèrent de demander à celui qui avait été guéri, ce qu'il en pensait. Il le dit aussitôt, et avoua avec une franche liberté, qu'il ne doutait nullement que ce ne fût un grand Prophète que Dieu leur avait envoyé; et en le soutenant ainsi résolument contre tous ceux qui cherchaient à ébranler sa croyance, il nous a laissé un bel exemple de la sainte liberté que nous devons avoir, pour conserver les lumières et les grâces que Dieu nous donne, contre les fausses libertés que le monde prend de les combattre et de les empêcher.

[1] Dicunt cæco iterùm : Tu quid dicis de illo qui aperuit oculos tuos? Ille autem dixit : Quia propheta est.

Dicebant ergo ex Pharisæis quidam : Non est hic homo a Deo qui sabbatum non custodit. Alii autem dicebant : Quomodo potest homo peccator hæc signa facere? et schisma erat inter eos : Dicunt ergo cæco iterùm, etc.

LA FIN sera donc d'apprendre à discerner la liberté mauvaise des Pharisiens d'avec la bonne et louable liberté de l'aveugle, pour reconnaître l'une et l'autre dans les mauvais et dans les bons, avec qui nous vivons, afin qu'en évitant les uns, on imite les autres.

LA FORME est en ces trois points :

1° Liberté mauvaise que se donnent des Pharisiens, pour reprendre les actions de Jésus-Christ, et combattre la croyance de cet aveugle.

2° Sainte liberté que prend cet homme, pour défendre sa croyance.

3° Nous devons, comme cet aveugle, reconnaître avec une sainte liberté les lumières et les grâces, que nous recevons de Jésus.

PREMIER POINT.

LIBERTÉ MAUVAISE QUE SE DONNENT LES PHARISIENS DE REPRENDRE LES ACTIONS DE JÉSUS-CHRIST.

Il est aussi vrai, pour l'esprit que pour le corps, que la lumière, qui réjouit ceux qui ont la vue bonne, offense les yeux de ceux qui les ont malades. Si ces Pharisiens n'eussent point eu l'esprit offusqué par leur orgueil et par leur envie, la lumière que ce pauvre aveugle venait de recevoir, eût été capable d'éclairer leur entendement, qui jusque-là n'avait pas eu assez de clarté pour voir la vérité; mais il arriva qu'au contraire, ils ne connurent jamais moins leur Seigneur et leur Sauveur, que lorsqu'ils pouvaient mieux le connaître, et ils n'entreprirent jamais d'obscurcir aucun de ses miracles autant que celui-ci, qui était le plus manifeste. C'était un aveugle, reconnu pour tel de tout le monde, depuis que le monde le connaissait; ce fut après que Notre-Seigneur se fut interressé à lui, qu'il commença à voir; que pouvait-on dire contre cette guérison ? Mais que ne peut la malice, le libertinage, et l'envie [1] ? Voyez trois sortes de traits qu'ils lancent contre lui.

Premièrement, ils l'accusent de faux, comme s'il avait substitué un homme à un autre, et qu'il eût voulu faire accroire au peuple, que cet homme qui voyait clair, fût celui qui aupara-

[1] Nequam est oculus lividi, et avertens faciem suam. *Eccli.* XXIV.

vant était aveugle. Quelle impudence ! comme si tout le monde ne savait pas bien que c'était le même homme, qui d'aveugle qu'il était, avait maintenant recouvré la vue [1].

De plus, ils soutiennent que cette action ne peut être l'action d'un homme de bien, là où il y a plus à reprendre qu'à louer, attendu qu'il l'a faite un jour de Sabbat, jour où il n'est permis de faire aucun ouvrage. Quelle impiété ! ils pensent bien qu'il leur est permis de blasphémer en ce jour, et ils ne veulent pas croire qu'il soit permis de faire un miracle, à un homme qui a le don d'en faire [2].

Enfin, ils protestent et soutiennent contre tout ce que peut déposer cet aveugle, que celui qu'il appelle Jésus, et qu'il regarde comme un prophète, n'est qu'un pécheur [3], c'est-à-dire, un homme reconnu publiquement comme tel, qui ne se propose rien moins que de tromper et de séduire le peuple, et dont il faut se défaire. N'est-ce pas là parler bien hardiment? Ne fallait-il pas être bien impudent, pour traiter ainsi celui qu'on ne pouvait calomnier qu'en offensant l'innocence même, et qu'on ne pouvait contredire qu'en contredisant la vérité ?... Et néanmoins, ils en sont venus à ce point de liberté; et Jésus l'a souffert avec autant de douceur, qu'il y avait d'animosité chez ses ennemis, pour nous montrer qu'il n'était pas seulement prêt à nous faire du bien, mais encore à recevoir le mal pour le bien qu'il nous faisait, puisqu'il continuait à nous faire du bien en recevant le mal. Il nous apprenait ainsi, que comme il n'y a rien de si diabolique que de rendre le mal pour le bien, de même rien n'est plus digne de Dieu, que de rendre le bien pour le mal, ou de souffrir le mal pour le bien qu'on a fait [4].

Mais, mon Dieu, ce qui afflige davantage une bonne âme, c'est de voir que vous êtes offensé par ce dérèglement dans lequel vivent les hommes, qui estiment folie votre sagesse, et men-

[1] Alii dicebant, quia hic est. Alii autem ; Nequaquam, sed similis est ei.
[2] Non est hic homo a Deo qui sabbatum non custodit.
[3] Nos scimus quia hic homo peccator est.
[4] Misericordes, modesti, humiles, non reddentes malum pro malo, nec maledictum pro maledicto, sed e contrario benedicentes. I *Pet.* III.

songe votre vérité. Mon fils, si cette âme s'afflige tellement en souffrant ce qu'on lui fait souffrir quand on m'offense, qu'elle ne veuille pas le supporter, ce n'est pas une bonne âme, et l'affliction qu'elle ressent dans ces circonstances, vient moins de ce que je suis offensé, que de se voir méprisée. En effet, si elle n'était affligée que de l'offense qui m'est faite, elle supporterait volontiers cette affliction, puisque je la permets. On peut être fâché de l'offense de Dieu, sans être fâché d'être méprisé, et même on devrait se réjouir d'être alors méprisé[1]; puisqu'on voit son Dieu offensé et méprisé, et qu'on peut réparer l'offense qu'on lui fait, par le mépris qu'on souffre... Mon âme, tu peux bien être triste du mépris que tu reçois, mais tu ne peux pas dire que c'est pour la gloire de Dieu que tu t'affliges; car la gloire de Dieu fait ressentir de la joie dans le mépris, ce que tu ne ressens pas quand tu es méprisée; ce n'est donc pas le zèle de la gloire de Dieu, qui excite en toi ce mécontentement, mais c'est le désir de la tienne.

DEUXIÈME POINT.

SAINTE LIBERTÉ QUE PREND CET AVEUGLE A QUI LE SAUVEUR A RENDU LA VUE.

S'il y a du mal sur la terre, dit le Sage, il y a aussi du bien, et si la mort s'y trouve, ce n'est qu'à la suite de la vie contre laquelle elle lutte[2]. De même si Dieu permet, qu'il y ait dans le monde des personnes dépravées, qui s'efforcent de pervertir les bons, sa providence en suscite d'autres, qui ont assez de courage pour s'opposer à leur malice. Admirez aujourd'hui cette divine sagesse de Jésus-Christ, qui se sert d'un pauvre aveugle ignorant, qui n'avait que la vérité de son côté, et le courage de la défendre, pour abattre l'effronterie de ces Pharisiens envieux, qui blâmaient sa personne et ses œuvres. Mais surtout reconnaissez

[1] Dimitte eum et maledicat juxta præceptum Domini, si fortè respiciat Dominus afflictionem meam, et reddat mihi Dominus bonum pro maledictione hac hodierna. II *Reg.* VI.

[2] Contra malum bonum est, et contra mortem vita. *Eccli.* XXXVII.

comment la sainte liberté de cet homme se manifeste dans ces trois actes.

Premièrement, il ne craint point de témoigner et de soutenir contre tous, qu'il est bien cet homme sur qui ce miracle vient d'être fait, qu'il a été aveugle depuis sa naissance et qu'il ne l'est plus maintenant [1].

En second lieu, il proteste que c'est Jésus qui lui a accordé cette faveur, et quoi qu'ils en disent, il maintient que c'est un saint et un prophète [2], et que Dieu ne se sert d'ordinaire, pour faire de si grandes merveilles que de personnes saintes.

Il persiste enfin constamment et généreusement dans cette confession, quoi qu'il arrive, quoique ses parents tremblent pour lui et pour eux, quoique les Pharisiens le chargent d'injures et le menacent de l'excommunier; il n'y a point de considération d'honneur ou d'intérêt, qui puisse lui faire trahir la vérité et sa conscience. Il proteste toujours que c'est Jésus qui lui a donné la vue, qu'il ne saurait jamais taire cette grande obligation qu'il lui a, et que si Jésus mérite d'être reconnu de lui, comme son bienfaiteur, pour une si grande faveur, il est digne aussi que tout le monde le loue pour un si grand miracle [3]. C'est là se montrer libre, mais de cette sainte liberté que Jésus est venu nous rendre, en nous rachetant de l'esclavage, où le démon, le monde et la sensualité nous retenaient.

Oh! qu'il paraît bien que Jésus n'avait pas fait un moindre miracle sur l'esprit de cet aveugle, que sur son corps! Ah! que cela nous montre évidemment, qu'un homme qui veut se servir de la grâce de Dieu qui lui est présentée, est bien assez fort pour résister à toutes les tentations du monde. Aussi, si nous faiblissons si souvent sous les considérations humaines, nous n'en devons accuser que notre lâcheté, qui veut nous faire

[1] Ille vero dicebat quia ego sum. Unum scio, quia cæcus cum essem, modo video.

[2] Tu quid dicis de illo qui aperuit oculos tuos ? Ille autem dixit: Quia propheta est.

[3] Dixi vobis jam et audistis, quid iterum vultis audire? Numquid et vos vultis discipuli ejus fieri ? Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam.

croire que tout ce qui est un peu difficile est impossible, et qu'on n'a pas la grâce pour bien faire, lorsqu'on n'a pas la volonté de s'en servir. O mon Dieu, mettez-moi dans cette sainte liberté, sans laquelle je vivrai toujours esclave de l'opinion des hommes, et faites que je ne craigne plus désormais que le péché, et ma volonté qui peut m'y engager; alors j'aurai d'autant plus de confiance en vous, que j'en aurai moins en moi-même, et un désir d'autant plus vif de mériter votre estime et vos bonnes grâces, que je me mettrai moins en peine de l'estime et des faveurs des hommes.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS AGIR AVEC CETTE SAINTE LIBERTÉ, DONT CET AVEUGLE NOUS DONNE L'EXEMPLE.

Cet exemple est trop beau pour ne le regarder qu'une fois, il mérite bien que nous prenions plus de loisir pour le considérer. Car si cette sainte liberté semble importune, à ceux qui ont plus de considération pour les hommes, que pour Dieu, elle est toujours importante pour ceux, qui ont dessein de mettre en pratique les inspirations, qu'ils ont reçues de Dieu, et les bonnes résolutions que sa grâce leur a fait prendre. Tirez donc encore de ce sujet trois instructions, qui conviennent parfaitement à la méditation, que nous nous sommes proposée.

La première, qu'il arrive ordinairement dans le monde, et même souvent dans la religion, que ceux qui sont plus éclairés, et qui se servent plus fidèlement des lumières qu'ils reçoivent de Dieu, sont persécutés par les autres[1]; parce que la grâce les porte à une vie plus réglée et plus retenue, que celle que mènent communément les hommes. Et de fait, les hommes aiment trop leur liberté pour être continuellement dans la contrainte et dans la réserve, chacun s'étonne de voir ceux qui veulent être fidèles vivre ainsi, chacun en parle, les uns en murmurent, les autres les blâment; ceux-ci leur portent envie, ceux-là se moquent d'eux;

[1] Ambulans recto itinere, et timens Deum despicitur ab eo qui infami graditur via. *Prov.* XIV.

les uns s'imaginent qu'ils veulent les réformer, et les autres les considèrent comme des gens, qui accusent tacitement leur liberté, par une retenue toute contraire. Enfin, presque tous ceux qui les fréquentent, leur témoignent qu'ils ne sauraient approuver ces manières d'agir, qu'ils appellent singulières, quoiqu'elles dussent être ordinaires et communes à tous, si tous vivaient selon la grâce. Mais parce que fort peu savent ce que c'est que de vivre de cette manière, plusieurs blâment cette conduite et cette vie toute spirituelle, partie par ignorance, partie par malice, qui par zèle indiscret, qui par passion et par envie; mais de quelque façon que ce soit, elle est toujours persécutée. Le Sage vous en avait averti, afin que vous n'en fussiez pas surpris, quand il vous dit : Mon fils, si vous avez pris dessein de servir Dieu, attendez-vous à souffrir quelques tentations, et préparez-vous-y de bonne heure, parce qu'il est certain qu'elles vous arriveront, ne vous en étonnez donc point [1].

Mais aussi, pour la seconde instruction, ne regardez pas cette tentation comme une petite mortification, regardez-la plutôt comme une des plus dangereuses tentations, comme celle qui en a tant ébranlé dans le service de Dieu, et qui même a été cause, que beaucoup de personnes s'en sont entièrement retirées. Car, qu'y a-t-il que nous ne quittions pour éviter les moqueries et le mépris?... Qu'y a-t-il qui soit plus capable de nous pervertir, et de nous faire perdre nos bons sentiments que le mauvais exemple, et que les discours trop libres dont le monde se sert, pour soulever nos consciences contre la grâce? Les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, dit saint Paul [2]. Et quand Notre-Seigneur nous a avertis de prendre garde aux hommes, et de nous défier de nos plus proches, ce n'a été que parce que les plus proches, et les plus grands amis nous font plus de mal que les autres, car ils ont plus de liberté pour nous

[1] Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem. *Eccli.* II.

[2] Nolite seduci, corrumpunt mores bonos colloquia mala. Cavete ab hominibus, etc. I *Cor.* XV.

parler, et nous en avons moins pour leur répondre dans cette affaire, où la nature est trop faible sans la grâce, et où la grâce n'a pas, s'adressant aux parents, l'effet qu'elle aurait autre part[1]. Non, quand tout l'enfer s'armerait contre une âme, qui est touchée de Dieu pour le servir en vérité, il ne l'ébranlerait pas autant qu'une seule parole dite par un parent, un confrère et un ami. Tel a résisté à toutes les tentations, qui a cédé à celle-ci; il ne faut qu'un railleur, il ne faut même qu'un mot, dit Notre-Seigneur [2], pour nous faire rougir et nous cacher, de peur qu'on ne nous voie servir Dieu, comme si c'était une chose ridicule, parce que le monde s'en rit, et parce que nous ne pouvons souffrir qu'on se moque de nous.

Prenez donc pour troisième instruction, qu'afin de demeurer ferme dans les bonnes résolutions, que vous ont inspirées les lumières de Dieu, contre les insolences et les moqueries de ces railleurs, il ne faut que conserver votre liberté, à l'exemple de notre aveugle. Il ne faut que vous montrer aussi courageux pour défendre la vérité, dont vous faites profession, qu'ils sont impudents pour la combattre [3]. Car pourquoi craindriez-vous de soutenir le bon parti, puisqu'ils n'appréhendent pas de se déclarer pour le mauvais, comme s'il était plus honteux de bien faire que de mal faire, ou comme si le vice donnait plus de liberté aux siens que la vertu. Il faut quelquefois les laisser dire sans s'en mettre en peine, mais d'autres fois il faut leur répondre par égard pour la vérité, et de peur qu'ils ne prennent votre silence pour une lâcheté, et qu'ils ne s'enhardissent de votre crainte [4]. C'est ainsi que les Ecritures nous conseillent de résister au démon, et nous assurent qu'il s'enfuira [5]; car

[1] Tradet autem frater fratrem in mortem, et insurgent filii in parentes, et morte eos afficient. *S. Matth.* x.

[2] Facta tribulatione et persecutione propter verbum, continuò scandalizatur. *S. Matth.* xv.

[3] Voyez au Livre de l'Ordre. Part. III, disc. xxxiv, de la force contre les respects humains.

[4] Ne respondeas stulto juxta stultitiam suam, ne efficiaris ei similis. Responde stulto juxta stultitiam suam, ne sibi sapiens esse videatur. *Prov.* xxvi.

[5] Resistite diabolo, et fugiet a vobis. *S. Jac.* iii.

comme il est un lion pour les poltrons, il devient une fourmi pour les courageux; et les libertins du monde, qui sont les enfants et les suppôts du démon, tiennent de la nature de leur père; ils poursuivent quand on les fuit, et ils fuient quand on les poursuit par cette sainte liberté. Ce n'est pas qu'il faille se fâcher contre eux, il faut, au contraire, montrer qu'on ne s'en fâche point, si ce n'est de la bonne fâcherie, qui ressent plus la perte spirituelle d'un autre, que sa propre perte temporelle; encore faut-il toujours garder cette belle égalité d'esprit et de visage, qui témoigne que leurs paroles ne vous touchent que de compassion pour leur dérèglement.

Quant au reste, soit que vous parliez, soit que vous ne parliez point, n'en faites ni plus ni moins, malgré ce que le monde peut en dire, pourvu que vous soyez approuvé par ceux dont vous devez rechercher l'approbation[1]. Et c'est en cela proprement que consiste la liberté, que les oppositions du monde ne nous fassent jamais omettre rien de ce qu'on pense que Dieu veut de nous, ou qu'elles ne nous fassent rien faire de ce qu'on croit qu'il ne veut pas que nous fassions. Si vous pouvez gagner tout le monde à Dieu, c'est la plus belle conquête que vous sauriez faire, et pour cet effet, n'épargnez ni parole, ni prière, ni larmes, ni travail; mais si vous n'y pouvez rien faire, pour le moins ne vous pervertissez pas. S'ils vous disent que chacun est libre de vivre comme il l'entend, et qu'ils répondront à Dieu de leur conscience, dites-leur qu'ils vous laissent donc aussi vivre en liberté, et que vous avez une conscience à garder, et un Dieu à qui vous en répondrez[2]. S'ils vous demandent pourquoi vous ne faites pas comme eux, ne pouvez-vous pas leur demander aussi, pourquoi ils ne font pas comme vous?... S'ils vous disent qu'ils font comme le monde, dites-leur que vous n'êtes pas aux gages du monde pour le servir à sa fantaisie; que pour le lever, le coucher, le manger, et le gouvernement de ses affaires, chacun garde sa liberté, et qu'il est bien plus

[1] Si tamen legem perficitis regalem secundum scripturas. S. *Jacob.* II.

[2] Sic loquimini et sic facite, sicut per legem libertatis incipientes judicari. *Ibid.*

raisonnable de la garder pour sa plus grande affaire, qu'on ne traite qu'en faisant librement ce qu'on doit faire, et surtout en fuyant les maximes et les manières d'agir du monde.

Si quelqu'un vous disait que c'est le démon qui le porte à faire ce qu'il fait, ne verriez-vous pas aussitôt que c'est plutôt un motif pour ne pas le faire que pour le faire, puisque c'est son ennemi qui le porte au mal? Que ne pensez-vous de même de ceux qui disent que le monde vit ainsi, et qu'il faut vivre comme le monde, puisque le monde est aussi bien votre ennemi que le démon, et qu'il n'est votre ennemi que parce qu'il vous détourne du service de Dieu [1].

Mais pour conclure tout ce point par un mot, qui dit tout ce qu'il importe le plus de savoir sur ce sujet, c'est que, quand même les autres ne feraient pas mal en ce qu'ils font, néanmoins, si vous avez une lumière et une grâce particulière, pour accomplir quelque dessein plus parfait [2], ou le même dessein avec plus de perfection, vous devez garder votre liberté pour suivre cette lumière, sans vous soucier de ce que font les autres, ou de ce qu'ils disent; car ils n'ont pas l'obligation que vous pouvez avoir, n'ayant pas la lumière et la grâce que vous avez. Laissez-les dans leur état, mais aussi demeurez dans le vôtre. Ce serait une ingratitude trop insupportable, de savoir que Dieu veut de nous quelque chose, et de pas la lui accorder, parce que le monde en parle. Faut-il donc que le monde fasse la loi à Dieu, et que Dieu ne puisse donner ses grâces à qui bon lui semble, ou que ceux à qui il accorde ses grâces ne soient point obligés de les suivre, si le monde ne le veut pas?... O mon Dieu, que je vois maintenant d'indignité dans ce procédé! Mais pourquoi ne la vois-je pas quand il faudrait la voir dans un autre temps? C'est qu'on n'entend qu'un parti, et qu'on ne se donne pas le temps d'entendre l'autre; on a l'oreille du corps

[1] Quia sic est voluntas Dei ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam, quasi liberi, et non quasi velamen habentes malitiæ libertatem, sed sicut servi Dei. I *Pet.* II.

[2] Unusquisque sicut accepit gratiam. I *Pet.* IV.

plus ouverte pour entendre parler le monde, que celle du cœur pour écouter ce que Dieu nous dit.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Liberté mauvaise des Pharisiens contre Notre-Seigneur.

Qu'y avait-il, de plus clair et de plus manifeste dans toute la ville de Jérusalem, sinon que cet homme qui venait d'être guéri était véritablement aveugle, reconnu pour tel de tout le monde, depuis que le monde le connaissait; et que cet aveugle ayant été touché par Jésus-Christ avait recouvré aussitôt la vue, après s'être lavé dans les eaux de Siloë. Que fallait-il donc conclure, sinon que cet homme qui l'avait guéri, était un homme envoyé de Dieu, puisqu'il faisait de si grandes merveilles pour prouver sa mission. Mais les Pharisiens, au lieu d'ouvrir les yeux à cette lumière, ouvrent leur cœur et leur bouche pour calomnier et décrier cette action. Ils accusent Jésus de faux, comme s'il avait substitué un homme à un autre; ils l'accusent d'impiété, comme s'il n'avait pas observé le jour du sabbat, et pour dire tout en un mot, ils disent qu'ils savent de bonne part qu'il n'est qu'un pécheur, qu'un mauvais homme, un trompeur, un enchanteur, dont le métier est de mal faire. Oh! quelle liberté de parler? Quelle patience de Jésus de souffrir qu'on le traite de la sorte!...

Mon Sauveur, pourquoi permettez-vous ces blasphèmes, et pourquoi encore aujourd'hui s'en trouve-t-il, qui se donnent la même liberté de critiquer vos actions, vos paroles, et votre Evangile? Mon fils, c'est pour t'apprendre par mon exemple ce qui te semble plus difficile à pratiquer dans ma doctrine. N'est-il pas vrai qu'il n'y a rien de plus mal entendu, et de plus mal pratiqué par le monde, que la souffrance des mépris et des injures? Mais si tu vois un Dieu méprisé et injurié, quand il ne devrait recevoir que des louanges, n'est-il pas vrai que cet exemple doit t'apprendre à pratiquer cette souffrance? Si tu fais le zélé à propos de l'offense qui est faite à Dieu dans ces mépris, tourne ton zèle vers toi, et conclus que si Dieu permet qu'il soit ainsi offensé, pour te servir d'exemple, tu ne dois pas l'offenser, en fuyant le mépris qui t'est infligé, et en méprisant son exemple.

DEUXIÈME POINT.

Sainte liberté de l'aveugle opposée à cette mauvaise liberté.

Cet aveugle fut éclairé aussi bien dans son intérieur qu'au dehors. Il reconnut qu'un homme qui faisait de telles merveilles, ne pouvait être qu'un saint homme. Il s'opposa avec une sainte liberté à l'impudence, et à l'impiété de ceux qui l'attaquaient, protestant hautement qu'il était lui-même cet aveugle, que c'était par le moyen de Jésus qu'il voyait ; et quoi qu'on en dise, quoi qu'on lui fasse, qu'on le chasse de la Synagogue, et qu'on l'excommunie, jamais on ne peut chasser de son esprit cette croyance que ce Jésus est un grand prophète. C'est là se montrer libre, mais d'une sainte liberté qui, s'opposant à la mauvaise, se tient aussi ferme pour soutenir le bien, que l'autre est opiniâtre pour s'y opposer.

Oh ! qu'il paraît bien que, quand nous cédons lâchement au gré des libertins, ou au torrent du monde qui nous emporte, et que nous disons que l'on ne peut leur résister, ni vivre autrement, il paraît bien, dis-je, que nous mentons, puisqu'un pauvre ignorant, qui n'en savait pas autant que nous, a bien su trouver le moyen de se maintenir dans l'heureux état où il était, quoiqu'il fût puissamment pressé d'en sortir et de se démentir. C'est folie de dire qu'on ne peut pas faire, ce qui ne dépend que de la volonté et de la grâce. C'est une maxime, que si on peut céder au mal, on peut aussi y résister; parce que la liberté qui vous y fait céder vous y fait résister, avec la grâce qui est aussi puissante pour vous confirmer dans le bien, si vous le voulez, que la malice des hommes est capable de vous attirer au mal, quand ils le veulent. Et pourquoi ne voudriez-vous pas plus encore votre bien que votre mal ? Répondez....

TROISIÈME POINT.

L'exemple de cette sainte liberté à imiter

Comme les Juifs s'opposèrent à la croyance de cet aveugle, de même il s'en trouvera dans le monde, qui vous attaqueront à l'endroit où Dieu vous aura touché pour le servir plus particulièrement ; et quoiqu'il ne faille pas s'étonner de ces attaques, il ne faut pourtant pas tellement les mépriser, qu'on ne soit sur ses gardes, pour n'en être pas surpris. Car à voir ceux qui nous parlent, ce sont nos amis, nos confrères, qui ne nous veulent que du bien ; qui s'en défierait ? Leur parole coule et pénètre comme un chancre, dit l'Apôtre; ce qui vient de la parenté et de l'amitié est dans le sang et dans le cœur, de sorte qu'il fait d'autant plus de

mal qu'il paraît moins en faire, et le monde n'est jamais plus ennemi que quand il prend le visage, la parole, et tous les traits d'un ami.

Que faut-il donc faire ? Demeurer ferme comme notre aveugle dans la pratique des verités, qu'on a reconnues par la grâce de Dieu; garder cette sainte liberté, qui se tait ou qui parle, autant qu'il faut se taire ou parler, qui se fâche ou qui ne se fâche point, autant qu'il est nécessaire, pour témoigner à tous ceux qui s'y opposent, que vous n'en ferez ni plus ni moins à raison de leur opposition; que s'ils ne sont pas obligés de faire comme vous, vous ne l'êtes pas non plus de vivre comme eux; que s'ils gardent leur liberté, vous garderez la vôtre ; et que s'ils suivent leur conscience, vous suivez la vôtre. O mon Dieu, quel reproche ne mériterais-je pas si, connaissant vos desseins et vos volontés sur mes actions, je ne m'y conformais pas, parce que le monde ne les approuve pas. Ce serait faire le monde arbitre et juge des volontés de Dieu ; ce serait faire du monde une divinité, puisqu'une des propriétés les plus essentielles de la divinité, c'est d'être la règle de nos volontés; ce serait protester que nous voulons recevoir cette règle du monde. Mon âme, qu'en dis-tu ?... Quel est ton Dieu, est-ce Jésus, où le monde?... Dis tout ce que tu voudras en faveur de Jésus ; c'est le monde qui est ton Dieu, si tu le prends comme règle de ta vie et de tes actions....

VENDREDI.

DE LA COMMUNICATION DES LUMIÈRES QU'ON A REÇUES DE DIEU.

Ne voulez-vous pas aussi bien que moi vous faire ses Disciples[1] ?

Le Sujet. Nous considérerons l'entretien des Pharisiens avec cet aveugle guéri. Les discours tenus de part et d'autre sont rapportés dans les points de cette Méditation.

La Fin sera d'apprendre comment il faut communiquer sagement aux autres les lumières et les grâces, que Dieu nous accorde.

La Forme est en ces trois points :

1° Il ne faut pas s'ouvrir, et communiquer à toutes sortes de personnes les dons qu'on a reçus de Dieu ;

2° On ne doit pas les refuser à ceux auxquels ils peuvent être utiles.

3° La communication doit en être efficace et persuasive.

PREMIER POINT.

IL NE FAUT PAS S'OUVRIR, ET COMMUNIQUER A TOUTES SORTES DE PERSONNES LES DONS QU'ON A REÇUS DE DIEU.

L'aveugle de notre Evangile est devenu bien clairvoyant, puisqu'il entreprend d'éclairer et d'enseigner les docteurs eux-mêmes. C'est merveille de voir que les Scribes et les Pharisiens, qui étaient les plus intelligents de ce temps-là, s'opposaient ainsi à la doctrine et aux miracles de Notre-Seigneur ; mais c'est une plus grande merveille, qu'un ignorant comme était cet aveugle, qui n'avait jamais pu apprendre à lire, leur résiste, les réfute et les confond. Ils voulaient persuader au peuple que Jésus n'était qu'un imposteur et un partisan du diable ; et lui, soutient que c'est un homme envoyé de Dieu, qui opère ces merveilles par la vertu de Dieu. Ils se prévalent de Moïse ; et lui il soutient que le miracle qu'il vient de faire est

[1] Numquid et vos vultis discipuli ejus fieri? *S. Joan.* IX.

un témoignage plus que suffisant de sa mission et de la vérité de sa doctrine. Ils font les ignorants touchant la personne de Jésus, comme si c'était un étranger et un homme inconnu, et il proteste qu'il se fait assez connaître par sa vie et par ses œuvres [1].

Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est que, comme ils avaient défendu très-expressément que personne écoutât Jésus, le suivît ou se déclarât pour lui, sous peine d'être excommunié et chassé de leur synagogue, lui, au contraire, fait une profession publique de sa foi, et invite si solennellement tout le monde à se joindre avec lui, pour glorifier son bienfaiteur, qu'il ose même demander à ces docteurs et à ces Pharisiens, qui sont ses ennemis jurés, s'ils ne veulent pas se reconnaître et se faire ses disciples? Ne voulez-vous pas être des siens comme moi, leur disait-il, et quoi! doutez-vous encore après un tel miracle? Pour moi, je suis si persuadé et si convaincu que c'est un homme de Dieu, que non-seulement je suis décidé à le suivre, mais je veux même travailler à lui gagner tous ceux que je pourrai. Je vais en parler si hautement et si magnifiquement, que tous ceux qui me verront, ou qui en entendront parler auront envie de m'imiter. Voilà comment cet homme ne se contentait pas d'avoir reçu les lumières et les grâces, dont il se sentait obligé envers son Dieu; mais de plus, comment il voulait les communiquer à tout le monde, pour le faire reconnaître avec lui, et pour faire participer tous les hommes à ce grand bien de connaître et de suivre Jésus.

Nous avons déjà médité ailleurs [2] sur le devoir de communiquer aux autres les grâces reçues; mais parce que le sujet est important, et qu'on peut en abuser, si on ne sait bien s'en servir, cette méditation a pour but d'en apprendre le bon usage;

[1] Maledixerunt ergo ei, et dixerunt : Tu discipulus illius sis, nos autem Moysi discipuli sumus. Nos scimus quia Moysi locutus est Deus, hic autem nescimus undè sit. Respondit ille homo, et dixit eis. In hoc enim mirabile est, quia vos nescitis undè sit, et aperuit meos oculos, etc. Jam enim conspiraverunt Judæi, ut si quis confiteretur eum esse Christum, extra Synagogam fieret.

[2] Voyez dans le 1er volum. pag. 33 7. *Du retour des bergers.*

et la première proposition est celle-ci : qu'on ne doit pas être porté légèrement et inconsidérément à se communiquer à toutes sortes de personnes, parce que ce mouvement de se produire soi-même étant trop naturel, il peut être mauvais pour trois causes, sur lesquelles il faut veiller.

La première cause est la vanité. Puisqu'il est question de parler des grâces et des dons de Dieu, il y a toujours danger que l'amour propre s'y jette, et que ce ne soit plutôt pour se faire valoir qu'on en parle, que pour un autre sujet. C'est pourquoi tous les saints ont été grandement réservés à cet égard [1]. Voyez ce qu'en dit ce livre d'or de l'Imitation de Jésus, qui ne dit rien que de divin [2], et considérez comment la sainte Vierge a excellé dans cette retenue. Il m'est échappé une parole en parlant de moi, disait Job, et je voudrais pour beaucoup ne l'avoir jamais dite [3]. Oh! combien vous en est-il échappé, et dont vous n'avez point eu de repentir!...

La seconde cause qui nous fait ainsi parler, c'est une légèreté naturelle qui ne peut garder rien de secret; il faut que le cœur s'écoule et s'épanche, aussitôt qu'il a reçu quelque faveur, comme un vase fêlé, ainsi que dit le Sage; c'est une marque de légèreté et de folie. Mais le sage, au contraire, conservera ce qu'il a entendu, et se l'appliquera pour en faire son profit, et s'en servir dans son temps [4]. C'est encore ce qu'avait dit un autre Sage, que ce qui distingue le sage de l'insensé, c'est que l'insensé s'épanche trop, en parlant de tout ce qu'il sait, tandis que le sage sait se réserver [5]. Quand donc on ne ferait qu'apprendre à être sage, et à corriger ce défaut

[1] Ubi auditus non est, ne effundas sermonem, et importunè noli extolli in sapientia tua. *Eccli.* xxxii.

[2] *Imitat. Liv.* iii. *ch.* 7.

[3] Unum locutus sum, quod utinam non dixissem, et alterum quibus ultra non addam. *Job.* xxxix.

[4] Cor fatui quasi vas confractum et omnem sapientiam non tenebit : verbum sapiens quodcumque audierit, sciens laudabit et ad se adjiciet. *Eccli.* xxi.

[5] Totum spiritum suum profert stultus, Sapiens differt et reservat in poste rum. *Prov.* xxix.

naturel, il faudrait nécessairement apporter de la modération dans ses discours, là où la nature peut excéder et s'emporter.

En troisième lieu, l'ennemi de notre bien peut être cause de ces entretiens, que nous tenons mal à propos sur nos bons sentiments; car quand il n'a pu nous empêcher de recevoir les grâces, il tâche du moins de nous les faire perdre, semblable au pirate, qui attend le retour du navire chargé pour s'en emparer. Il semble que c'est de quoi Notre-Seigneur avertit ses disciples [1]; quand ils revinrent tout joyeux de ce qu'ils avaient fait des miracles, il leur parla de Satan. Il leur dit ouvertement qu'il ne fallait pas trop se réjouir de ces faveurs, parce que d'ordinaire quand on les raconte, on y mêle du sien propre, ou on présume qu'on pourra toujours faire ce qu'on a fait une fois, et que c'est par notre mérite, et non par pure faveur, que Dieu nous a visités de ses grâces. De là il arrive que nous en sommes privés, et que nous apprenons ensuite, par notre pauvreté et notre aveuglement intérieur, que nos richesses et nos lumières ne sont pas à nous, pour en parler comme d'un bien dont nous pouvons disposer, et discourir en toute liberté. Ne reconnaissez-vous point avoir failli en ce point?... N'en avez-vous point ressenti les dommages? N'avez-vous point pensé à vous faire sages par la vue de vos folies? Voudriez-vous vous vanter de ce que vous avez de plus précieux dans vos trésors, pour risquer de le perdre?... Ah! que nous estimons peu les grâces de Dieu, pour les exposer ainsi à tout vent! Mon âme, si on dit que ce n'est pas une moindre vertu de conserver ce que l'on a acquis, que de l'acquérir, il faut le dire en particulier des grâces et des lumières qu'on reçoit; et c'est là que l'on montre son esprit et sa vertu....

[1] Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem, etc. *S. Luc.* x.

[2] Deprædari desiderat qui thesaurum publicè portat in via. S. Greg.

DEUXIÈME POINT.

ON NE DOIT PAS REFUSER DE LES COMMUNIQUER A CEUX QUI EN SONT CAPABLES.

Il faut aussi éviter de se jeter dans l'autre extrémité, pour éviter celle-ci, et devenir muet de peur de trop parler; car il n'y a pas moins d'inconvénient à faire trop le réservé, quand il est à propos de se découvrir, qu'à se communiquer, lorsqu'il faudrait être plus réservé. Jamais vous ne parlez mieux, dit le Sage, que quand vous parlez à propos [1], de sorte que quand l'opportunité, ou une circonstance raisonnable se présente de communiquer ce qu'on sait et ce qu'on a de bon, c'est aussi bien de le communiquer, que de distribuer les autres biens qu'on a, quand la nécessité, la charité, la justice, ou toute autre vertu nous y oblige. Il suffit donc de remarquer quand l'occasion est favorable, et en voici les marques les plus ordinaires.

Premièrement, quand quelqu'un nous témoigne en toute simplicité, qu'il désire savoir notre sentiment sur un point de la vie spirituelle. Il faut alors pratiquer ce que le Sage disait de la sagesse : Je l'ai apprise sans déguisement, et je la communique aux autres sans envie [2]. Remarquez ce mot d'envie, parce qu'il peut arriver que, comme nous nous sentons portés à parler de nous par complaisance, et que c'est alors qu'il se faut taire, de même nous pouvons être retenus par l'envie, c'est-à-dire, par la crainte que les autres en sachent autant que nous, et c'est alors qu'il faut parler, qu'il faut que la charité de Jésus nous presse pour le faire connaître, aimer et servir, comme nous savons qu'il est aimable et digne d'être servi [3]. Eh quoi? auriez-vous peur qu'il eût trop de bons serviteurs? Voudriez-vous le connaître et le servir seul?... Si cela

[1] Sermo opportunus est optimus. *Prov.* xv.

[2] Quam sine fictione didici, et sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo. *Sap.* vii.

[3] Domine mi Moyses, prohibe eos. At ille : Quid, inquit, æmularis pro me ? quis tribuat ut omnis populus prophetet et det eis Dominus spiritum suum ? *Num.* XI.

était, vous ne seriez plus son serviteur, vous ne seriez plus dans l'humilité et dans la charité, qui sont les deux plus belles qualités de ses serviteurs; vous présumeriez trop de vous-même, comme s'il n'y avait que vous qui dût le servir, et vous feriez trop de tort aux autres, qui peuvent apprendre de vous ce que vous ne savez peut-être que pour le leur enseigner. Saisissez donc les occasions, comme vous étant envoyées de la part de celui, qui disait à un prophète : Demain je vous enverrai un homme à qui vous ferez savoir mes volontés [1]. Croyez que cette personne, qui se présentera pour vous demander quelque mot d'édification, vous est envoyée de Dieu, et ne la renvoyez pas sans avoir satisfait à votre devoir et à sa dévotion.

Mais si la personne qui se présente ne vous donnait pas autant d'ouverture pour lui parler, si elle ne vous interrogeait point, mais que seulement elle fût disposée à vous écouter, n'en saisissez pas moins cette occasion de vous communiquer. Elle peut se présenter, par exemple, quand on se rend des visites, quand on se rencontre au temps des entretiens, ou qu'on vient vous voir pour quelque affaire; il n'y a point de doute qu'on ne puisse alors parler de nos bons sentiments, quand on n'en parle qu'indifféremment, au nom d'une autre personne, plutôt qu'en son propre nom. On pourrait, par exemple, dire qu'il y a des personnes qui ont de grandes lumières pour ne jamais agir suivant leurs penchants, au lieu de dire, j'ai de grands sentiments, je me sens fortement attiré à ne point avoir égard à mes inclinations naturelles; à moins toutefois que la personne avec qui on s'entretient ne soit une personne de confiance, et qu'on voie bien que c'est plutôt l'amitié et la familiarité, qui donne cette honnête liberté de s'entrecommuniquer, que toute autre passion moins réglée; à moins encore que ce ne soit avec son supérieur ou son directeur, à qui on ne doit rien cacher; ou enfin, à moins qu'il ne soit question de consoler un autre, ou de l'encourager dans ses faiblesses, ou de le confirmer dans ses bons desseins. C'est en ce temps-là principalement qu'il est bon de

[1] Hac ipsa hora quæ nunc est, cras mittam virum ad te. I *Reg.* IX.

vous ouvrir à lui, et de lui avouer naïvement qu'autrefois vous avez été dans ces mêmes peines; mais que par la grâce de Dieu, vous en êtes sorti par telles et telles considérations que vous avez méditées, par tels et tels motifs qui vous ont touché puissamment, par tels et tels moyens que vous avez pris, que vous lui conseillez de se servir de ces mêmes pratiques, l'assurant qu'il s'en trouvera bien[1]. Vous ne sauriez assez croire comment Dieu, qui se plaît à entretenir les hommes dans la charité, et à faire paraître qu'ils ont besoin les uns des autres, permet souvent que ceux qu'il destine à la plus haute sainteté, et à qui il désire donner le don de discrétion pour perfectionner les autres, se trouvent souvent eux-mêmes dans les mêmes tentations, et dans les mêmes difficultés que ressentent les plus imparfaits, et les plus grands pécheurs; afin qu'ayant senti par leur propre expérience tous les accès de ces maladies de notre âme, ils en connaissent mieux les propriétés et les remèdes, et soient plus capables d'en parler et d'en guérir les autres. Ne vous étonnez pas de vos misères et de vos imperfections, dit saint Paul aux Corinthiens, car vous n'êtes pas seuls qui ayez été affligés, puisque notre Dieu qui m'a adressé à vous pour vous consoler, et qui m'a favorisé le premier de ses consolations, a permis que j'aie été moi-même auparavant dans les mêmes peines où vous vous trouvez [2].

Examinez sur ce sujet comment vous vous comportez, ce que vous avez à retrancher ou à ajouter, et si vous pourriez véritablement dire ce que ce saint Apôtre dit de lui-même, en se séparant des chrétiens, avec qui il avait conversé si longtemps: Que tous ceux qui ont été dans sa compagnie, sont témoins qu'il n'a pas manqué de leur apprendre, ce qu'il pouvait leur enseigner avec utilité[3]. O mon Dieu, de qui j'apprends tout ce que je sais,

[1] Unusquisque sicut accepit gratiam, in alterutrum illam administrantes, sicut boni dispensatores multiformis gratiæ Dei. I *Pet.* IV.

[2] Benedictus Deus qui consolatur nos in omni tribulatione nostra, ut possimus nos et ipsi consolari eos qui in omni pressura sunt, Per exhortationem qua exhortamur et ipsi a Deo. I *Cor.* II.

[3] Non enim subterfugi, quominus annunciarem omne consilium Dei vobis. *Act.* XX.

apprenez-moi à le communiquer tellement aux autres, que la communication que j'en ferai, me dispose toujours à en apprendre davantage. Mon fils, quand tu communiqueras ce que tu sais aux autres, apprends à faire réflexion sur toi, pour reconnaître si tu fais ce que tu dis; et toutes tes communications te serviront d'autant de leçons et de nouvelles instructions.

TROISIÈME POINT.

CETTE COMMUNICATION DOIT ÊTRE EFFICACE ET PERSUASIVE.

Il ne suffit pas de dire de bonnes choses, il faut encore les dire de telle sorte qu'elles puissent persuader ceux qui les entendent. Eh quoi! ne voulez-vous pas être de ses disciples, disait ce nouveau maître aux docteurs de la loi? C'est à cela qu'il faut rapporter tous nos discours, et les traiter de manière que ceux qui nous écoutent, s'affectionnent à pratiquer ce que nous leur disons. Mais comment pourrons-nous être assez éloquents pour en venir à bout? Ecoutez votre Dieu[1] : Si tu sépares les choses précieuses de celles qui sont viles et abjectes, tu seras comme ma bouche, ou comme si je parlais par tes discours; ceux qui t'écouteront se convertiront à toi, et tu ne te pervertiras pas avec eux. Remarquez bien toutes ces paroles, et pour les mieux considérer, divisez-les en trois parties, dont la première sera de bien entendre quelles sont ces choses précieuses, qu'il faut séparer dans ses discours, de celles qui sont viles et méprisables.

Que vous en semble? Sont-ce les choses qui appartiennent à la connaissance de Jésus, et à l'affaire de votre salut, qui méritent d'être estimées précieuses, ou les entretiens du monde et les nouvelles du temps[2]. Oh! que cela est vil et abject en comparaison du Ciel!... Croyez aussi que les belles paroles, les affectations de discours, les désirs de plaire, et tout ce qui sent le vieil homme et l'air du monde, tout cela n'est qu'ordure com-

[1] Si separaveris pretiosum a vili, quasi os meum eris : convertentur ipsi ad te, et tu non converteris ad eos. *Jerem.* xv.

[2] Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua. *Psalm.* cxviii.

paré à un mot de l'Evangile et à une vérité chrétienne proposée dans sa simplicité[1]. Si donc vous voulez apprendre à persuader en vos discours, apprenez à discerner ce qui fait le bon et le mauvais discours.

C'est ainsi qu'on devient comme la bouche et la parole de Dieu, c'est comme si Dieu parlait par votre bouche[2]; c'est l'autre partie des paroles, que nous avons à considérer. Remarquez tout d'abord quel honneur c'est de parler de Dieu; c'est faire parler Dieu par votre bouche, c'est être prédicateur, être apôtre, et être comme le Fils de Dieu qui est son Verbe et sa parole, par qui il nous parle, et nous fait entendre ses vérités et ses volontés. De plus, voyez combien il importe de s'entretenir de bonnes choses, puisque vous avez Dieu qui parle par votre bouche; tandis qu'au contraire, c'est le démon qui s'en rend maître, quand vous vous entretenez de ce qui lui plaît.

Il faut enfin entendre que si Dieu n'était avec nous quand nous parlons aux autres, nos paroles seraient mortes et sans effet, c'est lui qui parle au cœur, c'est lui qui le convertit et le tourne comme il lui plaît, nous n'en sommes que l'organe et l'instrument. D'où suit une heureuse nécessité de parler de bonnes choses, afin que ce soit Dieu qui parle, et afin que sa parole produise son effet. Et c'est à bon droit que saint Pierre nous recommande que si quelqu'un entreprend de parler, ce ne soient que des paroles dignes de Dieu, c'est-à-dire des paroles et des entretiens tels que Dieu pourrait en avoir, s'il parlait avec nous[3].

Qu'arrivera-t-il enfin, si cela est? *Ils se convertiront à vous, ceux à qui vous parlez de la sorte, au lieu de vous pervertir avec eux.* C'est la dernière partie, et la plus remarquable des paroles

[1] Qui habet sermonem meum verè, loquatur sermonem meum Quid paleis ad triticum, dicit Dominus ? Numquid non verba mea sunt quasi ignis : dicit Dominus et quasi malleus conterens petram. *Jer.* XXIII.

[2] Quasi os meum eris.

Loqueris universos sermones, quos ego mandavi tibi, ut loquaris ad eos; noli subtrahere verbum. *Jer.* XXVI.

[3] Si quis loquitur, quasi sermones Dei : si quis ministrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus. I *Pet.* IV.

du Prophète; vous y apprenez de quelle importance il est d'avoir de bons entretiens avec le monde. C'est qu'il faut le convertir, ou autrement vous êtes en danger de vous pervertir avec lui. Si vous dites des paroles dignes de Dieu, voilà une âme gagnée; voyez quel gain! Que si vous n'en parlez pas, ou que vous preniez plaisir à en écouter d'autres qui sentent le monde, vous voilà dans le danger de votre perte, voilà vos bonnes résolutions renversées, voilà que vous sentirez vos affections tout altérées, vous vous étonnerez d'aimer, et de désirer je ne sais quoi du monde, que vous haïssiez auparavant, de craindre ce que vous aimiez le plus dans la vertu[1]; tant il est assuré que les bons et les mauvais entretiens nous rendent bons ou mauvais. Il est vrai que la bouche parle de l'abondance du cœur[2]; mais il est vrai aussi que la bouche remplit le cœur de la pensée, et de l'amour des choses dont on parle. Si quand on parle de Dieu, on devient tout divin et comme un Dieu, pensez-vous que quand vous parlerez du monde, vous ne deviendrez pas mondain, puisque les choses du monde font encore plus d'impression sur notre cœur que les choses divines[3].

S'il se présentait quelqu'un qui voulût ouvertement vous séduire et vous pervertir, ne le renverriez-vous pas bien loin? Mais quand vous vous pervertirez vous-même, où vous renverrez-vous, comment vous délivrez-vous de vous-même? Sachez, et ne l'oubliez jamais, que vous êtes plus capable de vous pervertir vous-même, par vos paroles séculières et mondaines, que les mondains ne seraient capables de vous faire quitter vos dévotions, s'ils l'avaient entrepris; car vous défiant d'eux, vous ne les croiriez pas. Mais quand vous louez le monde et ses grandeurs, vous vous écoutez parler sans aucune défiance de mal, et cependant le mal se glisse dans le cœur, l'amour du

[1] Defecit sanctus; quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum : Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum. *Psalm.* II.

[2] S. *Matth.* XII.

[3] Quis dabit ori meo custodiam, et super labia mea signaculum certum, ut non cadam ab ipsis, et lingua mea perdat me? *Eccli.* XXII.

monde que nous louons, se réveille par nos paroles, et il ne s'éteint pas aussi aisément qu'il s'allume.

Oh! que ce saint Apôtre a raison quand il dit que notre langue est comme une flamme d'enfer, pour nous dévorer et nous perdre si nous n'y prenons garde [1]. Mon âme, la langue n'est mauvaise que par les mauvais discours, et nous ne tiendrons jamais de mauvais discours, si nous le voulons, avec la grâce de Dieu; car nous ne remuerons jamais la langue, si nous ne voulons la remuer. Le cœur nous échappe dans ses premières pensées, sans que nous puissions les arrêter; mais les paroles ne sortent d'ordinaire que par un commandement formel de notre volonté, qui est en cela d'autant plus criminelle, que pouvant convertir une âme, si elle eût voulu employer la langue à cet effet, elle a mieux aimé se pervertir, en s'en servant mal. D'où il s'ensuivra enfin que nous serons justifiés ou condamnés, selon que nous aurons parlé [2]. O mon Dieu, je me condamne moi-même, et vous nous avez fait dire par votre Apôtre, que si nous nous jugions et condamnions, nous ne serions ni jugés ni condamnés.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il ne faut pas se communiquer légèrement.

Quand l'aveugle demande aux Pharisiens s'ils veulent aussi être des disciples de celui qui lui a donné la vue, il nous fait remarquer un effet de la grâce, et des lumières qu'on reçoit dans ses oraisons, qui est de vouloir communiquer à tout le monde, si l'on pouvait, ce qu'on connaît et ce qu'on ressent de Jésus-Christ. On s'étonne que tous les hommes n'aient pas les mêmes sentiments; on leur parle, on les invite, on les exhorte, on les conjure, et on ne peut s'en taire. C'est un bon zèle, s'il est bien dirigé; mais si on ne s'y prend convenablement, on trouvera qu'il y a autant de mal que de bien à se communiquer, et personne ne peut s'en bien servir,

[1] Maculat totum corpus, et inflammat totam nativitatis nostræ inflammata a gehenna. *S. Jac.* III.

[2] *S. Matth.* XII, I *Cor.* II.

s'il ne sait le danger qu'il y a d'en mal user. La vanité s'y glisse fort aisément; la légèreté d'esprit s'y fait souvent reconnaître; et l'ennemi qui n'a pu empêcher que nous n'ayons reçu les lumières dont nous parlons avec les autres, n'attend que cet entretien pour nous les faire perdre; car c'est alors qu'il nous en fait parler, comme de nos biens propres ou acquis, et qu'en parlant il nous fait présumer que c'est par notre étude, que nous avons mérité ce que nous avons ressenti de dévotion, et que nous ne manquerons jamais de ressentir, ce que nous avons une fois goûté. Ce sont là autant de tromperies et d'illusions, qui ne tendent qu'à nous priver de ces grâces, qui sont si précieuses et si délicates, qu'elles s'évanouissent lorsqu'elles sont éventées; et tel a perdu en un quart-d'heure de discours, qu'il a eu mal à propos sur lui-même, ce qu'il n'avait acquis qu'en un an, et qu'il ne recouvrera pas en deux; car il est plus difficile de recouvrer une grâce perdue que de l'avoir acquise.

O mon Dieu, mettez vous-même sur mon cœur ce cachet et ce sceau que vous me demandez, car vous savez mieux que moi-même comment il faut le fermer. Mon fils, quoique j'enferme mes grâces dans ton cœur, je t'en laisse la clef, te laissant la liberté de parler; c'est à toi de prendre garde de ne l'ouvrir que quand il faut l'ouvrir.

DEUXIÈME POINT.

On ne doit pas refuser de se communiquer.

Remarquez que Dieu ne vous défend pas d'ouvrir votre cœur, et d'exprimer par vos discours les sentiments que vous ressentez, mais qu'il vous recommande seulement de ne l'ouvrir que bien à propos; or vous en reconnaîtrez les occasions par ces signes. Premièrement, quand on vous en priera, et puis quand vous vous rencontrerez avec des personnes qui pourraient s'en édifier, quand principalement ce sont des personnes de confiance, ou que ce sont vos supérieurs et directeurs, à qui vous ne devez rien cacher; enfin, quand il faut défendre les maximes de l'Evangile, ou contre les impies qui les attaquent ouvertement, ou contre les faibles, qui ne les croient qu'à demi et ne s'y conforment qu'à regret. C'est alors qu'il faut s'ouvrir et se déclarer pour Jésus, qu'il faut dire ce que l'on en éprouve, et qu'il faut protester que son joug est doux, et qu'il n'y a que plaisir à le servir; qu'il n'y a que bonheur dans les peines et dans les souffrances, et au contraire que malheur et misère dans les biens et les commodités de la vie; qu'on en doit croire ceux qui ont quelque expérience; qu'il a plu à Dieu de vous le faire goûter et ressentir; que vous jureriez

sur les saints Evangiles que tout cela est vrai, par le propre sentiment que vous en avez ; qu'il ne faut que se résoudre une bonne fois à vouloir tout quitter pour trouver tout ; que nous n'avons de mal que celui que nous nous faisons, et que nous ne nous en faisons, que parce que nous ne voulons pas nous résoudre à nous quitter nous-mêmes, pour nous abandonner à Dieu.

Eh bien, n'avez-vous pas quelquefois goûté ces vérités ; n'en pourriez-vous pas faire part à ceux qui ne les goûtent pas, surtout quand vous les voyez dans ce dégoût ?... Voudriez-vous laisser mourir un pauvre devant vous, ayant de quoi le soutenir ?... Et vous laissez languir dans la faiblesse de sa foi et de sa dévotion cette pauvre âme, que vous pourriez fortifier par un bon mot, en l'assurant que vous ne lui dites rien que vous ne fassiez, ou ne ressentiez, par la grâce de Dieu. Ne craignez pas la vaine gloire, si le cœur est rempli d'un véritable amour de Dieu ; car la gloire n'est proprement vaine, que quand le cœur est vide de ce divin amour. O mon Dieu, percez ce cœur de vos flèches d'amour, afin que tout ce qui est du monde et de l'amour-propre en sorte....

TROISIÈME POINT.

Cette communication doit être efficace.

Mais il faut aussi que vos paroles soient comme autant de dards et de traits enflammés, qui touchent vivement le cœur de ceux qui vous écoutent, et qui l'emportent où le discours prétend les amener. N'est-ce pas tout de bon qu'il faut que nous soyons un de ses disciples, disait notre aveugle, plus clairvoyant que s'il eût toujours vu ? Nous ne parlons de Dieu presque que par manière de parler, et comme si nous ne prétendions rien autre chose que d'en parler. Attirez, attirez-lui tous ceux que vous pouvez, disait saint Augustin, et dites-leur que nous aimons celui qui nous a fait capables de l'aimer.

Pour cet effet, il ne faut que méditer à loisir cette belle parole de Dieu à son Prophète : Si tu sais séparer le précieux d'avec ce qui n'est que vil et abject, tu seras comme ma bouche, et tout le monde se convertira à ta parole, au lieu qu'il y a danger que tu te perdes par tes discours. Quelles sont ces choses précieuses ou abjectes qu'il faut séparer ? Comment nos paroles deviennent-elles paroles de Dieu, et quel avantage y a-t-il à convertir les autres ou à se pervertir ? C'est ce qu'il faut que vous considériez pour apprendre à vous communiquer, et il ne faut que savoir de quelle importance il est de bien ou mal parler, pour s'arrêter à la considération de ces

paroles. Mon âme, si tu as de la peine à penser comme tu dois parler, pense qu'il y a bien plus de peine à voir qu'on a mal parlé, pour n'y avoir pas suffisamment pensé. O mon Dieu, donnez-moi cette bouche et cette sagesse que vous avez promise, pour soumettre tous vos ennemis à vos paroles et à vos volontés.

SAMEDI.

DU BON USAGE QUE NOUS DEVONS FAIRE, POUR, NOTRE PROPRE PERFECTION, DES INSPIRATIONS ET LUMIÈRES QUE DIEU NOUS DONNE.

Je crois, Seigneur, que vous êtes le Fils de Dieu ; et en disant cela, il se prosterna à terre, et l'adora [1].

Le Sujet nous représente comment les Pharisiens chassèrent de leur présence cet aveugle, qui devint si courageux qu'il soutenait lui seul, contre leur effronterie, l'honneur de celui qui lui avait donné la vue; et comment Jésus-Christ le rencontrant, lui demanda s'il croyait au Fils de Dieu, car il ne le connaissait pas en cette qualité. L'aveugle le pria de lui déclarer qui était ce Fils de Dieu, en qui on lui persuadait de croire : C'est celui que vous voyez et qui vous parle, répliqua Jésus. O Seigneur! s'écria alors cet homme, oui, je crois en vous, je crois que vous êtes le Fils de Dieu. Et, se jetant à terre, il accompagna cette profession de foi des actes de vertu, de confiance, d'amour, de religion, d'humilité, et de tous les autres, dont il pouvait avoir la connaissance. Nous prendrons de là occasion de méditer comment il faut mettre en pratique les lumières et les connaissances que Dieu nous donne.

La Fin de la Méditation sera de remarquer principalement trois circonstances sur le bon usage et de l'emploi de nos lumières, qui sont proposées dans les trois points.

La Forme est en ces trois points :

[1] Cred , Domine, et procidens adoravit eum. *S. Joan.* IX,
Et ejecerunt eum foràs : audivit Jesus, quia ejecerunt eum foràs, et cum invenisset eum, dixit ei : Tu credis in Filium Dei? respondit ille et dixit : Quis

1° Première circonstance : le temps où il faut se servir de ce qu'on a reconnu devoir mettre en pratique.

2° Seconde circonstance ; le moyen de s'en bien servir.

3° Troisième circonstance : la fin pour laquelle on s'en sert.

PREMIER POINT.

PREMIÈRE CIRCONSTANCE ; LE TEMPS OU IL FAUT SE SERVIR DE CE QU'ON A RECONNU DEVOIR METTRE EN PRATIQUE.

Après que Notre-Seigneur eut ouvert les yeux de notre aveugle, et qu'il eut commencé à éclairer son âme aussi bien que son corps, vous voyez qu'il a fait quantité d'actes des plus louables vertus morales, telles que la fidélité, la force, la reconnaissance, la constance et autres. Mais maintenant que Jésus commence à se communiquer plus ouvertement à lui, qu'il se fait connaître pour le Fils de Dieu, et que par une forte inspiration, il lui donne la vraie foi et la vraie religion, et qu'il lui en fait faire profession entre ses mains, le voilà un tout autre homme ; s'il sait se montrer fidèle à cette grâce, cette grâce ne laissera passer aucune occasion de mettre en pratique les plus excellentes vertus[1]. Car c'est son effet propre de nous porter à faire autant d'actes de vertus, qu'il se présente d'occasions d'en produire. Non, jamais Dieu ne nous éclaire de ses lumières, qu'afin que, par leur moyen, nous mettions en pratique les vertus qu'elles nous découvrent, ou que pour le moins nous ne vivions, et nous ne mourions qu'avec ce désir.

Ce que nous avons donc surtout à considérer touchant cette pratique, c'est d'en connaître le temps et les occasions ; or, en voici trois qui nous y obligent davantage.

Premièrement, quand on se sent attaqué de quelque tentation, ou de quelque mouvement naturel qui nous provoque au mal, parce que c'est à ce moment qu'il est nécessaire d'employer la vertu contraire au vice sur lequel nous sommes tentés, pour

est, Domine, ut credam in eum; et dixit ei Jesus : Et vidisti eum, et qui loquitur tecum ipse est, et ille ait, Credo Domine, et procidens adoravit eum. S. *Joan.* IX.

[1] Intelligent veritatem et fideles in dilectione acquiescent illi. *Sap.* III.

ne point consentir aux mauvais mouvements de la sensualité[1]. Aussi est-ce pour cela que Dieu qui prévoit ces dangereuses occasions, qui doivent se présenter dans le cours de la journée, nous donne dès le matin des sentiments de grâce, pour nous résoudre à ne pas nous y laisser emporter, afin que le moment venu nous ne manquions pas d'exécuter notre bonne résolution. Je me suis préparé pour l'occasion, disait David ; quand elle s'est présentée, je ne me suis point étonné, car je l'attendais[2]. N'en pourriez-vous pas faire autant?...

Secondement, en supposant que nous ne saurions nous acquitter du devoir de notre charge sans l'assistance de quelques vertus, telles que l'humilité, la patience et la mortification, qui ne nous sont nécessaires alors, que parce que nous sommes obligés d'exercer notre charge. La raison que nous avons de nous acquitter de notre emploi nous oblige à exercer ces vertus, et à mettre en pratique les résolutions que nous avons prises, puisqu'autrement nous ne saurions faire ce que pourtant il faut faire, par le devoir de notre charge. C'est en ce sens que saint Paul écrivait aux premiers chrétiens qu'il instruisait, et qui vivaient au milieu des persécutions, que sans la patience, ils ne feraient point la volonté de Dieu, et n'obtiendraient jamais les promesses qu'il leur avait faites; parce qu'il fallait souffrir pour s'acquitter de leur devoir, et que pour s'en acquitter dignement, il fallait de la patience[3]. C'est ce qui vous manque pour l'effet de vos lumières et de vos résolutions ; ce qui n'est pas un petit manquement, puisque c'est la perte et la ruine de toutes les vertus.

Enfin, il ne faut point mettre de délai pour faire quelque bonne action que ce puisse être, quand Dieu nous en a donné l'inspiration dans notre oraison, ou que nous nous y sentons poussés par sa grâce, lorsque l'occasion se présente[4]. C'est ainsi que

[1] Accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo. *Ephes.* VI.

[2] Cogitavi vias meas, et converti pedes meos : paratus sum, et non sum turbatus. *Psal.* CXVIII.

[3] Nolite amittere confidentiam vestram quæ magnam habet remunerationem. Patientia enim vobis necessaria est ut voluntatem Dei facientes reportetis promissionem. *Hebr.* X.

[4] Da sapienti occasionem, et addetur ei sapientia. *Prov.* IX.

nous voyons notre aveugle se jeter aux pieds de Notre-Seigneur, et l'adorer aussitôt qu'il se sent excité intérieurement à croire en lui. S'il eût remis à un autre temps, peut-être ne l'eût-il jamais fait. Voyez comme Jésus se présentait aux Juifs et se retirait de temps en temps ; c'est ainsi que la grâce va et vient, et toute notre adresse spirituelle consiste à l'accompagner fidèlement où elle nous porte, sans la devancer, et sans manquer de la suivre[1], en disant aussitôt : Oui, mon Dieu, je crois en vous, s'il s'agit de faire quelque acte de foi ; oui, c'est en vous que j'espère, ô mon Dieu, s'il est question de pratiquer quelque acte de confiance en sa bonté ; oui, c'est vous que j'aime de tout mon cœur, si nous sommes portés à quelque acte de charité ; oui, je suis tout prêt à suivre votre ordre, si nous sentons quelque attrait, et quelque désir de nous abandonner à la providence de Dieu[2]. De même, quand nous voyons un pauvre, une image, ou quelque objet qui nous porte à la vertu, et que nous sentons excités à en venir à la pratique et que nous en avons le moyen, qu'attendons-nous davantage ? Qu'un ange vienne du ciel pour nous en avertir ? Si nous étions affamés et altérés du désir de la justice et de la vertu, comme cela nous est recommandé dans l'Evangile, nous n'attendrions pas que les occasions de bien faire se présentassent, nous les irions chercher. Ah ! pour le moins si elles se présentent, ne les rejetons pas.

Oh ! combien de fois fait-on semblant de ne pas voir un pauvre, et craint-on de s'arrêter trop près de lui, de peur de sentir l'inspiration de lui faire l'aumône ?... Combien de fois vous faites-vous accroire, à la table et au lit, que vous avez plus de besoin de manger et de dormir, de peur d'être obligé de pratiquer alors la mortification, que vous avez résolu en général de pratiquer ! Descendez au détail de vos résolutions, voyez dans votre oraison les temps et les lieux où vous aurez à faire ce que vous connaissez devoir faire, et quand ces occasions se

[1] Ecce ego, quia vocasti me : I *Reg.* III.
[2] S. *Matth.* V.

présentent, souvenez-vous que c'est alors qu'il faut être vertueux et fidèle à la grâce, ou bien ne l'être point. Car si vous différez ainsi de temps en temps, pour quelque dificulté qui se présente, vous ne trouverez point de temps pour pratiquer la vertu, parce que vous y trouverez toujours quelque difficulté. Mon âme, si tu as de la conscience, tu ne te tires pas de peine, en fuyant la difficulté ; car il y a plus de peine pour une âme vraiment chrétienne, à subir la honte et le reproche de fuir les occasions de souffrir, qu'à les supporter.

DEUXIÈME POINT.

SECONDE CIRCONSTANCE, LE MOYEN DE SE SERVIR DE CES LUMIÈRES.

Quant à la manière de pratiquer les vertus, qui est la seconde circonstance que nous avons à considérer, il faut y prendre garde autant et plus qu'à la première, car dans l'emploi de la grâce et dans la pratique de la vertu, la manière dont on agit fait souvent plus que tout le reste de l'action même, et les inspirations que Dieu envoie nous poussent plus efficacement à faire comme il faut ce que nous faisons tous les jours, qu'à inventer des pratiques nouvelles et extraordinaires[1]. En effet, notre avancement dans la vertu consiste moins à en faire beaucoup qu'à faire plus parfaitement ce que nous devons faire[2]. Il consiste moins, par exemple, à faire deux heures d'oraison, qu'à employer son heure avec plus de ferveur ou de recueillement, à ne point parler dans la conservation, ou à ne point manger à table, qu'à parler et à manger de la façon qu'il faut, pour changer toutes ces actions naturelles en actes de vertus.

Faisons donc grand cas de ce point, où nous devons apprendre le moyen qu'il faut employer, pour bien faire tout ce que nous avons à faire. Et pour le mieux apprendre, supposons cette vérité qui est indubitable : que tous ne peuvent pas garder une même manière d'agir, vu que l'âge, la qualité et la disposition

[1] Justè quod justum est, persequeris. *Deut.* XVI.
[2] Ne in multis sint actus tui. *Eccli.* XI.

des personnes peut varier ces manières, sans altérer la vertu[1] ; et telle manière serait blâmable dans un jeune homme, dans un religieux, et dans une femme, qui sera vertueuse, ou tolérable dans un vieillard, dans un séculier, ou dans un homme. C'est donc à chacun de se connaître, et comme on taille l'habit sur la mesure du corps, de même faut-il se tailler et s'ajuster une manière d'agir, qui soit propre et convenable à son âge et à sa condition.

Ceci étant bien compris, il y a trois principes généraux, d'où l'on peut tirer des conclusions particulières pour chaque personne, selon son état et sa condition.

Le premier, qu'afin qu'une action soit vertueuse, il faut en retrancher le plus d'amour-propre qu'on pourra, soit dans l'attache du cœur, soit dans la disposition du corps. Comme la nature cherche toujours ses aises, il est bien difficile qu'elle n'en trouve pas un peu ; mais le moins qu'ou lui en accordera, ce sera le meilleur pour bien faire ce qu'on fait[2]. Et quand même on lui permet ses commodités, comme de s'asseoir, ou de se couvrir en priant Dieu, il faut plutôt avoir égard à quelque bonne raison qui le demande, qu'à la seule commodité de la nature[3]. Comprenez bien ce principe et appliquez-le dans vos actions de la journée. Voyez quelle est la posture de votre esprit et de votre corps. Est-ce la sensualité ou la raison qui la règle ; qu'en dites-vous ?...

L'autre principe est qu'il ne faut pas croire qu'il nous soit permis de nous comporter dans nos actions, comme nous voyons que la plus grande partie du monde se comporte[4], et que nous ne devons pas nous excuser sur ce que l'on fait ainsi ; car il est aussi vrai que le monde est un mauvais modèle, qu'il

[1] Non enim omnia omnibus expediunt, et non omni animæ omne genus placet. *Eccli.* XXXVII.

[2] Qui in carne sunt, Deo placere non possunt ; vos autem in carne non estis sed in spiritu. *Rom.* VIII.

[3] Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus. Ibid.

[4] Nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensus vestri. *Ibid.* XII.

est vrai que le Fils de Dieu, qui lui est tout contraire, est le vrai modèle, sur lequel tous les Saints se sont moulés et façonnés, pour s'y conformer en tout ce qu'ils faisaient tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de leurs actions[1]. N'est-il pas vrai que Jésus a tellement réglé sa vie, qu'il a laissé à chacun de quoi l'imiter et se régler? Oh! que celui qui considérerait en son particulier comment il marchait, comment il parlait, comment il priait, saurait bientôt comment il doit agir! Comment vous y conformez-vous?...

Le troisième principe est que s'il ne faut pas être singulier dans sa manière d'agir, il ne faut pas non plus regarder comme singularité, ce qui est conforme à la droite raison et à votre règle, si vous en avez sur ce sujet[2], à l'exemple des saints ou personnes les plus approuvées dans votre condition, quoiqu'en disent les autres. C'est assez qu'on ne fasse rien contre le sens commun et la bienséance approuvée des gens sensés, qui jugent des choses plutôt par la règle de l'Evangile et du jugement de Dieu, que par le sentiment humain, ou la mode du temps. Mon âme, le monde qui nous parle ne voudrait pas nous imiter devant Dieu, dans sa manière d'agir : et quand il le ferait, tu serais peu rassurée, si tu n'avais que le monde pour répondant. Ayons toujours une bonne raison de ce que nous faisons[3], ou ne le faisons pas; et ne croyons pas que la raison soit bonne, quand nous n'alléguons que la commodité ou la manière du monde, puisque nous avons moyen d'avoir d'autres lumières dans notre oraison pour nous conduire, et que la raison doit plutôt s'arrêter à ces lumières de Dieu, qu'aux ténèbres du monde. O mon Dieu, éclairez-moi donc, s'il vous plaît, dans mes méditations, sur la manière que je dois observer dans mes autres actions! Mon Fils, donne-moi le loisir tous les matins de te parler, et de t'instruire sur ce que tu as à faire dans le courant de la journée, et tu entendras comment tu dois t'y

[1] Sicut accepistis Jesum Christum Dominum, in ipso ambulate. *Colos.* II.

[2] Si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate quæ et didicistis et accepistis, et audistis, et vidistis in me hæc agite. *Phil.* IV.

[3] Secundum rationem fidei. *Rom.* XII.

comporter ; tu parles et tu demandes assez dans tes prières, mais tu ne t'arrêtes point à écouter ce que je te réponds.

TROISIÈME POINT.

TROISIÈME CIRCONSTANCE: LA FIN POUR LAQUELLE ON SE SERT DE CES LUMIÈRES.

Il reste à prendre la fin qui est convenable à chacune de nos actions, pour les rendre toutes entièrement accomplies ; car bien qu'il n'y ait qu'une fin dernière, que nous devons chercher dans toutes nos œuvres ; laquelle fin est de plaire à Dieu, de faire sa volonté, de se perfectionner et de se sauver en lui obéissant, et en se rendant agréable à ses yeux, il y en a cependant quelques autres, qui doivent nous servir pour parvenir à cette dernière, dont la possession nous est souvent disputée par les prétentions de notre nature corrompue [1]. Ce qui fait qu'encore qu'il n'y ait point de personnes tant soit peu adonnées à la vie spirituelle, qui n'aient le dessein de plaire à Dieu, il y en a pourtant très-peu qui lui plaisent véritablement, parce que leur amour-propre se glisse si subtilement dans leurs vertus, qu'il leur ôte toujours au moins la moitié de leur mérite. Il sera donc grandement utile de nous représenter trois autres fins subalternes, qui servent comme de marches et de degrés, pour arriver à la dernière, qui est de plaire à Dieu.

La première, que loin d'entreprendre cette action qui se présente, pour contenter la nature et y trouver ses intérêts, on doit au contraire se proposer de l'assujettir à toutes les vertus, qui seront nécessaires pour bien faire cette action, sans avoir égard à ses complaisances ou à ses répugnances sensibles, mais purement au bon plaisir de Dieu [2].

[1] L'œil de l'intention pure s'obscurcit dans plusieurs, parce qu'ils se tournent bientôt sur le premier objet agréable qui se présente ; car il est bien rare de trouver une personne parfaitement exempte de la tache d'une secrète recherche de soi-même. *Imitat.* liv. III, ch. XXXIII.

[2] Il faut user quelquefois de violence, s'opposer courageusement aux désirs des sens, et ne pas faire attention à ce que la chair veut ou ne veut pas, mais plutôt travailler avec soin à l'assujettir, même malgré elle, à l'esprit. *Imitat.* liv. III, ch. XI.

L'autre est, comme on ne veut pas souvent travailler autant que la grâce le veut, aussi on veut souvent faire plus qu'elle ne demande de nous, par conséquent, notre résolution doit être de ne vouloir tourner ni à gauche ni à droite, et de ne point en faire plus ou moins que Dieu ne veut [1]; mais de marcher droit et ferme, autant qu'on pense que la grâce exige de nous, sans nous plaindre, et même sans regarder si nous en avons beaucoup ou peu à faire. Mais quand vous savez ce qu'il faut faire, ne pensez plus qu'à le bien faire, parce qu'il le faut, parce que Dieu l'ordonne, et parce qu'il veut être honoré par nous, de cette manière et non pas d'une autre. Ce qui doit nous suffire, pour nous faire acquiescer à ce qu'il veut, sans nous enquérir pourquoi il le veut. Car il est certain qu'il n'exige pas les mêmes services de toutes ses créatures, et que la créature ne saurait lui rendre de meilleur service, que celui qu'il veut d'elle. N'est-il pas vrai ?...

Ajoutez encore pour troisième fin, qu'il faut unir votre action à celles de Jésus-Christ, soit à l'intention générale qu'il a eue sur la terre, d'honorer son Père, soit à l'intention particulière qu'il a, de le glorifier dans cette œuvre que vous faites. Car puisque vous avez une grâce pour la bien faire, et que cette grâce ne vient que par son mérite et par sa direction, il faut qu'il y ait un dessein particulier sur vous, et sur votre action, en vous donnant cette grâce particulière qu'il ne donne pas à un autre. Et parce que nous ne savons pas quel est ce dessein particulier, il nous suffit en général d'unir notre intention à la sienne, nous tenant pour assurés qu'elle est toujours la meilleure et la plus parfaite, et que la nôtre aura d'autant plus de valeur qu'elle participera mieux à celle de Jésus. C'est ce que l'Apôtre nous réitère si souvent, et ce qui ne saurait être assez souvent recommandé [2]; car rien n'est agréable au Père que par le moyen et par l'union du Fils, et il n'y a point de meilleure union que de faire, non-seulement ce qu'il veut

[1] Non deflectatis ab illo, ne cadatis. *Eccli.* II.

[2] Faciens in vobis quod placeat coram se per Jesum Christum. *Hebr.* XIII.

que nous fassions, mais encore de le faire selon les fins et les intentions qu'il a, en nous déclarant ses volontés. O mon Jésus! si je pouvais pénétrer dans votre cœur, pour y voir les ardeurs que vous aviez pour plaire à votre Père dans vos actions, il me semble que je serais bien plus ardent, et plus parfait en tout ce que je fais! Mon Fils, mon cœur s'est ouvert sur la croix par toutes les plaies de mon corps, afin de faire connaître les désirs enflammés, qu'il avait de contenter mon Père; et quiconque ne s'excite pas à la vue de mon corps, ne serait pas ému à la vue de mon cœur.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la circonstance et du temps, où il faut se servir de ses lumières.

A propos de ce que l'aveugle, qui fut éclairé par Notre-Seigneur sut si bien se servir des lumières, et des grâces qu'il lui avait communiquées, quand il lui fit faire des actes de foi et d'adoration, aussitôt qu'il lui en donna l'occasion, considérons quel est le bon usage et la pratique des lumières que Dieu nous donne; car nous en avons assez pour être des soleils dans le monde, si nous les laissons luire. Tout se résume à bien prendre garde à trois circonstances qui accompagnent cette pratique; la première est le temps où il faut les employer. On pourrait dire que c'est toujours, puisqu'il faut toujours bien faire; mais il y a trois temps plus précis, qui portent une obligation plus étroite, de faire ce qu'on pourrait omettre dans un autre temps. L'un est, quand il y aurait danger de péché, si on ne faisait ce qu'on a dû faire. L'autre, quand on ne peut autrement s'acquitter du devoir de sa charge. Et le dernier, quand on se sent touché tout particulièrement comme si maintenant, ou en quelque autre temps, vous ressentiez un vrai désir de vous donner à Dieu, n'ayant encore rien fait jusqu'alors. Ah! Seigneur, faudrait-il dire, je le veux, je suis tout à vous, prenez-moi si bien au mot, que je ne m'en dédise jamais.

Si l'aveugle n'eût pas fait alors ce qu'il fit, peut-être qu'il ne l'eût jamais fait; et vous, qui ne suivez que vos fantaisies, en faisant le peu de bien que vous faites, plutôt que le mouvement de la grâce, vous n'en ferez jamais que fort peu, ou rien du tout, car le bien ne se fait pas par

humeur et par fantaisie ; mais par esprit et par grâce. O mon Dieu! que voulez-vous de moi? me voilà prêt actuellement à vous le rendre. Mon fils, tout ce que tu aimes le plus sensuellement, c'est ce que maintenant je te demande... Entends-tu bien, mon âme ? que vas-tu dire là-dessus ? que vas-tu faire ? car voilà ton Dieu, qui est aussi disposé à le recevoir, qu'à le demander.

DEUXIÈME POINT.

Du moyen de se servir de ses lumières.

La seconde circonstance qui fait le bon usage des lumières et des grâces que Dieu nous donne, c'est la manière qu'on emploie pour en bien user. Elle est à la vérité différente, selon la diversité des personnes ; mais toute personne doit avoir ces trois principes, pour savoir celle qui lui convient le mieux, et pour la bien garder. Le premier, que chacun connaisse son naturel et l'inclination qui se glisse d'ordinaire dans ses actions, et qui les gâte, si on ne l'arrête, afin de la tenir dans l'ordre. Le second, qu'on ne se règle point sur le monde qui est tout déréglé. Le troisième, qu'on n'affecte point d'être trop singulier dans sa manière d'agir, mais qu'on ne craigne point de l'être, quand la singularité ne sera que selon les règles de la vocation qu'on professe, ou de la droite raison, dont les meilleurs juges sont ceux qui entendent mieux les maximes de l'Evangile, de la raison qui parle moins par passion, et par préjugé de ce qui se fait communément.

Voulez-vous tenir le milieu entre la singularité des hypocrites, et la mode commune du monde? Regardez comment les plus sages et les plus saints dans votre condition se comportent, et tâchez de les imiter, comme ils imitent Notre-Seigneur. Ne regardez pas la quantité, mais la qualité des personnes que vous imiterez, et ne mettez pas la qualité dans les richesses, dans les honneurs, dans les charges, ni dans les grandeurs du monde, mais sachez que ce qui rend un homme digne d'être imité, c'est le bon sens, une sage conduite, une simplicité prudente, une âme timorée, et une conscience vraiment religieuse. C'est d'où il faut apprendre les moyens de bien faire ce qu'on sait être à faire. Comme c'est la raison et la grâce qui règlent leur vie, aussi est-ce leur vie qui doit servir de raison à la nôtre. Tout ce qu'on lit dans les livres est puisé dans leur exemple, et quiconque sait bien les imiter, celui-là en sait plus que tous les livres.

TROISIÈME POINT.

De la fin pour laquelle on se sert des lumières.

Il ne reste plus que la fin pour laquelle il faut se servir des lumières que nous avons reçues. Notre fin générale et dernière, est de servir Dieu, et de lui plaire ; mais comme chacun a ses petits desseins particuliers, il y a toujours danger qu'on ne les cherche, et qu'en les trouvant on ne perde sa fin. Il faut donc y obvier par ces trois actes, dont le premier est de ne chercher rien de sensuel, dans tout ce que l'on entreprend; l'autre, de ne vouloir même pas recevoir plus de grâce, ni faire plus de bien que Dieu n'en veut de nous ; et le dernier, de ne vouloir purement que ce que Notre-Seigneur s'est proposé, en préparant et assignant la grâce qui nous est donnée, pour rendre l'action agréable à Dieu et digne de sa fin.

Oh! celui qui saurait ce que Notre-Seigneur veut de lui en particulier, serait-il assez malheureux pour ne pas vouloir s'y conformer ? Mon fils, tu sais bien que je veux qu'on fasse simplement avec ma grâce ce que l'on peut, et que l'on supporte patiemment tout ce que l'on ne peut pas, et ce qui n'a point de remède; quand donc tu ne veux pas faire ce que tu peux, et que tu veux ce que tu ne peux pas, tu es ce malheureux qui ne se conforme pas à mes volontés; et cela t'arrive autant de fois, qu'il t'arrive d'être négligent dans les choses faciles, ou impatient dans celles qui offrent de la difficulté. Compte combien de fois, et tu trouveras que c'est presque toujours.

VINGT-ET-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

SUR L'EVANGILE DE LA PARABOLE DU SERVITEUR QUI DEVAIT DIX MILLE TALENTS.

Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout ce que je vous dois [1].

Le Sujet comprend la parabole d'un serviteur impitoyable, qui devait une somme de la valeur de dix mille talents[2], et qui, se voyant pressé de l'acquitter ou de périr misérablement avec toute sa famille, ne cessait de supplier son créancier d'avoir un peu de patience à son égard, qu'il le payerait. Il ne fallut que cette parole pour fléchir tellement le cœur du maître, qu'il le renvoya après lui avoir remis toute sa dette. Mais cet ingrat s'étant comporté tout autrement envers l'un de ses compagnons, qui lui devait la modique somme de cent deniers, qui était bien éloignée de la valeur d'un seul talent, obligea son maître de révoquer sa grâce, et de le rappeler en justice, sans aucune espérance de pitié et de miséricorde. Notre-Seigneur en conclut que c'est ainsi que son Père traitera ceux qui ne pardonnent point aux autres; et il nous apprend que, quelle que soit la dette d'un homme à l'égard d'un autre, elle ne doit pas plus entrer en comparaison avec ce que nous devons à Dieu, qu'un talent ne peut être

[1] Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. *S. Matth.* XVIII.

[2] Assimilatum est regnum Cœlorum homini regi, qui voluit rationem ponere cum servis suis. Et cum cœpisset rationem ponere, oblatus est ei unus, qui debebat ei decem millia talenta. Cum autem non haberet unde redderet, jussit eum dominus ejus venum dari, et uxorem ejus, et filios, et omnia quæ habebat et reddi. Procidens autem servus ille, orabat eum dicens : Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. Misertus autem dominus servi illius, dimisit eum, et debitum dimisit ei. Egressus autem servus ille, invenit unum de conservis suis, qui debebat ei centum denarios, et tenens suffocabat eum, dicens : Redde quod debes. Et procidens conservus ejus, rogabat eum, dicens : Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. Ille autem noluit, sed abiit et misit eum in carcerem, donec redderet debitum. Videntes autem conservi ejus quæ fiebant, contristati sunt valdè et venerunt, et narraverunt domino suo omnia quæ facta fuerant. Tunc vocavit illum dominus suus. Et ait illi : Serve nequam, omne debitum dimisi tibi, quoniam rogasti me : nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum ? Et iratus dominus ejus tradidit eum tortoribus quoadusque redderet universum debitum. Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.

comparé à dix mille; que puisque Dieu nous remet si libéralement toutes nos dettes, quand nous l'en prions, il est raisonnable que nous soyons aussi généreux envers nos débiteurs; et que si nous y manquons, nous nous rendons indignes de toute grâce, et provoquons la justice de Dieu à être aussi sévère à notre égard que nous le sommes envers les autres. C'est le sens littéral de la parabole que nous avons déjà considérée ailleurs; de sorte, qu'il suffira ici de s'arrêter aux paroles qui nous font demander patience et l'accorder à ceux qui nous la demandent.

La Fin sera d'apprendre à demander à Dieu qu'il ait patience avec nous, d'écouter aussi qu'il nous demande d'avoir patience avec lui, et enfin comment le prochain nous fait la même demande.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment nous devons demander à Dieu, qu'il ait patience avec nous.

2° Comment Dieu nous demande aussi d'avoir patience avec lui.

3° Comment le prochain nous fait encore la même demande.

PREMIER POINT.

COMMENT NOUS DEVONS DEMANDER A DIEU, QU'IL AIT PATIENCE AVEC NOUS.

Puisque nous sommes ces débiteurs de dix mille talents, et que nous sommes incapables de nous acquitter d'une si grosse somme, c'est à nous aussi de supplier notre créancier, qu'il lui plaise d'avoir patience avec nous. Oui, nous sommes redevables à Dieu, d'autant de dettes que nous avons reçu de bienfaits, et que nous avons commis de péchés. Les péchés sont des dettes si considérables que, quand il n'y en aurait qu'un seul, elles ne peuvent s'exprimer que par les mille et dix mille talents, qui sont les sommes les plus hautes dont on puisse parler [1]. Et si ce Dieu bon n'usait d'une grande patience à notre égard, il nous serait entièrement impossible d'y satisfaire, et de nous en

[1] Tale est peccatorum debitum, ut si solliciti sumus, ad solvendum leve sit; si negligentes, gravissimum : totam simul mergit debentium substantiam. S. Chrys.

acquitter. Il est donc bien raisonnable d'apprendre à lui dire, comme il faut, ces belles paroles qu'il nous met lui-même à la bouche, afin que n'ayant point d'autres moyens de le contenter, nous lui donnions pour le moins de bonnesparoles, dont il veut bien se contenter.

Apprenez donc que c'est pour les trois divisions du temps, que nous devons lui dire autant de cœur que de bouche : *Mon Dieu, ayez un peu de patience, s'il vous plaît, avec nous.*

Premièrement à raison du passé, vous ne pouvez douter que vous ne l'ayez grandement offensé, et que, quelque pardon que vous ayez reçu de vos offenses, vous ne soyez obligés de satisfaire pour ce qui reste à payer après la rémission de la coulpe. Mais où est cette satisfaction? qu'avez-vous fait, qu'avez-vous enduré pour vous en acquitter?... Et quelque pénitence que vous ayez faite, qu'est-elle au prix de celle des saints, de celle qu'on faisait dans la primitive Eglise, de celle que Dieu exige de ses plus grands serviteurs, en les châtiant si sévèrement pour de légères fautes, et enfin de celle du purgatoire! Oh! qu'il faut bien que Dieu ait patience avec vous, et qu'il faut bien que vous l'en priiez et que vous l'importuniez ! Car quand même il vous aurait remis toute la peine, et que vous auriez obtenu l'indulgence plénière et le pardon le plus complet de toutes vos fautes, n'êtes-vous pas d'autant plus obligé de le mieux servir, que vous êtes en quelque sorte dispensé de satisfaire pour les mauvais services que vous lui avez rendus[1].

Eh bien, comment vous acquittez-vous de cette obligation?... C'est la considération du temps présent, qui ne vous oblige pas moins à redoubler cette prière que celle du passé. Il a eu patience jusqu'à cette heure, sur la promesse que vous lui avez faite d'être plus fidèle à ses ordres. Où est cette fidélité? où est l'accomplissement de vos promesses? où est l'effet de vos résolutions? où est l'humilité et la mortification que vous lui devez, et que vous lui avez promises, depuis tant de temps

[1] De propitiato peccato noli esse sine metu, neque adjicias peccatum super peccatum, et ne dicas : misericordia Domini magna. *Eccli.*.

que vous lui en avez donné votre parole?... Que direz-vous, sinon qu'il ait encore patience, et que vous tâcherez de le mieux contenter?... Mais le lui dites-vous du fond du cœur? Etes-vous disposé à faire tous vos efforts!...

Et afin que vous ne pensiez pas que pour lui avoir dit une et deux fois, ce soit assez ; il faut savoir que c'est sans cesse et toujours, que vous devez répéter ces paroles; car c'est toujours et sans cesse que vous avez besoin de ses grâces et de ses miséricordes. C'est pour le temps à venir, aussi bien que pour le temps passé et le présent, qu'il lui faut patienter avec vous ; car c'est pour l'avenir et pour autant de temps que vous avez à vivre, qu'il doit vous donner des grâces et des secours, sans lesquels vous ne sauriez vivre ni pour la vie éternelle, ni participer à la vie spirituelle. Or pour vous donner tant de grâces dont vous avez besoin, quelle patience ne faut-il pas qu'il ait, vu le mauvais usage que vous en faites[1]? Les Apôtres ne manquèrent qu'une fois d'avoir la foi nécessaire pour chasser le démon du corps d'un possédé, et Notre-Seigneur se fâchant de ce défaut, n'hésita pas à leur faire aussitôt ce reproche : Oh! que vous êtes incrédules; oh! qu'il faut de patience avec vous, et jusques à quand me faudra-t-il vivre parmi vous[2]!...

Voyez-vous que, s'il fallut de la patience au bon Jésus pour supporter les manquements et le peu de disposition des Apôtres, pour les grâces qu'il voulait leur donner, combien il lui en faut pour vous faire du bien, après tant de maux que vous lui rendez pour le bien qu'il vous fait. Reconnaissez donc l'obligation que vous avez d'adresser souvent à Dieu ces paroles : *Mon Dieu, ayez, s'il vous plaît, patience avec moi.* Car, puisqu'il est si nécessaire qu'il patiente avec vous, et qu'un des moyens de le mériter, c'est la prière que vous lui en ferez, la prière est aussi nécessaire, pour mériter que Dieu ait patience avec vous,

[1] Miserator et misericors Dominus, longanimis et multum misericors. *Psalm.* CCII.

[2] O generatio incredula, quamdiu apud vos ero ? quamdiu vos patiar ? S. *Marc.* IX.

que cette même patience vous est nécessaire, puisqu'il ne veut l'accorder qu'à votre prière.

Mais prenez garde aux avis que vous donnent les Apôtres sur ce sujet[1], de ne pas abuser de cette patience de Dieu, pour vous flatter dans vos imperfections, et dans ces longs délais, de vous convertir entièrement; car ce serait se moquer de lui, et vous rendre coupable de la plus infâme impiété de prier qu'il ait patience avec vous, et de continuer à l'offenser ou à ne vouloir pas le mieux servir dans l'espoir qu'il patientera toujours. Qu'entendez-vous par cette patience? Quoi? qu'il ferme les yeux sur vos penchants? qu'il dissimule vos fautes? Qu'il les voie et qu'il n'en dise jamais mot? Ah! c'est blasphémer, de croire que ce soit là la patience de Dieu. S'il y a eu des pères qui ont ainsi patienté avec leurs enfants, en leur permettant trop de liberté sans les châtier, Dieu a châtié ces pères et leur a témoigné que cette sorte de patience et d'indulgence lui déplaisait[2]; et vous ne craindrez point d'imputer à Dieu ce que Dieu condamne? vous croirez que cette patience, que Dieu juge indigne d'un homme, soit digne de lui?...Ah! mon âme, prenons-y garde, et croyons que c'est assez de patience pour Dieu de souffrir nos infirmités, sans vouloir qu'il supporte nos malices? Si toutefois il supporte avec patience nos malices, ne les continuons pas, car ce serait trop mal payer sa patience, de la payer par une malice qui se fie à sa bonté; ce ne serait pas lui rendre tout ce qu'on lui doit, puisque ce serait se rendre plus coupable; ce ne serait pas reconnaître sa bonté, mais plutôt la détruire, puisque Dieu ne serait pas bon, s'il voulait notre malice. Mais, mon Dieu, quelque bonne volonté que j'aie d'être meilleur, en vous disant d'avoir patience avec moi, comment pourrai-je dire que je vous rendrai tout ce que je vous dois, puisque cela m'est impossible? Mon fils, rends-moi pour le moins ce que tu pourras me donner, et je serai content.

[1] Domini nostri longanimitatem arbitremini, sicut et charissimus frater noster Paulus secundum datam sibi sapientiam, scripsit vobis. I *S. Pet.* III.

[2] I *Reg.* II.

DEUXIÈME POINT,

COMMENT DIEU NOUS DEMANDE AUSSI QUE NOUS AYONS PATIENCE AVEC LUI.

Après que vous aurez appris à parler ainsi à Dieu, apprenez aussi à écouter comment il vous parle, et vous demande la patience. Oui, il vous demande d'avoir patience avec lui, vous assurant qu'il vous rendra tout, comme il est véritable qu'il s'est obligé de récompenser vos bonnes œuvres, qui ne sont point ordinairement bonnes, si vous n'y apportez la patience [1]. N'est-il pas vrai qu'il s'est obligé de vous rendre dès cette vie, le centuple de ce que vous lui donnerez, et puis de vous appeler à la vie éternelle? N'est-il pas vrai, que pour lui donner ce qu'il vous demande le plus, et ce que vous avez de meilleur et de plus beau à lui présenter, il vous faut de la patience, puisque c'est vous-même qu'il demande, c'est cet amour-propre qui ne veut rien souffrir, que vous devez lui donner; et comme il y a une répugnance naturelle, dont on ne peut triompher que par la patience, ayez patience avec moi, vous dit-il, et je vous rendrai tout ce que je vous ai promis [2].

C'est presque dans tout ce que vous faites, qu'il vous fait cette demande; car, comme dans toutes vos actions, vous devez vous élever au-dessus de vous-même, comme dit le Prophète [3], pour les rendre spirituelles, surnaturelles et méritoires, il faut autant de patience que l'appétit naturel a de peine pour s'assujettir à l'esprit, ou l'esprit à la grâce; de sorte que, si l'objet qui sert de matière à notre action, est fâcheux et difficile, la peine en est plus grande, et il faut plus de patience; que si, au contraire, il est agréable à la nature et aux sens, il n'y faut pas moins de peine que s'il était difficile; car il faut

[1] S. *Matth.* XIX.

[2] Patientia enim vobis necessaria est, ut voluntatem Dei facientes reportetis promissionem. *Hebr.* X.

[3] Levavit super se : *Thren.* III.

Patientia est quæ nos Deo et commendat et servat : ipsa est quæ iram temperat, quæ linguam frænat, quæ mentem gubernat, etc. S. Cypr.

empêcher la nature d'y prendre son plaisir, et il faut autant de patience, pour s'abstenir des complaisances naturelles qu'on a pour le bien sensible, que pour surmonter les aversions et les répugnances qu'on ressent pour un mal contraire. Et si vous y prenez garde, vous verrez qu'il n'y a de péché ou d'imperfection contre quelque vertu que ce soit, que par le défaut de patience[1]. Votre plus dangereux orgueil ne vient pour l'ordinaire, que de ne pas souffrir la peine de l'humiliation, et de n'avoir pas la patience de l'humilité, comme nous le recommande le Sage[2]. Si vous excédez dans le boire ou dans le manger, c'est que vous n'avez pas la patience de souffrir le jeûne ou l'abstinence des viandes qui sont à votre goût. Si vous avez reconnu de la paresse à vous lever, ou quelque autre négligence dans vos dévotions et dans l'acquit de votre charge, vous avez pu remarquer, que ce n'est que faute de souffrir ce peu de peine qu'il y a à être plus diligent et plus soigneux, et que si vous aviez la patience pour supporter cette peine, vous auriez la diligence, la dévotion, la ferveur, et toutes les vertus, qui rendraient toutes vos actions louables et bonnes, de la bonté qu'elles doivent avoir, pour mériter les récompenses que Dieu leur a promises, et qu'il leur donnera infailliblement. C'est donc pour cela qu'il vous dit d'avoir patience avec lui, et qu'il vous rendra tout. N'est-il pas raisonnable que vous lui accordiez cette demande, et que vous soyez patient pour faire quelque bien, vu que vous lui adressez la même requête, et que vous désirez qu'il ait patience à l'égard de vos péchés et de vos imperfections?

Certes, si vous voulez y faire réflexion, vous trouverez qu'il y a bien plus de raison que vous ayez patience à son égard, qu'il n'y en a pour lui de patienter avec vous. Vous trouverez que vous avez trois notables imperfections ou malices secrètes,

[1] Omne peccatum impatientiæ adscribendum : malum impatientia est boni : nemo impudicus non impatiens pudicitiæ, et improbus probitatis, et impius ietatis, et inquietus quietis. Tertull. *de Pat.*

[2] In humilitate tua patientiam habe. *Eccli.* II, 4.

qui pourraient justement contraindre sa patience à se retirer de vous; et; au contraire, vous admirerez trois perfections divines, qui vous obligent comme nécessairement, à ne pas lui refuser celle qu'il vous demande. Vos imperfections sont premièrement, une très-grande ingratitude pour tant de bontés, dont il a usé en votre endroit; ensuite, une lâcheté incroyable à vous servir du temps et des grâces que sa patience vous continue; et en troisième lieu, l'abus insupportable que vous en faites, vous prévalant de cette patience, pour temporiser et pour vous épargner, au lieu de la considérer, et de la prendre pour le motif le plus noble de votre correspondance et de votre fidélité à son service. Tout cela mériterait qu'il n'y eût point de patience au ciel pour vous; et où en seriez-vous s'il en était ainsi?...

Voyez maintenant au contraire les trois divines perfections, qui vous feront reconnaître s'il n'est pas très-raisonnable de donner votre patience à leur mérite.

La première est le droit absolu qu'il a de vous commander, et de vous obliger à lui rendre tous les services qu'il vous ordonne, à quelque prix et sous telle peine que ce puisse être; n'est-il pas votre Seigneur, et vous sa créature[1]? Et comment le reconnaîtrez-vous, si vous ne lui obéissez pas? Et comment lui obéirez-vous, si vous n'avez pas la patience qu'il faut avoir pour la perfection de votre obéissance?...

La seconde est la justice, qui ordonne les peines que nous méritons pour nos péchés, et qui entend que nous les souffrions avec la patience et la résignation qui lui est due[2]; qu'en pensez-vous? Ne l'avez-vous point offensé? Ne méritez-vous point de châtiment?... Ne faut-il pas de la patience pour cela? N'est-il donc pas raisonnable de la lui accorder?... Ne serait-ce pas récuser la justice, si vous ne vouliez pas en suivre les arrêts, et passer par les peines qu'elle ordonne? Mais avec quel mérite subirez-vous ces peines, si vous n'y apportez pas la patience?...

Sa bonté s'en mêle aussi, et c'est la troisième perfection qui

[1] Ego Dominus : Leges meas custodite. *Levit.* XIX.
[2] Justum est subditum esse Deo. II *Mach.* IX.

exige de vous cette patience, pour vous donner ce qu'elle vous a promis. Oh! quels trésors de la bonté de Dieu! Il a tant d'amour pour nous et un désir si ardent de nous faire du bien, qu'il ne demande de nos âmes qu'une disposition pour recevoir ses grâces; et parce que c'est la patience qui perfectionne nos œuvres, et qui nous rend capables d'en recevoir la récompense que Dieu leur a promise, ayez donc cette patience, nous dit-il, afin que je vous donne ce que je suis tout disposé à donner à vos actions[1].

Que dites-vous à cela? Ne voulez-vous rien de sa bonté ni de ses dons; ne valent-ils pas bien un peu de patience? Savez-vous ce qu'il veut vous donner?... Oh! si nous le comprenions! si nous savions le prix de la grâce et de la gloire qui se communique à chaque bonne action, la joie et le contentement qu'en ressent l'âme, la vigueur et la force qu'elle en reçoit pour toutes les fonctions[2], et enfin ce centuple de bénédictions qui lui est tout acquis; quelle est la malheureuse âme qui ne voudrait pas lui donner pour le moins autant de patience, qu'il en faut pour recevoir ses dons?... Qui vit jamais un homme si désespéré qu'il ne voulût pas se donner la patience de recevoir le bien qu'on veut lui faire? Hélas! notre bon Dieu ne nous demande que cette patience. S'il nous envoie des peines, ce n'est que parce que nous ne voulons point de ses biens, ou que nous n'en usons pas selon les fins pour lesquelles il nous les donne. Peut-on rien voir de plus étonnant que cela? Nous demandons à Dieu, qu'il ait patience avec nous, quoique nous n'ayons de motifs à lui présenter que de la part de nos imperfections et de nos péchés qui seraient capables de le mettre en colère plutôt que de mériter sa patience; et néanmoins il ne laisse pas de nous accorder ce que nous lui demandons, et de patienter avec nous; mais lui s'il nous demande la patience,

[1] Patientia opus perfectum habet, ut sitis perfecti, et integri in nullo deficientes. S. *Jac.* II.

[2] Maxima virtus animæ, ut velociter ad sublimitatem perfectionis possis ascendere. S. Basil.

ce n'est qu'à raison du bien qu'il veut nous faire, et nous la lui refusons... O mon Dieu! qui êtes le Dieu de patience et de consolation[1], ne laissez pas mon âme dans cette confusion, et dans l'affliction qu'elle ressent de l'indignité de ce refus; donnez-lui une si grande part de votre patience, qu'elle ait aussi de quoi vous en donner.

TROISIÈME POINT.

COMMENT LE PROCHAIN NOUS FAIT ENCORE LA MÊME DEMANDE.

C'est encore le prochain qui vous demande patience, et c'est Dieu qui a ordonné que vous la lui accordiez comme une dette qui lui est due. Car en premier lieu, il entend qu'en général vous ne fassiez tort à personne par votre impatience. Secondement en particulier, que vous vous rendiez toujours aussi traitable que possible, avec chacun de ceux qui vous fréquentent plus ordinairement, ou qui ont affaire avec vous[2], supportant la mauvaise humeur de l'un, la mauvaise grâce de l'autre, la manière d'agir de celui-ci, les légèretés de celui-là, et la trop grande sévérité de cet autre. Car c'est un règlement de de notre Dieu, qui a été publié par son Apôtre, qu'il faut se supporter l'un l'autre[3]. Les autres souffrent bien vos imperfections, pourquoi donc ne voudriez-vous pas supporter les leurs; et comment pourriez-vous sans injustice ne pas vouloir leur rendre la patience qu'ils ont pour vous? Corrigez leurs défauts, si vous le pouvez, à la bonne heure, ce sera une œuvre de charité; mais si vous ne le pouvez pas, supportez-les en priant Dieu qu'il les corrige, car c'est une action de justice à laquelle vous êtes obligé[4].

Que s'il y a quelqu'un qui vous soit plus importun, et plus ennuyeux que tous les autres, ou même qui vous fasse quelque

[1] Deus patientiæ et solatii. *Rom.* xv.

[2] Servum Domini non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes, docilem, et patientem. II *Tim.* II.

[3] Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi. *Gal.* VI.

[4] Ce qu'on ne peut corriger ou en soi ou dans les autres, on doit le supporter avec patience, jusqu'à ce que Dieu en ordonne autrement. *Imitat.*, livr. I,

tort, c'est celui-là principalement qui vous crie par dessus les autres que vous ayez patience envers lui ; ou s'il ne vous le dit pas par sa bouche, la prudence, la raison, la loi éternelle, la charité, l'Evangile, votre bon ange, et Jésus-Christ vous le disent incessamment pour lui[1]. Car ils vous avertissent continuellement que c'est la divine Providence, qui vous a suscité cet importun ou cet ennemi, afin que vous ayez sujet d'exercer la patience à son égard, et de mériter par là que Dieu la pratique envers vous, qu'autrement vous ne devez pas attendre que Dieu vous traite mieux que vous n'avez traité votre prochain, puisqu'il n'y a personne au monde qui puisse autant vous devoir que vous devez à Dieu[2]. Eh bien, êtes-vous dans ce sentiment? Mais n'en jugez pas d'après l'état où vous vous trouvez maintenant, car à cette heure où vous n'avez peut-être personne qui exerce votre patience, vous en croirez ce que vous voudrez; mais ne vous en fiez pas tant à votre croyance, qu'au rapport de ceux qui voient votre mauvaise humeur aussitôt que vous êtes piqué. Ne vous ont-ils jamais rien dit? S'il y en a plusieurs qui vous en aient parlé, croyez que ceux-là qui vous en ont parlé plus librement, sont vos meilleurs amis; ceux qui vous ont moins flatté, ce sont ceux que vous devez plus croire[3]. Mais si jamais on ne vous en a rien dit, c'est un malheur pour vous de n'avoir personne qui vous dise vos vérités ; priez Dieu qu'il vous fasse rencontrer quelqu'un qui ne vous épargne pas ; car autrement jamais vous ne connaîtrez jusques où monte votre colère et votre impatience. En effet, si vous pensez avoir raison, vous ne croyez pas que votre colère soit un vice, et si elle s'est émue sans raison, vous en serez si honteux, que vous chercherez quelque faux prétexte, pour couvrir votre faute. Mais un bon ami vous dira nettement ce qui en est, et vous verrez que vous n'êtes patient, que quand

[1] Dominus præcipit ei, ut malediceret David. II *Reg.* XVI,

[2] Sic Pater meus cœlestis faciet vobis. *S. Matth.* XVIII.

[3] Quam bonum est correptum manifestare pœnitentiam, sic enim effugies voluntarium peccatum. *Eccli.* XX.

vous n'avez rien à souffrir. Mais quelle pauvre patience que celle qui n'a rien à supporter, puisque la patience n'a point d'autres richesses que les souffrances ! Mon Dieu, je n'ose pas vous demander des occasions qui me donnent sujet de souffrir ; car je ne sais si j'aurais assez de force pour les supporter ; mais s'il vous plaît que j'en rencontre, donnez-moi la vertu pour les souffrir, sans m'impatienter, ou pour le moins que je souffre qu'on m'avertisse de mes impatiences, pour m'en humilier[1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment nous demandons à Dieu qu'il ait patience avec nous.

C'est pour le temps passé, pour le présent et pour l'avenir, que nous avons sujet de prier Dieu *qu'il ait patience avec nous.* Pour le passé, à raison de tant de péchés dont nous sommes redevables; pour le présent à cause du mauvais usage que nous faisons du temps, qui ne nous est donné que pour nous amender; et pour l'avenir, car nous avons toujours besoin des grâces de Dieu, pour continuer et pour persévérer jusqu'à la fin. Mais parce que nous n'en abusons que trop, et que cet abus devrait nous en priver, nous le prions qu'il ait patience, qu'il ne se lasse point de nous faire du bien, quoique nous ne lui rendions que du mal.

Mais mon Dieu! cette prière n'est-elle point incivile? N'y a-t-il point de désordre à vous demander, que vous continuiez de nous faire du bien, quand nous ne cessons de vous rendre du mal? Mon fils, il y a sujet d'en douter, selon que tu te laisses aller au mal; car si ce n'est que par inadvertance et par infirmité, ne crains point de m'importuner en me priant d'avoir patience. Mais si tu sais bien que tu fais mal, et que nonobstant cette connaissance, tu ne laisses pas de le faire, et que même tu sois d'autant moins retenu, que tu es moins chatié et que tu sois d'autant plus libre dans ton mal, que je suis plus patient à le supporter; agir ainsi c'est se moquer de moi, c'est vouloir se servir de ma patience pour m'offenser, c'est vouloir me faire encourager ton péché, c'est vouloir me faire accroire qu'on veut ce qu'on ne veut pas. Tu ne peux pas douter qu'une prière

[1] Qui arguit ne irascatur, non enim est hoc correctionis : sed passionis. Neque qui arguitur, ægrè ferat : Medicina enim non inimicitiæ res est. S. Chrys.

faite dans ces conditions, ne peut être mal reçue ; mais c'est à toi d'examiner, si quand tu me la présentes, tu es en cet état.

DEUXIÈME POINT.

Comment Dieu nous demande aussi que nous ayons patience avec lui

C'est aussi notre Dieu qui nous fait cette même demande : *Que nous ayons patience avec lui.* Cela est à la vérité étonnant, que Dieu veuille bien s'abaisser jusqu'à ce point de nous faire la même prière, que nous sommes obligés de lui faire ; mais qu'il est bien plus épouvantable, que Dieu nous octroie notre demande, et que nous lui refusions la sienne ! que Dieu ait patience avec nous, et que nous ne voulions pas l'avoir avec lui !... Mon âme, arrêtons nous à considérer ce désordre; voyons comment il serait bien plus raisonnable que nous fussions soumis à Dieu, ayant à son égard cette patience qu'il nous demande, que de voir Dieu nous être soumis.

La raison est, que nous avons trois notables défauts, qui devraient éloigner sa patience de nous, et qu'il a au contraire trois perfections, qui exigent la nôtre. Nous ne sommes que des ingrats ; nous ne savons pas nous servir de ses grâces, et même nous en abusons ; et il semble que nous ne demandions sa patience, que pour demeurer dans nos dérèglements. Ne méritons-nous pas qu'il nous la refuse ? Mais lui quand il demande la nôtre, c'est par le droit qu'il a de souverain Seigneur, et de maître absolu sur tout ce que nous sommes ; c'est par le droit de sa justice, qui exigeant nécessairement quelques peines de nos péchés, demande par conséquent que nous souffrions ces peines avec patience ; et enfin, c'est sa bonté qui ne demande qu'à nous faire du bien, qu'à nous rendre selon sa promesse, le centuple de tout ce que nous lui donnons par nos bonnes œuvres. Mais parce qu'elles ne sont pas bonnes ni capables de récompense sans vertu et sans patience, il nous la demande par sa bonté, et par tous les biens qu'il nous fait. Et après tout cela, nous la lui refuserons ?... Nous qui n'avons que nos défauts et nos maux à lui présenter, pour l'engager à nous souffrir, et à patienter avec nous; et cependant il y consent, tandis que lui qui n'a que des perfections et des biens à nous représenter pour gagner notre cœur, et l'obliger à la patience, nous n'en voulons rien faire !... Ah mon Dieu ! c'est trop de confusion quand j'y pense, et c'est trop de lâcheté de n'y penser pas assez souvent, et assez efficacement pour y remédier.

TROISIÈME POINT.

Comment le prochain nous fait aussi la même demande.

C'est encore notre prochain qui nous crie : *Que nous ayons patience avec lui*, que nous souffrions ses humeurs, et ses importunités, comme il souffre les nôtres; plus elles sont insupportables, et plus il nous demande d'avoir patience; si nous faisons la sourde oreille au dehors, la conscience nous parle au dedans, et se fait si bien écouter, que nous ne saurions nier l'obligation qui nous est imposée de supporter ceux qui nous supportent, sans nier l'Evangile qui nous rappelle cette obligation. Mais nous dirons peut-être que c'est leur faute, et que c'est à tort qu'ils nous causent de la peine, et que nous ne sommes pas obligés de la souffrir, nous qui ne leur en donnons point de sujet. Disons ce que nous voudrons, mais nous ne dirons jamais rien qui nous exempte de la patience, si nous voulons nous acquitter de nos devoirs; car quels que soient ceux qui nous donnent de la peine, et de quelque manière qu'ils nous causent cette peine, il faut toujours la supporter, si on ne peut l'empêcher; or pour la supporter, et même pour l'empêcher, il faut de la patience, puisqu'autrement vous ne vous délivrez pas de la peine qui se présente.

Ce n'est pas la patience qui fait la peine, mais c'est la peine qui oblige à la patience, si on veut la supporter plus doucement, et avec plus de mérite. Et pourquoi ne le voudriez-vous pas? Répondez... Ah mon Dieu! c'est que nous fuyons toujours la peine; quand on nous parle de patience, nous ne pensons qu'à la peine qu'il faut souffrir, et parce que nous ne voulons point souffrir, nous ne voulons point entendre parler de patience. Mais, mon fils, médite bien ce que je t'ai si souvent dit sur ce sujet; bon gré, malgré, il faut que tu souffres en cette vie; quand on te demande la patience, ce n'est pas simplement pour souffrir; mais c'est pour souffrir comme il faut; car quand tu n'aurais pas la patience tu n'en souffrirais pas moins, et même sans vertu tu souffrirais davantage, et sans mérite, là où la patience fait moins souffrir, et ce peu que l'on souffre par vertu, et avec patience, apporte un grand mérite. N'y a-t-il pas de quoi se faire sage, et se résoudre à la vertu?

SUJET DES MÉDITATIONS DE LA SEMAINE.

Il est pris du dixième chapitre de saint Jean, où notre Seigneur s'entretenant avec les Juifs, leur déclare qu'il est le bon Pasteur, qu'il en remplit tous les bons offices à l'égard de ses brebis, et qu'il attend d'elles qu'elles lui soient soumises. A cette occasion nous considérerons un sujet fort important, dans la vie spirituelle, qui est d'être fidèles à la conduite de Jésus, qui nous gouverne en bon Pasteur, qui nous nourrit, nous défend, nous connaît; il nous aime chacun en particulier, comme s'il n'avait que nous à gouverner. Par où nous devons apprendre à l'aimer nous-mêmes uniquement, et à lui témoigner par des actes l'affection que nous avons pour lui.

LUNDI.

DU SOIN PARTICULIER QUE NOTRE-SEIGNEUR PREND DE CEUX QUI VEULENT SE LAISSER CONDUIRE PAR LUI.

Je vous le dis en vérité : Celui qui entre dans la bergerie par toute autre entrée que par la porte, n'y entre que comme un voleur, car le vrai pasteur n'y entre jamais que par la porte [1].

[1] Amen, amen dico vobis : qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliundè, ille fur est et latro. Qui autem intrat per ostium pastor est ovium. *S. Joan* x.

Le Sujet et la Fin de la Méditation seront de reconnaître tellement le soin particulier que Notre-Seigneur prend de nous, que nous sachions aussi l'obligation qui nous revient de lui être soumis et fidèles.

La Forme est en ces trois points :

1° Du soin particulier que Jésus prend de quelques-uns.

2° Estime que nous devons faire de cette conduite particulière.

3° Fidélité que nous lui devons.

PREMIER POINT.

SOIN PARTICULIER QUE JÉSUS PREND DE QUELQUES-UNS.

Ce sujet du soin particulier que Jésus veut prendre de quelques-uns, est si attrayant et mérite tellement d'être considéré, que lorsque l'occasion s'en présente, ou que l'âme s'y sent attirée, elle peut bien s'y arrêter et penser à loisir qu'il y a une différence entre ce que l'on dit; qu'il n'y a aucune créature dont Dieu n'ait soin en particulier [1], et qu'il y a des créatures dont il a un soin particulier. Il est véritable qu'il n'y a aucune créature que Dieu ne conserve, et n'entretienne autant que sa sagesse le juge nécessaire, de sorte que si quelque chose vient à manquer, ce n'est pas que la providence de Dieu fasse défaut, mais c'est qu'elle juge alors plus à propos, que cette chose manque. Mais aussi, il est certain qu'il y a des créatures de qui elle témoigne prendre un soin plus particulier, en tant qu'elle pourvoit avec plus de soin, à leur assurer les moyens d'arriver à leur fin, et qu'elle dispose si sagement et si puissamment tout ce qui les concerne, qu'enfin elles sont préférées et plus considérées que toutes les autres. Ce qui n'est pas seulement vrai dans la préférence qu'il a faite des hommes sur les autres créatures, mais encore dans l'avantage qu'ont auprès de lui quelques hommes par-dessus les autres; de telle sorte qu'encore qu'il ne refuse rien à personne de ce qui est nécessaire à son salut, il en favorise cependant tellement quelques-uns, que les autres en comparaison semblent être tout à fait disgraciés auprès de lui. C'est ainsi que l'on dit qu'il favorisa davantage Jacob [2] que son

[1] Pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter cura est illi de omnibus *Sap.* VI.

[2] Jacob dilexi, Esau autem odio habui. *Mal.* II; *Rom.*

frère Esaü, et les Israélites plus que toutes les autres nations de la terre; tous les hommes étaient bien le peuple de Dieu, il avait bien quelque soin de tous en général, et de chacun en particulier; néanmoins, les Juifs étaient considérés par sa providence tout particulièrement, parce qu'il les avait choisis pour être servi et honoré par eux, selon les lois et les cérémonies qu'il leur avait prescrites, parce qu'il les défendait et combattait pour eux,et enfin, parce qu'il leur témoignait tous les effets d'un soin particulier [1].

C'est pour cela que David, dans un sentiment de reconnaissance, ne rend pas seulement grâce à Dieu de ce qu'il a ainsi avantagé son peuple plus que les étrangers, mais descendant encore plus particulièrement à ce qui le touche de plus près, il reconnait qu'il lui est obligé, de ce que, parmi les douze tribus de cette sainte nation, il avait toujours montré plus de signes d'affection aux autres [2] qu'à celle de Juda, dont il était issu, puisqu'il l'avait choisie pour en tirer des princes qui gouvernaient les autres; et que parmi toutes les familles de Juda, il avait choisi plus particulièrement celle d'Isaï, pour en faire la famille royale; et que parmi tous les enfants de son Père, il avait été le prendre au milieu des brebis qu'il paissait, pour changer sa houlette en un sceptre; et enfin,que pour mettre le comble à ses honneurs, il avait préféré son bien-aimé Salomon, quoi qu'il ne fut que le cadet de ses enfants, pour le faire héritier de sa couronne. Ainsi, en a-t-il été de tout temps, et il sera toujours vrai de dire, qu'il y en a que Dieu aime, et dont il prend un soin plus particulier et plus obligeant que des autres.

Oui, ce roi du ciel a des favoris comme les rois de la terre, puisqu'il est libre dans ses affections, aussi bien que les

[1] Te elegit Dominus Deus tuus, ut sis ei populus peculiaris, de cunctis populis. *Deut.* VII.

[2] De Juda elegit Principes : porro de domo Juda, domum Patris mei, et de filiis Patris mei placuit ei, ut me eligeret Regem super cunctum Israel, sed et de filiis meis elegit Salòmonem. *Paral.* XXVIII.

hommes; mais il ne peut pas être injuste comme eux, car souvent ils ôtent aux uns la part qui leur est due dans leur amitié, pour en donner aux autres plus qu'il n'est raisonnable. Ceux qui sont moins aimés de lui, n'ont point occasion de s'en plaindre, quoique ceux qui en sont plus chéris, aient un tres grand sujet de l'en louer; et il n'y a personne, quelque disgracié qu'il puisse être des dons naturels ou surnaturels, qui ose lui demander d'autre raison de cette préférence, que celle de sa volonté qui est la règle de toute raison; et pour se servir des termes de Job, personne n'a droit de lui demander, pourquoi il agit ainsi [1], parce qu'il paraît assez que tout en favorisant ceux qu'il aime, il oblige néanmoins les autres, beaucoup plus qu'ils ne le méritent.

De plus, sa bonté s'accorde si bien avec sa justice dans ses affections, qu'ordinairement parlant, il ne met jamais une personne bien avant dans ses bonnes grâces, sans l'exciter d'abord par ses inspirations, à mériter cette grande faveur par sa correspondance et sa fidélité. Et s'il en disgracie quelques-uns, ce n'est jamais que pour leurs fautes et pour leurs crimes, et même qu'après avoir recherché leur amitié[2]; si bien que les plus abandonnés du monde, ne doivent accuser que leur malice, si Dieu n'a plus pour eux que de l'aversion et de la haine, puisqu'il leur a offert son amitié et sa gloire, et qu'il ne s'est fâché contre eux, que parce qu'ils n'ont pas voulu y prendre part.

Or, l'épreuve la plus ordinaire que Dieu fait de ces âmes qu'il veut conduire, c'est de leur faire entendre qu'il attend qu'elles aient une confiance, et une soumission entière à sa conduite. De sorte que si dans les premières lumières et connaissances qu'elles ont de ses volontés, elles s'y rendent fidèles et obéissantes, et qu'elles lui témoignent ne désirer rien tant que de s'attacher parfaitement à ses ordres, en tout ce qui les concerne, elles entrent plus avant dans ses grâces; et elles y avancent toujours à proportion qu'elles lui sont plus fidèles.

[1] Quis dicere potest cur ita facis? *Job.* XII.

[2] Perditio tua ex te Israel : tantummodo in me auxilium tuum.

Comme au contraire, ce qui en éloigne les autres, c'est quand étant invitées à la même faveur d'être conduites par sa sagesse, elles font les difficiles et les renchéries, elles veulent discourir sur sa conduite, en reçoivent une partie et rejettent l'autre. Ah! pauvres âmes, qui pouviez être aussi riches et heureuses que celles, qui jouissent maintenant de la récompense de leur fidélité, vous vous êtes perdues en craignant de perdre quelque intérêt, quelque honneur ou quelque contentement qu'il eût fallu quitter pour suivre votre guide et votre bon pasteur ! Vous n'eussiez rien perdu, car vous n'eussiez fait que changer un petit bien contre un plus grand, que vous eussiez trouvé dans une si heureuse conduite [1].

Mon âme, faisons-nous ce reproche, puisque c'est nous qui nous rendons si peu dociles aux mouvements de Dieu, faisons des actes de foi, d'approbation, de confiance, d'amour, d'indifférence, de résignation, et de soumission sur cette aimable providence de notre Dieu! Disons-lui que nous croyons cette conduite particulière comme très-véritable, que nous l'approuvons comme très-sage et très-juste, que nous espérons avec sa grâce qu'elle nous sera favorable, et qu'ainsi nous nous offrons à faire tout ce qu'il lui plaira de nous ordonner, et que nous nous abandonnons entièrement entre ses bras. O Dieu de mon cœur et de mes espérances, que d'obligations vous aurais-je, si vous me témoigniez, que vous m'avez choisi pour être du nombre de ceux dont vous voulez avoir un soin tout particulier ; mais que de remerciements vous dois-je, puisque vous me donnez presque des assurances, que vous m'avez fait cette faveur, et que vous me répondez dans mon cœur, que vous ne désirez rien tant que de vous allier avec moi par une union très-étroite [2], pourvu qne j'y consente par ma fidélité. Je le veux, et j'accepte présentement toutes les disgrâces qui me sont arrivées, les prenant de votre part, d'aussi bon cœur que si c'étaient des faveurs,

[1] Unusquisque propriam mercedem accipiet secundùm suum laborem, Dei enim sumus adjutores, Dei agricultura estis Dei ædificatio estis. II *Cor*, III.

[2] Sponsabo te mihi in fide. *Osee* II.

puisque je crois qu'elles ne viennent que de vous, et que tout ce qui en vient, ne peut-être que bon.

DEUXIÈME POINT.

DE L'ESTIME QUE NOUS DEVONS FAIRE DE CETTE CONDUITE PARTICULIÈRE.

Il n'y a rien que nous devions tant estimer que cette sainte providence, et cette conduite particulière de Dieu à notre égard; puisqu'elle nous apporte toute sorte de biens, et qu'elle ne nous est pas moins utile qu'agréable, ni moins agréable qu'honorable. Tels sont les biens considérables qu'elle nous procure.

Premièrement, que peut-il y avoir de plus honorable pour nous, que de faire ce que Dieu fait, de faire ce qui lui plait et ce qu'il approuve? Que devons-nous tenir de plus honorable, que ce que Dieu estime l'être?... Et que peut-il estimer de plus honorable que sa conduite, puisqu'elle est inspirée par sa sagesse, sa bonté et sa puissance? Et quoi qu'il puisse nous arriver des disgrâces et des affronts devant les hommes, néanmoins, si ces malheurs n'arrivent que par la providence de Dieu, et qu'on les prenne de sa main; n'est-ce pas une aussi grande sagesse de se laisser conduire dans ces disgrâces que Dieu permet, que ce serait une grande folie de s'opposer à Dieu [1]? Et quoique les hommes en jugeassent autrement, qu'importerait notre honneur, puisque la vérité serait telle devant Dieu, qu'il n'y aurait qu'honneur à se laisser ainsi conduire et gouverner? Que si même les hommes y voulaient regarder de près, que pourraient-ils trouver de plus honorable dans le monde que cette conduite, puisqu'ils n'estiment rien tant que la sagesse et la prudence pour se bien gouverner, et qu'il n'y a point de plus grande sagesse que celle d'un Dieu, qui nous est communiquée par sa conduite; et que par conséquent, il n'y a rien de plus honorable que cette divine conduite; et que c'est cette sagesse dont Salomon parlait, en disant que tous les biens lui étaient

[1] Qui patiens est, multa gubernatur. *Prov.* XIV.

arrivés par son moyen, et qu'il avait reçu de ses mains un honneur que l'on ne pouvait assez estimer [1].

L'autre sorte de bien qui est l'utile, se trouve également dans la sainte providence de notre Dieu, parce que nous y gagnons des trésors éternels, nous y acquérons des richesses spirituelles, et que même il ne nous manque rien des commodités temporelles, qui nous sont nécessaires pour nous faire obtenir notre souverain bien [2]. Car elle ne permet que quelques-uns de ces biens nous manquent, que quand elle sait que leur privation doit nous être plus utile que leur possession. C'est elle qui est l'intendante de notre maison; qui ménage nos revenus, qui règle notre dépense, notre épargne, notre table, qui prend garde à notre santé, qui modère nos occupations et nos délassements, qui a soin de notre réputation, et qui enfin rend la pauvreté, les maladies, les ennuis et les mépris aussi utiles que les richesses, la santé, les divertissements et que l'honneur, parce qu'elle sait ce qui nous est plus utile, et nécessaire pour notre dernière fin [3]. Ne croyez-vous pas que le médecin ou le gouverneur d'un jeune prince ne lui permettrait pas plus de nourriture, plus d'argent, plus de jeu, et de tout autre exercice, s'il reconnaîssait que cela fut bienséant à sa naissance, ou profitable à sa complexion, et ne lui rend-t-il autant de service en lui refusant ce qui lui serait nuisible, comme en lui permettant ce qui lui est nécessaire ? Et pourquoi n'auriez-vous aussi bonne opinion de notre Dieu, qui prend le soin particulier de nous conduire, puisqu'il sait mieux que tout homme, ce qu'il nous faut justement pour être dans l'état où il nous veut, et cet état est le meilleur où nous puissions être, puisqu'il peut ce qu'il sait nous être utile, et

[1] Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius. *Sap.* VII.

[2] Dicite justo quoniam benè, quoniam fructum adinventionum suarum comedet. Væ impio in malum ; retributio enim manuum ejus fiet ei. *Isa.* III.

[3] Audite me domus Jacob, qui portamini a meo utero usque ad senectam, ego ipse et usque ad canos, ego portabo. Ego feci, et ego portabo et salvabo. *Isa.* XLVI.

qu'il n'a pas moins de bonté pour nous en faire part, qu'il a de puissance et de science ? Disons donc encore avec le sage ; que si on cherche l'utile en cette vie, il n'y a rien de meilleur ni de plus profitable, que la sage conduite de notre Dieu ; car il n'y a rien d'utile, si elle ne le fait, et elle ne fait rien qui ne soit profitable [1].

Reste la troisième sorte, qui est l'agréable, qui se trouve tellement attaché à cette divine conduite, qu'il n'y a point d'autre vrai plaisir, ni d'autre solide contentement que celui qu'elle donne, ou qu'elle permet de recevoir d'ailleurs. Car il faut remarquer, que d'avoir plus de plaisir que Dieu n'en permet, ce n'est pas un plaisir pour une bonne âme qui en deviendrait mauvaise ; mais la mesure du plaisir et du contentement, c'est l'ordre, c'est le règlement ou la permission que Dieu donne aux hommes, d'en prendre autant que la raison, et la bonne conscience en peuvent recevoir; de sorte qu'il se trouve ici deux sujets de se tenir toujours joyeux, qui ne sont pas moins agréables l'un que l'autre, quand d'une part vous jouissez de la joie que Dieu vous donne, et que de l'autre, vous êtes aussi content de n'en point ressentir, comme lorsque vous en jouissiez. Car étant assuré que la privation de la joie nous vient aussi bien de la providence de Dieu, que la possession, nous aimons autant cette privation, que la jouissance; puisque la jouissance ne nous était si agréable, qu'en considération de Dieu qui nous la donnait, et que nous trouvons aussi bien Dieu dans la privation du plaisir, que dans la jouissance [2]. Ce qui est si véritable, que quand même Dieu ne se contenterait pas de nous priver de tout plaisir sensible, mais qu'il nous affligerait sensiblement dans notre corps ou dans notre esprit, cette affliction envoyée de Dieu, et prise de sa main, est plus capable de nous consoler que tous les plaisirs du monde, que Dieu ne veut pas que nous ayons; car à proprement parler, rien ne peut consoler

[1] Et si divitiæ appetuntur in vita, quid Sapientia locupletius, quæ operatur omnia? *Sap.* XXVIII.

[2] Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.

et contenter une âme, que ce qui nous vient de Dieu, qu'il soit doux, amer, triste ou joyeux. Il suffit de considérer seulement qu'une sagesse et une bonté divine et infinie ont passé par là, que c'est ce qu'un Dieu juge pour le présent nous être le meilleur et le plus à propos; c'est là ce qui contente si solidement un esprit, qu'il ne faut point lui parler d'autre contentement[1].

Jugez donc si cette conduite n'est pas à estimer, puisqu'elle contient tous les biens que nous saurions souhaiter, et si nous n'avons pas grand tort de nous en retirer, pour aller chercher autre part d'autres biens. O mon Dieu! quand il n'y aurait que votre honneur et votre contentement à nous gouverner, n'est-ce pas un motif suffisant pour nous abandonner à votre gouvernement, sans nous faire considérer nos intérêts, notre plaisir et notre honneur? Oui, mon fils, c'est assez pour un bon fils, de regarder les inclinations et les volontés de son père; mais afin que tu apprennes à me rapporter tes intérêts, je veux te faire voir que je joins les miens aux tiens, et je t'exhorte autant à te laisser conduire pour les biens que tu en recevras, que pour celui que j'y prétends.

TROISIÈME POINT.

DE LA FIDÉLITÉ QUE NOUS LUI DEVONS RENDRE.

C'est à Dieu à nous prévenir par les bénédictions, et à nous attirer à sa conduite, par le moyen de ses grâces; mais c'est à nous de le suivre par notre correspondance et par notre fidélité. Or, cette fidélité consiste à correspondre par les trois puissances de notre âme, aux trois sortes de biens que nous en recevons.

Et premièrement, quant à l'entendement, pour l'honneur, c'est de reconnaître qu'il n'y a rien de plus honorable, rien de plus louable, rien de meilleur, que ce qui vient de la part de Dieu; puisque jamais nous ne nous détournons de sa conduite,

[1] Dominus dedit, Dominus abstulit: sicut Domino placuit, ita factum est, sit nomen Domini benedictum. *Job.* I.

sans nous égarer dans des actions peu raisonnables, dans des imperfections, et dans de grandes fautes[1]. Il n'y a rien qui soit si capable de former un bon entendement que la vérité et la sagesse, et où trouverez-vous mieux cette vérité et cette sagesse, que dans la conduite de Dieu ? et où par conséquent l'entendement doit-il s'arrêter, plutôt qu'en cette sage et divine conduite? Il est vrai qu'il arrive souvent des accidents qui choquent l'entendement, et qui semblent renverser la raison, mais soyez ferme sur cette vérité : Qu'il n'arrive rien que Dieu ne le permette, qu'il ne permet rien que sagement, et dont il ne sache tirer sa gloire et notre bien[2].

Secondement, quant à la volonté pour l'utile, n'affectionnez rien que ce qui peut vous servir pour parvenir à votre fin dernière ; ne vous procurez rien pour être utile, que ce que Dieu a ordonné devoir vous profiter pour ce dessein ; ne chérissez rien comme votre bien, que ce qu'il désire que vous chérissiez, pour ce souverain bien, n'ayez pour cela ni désir, ni crainte, ni espérance, qu'autant que sa sainte volonté le permettra ; contentez-vous de faire tout le possible, et ne prétendez point à l'impossible ; n'aimez en tout que l'amour de votre Dieu, ou plutôt le Dieu de votre amour[3].

Enfin, quant à la mémoire, pour l'agréable, quand vous vous trouverez contristé de la privation des contentements sensibles, ou que même vous vous sentirez trop joyeux par leur jouissance, souvenez-vous qu'il y a un Dieu qui ordonne tout, et dites avec David : C'est le Seigneur tout Puissant qui me conduit[4]; c'est pourquoi comme je suis assuré que rien ne me manquera jamais, dans ce monde, qui me soit nécessaire, et que dans l'autre il me mettra dans un lieu où j'aurai tous les plaisirs imaginables, je dois chasser de mon cœur toute sorte

[1] Nihil melius quam timor Dei, et nihil dulcius quam respicere in mandatis Domini. Gloria magna est sequi Dominum, longitudo enim dierum assumetur ab eo. *Eccli.* XXIII.

[2] Nihil in terra sine causa fit et de homo non oritur dolor. *Job.* III.

[3] Ut stetis perfecti, et pleni in omni voluntate Dei. *Coloss.* IV.

[4] Dominus regit me, et nihil mihi deerit, in loco pascuæ ibi me collocavit. *Psalm.* XXII.

de crainte et de tristesse[1]. En conscience, ces trois devoirs de reconnaissance que vous devez rendre à la conduite de Dieu, ne sont-ils pas bien justes? Ne les lui refusez donc jamais; et comme il dit tous les jours à votre âme, si elle l'aime, ce qu'il dit une fois à sa chère épouse sainte Catherine de Sienne : Ma fille ne pense qu'à moi, si tu veux que je pense à toi. Répondez-lui comme toutes les âmes fidèles : Que vous le conjurez de vous donner par sa grâce cette sainte pensée, qui détournera votre esprit des créatures et de vous-même, pour ne plus se porter que vers lui; puisqu'il sait bien que nous sommes naturellement si misérables, que notre cœur ne saurait concevoir cette bonne pensée, si son Saint Esprit ne nous la donne. Mon Dieu, permettez-moi donc, de vous conjurer par votre bonté, que ce soit là, s'il vous plaît, le premier effet du soin particulier qu'elle veut prendre de ma conduite, de m'y reposer tellement, que je ne fasse plus rien, que ce qu'il faut faire, pour me laisser conduire.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du soin particulier que Jésus prend de quelques-uns.

Dieu a soin de tous en particulier; mais cela n'empêche pas qu'il n'ait un soin plus particulier de quelques-uns. Ce qu'il faisait pour les biens de ce monde à Jacob, aux Israélites, à David, à Salomon, et aux autres qui étaient préférés, et plus avantagés, il le fait pour les grâces, et les biens spirituels aux âmes qu'il choisit, pour être gouvernées et conduites par ses soins, qu'il emploie tout particulièrement en leur faveur. Mais aussi, il faut que ces âmes choisies lui témoignent de la fidélité, et celles qui lui en donnent plus de témoignages, sont toujours jugées préférables à celles, qui consentent difficilement à se laisser conduire par lui. Mon âme voudrais-tu bien te soustraire entièrement à sa direction? Et pourquoi t'en retires-tu en partie? puisqu'il ne se plaît point à conduire des âmes, qui ne lui sont point soumises?...

[1] Renuit consolari anima mea memor fui Dei, et delectatus sum, et exercitatus sum, et defecit spiritus meus. *Psalm.* LXXVI.

DEUXIÈME POINT.

De l'estime que nous devons faire de cette conduite particulière.

Pour faire de cette divine conduite l'estime qu'il en faut faire, considérez que tout le bien que vous sauriez souhaiter s'y trouve. Car elle est honorable, puisqu'elle est fondée sur la sagesse d'un Dieu, où l'on doit mettre tout son honneur. Elle est utile et profitable, puisque rien ne peut nous manquer, quand la toute-puissance prend soin de nous pourvoir et de nous assister. Et elle est délectable, dans la pensée que tout ce qui nous arrive, nous vient de sa part, et que rien ne peut arriver de meilleur, que ce qu'une sagesse et une bonté infinie ont jugé et voulu qu'il nous arrivât. Oh! quelle consolation de penser, en quelque lieu, et en quelque disposition qu'on soit, quand on n'y est que par la conduite de Dieu, que c'est là que Dieu nous veut. C'est ce qui fait le paradis; car si les bienheureux savaient que Dieu les voulût autre part, que dans le ciel, ils s'en iraient où Dieu les veut, ou ils ne seraient plus bienheureux dans le ciel. Par là vous voyez, qu'il ne faut pas moins estimer la conduite de Dieu, qu'on estime le paradis.

TROISIÈME POINT.

De la fidélité que nous lui devons rendre.

Vous témoignerez l'estime que vous en faites par la fidélité que vous lui rendrez, et votre fidélité paraîtra en employant les trois facultés de votre âme, pour correspondre aux trois biens qui vous reviennent de cette sainte conduite. Exercez votre entendement à croire, et à concevoir l'honneur qui vous revient d'être conduit par une telle sagesse; et si elle permet des accidents qui étonnent la raison, ne discourez point sur cette permission, étant assuré qu'elle est très-juste, et qu'elle est d'autant plus adorable, qu'elle est moins intelligible. Inclinez tellement votre volonté à ce bien utile qu'elle vous procure, que vous n'aimiez d'autre utilité que celle qui sert à aimer mieux votre Dieu, et à parvenir plus assurément à votre fin dernière, et que vous aimiez aussi tout ce qui peut vous y servir, quoique d'ailleurs il fut pénible. Enfin, entretenez votre mémoire dans la pensée, que Dieu pense à vous, et que ce soit là votre unique plaisir, de penser à lui; car moins vous vous occuperez du reste, pour ne vous arrêter qu'en Dieu, et plus Dieu s'occupera de vous, et les pensées de Dieu sur vous, vous seront toujours bien plus avantageuses, que celles que vous pourriez avoir. O mon Dieu, sans lequel je ne puis rien penser de bon, que ce soit là, s'il vous plaît, le premier effet de votre sainte conduite, de me faire continuellement penser à vous.

MARDI.

DU PREMIER SOIN DU BON PASTEUR, QUI EST DE PAITRE SES BREBIS.

Je suis aussi la seule porte de la bergerie, personne n'y peut entrer pour s'y sauver que par moi, et personne aussi n'en peut sortir pour trouver les bons paturages, que par ce moyen [1].

LE SUJET ET LA FIN de la méditation seront qu'après avoir reconnu que nous avons besoin de nourriture spirituelle, et que Jésus-Christ nous la donne telle qu'il nous la faut, nous nous pénétrions de l'obligation de nous en servir.

LA FORME est en ces trois points :

1° Notre âme a besoin de se nourrir aussi bien que notre corps.

2° Notre-Seigneur s'étant fait notre pasteur, nous a préparé de quoi nourrir nos âmes.

3° Nous sommes obligés de nous servir de cette nourriture spirituelle.

PREMIER POINT.

NOTRE AME A BESOIN DE SE NOURRIR COMME NOTRE CORPS.

Nous ne reconnaîtrons jamais mieux l'obligation que nous avons, de nous servir de la nourriture que notre bon Pasteur nous présente, qu'après avoir reconnu la nécessité où nous sommes de nourrir nos âmes aussi bien que nos corps, et qu'il nous faut pour cet effet un Pasteur aussi bien qu'à une simple brebis. La raison qui nous démontre le besoin que nous avons de la nourriture pour notre âme est, que, comme la chaleur naturelle qui épuise continuellement le principe vital de notre corps, nous oblige à réparer cette perte, en nous assimilant les sucs que nous fournissent les aliments que nous prenons [1]; de même, l'ardeur de la concupiscence qui sans cesse épuise et affaiblit le juste tempérament de notre âme, bien qu'elle soit

[1] Amen, amen dico vobis, quia ego sum ostium ovium, omnes quotquot venerunt fures sunt, et non audierunt eos oves. Ego sum ostium, per me si quis introierit, salvabitur, et ingredietur, et pascua inveniet. S. *Joan.* x.

immortelle, nous contraint à chercher un aliment qui soit propre à la nourrir et à l'entretenir dans sa vie spirituelle et surnaturelle, qui est la vie de la grâce. Et comme la divine Providence nous a fourni la plupart des animaux et des plantes, pour être les aliments de notre vie corporelle, et nous a donné un appétit pour les rechercher, elle n'a pas été moins soigneuse pour notre vie spirituelle, nous préparant une infinité de viandes différentes pour la soutenir, et nous invitant à les goûter par le désir naturel que nous avons de la vérité et de la vertu, et encore plus par ses inspirations et par ses grâces, depuis que cet appétit a été dépravé par le péché [1]. Dieu a pourvu l'homme d'un pain capable de nourrir son entendement, dit la sainte Ecriture [2]; et, comme Jésus-Christ répondit de sa propre bouche au démon, qui voulait le tenter de gourmandise : L'homme ne vit qu'à moitié par le pain matériel, qui soutient son corps, parce que son âme, qui est la meilleure partie de lui-même, se nourrit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu [3].

Il est vrai qu'il y a cette différence, que l'homme n'étant plus enfant, sait se nourrir tout seul, quant au corps; mais pour son âme, il n'a pas moins besoin d'un pasteur, tout homme qu'il soit, qu'une brebis; puisqu'il est aussi peu capable de se porter lui seul à la recherche de sa nourriture spirituelle, que cet animal, qui a besoin plus que tous les autres, pour se nourrir, d'un berger qui le mène et le ramène tous les jours. L'homme a même ce désavantage sur la brebis, que non-seulement il ne peut pas lui seul se procurer de ce qui lui est nécessaire pour son entretien spirituel, mais qu'il peut de plus s'opposer à ce qu'on l'en pourvoie, ou refuser de s'en servir, et prendre plutôt ce qui lui est contraire et nuisible. En effet, nous ne voyons que trop souvent la plus grande partie des hommes mourir faute de nourriture ; non pas que la nourriture leur fasse défaut, mais

[1] Comedite amici et bibite : et inebriamini charissimi. *Cant.* v.

[2] Cibavit illum pane vitæ, et intellectûs. *Eccli.* xv.

[3] Non ex solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. S. *Matth.* iv.

parce qu'ils ne veulent pas en user, ou qu'ils en prennent une autre qui est mauvaise, et qui les fait mourir au milieu même de l'abondance[1]. Oh! que l'homme est misérable, s'il est abandonné à sa propre conduite! Mais qu'il est heureux, s'il se laisse conduire, puisqu'il a un Pasteur qui n'a pas moins de bonne volonté pour lui, que d'adresse pour le faire profiter sous sa conduite. Mon Jésus, faites-moi tellement reconnaître ma misère, que je reconnaisse aussi mon bonheur, afin que je ne cause point mon malheur, puisque je peux par votre grâce en sortir et me rendre heureux.

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR S'ÉTANT FAIT NOTRE PASTEUR NOUS A PRÉPARÉ DE QUOI NOURRIR NOS AMES.

Puisque l'homme, ainsi que dit le Psalmiste[2], s'était fait semblable aux animaux, Dieu s'étant fait homme, s'est fait son Pasteur, et lui a preparé trois sortes de nourritures, qu'il a choisies pour l'entretenir, et pour le faire croître dans sa vie naturelle.

L'une est sa parole divine[3] qu'il prononce à l'oreille du corps et de l'âme ; elle a la force et la vertu de le nourrir, quand elle est reçue, quand elle est crue et revérée comme elle le mérite, et que le Pasteur lui donne la force et la vertu.

Ses inspirations sont l'autre sorte de nourriture ; elles se reçoivent plus interieurement, et plus particulièrement dans l'âme, et l'âme s'en nourrit d'autant mieux, qu'elle se rend plus attentive à les écouter et plus fidèle à les suivre.

La troisième est son corps[4], qu'il nous a laissé dans le Sa-

[1] Qui vescebantur voluptuosè interierunt in viis, qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora. *Thren.* IV.

[2] Homo cum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. *Psalm.* XLVIII.

[3] Prope est verbum in ore tuo, et in corde tuo. *Rom.* X ; *Deut.* XXX.

[4] Caro mea verè est cibus. *S. Ioan.* VI.

crement, pour être aussi bien lui-même notre nourriture, qu'il est le Pasteur qui la présente. Oh! quel amour!... Vit-on jamais rien de semblable? vit-on jamais pasteur se donner à manger à ses brebis [1]? Ne voit-on pas plutôt que le troupeau sert de nourriture à son pasteur ou à son maître? Et même ne voit-on pas des mères donner leurs enfants à nourrir à d'autres femmes? Mais moi, dit notre grand Pasteur, je veux nourrir les miens moi-même, je veux les nourrir de moi-même. Et ce qui est admirable, ce que ne font pas les autres pasteurs, c'est qu'après qu'il a laissé pour tous une même nourriture, il la distribue en particulier à chacun, avec tant de soin et d'adresse qu'elle devient aussi particulière, que si elle n'eût été préparée que pour cette seule âme, qu'il nourrit. Car d'une même parole et d'un même Sacrement, il opère dans chacun de nous autant de diverses opérations de vie, et d'effets divers que chacun en a diversement besoin, et que les uns sont plus ou moins disposés à en profiter.

Ce n'est pas le berger qui donne la vertu ou la propriété à l'herbe de nourrir sa brebis; les pasteurs mêmes de nos âmes n'ont pas la puissance de savoir les nourrir aussi justement qu'elles en sont capables, ou qu'elles en ont besoin; il n'appartient qu'à celui qui est le pasteur des pasteurs, qui voit mieux le fond de l'âme que l'âme elle-même, de lui donner sa nourriture et sa vie au point et au degré qu'il lui faut, pourvu qu'elle la reçoive aussi volontiers qu'il la lui donne [2]. De plus, il a encore cette puissance de se faire aussi bien recevoir, quand il le veut, comme de se donner. C'est lui qui, étant avec nous, dans le moment que nous entendons, que nous lisons ou méditons sa parole, et que nous communions, ne manque jamais de distribuer la nourriture, et d'appliquer les remèdes aux facultés de l'âme, à ses appétits et à ses passions, avec tant de sagesse,

[1] Quis Pastor oves proprio pascit cruore? etc. S. Chrys. hom. LXXXIII *in Matth.*

[2] Secundum operationem, in mensuram uniuscujusque membri. *Ephes.* IV.

de mesure, et de proportion, que non-seulement chaque âme a justement ce qu'il lui faut, mais que chaque puissance et chaque faculté de l'âme est pourvue et assistée selon son besoin. Il est comme une mère-nourrice [1] qui coupe les morceaux de chacun de ses enfants, selon leur tempérament et leur besoin. Il est comme un médecin qui traite chacun de ses malades selon son tempérament et ses maladies.

Disons encore mieux, il est comme l'estomac, qui d'une même viande qu'il a reçue et digérée, en distribue la part qu'il faut à chaque membre du corps suivant ses besoins, faisant qu'une partie soit dure pour les os, l'autre molle et liquide pour la chair et le sang, et ainsi du reste. De même notre Jésus étant reçu dans l'âme, soit par la communion, soit par la méditation, y opère autant d'effets différents de nourriture et de vie, qu'il y a de sujets divers qui sont capables de recevoir une sorte de grâce, qu'un autre ne pourrait recevoir. C'est là nourrir, c'est entretenir et conserver la vie. Quoiqu'on n'y prenne pas garde, et que nous ne nous en apercevions presque point, l'effet ne laisse pas de se produire, comme nous savons, sans voir autrement que par les effets, que l'estomac rend au corps les bons offices dont nous avons parlé. N'est-ce pas ce que l'Apôtre nous déclare quand il dit de Jésus-Christ, qu'il divise et donne tellement à chacun la part qu'il doit avoir dans ses dons, que personne n'a rien que selon la mesure de sa distribution [2]; et je vous laisse à penser si cette mesure n'est pas proportionnée à la capacité, et au besoin de l'âme qui la reçoit?

C'est donc être pasteur de nourrir ainsi, et si on peut le dire, c'est être plus que pasteur, de présenter à une âme non-seulement de quoi manger et se nourrir, mais de manger en quelque façon, et de digérer la viande avec celle qui s'en nourrit. C'est là son premier soin de pasteur, c'est le premier effet de sa conduite, c'est le premier bienfait que nous devons reconnaître et estimer, autant que nous estimons la vie de l'âme; car

[1] Tamquam si nutrix foveat filios suos. I *Thess.* II.

[2] Unicuique nostrùm data est gratia, secundùm mensuram donationis Christi etc. *Ephes.* IV.

c'est la conserver et la donner, autant de fois que nous la perdrions s'il ne la conservait. Oh! que peu de personnes reconnaissent ce grand bienfait, que peu l'en remercient, et que peu y prennent garde[1]!... Mon âme, y avais tu pensé? aurais-tu cru ceci : Que ton Jésus eût bien voulu prendre un soin si particulier de ton avancement que, lorsque tu médites quelque vérité, oui maintenant que tu considères ces vérités, il est présent pour te rendre ce bon office que tu viens d'entendre, en te faisant concevoir et aimer ce qu'il faut particulièrement que tu en apprennes, pour ton entretien et ton profit dans la vie spirituelle. Oh! quelle grâce, quelle bonté, quel motif de nous rendre attentifs et dociles, pour le laisser faire en ce temps d'oraison ; et quelle obligation de faire après, de notre part, ce que nous aurons reconnu devoir faire. Mon bon Pasteur, puisque vous prenez ainsi tant de soin de ma pauvre âme, je n'ai plus rien à vous demander, sinon qu'il vous plaise de continuer, et de me faire cette grâce, que je ne me rende point méconnaissante et indigne d'une telle faveur; mais que plutôt je sois aussi fidèle à me laisser nourrir, et à recevoir vos biens, que vous êtes empressé à me les communiquer.

TROISIÈME POINT.

NOUS SOMMES OBLIGÉS DE NOUS BIEN SERVIR DE CETTE NOURRITURE SPIRITUELLE.

La résolution que nous devons prendre est de nous servir dignement de cette divine nourriture, nous persuadant fermement que nous n'y sommes pas moins obligés, que d'entretenir la vie du corps par les moyens qui nous sont donnés. Autrement, ce serait faire moins de cas de notre âme que de notre corps, et de l'âme même de Jésus qu'il a donnée pour nourrir la nôtre, et pour nous faire reconnaître le cas que nous devons en faire. Comme donc la personne qui se laisserait mourir, faute de manger, ayant de quoi se nourrir, serait coupable de sa mort, et criminelle devant Dieu[2]; de même

[1] Quos educavi et contrivi, inimicus meus consumpsit eos. *Thren.* II.

[2] Et quare motiemini domus Israel? quia nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus. *Ezec.* XVIII.

quiconque viendrait à mourir, faute de prendre cette nourriture spirituelle, qu'il peut prendre aussi aisément qu'il veut, ne serait-il pas grandement blâmable devant Dieu, qui lui a laissé un moyen si puissant de conserver la vie et la santé ; moyen si facile à prendre, qu'il ne faut que vouloir s'en servir?... Mais comme le nombre de ceux qui meurent faute de nourriture, est moindre que le nombre de ceux qui ne la prennent pas bien, parce qu'ils cherchent plutôt le plaisir que la satisfaction d'un besoin ; de même s'en trouve-t-il davantage, parmi les personnes spirituelles, qui se nuisent en n'usant pas comme ils devraient de ces divines viandes, qu'en s'en privant. Et parce que vous pouvez être de celles-là, voyez comment il faut y remédier. Remarquez que, comme on peut être incommodé par les viandes, ou à raison d'une indisposition précédente, ou parce qu'on ne se comporte pas bien en les prenant, ou enfin à raison de quelque accident qui arrive après les avoir prises ; de même, si nous venons à faillir dans l'usage de notre nourriture spirituelle, c'est ou avant le repas, ou dans l'instant que nous le prenons, ou après qu'on l'a pris, et c'est maintenant qu'il faut appliquer le remède.

Premièrement donc, celui qui se mettrait à table sans appétit, soit que déjà il soit chargé de viandes, ou rempli de mauvaises humeurs qui lui donnent un dégoût de la nourriture, celui-là pourrait s'en trouver mal ; de même cette âme qui est remplie des vanités du monde, et qui s'approche de la lecture, de la méditation et de la communion, avec quelque dégoût ou sans l'appétit, et le désir qu'il faudrait y apporter, n'en retirera pas le profit qu'elle eût remporté, si elle eût été mieux disposée. Qu'en pensez-vous [1] ?...

Secondement, celui qui mange avec trop d'avidité, et ne se donne pas le loisir de mâcher ses morceaux, ne les digérera pas; et la nourriture qu'il aura prise l'incommodera plus qu'elle

[1] Huc fastidiosi jam venimus, nescimus quid desiderare debeamus. Tantòque se amplius fastidii nostri morbus exaggerat, quantò se magis ab esu illius dulcedinis animus elongat. S. Greg. hom. XXXVI *in Evang.*; *Levit.* II.

ne lui servira. C'est ainsi qu'il arrive souvent qu'on ne profite point de ce qui devrait nous nourrir, car on le prend trop à la hâte; on ne le considère et on ne le médite, pour ainsi dire, point du tout, on n'en remarque pas les particularités; on ne s'applique pas ce qu'on entend dans les sermons et les exhortations, ni ce qu'on lit dans les livres; on ne réfléchit pas aux desseins particuliers que peut avoir Notre-Seigneur quand il se donne à nous dans la communion, ni aux effets qu'il veut opérer; mais pourvu qu'on n'ait pas beaucoup de distractions ou d'aridités bien sensibles, on se contente, et on croit en avoir assez fait. Ne le croyez pas, et souvenez-vous de ce que vous pouvez avoir médité autrefois sur ce sujet, et de ce que dit l'Ecriture, qu'un animal qui ne rumine pas après qu'il a mangé, et qui n'a pas le pied fendu, est réputé immonde, et n'est pas digne d'être offert à Dieu. Ce qui signifie qu'un homme qui ne médite pas les vérités qui lui ont été communiquées, qui ne sait pas se les approprier par la méditation, et les appliquer aux occasions par l'action, n'est pas capable de se rendre agréable à son Dieu.

Enfin, vous savez bien que si après le repas on se mettait aussitôt au lit pour dormir, ou qu'on se livrât à un exercice trop violent, ce serait s'exposer à être indisposé. Et ne savez-vous pas aussi que celui qui veut se reposer, sans rien faire de ce qu'il doit après ses exercices et ses entretiens spirituels, ou qui en veut trop faire, se perd, parce que les grâces qui nous sont données ne sauraient demeurer oisives; il faut qu'elles travaillent, ou qu'elles se retirent; mais aussi celui qui veut travailler plus qu'il n'a de grâces, succombe au travail, et mérite de perdre ce qu'il avait, pour n'avoir pas su le ménager[1]. Dieu a bien égard à votre disposition pour vous donner ses grâces, et pourquoi n'avez-vous pas égard aux grâces de Dieu, en disposant de votre loisir ou de votre travail? Reconnaissez

[1] Exhibeamus omnem hominem perfectum in Christo Jesu, in quo et laboro, certando secundùm operationem ejus, quam operatur in me, in virtute. *Coloss.* 1.

les fautes que vous commettez à ce sujet. Quand il y va de la vie, les fautes ne sont pas petites, et c'est aller de mal en pis, quand on ne reçoit pas bien les remèdes qui devaient réparer les maux passés. O mon Dieu, que n'avez-vous pas fait, pour nous faire du bien, et que ne faisons-nous pas, pour nous faire du mal?... Mais n'êtes-vous pas plus puissant que nous, et votre bonté n'est-elle pas plus grande que notre malice; d'où vient donc que je suis plus capable de ressentir les effets du mal que je me cause, que le bien que vous me faites? Mon fils, c'est que le bien ne se fait que par la rencontre de toutes ses causes, et qu'un seul défaut suffit pour causer tout le mal.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre âme a besoin de nourriture et de pasteur.

Quoique l'âme soit immortelle, nous disons néanmoins qu'elle meurt quand elle perd la vie de la grâce, ce qui lui arriverait, si elle ne prenait sa nourriture, comme le corps pour se soutenir doit prendre la sienne, parce que le feu de la concupiscence consume sa vie spirituelle, comme la chaleur naturelle consume celle du corps. Elle mourrait encore, si elle n'avait pas aussi, comme la brebis, un pasteur chargé de pourvoir à sa nourriture, car comme elle, elle ne peut seule se la procurer. L'âme est même inférieure à la brebis, en ce qu'elle s'oppose à sa nourriture, ou en la refusant, ou en prenant celle qui lui est contraire et nuisible. Oh! quelle misère de nos âmes, qui peuvent moins que les animaux se nourrir elles-mêmes! Mais quel bonheur qu'elles aient un pasteur, qui peut les nourrir du pain des anges, si elles veulent se laisser conduire par lui!...

DEUXIÈME POINT.

Notre-Seigneur s'étant fait notre Pasteur nous a préparé de quoi nourrir nos âmes.

C'est beaucoup que Notre-Seigneur veuille lui-même nous nourrir de sa parole et de ses inspirations; mais c'est plus encore qu'il veuille nous nourrir de lui-même, et se faire non-seulement notre pasteur, mais notre nourriture, en nous donnant son propre corps et son âme, et en faisant que d'une même viande, chaque âme reçoive autant de nourriture qu'il

lui en faut pour s'entretenir, et pour croître dans la vie spirituelle et surnaturelle ! Car comme l'estomac distribue à chaque membre du corps la partie de l'aliment qu'il lui faut, et qu'il la diversifie selon la diversité de tant de membres; de même ce divin pasteur accorde à toutes les puissances, aux appétits et aux passions de l'âme ce qui leur est propre et nécessaire, pour ne vivre que de la vie spirituelle et raisonnable. O mon Dieu, quelle faveur! et qui eût jamais cru que vous vous fussiez arrêté à des emplois si petits et si peu considérables?... Mon âme, apprends à vivre, et entends aujourd'hui qu'il n'y a rien de si petit dans la vie spirituelle, qui ne devienne grand, étant animé de la vie d'un Dieu, qui se fait ta nourriture, qui te donne son âme, et sa propre vie, afin que ce ne soit qu'une même vie de la sienne, et de la tienne, et que tu apprennes à faire autant de cas de ta vie spirituelle dans toutes ses parties et dans ses effets, que tu estimerais la vie même de ton Jésus.

TROISIÈME POINT.

Nous sommes obligés de nous bien servir de cette nourriture spirituelle.

Pour en profiter ainsi que nous le devons, remarquons que, comme on se trouve incommodé par la nourriture, ou à raison d'une mauvaise disposition précédente, ou parce qu'on ne s'est pas bien comporté en la prenant, ou enfin à raison de quelque accident qui arrive après le repas; de même nous pouvons faillir dans l'usage de notre nourriture spirituelle, avant le repas, dans le temps que nous le prenons, ou après l'avoir pris. C'est ce qu'il faut maintenant considérer, pour y remédier. Ne seriez-vous pas bien misérable, si ne pouvant vous nourrir vous-même, vous empêchiez votre pasteur lui-même de vous nourrir et de vous faire du bien?...

Mais mon Dieu, n'êtes-vous pas plus fort que moi, et comment puis-je donc vous empêcher de faire ce qui vous plaît? Ecoutez sa réponse, et tremblez en l'écoutant...

MERCREDI.

D'UN AUTRE SOIN DE NOTRE BON PASTEUR, QUI EST DE DÉFENDRE SON TROUPEAU.

Le voleur ne s'introduit dans le bercail que pour dérober ou pour égorger les brebis; mais moi, qui suis le vrai pasteur, je n'y entre jamais que pour leur conserver la vie, et pour les faire croître [1].

Le Sujet et la Fin de la méditation seront d'apprendre, et de se résoudre à nous laisser défendre par ce bon pasteur contre nos ennemis.

La Forme est en ces trois points :

1° Tous les ennemis du troupeau de Jésus-Christ nous sont représentés dans ces trois mots : *de larron, de loup et de mercenaire.*

3° Il n'y en a pas un contre lequel notre bon Pasteur ne soit prêt à nous défendre.

3° Il faut pour cela lui permettre de nous secourir.

PREMIER POINT.

TOUS LES ENNEMIS DU TROUPEAU DE JÉSUS-CHRIST NOUS SONT REPRÉSENTÉS PAR CES TROIS MOTS : *de larron, de loup et de mercenaire.*

A peine se trouve-t-il un animal au monde qui soit plus exposé que les brebis, et qui soit plus faible pour se défendre, si elles ne sont gardées et secourues par un fidèle pasteur.

Elles sont tous les jours au milieu des champs, et souvent même elles y passent les nuits, si bien que si quelque loup ou quelque voleur les attaque, elles ne peuvent se défendre, et ne savent où se réfugier; elles n'ont ni armure au dehors, ni courage au dedans, de sorte qu'elles ne pourront échapper ni à la dent du loup, ni aux mains des larrons, si leur berger ne prend soin de les en préserver. Si ce berger n'est qu'un mercenaire, qui ne les garde que pour son profit particulier, et qui

[1] Fur non venit nisi ut furetur et mactet, et perdat, Ego veni ut vitam habeant, et amplius habeant. *S. Joan.* xx.

par conséquent ne voudra pas mettre sa vie en danger, pour garder la leur, il s'enfuira tout aussitôt, et il laissera perdre ces pauvres animaux qu'il devrait conserver [1]. Voilà le danger où se trouvent nos âmes, si elles ne sont secourues par celui qui s'est fait leur Pasteur. Elles sont continuellement épiées par un voleur, qui ne cherche que les occasions de les enlever à leur maître; elles sont environnées de loups et de lions, qui ne font que rôder à l'entour [2]; n'ayant donc qu'un pasteur mercenaire, si elles n'ont leur Jésus, sans doute elles sont exposées à devenir leur proie et à mourir.

Le voleur de notre âme, c'est son amour propre, qui fait tout ce qu'il peut tous les jours pour la dérober à son Dieu et se l'approprier, en lui enlevant le mérite de toutes ses actions, ou par la vanité, ou par le plaisir, ou par l'intérêt [3]. Il la prive ainsi de sa vie spirituelle, et la dérobe à celui à qui elle appartient, comme à son principe et à sa fin [4].

Le loup ravissant, c'est le démon, qui s'appelle tantôt lion, tantôt serpent, tantôt dragon, et quelquefois d'un autre nom, selon la variété des maux qu'il nous fait; mais peu importe le nom, puisque nous sommes assurés de cette vérité, qu'il rôde incessamment autour du bercail, pour trouver le moyen de dévorer quelqu'une de ses brebis [5]; et il n'y a loup, ni bête carnassière qui soit si adroite pour enlever sa proie que ce loup infernal, ni brebis si faciles à se laisser prendre que nos âmes.

Enfin, le monde à qui on se confie, n'est qu'un vrai mercenaire, qui nous abandonne aussitôt qu'il y va de ses intérêts, aussitôt qu'il craint de perdre quelque chose, ou qu'il n'espère rien avec nous; et ce n'est pas être moins ennemi que les autres, quand on fait semblant d'être ami, et qu'on abandonne dans le besoin.

[1] Mercenarius videt lupum venientem, et dimittit oves et fugit, et lupus rapit, et dispergit oves. *S. Joan.* x.

[2] I *S. Pet.* v.

[3] Væ qui prædaris! *Isa.* XXXIII.

[4] Fur ingressus est spolians. *Osee* VII.

[5] Sicut oves in medio luporum. *S. Matth.* v.

N'entendez pas, par ce monde mercenaire, vos pasteurs spirituels que vous devez trop respecter pour en parler ainsi, et qui ne manqueront pas de vous assister quand vous y aurez recours. Mais parce que, dans la plupart de vos tentations, de vos doutes, de vos difficultés et de vos affaires vous consultez plutôt quelque ami que vous aurez, selon l'affection naturelle et humaine, que votre pasteur ou votre directeur, c'est cet ami du monde qui est votre pasteur mercenaire, et il vous trahira si vous n'y prenez garde. Il est du monde, quand il n'est votre ami que par des considérations mondaines, ou des affections de la nature, qui se plaît dans son humeur, dans son esprit, ou qui en attend du plaisir, de l'honneur et quelque bien. Il est comme votre pasteur, parce que vous vous fiez à lui, que vous lui confiez vos desseins, vos pensées, et presque tout votre intérieur. Il est mercenaire, car cette amitié n'est fondée de part et d'autre que sur la nature, qui n'a point d'autre motif ni d'autre vue que ses intérêts et ses contentements. Il vous trahira, quand il ne vous donnera que des avis selon la raison inférieure, c'est-à-dire selon les maximes du monde, les considérations de la vie présente, les intérêts et les désirs de la nature corrompue [1]. Car étant homme du monde, ne marchant que d'après ces principes du monde, il croirait vous tromper s'il vous parlait autrement que comme il sait ; et c'est alors qu'il vous trompe davantage, quand il pense mieux dire, car celui qui parle mieux selon le monde, en affaires de conscience, c'est celui qui se trompe mieux et ceux qui l'entendent parler. Cependant, parce que c'est votre ami, vous le croirez, et s'il arrive que vous en communiquiez quelque chose à votre véritable pasteur et directeur, et qu'il vous dise le contraire, vous n'en croirez rien, et vous ne vous persuaderez pas qu'il vous aime autant que l'autre ; et partant, vous en tirerez la conséquence qu'il ne mérite pas d'être cru ni suivi. Mais pourquoi ne vous persuadez-vous pas

[1] Si largitus fueris, assumet te, et si non habueris, derelinquet te.
Si habes, convivet tecum, et evacuabit te et ipse non dolebit super te. *Eccli.* XIII, 6.

qu'il vous aime ? parce que cet ami du monde ne parle que selon la nature et selon le monde, et que son langage flatte et plaît davantage ; tandis que l'autre ne parlant que selon l'Evangile, qui ne connaît pas la flatterie, déclare nettement quand il faut se mortifier ou s'abstenir ; son langage nous déplaît, et on pensera qu'il n'aime pas autant que celui qui ne répond rien qui ne plaise [1]. Ah ! c'est là que se trouve la tromperie et la trahison, c'est par là que cet ami du monde montre qu'il n'est que mercenaire. Car il ne cherche qu'à vous plaire, et à se plaire à lui-même en vous étant agréable ; l'autre au contraire, qui n'a égard qu'à la vérité et à votre véritable bien, ne se met pas en peine de vous complaire, ni de se satisfaire par cette vaine complaisance. Et vous, quand vous quittez votre vrai pasteur, vous êtes abandonné par le mercenaire, en tant qu'il ne vous défend pas contre le voleur et le loup ; mais il vous y expose plutôt, en vous conseillant tout ce qui plaît à l'amour propre et au démon, qui n'attendaient que ce mauvais conseil d'ami, pour vous perdre entièrement.

C'est cet ami et ce compagnon de table dont parle le Sage, qui manque au jour de la nécessité [2] ; en effet, ou il se retirera, de peur d'engager sa conscience avec vous, et d'exposer son honneur et son esprit, ou il ne vous suggérera que le contraire de ce que vous devriez apprendre sur le sujet dont il s'agit.

C'est ce que l'Ecriture appelle s'appuyer sur un roseau ; c'est cet homme qu'elle déclare être maudit, parce qu'il s'est confié à un autre homme [3]. Ce n'est pas que les vrais pasteurs et les directeurs ne soient des hommes, mais s'ils font leur devoir, ils n'agissent pas en homme du monde ; ils n'agissent pas par la seule raison, mais ils se servent des lumières de la grâce, et des dons que Dieu communique pour cet effet. Ce n'est pas aussi qu'on ne puisse prendre avis et conseil des personnes du

[1] Populе meus ! qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt, et viam gressuum tuorum dissipant. *Isa.* XXVI.

[2] Est amicus socius mensæ, et non permanebit in die necessitatis. *Eccli.* VI.

[3] Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum, et a Domino recedit cor ejus. *Jer.* XVII.

monde, mais non pas en affaire de conscience, où il y a danger de pécher, ou de s'écarter de l'ordre et de la conduite de Dieu, dont ils ne sont pas bons juges, et sur quoi ils nous trompent, quand ils ne parlent que par leurs sentiments naturels, ou par les lois du monde [1]. Voyez si vous n'avez point trop de confiance en quelque ami, qui ne vous parle que selon le monde et l'amour propre. Assurément il vous perdra, et plus étroite est l'amitié qui vous unit, plus il y a pour vous danger de vous perdre.... O Jésus, ô mon vrai Pasteur ! faites-moi connaître ce danger, afin que je voie mieux le besoin que j'ai de vous, et qu'étant délivré par votre sainte conduite, j'en reconnaisse mieux le bienfait.

DEUXIÈME POINT.

IL N'Y A PAS D'ENNEMIS CONTRE LESQUELS NOTRE BON PASTEUR NE SOIT PRÊT A NOUS DÉFENDRE.

Une des charges de notre bon pasteur est donc de nous défendre contre ces trois ennemis de notre salut ; ce qu'il fait si fidèlement, que sans lui, vous auriez déjà été dévoré cent fois pour une, tant vos ennemis sont puissants pour vous attaquer, et tant vous êtes faible pour leur résister et vous conserver [2]. Mais comme il est bon et fidèle, il veut bien veiller continuellement à votre défense, et comme il est la sagesse même pour découvrir toutes leurs ruses, il est aussi assez puissant pour s'y opposer et les renverser ; de sorte que, quand tout l'enfer se serait soulevé contre vous, votre Pasteur est plus puissant que tout l'enfer, pour vous en garantir ; et jamais ennemi ne vous perdra à moins que vous ne le vouliez, et que vous ne consentiez à vous mettre de son parti contre votre Pasteur ; car tant que vous serez près de lui, et de bonne intelligence avec lui, ne craignez rien, sinon de vous défier de sa protection. Quand vous seriez dans le fond des abîmes, au milieu de fournaises ardentes, disait-il autrefois, je serai avec vous, et alors il n'y

[1] Cor boni consilii statue tecum : non est enim tibi aliud pluris illo. Anima viri sancti enuntiat aliquando vera, quam septem circumspectores sedentes in excelso ad speculandum. *Eccli.* XXXVII.

[2] Nisi quia Dominus adjuvit me, paulo minus habitasset in inferno anima mea.

aura ni gouffre, ni fournaise, qui puisse vous nuire[1]. Représentez-vous ces trois jeunes hommes de Babylone, qui ne furent pas plus tôt jetés dans la fournaise, qu'à l'instant apparut un quatrième personnage marchant avec eux, au milieu des flammes, et faisant pleuvoir une douce rosée pour éteindre ce brasier, et rafraîchir le lieu, de telle sorte qu'ils s'y trouvaient plus à l'aise que sur la terre[2]. N'est-ce pas ce qu'il voulait nous dire si clairement, quand il nous assurait, dans la personne de ses Apôtres[3], qu'encore que nous fussions comme des brebis au milieu des loups, nous allions cependant où il nous commanderait d'aller, et que nous fassions ce qu'il nous ordonnerait; car c'est en cela qu'il voulait montrer sa puissance, en rendant une brebis plus forte que les loups[4].

Et en particulier, si vous voulez savoir comment il vous défend contre chacun de vos ennemis, c'est premièrement, par le moyen de son esprit dont il vous anime et vous remplit[5], qu'il vous défait de votre amour-propre, puisque cet esprit se rend maître de toutes les facultés et de tous les mouvements de l'âme, pour n'avoir plus d'autres intérêts, ni d'autres désirs que ceux de l'éternité.

Ensuite, il nous préserve du démon, ou en empêchant ses tentations, ou en nous aidant à les combattre[6], et en ne les permettant que pour nous en faire rapporter plus de mérite et de contentement. Enfin, puisqu'il se présente pour être notre véritable ami et notre bon pasteur, qui n'a pas de pareil en bonté et en puissance, c'est ainsi qu'il chasse le mercenaire, et qu'il nous apprend à nous retirer de toutes ces fausses amitiés du

[1] Cum transieris per aquas, tecum ero, et flumina non operient te : cum ambulaveris in igne, non combureris, et flamma non ardebit in te, quia ego Dominus Deus tuus sanctus Israel, salvator tuus. *Isa.* XLIII.

[2] *Dan.* III.

[3] S. *Matth.* X.

[4] S. *Luc.* X.

[5] Auferes spiritum eorum, et deficient. Emittes spiritum tuum, et creabuntur. *Psal.* CIII.

[6] Fidelis Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere. II *Cor.* XX.

monde[1]. Car une des conditions de sa conduite et de sa protection est que, si nous voulons lui témoigner de la fidélité et de la confiance, nous ne la partagions point, lui en donnant une partie, et l'autre aux hommes; car ce serait autant se défier de lui que l'on s'y confierait moins complétement, de sorte qu'il nous déclare qu'il faut que nous soyons tout à lui, ou qu'il ne nous sera rien. Nous sommes donc obligés de nous détacher autant du monde que nous voulons nous unir à lui, et de nous défier autant de ces amis, qui ne sont que des amis du monde, et pour leurs intérêts, que nous devons nous confier en lui, qui n'est le bon Pasteur, que parce qu'il est si bon qu'il ne veut que notre bien. O mon Jésus et mon Dieu! je ne doute nullement de votre sagesse et de votre puissance; je crois bien aussi que vous êtes la bonté même; mais je suis si méchant et si peu de chose, que j'ai peine à croire qu'une telle bonté veuille bien s'employer en faveur d'une si chétive créature. Mon fils, ta malice ne m'empêche ni ma bonté, ni les effets de ma bonté; mais elle t'empêche seulement d'en profiter.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT POUR CELA LUI PERMETTRE DE NOUS SECOURIR.

Il y a à la vérité de quoi s'étonner qu'un si grand Dieu veuille bien s'abaisser jusqu'à prendre soin d'une âme en particulier, comme le plus pauvre berger ferait de sa brebis. Mais enfin, puisqu'il est si bon qu'il le veut, il est, ce semble, plus étonnant encore, que cette âme ayant un si bon et si puissant pasteur, ne soit pas toujours victorieuse, et qu'elle soit si souvent abattue et vaincue. D'où vient cela? C'est, pour le dire en un mot, qu'il est le pasteur des brebis et non des loups, comme nous l'avons remarqué ailleurs avec saint Jean Chrysostome[2], et que l'assis-

[1] Qui optimus in eis est, quasi paliurus : et qui rectus est quasi spina de sepe.

Nolite credere amico, et nolite confidere in duce, etc. Ego autem ad Dominum aspiciam, expectabo Deum salvatorem meum. *Mich.* VII, 4, etc.

[2] Quamdiu oves fuerimus, vincimus, etiam si mille circumstent lupi, superamus, et victores sumus, quod si lupi fuerimus, vincimur. Tunc enim a nobis

tance de notre pasteur se retire, quand au lieu de nous comporter auprès de lui comme de simples brebis, nous nous transformons en lions et en loups, parce qu'il n'a pas entrepris de défendre les loups, mais les brebis. Entendons bien cette vérité : qu'afin d'avoir Jésus pour pasteur et pour protecteur, il faut nécessairement que nous soyons simples, et faciles à conduire comme des brebis; et que si nous manquons de cette simplicité, nous nous rendons aussitôt indignes et incapables de sa protection. La raison en est, qu'en perdant la simplicité, nous présumons de nous-mêmes, nous nous en faisons accroire, et nous nous élevons à ce point d'orgueil caché, que nous pensons être assez forts pour nous défendre[1]. Nous nous attribuons en propre les grâces de protection qu'il nous prête, nous nous moquons presque de ceux qui gémissent dans leurs tentations, au lieu d'en avoir compassion et de nous souvenir toujours de ce que nous sommes; ce qui fait que notre bon Pasteur se retire et nous laisse à nous-mêmes, sans nous donner ce secours qu'il nous accorderait, si nous étions plus humbles. De là vient que nous succombons, afin que nous apprenions à nous connaître, et que connaissant notre faiblesse, nous reconnaissions que nous avons besoin de lui, n'étant par nous-mêmes que misère et faiblesse.

Ne savez-vous pas ce qui arriva aux Apôtres, quand après avoir chassé la première fois les démons des corps des possédés, ils revinrent un peu trop joyeux d'avoir accompli ces miracles? Ils furent ensuite fort honteux, quand ils se virent privés de cette grâce, et qu'ils ne purent jamais venir à bout d'un possédé[2]. Ce qui est arrivé à d'autres saints, comme le rapporte saint Grégoire[3], pour leur apprendre que, si on perd jamais la simplicité et l'humilité, on perd l'assistance de son pasteur, et qu'au lieu de vaincre nos ennemis, nous sommes vaincus

[1] Noli altum sapere, sed time. Vide bonitatem et severitatem Dei : in eos quidem qui ceciderunt severitatem, in te autem bonitatem Dei, si permanseris in bonitate, alioquin et tu excideris. *Rom.* XI.

[2] S. *Luc.* X, S. *Matth.* XVII

[3] S. *Greg.* Lib. III *Dial.* XXXIII.

par eux. Voilà une raison entre autres qui doit vous faire rentrer en vous-même, pour vous faire reconnaître combien de fois vous êtes malheureusement tombé dans quelque péché, et vous faire remarquer qu'avant cette chute, il y aura eu de votre part quelque présomption, comme nous en avertit en termes exprès le Sage[1]. Saint Augustin a dit qu'il était expédient que les orgueilleux et les présomptueux tombassent en quelque péché honteux, pour les guérir de l'orgueil où ils étaient tombés, et d'où ils ne pouvaient pas aisément se relever[2]. Il n'y avait rien de plus humble et de plus simple que saint Bernard, et néanmoins quand il se trouvait en quelque tentation, ou sécheresse d'esprit, il n'en accusait que son orgueil[3], comme si Dieu l'en eût puni par ce délaissement; tant il est véritable qu'il faut toujours être humble, pour être bien avec son pasteur, et qu'il n'y a rien qui nous en éloigne comme l'orgueil.

Qu'en pensez-vous? Reconnaissez-vous vos chutes ?... En remarquez-vous le sujet et la cause, qui sont le défaut d'humilité, et de simplicité? Vous penseriez faire tort à votre esprit en étant simple; vous croiriez que celui-là vous ferait injure, qui vous qualifierait de ce nom ! Et ainsi vous vous en faites accroire, vous vous vantez, vous discourez des choses spirituelles à votre fantaisie, vous en rapportez les bons effets, à votre esprit, à votre travail, et à de semblables causes ; c'est faire tort à votre Jésus, que de lui enlever ainsi la gloire, l'honneur et le contentement du bien qui est en vous.

Demandez-lui-en pardon, et prenez-vous toujours pour ce que vous êtes, fort ignorant, fort infirme, et si faible, qu'il ne faut qu'une ombre pour vous effrayer et vous troubler[4]. C'est pour re-

[1] Contritionem præcedit superbia, et ante ruinam exaltabitur spiritus. *Prov.* XVI.

[2] Audeo dicere superbis esse utile cadere in aliquod apertum manifestumque peccatum, unde sibi displiceant, qui jam sibi placendo ceciderant. S. Aug. XIV, *Civit.* XIII.

[3] S. Bern. ser. LIV *in Cant.*

[4] Quia dicis, quod dives sum, et locupletatus, et nullius egeo, et nescis quia tu es miser et miserabilis, et pauper et cœcus, et nudus. *Apoc.* III.

connaître le grand besoin que vous avez de l'assistance continuelle de votre pasteur, que vous devez avouer votre misère, et non pas pour vous défier de sa bonté, comme si, parce que vous êtes misérable, il ne voulait pas vous secourir ; c'est plutôt au contraire ce motif de votre misère qui l'excite à vous secourir, pourvu que vous la reconnaissiez. Mais si vous ne la reconnaissez pas, sa bonté se change en justice, pour vous abandonner, non pas parce que vous êtes pauvre et misérable, mais parce que vous êtes un pauvre mauvais et un orgueilleux chargé de misère [1], qui aime mieux être misérable et périr dans sa misère, que de la reconnaître et d'en être délivré. Oh ! combien le monde se trompe quand il dit que celui qui se fait brebis, le loup le mange, et combien l'Evangile dit mieux, que celui qui se fait brebis, est défendu par son pasteur contre les loups ! Sauvez-moi mon Sauveur, et je serai sauvé, parce que vous êtes toute ma louange, étant toute ma force et ma vertu ; je ne suis jamais troublé ni abattu dans la tentation, quand je me tiens près de vous, comme une petite brebis, quand je vous regarde et vous suis comme mon bon pasteur [2].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Nos ennemis sont déclarés par ces trois mots : de larron, de loup, et de mercenaire.

Comment la brebis peut-elle se sauver, étant recherchée par un voleur, poursuivie par un loup, et n'ayant pour pasteur qu'un mercenaire qui la quitte au moment du danger ? Et quelle espérance de salut pour cette âme qui a un voleur domestique, son amour-propre, qui lui dérobe tout son mérite ; pour cette âme qui a un démon, et quelquefois plusieurs ensemble, qui rôdent autour d'elle pour la surprendre et la dévorer, et qui a pour pasteur et pour guide un ami qui la trahit et l'abandonne, comme un vrai mercenaire, car cet ami est animé de l'esprit du monde ; ils ne

[1] Tres species odivit anima mea : pauperem superbum, etc. *Eccli.* XXV.

[2] Sana me Domine, et sanabor, salvum me fac, et salvus ero, quoniam laus mea tu es, et ego non sum turbatus te Pastorem sequens. *Jer.* XXVII.

cherchent qu'à se plaire l'un à l'autre dans leur amitié, sans oser ou sans pouvoir se dire la vérité! Ah! pauvre âme abandonnée, qui ne l'es que parce que tu ne veux pas être guidée par Jésus, qui est ton vrai pasteur, reconnais ton malheur; apprends à te laisser conduire par celui-là seul qui te peut défendre contre tous tes ennemis.

DEUXIÈME POINT.

Il n'y en a pas un contre lequel notre bon Pasteur ne soit prêt à nous défendre.

Non-seulement notre Jésus peut nous défendre, mais il le veut aussi, et il en sait assez les moyens, pourvu que nous le laissions faire. Il nous donnera son esprit pour nous porter au véritable bien, au lieu de notre amour-propre, qui nous en détourne, ou qui ne s'arrête qu'à ce qui paraît. Il nous fortifiera tellement contre les tentations du démon, qu'il en tirera notre avantage, et le tentateur s'enfuira plutôt, de peur d'être vaincu, qu'il n'osera nous attaquer. Enfin, en se déclarant notre véritable ami et notre bon pasteur, il nous obligera à nous éloigner insensiblement des mercenaires qui nous trompent, parce qu'ils n'agissent avec nous que par l'esprit du monde. Et ainsi nous triompherons par son moyen de tous nos ennemis. Que peut-on souhaiter après cela, sinon de le laisser faire, et de faire avec lui ce qu'il attend de nous?

TROISIÈME POINT.

Il faut pour cela lui permettre de nous secourir.

Si la brebis dans sa faiblesse et dans le besoin qu'elle a d'un pasteur pour la défendre, n'avait pas la docilité pour se laisser défendre, quel est le pasteur qui se chargerait de la protéger? De même si nous venons à perdre la simplicité, que nous devons avoir vis-à-vis de notre défenseur, nous perdons sa protection, car nous devenons des loups, et il n'est pas le pasteur des loups, mais des brebis. Nous devenons si fiers et si présomptueux, que nous ne croyons presque plus avoir besoin d'autre aide, que de notre esprit et de notre adresse; et Dieu, pour nous faire reconnaître notre dépendance, nous laisse à nous-mêmes, et nous devenons aussitôt la proie de nos ennemis. Mon âme, reconnais ta misère; être misérable, ce n'est pas être faible, ni avoir des ennemis, ni avoir besoin d'un pasteur, non; mais c'est ne pas connaître sa misère, c'est rougir d'être simple, et d'être comme une brebis pour être défendue par son Pasteur.

JEUDI.

LA CONNAISSANCE QUE CE BON PASTEUR A DE SES BREBIS, ET QUE LES BREBIS ONT DE LEUR PASTEUR.

Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent[1].

Le Sujet et la Fin de la méditation seront qu'après avoir considéré la connaissance mutuelle et réciproque qui existe entre Jésus, notre bon Pasteur, et nos âmes, nous apprenions à nous servir de cette connaissance, pour nous laisser conduire.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment Jésus connaît ses brebis.

2° Comment les brebis de Jésus, le reconnaissent pour leur pasteur.

3° Comment, par cette connaissance reciproque, Jésus gouverne nos âmes, et nos âmes se laissent gouverner par Jésus.

PREMIER POINT.

COMMENT JÉSUS CONNAIT SES BREBIS.

C'est une nouvelle faveur que ce bon pasteur accorde aux âmes, qu'il conduit comme ses brebis, de les connaître plus particulièrement que les autres, et de se faire aussi connaître par elles plus intimement. Il est vrai, comme dit un Prophète[2], qu'il n'y a rien au monde qui puisse se dérober à sa connaissance, et qu'il voit aussi distinctement les choses passées, que les présentes, les petits objets que les plus grands; mais cela n'empêche point d'assurer qu'il connaît plus particulièrement ceux dont il a un soin plus particulier[3]; puisque son soin les lui ferait connaître, quand par impossible, il ne connaîtrait pas les autres créatures. Un médecin connaît en général toutes les maladies, et toutes les bonnes complexions du corps humain, mais,

[1] Ego sum Pastor bonus, et cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ. *S. Joan.* x.

[2] Ecce Domine tu cognovisti omnia novissima et antiqua. *Psal.* CXXXVIII.

[3] Novi te ex nomine, et invenisti gratiam ante oculos meos. *Exod.* XXXIII.

outre cela, il prend une connaissance bien plus particulière du tempérament, et de l'indisposition des personnes dont il a soin. Un maître n'ignore pas la capacité et l'instruction des jeunes gens, qui étudient dans les écoles; mais il est bien mieux instruit de la capacité et de l'instruction de ceux, qui fréquentent la sienne. Un prince n'est pas inconnu de ses sujets; mais il est plus familier avec ceux de sa maison, et il se fait mieux connaître d'eux.

Il en est de même de Jésus-Christ; quoiqu'il connaisse tous les hommes, et principalement tous les chrétiens, il y en a pourtant quelques-uns qu'il connaît plus particulièrement que les autres, parce qu'il en a pris un soin plus particulier, qui l'oblige à traiter leurs affaires tout autrement que celles des autres. Je sais, dit-il à l'un d'eux, vos œuvres, je sais votre travail et votre patience[1]. C'est que, comme il les a choisis entre les autres, comme il a des desseins particuliers sur eux, et qu'il leur donne des grâces propres et particulières pour les y conduire, il témoigne veiller sur eux, pour les exciter à une mutuelle correspondance. Il montre par de véritables effets qu'il les connaît, leur faisant voir et sentir comment il les considère; il connaît leurs nécessités et leurs besoins, parce qu'il y pourvoit; il connaît leurs désirs raisonnables, parce qu'il les contente; il connaît leurs défauts, parce qu'il les corrige; il connaît leur naturel, parce qu'il le leur fait étudier et reconnaître; il connaît leur lâcheté, parce qu'il la leur représente; il connaît leurs peines et leurs travaux, parce qu'il les soulage. Et enfin les biens dont il les comble, et les maux dont il les délivre, ce sont autant des marques et d'effets de sa connaissance. De là vient que les personnes à qui il fait plus de bien, à qui il se communique, avec lesquelles il se familiarise davantage, et dont il retire plus de service, sont également celles dont il prend une connaissance. Il semblerait presque qu'il ne connaît pas les autres, en comparaison de ces dernières;

[1] Scio opera tua, et laborem et patientiam. *Apoc.* II.

car il leur est moins uni, il n'entre pas ainsi dans le détail de leurs actions, et ne les traite pas avec cette tendre affection, et cette familiarité douce qu'il témoigne à celle-ci [1]. Il les laisse vivre plus librement, leur parle plus rarement, les avertit moins souvent, ne les corrige presque point, et l'on dirait qu'il en réserve toute la connaissance au dernier jour de leur vie et de leur jugement. O parole effroyable! Oh! que nous nous trompons, quand nous voulons quelquefois que Dieu nous laisse agir selon nos petits desseins, et quand nous nous fâchons qu'il les renverse!... Qu'est-ce que cela, mon âme, sinon vouloir qu'il ne prenne point connaissance de nous, et qu'il attende au jour où il n'y aura plus de remède au mal, qu'il nous découvre maintenant pour le guérir? Ah! mon Dieu, prenez, s'il vous plaît, connaissance de cette rébellion, et la châtiez en bon pasteur, en me faisant reconnaître qu'une des plus grandes faveurs que je reçoive de votre bonté, c'est d'être contredit et renversé dans mes desseins et dans mes prétentions humaines [2].

TROISIÈME POINT.

COMMENT LES BREBIS DE JÉSUS LE RECONNAISSENT.

Mais comment les âmes qui se laissent conduire par Jésus-Christ, le connaissent-elles plus particulièrement que les autres [3], puisqu'il semble qu'on ne saurait mieux le connaître que par la foi, et que les pécheurs, qui se sont retirés de la conduite de sa charité, n'ont pas perdu pour cela cette connaissance surnaturelle? Il est aussi vrai que les brebis connaissent leur pasteur, que le pasteur connaît ses brebis, puisque Jésus nous assure aussi bien l'un que l'autre, et la même raison qui nous a montré comment ce bon Pasteur connaissait plus particulièrement les siennes, nous fait voir que les siennes le recon-

[1] Quia numquam novi vos. *Mal.* II.

[2] Proba me, Domine, et scito cor meum, interroga me, et cognosce semitas meas.

Vide si via iniquitatis in me est, et deduc me in via æterna. *Psal.* CVI.

[3] Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis. *Psal.* CXXXVIII.

naissent aussi particulièrement; en effet, elles montrent qu'elles le connaissent par une foi vive et agissante, et par de véritables œuvres, là où les autres se contentent de le connaître par une foi morte et languissante, sans en venir aux œuvres ni aux effets [1]. La foi fait bien connaître à tous les chrétiens que Jésus est aimable; mais il n'y a que ceux-là qui montrent proprement qu'ils le connaissent tel, qui l'aiment en vérité; car à quoi sert de connaître qu'il est aimable, si on ne l'aime pas? La foi enseigne bien qu'il hait toute sorte de péché; mais ceux-là font particulièrement voir qu'ils connaissent combien il le hait, qui le fuient et l'abhorrent par amour pour lui. C'est bien à tous, que Jésus a témoigné qu'il était doux et humble [2]; mais tous ne le connaissent pas, et ne le prennent pas pour tel, puisqu'ils ne s'efforcent pas de l'imiter dans ses belles qualités, pour lui plaire davantage, et pour être les mieux venus en sa présence. S'ils le connaissaient aussi humble qu'il l'est, comment oseraient-ils en approcher avec leur orgueil, et comment pourraient-ils vivre sans oser en approcher?...

Ajoutez que quand on dit que Notre-Seigneur est avec nous dans les adversités, dans la personne des pauvres, des prisonniers, des affligés, de nos frères, et de nos supérieurs, quels sont ceux qui le reconnaissent, sinon ceux qui le respectent comme il le mérite?... Car de même que si vous passiez devant un prince, ou devant quelque personne honorable, et que vous ne lui rendissiez point les honneurs qui lui sont dus, vous feriez voir que vous ne la connaissez pas, ou que vous la méprisez. De même, vous trouvant auprès de Jésus-Christ qui vous parle par votre supérieur, et ne lui rendant pas le respect qui lui est dû, ne dira-t-on pas que vous ne le connaissez point, ou que vous n'en faites pas grande estime?... Les ouailles font donc voir qu'elles connaissent leur pasteur, quand les effets répondent à la connaissance qu'elles en ont [3], et qu'elles n'ont pas moins d'ardeur dans

[1] Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc. *Psal.* XCI.

[2] S. *Matth.* II.

[3] In hoc scimus quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus. Qui

la volonté pour aimer et pour agir, que de lumière dans leur entendement, pour connaître ce qu'il faut faire. Cette marque n'est-elle pas assurée? Mais, peut-on juger d'après cette marque, que vous êtes de ceux dont parle Jésus, qu'il connaît, et qui montrent qu'ils le connaissent?... Répondez : Traitez-vous un pauvre comme Jésus?... Respectez-vous votre frère comme Jésus?... Croyez-vous votre supérieur comme Jésus?... Pressez-vous ainsi vous-même, au sujet des autres connaissances que vous avez de vos devoirs; et, remarquant combien vous êtes éloigné de la pratique, craignez que vous ne soyez également éloigné de l'état où doit être une brebis, pour être où la veut son pasteur.

TROISIEME POINT.

C'EST PAR CETTE CONNAISSANCE RÉCIPROQUE QUE JÉSUS GOUVERNE NOS AMES; ET QUE NOS AMES SE LAISSENT GOUVERNER PAR JÉSUS.

On ne peut pas douter que Notre-Seigneur ne nous gouverne selon la connaissance qu'il a de nous, puisque ce en quoi la sagesse de son gouvernement paraît davantage, c'est de gouverner chacun selon qu'il sait être plus à propos pour sa gloire, et le bien particulier de la personne. Mais il faut encore savoir que la connaissance réciproque que nous avons de lui, nous sert tellement pour nous laisser conduire, que sans cette connaissance, nous ne pourrions le faire que difficilement. Il est donc bien important pour les brebis de connaître leur bon pasteur. La raison principale est, qu'il nous arrive dans cette conduite divine des accidents si étranges, et qui semblent si contraires à la sage conduite de Jésus, que si nous ne le connaissions sage et bon, comme il l'est, nous ne pourrions pas nous persuader que c'est lui qui nous gouverne, ou qu'il le fasse sagement et saintement[1]. Que d'adversités et de contrariétés ne ressentons-nous pas de la part des démons, des hommes et de nous-mêmes, quand il faut exécuter ce qu'il

dicit se nosse eum et mandata ejus non custodit, mendax est et in hoc veritas non est. 1 *Joan.* II.

[1] Mi Domine Deus, quid dicam videns Israelem hostibus suis terga vertentem? *Jos.* VII.

nous ordonne? Les passions se révoltent, et nous portent à l'opposé; la volonté est toute ébranlée, l'entendement n'y comprend rien, la raison en est presque offensée; il nous semble souvent qu'il faudrait faire le contraire de ce que nous sommes obligés de faire et de souffrir.... Il nous vient presque en pensée que, si nous gouvernions le monde, ou l'Eglise, ou nous-mêmes, nous nous gouvernerions mieux; nous nous ferions volontiers accroire, ou qu'il ne faut pas exiger de nous ce que l'on en attend, ou qu'il faudrait faire en sorte que nous n'eussions pas autant de difficultés et d'oppositions pour l'exécuter. Enfin, peu s'en faut que nous ne disions comme Gédéon : Comment se peut-il faire que Dieu soit avec nous, et que nous soyons environnés de tant de maux[1].

Mais l'âme qui s'est étudiée, ou qui a reçu cette faveur de connaître son sage et bon pasteur, ne s'étonne pas plus de toutes ces contrariétés que les Apôtres ne s'étonnèrent des vents et des orages de la mer, quand Jésus leur commanda lui-même de s'embarquer[2]. Car elle a appris que c'est dans ces contrariétés, que sa sagesse et sa bonté paraissent davantage, que sa croix est la houlette dont il se sert pour nous conduire; et que comme il nous a sauvés par la croix qui, dans la pensée de ses ennemis, devait être sa perte, de même il nous mènera assurément où nous aspirons, par les moyens qui semblent les plus contraires. C'est ainsi qu'il veut éprouver la fidélité de ses brebis, pour leur donner plus de moyens de s'avancer, quand le monde pense qu'elles vont s'égarer ou se perdre. Et étant ainsi assurées de sa sagesse et de sa bonté, elles s'y reposent avec tant de confiance et de tranquillité, que jamais elles ne sont plus certaines que leur pasteur est près d'elles, que lorsqu'il semble plus éloigné; jamais elles ne se réjouissent davantage, que dans les sujets qui font pleurer celles qui ne le connaissent

[1] Obsecro mi Domine, si Dominus nobiscum est, cur apprehenderunt nos hæc omnia? *Jud.* VI.

[2] *S. Matth.* XIV.

pas, et jamais elles ne se trouvent mieux que là où ces autres murmurent et crient qu'elles n'en peuvent plus[1].

Oh ! qu'il est donc important de le bien étudier, et de demander la grâce de le connaître parfaitement, afin qu'on ne pense qu'a aller où il commande, au lieu de s'amuser à regarder si c'est lui qui commande, ou si nous pouvons y aller comme font ceux qui ne sont pas assurés de sa conduite ! Mon Jésus, je ne doute pas plus de votre sagesse et de votre bonté que de votre divinité; mais parce que votre sagesse permet que je sois troublé, comme si j'en doutais, je prie votre bonté de me délivrer de ces troubles, ou de ne pas permettre qu'il y ait d'autre mal dans ces troubles, que de souffrir la peine que j'y ressens ; car pourvu que je ne vous y offense point, le trouble me sera un repos, et la peine une joie.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT

Comment Jésus connaît ses brebis.

Seigneur, vous savez tout, et rien ne vous est caché, disaient un Prophète et un Apôtre. Quelle merveille ou quelle nouveauté est-ce donc que ce bon pasteur connaisse ses brebis, puisqu'il n'y a rien qu'il ne connaisse? C'est qu'il témoigne plus évidemment qu'il les connaît, quand il leur en donne des marques, et qu'il leur en communique les véritables effets. Il connaît bien le travail de tous, mais il connaît particulièrement celui qu'il soulage le plus; il connaît les fautes de tous, mais on dit qu'il connaît celles qu'il corrige ; et ainsi témoignant à ses brebis qu'il les connaît, ces témoignages sont des connaissances, et ces connaissances sont des marques de son amour et de ses soins. Oh! que ceux-là se trompent qui se croient heureux, quand Dieu les laisse faire tout ce qu'ils veulent, ou malheureux quand il punit en eux tout ce qui mérite châtiment. Oh! mon Dieu, montrez moi, s'il vous plaît, que vous me connaissez comme un des vôtres , en me punissant de ce mauvais jugement que j'ai porté sur le bonheur, ou le malheur de cette vie.

[1] Super hoc laudabit te populus fortis, civitas gentium robustarum timebit te, quia factus es fortitudo pauperi, fortitudo egeno in tribulatione sua, spes a turbine, umbraculum ab æstu. *Isa.* xxv.

DEUXIÈME POINT.

Comment les brebis de Jésus le connaissent.

C'est ainsi que les brebis connaissent leur pasteur, en montrant par de véritables effets qu'elles le connaissent, car savoir qu'il est aimable, et ne pas l'aimer, savoir qu'il est doux et humble de cœur, et ne pas l'imiter, c'est ne rien savoir, c'est s'exposer a être condamné au sujet de ce que l'on ne fait pas. Mais quand la volonté est aussi ardente que l'entendement est lumineux, et que la pratique suit aussitôt la connaissance, c'est alors qu'on connaît véritablement son pasteur, parce que en effet, il est si bon qu'on ne saurait le connaître sans l'aimer, et sans travailler pour lui. Mais aussi en l'aimant et en travaillant pour lui, on manifeste qu'on le connaît.... Mon âme, on pourrait excuser quelques fois l'ignorance de l'entendement, mais les fautes de volonté sont des fautes de malice ; et la malice est toujours digne de châtiment.

TROISIÈME POINT.

Comment cette connaissance reciproque sert pour la conduite de nos âmes.

Cette connaissance réciproque que Jésus a des siens, et que les siens ont de lui, est si importante, que si une âme ne s'étudie à le bien connaître, jamais elle ne saura se laisser bien conduire par lui, car il arrive dans sa conduite des choses si étranges et si peu attendues, que si on ne le connaissait, on ne pourrait pas se persuader qu'il nous gouvernât, ou qu'il nous gouvernât sagement. Mais l'âme qui l'a étudié, qui s'est faite savante dans la connaissance de ses bontés, et des sages et admirables moyens qu'il prend pour nous gouverner, se laisse conduire si paisiblement, qu'elle ne trouve de paix et de repos que dans sa conduite. Ce qui choque et rebute une ignorante, console et soutient celle qui le connaît, et qui sait que Jésus n'est jamais plus près, que quand on le pense plus loin, et que c'est alors qu'il nous élève quand il nous humilie, qu'il nous enrichit, quand il nous appauvrit, et qu'en un mot, il nous fait plus de bien, quand il nous semble qu'il nous fait plus de mal.

VENDREDI.

LE BON PASTEUR ESTIME BEAUCOUP DE SES BREBIS, IL LES AIME.

SUR CES SAINTES PAROLES :

Je donne ma vie pour mes brebis [1].

Le Sujet de la méditation sera de considérer quel est celui qui expose sa vie, comment il l'expose, et pour qui.

La Fin doit être de reconaître par ces considérations, l'excès de l'amour que nous porte notre bon Pasteur, et d'apprendre à l'aimer.

La Forme est en ces trois points :

1° Quel est ce pasteur qui donne sa vie.

2° Comment la donne-t-il.

3° Pour qui ce bon Pasteur expose-t-il ainsi sa vie.

PREMIER POINT.

QUEL EST CE PASTEUR QUI EXPOSE SA VIE.

Ces divines paroles sont si ravissantes qu'elles ne sauraient jamais être assez considérées ; c'est pourquoi nous nous donnerons encore aujourd'hui le loisir de les méditer, quoique, une autre fois déjà, nous les ayons prises pour sujet de notre méditation [2]. *Je donne ma vie pour mes brebis.* Mais quel est celui qui parle ainsi, avec un si grand témoignage d'affection pour ceux qui lui appartiennent ? C'est ce qu'il nous faut premièrement considérer pour la fin que nous nous proposons, qui est de reconnaître combien nous sommes aimés, et combien nous devons aussi aimer. On sait bien que c'est Jésus qui parle, et qui fait ce qu'il dit ; mais, dans la personne sacrée de Jésus, il y a trois circonstances qu'il faut peser : l'une qu'il est le Fils de Dieu, et Dieu lui-même. Oui, c'est Dieu qui ayant pris une nature et une vie sujette à la mort donne sa vie et veut bien mourir pour nous redonner la vie que nous avions perdue, et pour faire vivre éternellement de pauvres mortels, qui méritaient une mort éternelle [3]. Cela est étonnant, cela serait incroyable, si lui-même ne

[1] Animam meam pono pro ovibus meis. *S. Joan.* x.

[2] Deuxième dimanche après Pâques.

[3] Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens. *S. Phil.* II.

nous l'assurait de sa propre bouche, et si nous ne savions qu'il en a fait, et souffert encore davantage. Aussi, toute la nature trembla à l'heure de cette mort; les créatures les plus insensibles ne purent s'empêcher de témoigner de l'effroi et de l'horreur; le soleil s'éclipsa, la terre trembla, les pierres se fendirent et l'univers entier fut tellement bouleversé, qu'un savant [1] qui n'avait pas encore appris par la foi ce que signifiait ce désordre, s'écria hautement : Ou le monde est près de sa ruine, ou l'auteur de la nature est sur le point de mourir.

De plus, c'est l'offensé qui satisfait pour celui qui a commis l'outrage, c'est l'innocent qui est puni pour le coupable, c'est le juste qui est condamné pour le criminel; cela n'est-il pas étrange, et qui est-ce qui ne s'en étonnerait avec l'Apôtre [2] ?

Enfin, c'est le pasteur qui meurt pour conserver la vie à ses brebis, au lieu que les brebis ne doivent vivre que pour l'entretien de la vie de leur pasteur [3]. Pourquoi sommes-nous au monde, sinon afin de vivre et de mourir pour la gloire de celui qui nous y a mis ?... Et d'où vient donc que notre créateur vient donner sa vie pour conserver la nôtre, qui devrait être immolée à son service ! O pasteur de nos âmes ! qui se fût jamais imaginé que vous vous fussiez porté jusques à cet excès de bonté, si vous ne l'eussiez montré par effet, puisque, même après que vous l'avez fait, les hommes ont encore de la peine à se le persuader, comme il faut?... Je ne suis pas surpris que ceux-là s'en étonnent qui ne connaissent pas l'excès de vos bontés, et jusques où peut aller l'amour que vous avez pour nous ; mais nous qui le savons, et qui le croyons, nous ne devons l'admirer que pour le croire plus fermement, que pour vous en aimer plus ardemment, et pour être plus disposés à vous servir et à vous honorer.

[1] D. Dionys.

[2] Vix enim pro justo quis moritur. *Rom.* v, 7.

[3] Deus pacis qui eduxit de mortuis Pastorem magnum ovium in sanguine testamenti æterni, Domini Nostri Jesu Christi. *Hebr.* XIII.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT LE BON PASTEUR DONNE-T-IL SA VIE.

Je donne ma vie pour mes brebis. Admirables paroles ! Et de fait la manière dont ce divin pasteur expose sa vie mérite d'être considérée et admirée à part. Car, de plusieurs moyens que sa sagesse pouvait lui fournir pour employer sa vie au profit de ses brebis, il a choisi tous ceux qui étaient les plus éloignés, ce semble, de sa grandeur, mais qui pouvaient le mieux nous témoigner son grand amour. Quand il n'eût fait que penser à nous, nous aimer, restant dans sa nature divine, sans s'abaisser à prendre la nôtre, n'eût-il pas toujours employé sa vie pour nous, et n'eût-il pas assez fait pour des créatures si peu considérables ?... Mais non, il fallait prendre une autre nature et une autre vie, afin que, comme homme, il pût faire ce qu'il ne pouvait pas comme Dieu. Eh bien, puisqu'il lui plaît de s'unir à une autre nature, qu'il prenne donc celle des anges; quelque sublime et relevée qu'elle puisse être, elle sera toujours infiniment distante et éloignée de la nature divine; et cet abaissement que Dieu ferait de sa grandeur en notre faveur, ne laisserait pas d'être une marque évidente de l'estime qu'il a pour nous ? Mais non, il voulait prendre un corps corruptible et visible, et converser ainsi parmi les hommes [1].... Que ne prenait-il donc un corps céleste, un corps composé de quelque autre élément ou d'une matière plus pure que ceux des hommes, d'un corps semblable à celui dont les anges se revêtent, quand ils font leurs messages, ou qu'ils descendent sur la terre ? Son amour vous répondra, qu'il veut être homme pour les hommes, qu'il veut mener une vie d'homme, et l'employer pour eux [2]. Venez puisqu'il en est ainsi, divin pasteur, venez vous faire comme un de nous, puisque vous le voulez; mais, pour le moins, prenez la vie la

[1] Nusquam Angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit. *Hebr.* II.

[2] Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret, et fidelis Pontifex ad Deum, ut repropitiaret delicta populi. Ibid.

plus aisée et la plus honorable qui soit parmi les hommes? Non, non, vous dira-t-il, il faut naître dans une crèche, être exilé en Egypte; il faut vivre pauvrement à Nazareth, et en étant sorti pour annoncer l'Evangile au monde, il faut ne pas avoir un lieu pour reposer sa tête; c'est ainsi que j'emploierai mieux ma vie pour mes brebis, car elle ne veut qu'une vie de dévouement, de vertus et d'exemples de sainteté.... Vivez, mon Jésus, vivez donc dans cet adorable dessein de ne vivre que pour nous mériter la communication de votre sainte vie; une vie si bien employée ne devrait jamais finir!...

Et toutefois qu'est-il arrivé? Qu'allons-nous penser, qu'allons-nous dire? Cette vie employée toute entière pour nous, cette vie qui, dès son premier instant, suffisait pour racheter des milliers de mondes; cette vie qui n'était point sujette à la mort comme la nôtre, voilà qu'elle expire, voilà qu'elle meurt, voilà cette âme divine qui quitte son corps sacré, voilà un Dieu qui meurt!... Voilà ce qui fait dire à ce bon pasteur : *Je donne ma vie pour mes brebis*, non-seulement en vivant pour elles, en ne vivant pour elles que par vertu, en leur appliquant tout le mérite de ma vie, mais encore en donnant cette vie par la mort, et la mort de la croix, genre de mort le plus horrible, et le plus épouvantable qu'il y ait parmi les hommes[1]. Car, encore, s'il fût mort dans son lit, s'il fût mort d'amour et de joie, comme il est arrivé à quelques-uns; s'il fût mort de veillesse sans peine, comme il arrive à plusieurs; s'il fût mort glorieux au milieu d'un combat; tout cela ne suffisait-il pas pour vérifier ce qu'il avait dit, qu'il donnait son âme et sa vie pour ses brebis?... Mais mourir comme il est mort, mourir sur un gibet comme un infâme[2], ô Dieu! quelle âme, excepté la mienne, ne serait ravie en considérant une manière si étrange de donner sa vie et son honneur?....

Il est vrai que trois jours après il reprit cette vie, il ressuscita

[1] Salvi erimus in vita ipsius. *Rom.* I.

[2] Factus pro nobis maledictus quia scriptum est; maledictus omnis qui pendet in ligno. *Gal.* III.

dans une vie glorieuse, immortelle, impassible, et qu'il ne mourra plus comme il est mort, mais cessera-t-il pour cela de donner encore sa vie pour ses brebis? Oh! non. Sa sagesse, sa puissance et sa bonté ont tenu conseil ensemble, elles ont trouvé un moyen de donner encore cette vie tous les jours; plus souvent même que tous les jours, car c'est autant de fois qu'on l'immole sur nos autels, c'est autant de fois que nous communions; c'est là, c'est dans nos bouches, c'est dans nos poitrines, c'est dans nos âmes qu'il laisse sa vie, pour nous en faire vivre, et pour nous faire reconnaître que c'est pour le passé, pour le présent, pour l'avenir et pour toujours qu'il dit: qu'il donne sa vie pour ses brebis[1].

Mais, ô divin amant, ne craignez-vous point qu'on combatte vos paroles et vos desseins, qu'on les nie, et qu'on les tourne en autant de sens, qu'il y aura d'hérésies sur ce sujet? Ne craignez-vous point qu'on se moque de vous, et de ceux qui croient à votre parole, et qui se nourrissent de cette vie, que vous leur avez laissée; ne craignez-vous point qu'on ne dise que c'est la nation la plus folle du monde, qui mange le Dieu qu'elle adore, et qui expose son Dieu à être profané par les impies et les démons[2]. O Dieu, avez-vous pensé à cela, quand vous avez pensé à nous laisser cette vie divine. Oui, oui, tout cela lui était aussi présent qu'aujourd'hui, et cependant rien ne l'empêche de se donner à ses amis, ni blasphème, ni injure, ni indignité, ni quoi que ce soit de la part de ses ennemis. Mon âme, si la vie de tous les hommes avait été employée pour la tienne, que dirais-tu?... Que dois-tu donc penser, en entendant que la vie de ton Dieu, qui vaut incomparablement plus que la vie de mille mondes, s'est donnée, et se donne tant de fois pour la tienne?... Ne cherche point de pensées, plus hautes et plus sublimes que celle-ci, qui te fait écrier: *Oh! qu'il faut dire que Dieu nous aime!* mais aussi n'en cherche point de plus basses.

[1] Volui frater vester fieri, carni propter vos et sanguini communicavi, vobis vicissim ipsam carnem et sanguinem, per quæ cognatus vester factus sum, trado. S. Chrys.

[2] Sic impius Averroes.

TROISIÈME POINT.

QUELS SONT CEUX POUR QUI CE BON PASTEUR EXPOSE AINSI SA VIE.

Il reste encore à considérer quels sont ceux pour qui ce divin Pasteur expose sa vie : c'est pour mes brebis, nous repond-il. Ce qui n'est pas moins capable de nous faire reconnaître l'excès de sa bonté, que les considérations précédentes, si nous prenons garde à trois sortes d'indignités, toutes contraires et opposées à sa bonté, que l'on trouve dans ces brebis. Car sans parler de la distance infinie de leur nature, et de la bassesse de leur condition, sans répéter ce qui a été dit, que ceux pour lesquels il n'épargne pas sa vie, ne sont que des pécheurs; si pour le moins ces pécheurs, comprenant ce que ce bon Sauveur a fait pour eux, l'aimaient comme il le mérite, il y aurait de quoi le consoler; mais ô prodige d'ingratitude ! Ceux-là mêmes qui connaissent le mieux les bontés de leur pasteur, qui les entendent, qui les méditent, qui en parlent, qui font sur ce sujet des sermons ou des livres, savent à peine l'aimer, et le servir avec la pureté d'intention qu'il faudrait. Quelques saintes âmes exceptées, qui donc se laisse toucher par ces considérations?... Ah, le grand nombre, et même les personnes religieuses, qui font profession de la vie spirituelle l'aiment bien peu[1] !... Qu'ils sont en petit nombre ceux qui aiment les mépris et les souffrances pour leur Sauveur, qui pourtant n'a voulu souffrir tant de peines et d'affronts, que pour nous montrer son amour, et nous apprendre ce que c'etait que d'aimer?

N'a-t-il pas assez souffert pour nous l'apprendre? Ne mérite-t'il pas que nous lui donnions les mêmes preuves de notre amour?... Et où sont-elles ? Que d'occasions avez-vous eues de le lui témoigner !... Mais vous les avez toutes éludées et détournées, ne voulant rien souffrir pour son amour[2]. Il aurait dû épargner son honneur et sa vie, puisque vous deviez

[1] Pauca nomina qui non inquinaverunt vestimenta sua, et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt. *Apoc.* III.

[2] In vacuum laborant sine causa, vanè fortitudinem meam consumpsi. *Psal.* IV.

vous montrer si peu reconnaissant de ses bontés?... Ou s'il voulait souffrir, que ce fut au moins pour d'autres que pour vous, qui ne voulez rien souffrir pour son amour. Et néanmoins, il n'a pas laissé d'en faire autant pour vous, que si vous vous aviez dû lui en être grandement reconnaissant, il a donné sa vie pour vous, comme si vous eussiez dû mourir pour lui! N'est-ce pas un excès de bonté ?...

En second lieu, non seulement vous ne lui rendez rien qui montre un cœur vraiment reconnaissant; mais au contraire, combien tous les jours d'imperfections et de péchés, qui l'offensent, et anéantissent en quelque sorte les effets de son amour! Que d'actes d'orgueil au lieu d'humilité ! Que de paresse et de négligence au lieu de dévotion ! Que de sensualité au lieu de mortification, que d'avarice et d'attache de cœur aux biens et aux commodités de ce monde, au lieu du dépouillement intérieur, qu'il nous a tant recommandé dans son Evangile, et par sa vie? Est-ce donc-là le fruit de ses travaux [1] ? Est-ce là reconnaître son bon pasteur ? Est-ce lui témoigner de la reconnaissance pour ses bontés, de l'offenser ainsi chaque jour ?... Et lui, qui prévoyait bien ces ingratitudes, lui qui voyait l'avenir, comme le présent et le passé, lui qui se voyait si méconnu, n'a pas laissé de donner son âme pour la vôtre!... N'est-ce donc pas une bonté admirable, n'est-ce pas une charité qui ne peut pas s'élever plus haut, de donner sa vie pour des ennemis, qui après cela se plaisent encore à l'offenser.

Mais il y a plus encore; car au lieu de prendre sujet de l'aimer et de quitter nos désordres par la considération de sa bonté, qui a tant fait pour nous; nous ne la considérons, ce semble, que pour en prendre plus de liberté. Nous n'avons rien qui nous entretienne davantage dans nos langueurs et dans notre tiédeur, que la pensée d'un Dieu bon, qui n'exige pas à la rigueur ce qu'il attend de nous par amour; et présumant ainsi de sa bonté, nous faisons plus librement ce que nous

[1] Hæccine reddis Domino ? *Deut.* XXXII.

n'oserions pas faire, si nous n'étions assurés qu'étant si bon, il ne nous en punira pas. N'est-il pas vrai qui si vous deviez être puni sur l'heure autant que vous le méritez, vous auriez plus d'apprehension de pécher?... C'est le Sage qui le dit[1], et vous n'oseriez le démentir, et comme c'est sa bonté qui l'empêche de vous punir, vous qui connaissez bien cette bonté, et qui présumez de cette impunité, vous en prenez l'occasion d'une plus grande liberté, au lieu de vous en servir comme motif de le respecter et de l'aimer. Les choses étant ainsi, dites la vérité, n'était-ce pas une considération capable de refroidir son amour à votre égard, et de le détourner du dessein qu'il avait de vivre et de mourir pour vous?... N'est-ce pas ce que vous feriez, si on vous parlait de traiter en ami, celui qui abuserait de votre bienveillance? Et néanmoins vous voyez que, nonobstant l'abus que vous faites de ses bontés, il n'a pas laissé de les employer pour votre salut et votre perfection. Ne faut-il donc pas avouer que cette charité est excessive[2]?... O mon Dieu, je l'avoue, et j'ajoute à cet aveu, que je crois tellement à votre bonté, que, si après toutes mes ingratitudes, je viens à vous en demander pardon, comme il faut, vous me l'accorderez; et même, vous me donnerez la grâce et le moyen de vous le demander comme je le dois. Oui, mon Fils, je suis prêt à oublier tout le passé, pourvu que ce soit sincèrement que tu veuilles maintenant commencer à m'aimer.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De celui qui expose sa vie.

Quand on entend Jésus dire qu'il expose sa vie, on doit considérer que c'est un Dieu qui meurt ainsi pour de pauvres mortels, que c'est celui qui avait été offensé, qui répare la faute des criminels, et que c'est le pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Tout cela étant bien considéré, est

[1] Etenim quia non profertur citò contra malos sententia, absque timore ullo, filii hominum portant mala. *Eccli.* VIII.

[2] Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos. *Ephes.* II.

si étonnant, que ceux qui ne veulent pas aimer leur Dieu, comme ils le doivent, ne peuvent croire qu'il les ait tant aimés; et ceux qui le croient, se trouvent obligés de l'aimer tellement, qu'ils n'épargnent rien pour son amour.

DEUXIÈME POINT.

De la manière dont il expose sa vie.

Comme il y avait plusieurs autres moyens de nous donner sa vie, plus aisés et plus convenables, ce semble, à sa grandeur, que ceux qu'il a choisis, ce choix qu'il a fait de la mort sur la croix, et dans le mystère de l'Eucharistie, mérite bien d'être considéré plus en particulier. N'est-ce point trop s'exposer pour un Dieu, d'être ainsi moqué par des hommes, mangé par des pécheurs, et foulé aux pieds par des blasphémateurs?... Comment la Sagesse a-t-elle consenti à ce que la bonté se laissât ainsi exposer à tant d'indignités ? C'est, mon âme, pour t'apprendre jusqu'où va l'amour de ton Dieu, il va si loin qu'il semble dépasser sa sagesse.

TROISIÈME POINT.

De ceux pour qui ce bon Pasteur expose ainsi sa vie.

Considérez encore quels sont ceux pour qui ce bon Pasteur donne son âme; non-seulement ce sont de chétives créatures qui l'avaient offensé, avant de connaître ses bontés, mais qui, après les avoir connues, ont continué de l'offenser, et qui même ont pris plus de liberté de l'offenser, à raison de ses miséricordes. Car s'ils n'eussent été assurés, qu'il leur eût pardonné, quand ils l'ont offensé, ils ne se fussent pas mis en danger d'être châtiés comme ils le méritaient. Et lui qui n'ignorait pas leur lâcheté, n'a pas laissé de les aimer toujours, et de donner aussi bien sa vie pour eux, que s'ils eussent dû lui rendre de grands services. N'y a-t-il pas là de quoi reconnaître, et admirer l'excès de son amour?... Mais vous, serez-vous toujours ingrat envers lui, et lui donnerez-vous encore sujet de vous reprocher, que vous n'avez répondu que par un excès de malice, à l'excès de sa bonté?..

SAMEDI.

DE L'ESTIME QUE L'AME DOIT FAIRE DE CE BON PASTEUR, EN ÉCOUTANT SA VOIX, ET EN OBÉISSANT A LA MOINDRE DE SES PAROLES.

Mes brebis entendent ma voix [1].

Le Sujet de la méditation est, d'apprendre quelle est la voix et l'entretien de Jésus avec l'âme, en qualité de Pasteur, quelle doit être la docilité et l'obéissance de l'âme à cette voix, et comment par cette obéissance, elle doit témoigner l'estime qu'elle a de son Pasteur.

La Fin sera, qu'ayant appris les devoirs que l'âme doit à Jésus, comme à son bon Pasteur, on s'y affectionne tellement, qu'il n'y ait pas une de ses paroles, qu'on ne veuille entendre et accomplir parfaitement.

La Forme est en ces trois points :

1° De la parole du bon Pasteur à l'âme.

2° De la soumission et de l'obéissance de l'âme à cette parole.

3° De l'estime qu'elle témoigne faire de ce bon Pasteur par cette obéissance.

PREMIER POINT.

DE LA PAROLE DU BON PASTEUR A L'AME.

Autant nous reconnaissons de titres et de qualités, dans la personne sacrée de Notre-Seigneur, autant aussi devons-nous reconnaître en lui de diverses manières pour nous parler et se communiquer. En effet, il parle autrement comme roi, autrement comme époux, autrement comme juge, autrement comme capitaine, et enfin autrement comme pasteur. La raison de cette diversité est fondée sur la sagesse de son gouvernement, qui ne fait rien que très à propos. Or il est à propos que ses paroles et ses entretiens soient conformes aux offices qu'il remplit, et aux fins qu'il s'y propose. C'est pourquoi le Sage a dit que son esprit était unique et varié ; il est unique dans sa

[1] Oves meæ vocem meam audiunt. *S. Joan.* x.

variété, parce que c'est le même esprit et la même sagesse mais il est varié dans la manière que cet esprit et cette sagesse emploient pour se communiquer [1].

Comme donc l'office propre de pasteur est, de conduire, de nourrir et de défendre son troupeau, ainsi que nous l'avons considéré; quand il parle en pasteur, il accommode sa voix et sa parole à cet office. De telle sorte, que la matière et le sujet de sa parole regarde toujours la conduite intérieure de l'âme, pour son salut et pour sa perfection. Son langage est tantôt doux, tantôt plus énergique; il est doux, quand l'âme est disposée à l'écouter et à lui obéir; il est plus énergique et plus pressant, quand l'âme en a besoin, et qu'elle fait la sourde oreille [2]. La fin de ses paroles et de son entretien tend toujours à retirer cette âme de son amour-propre, de ses soins superflus, de ses empressements, de ses passions, de ses attachements et de ses affections tant soit peu déréglées, afin qu'elle s'abandonne entièrement à la conduite de son pasteur. Le lieu et le temps de lui parler c'est partout et toujours, mais principalement dans la lecture, l'oraison, la communion, et par la bouche des supérieurs et des directeurs. Il y a telles paroles dans ces méditations et en d'autres livres, qui ne sont peut-être mises que pour vous, et c'est là qu'il vous attend pour vous parler. Combien de fois est-il arrivé, qu'en ouvrant un livre, de grands pécheurs sont devenus de grands pénitents et de grands saints! Saint Augustin [3], saint Ignace et plusieurs autres ont reçu ces faveurs. O mon Dieu! quand sera-ce que j'entendrai cette parole, qui sera assez puissante pour me convertir entièrement comme eux?... Mon fils, ce n'est pas tout de l'entendre, il faut la suivre, et pour pouvoir la suivre, il faut apprendre auparavant à se détacher de ce qui arrête, et empêche qu'on ne la suive. Car

[1] Omnium enim artifex docuit me sapientiam : est enim in illa spiritus intelligentiæ sanctus, unicus, multiplex, omnem habens virtutem, omnia prospiciens, et qui capiat omnia spiritus. *Sap.* VII.

[2] Je dis aux uns des choses communes, et j'en dis aux autres de particulières. *Imitat.* livr. 3 ch. XLIII.

[3] II *Confess.* XII.

quand elle viendra à se faire entendre, si ton cœur est arrêté à ses attaches, tu sauras bien ce que tu dois faire, mais tu n'en feras pas davantage.

DEUXIÈME POINT.

DE L'OBÉISSANCE DE L'AME A CETTE PAROLE.

L'âme montre sa fidélité quand elle se rend attentive à cette divine parole, qu'elle s'y assujettit, et y obéit entièrement : *Seigneur, vous l'avez commandé, et il a été fait*[1]. Voilà la réponse ordinaire d'une bonne âme; elle ne demande point ce que l'on dit, car elle le comprend aussitôt ; elle ne demande point la raison de ce qu'on lui dit, car il lui suffit que ce bon Pasteur lui parle; elle ne doute point qu'elle ne puisse faire ce qu'il dit, car elle sait qu'il ne commande rien que l'on ne puisse accomplir avec sa grâce. Elle ne s'informe pas si c'est un commandement ou un conseil; car, étant assurée de la voix et de la parole de son Seigneur, elle n'en veut pas davantage pour obéir. Elle ne s'arrête point aussi à examiner si la chose est importante, ou non; car, sans considérer autre chose que la parole, elle n'estime rien de plus important, que de s'y assujettir. Elle ne s'en excuse point; car elle sait bien qu'il n'y a point de raison, ni de prudence contre ce qu'un Dieu a déclaré. Enfin, elle ne tarde, ni ne diffère point; car si elle peut faire sur le champ ce qu'elle apprend, elle doit s'y porter, et là où le devoir et le pouvoir se rencontrent, il ne reste qu'à le vouloir; or jamais l'âme fidèle ne manque de vouloir, quand le devoir et le pouvoir se rencontrent[2].

Mais, mon Dieu, qu'elle est cette âme si heureuse, qui se rend ainsi fidèle et soumise à la voix du bon Pasteur ? Ce sera la votre, si vous le voulez ; en effet, dès que ce bon Pasteur vous parle et vous fait entendre si clairement ses volontés, cela ne dépend plus que de vous... Voyons, si parfois vous avez

[1] Domine factum est, ut imperasti. *S. Luc.* XIV.

[2] Cujus officii est obedire, et implere quæ justa sunt dicente Moyse : Audi Israel, et tace. *Deut.* XXVII,

manqué d'obéir n'est-ce pas parce que vous ne l'avez pas voulu [1] ?... Vous saviez ce que vous deviez faire, vous le pouviez aisément avec la grâce; si donc vous ne l'avez pas fait, c'est que vous ne l'avez pas voulu, et vous n'avez péché en ne le faisant pas, que parce que vous ne l'avez pas voulu ; car il n'y a proprement de faute que dans la volonté. Vous devez donc conclure que, comme ce fut, faute de le vouloir, que vous n'avez pas obéi par le passé, si vous le voulez maintenant, il n'y aura plus de faute, et vous serez cette âme heureuse que vous cherchez. O mon Dieu je le veux, non pas tant pour être heureuse, que pour vous obéir. Car quand il n'y aurait d'autre bien, en obéissant à vos paroles que de vous obéir, je préférerais cette obéissance à tous mes intérêts, et je m'estimerais plus heureuse de m'assujettir à vos commandements, sans autre bonheur, que d'être heureuse, sans vous être soumise.

TROISIÈME POINT.

DE L'ESTIME QUE L'AME TÉMOIGNE FAIRE DE CE BON PASTEUR PAR CETTE OBÉISSANCE.

C'est ainsi que l'âme fait voir l'estime qu'elle fait de ce bon Pasteur, en respectant tellement sa parole, qu'au moindre mot qu'il lui dit, ou au premier signe qu'il lui fait de ses volontés, elle y vole aussitôt. Or, il est très à propos de s'arrêter ici à considérer cette estime que l'âme fait de son Pasteur, et l'étroite obligation qu'elle a de la lui témoigner, après qu'elle a considéré qu'il n'avait pas épargné sa vie, pour lui montrer quel cas il faisait d'elle. Mais pour la mieux considérer, et pour reconnaître plus parfaitement, comment en obéissant à la voix d'une personne on témoigne l'estime qu'on en fait, il faut que l'obéissance soit revêtue de ces trois conditions.

L'une, qu'elle comprenne tout ce qui est ordonné de sa part ; car si on n'obéissait seulement qu'en partie, ou que même on manquât à un seul point, l'on montrerait bien que ce n'était pas par respect pour la personne qu'on obéissait, mais pour quelque

[1] Filii mendaces, filii nolentes audire legem Dei. *Is.* xxx.

autre raison. Ce point qu'on omet, venant aussi bien de sa part que le reste, méritait aussi bien d'être exécuté, si on n'eut considéré que le mérite de celui qui l'ordonne[1]. Il suit de là qu'encore qu'on s'assujettisse à tout, excepté dans ce cas particulier, cette soumission n'est point valable puisqu'elle est défectueuse, et que partant, il faut qu'elle s'étende à tout ce qui est ordonné.

Secondement, il est nécessaire que l'obéissance soit pure et simple, par considération pour celui à qui on veut témoigner du respect et de l'estime; car autrement, s'il y a de l'intérêt, ou toute autre intention, il n'y a plus témoignage de respect et d'estime, pour la personne à qui on obéit[2].

Enfin, ce n'est pas tant par la simple exécution extérieure des ordonnances, qu'on fait voir son obéissance et sa soumission, que dans sa volonté et dans son jugement, qu'on soumet à celui qui ordonne. Car si vous manquez d'assujettir ces deux facultés principales de l'âme, quelle sera la soumission de l'âme? ou quelle estime fera-t-elle paraître par sa sujétion, si elle réserve sa volonté et son jugement, en se contentant de la seule exécution, qui se fait au dehors par les pieds et par les mains? Ne fera-t-elle pas plutôt paraître le peu d'estime qu'elle fait du commandement, ayant une volonté et un jugement contraires? En effet, ou elle pense avoir raison dans son jugement, ou bien c'est le contraire; si elle croit avoir raison de juger autrement, elle croira donc que l'ordonnance est mal faite, et ainsi elle ne l'estimera pas, ni celui qui l'a portée. Mais si elle n'a point raison, et que malgré cela elle ne veuille pas obéir, elle pêche encore grandement contre l'estime et le respect, en refusant de se soumettre[3]. Il faut donc que cette sujétion soit une sujétion

[1] Prudentissimus est qui non tam considerat quid jussum, quam illum qui jusserit, nec qualitatem imperii, sed imperii, sed imperantis cogitat dignitatem. S. Hieronim. *ad Celant.*

[2] Custodite leges meas atque judicia quæ faciens homo, vivet in eis. Ego Dominus. *Levit.* XVIII.

[3] Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum, consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium

de volonté et de jugement, en se conformant si entièrement à celui qui commande, qu'on ne veuille et qu'on ne juge point autrement, que selon sa volonté et son jugement. Et plus il se présentera de raisons ou de motifs contraires, si on ne les écoute point, mieux on démontrera qu'on estime en effet, et qu'on respecte le commandement, puisque par là on montre qu'on le préfère à toutes les raisons, et à tous les motifs qui s'y opposent.

O mon Dieu, quel serait l'infidèle, qui connaissant la sagesse et la bonté, qui se trouvent dans toutes vos ordonnances, ne voudrait pas s'y assujettir? Mon fils, le monde a une fausse sagesse et une bonté apparente, qui ont tant d'attraits sensibles pour amuser les âmes, que mes perfections n'y sont pas considérées; toi-même tu n'y es que trop souvent pris; mais cela ne t'excuse point, car je t'avertis assez souvent des tromperies du monde, pour que tu doives t'en défier.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la parole du bon Pasteur à l'âme.

Quand Jésus parle à l'âme comme Pasteur, il ne lui parle que de ce qui sert à sa conduite; et comme il n'y a rien qui lui serve autant que de s'abandonner entièrement à la sagesse et à la bonté de son Pasteur, il lui parle plus ordinairement de se détacher elle-même de son amour propre, et de toute affection tant soit peu déréglée ou trop humaine et naturelle; parce que ce sont ces attaches qui empêchent ce parfait abandon, et le succès de sa conduite. Ma chère âme, lui dira-il, ton Jésus ne vaut-il pas bien cet objet, que tu aimes encore trop? Pourquoi donc me quittes-tu pour cette chose, ou pourquoi ne la quittes-tu pas pour mon amour? Que lui répondez-vous en l'entendant ainsi parler?...

Christi, et in promptu habentes ulcisci omnem inobedientiam, cum impleta fuerit vestra obedientia. II *Cor.* x.

DEUXIÈME POINT.

De l'obéissance de l'âme à cette parole.

Si le bon Pasteur se fait connaître en parlant, l'âme aussi se fait connaître, en entendant sa voix et sa parole, et en lui obéissant. Le bon Pasteur peut bien parler à toutes les âmes, mais il n'y a que celles qui sont proprement ses brebis qui l'entendent, et qui montrent qu'elles l'entendent, en faisant aussitôt tout ce qu'il leur ordonne, sans examiner si c'est un commandement ou un conseil, s'il y a péché ou non; c'est assez qu'elles aient entendu sa voix, et qu'elles sachent ce qu'il demande d'elles, pour vouloir aussitôt tout ce qu'elles pourront. Oh mon Dieu, si je pouvais ainsi accomplir vos paroles!... Mon âme, disons plutôt : si je voulais, j'accomplirais ainsi toutes les paroles de mon Dieu, car s'il me parle de faire quelque chose, il m'en donne le moyen, et il ne tient qu'à moi de m'en servir.

TROISIÈME POINT.

De l'estime qu'elle témoigne faire de son Pasteur par cette obéissance.

C'est ainsi que l'âme doit témoigner l'estime qu'elle fait de son Pasteur, comme ce bon Pasteur lui a montré le cas qu'il faisait d'elle, en ne vivant que pour elle, et en mourant pour son sujet. Et l'estime qu'elle témoigne par son obéissance, sera d'autant plus manifeste que son obéissance aura ces trois qualités. L'une qu'elle s'étende à tout ce qu'il ordonnera; l'autre qu'elle soit pour sa seule considération, et la troisième qu'elle soit d'exécution, de volonté et de jugement; se conformant si parfaitement à toutes ses ordonnances, qu'il n'y ait rien dans l'âme qui n'y soit entièrement soumis. Oh! que Jésus reçoit volontiers cette obéissance qui lui témoigne un respect si absolu, et qu'il mérite bien que l'âme lui rende cette obéissance et ce respect. Mon Jésus, puisque je ne saurais rien vous donner que je ne l'aie premièrement reçu de vous, donnez-moi, s'il vous plait, ce cœur docile, qui n'a de mouvement que par votre voix et par votre parole.

VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

NOUS DONNER ENTIÈREMENT A DIEU, ET DONNER AUX AUTRES CE QUE DIEU VEUT QUE NOUS LEUR DONNIONS.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE :

Reddez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu [1].

Le Sujet tiré de l'Evangile [2] est, que les ennemis de Jésus-Christ, après avoir longtemps cherché dans leur esprit quelque ruse pour le surprendre au moins dans ses paroles, puisqu'ils ne pouvaient trouver aucun sujet de reproche dans ses actions, crurent que le meilleur moyen était de lui demander publiquement, si les Juifs étaient obligés de payer le tribut à l'Empereur, afin que s'il répondait qu'ils n'y étaient pas tenus, ils pussent l'accuser de lèze-majesté devant les officiers de César; ou au contraire, s'ils répondaient qu'ils y étaient obligés, ils pussent l'accuser devant le peuple de porter atteinte à la liberté publique. Mais Jésus qui connaissait leur ruse, et qui savait le moyen de ne pas s'y laisser prendre, leur fit une réponse si prudente, que sans toucher à la majesté de César, ni à la liberté des Juifs, il fit paraître sa sagesse et leur malice. Il nous apprend en même temps à rendre à Dieu ce qui lui est dû, sans oublier ce que nous devons au monde. Ce fut donc pour cela que, après leur avoir reproché leur hypocrisie et leur mauvaise foi, il leur dit de lui montrer une pièce de monnaie; ce qu'ayant fait, il leur demanda alors alors à quel coin elle était marquée, et quelle image elle portait : De César, lui répondirent-ils. Rendez donc à César, conclut-il, ce qui lui appartient; mais aussi rendez à Dieu ce qui lui est dû. Réponse, qui arrêta si bien tous ces esprits mutins, qu'ils n'eurent rien à répondre.

Mais s'ils n'eurent rien à répondre, nous trouvons dans ces paroles un

[1] Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo. S. *Matth.* XXII.

[2] Tunc abeuntes Pharisæi consilium inierunt, ut caperent eum in sermone. Et mittunt ei discipulos suos cum Herodianis dicentes : Magister scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces, et non est tibi cura de aliquo ; non enim respicis personam hominum, dic ergo nobis quid tibi videtur, licet censum dare Cæsari, an non? Cognita autem Jesus nequitia eorum, ait : Quid me tentatis hypocritæ, ostendite mihi numisma censùs. At illi obtulerunt ei denarium.

Et ait illis Jesus : Cujus est imago hæc et superscriptio? Dicunt ei : Cæsaris. Tunc ait illis : Reddite ergo, etc. Et audientes mirati sunt, et relicto eo abierunt.

sujet très-ample et très-digne d'être médité, et nous pouvons y remarquer une des belles et des plus importantes vérités de la religion et de la perfection chrétienne, qui est celle-ci : Que nous devons nous donner entièrement à Dieu, parce que nous sommes entièrement à lui; si bien qu'il ne nous reste rien de ce qui nous appartient, que nous puissions donner au monde ou aux hommes, si ce n'est comme Dieu nous oblige de le donner, par le droit qu'il a de disposer selon qu'il lui plaît, de tout ce qui est à nous. Or comme nous ne devons rien refuser de ce qu'il ordonne que nous donnions; aussi n'en devons-nous pas donner plus qu'il n'ordonne, ou qu'il ne permet.

La Fin sera de reconnaître cette vérité, et d'apprendre à nous donner si entièrement à Dieu, que nous n'en retranchions rien, pour le donner aux hommes, sinon comme il le permet.

La Forme est en ces trois points :

1° Il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

2° Nous devons rendre à Dieu tout ce que nous avons, et tout ce que nous sommes.

3° Si nous sommes obligés de rendre quelques devoirs aux hommes, ce ne doit être que pour mieux rendre nos devoirs à Dieu.

PREMIER POINT.

IL FAUT RENDRE A DIEU CE QUI EST A DIEU.

Après avoir parcouru attentivement l'histoire de l'Évangile, et avoir remarqué toutes les circonstances de cette demande des Pharisiens et de la réponse de Jésus-Christ, considérez qu'il y a trois grands vices entre autres dans cette demande, et trois grandes vertus toutes contraires dans la réponse. Il y a une extrême imprudence dans leur demande, puisqu'ils sont assez impertinents, pour s'imaginer qu'ils pourront surprendre dans ses paroles une personne, qui leur a déjà donné tant de preuves de sa sagesse infinie. Et puis, il n'y a pas moins de malice que d'indiscrétion, puisque ce n'est que pour tâcher de trouver un prétexte, dans ses discours, pour accuser l'innocence de ses actions. Enfin, il n'y a point de plus grande injus-

tice que de chercher l'occasion de décréditer auprès du peuple, celui qui méritait si justement d'en être adoré, et de priver le peuple des faveurs que Jésus désirait lui faire.

Mais ce Sauveur de nos âmes confondit leur imprudence par sa sagesse, se défendit de leur malice par sa bonté, et convainquit leur injustice par sa justice, en leur répondant simplement qu'il fallait rendre à César ce qui était à César, et à Dieu ce qui appartenait à Dieu. « O réponse toute miraculeuse, s'écrie saint Hilaire, et qui contient si parfaitement tout l'abrégé de l'Evangile, qu'il ne faut que l'entendre et la pratiquer, pour rendre à Dieu et aux hommes, tout ce que nous pouvons leur devoir [1]. »

Et pour la mieux comprendre, considérons avant tout que, si Jésus ne fait point de difficulté d'accorder à ses ennemis, qu'il faut rendre aux personnes du monde ce qui leur est dû, il est bien plus raisonnable de lui accorder aussi qu'il faut donner à Dieu ce qui lui appartient, et méditons un peu en nous-mêmes, comment rien n'est plus juste que ce devoir. Eh quoi! Dieu n'est-il pas aussi bien le maître et seigneur de ses biens qu'un homme l'est des siens? Or, si la justice veut qu'on rende à chacun ce qui lui appartient, pourquoi n'ordonnera-t-elle qu'on rende à Dieu ce que nous reconnaissons lui être dû; car y a-t-il rien qui appartienne aussi légitimement à qui que ce soit, que ce qui est à Dieu lui appartient? En effet, il en est le Seigneur absolu, indépendant de tout autre, et de qui tous les autres propriétaires relèvent et dépendent. Tous les biens de Dieu sont de Dieu même, et pour lui-même [2]. Ils ne peuvent être faits par un autre principe, ni pour une autre fin, et quand par impossible, il y aurait une autre dernière fin, pourrait-elle être meilleure que Dieu? S'il en fait part aux hommes, il ne s'en dépossède pas, il en retient toujours le domaine absolu, leur en permettant l'usage, à la condition qu'ils lui en rendront

[1] O plenam miraculi responsionem et perfectam dicti cœlestis absolutionem ! S. Hilar.

[2] Et nunc Domine, Pater noster es tu, nos verò lutum, et fictor noster tu, et opera manuum tuarum omnes nos. *Is.* LXIV.

les hommages et la propriété, quand et comment il le voudra[1]; car il s'est toujours réservé ce droit de seigneurie et de propriété[2], afin que personne n'abuse de ce qu'il tient de lui, et qu'il sache qu'il faut le lui rendre, quand il l'exigera ; mais il ne l'exigera jamais que pour nous accorder plus de biens, et pour nous rendre au centuple ce que nous lui restituons.

Quand nous lui donnons quelque chose, nous ne lui donnons que le sien, nous ne lui rendons que ses biens, nous remplissons un devoir de justice[3]; mais il est si magnifique qu'il reçoit ce qui lui est dû, comme si c'était un présent de libéralité. O juste Dieu, que vous êtes bon ! ô Dieu bon, que vous êtes juste ! Mais oserai-je dire sans offenser la simplicité de votre essence, que vous êtes encore meilleur que vous n'êtes juste, ou pour parler en termes plus exacts : vous nous faites paraître incomparablement plus d'effets de votre bonté que de votre justice. Vous êtes bon dans vos bienfaits, puisque vous commencez toujours à nous obliger, avant que nous vous ayons rendu aucun service, et même avant que nous en soyons capables. Vous êtes juste dans vos faveurs, puisque vous voulez que nous vous en témoignions notre reconnaissance. Mais que vous êtes infiniment bon, lors même que vous êtes si juste; puisque vous ne nous redemandez jamais cette dette, qu'afin de vous obliger à nous donner davantage encore, comme si nous vous donnions quelque chose, en ne vous privant pas ce qui vous est dû.

Mais, ô Dieu bon, c'est cette infinie bonté que j'implore , afin qu'elle me donne le moyen de satisfaire à votre justice, et puisque vous le voulez, afin de mériter encore de nouvelles faveurs par ces satisfactions. Mon âme, si nous ne reconnais-

[1] Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. II. *Cor.* III.

[2] Meum est argentum, et meum est aurum, dicit Dominus exercituum. *Agg.* II.

[3] Tua est Domine magnificentia et potentia, cuncta enim quæ in cœlo sunt : et in terra, tua sunt. Tuæ divitiæ, et tua est gloria. Quis ego et quis populus meus, ut possimus hæc tibi universa promittere ? tua sunt omnia, et quæ de manu tua accepimus , dedimus tibi. Omnis hæc copia quam paravimus, de manu tua est ? tua sunt omnia. I *Paral.* XXIX.

sons pas une telle bonté, nous ne sommes pas dignes de vivre, puisque nous ne vivons que par cette bonté, et pour apprendre à la connaître; mais ne croyons pas la connaître, si nous ne reconnaissons en même temps, que tout ce qui est créé dans toute l'étendue de la nature, lui appartient, doit lui être offert, et que c'est à nous de lui en rendre les honneurs, les hommages et les services. Oui, mon Dieu, c'est à nous de vous louer par vos biens, et ce sont vos biens qui vous louent par nous.

DEUXIÈME POINT

NOUS DEVONS RENDRE A DIEU TOUT CE QUE NOUS AVONS, ET TOUT CE QUE NOUS SOMMES.

S'il faut rendre à Dieu ce qui lui appartient, il faut nécessairement en conclure que nous devons à Dieu tout ce que nous avons, et tout ce que nous sommes; car nous n'avons été crées et rachetés que par lui et pour lui. Voici, entre plusieurs autres, trois motifs qui nous y obligent. Le premier est celui de la création, par lequel toutes les choses naturelles et temporelles nous sont données, comme le reconnaissait David, en protestant que c'était Dieu qui nous avait faits, qu'il était notre souverain Seigneur, et que nous n'étions que comme les brebis de son bercail[1]. Le second titre est celui de la rédemption, qui nous rend capables des grâces et des dons spirituels, ce qui fait dire si expressément à saint Paul, que nous ne sommes pas à nous; car nous avons été rachetés un grand prix[2]. Oh! quel prix! quel rachat!... Quelle obligation de n'être plus à soi, mais à son Rédempteur!... Le troisième est la fin pour laquelle nous sommes créés et rachetés, laquelle fin ne peut être que Dieu même, puisque Dieu ne peut pas avoir d'autre fin, et que l'Apôtre nous assure qu'il n'est mort et ressuscité, qu'afin de disposer de tous les vivants et des morts, comme de personnes qui lui appartiennent également[3]. Il est vrai que les

[1] De his fusè S. Bern. ser. quadr. debito *Psal.* XCIV.
[2] Non estis vestri; empti enim estis pretio magno. I *Cor.* VI.
[3] Ut et mortuorum, et vivorum dominetur. *Rom.* XIV, 9.

vivants ont la liberté de le contredire et de s'éloigner de lui, s'ils le veulent, ce que ne peuvent faire les morts ; mais selon la justice et la raison, ils doivent aussi peu user de cette liberté, pour se soustraire à l'autorité de Dieu, que s'ils n'en avaient pas. Elle ne leur est laissée que pour faire volontiers et avec mérite, ce que les autres créatures font nécessairement et sans mérite.

C'est donc à nous de reconnaître l'obligation que nous avons de nous donner entièrement à Dieu[1], puisque nous savons que nous lui appartenons à de si justes titres. Nous avons vu qu'il faut lui rendre ce qui lui appartient; rien n'étant plus juste et plus nécessaire ici-bas, que de rendre à chacun ce qui lui est dû. Or personne n'a autant de titres à la possession de quoi que ce soit, que Dieu n'en a sur nous-mêmes. Nous lui appartenons, nous sommes son bien, il faut donc de toute justice et de toute nécessité nous donner à lui... Heureuse nécessité ! si notre liberté veut bien s'y soumettre !... Déplorable liberté, si elle ne veut pas s'y résoudre !...

Mais qu'est-ce que se donner ou se soumettre à Dieu? Apprenez-le de son Fils, qui s'est fait homme, et qui se donne en sacrifice au très-saint-Sacrement de l'autel, pour nous instruire par son exemple, à nous donner à Dieu, et pour suppléer en s'immolant tous les jours, à l'insuffisance et aux défauts de notre reconnaissance. Premièrement, il ne l'offensa jamais ; c'est l'acte le plus important de ce devoir[2] que, sachant une bonne fois que vous êtes à Dieu, vous sachiez en même temps qu'il ne doit vous rester aucun mouvement de l'âme et du corps que vous n'employiez conformément à sa volonté; autrement ce serait lui refuser ce qui lui est dû, et le péché n'est une offense qu'a cause de ce refus; et cette offense ne s'appelle iniquité, injustice et dette, que parce que c'est un attentat contre ses

[1] Deo autem quæ ejus sunt propria, reddere nos oportet, corpus, animam, voluntatem. Ab eo enim hæc profecta atque aucta retinemur, proinde condignum est, ut ei totum reddent qui debere se recolunt et originem et profectum. S. Hilar.

[2] Omnibus diebus vitæ tuæ in mente habeto Deum et cave ne aliquandò peccato consentias, et prætermittas præcepta Domini Dei nostri. *Tob.* IV; *Hebr* X.

droits, puisque nous lui devons toutes les soumissions que sa justice exige de nous. Oh ! que l'Apôtre a grand sujet d'appeler enfants de rébellion, tous les mauvais enfants d'un si bon Père !... Secondement, le Fils de Dieu ne fit jamais rien que parfaitement, pour la plus grande gloire et ponr l'unique contentement de son Père [1], selon les ordres qu'il en avait reçus. Quelque chose que ce fût, si petite fût-elle ; c'était assez qu'elle eût passé par ses mains, pour qu'elle fût excellente ; de sorte, que c'est de tout ce qu'il a fait qu'on peut dire de lui : Qu'il a bien fait toutes choses [2].

C'est là être à Dieu, et c'est le second devoir de votre reconnaissance, que non content de ne faire aucun mal, vous fassiez tout le bien possible, selon votre condition, selon les occasions et les grâces que vous en aurez [3]. Faites tout, jusques aux moindres actions du boire et du manger, pour le service de celui à qui vous appartenez tout entier, à qui vous devez tout, à qui vous voulez rendre tout ce que vous devez [4]. De sorte que si vous y manquez, vous ne lui êtes pas moins redevable pour ce manquement, que le serait un serviteur ou un ouvrier de journée, qui aurait frusté son maître d'une partie de son travail [5]. Oh ! quel compte vous avez à lui rendre, s'il se met une fois à compter avec vous!... Enumérez toutes vos actions d'un jour, d'un mois et d'une année, qui ont été faites par passion, par vanité, par intérêt, ou dans l'intention de vous procurer quelque plaisir; ce sont autant d'articles dont vous êtes débiteur. Car il n'y a pas une action qui ne dût le glorifier, puisqu'il est vrai que vous vous devez tout à lui, et que vous ne pouvez mieux vous donner à lui que par vos actions.

Enfin, le fils de Dieu montra bien qu'il ne vivait que pour son Père, quand il abandonna sa vie à sa disposition, et que tout lui

[1] Quia ego quæ placita sunt ei, facio semper. *S. Joan.* VIII.
[2] Bene omnia fecit. *S. Mar.* VIII.
[3] Bonum autem facientes, non deficiamus. *Gal.* VI.
[4] Nolite deficere bene facientes. II *Thess.* III.
[5] Sitis perfecti et integri, in nullo deficientes. *S. Jac.* I.

était indifférent, excepté de faire sa volonté. Que ce fût dans la crèche ou au temple, avec des pasteurs ou avec des rois, à Nazareth ou dans l'Egypte, au Thabor ou au Calvaire, dans l'honneur ou dans le mépris, dans le crédit ou dans les défaveurs, dans les plaisirs ou les déplaisirs, dans la vie ou dans la mort; en tout il ne considérait que la gloire de son Père, et non pas ses intérêts, car il n'en avait point d'autres que ceux de son Père et de son Dieu, auquel appartenait tout ce qu'il avait et tout ce qu'il était, et auquel il voulait rendre tout ce qui lui appartenait [1].

C'est donc ainsi qu'il vous apprend comment vous pouvez vous acquitter des devoirs, qui vous obligent de vous donner tout entier à celui à qui vous appartenez; c'est par le moyen de cette indifférence et de cette résignation, qui lui témoignent que vous n'avez pas plus de prétention, ni d'amour personnel sur la terre, que si vous n'y viviez point [2]; puisque, en effet, vous ne devez point y vivre pour y prétendre autre chose que d'y accomplir les desseins de Dieu, quelle que soit leur nature, et la manière de les accomplir. C'est à lui d'en prescrire la nature et la manière, et à vous d'exécuter les ordonnances; et c'est dans l'exécution et dans la pratique de ces choses contraires ou inégales, qu'on fait voir, si on se donne à Dieu comme on le doit.

Comment vous y comportez-vous?... Comment montrez-vous dans le froid et le chaud, dans le besoin et l'abondance, en un mot, dans la prospérité et l'adversité, que vous n'êtes qu'à Dieu, et que dans toutes ces circonstances, vous ne vous cherchez pas plus que si vous ne viviez point?... O mon Dieu, je n'oserais dire que je ne m'y recherche point, car ma conscience déposerait contre moi; mais je serais confus d'avouer que je m'y cherche,

[1] Etenim Christus non sibi placuit, sed sicut scriptum est: Improperia improperantium tibi ceciderunt super me. *Rom.* XV.

[2] Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum. Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me et cum gloria suscepisti me. Quid enim mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? *Psalm.* XIX.

car je suis si convaincu que je dois être tout à vous, et que c'est dans ces occasions que je dois montrer si je veux l'être ou non, que si je ne le témoigne pas, comme il faut, j'en demeure tout honteux.

TROISIÈME POINT.

SI NOUS SOMMES OBLIGÉS DE RENDRE QUELQUES DEVOIRS AUX HOMMES, CE NE DOIT ÊTRE QUE POUR MIEUX RENDRE NOS DEVOIRS A DIEU.

Mais s'il en est ainsi, si nous appartenons entièrement à Dieu, et que nous ne puissions rien réserver de nous-mêmes, ni pour nous, ni pour les hommes, sans préjudice de ce que nous devons à Dieu, comment rendrons-nous à César ce qui est dû à César, puisqu'il ne nous reste rien, ayant tout donné à Dieu? De plus, que devons-nous à César ou aux autres hommes, vu que nous devons tout à celui, auquel nous appartenons? C'est ce qu'il faut maintenant considérer, et pour cela, méditez ces trois vérités, qui sont fort importantes.

La première, que nous ne devons rien au prochain, qu'autant que Dieu le permet ou l'ordonne, et quand nous rendons nos devoirs et nos services à quelque homme que ce soit, nous ne devons les lui rendre qu'en vue de l'ordre ou de la permission de Dieu, sans lesquels nous n'aurions rien du tout à leur rendre [1]. Car si dans les plus grandes nécessités, où nous sommes obligés de nous occuper de nous, nous ne pouvons le faire qu'en considérant Dieu qui nous a imposé cette obligation, nous ne devons pas non plus considérer le prochain, hors de Dieu, puisqu'il ne nous oblige pas davantage à l'égard du prochain qu'à l'égard de nous-mêmes, et qu'il ne nous permet rien qui soit hors de ses ordres. Oh! la belle ordonnance! Mais afin qu'elle paraisse dans sa beauté, elle doit être observée.

Aussi la seconde vérité à considérer est, que Dieu nous fait connaître ce qu'il veut que nous rendions au prochain, par les

[1] Et dixit illis : attendite ab omni iniquo. Et mandavit illis unicuique de proximo suo. *Eccli.* XVII.

vertus de justice, de charité, de miséricorde, d'affabilité, et les autres qui doivent être notre règle à son égard. Tous les devoirs qui dérivent de ces vertus sont autant d'ordres, ou de permissions de sa divine sagesse, qui nous unit ainsi les uns avec les autres, par le moyen de ces devoirs; aussi quand nous en pratiquons quelques actes, quand nous rendons à César ce qui lui est dû, c'est parce que Dieu nous ordonne de le lui devoir, et de le lui rendre [1]. Oh! si les hommes comprenaient bien cette vérité, les cours des grands seraient autant de palais de vertus, ou tous les compliments se changeraient en mérites devant Dieu, et tout l'honneur qu'on rendrait à qui on le doit, ne serait qu'un honneur rendu à Dieu, puisqu'on ne le rendrait que par vertu et selon l'ordre de Dieu [2].

Et c'est la troisième vérité, qu'en agissant ainsi, Dieu ne perd rien de ses droits, puisque nous ne donnons au prochain que ce que Dieu veut que nous lui donnions. Nous ne lui retranchons rien de ce que nous lui devons, car c'est rendre à Dieu même, que rendre à autrui ce que Dieu veut qu'on lui rende, et parce qu'il le veut [3]. Si les services qu'on rend au prochain, choquaient les vertus et les ordonnances de Dien, ces services seraient des injustices, car alors ils seraient contraires à ce que nous devons à Dieu; mais quand ce ne sont que des services et des devoirs de charité, ou de justice, ils ne nous séparent pas plus de Dieu que les actes de ces vertus, qui nous en approchent, plutôt qu'ils ne nous en éloignent.

O sagesse de Dieu, qui n'êtes pas ici moins admirable que sa justice et sa bonté! Regarde, mon âme, et admire comme ce Dieu bon a su trouver le moyen de nous faire rendre à la justice

[1] Reddite omnibus debita, cui tributum, tributum : cui vectigal, vectigal : cui timorem, timorem : cui honorem, honorem. Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis, etc. Vide integrum caput. *Rom.* XIII.

[2] Subjecti estote omni humanæ creaturæ propter Deum sive regi, quasi præcellenti, sive ducibus tanquam ab eo missis ad vindictam malefactorum, laudem verò bonorum, quia sic est voluntas Dei. I *Pet.* II.

[3] Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *S. Matth.* XXV.

tout ce que nous lui devons, c'est-à-dire, tout ce que nous avons ; et qu'après cela néanmoins, il nous reste encore de quoi devoir, et de quoi donner à notre prochain. Sans doute qu'il fallait une sagesse divine pour accorder ainsi la justice et la bonté. La justice exigeait que tout fut à Dieu ; la bonté en demandait quelque partie pour les hommes ; et la sagesse les accorde, en faisant que la justice en ordonnera ou permettra quelque partie pour les hommes, et que la bonté n'en demandera pas plus que la justice en aura ordonné [1].

Après cela, mon âme, oserions-nous offrir aux hommes plus de service, que la justice de Dieu n'en permet ? Mais aussi oserions-nous leur refuser les devoirs, qu'elle ordonne et prescrit ?... O mon Dieu, ne le permettez pas, et faites-moi la grâce d'être tellement tout à vous, que je ne sois plus rien aux créatures que par cette charité, qui nous fait tout à tous [2], non pas en nous éloignant de vous, mais plutôt en gagnant et en attirant toutes les âmes.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Ce commandement a deux parties, dont la seconde doit être considérée avant la première, puisque la première n'est observée qu'en vertu de la seconde. En effet, si je rends à César ce qui lui est dû, c'est parce que Dieu me le commande. Il faut donc que j'apprenne premièrement à obéir à Dieu, et que je considère combien il est juste et raisonnable de lui rendre ce qui lui appartient. La raison est que, si une chose doit être rendue à son légitime seigneur, parce qu'il a droit d'exiger ce qui lui appartient, les biens de Dieu ne lui doivent-ils pas être rendus, puisqu'il en est le le seigneur et seigneur plus légitime qu'aucun homme ne peut être de n'importe quel objet. Il faudrait refuser de rendre à César ce qui est à César, si on ne rendait à Dieu ce qui lui appartient, car rien n'est si véritablement à César, comme ce qui est à Dieu, est proprement à Dieu.

[1] Tu autem Dominator virtutis, cum tranquillitate judicas, et cum magna reverentia disponis nos. *Sap.* XII.

[2] Omnibus omnia factus, ut omnes facerem salvos. II *Cor.* IX.

Et puis, que craindrait-on en rendant à Dieu ses biens ? Qu'on y perdit et qu'on devint pauvre en lui donnant. Et quand cela serait, il vaudrait mieux être pauvre, et avoir tout perdu, que d'avoir perdu la religion et le devoir que vous devez à Dieu. Mais ne craignez point, car quand vous n'auriez que ce bon cœur de vouloir rendre à Dieu ce qui lui appartient, vous êtes trop riche, et si ce cœur pouvait s'acheter, tout le monde n'en serait pas le prix. Ce n'est pas tout, car Dieu est si bon et si magnifique, que quoiqu'on ne lui donne que ses biens, il les restitue au centuple, et il ne faut que donner à Dieu, pour être bientôt riche. O bonté infinie ne me parlez point, s'il vous plait, de me rendre, afin que mes devoirs soient plus purs et plus désintéressés. Mon fils, ne crains point de recevoir de moi, pourvu que tu ne veuilles recevoir que ce que je te donnerai, pourvu que tu sois prêt à me le rendre, quand je le demanderai, et que tu ne t'en serves que pour me servir et m'aimer davantage.

DEUXIÈME POINT

Comme nous sommes tout à Dieu, nous devons nous donner tout à lui.

Il suit de là, par une nécessité infaillible, qu'il faut nous donner nous-mêmes entièrement à Dieu, car nous sommes entièrement à lui. Il est notre créateur, notre rédempteur et notre fin dernière, n'est-il pas vrai? Et ces trois titres ne nous font-ils pas voir aussi clairement que nous sommes à lui, que l'image de César marquée sur la monnaie, faisait voir que la pièce était à César, et que s'il fallait lui rendre ce qui lui appartenait, vous appartenez mieux à Dieu, vous en portez mieux l'image, et vous devez la lui restituer plus légitimement.

Mais qu'est-ce que me donner à Dieu; puisque je suis à lui; qu'ai-je affaire de m'y donner davantage, puisque mon office ne m'y obligera pas plus que j'y suis obligé! Vous vous trompez, car quoi que vous soyez à Dieu, Dieu vous a donné à vous-mêmes, pour vous rendre à lui, ou pour vivre à vous; de sorte qu'il est en votre puissance de vous y rendre, ou de vous en retirer. Or tout cela consiste dans ces trois actes, dont le premier est de ne vouloir jamais l'offenser, le second de vouloir lui plaire en tout ce qu'on fera, et le troisième de le laisser faire et disposer de nous, selon son plaisir.

Voilà comment son Fils s'est donné à lui, comment il s'y donne encore tous les jours au saint sacrifice de l'autel, et comment il nous apprend à nous immoler avec lui sans réserve. Mon âme, le Fils de Dieu ne se donne pas pour nous à son Père, afin que nous ne donnions rien, mais

c'est afin que nous donnant avec lui, nos dons en aient plus de valeur et soient plus agréables; car qu'est-ce que de l'homme s'il n'y a que l'homme? Mais si nous sommes présentés avec Jésus-Christ, nos présents valent autant que Jésus-Christ?...

TROISIÈME POINT.

Il ne faut rien rendre aux hommes, qu'en vue de ce devoir que nous rendons à Dieu.

Mais si nous nous donnons tout à Dieu, comme nous lui appartenons, que restera-t-il pour César et pour les autres; et comment leur rendrons-nous ce que nous leur devons, puisque nous avons tout donné à Dieu, à qui nous devons tout? Ecoutez et goûtez bien ces trois vérités, qui satisferont à votre demande, et qui vous apprendront à satisfaire et à Dieu et aux hommes.

La première, que vous ne devez rien à César, ni à personne que par l'ordre et la permission de Dieu, puisque vous êtes tout à lui, et que sans sa permission vous ne pouvez servir aucun autre. La seconde, que vous devez pourtant à César et aux autres hommes tout ce que les vertus de justice, d'obéissance et de charité vous enseignent, parce que c'est Dieu qui vous l'ordonne par ces vertus, et c'est en vertu de cet ordre qu'il faut leur rendre. La troisième, que si vous vous comportez ainsi dans tous les services que vous rendez aux hommes, vous y servirez Dieu, et non-seulement, en les servant, vous ne lui retrancherez rien de vos devoirs, mais, au contraire, vous lui rendrez mieux ce que vous lui devez, quand vous rendrez aux hommes ce que vous pensez leur devoir, et que vous ne leur rendrez ces devoirs, que parce que Dieu le veut.

O quelle justice, quelle bonté et quelle sagesse de Dieu, d'avoir ainsi uni les services que nous devons à lui et aux hommes, et de nous avoir fourni le moyen de servir Dieu et les hommes ensemble! Mais quelle est notre injustice, notre malice et notre folie, de séparer ces services! quelle injustice de penser servir Dieu, sans vouloir servir les hommes! Quelle malice de vouloir servir les hommes, sans penser à servir Dieu, et enfin, quelle folie que, pouvant servir Dieu et les hommes ensemble, vous quittiez Dieu pour servir les hommes, de peur de quitter les hommes pour servir Dieu!.... Mon âme, prenons garde à ce désordre, car il est plus fréquent que tu ne le penses, et c'est ce qui pervertit beaucoup de consciences.

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE,

C'est d'apprendre à se modérer tellement dans la prospérité et dans l'adversité, qu'on ne s'élève point dans les succès, et qu'on ne se laisse pas abattre dans les disgrâces. Nous l'apprendrons des paroles de Notre-Seigneur, qui sont rapportées au chapitre onzième de l'Evangile de saint Matthieu, et au dixième de saint Luc. Les premières sont proférées contre les villes de Galilée, où Jésus avait souvent préché avec ses disciples, et fait quantité de miracles, mais sans fruit, à cause de l'orgueil et de la richesse des habitants. Les autres sont adressées aux disciples, qui, revenant d'une mission où il les avait envoyés, témoignèrent trop de joie, et de satisfaction pour les miracles qu'ils avaient faits. Et enfin, les dernières, contiennent un reproche d'amour, qui nous invite à recourir à lui dans nos nécessités, étant assurés que nous en serons soulagés, et à ne pas craindre de porter son joug; car nous le trouverons très-léger et très-facile, pourvu que nous tâchions d'imiter Jésus dans sa douceur et dans son humilité; ces deux vertus devant nous affermir tellement dans les différents événements de cette vie, que nous ne trouverons que du repos, là où les autres ne rencontrent que le trouble.

LUNDI.

DU MALHEUR DES VILLES, QUI N'ONT PAS PROFITÉ DES PRÉDICATIONS DE NOTRE-SEIGNEUR ET DE CELLES DE SES DISCIPLES.

Malheur à vous Corozaïn et Betsaïde... Et toi, en particulier, ville de Capharnaüm, qui t'élèves jusqu'au ciel par ta prospérité, tu seras abaissée, par tes péchés, au plus profond des enfers [1].

Le Sujet nous fait voir comment Notre-Seigneur ayant choisi soixante-douze disciples pour les envoyer deux à deux par avance, dans les villes où il devait lui-même prêcher, prit occasion de déclarer le malheur qui devait arriver à ces villes, parce qu'étant trop à leur aise, elles ne tiendraient pas compte de l'Evangile qu'on allait leur prêcher.

La Fin est de comprendre le danger qu'il y a pour notre âme, de se laisser emporter par les prospérités de cette vie; elle est exposée à abuser des grâces qui lui sont faites.

La Forme est en ces trois points :

1° Le choix et la mission des soixante-douze disciples.

2° La menace que Jésus-Christ fait aux villes, qui ne reçurent pas leur prédication.

3° La cause de ces malheurs provenant de la prospérité.

PREMIER POINT.

CHOIX ET MISSION DES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES.

Il y avait déjà quelque temps que Jésus-Christ avait choisi douze hommes pour en faire ses douze Apôtres, et les avait chargés d'aller prêcher son Evangile [2], quand beaucoup d'autres se présentant à son service, il en choisit soixante-douze, qu'il appela ses disciples, et qu'il fit les coadjuteurs de ses Apôtres,

[1] Væ tibi Corozain, væ tibi Bathsaida.... Et tu Capharnaum, numquid usque in cœlum exaltaberis? usque in infernum descendes? *S. Matth.* XI, v. 21, 23.

[2] *S. Matth.* X.

les envoyant deux à deux, de côté et d'autre, pour convertir les peuples [1]. En leur donnant par cette mission, les mêmes pouvoirs qu'à ses Apôtres, il leur donna aussi les mêmes ordres et les mêmes avis, que nous avons déjà médités ailleurs, y ajoutant seulement cette recommandation, de ne saluer personne dans le chemin, de ne lier conversation avec aucun de ceux qu'ils rencontreraient, et leur inculquant plus particulièrement ce conseil qu'il avait déjà donné : Que si quelques villes ne recevaient pas leur parole, qu'ils s'en retirassent en secouant même la poussière, qui serait tombée sur leurs pieds [2]; comme pour montrer qu'ils ne voulaient point avoir de communication, avec ceux qui ne sauraient souffrir qu'on leur parle de leur salut, puisqu'ils n'avaient que cela à faire avec eux.

Cet avis de Notre-Seigneur est important, tant pour ceux qui sont employés à l'instruction du prochain, que pour ceux qui sont instruits; il apprend à se défier d'un vice qui se glisse trop ordinairement, vice qui est cause qu'on ne rapporte quelquefois de la communication qu'on a les uns avec les autres, rien moins que ce qu'on devrait se proposer d'en rapporter, c'est-à-dire, l'avancement spirituel dans sa condition et dans la véritable vertu. Car souvent tout ce qu'on y gagne, ce sont de nouvelles connaissances ou de nouveaux témoignages d'amitié, ou quelques offres et quelques actes de service qu'on se rend réciproquement, et quantité de semblables entretiens inutiles, qui sont bien éloignés des desseins et des fins qu'y prétend Jésus-Christ. C'est cette poussière du monde qui nous salit tous, et qu'il faut secouer [3]; car si nous voulons

[1] Post hæc autem designavit Dominus et alios septuaginta duos, et misit illos binos ante faciem suam in omnem civitatem et locum, quo erat ipse venturus. S. *Luc.* x.

[2] In quamcumque autem civitatem intraveritis, et non susceperint vos, exeuntes in plateas ejus, dicite : Etiam pulverem qui adhæsit nobis de civitate vestra, extergimus in vos. Ibid.

[3] Ut ostendatis appetitum terrenorum, non esse in affectibus vestris. Interlin. Ut ostenderent usque adeò se ab ipsis nihil terrenum quærere, ut etiam pulverem de terra eorum, sibi non paterentur adhærere. S. Aug.

y prendre garde, pour peu que nous ayons eu de fréquentations, il en restera je ne sais quoi dans le cœur, qui est plus capable de nous éloigner de Dieu, que de nous en rapprocher. Toutes ces amitiés spirituelles sont d'autant plus dangercuses, qu'elles ne semblent que spirituelles, quoiqu'en effet elles soient fort naturelles et bien opposées à la véritable vie spirituelle, qui ne s'établit que dans un cœur si épuré de toutes ces affections, qu'il ne voudrait pas même aimer Jésus-Christ, sinon comme il veut être aimé de nous, par la grâce et par l'esprit, sans ces mélanges déguisés de la nature, qui se cherche partout.

Ce sont ceux-là que l'Apôtre regarde comme des insensés et des gens mal avisés, qui après avoir commencé leurs connaissances et leurs entretiens par l'esprit, ne les finissent que par la chair[1]; non pas qu'ils en viennent toujours jusqu'au péché. Mais il suffit pour être réputé insensé et pour être blâmé, de mêler quelqu'affection sensuelle ou trop naturelle parmi ces entretiens spirituels, qui ne seront jamais spirituels, s'ils ne sont animés purement et simplement de cet esprit de charité, qui ne regarde que Dieu, et qui s'applique à retirer et à detacher nos cœurs de toutes les créatures, pour les donner à Dieu. Il ne faudrait pas même donner la liberté à ses yeux de regarder la personne à qui on parle, afin de pouvoir dire avec l'Apôtre, qu'on ne traite pas avec les personnes selon les affections sensuelles, et cela pour mieux servir tout le monde en vérité et en esprit[2]. Voyez ce qu'il y a dans vos conversations qui mérite d'être reformé par ces avis,et persuadez-vous qu'un des pas les plus dangereux de la vie spirituelle, c'est de converser avec ses plus intimes[3]. Car quoiqu'on ne traite que de sujets édifiants, si la manière de s'entretenir est trop humaine et trop naturelle, il y a danger que vous n'en sortiez d'autant moins

[1] Sic stulti estis ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini. *Gal.* III.

[2] Itaque nos ex hoc neminem novimus secundum carnem. II *Cor.* V.

[3] Secundum virtutem tuam cave te a proximo tuo, et cum sapientibus et prudentibus tracta. *Eccli.* IX.

spirituel, que vous vous serez plus arrêté dans une amitié, qui n'est que naturelle.

O mon Dieu! qui avez dit que là où deux ou trois seraient assemblés en votre nom, vous vous trouveriez au milieu d'eux[1], se peut-il faire qu'il y ait tant de danger là où vous êtes? Mon fils, mon nom ne sert souvent que de prétexte à ces entretiens et à ces assemblées, et ainsi je n'y suis pas, et les malheurs s'y trouvent.

DEUXIÈME POINT

LA MENACE QUE JÉSUS FAIT AUX VILLES QUI NE RECEVRONT PAS LA PRÉDICATION DE SA PAROLE.

Notre-Seigneur après avoir déclaré à ses disciples comment ils devaient se comporter avec les peuples, qui mépriseraient leurs prédications, invectiva puisssamment contre ces misérables villes, en prononçant que Sodome serait traitée plus doucement qu'elles au dernier jugement de Dieu. Malheur à vous Corozaïn, s'écria-t-il alors, malheur à vous Bethsaïde; car si les grâces que vous avez reçues avaient été accordées a Tyr et à Sidon, peut-être que ces villes idolâtres se seraient entièrement converties, et qu'elles auraient fait pénitence de leurs péchés sous la cendre et le cilice[2]. Mais persuadez-vous aussi qu'elles ne seront pas punies comme vous, au jour ou toutes les nations seront jugées.

Il faut avouer que Jésus-Christ n'a presque jamais parlé avec tant d'ardeur et de force que sur ce sujet; aussi en avait-il entre autres, deux grandes raisons. La première était, qu'il voulait exciter par là ses disciples à s'employer avec un grand zèle à la prédication, pour empêcher, autant qu'ils le pourraient, ce grand malheur, qui devait arriver à ceux qui ne se laisseraient pas toucher. L'autre raison était qu'il voulait montrer à tout

[1] S. *Matth.* XVIII.

[2] Quia si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes, quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent. Verumtamen dico vobis : Tyro et Sidoni remissius erit in die judicii, quàm vobis. S. *Matth.* XI.

le monde, combien il était dangereux de refuser les grâces ou de les laisser inutiles après les avoir reçues. Car, quoiqu'il semble qu'il n'y ait point de plus grand malheur au monde, que de ne pas recevoir beaucoup de grâces de la part de Dieu, cependant c'est encore un mal plus à craindre d'en avoir reçu abondamment et d'en avoir abusé, où de ne pas les avoir employées. Quand vous pensez quelquefois à une infinité de peuples infidèles, qui périssent misérablement, n'ayant pas ces grâces dont vous abusez tous les jours, n'êtes-vous pas contraints de confesser, que ces pauvres nations abandonnées de Dieu sont à plaindre, et que vous êtes heureux d'avoir été tellement favorisé de Dieu, qu'il vous a donné à vous seul plus de grâces qu'il n'en faudrait pour convertir des royaumes entiers ?... Mais quand vous considérez que la plupart de ces grâces, qui peut-être eussent été très-efficaces, si elles eussent été offertes à d'autres, vous ont été inutiles, que pensez-vous de votre ingratitude ?... Que croyez-vous que Jésus-Christ en pense ?...

Persuadez-vous que selon son jugement, vous êtes plus malheureux avec toutes les grâces qui vous ont été accordées, que ceux à qui elles ne l'ont jamais été, puisqu'elles n'ont servi qu'à vous rendre plus indigne et plus coupable [1]. Persuadez-vous que vous êtes cette ingrate Corozaïn à qui Jésus parle, et qu'il menace avec tant de colère; puisqu'il est vrai que, si les grâces qui vous ont été faites, sans que vous soyez corrigé de vos mauvaises habitudes, eussent été faites à mille autres personnes, elles leur eussent fait faire des conversions entières et des pénitences très-austères. N'est-ce pas mépriser Jésus-Christ, de négliger ainsi ses grâces ? Et ne tremblez-vous point, quand vous vous souvenez que c'est ce même Dieu, qui vous a fait dire autrefois par un prophète, qu'il rendrait méprisables ceux qui le méprisaient [2] ?... Mon Dieu, que je me trouve en peine sur ce sujet !

[1] Sicut minor fuit culpa ejus quæ nuntios veritatis non habuit, quam ejus quæ refutavit, ita minor pœna. *Interlin.*

Tantum enim enim naturalem legem calcarunt. *S. Hier.*

[2] Qui autem contemnunt me, erunt ignobiles. I. *Reg.* II.

Car d'un côté je n'oserais vous prier de retirer vos grâces; et de l'autre, je vois que je ne fais qu'en abuser. Mon fils, pour te délivrer de cette peine, regarde plus particullèrement ce qui t'empêche d'aller où la grâce t'appelle, et renverse au plus tôt cet obstacle.

TROISIÈME POINT.

LA CAUSE DE CES MALHEURS VIENT DE LA PROSPÉRITÉ.

Et toi Capharnaüm, poursuit Notre-Seigneur, toi ô ville orgueilleuse, tu pensais t'élever au dessus des nues et jusqu'au ciel, mais sache que tu seras abaissée par la justice divine jusques au plus profond des enfers[1]. Considérez à ce sujet que ces villes infidèles, qui n'avaient pas cru à l'Evangile, que Notre-Seigneur et ses Disciples leur avaient annoncé, étaient les villes les plus riches de toute la Syrie. Ce qui vous apprendra qu'il n'y a point de plus mauvaise disposition pour les grâces, que de se trouver dans les jouissances et dans les prospérités de cette vie, si on ne sait s'en bien servir; parce que l'esprit et le cœur s'attachent tellement à ces biens temporels, qu'ils leur donnent toutes leurs pensées, tous leurs soins et leurs affections. De sorte que les inspirations s'évanouissent, et les grâces se perdent; car elles ne s'arrêtent que dans les cœurs humbles et dociles, tels que sont ceux qui se contentent d'une vie réglée et modérée, ou qui savent régler et modérer leur bonheur; car, pour ceux qui en abusent, ils sont si pleins et si enflés de leur bonne fortune, qu'il n'y a point de place pour la grâce, et qu'ils ne croient pas même en avoir besoin.

C'est ce qui a fait dire au Sage, que la prospérité des insensés serait leur perte[2]; appelant insensés, tous ceux qui se laissent enivrer par leur bonheur, et qui perdent leur esprit en gagnant quelque argent ou quelque autre bien. Ils se ruinent et se perdent entièrement, car à quoi leur sert tout ce gain et leur

[1] Quia te in cœlum exaltasti per superbiam? Extenditur increpatio ad eos qui Evangelium despiciunt. Beda.

[2] Prosperitas stultorum perdet illos. *Prov.* I.

bonheur, s'ils viennent a perdre leur âme? Comment ne la perdront-ils pas, s'ils négligent les moyens que Dieu leur offre de se sauver? Et quels sont ces moyens, sinon les prédications, les livres, les inspirations, les lumières et les bons mouvements, qu'il leur donne pour cet effet? De sorte que, négliger les moyens de se sauver, c'est négliger son salut, et c'est alors qu'on les néglige quand on ne craint rien; c'est alors qu'on ne craint rien, quand tout arrive à souhait et à plaisir; et ainsi vous voyez comment la prospérité est la perte du monde, puisque le monde étant dans la prospérité, ne se met en peine que de jouir de son bonheur[1]; et, quoique Dieu lui parle, il n'a d'oreilles que pour écouter les louanges de sa fortune, et les applaudissements de ses heureux succès[2].

De là vient encore un autre malheur; quand quelqu'un entend louer et estimer par les autres son bonheur, il entre dans une plus grande estime des faveurs et des biens de la vie présente, en comparaison desquels les biens spirituels et éternels ne lui sont que comme rien, par l'estime des uns et le rabais des autres; d'où il est aisé de voir quel accès ou quel entretien peut trouver la grâce, qui ne parle que des biens de l'autre vie, dans ces esprits qui ne pensent qu'à la vie présente.

Considérez un peu David dans la prospérité et dans l'adversité. Quand il est persécuté par les hommes, il n'y a point de cœur parmi tous les meilleurs serviteurs de Dieu, qui soit si docile aux mouvements et aux attraits du Saint-Esprit. Mais dans la prospérité, il devient si insensible aux inspirations du ciel, qu'après être tombé dans deux fautes énormes, à la vue de tout son peuple, lui seul ne s'en aperçoit pas. Il demeure des jours, des semaines et des mois sans se reconnaître; il faut qu'un Prophète vienne lui parler de sa conscience, qu'il lui

[1] Domus eorum securæ sunt et pacatæ, et non est virga Dei super eos, etc. Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt. *Job.* XXI, 9.

[2] Qui dixerunt Deo: Recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus. Beatum dixerunt populum cui hæc sunt. *Psalm.* CXLIV.

parle en employant une parabole étudiée pour l'émouvoir; tant il n'est plus, ce David qui ne faisait que penser à Dieu, quand il n'était point dans la prospérité.

Mais avez-vous si peu d'expérience de ce qui se passe en vous-même, pour n'avoir jamais remarqué l'état dans lequel vous êtes, s'il se rencontre quelquefois que vous réussissiez à votre honneur dans quelque entreprise, et que le monde vous en fasse ses compliments?...Etes-vous aussi humble de cœur,aussi peu attaché à la vie, aussi prêt à partir et à quitter tout, que lorsque quelque confusion vous serait arrivée[1]; et pourquoi, si ce n'est que dans la prospérité on est moins touché des vérités éternelles que dans l'adversité; et que, par conséquent, vous craignez moins, lorsqu'il faut craindre davantage? O mon Dieu, qui châtiez d'un malheur éternel l'insolence des villes et des âmes qui abusent de leur bonheur temporel, châtiez-moi, s'il vous plaît, plutôt par un malheur temporel, car j'aime mieux les maux que les biens de cette vie, si je deviens meilleur par les maux que par les biens; et je serai toujours meilleur, quand je serai plus souple et plus obéissant aux mouvements de votre grâce.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le choix et la mission des soixante-douze disciples.

Notre Seigneur disposant ses Disciples à la mission qu'il leur destinait, leur donnait ces deux avis entr'autres : de ne point s'arrêter en chemin pour parler à personne, et dans les villes de ne parler que du salut éternel, et de l'heureux état de l'autre vie. Que si on ne voulait point les écouter, qu'ils se retirassent bien vite, en secouant même la poussière de leurs souliers, pour nous apprendre qu'il n'y a que cette affaire du salut, à traiter avec le monde, et que même en la traitant, il y a danger de s'attacher au monde. Il y a danger de vouloir se faire connaître et aimer par quelque affection trop naturelle. C'est la poussière qui ne s'attache

[1] Quomodo vinum potantem decipit, sic erit vir superbus, et non decorabitur, qui dilatavit quasi infernus animam suam, et ipse quasi mors. *Habac.* II.

que trop souvent à nos cœurs, et qu'on ne secoue pas, comme on le devrait, mais on l'entretient plutôt, et le temps qui remédie à tous les autres maux, empire celui-ci. O mon Dieu! souvenez-vous, s'il vous plaît, selon votre parole, de vous trouver dans les entretiens qui se font en votre nom. Oui, mon fils; mais souviens-toi de ne les faire qu'en mon nom, et de telle sorte que je m'y trouve bien volontiers.

DEUXIÈME POINT.

Menace que Jésus fait aux villes qui ne recevront pas la prédication de sa parole.

Malheur *à vous Corozain, malheur à vous Bethsaïde.* Ces villes de Galilée étaient celles dans lesquelles les prédications et les grâces étaient plus fréquentes, et qui devaient être les plus heureuses, si elles en eussent fait leur profit; mais elles sont plus malheureuses que Sodome et que les autres villes qui n'ont point reçu ses faveurs, parce que c'est un plus grand mal d'avoir des grâces et de n'en point user, que de n'en point avoir. O mon âme! qu'il y a donc danger que tu ne sois malheureuse, puis que tu reçois tous les jours tant de grâces, et que tu en profites si peu?...Que feras-tu? que diras-tu?...Quoi! prieras-tu Dieu de retirer ses grâces, de peur que tu n'en abuses? mais que feras-tu sans ses grâces; mais aussi de quoi, te serviront ses grâces, si tu ne veux pas t'en servir?... L'unique remède à ce malheur est de penser sérieusement à ce qui nous empêche d'en user, et d'enlever ces obstacles, à quelque prix que ce soit; car c'est un reproche trop sensible de devenir misérable et malheureux, par cela même qui ne nous est donné que pour nous rendre heureux.

TROISIÈME POINT.

La cause de ces malheurs vient de la prospérité.

Entre les causes de ces malheurs, la prospérité ou l'abus qu'on fait des biens temporels est d'autant plus à craindre, qu'il retire la sainte crainte de l'âme, qui se laisse enivrer par son bonheur.C'est ce que nous apprenons par ces paroles épouvantables que Notre-Seigneur prononça contre la ville de Capharnaüm : Ville insolente et orgueilleuse, qui penses t'élever jusqu'aux cieux par ton ambition, tu seras abaissée jusque dans les enfers, par ton péché. Comme s'il lui eût dit en particulier ce que le Sage avait dit à tous les hommes : que la prospérité est capable de nous perdre, si nous n'y prenons garde; car elle nous ôte tous les moyens que Notre-Seigneur nous présente pour nous sauver, en faisant plus de cas

des biens de cette vie, que de ceux de la vie future. O mon Dieu, ne me donnez point, s'il vous plaît, de ces prospérités qui sont si malheureuses! châtiez-moi en me privant des biens de cette vie, plutôt que de me priver des biens spirituels et éternels, en abusant des temporels.

MARDI.

DU RETOUR DES DISCIPLES, ET DE LA GRANDE JOIE QU'ILS TÉMOIGNENT D'AVOIR FAIT DES MIRACLES.

Les soixante-douze disciples s'en revinrent bien joyeux et satisfaits de leur mission, en publiant hautement et rapportant à Notre-Seigneur qu'ils avaient chassé les démons en son nom [1].

Le Sujet expliqué plus au long dans les points de la méditation, nous fait voir le danger qu'il y a dans la prospérité spirituelle, aussi bien que dans la prospérité temporelle.

La Fin sera d'apprendre à modérer la joie et les autres mouvements de l'âme, qu'excitent en nous les succès dans la vie spirituelle.

La Forme est en ces trois points :

1° Joie trop excessive que les disciples témoignent à leur retour.

2° Notre-Seigneur les en reprend.

3° Il propose a ses disciples un autre sujet de joie meilleur et plus raisonnable.

PREMIER POINT.

JOIE TROP EXCESSIVE QUE LES DISCIPLES TÉMOIGNENT A LEUR RETOUR.

Le saint Evangéliste nous apprend que les Disciples furent bientôt de retour de leur mission, sans nous dire autre chose du profit qu'ils y firent, sinon qu'ils témoignèrent une grande joie de ce qu'ayant commandé aux démons au nom de Jésus, ces malins esprits leur avaient aussitôt obéi. Mais la réponse que leur fit leur bon maître, montre bien que cette joie n'était

[1] Reversi sunt autem septuaginta duo cum gaudio dicentes : Domine etiam, Dæmonia subjiciuntur nobis in nomine tuo. *S. Luc.* x.

pas assez innocente, et qu'il peut y avoir autant de danger dans ces succès, en matière de choses spirituelles, que dans les choses temporelles. C'est ce qu'il nous faut maintenant considérer. Remarquons que les disciples pouvaient avoir excédé dans leur joie, pour l'une de ces trois raisons, qui sont prises du sujet, du genre et de la fin de leur réjouissance.

On pourrait donc, en premier lieu, penser que le sujet ne semblait pas être légitime ; puisque le premier dessein et le fruit principal de leur mission n'était pas de chasser les démons, mais plutôt de convertir les âmes, de leur porter la parole du salut, et de s'acquitter dignement de la commission qui leur avait été donnée [1].

Secondement, peut-être qu'ils excédaient dans la manière de se réjouir ou d'en parler; car encore que le sujet fût innocent et permis, néanmoins la raison veut qu'on apporte toujours de la modération dans les mouvements de notre âme, qui peuvent aussi bien se dérégler dans la manière de s'émouvoir, comme dans le sujet. De là vient que si la joie est permise, les saillies et les légèretés du cœur et du corps sont peu convenables [2].

Enfin, il peut se faire que le mal de leur joie fût caché dans l'intention qu'ils avaient, en parlant ainsi librement de leurs miracles. Car s'ils ne se réjouissaient et n'en parlaient que pour en recueillir de l'honneur et l'admiration des hommes; s'ils s'en vantaient comme d'une action qui leur fût propre, ou qu'ils eussent méritée, ou qu'ils présumassent pouvoir toujours en faire autant; qui ne voit que ces fins et ces intentions étaient capables de corrompre toute leur joie, et qui ne voit aussi qu'il est très-aisé de s'y laisser emporter, quand on ne prend pas garde à se modérér dans le temps de la consolation et des prospérités spirituelles [3]? Oui, il est si difficile de s'y modérer

[1] Magis quod miraculorum essent auctores, quam quod prædicationis ministri. S. Cyril.

[2] Fatuus in risu exaltat vocem suam, vir autem sensatus vix tacite ridebit. *Eccli.* XXI.

[3] Gloriabantur Discipuli, et complacebant sibi in miraculis, gratulabundi quod eis Dæmonia obedirent. S. Cypr.

et si dangereux d'y manquer, que saint Jérome et les personnes qui sont bien avancées dans la dévotion et la perfection, nous assurent qu'elles se défient presque autant des dévotions sensibles que des joies sensuelles; et qu'elles s'estiment avoir parfois autant besoin d'un démon, qui les tente et les afflige, que d'un ange qui les console [1]....Non, ce n'est pas une moindre tentation pour une âme, d'être trop sensiblement consolée et satisfaite dans ses dévotions et dans ses actions, que d'y être désolée et délaissée. La vanité ou la vaine joie n'est pas moins à craindre dans la consolation, que la pusillanimité et le découragement dans les aridités.

Qu'en pensez-vous? comment vous y comportez-vous, de quel côté êtes-vous le plus faible?... L'amour des consolations vous fera peut-être accroire qu'il n'y pas tant de danger de leur part; mais n'avez-vous point lu dans un livre que vous devez lire tous les jours, qu'il n'y a rien de plus contraire à la véritable dévotion et aux grâces de Dieu, que cette indiscrète liberté d'esprit qui vous transporte parfois [2], qui vous fait abuser de ses faveurs au lieu de vous en servir, et qui vous élève en vous-même au-dessus de votre mérite, au lieu de vous abaisser d'autant plus bas que les caresses d'un si grand Dieu sont plus grandes. Quel danger plus à craindre que d'abuser des biens que Dieu nous fait, de méconnaître ses faveurs, de l'obliger à retirer les grâces qu'il vous avait faites, quand, au lieu de l'en remercier comme il convient, et d'en mériter de nouvelles, par cette reconnaissance, vous vous en rendez indigne par vos impertinences, par votre présomption, et par votre ingratitude? Reconnaissez ce danger, et tâchez de l'éviter en témoignant à votre Dieu, que vous regarderez toujours comme l'une des plus grandes faveurs qu'il vous fera de n'en recevoir aucune, que

[1] Non solum temporalis lætitia sed et spiritualis est tentatio possidenti : ita ut aliquando indigeam Angelo Satanæ qui me colaphiset, unde et Salomon ait : Divitias et paupertatem ne dederis. S. Hier.

[2] Deux grands obstacles aux visites du ciel, sont une fausse liberté d'esprit et une grande confiance en soi-même. *Imitat.* liv. II. ch. x.

vous n'en soyez plus humble et plus petit. Oui mon Dieu, je m'y reconnais obligé ; mais, comme je ne puis rien sans votre grâce, je ne pourrai pas même la recevoir et en user comme il faut, si vous ne m'assistez contre moi-même, qui m'oppose à vos faveurs.

DEUXIÈME POINT.

REPROCHE QUE FAIT NOTRE-SEIGNEUR AUX APOTRES.

Il me semble que je vois encore Satan tomber du haut du ciel dans le plus profond des enfers, aussi soudainement que ferait la foudre qui éclate de la nuée[1]. C'est en présentant l'exemple de ce premier orgueilleux, que Notre-Seigneur voulut apprendre à ses disciples combien il était dangereux de tirer vanité des dons de Dieu. Car s'il n'y a rien qui retienne autant ceux qui commencent à se perfectionner qu'une sainte crainte, et s'il n'y a rien qui soit plus capable de nous exciter à cette sainte crainte, que la considération du jugement de Dieu, nous devons croire aussi que l'exemple de Satan est la plus forte preuve qu'on puisse apporter à ce sujet. C'est pourquoi notre Seigneur, pour toute réponse, ne fit que présenter cet exemple à ses Disciples qui s'étaient vantés auprès de lui des miracles qu'ils avaient faits. C'est comme s'il leur eût répliqué : Vous n'aviez que faire de m'apprendre des nouvelles que je sais mieux que vous ; car si ces démons ont obéi à vos commandements, c'est moi qui vous ai assujetti ces rebelles, qui n'avaient pas voulu se soumettre à mon Père, et je les ai vu sortir des corps qu'ils possédaient, comme autrefois ils sortirent du ciel, quand ils en furent précipités, et ainsi vous ne me dites rien que je ne sache. Mais moi je veux vous apprendre ce que vous ne savez pas, et ce que vous devriez savoir, pour ne pas vous laisser emporter par ces vaines saillies d'une joie trop présomptueuse ; c'est que

[1] Videbam Satanam sicut fulgur e cœlo cadentem. *S. Luc.* x.

Non modo video, sed prius videbam, quando corruit, et si ille propter superbiam de tanta magnitudine cecidit, vos quoque Discipuli non debetis gloriari, quia vobis Dæmonia subjecta sunt, sed quia nomina vestra scripta sunt in cœlo, ut undè ille cecidit per superbiam, vos ascendatis per humilitatem. S. Hier.

ce fut la vanité et la présomption de ces esprits orgueilleux qui les précipitèrent du ciel dans les enfers, et que ce sont aussi ces vices qui entraîneront les hommes dans le même malheur[1]. Souvenez-vous donc que vous êtes ménacés d'une semblable chute, si vous ne vous donnez de garde de ces vices dangereux. Il est vrai que les démons se sont retirés des corps qu'ils possédaient, quand vous leur avez commandé en mon nom; mais, si vous tirez de la vanité et de la présomption de ce miracle, vous leur donnerez par ces péchés, entrée dans vos âmes, si bien que vous ne les aurez chassés des autres, que pour les admettre chez vous.

C'est ainsi que Notre-Seigneur reprit ses disciples de leur joie trop humaine. C'est ainsi qu'il donne du poids aux vents, comme dit un Prophète[2], en arrêtant la légèreté de notre cœur par ces avis salutaires. C'est ainsi qu'il oppose une digue à nos joies, dit un saint docteur, de peur que venant à déborder, elles n'emportent la raison et les grâces[3]. Il n'appartient qu'à une grande vertu, nous dit un autre[4], de combattre contre la prospérité, et c'est une grande félicité de n'être point vaincu par la félicité. Je regarde comme un grand homme, ajoute saint Bernard, celui qui s'est tellement comporté dans la félicité, qu'il n'en a point été vaincu[5]. Il s'en échappe fort peu qui n'y soient pris. C'est un piége où tout le monde court, et d'où peu reviennent sans regret et sans repentir. La compagnie ordinaire de ces ris déréglés, c'est la douleur, et la fin de ces joies indiscrètes, sont les pleurs[6]. Ne vaut-il pas bien mieux se contenter de moins de joie, pour

[1] Mire Dominus ut in Discipulorum cordibus elationem premeret, mox judicium ruinæ retulit, quod ipse magister elationis accepit, ut in auctore superbiæ discerent, quid de elationis vitio formidarent. S. Greg. XXIII *Mor.* IV.

[2] Qui fecit ventis pondus, et aquas appendit in mensura. *Job.* XVIII.

[3] Deus deliciis et gaudiis nostris ponit modum, ne supra alveum effusa rationem obruant. S. Ambr. *de Cain et Abel.*

[4] Magnæ virtutis est cum fœlicitate luctari, magnæ fœlicitatis a fœlicitate non vinci. S. Aug.

[5] Magnus cui præsens fœlicitas si arrisit, non irrisit. S. Bern.

[6] Risus dolori miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat.
Cor sapientium ubi tristitia est, et cor stultorum ubi lætitia. *Eccli.* VII.

avoir moins de tristesse. Enfin, n'est-ce pas la différence que le Saint-Esprit met entre un sage et un insensé, que le sage place son cœur dans la tristesse, et l'insensé n'arrête le sien que dans la joie? Ce n'est pas que les sages ne soient plus joyeux et plus contents que les fous; mais c'est qu'ils savent si bien régler leur joie, qu'on dirait qu'ils sont tristes, quoiqu'en effet ils soient contents. Instruisez-vous sur ces vérités, et priez Notre-Seigneur qu'il attache si bien votre cœur par sa crainte, qu'il ne s'échappe jamais dans ces folles et vaines joies.

TROISIÈME POINT.

JÉSUS LEUR PROPOSE UN AUTRE SUJET DE JOIE MEILLEUR ET PLUS RAISONNABLE.

Ne vous réjouissez donc pas de ce que les démons vous obéissent, mais plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le Ciel[1]. C'est ainsi que Notre-Seigneur excita ses disciples à une bonne joie, après les avoir repris de s'être laissé emporter à une mauvaise; pour leur montrer que son dessein n'était pas qu'ils vécussent dans la tristesse, mais qu'ils ne vécussent point dans une vaine joie, qui est pire que la tristesse. Réjouissez-vous, leur dit-il, je ne le vous défends pas, tant s'en faut, je vous le conseille, mais réjouissez-vous de ce qui est capable de vous causer une joie véritable. Réjouissez-vous de ce que vous espérez aller un jour dans le ciel d'où les démons sont chassés, de ce que vous êtes appelés à occuper leurs places, et de ce que vos noms sont écrits dans le lieu, qui vous est préparé pour jouir d'une gloire éternelle; et de ce que vous avez maintenant les grâces pour vous la faire mériter, si vous le voulez. O joie solide, qui nous promettez un contentement éternel! ô joie véritable, qui venez d'un bien véritable!... Il n'y a de vrai contentement

[1] Ecce dedi vobis potestatem calcandi supra serpentes et scorpiones, et super omnem virtutem inimici, et nihil vobis nocebit.

Verumtamen in hoc nolite gaudere, quia spiritus vobis subjiciuntur : gaudete autem quod nomina vestra scripta sunt in cœlis.

que celui qu'on prend de la jouissance et de l'espérance d'un vrai bien, et il n'y a de vrai bien que celui qui est éternel et divin! Il n'y a donc de contentement véritable que celui qu'on tire de l'espérance de ce vrai bien, ou de la possession de la vertu, et des moyens qui nous y conduiront [1].

Mon âme, ne pourrais-tu pas te réjouir de ce solide contentement, et vivre contente dans cette sainte joie? N'est-ce pas là où tu aspires, n'as-tu pas l'espérance d'y arriver[2], ne sais-tu pas que ces contentements sont incomparablement plus grands que tous ceux qui étant sensuels, ne font que passer et amuser nos sens? D'où vient donc que tu en es si peu touchée, et que l'attente de je ne sais quelle prospérité ou faveur passagère, te sourira davantage, que l'attente d'un si grand bien?... Si on te défendait de te réjouir, tu te plaindrais en disant que tu ne saurais vivre sans quelque contentement; mais on te présente une joie plus solide, plus véritable, et plus capable de te contenter que celle que tu cherches dans les créatures; et, misérable que tu es, tu fuis la joie en la cherchant, et tu trouves la tristesse en fuyant. Que dis-tu à cela[3]?...

Mon Dieu, comment pourais-je me réjouir, étant dans une vallée de misères, environnée de tant d'ennemis, affligée de tant de maux corporels et spirituels, et si peu assurée de ce qui peut nous arriver après la vie? Ma fille, c'est pourquoi tu devrais craindre de te réjouir des joies que te présente le monde; car elles sont trop éloignées de la condition de la vie spirituelle que tu mènes, elles donnent trop de prise à tes ennemis, qui

[1] Gaudere quidem bonum est, sed qui gaudet, si non indè gaudeat, undè debet, non potest bonum esse quod gaudet. Si quidem gaudet et raptor, etc, sed cum sit gaudere bonum, de his atque hujusmodi gaudere, grande est malum. Hæc suntquæ repudiare debemus, ut de bona conscientia, de sanctitate morum, de acquisitione virtutum, de dono Dei, et promissione futuri regni ineffabiliter gaudeamus. S. Prosper. I. *de Vita contemplat.* II.

[2] Spe gaudentes. *Rom.* II.

[3] Ita assequeris, ut semper gaudeas, nempè si vitæ tuæ institutum ratioque omnis Deum collinet ac spectet, et spes retributionis quæ in hac vita tristia sunt, leviora efficiat. S. Basil.

t'assiégent de toutes parts, et elles préjudicient trop à ton salut et à ta perfection. Mais les joies que je t'offre sont exemptes de ces dangers, elles sont saintes, elles sont chastes, elles sont innocentes [1]; il n'y a rien à craindre en elles, sinon la présomption qu'on pourrait prendre de l'assurance infaillible de son salut. C'est pour cela que je n'ai pas voulu qu'on en fût certain, afin que la crainte tempérât cette joie; car si elle n'était ainsi tempérée, elle serait hors de la raison, de la vertu, de l'ordre et de la grâce. Ce qu'il faut craindre, ce n'est donc pas de n'être point joyeux; mais c'est d'être joyeux autrement qu'il ne faudrait dans ce lieu de misères, où la joie sans crainte devient dissolution, là où la crainte ne fait que perfectionner la joie, parce qu'elle assure davantage le bonheur éternel, qui ne s'acquiert point mieux que par la crainte et l'amour, et ne se perd ordinairement que par la présomption. C'est dans le ciel qu'on ne craint et qu'on n'espère plus, parce que l'on est dans la parfaite jouissance du bien qu'on possède; mais tant qu'on vit sur la terre, il faut vivre dans la crainte et l'espérance [2], et en vivant ainsi, on vivra joyeusement et saintement. Car autant l'espérance cause de joie, autant la crainte règle la joie, et c'est la joie réglée qui est l'unique joie, qu'on doit avoir pendant la vie.

Mais, mon Dieu, comment pourrais-je accorder ces deux mouvements d'espérance et de crainte, qui semblent si contraires?... C'est en te proposant les motifs et les considérations, qui excitent le cœur à l'une et à l'autre vertu. Si tu y penses bien, tu en trouveras tant de part et d'autre, que tu seras contraint d'avouer qu'on aurait grand tort de se désespérer, ayant tant de motifs d'espérance; mais aussi qu'on ne peut pas

[1] Magnum est mihi gaudium quod te ad verum et perfectum gaudium velle tendere comperi, quod non est de terra, sed de cœlo, id est, non de hac convalle plorationis, sed de illa quam fluminis impetus lætificat, civitatem Dei. Et revera illud verum, et solum est gaudium quod non de creatura, sed de Creatore concipitur et quod cum possederis, etc. S. Bern. *ep.* CXIV.

[2] Servite Domino in timore. Apprehendite disciplinam, nequando irascatur Dominus, et pereatis de via justa. *Psal.* II.

raisonnablement présumer, voyant tant de raisons de craindre; de sorte, qu'il ne reste que d'espérer dans la crainte et de craindre en espérant[1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Joie trop excessive que les disciples témoignent à leur retour.

Voilà les disciples qui s'en revinrent aussitôt qu'ils eurent fait quelques miracles, et en témoignèrent tant de joie et de satisfaction, qu'ils ne pouvaient s'en taire, et publiaient hautement la puissance qu'ils avaient sur les démons. Etait-ce donc pour cela qu'ils étaient envoyés, qu'ils ne parlent et ne se rejouissent que de leurs miracles, sans parler d'autre fruit? Fallait-il tant s'en réjouir comme ils le font, ou n'y avait-il point danger qu'ils n'y cherchassent de l'honneur, et l'admiration des hommes qui en entendraient parler? O Dieu, que la prospérité spirituelle est dangereuse, puisqu'elle porte à ces excès qui sont aussi à craindre que ceux qui nous viennent des succès temporels! Mon Dieu ne me donnez pas plus des unes que des autres, si je vous y offense; car il n'y a point de prospérité où il y a le péché, qui est le plus grand malheur qui puisse nous arriver.

DEUXIÈME POINT.

Notre-Seigneur les en reprend.

Notre-Seigneur réprima aussitôt la joie excessive de ses disciples par ces paroles épouvantables : Je voyais sortir Satan, quand vous le chassiez des corps qu'il possédait, et je me souvenais qu'il avait ainsi été chassé du ciel; mais il faut aussi que vous vous souveniez de cet exemple de la justice de Dieu, pour apprendre à régler votre joie, quand elle est déréglée; car vous savez bien que c'est la présomption de cet ange rebelle qui l'a perdu; et comment ne craignez-vous pas de vous vanter, de vous rejouir vainement, ou de présumer dans les miracles que vous faites, puisqu'en agissant ainsi vous imitez celui que vous chassez? Prenez garde qu'en le chassant des corps, vous ne lui donniez entrée dans vos âmes, et qu'il ne triomphe de vous par l'excès de la joie, que vous avez de l'avoir

[1] Certitudinem sibi in se promittere non præsumunt, sed positi inter gaudium spei, et tentationis metum, confidunt et timent, confortantur et titubant, certificantur et suspecti sunt. S. Greg. XX. *Mor.* v.

vaincu. O l'avis salutaire! ô mon Sauveur, s'il vous plaisait de m'en faire souvenir quand la vaine joie s'empare de mon cœur, ou plutôt d'empêcher qu'elle ne s'en saisisse? Car, quand la dissolution s'y glisse, il est bien difficile de se le rappeler, et ce peu que j'avais de dévotion se perd tout aussitôt.

TROISIÈME POINT.

D'un autre sujet de joie plus raisonnable et plus spirituel.

Ne vous réjouissez donc point, disait Notre-Seigneur, de cette sorte de joie qui vous fait ainsi parler et vanter; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel, c'est comme s'il leur disait : Je ne vous défends pas d'être joyeux, je vous l'ordonne au contraire; mais parce qu'on ne peut vraiment se réjouir que d'un bien véritable, qu'on possède ou qu'on espère posséder, et parce qu'il n'y a de vrai bien que celui qu'on possède au ciel, et qu'on espère ici-bas posséder après la vie ; il n'y a point aussi de vrai sujet de joie, que de penser à ces biens véritables, et c'est à quoi je vous exhorte, et ce que vous devez m'accorder, sous peine de renoncer à l'espérance de ces biens éternels.

Mon âme, qu'en dis-tu? où est ton espérance? est-ce au ciel ou sur la terre?... Cela se reconnaît par la joie que tu ressens à la pensée du bien que tu attends. Si tu te réjouis davantage dans l'attente d'une faveur du monde que dans la pensée du ciel, c'est une marque que tu as plus d'espérance sur la terre qu'au ciel, et c'est une mauvaise marque pour ton salut. Apprends à espérer et à craindre pour te bien réjouir; il n'y a point de joie dans cette vie sans espérance, mais l'espérance et la joie ne sont pas bonnes, s'il ne s'y joint un peu de crainte.

MERCREDI.

DE LA VRAIE JOIE AU TEMPS DE LA PROSPÉRITÉ SUR L'EXEMPLE DE NOTRE-SEIGNEUR.

En même temps, Jésus sentit dans son cœur des mouvements extraordinaires de joie, qu'il fit paraître par la sérénité de son visage et par la douceur de ses divines paroles : Mon Père, qui êtes le Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends gloire de ce que vous avez caché ces secrets aux savants et aux sages du monde, pour les communiquer aux âmes humbles : Oui, mon Père, cela est juste, parce que vous l'avez ainsi voulu et ordonné, et ce que j'aime et adore le plus, c'est votre volonté [1].

Le Sujet nous représente une autre forme de joie excellente et parfaite, au temps de la prospérité, d'après l'exemple de Notre-Seigneur, qui voyant ses disciples dont il se servait pour prêcher son Evangile, et pour être les dépositaires de ses plus grands mystères, loue Dieu son Père, de ce qu'il avait ordonné que ces secrets fussent révélés plutôt à ces âmes simples et humbles, qu'aux savants et aux sages du monde.

La Fin sera d'apprendre ainsi à se réjouir purement pour le bon plaisir de Dieu, de qui nous viennent tous les biens.

La Forme est en ces trois points :

1° Il est bien difficile de se réjouir saintement dans la prospérité, si l'on ne veille sur les mouvements de son cœur.

2° Il y a trois degrés dans la pure et sainte joie, qu'on peut ressentir dans la prospérité.

3° Notre-Seigneur nous donne l'exemple du plus parfait degré de joie.

PREMIER POINT.

IL EST BIEN DIFFICILE DE SE RÉJOUIR SAINTEMENT DANS LA PROSPÉRITÉ, SI ON NE VEILLE SUR LES MOUVEMENTS DE SON COEUR.

Il n'y a rien qui nous soit plus naturel et plus facile que la joie, et il n'y a rien qui nous soit plus difficile que la bonne et

[1] In ipsa hora, exultavit in Spiritu sancto, et dixit : Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quod abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis. Etiam Pater, quoniam sic placuit ante te. *S. Luc.* x.

véritable joie. Il ne faut pas s'en étonner, car la même raison qui nous rend la joie facile, nous la rend difficile. C'est la nature de l'homme qui l'incline à rire et à se réjouir volontiers, et c'est cette même nature qui fait que cette joie n'est ni sainte ni bonne. C'est ce qu'il nous faut maintenant considérer, et, pour le comprendre mieux, faites attention à ces trois avis.

Le premier, que quand la nature se mêle de nous réjouir, elle prévient d'ordinaire la raison et la grâce, et, par conséquent, elle empêche notre joie d'être vertueuse, puisqu'elle empêche qu'elle ne vienne de la grâce et de la raison, qui sont les principes de la vertu. C'est de cette joie trop naturelle que le Sage parlait, quand il disait : J'ai condamné le rire de folie, et j'ai dit à la joie : pourquoi vous trompez-vous si vainement [1] ?

Secondement, remarquez que c'est principalement dans la prospérité que notre nature nous cause ces mouvements de joie, parce que, comme il n'y a rien qui soit plus agréable à la nature que la prospérité, et que la nature est tellement attachée à son bien, qu'elle ne le voit jamais présent sans s'en réjouir; comme elle ne le sent jamais absent sans s'en affliger, elle ne donne pas dans ces occasions le temps à notre esprit de spiritualiser notre joie [2]; de là vient qu'elle est toute naturelle, et qu'elle passe aisément en dissolution et en vice [3]. N'est-il pas vrai ? n'en reconnaissez-vous pas la vérité ? n'en ressentez-vous pas quelquefois les dangereux effets ?...

De là, vient pour troisième avis, qu'il est bien difficile de se réjouir spirituellement et purement selon Dieu dans la prospérité; car la joie naturelle s'étant emparée de votre cœur, la joie surnaturelle n'y trouve plus d'entrée ; ou si elle y entre quelquefois, elle n'y peut pas demeurer longtemps, parce que la joie sensible s'est rendue la plus forte, en prenant la première

[1] Risum reputavi errorem, et gaudio dixi, quid frustra deciperis? *Eccli.* II.

[2] Nunc autem exultatis in superbiis vestris. S. *Jac.* IV.

[3] Omnis exultatio talis, maligna est. Ibid.

cette place qui lui est aussi facile de garder que de prendre. C'est pour cela que les saints ont toujours cru, ce qui vous étonnera d'abord, que l'adversité était plus propre pour les vrais contentements de l'esprit que la prospérité ; parce qu'il était plus aisé à la joie surnaturelle de modérer la tristesse naturelle, qu'on sentait dans l'affliction, que de réprimer les tressaillements naturels de la joie, qui nous vient dans les succès[1].

La preuve de cette vérité est que, si au temps de l'adversité vous donnez lieu aux considérations de la foi, qui sont capables de vous consoler, et qu'en effet vous vous sentiez soulagé et content, on pourra bien mieux s'assurer que ce contentement est tout à fait surnaturel[2], que si au temps de la prospérité vous preniez des pensées spirituelles et divines, pour vous réjouir seulement selon Dieu. En effet, il est bien plus facile de croire que le contentement qu'on a dans l'affliction est au-dessus de la nature, puisque alors naturellement on devrait être triste, que de se persuader que la joie que vous ressentez dans la prospérité, soit une joie spirituelle ou surnaturelle ; puisqu'il il a tant d'apparence qu'elle peut être plutôt naturelle, à raison de la grande inclination qu'a la nature de se réjouir dans ces occasions. Il faut donc en conclure qu'il est bien difficile, si on n'y prend soigneusement garde, de se réjouir, dans la prospérité, d'une joie sainte et pure.

Mais, mon Dieu, quel mal et quel danger y a-t-il dans la joie naturelle ? Mon fils, je te l'ai appris ailleurs, et quand il n'y aurait point d'autre mal, sinon qu'il n'y a point de vertu et de mérite, puisqu'il n'y a que du naturel, ce n'est pas un petit mal, pour une personne que j'ai si souvent instruite de ne rien faire par mouvement, et par pure inclination de la nature. O mon Dieu, qui êtes le seul auteur, aussi bien que le seul sujet de la

[1] Repletus sum consolatione, superabundo gaudio, in omni tribulatione nostra. II *Cor.* VII.

Omne gaudium existimate cum in tentationes varias incideritis. *S. Jacob.* I.

[2] In quo exultabitis modicùm nunc si oportet contristari in variis tentationibus. Credentes exultabitis lætitia inenerrabili et glorificata. I *S. Pet.* I, 8.

bonne joie ; c'est dans les occasions où nous sommes naturellement plus impuissants que vous nous assistez plus puissamment ! Puis donc qu'il nous est si difficile de nous réjouir saintement dans la prospérité, et que néanmoins vous ne nous donnez des biens que pour nous réjouir, pour vous louer et vous aimer, rendez-nous facile par votre grâce, ce qui nous est si difficile par la nature.

DEUXIÈME POINT.

IL Y A TROIS ESPÈCES D'UNE PURE ET SAINTE JOIE.

Comme il est difficile, ainsi que nous venons de le voir, même avec la grâce, de pouvoir se réjouir devant Dieu dans la prospérité, la nature s'y retrouvant toujours et l'emportant d'ordinaire sur la grâce ; peut-être serait-il plus expédient, principalement pour les imparfaits et les commençants, de rejeter, dans la prospérité, toute sorte de joie, par une sainte crainte qui retiendrait entièrement nos saillies et nos présomptions, que de se mettre en danger de se laisser emporter par des mouvements trop naturels, en se faisant accroire qu'on ne veut se réjouir que surnaturellement. Néanmoins, parce que c'est Notre-Seigneur qui nous a conseillé d'admettre les consolations spirituelles dans notre cœur, quand elles se présentent, il faut apprendre comment on peut les recevoir, et pour cela considérons qu'il y a trois espèces, ou degrés de ces bonnes et saintes joies.

La première est, quand on se réjouit de quelque bien qui nous est arrivé, en le considérant comme un bien de l'esprit, que Dieu nous a envoyé pour notre perfection[1] ; car, comme ce bien est un bien véritable, et que la joie est par elle-même une passion innocente, qui est très-louable quand on ne la prend que pour un bon sujet, et qu'on ne s'y porte point par les excès, on aurait tort de blâmer une réjouissance si bien prise; pourvu qu'il n'y ait rien d'ailleurs qui la rende vicieuse. En effet, le Saint-Esprit même l'a louée dans les Ecritures, et l'Apôtre nous

[1] Gaudens gaudebo in Domino, et exultabit anima mea in Deo meo, quia induit me vestimentis salutis, et indumento justitiæ circumdedit me. *Is.* LXI.

persuade de nous tenir toujours contents, et de nous réjouir selon Dieu[1]; puisqu'il nous assure que la joie et l'honneur sont dus à ceux qui font des bonnes œuvres, et qu'enfin c'est un des fruits du Saint-Esprit, et un des effets de la véritable charité[2]. Pourquoi ne recevrions-nous pas ce fruit, qui vient d'une si bonne plante et d'une racine si heureuse? Que si l'on dit que l'amour-propre est défendu, c'est quand il est déréglé, car autrement il est permis; et l'on peut connaître qu'il est réglé, quand il ne cherche que notre vrai bien, qui est le bien spirituel de notre âme. Et comme la joie est compagne de l'amour, si nous pouvons aimer notre bien spirituel, nous pouvons licitement nous en réjouir. En effet, personne ne trouverait mauvais, que nous nous réjouissions avec notre prochain d'un bien qui lui serait arrivé; or l'amour de nous-mêmes étant la règle de l'amour du prochain, il nous permet autant et plus d'amour et de joie pour nos vrais biens, que pour les biens d'autrui. Autrement, comment pourrait-on assurer qu'il ne faut que bien vivre, pour vivre toujours content[3], et qu'il n'y a point de contentement pareil à celui d'une bonne conscience, qui ne craint rien que Dieu?

C'est donc la première sorte de joie qu'on peut prendre, quand il plaît à Dieu de nous visiter de ses consolations, en y considérant notre bien spirituel, et notre avancement dans la vertu.

La seconde est encore plus excellente : elle a pour objet le bonheur du ciel, qui est la fin de ce bien spirituel. Car comme la gloire éternelle est un plus grand bien que la grâce et la vertu; le contentement qui se prend de la gloire que nous attendons, est plus excellent que celui que nous recevons de la grâce et de la vertu, selon ce que nous expérimentons ordinairement, que la jouissance de la fin est plus chère et plus pré-

[1] Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete. *Phil.* III.

[2] Fructus Spiritus est, charitas, gaudium, pax. *Gal.* V.

[3] Cognovi quod non esset melius nisi lætari, et facere bene in vita sua. *Eccli.* III.

cieuse que les moyens qui nous y conduisent [1]. Ajoutez à cela que cette sorte de contentement doit être plus éminente,et plus au-dessus de la nature que l'autre, puisqu'elle suppose la mort par où nous devons passer, avant d'arriver à la gloire et que la nature n'aime point à penser à la mort, quand principalement elle est à son aise et dans la prospérité ; par conséquent, cette joie sera plus surnaturelle, que celle que nous prenons en cette vie, de la vertu et de la grâce [2].

Aussi est-ce particulièrement à cette joie que nous invite notre Jésus, en nous répétant souvent, dans son Evangile, que nous devons prendre pour sujet de nos joies la pensée du ciel,et des grands biens que nous y attendons. Oh ! quels biens! oh ! quelle joie !...

Mais il y en a encore une troisième espèce qui est la plus éminente et la plus pure de toutes, par laquelle nous ne nous réjouissons de la jouissance de la grâce présente, de l'espérance de la gloire future, et de tout autre bien que ce soit, que purement et simplement parce que cela plaît à Dieu, parce qu'il l'entend ainsi, parce qu'il nous l'a ainsi ordonné. Cette joie est toute divine, puisque c'est une joie qui n'est prise que de Dieu, et que pour Dieu [3]. C'est une joie qui fait, que nous avons plus de complaisance du bien de Dieu que du nôtre même, puisque nous ne nous complaisons dans le nôtre que parce qu'il est le bien de Dieu. Elle est toute pure, puisqu'elle n'est point intéressée , et que nous n'y considérons que l'ordre de Dieu, qui est la source des autres biens. Elle est très-certaine, puisqu'il n'y a rien de plus certain que Dieu qui est en le sujet, et qu'il est plus certain qu'il est aimable et honorable, que nous ne

[1] Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis. S. *Matth.* v.

[2] Rapinam bonorum vestrorum ac cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. *Hebr.* x.

[3] Lætabitur in salutari tuo et in nomine Dei nostri magnificabimur. *Psalm.* xix.

Tu exultabis in Domino, in sancto Israel lætaberis. *Isa.* xli.

Ego autem in Domino gaudebo, et exultabo in Deo Jesu meo.

sommes assurés d'être maintenant en grâce, ou d'être un jour dans la gloire des bienheureux.

Mon âme, que tardes-tu de te réjouir de cette parfaite et divine joie, qui est capable de te rendre semblable à ton Dieu, qui ne se réjouit proprement que de lui-même, et en lui-même? Ce sera quand tu le verras, et que tu le connaîtras face à face, que tu te réjouiras pleinement de ses grandeurs; mais au moins, en attendant, réjouis-toi de ce que la foi t'apprend de ses perfections; car elle t'en apprend assez pour connaître ses grandeurs, et pour t'en réjouir. O mon Dieu qui êtes tous le bien, faites-moi tellement me réjouir en vous, que je n'aime pas même la joie que je prends en vous, sinon qu'en tant et autant qu'il vous plaira que je la prenne.

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR NOUS DONNE L'EXEMPLE DU PLUS PARFAIT DEGRÉ DE JOIE.

*Notre Sauveur voulut nous donner l'exemple de cette joie parfaite, quand au moment où il y invitait ses disciples, il excita dans son cœur un tressaillement tout divin, qui fit sortir ces paroles de sa bouche? O mon Père, qui êtes le Seigneur du ciel et de la terre, je vous loue de ce que vous avez caché ce grand contentement, et vos plus belles vérités à ces esprits humains, qui se sont crus assez sages pour trouver leur repos en eux-mêmes, et de ce que vous les avez découvertes à ces âmes humbles, qui ne s'en estimaient pas dignes [1]! Oui, mon père, je vous bénis de ce qu'il vous a plu de l'ordonner ainsi, et je me réjouis de tout mon cœur dans la pensée de vos ordonnances, et de tous les desseins, que vous avez sur ma personne et sur les miens [2].

Heureuses les oreilles qui entendaient ces divines paroles, heureux les yeux qui voyaient la joie et le contentement d'es-

[1] Non gaudet Christus quia sapientes non cognoverunt, sed quia parvuli perceperunt. S. Chrys.

[2] Sic Deo placitum dixit, videlicet ostendens quia injustum esse non potest quod placuit justo. *S. Greg.* XXV *Mor.* XIII.

prit, qui paraissaient sur le visage de Jésus, lorsqu'il parlait ainsi! Mais qui eût vu son cœur, qui eût vu la soumission de son âme aux décrets, et aux ordres de cette souveraine majesté, qu'il adorait, et qu'il acceptait pour s'y conformer dans sa vie et dans sa mort, ah! qu'il eût vu de grandeurs de Dieu et d'abaissements de Jésus sous ces grandeurs!...

Remarquez comment il reconnaît et respecte les trois plus remarquables attributs de la divinité; la puissance, en appelant son Père le Seigneur du ciel et de la terre; la sagesse, en reconnaissant le choix et la préférence qu'il a fait des petits sur tous les autres; et la bonté, en protestant qu'il ne faut pas d'autres raisons, pour justifier sa Providence, que son bon plaisir, qui est si saint et si juste, qu'il n'y a rien qui puisse arrêter et contenter nos esprits, comme la pensée de la justice et de la sainteté de ce divin plaisir. Mais aussi quand on s'arrête à la considérer, les pensées en sont si douces et si ravissantes, qu'elles sont capables de faire tresaillir de joie, et de contentement le plus ferme esprit qu'il y ait jamais eu, l'esprit de Jésus-Christ.

Voici donc, dit le saint Évangéliste, qu'à la pensée des grandeurs et des bontés de son Père, et à la protestation publique qu'il fait d'approuver toutes ses ordonnances, il laisse aller son esprit à une joie tout extraordinaire[1], et nous laisse le plus parfait exemple que nous puissions avoir, de nous réjouir saintement selon Dieu. Il veut se réjouir en parlant, pour témoigner le sentiment de son cœur; et il veut parler en se réjouissant, pour nous faire reconnaître le sujet de sa joie : c'est, dit-il à son Père, parce qu'il vous plaît ainsi d'en disposer[2]. Quoi que ce soit, quoi qu'il arrive de bon ou de mauvais aux sens, d'agréable ou de triste à la nature, d'honorable ou de honteux devant le monde, rien n'arrive que par votre bon plaisir, et votre bon plaisir me réjouit, et me contente en tout ce qui m'arrive.

Eh bien! mon âme, ne pourrais-tu pas en dire autant? N'est-

[1] Suprà.

[2] Ita Pater quoniam sic placitum fuit ante te.

il pas toujours vrai, que c'est par le bon plaisir de Dieu que ce bien qui te réjouit, ou ce mal qui t'attriste te sont arrivés? Et pourquoi ne dis-tu pas comme Jésus, en te réjouissant : Oui, mon Père, parce qu'il vous plaît ainsi. Si tu voulais apprendre à prononcer comme il faut ces divines paroles, tu ne serais jamais affligée dans les maux, et tu ne serais joyeuse en tes biens que de la bonne joie. Regarde en quel endroit, en quel temps, et de quelle façon tu les dois prononcer...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il est difficile de se réjouir d'une joie spirituelle dans la prospérité.

Puisque la fin de la méditation est de vous étudier, et d'apprendre à vous réjouir, au temps de la prospérité, d'une joie qui soit selon Dieu, plutôt que selon le monde et la nature, il faut, avant tout, savoir que pour cet effet, il importe de veiller sur sa nature. Car comme il est fort naturel, et facile de se réjouir d'un bien qui nous arrive, quand la joie naturelle s'est une fois saisie du cœur, il n'est pas aisé de la chasser, ou de la changer en une joie surnaturelle et spirituelle. Vous chasseriez plutôt, avec la grâce, la tristesse dans le moment de l'affliction, que la joie naturelle au temps de la félicité. Il faut donc veiller et prier Dieu que, comme il assiste plus puissamment par ses grâces quand nous sommes moins puissants et moins forts, il lui plaise d'avoir égard à notre infirmité, et de nous fortifier dans le besoin. Mais, mon âme, pour bien faire cette prière, il faut se souvenir du danger, que tu as autrefois considéré dans la joie trop naturelle, et quand tu n'y trouverais pas maintenant d'autre mal que de n'y reconnaître point de bien, c'est un assez grand mal pour une âme, qui est si souvent avertie par son Dieu de ne consentir à aucun mouvement de la nature, qui ne soit bon et vertueux.

DEUXIÈME POINT.

Il y a trois espèces ou degrés d'une pure et sainte joie.

Peut-être qu'à raison de la difficulté de spiritualiser la joie dans la prospérité, il serait plus expédient pour quelques-uns de s'en passer, de penser à s'humilier et à se disposer aux adversités, qui ne tarderont

guère, plutôt qu'à se réjouir ; néanmoins puisque Jésus veut bien lui-même vous consoler, à la bonne heure, apprenez à vous réjouir, ou de votre bien spirituel, ou de votre bien éternel, ou du bien et du contentement de votre Dieu. C'est une bonne joie de se réjouir de son bien spirituel, mais elle est meilleure quand elle regarde le bien et la gloire éternels, et c'est alors qu'elle est excellente et divine, quand elle ne s'arrête qu'à Dieu, et qu'elle ne considère aucun bien que pour lui, et qu'en lui. C'est se réjouir de la joie de Dieu même, qui n'a de contentement, à proprement parler, qu'en lui ; et ainsi c'est lui ressembler par un moyen bien désirable, puisque c'est par la joie. O joie divine, que je puisse vous ressentir ! et afin que vous soyez plus divine, que je ne veuille vous ressentir que comme Dieu le voudra, car j'aime mieux sa volonté et son bon plaisir que ma joie et mon contentement.

TROISIÈME POINT.

Notre-Seigneur nous donne l'exemple du plus parfait degré de joie.

C'est ainsi que Notre-Seigneur voulut se réjouir dans la pensée des desseins, que Dieu son Père avait sur sa personne, et sur celle de ses disciples. Il voulut que cette joie d'esprit qu'il témoigne, en louant et en bénissant son Père de tout ce qu'il ordonnait, nous fût déclarée, pour nous apprendre que s'il faut nous réjouir, ce doit être en esprit comme lui, et en louant et bénissant Dieu. Disons donc comme lui en tout événement : Oui, mon Père, cela s'est fait ainsi, parce que vous l'avez ordonné. Oh ! les divines paroles ! Oh ! l'excellente forme d'une joie parfaite, et de l'entier acquiescement d'esprit, que nous devons avoir au bon plaisir de Dieu !... Mon âme, retenons bien ces paroles sacrées pour les redire autant de fois, que la nature voudrait se plaindre, ou trop se réjouir. Quelque chose qui puisse nous arriver, si nous comprenons bien qu'elle n'arrive que par les ordres de notre bon Dieu, il n'y a pas de plainte ou de murmure qui ne s'arrête, et il n'y a pas de joie qui ne se purifie.

JEUDI.

DU RECOURS QUE NOUS DEVONS AVOIR A NOTRE-SEIGNEUR, DANS NOS AFFLICTIONS.

SUR CES SAINTES PAROLES :

Venez à moi vous tous qui êtes dans le travail, dans la peine et dans l'affliction, et je vous soulagerai[1].

LE SUJET doit nous apprendre à éviter l'extrémité opposée aux excès de la joie, qui est de trop s'affliger dans les adversités, et à recourir au plus tôt à Notre-Seigneur, qui nous invite à l'aller trouver, dans ces fâcheuses circonstances pour en être soulagés.

LA FIN sera de nous déterminer à recourir a Notre-Seigneur dans nos afflictions, selon l'invitation qu'il nous en fait.

LA FORME est en ces trois points :

1° Cette vie est remplie de soins et de peines, qui sont capables de nous affliger et de nous abattre.

2° C'est souvent sans sujet que nous nous affligeons, et mal à propos que nous cherchons de la consolation en dehors de Dieu.

3° Le vrai moyen d'être soulagé et consolé, c'est de recourir à Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

CETTE VIE EST REMPLIE DE SOINS ET DE PEINES, QUI SONT CAPABLES DE NOUS AFFLIGER ET DE NOUS ABATTRE.

Il n'y a dans le ciel, que du bonheur et que du malheur dans les enfers ; mais sur la terre, qui est un lieu mitoyen entre le ciel et l'enfer, il y a tout ensemble du bonheur et du malheur. Et comme la terre est plus proche de l'enfer, qui est dans son centre, que du ciel, qui est élevé bien au-dessus d'elle, on y souffre beaucoup plus de mal qu'on n'y reçoit de bien; et le mal qu'on y souffre est plus sensible, que le bien qu'on y reçoit ne nous est agréable[2]. Les richesses, les honneurs, la santé, et

[1] Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. S. *Matth.* II.

[2] Homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum. *Job.* V.

même quelques consolations spirituelles ne nous donnent pas autant de contentement que nous sentons de déplaisir de la pauvreté, du mépris, des maladies et des désolations intérieures. De là vient qu'un homme qui aurait tous ces biens avec un seul de ces maux, se croirait plus misérable qu'heureux, parce qu'un seul mal est plus puissant pour affliger, que les biens ne sont capables de contenter [1]. Et partant, on doit croire que la félicité de cette vie n'est pas tant dans la jouissance du bien, que dans l'éloignement du mal, que celui-là est le plus heureux qui a le moins de mal, ou qui sait mieux le supporter. Or, comme tous les maux sont renfermés dans ces trois sortes que vous allez considérer, voyez la part que vous y avez, et comment vous vous y comportez.

La première sorte de mal est très-sensible au corps ; ce sont les maladies, les douleurs, la faim, la soif, les travaux, et les peines.

La seconde est un mal d'esprit, qui n'est pas moins sensible à la nature, ce sont les soins, les inquiétudes, les passions, les mépris, les craintes, les soupçons, les désirs, les attentes, les regrets, les désolations et quantité d'autres semblables.

La troisième n'est sensible qu'à la raison; mais elle est d'autant plus raisonnablement sensible, que le mal qui afflige est plus grand; ce sont les offenses de Dieu et la perte de tant d'âmes, tant de désordres qu'il y a dans le monde, que tout y est presque perverti; la religion méprisée, le libertinage en vogue, la vanité en honneur, la vertu dédaignée, point d'union et de charité, parmi ceux mêmes qui la prêchent le plus. O Dieu! qui ne s'affligerait à la vue de ces maux, et surtout en voyant qu'il ne semble point y avoir de remède, ou qu'on ne l'apporte pas [2]?

Nous nous regardons muellement, étonnés et étourdis de nos maux, comme ces Philistins, dont il est parlé au livre des

[1] Sagittæ Domini in me sunt quarum indignatio ebibit spiritum meum. *Job.* VI.

[2] Tristitia mihi magna, et continuus dolor cordi meo. *Rom.* IX.

Juges[1], qui ne savaient plus quelle contenance tenir dans leur misère, et s'étaient entièrement abandonnés à l'affliction, comme s'ils n'eussent plus eu de pieds pour se relever, ni de mains pour combattre. Nous sommes comme Ephraïm qui, selon la parole d'un prophète, ressemble au pain cuit sous la cendre, qui n'ayant pas été retourné quand on le cuit, est brûlé d'un côté, et ne vaut rien de l'autre[2]. De même les afflictions nous consomment, et faute de nous convertir véritablement, comme Dieu le désire, par les misères qu'il nous envoie, nous ne valons rien pour le ciel et rien pour la terre; nous n'avons ici que des malheurs, et nous nous disposons à de plus grands pour l'autre monde. Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre, nous crie-t-on par trois fois[3]; parce que ce n'est que misères pendant la vie, que malheur à la mort, et le comble des malheurs après la vie. O mon Dieu, je pensais à demander la mort, considérant les misères de la vie; mais craignant une mauvaise mort, j'accepte autant de peines dans cette vie qu'il m'en faudra souffrir, pour pouvoir en sortir heureusement.

DEUXIÈME POINT.

C'EST SOUVENT SANS SUJET QUE NOUS NOUS AFFLIGEONS, ET MAL A PROPOS QUE NOUS CHERCHONS DE LA CONSOLATION EN DEHORS DE DIEU.

Cependant le plus grand mal, c'est que nous ne nous y comportons pas comme nous le devrions; nous nous affligeons plus qu'il ne faut, ou autrement qu'il ne faut, ou bien nous allons chercher d'autres remèdes, que ceux qui sont propres à guérir nos maux. A dire vrai, tous les maux de ce monde, excepté le péché, sont de soi si indifférents et si innocents, qu'ils ne sont proprement des maux, que par le mauvais usage que nous en faisons; car si nous voulions nous en bien servir, ils se changeraient en biens, et nous deviendrions heureux dans nos

[1] Ita ut stupentes suram femori imponerent. *Jud.* XV.

[2] Ephraim factus est subcinericius panis, qui non reversatur. *Osee*, VII.

[3] Væ, væ, væ habitantibus in terra. *Apoc.* VIII.

malheurs. Le grand mal de nos maux est donc d'en abuser, et cet abus a lieu de trois manières.

Premièrement, en prenant occasion de pécher à cause de ces maux sensibles, soit par nos impatiences, nos murmures, et nos blasphèmes ; ce qui est aussi impertinent qu'exécrable, puisque c'est ajouter mal sur mal, et un mal extrême à un moindre, vu que le plus petit péché est un mal plus dangereux que toutes misères de la vie. Et néanmoins, combien y en a-t-il qui sont aussi grands pécheurs que misérables ? C'est donc bien abuser de ses misères que d'en faire des péchés, au lieu d'en prendre occasion de pratiquer la vertu[1].

Le second abus qu'on fait de ces maux sensibles, qui les rend plus grands qu'ils n'étaient en effet, c'est qu'on s'en afflige par excès ; car outre qu'on pourrait dire qu'il y a toujours péché dans ces tristesses immodérées, qui témoignent qu'on n'est pas assez soumis à la Providence de Dieu, néanmoins quand il n'y aurait point de péché, il y a la peine et une peine bien plus grande que le reste du mal; puisqu'elle touche notre esprit, et que notre volonté s'en laisse blesser, tandis qu'elle eût pu, si elle eût voulu, s'exempter de cette peine, qui au reste est inutile, et que Dieu ne veut point, quoiqu'il veuille nos autres maux. Il est bien vrai qu'on ressent quelquefois une tristesse naturelle, dont on ne peut pas se délivrer aisément et par conséquent il faut la supporter comme les autres maux ; mais à cette tristesse naturelle nous en ajoutons une volontaire, en ne faisant que penser et que parler de notre mal, nous plaignant et nous estimant les plus malheureux du monde, au lieu d'en distraire notre esprit, ou de nous représenter quelque belle vérité de l'Evangile, qui nous désabuserait de la fausse opinion que nous avons de la grandeur de nos misères[2].

[1] Domine oculi tui respiciunt fidem, percussisti eos et non doluerunt. attrivisti eos et renuerunt accipere disciplinam, induraverunt facies suas supra petram. *Jer.* v.

[2] Anna cur fles et quare non comedis : et quam ob rem affligitur cor tuum ? numquid non ego melior tibi sum quam decem filii. I *Reg.* I.

Misérable que vous êtes, de quoi vous plaignez-vous? de ce que vous êtes misérables; mais vous augmentez votre misère en la plaignant de si mauvaise grâce. Et de qui vous plaindrez-vous? puisque c'est vous-mêmes qui vous affligez, et qui donnez sujet à Dieu de se plaindre de vous, de ce qu'au lieu d'approuver ses desseins et d'aimer sa justice, vous montrez assez par votre tristesse que vous trouvez à redire à ses ordres, et que vous voudriez redresser sa sagesse[1].... Certes, quand il n'y aurait d'autre raison pour vous convaincre d'erreur et d'abus dans vos tristesses, que de savoir que Dieu vous défend d'être triste, c'est une marque trop évidente que cette tristesse vient de vous, et non pas de lui, puisqu'il ne la veut point; c'est une marque que vous pouvez la chasser avec sa grâce, puisqu'il vous le conseille et que vous devez la bannir, pour le respect que vous devez à ses conseils.

Le dernier abus qui se commet dans les maux sensibles qui nous arrivent, c'est que pour tâcher de nous en soulager nous allons chercher des divertissements défendus ou dangereux[2]. Au lieu de prendre le vrai soulagement que nous devons y apporter, nous allons chercher à nous récréer dans les jeux, dans les compagnies, dans les festins, dans les comédies, dans les promenades, dans les plaisirs sensuels et dans d'autres passe-temps semblables; ou bien si nous voulons nous consoler par raison, nous ne prenons que des considérations naturelles ou mondaines, qui ne sont ni solides ni de durée. Il n'y a que la main qui nous a blessés, qui puisse guérir nos plaies; il n'y a que la main qui a permis notre affliction, qui puisse nous consoler[3]. Tous les autres remèdes enflammeront et augmenteront notre mal, au lieu de nous l'ôter, et Dieu nous dira ce qu'il dit à ce peuple, qui se voyant attaqué par ses enne-

[1] Tristitiam non des animæ tuæ, et non affligas temetipsum in consilio tuo. Miserere animæ tuæ placens Deo, et contine, congrega cor tuum in sanctitate ejus, et tristitiam longe repelle a te. *Eccli.* XXX.

[2] Et ad terram intuebitur, et ecce tribulatio et tenebræ, dissolutio et angustia, et caligo persequens, et non poterit avolare de angustia sua. *Isa.* VIII.

[3] Ipse vulnerat et medetur, percusit, et manus ejus tanabunt. *Job.* V.

mis, eut recours à ses voisins plutôt qu'à son Dieu, qu'il connaîtra par les malheurs qui lui arriveront, qu'il a eu grand tort de mettre sa confiance dans l'Egypte et dans les créatures[1].

Certes la médecine est un moyen raisonnable, et ordonné par la Providence même de Dieu, pour la guérison des maladies ; et néanmoins un grand Prince est blâmé d'y avoir eu trop confiance dans ses incommodités. Et que nous dirait-on, si nous cherchions des remèdes qui fussent moins dans l'ordre? Ce n'est pas un mal de chercher le remède à ses maux; mais il faut le chercher où il est, et quelques remèdes que nous ayons sur la terre, si nous n'avons que les remèdes humains, nous ne trouverons pas de remède à nos maux, ou nous trouverons que les remèdes humains sont plus dangereux que les maux mêmes. Oui mon âme, il vaut mieux être affligé de la part de Dieu que de penser à sortir de son affliction sans son secours.

TROISIÈME POINT.

LE VRAI MOYEN D'ÊTRE SOULAGÉ ET CONSOLÉ C'EST DE RECOURIR A JÉSUS-CHRIST.

Venez à moi, vous tous qui êtes dans le travail, dans les peines et dans les afflictions, et je vous promets de vous soulager. Ces paroles toutes pleines de consolation pour les affligés contiennent trois circonstances, bien capables de faire avouer à tous les malheureux qu'ils ne sauraient mieux s'adresser qu'à Jésus-Christ, pour être délivrés de leurs misères.

La première, c'est lui-même qui les y convie, c'est lui-même qui leur ordonne de venir le trouver ainsi[2] ; c'est donc un signe certain qu'il a dessein de les secourir, et l'autorité de sa personne jointe à leur besoin, doit prendre un grand ascendant sur leurs esprits pour les y attirer.

La seconde, ce sont tous les hommes qu'il convie à s'adresser à lui dans leurs afflictions ; ce sont tous les affligés qu'il

[1] Omnes confusi sunt super populo qui eis prodesse non potuit, non fuerunt in auxilium et in aliquam utilitatem, sed in confusionem et in opprobrium *Isa.* XXX. II *Par.* XVI, *de Asa.*

[2] Ego, ego ipse consolabor. *Isa.* LVIII.

veut consoler; c'est dans toute sorte d'afflictions, en tout temps et en tout lieu, qu'il veut les soulager, car il n'excepte rien[1]. Personne ne peut donc douter qu'il ne soit bienvenu, pourvu qu'il soit affligé, puisqu'il parle en termes si exprés pour tous, qu'il ne faut qu'être en peine, de quelque peine que ce soit, pour y aller.

La troisième circonstance n'est ajoutée aux autres, que pour nous assurer davantage du bon succès, qui doit arriver à ceux qui iront le trouver dans leur affliction, disant absolument qu'il les soulagera, et engageant sa parole qui a plus de durée que les cieux, puisque les cieux peuvent passer aussi bien que le reste des créatures, mais que la parole d'un Dieu demeure toute l'éternité[2]. Quoique je ne comprenne pas comment cela se fera, je dois pourtant regarder comme certain, que cela se fera infailliblement; c'est ainsi que je ne laisse pas de croire par la foi, plus fermement que ce que je sais par la science, par exemple, qu'il y a trois personnes en une seule essence divine, qu'un homme est fils d'une Vierge, qu'une vierge est mère de Dieu, que le corps de Jésus est tout entier sous chaque parcelle de l'espèce du pain, quoique j'aie de la peine à comprendre ces mystères, ne voyant pas sans la foi comment cela peut se faire. Néanmoins je les crois sans en douter, sachant bien que Dieu les a révélés, qu'il est très-véritable, et plus puissant que je ne puis le comprendre, pour faire ce qu'il dit[3]. De même, encore que je ne sache pas quel moyen il prendra pour accomplir sa promesse et pour soulager les affligés, je dois néanmoins être certain qu'il les soulagera; parce qu'il me l'assure, et qu'il est impossible qu'il se trompe, étant la sagesse infinie, ou qu'il veuille me tromper, étant la bonté même, qui nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, et qui a plus de moyens et de

[1] Qui consolatur nos in omni tribulatione nostra. II *Cor.* I.

[2] Fidelis Deus non est in illo, Est et Non. II *Cor.* I.
Fidelis Deus est, qui confirmabit vos et custodiet a malo. II Thess. III.

[3] Etsi non licet mihi scire quemadmodum natus sit, non licet tamen nescire quod natus sit. Non interfuimus cum ex Patre Dei filius nasceretur, sed interfuimus cum a Patre Dei filius diceretur. S. Amb. *in Luc.*

bonne volonté pour nous faire du bien, que nous n'avons de capacité pour en recevoir et d'inclination à en desirer.

Soit donc qu'il vous envoie quelque consolation sensible, soit qu'il vous donne une grâce de résignation dans vos afflictions; soit qu'il vous mette dans l'esprit une pensée d'humilité, qui vous fasse avouer que vous méritez plus de peine que vous n'en souffrez. Soit qu'il vous console de quelqu'autre façon que ce soit, quoique vous ne puissiez la deviner, ne vous en mettez pas en peine, si vous ne voulez pas douter de sa puissance et de sa bonté, et croyez seulement à sa parole, lui en laissant l'effet.

Que croyez-vous du paradis? N'espérez-vous pas que si vous mourez en grâce, vous y serez reçu? N'espérez-vous pas qu'y étant vous y trouverez des contentements, qui seront capables de contenter une âme? Mais sur quoi fondez-vous ces espérances, sinon sur la parole d'un Dieu, qui vous a fait ces promesses? Et si vous veniez à douter comment un Dieu pourra contenter toute une éternité tant d'âmes, ne rejetteriez-vous pas aussitôt ce doute sur sa puissance et sur ses autres perfections, qui sont incompréhensibles? Eh bien, pourquoi n'espérez-vous pas de même ici, puisque c'est le même Dieu qui promet aussi bien de vous soulager en cette vie, que de vous contenter en l'autre, et qu'il est également véritable en ses paroles[1]?... Allez donc sur sa parole, sans rien craindre, sinon de douter de sa parole. Car pourvu que vous y ayiez la confiance que vous devez y avoir, soyez certain qu'il accomplira ses promesses. Dites-lui hardiment: Mon Jésus, me voilà selon votre parole, devant vous, dans cette affliction qui me travaille, soulagez-m'en, s'il vous plaît, selon qu'il vous plaira. Oui, mon Dieu, j'y accours dès maintenant; et parce que je suis travaillé de doutes et de craintes sur vos promesses, je vous supplie de m'en soulager, et de me faire croire à votre parole aussi fermement que je crois que vous êtes mon Dieu.

[1] In quo abundantius volens Deus ostendere pollicitationis hæredibus, immobilitatem consilii sui, interposuit jusjurandum, ut per duas res immobiles, quibus impossibile est mentiri Deum fortissimum solatium habeamus. *Hebr.* VI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Cette vie est remplie de soins et de peines capables de nous affliger et de nous abattre.

C'est un mélange de biens et de maux que la terre, qui étant placée entre le ciel et de l'enfer, participe des biens et des maux de l'un et l'autre lieu ; mais comme elle est plus proche des enfers que des cieux, elle se ressent plus des maux que des biens, et il ne faut qu'un petit mal pour nous affliger beaucoup, là où tous les biens de la terre ne sont pas capables de nous contenter, ou de nous soulager de ce mal. Comment vous y comportez-vous ? Pour mieux le voir, séparez tous les maux en maux du corps, de l'âme sensible et de l'âme raisonnable, et puis examinez-vous sur ce qui vous est arrivé. Que de bruit, quand un peu de silence, de prière, et d'espérance eussent plus fait que tout votre bruit. n'est-il pas vrai ?...

DEUXIÈME POINT.

C'est mal à propos que nous cherchons du soulagement à nos maux en dehors de Dieu.

Quoi qu'il en soit des misères de cette vie, la plus grande est de ne pas bien s'en servir, puisqu'elles sont aussi capables de nous faire du bien que du mal, selon le bon ou le mauvais usage que nous en voulons faire. C'est en abuser, premièrement que de s'en servir offenser Dieu, puisque le moindre péché est un plus grand mal que toutes les misères du monde. C'est encore un abus de s'attrister et de s'attendrir sur ses maux par des plaintes d'amour propre, qui ne font qu'agrandir le mal au lieu de l'amoindrir. Enfin c'est un abus que d'aller aux remèdes qui ne sont pas capables de guérir le mal, ou qui étant pris contre l'ordre de Dieu, deviennent pires que le mal. Par là vous reconnaîtrez qu'il vaudrait mieux être affligés par Dieu, que de sortir de son affliction autrement qu'il ne veut. O mon Dieu, que je mérite d'être châtié, pour avoir refusé vos châtiments, et pour avoir abusé des moyens que vous me présentiez afin de m'approcher de vous, et pour trouver le remède à mes maux !

TROISIÈME POINT.

Le vrai moyen d'être soulagés et consolés, c'est d'avoir recours à Jésus-Christ.

C'est donc à Jésus qu'il faut s'adresser, puisqu'il nous y invite lui-même par ces paroles, qu'il ne faut qu'entendre pour y être attirés. *Venez à moi, vous qui êtes affligés, et je vous soulagerai.* C'est lui-même qui invite, afin que son autorité nous attire plus puissamment. C'est à tous les affligés qu'il parle, afin que personne ne craigne d'en approcher. Il donne sa parole qu'il les soulagera, afin qu'il y soit comme engagé et obligé, et qu'on n'en puisse pas plus douter que des autres paroles de l'Evangile et des mystères de notre Foi. Car encore qu'on ignore le moyen qu'il prendra pour nous soulager, c'est assez de savoir qu'il le peut et qu'il le fera, puisqu'il l'a dit ; de même que bien qu'on ne sache pas comment une âme est bienheureuse et contente au ciel, néanmoins on n'en doute pas, parce qu'on croit que Dieu est assez puissant et assez bon pour donner ce contentement éternel. Et comment donc pourrait-on douter qu'il ne donnât pas un soulagement temporel, puisqu'il nous en a aussi bien assurés que de l'autre ? O mon Dieu, je veux le croire,et pour preuve de ma fidélité, je vous présente dès maintenant l'affliction que j'éprouve de ne pas croire à vos paroles autant que je le voudrais.

VENDREDI.

PRENDRE LES ADVERSITÉS COMME LE JOUG DE NOTRE-SEIGNEUR.

Prenez et portez mon joug, et vous le trouverez doux et léger [1].

Le Sujet nous fait considérer les adversités comme étant le joug de Notre-Seigneur, joug qu'il assure être doux et facile à porter; et par cette considération, nous sommes puissamment excités à les supporter volontiers.

[1] Tollite jugum meum super vos : Jugum enim meum suave est, et onus meum leve. S. *Matth.* XI.

La Fin est que, puisque les adversités sont ce joug de Notre-Seigneur, qui est honorable et facile à porter, nous tenions à honneur et à plaisir de les supporter quand elles nous arrivent.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment l'adversité est le joug de Jésus-Christ.

2° Comment ce joug est doux et facile à porter.

3° Comment il faut volontiers supporter toutes les misères qui nous arrivent.

PREMIER POINT.

COMMENT L'ADVERSITÉ EST LE JOUG DE JÉSUS-CHRIST.

Que le prophète a dit vrai, en disant que Notre-Seigneur était véritablement doux et suave envers toutes sortes de personnes[1] ! Que ces paroles de notre texte et les effets qui s'ensuivent le font bien voir ! Car, si en parlant des peines et des afflictions, il ne parle que de douceur et de suavité, que sera-ce quand il parlera des récompenses ? Il n'y a point au reste de difficulté à concevoir, que par le mot de joug on ne doive entendre les peines que nous avons à supporter ; mais il n'est peut-être pas aussi facile de comprendre, comment toutes les peines qui nous arrivent, peuvent être appelées véritablement le joug de Jésus-Christ, puisque l'Écriture les appelle plutôt un joug fort pesant, imposé aux enfants d'Adam depuis leur naissance jusqu'à leur mort, par la misère et la nécessité de leur condition[2]. Néanmoins, il en est ainsi que Jésus nous le dit, et cela se vérifie par ces trois raisons, que vous devez considérer.

La première est que, bien que nous soyons naturellement sujets à toutes les misères, que la vie et la condition humaine nous obligent de supporter, toutefois on peut dire que les adversités particulières qui arrivent à chacun de nous, ne lui arrivent que par une particulière providence de Jésus qui, étant notre Sauveur, a soin de nous tailler notre croix, et de nous préparer

[1] Suavis Dominus universis, et miserationes ejus super omnia opera ejus. *Psalm.* CXLIV.

[2] Occupatio magna creata est omnibus, et jugum grave super filios Adam, a die exitûs de ventre matris eorum, usque in diem sepulturæ, in matrem omnium. *Eccli.* XL.

notre calice à boire[1], ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs[2], et partant elles sont appelées son joug, parce que c'est lui qui les détermine et les particularise à chaque personne, selon les desseins qu'il a de la perfection de telle âme, et de la gloire qu'il veut en retirer. Oh ! quel respect ne mérite pas ce joug sacré, qui est taillé justement à notre mesure par la main de Jésus !...

La seconde raison est, que les souffrances étant contraires à la nature corrompue de l'homme qui ne veut rien souffrir, et Notre-Seigneur ne nous ayant rien tant recommandé dans tout son Evangile, que de contraindre cette mauvaise inclination naturelle, et de l'assujettir à la raison et à la grâce; on peut aussi véritablement dire, que contraindre ainsi son naturel c'est porter le joug de Notre-Seigneur, comme on peut dire que l'Evangile est son joug, car tout l'Evangile ne parle d'autre chose, et Notre-Seigneur en faisant un abrégé ne l'a point fait autrement que par ces paroles : *Que celui qui veut venir à moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive*[3], qui sont toutes paroles de joug et de souffrances. D'où l'on doit conclure que supporter les peines, c'est porter le joug de Jésus-Christ; puisque c'est là son Evangile, sa doctrine, ses conseils, son exemple, sa vie, son imitation, et que, comme dit saint Paul, tout ce qui est écrit, ne l'est qu'à cette fin de nous faire supporter patiemment et gaiement toutes les peines[4].

Enfin, pour troisième raison, les peines sont appelées avec justesse le joug de Notre-Seigneur, parce qu'elles nous unissent à ses desseins, à ses grâces, et à lui-même. Elles nous font marcher avec lui, puisque c'est par le moyen des peines qu'il veut nous sauver, et qu'il nous communique ses grâces; or c'est en les supportant comme il l'entend que je corresponds à ses grâces, et que je coopère à sa conduite. Vous savez bien que vous

[1] Propriis modis atque mensuris ab unoquoque toleratur. S. Leo.

[2] Voyez au livre de l'Ordre I part. dis. VI, sect. v.

[3] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidiè, et sequatur me. *S. Luc.* IX.

[4] Quæcumque enim scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam, et consolationem scripturarum, spem habeamus. *Rom.* XV.

devez travailler à votre salut avec lui; de telle sorte que vous et lui travailliez inséparablement ensemble, qu'il vous donne ses grâces pour souffrir, et que vous souffriez avec l'aide de ses grâces. Ne reconnaissez-vous pas que vous ne pouvez rien sans lui; mais ne savez-vous pas aussi qu'il ne veut rien faire sans vous?... C'est donc une espèce de joug que l'union qui vous lie ainsi tous deux, et c'est ce qui doit vous rendre ce joug grandement honorable, puisque c'est ce qui vous unit à lui, et qu'autrement vous vous en séparez [1].

Mais quoi, Seigneur! est-il bien vrai que vous vous soyez mis sous le joug avec moi, afin que je n'aie point de peine à vivre sous le joug avec vous? Mon esprit a de la difficulté à s'imaginer une condescendance si étrange de votre grandeur à ma bassesse! Que je souffre le joug, moi qui ne suis que votre créature et votre esclave, et qui puis vous dire avec David, que je ne suis auprès de vous que comme une bête de somme [2], je ne m'en étonne pas, car je ne suis que dans mon devoir. Mais vous, Seigneur, qui êtes assis à la droite de votre Père, et sur les ailes des Séraphins, comment peut-on dire que vous êtes ici-bas sous le joug avec moi? Je vous entends me répondre qu'il en est ainsi, puisque vous vous êtes tellement attaché à moi, par votre providence, par votre protection, et par votre assistance continuelle, que vous êtes toujours à mes côtés, que vous ne me quittez jamais, que vous me suivez partout, et que vous ne détournez jamais les yeux de dessus moi. Oui, mon Dieu, c'est là un joug que vous vous êtes imposé vous-même, en vous obligeant de m'assister de votre grâce; comme c'est un vrai joug que vous m'avez imposé, quand vous m'avez obligé de coopérer à vos desseins [3]. Mais hélas! je puis dire que vous êtes presque plus obligé de supporter le vôtre, que vous ne m'avez obligé de supporter le mien, puisque vous demeurez toujours ferme

[1] Fidelis sermo Nam si commortui sumus, et convivemus : si sustinebimus et conregnabimus : si negaverimus, et ille negabit nos. II *Tim.* II.

[2] Ut jumentum factus sum apud te. *Psal.* LXXII.

[3] Ipse enim dixit : Non te deseram, neque derelinquam. *Hebr.* XIII. *Jos.* VIII.

sous le vôtre, et que je secoue souvent le mien. Il ne me reste donc plus maintenant aucun doute que les souffrances ne soient votre joug, et j'ai bien de la confusion de le porter si mal. Mais comme c'est la nature qui fuit la peine, instruisez-moi, s'il vous plaît, sur l'autre vérité que vous me proposez, que votre joug est doux et facile à porter. Mon âme, écoutons ces paroles si douces, qui doivent nous apprendre qu'il n'y a que douceur à souffrir.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT CE JOUG EST DOUX ET FACILE A PORTER.

Mon joug est doux, et je rends léger le fardeau dont je charge les miens. Les choses sont telles que Jésus l'a dit, car s'il en était autrement, Jésus ne l'aurait pas dit ; s'il n'en avait pas été ainsi avant que Jésus l'eût dit, elles deviennent telles que Jésus l'a dit; puisque toutes ses paroles ont un effet infaillible, elles font ce qu'elles disent et ce qu'elles signifient. Vous croyez qu'il n'y avait point de viande plus délicate que la manne, dont Dieu nourrit son peuple dans le désert [1], et que l'hydromel n'était pas un breuvage plus doux que l'eau, qui sortait de la pierre que Moïse frappa de sa baguette [2], parce que l'Ecriture vous l'affirme [3]. Comment donc pourriez-vous douter que le joug de Jésus-Christ ne soit pas plutôt léger que pesant, puisque ce Dieu qui est l'auteur de toute l'Ecriture sainte, vous l'assure lui-même de sa propre bouche?... Ce Dieu a-t-il moins d'autorité et mérite-t-il moins de créance, depuis qu'il s'est incarné qu'auparavant?... L'effet serait-il moins véritable que la figure. En effet, la douceur de la manne et de l'eau qui sortit de la pierre du désert, n'était que la figure de la douceur du joug de Jésus-Christ [4].

Il est donc aussi certain que le joug de Jésus-Christ est doux, comme il est certain que Jésus-Christ a dit que son joug était doux, et qu'il est certain que Jésus-Christ ne dit jamais rien qui ne

[1] Num. XI.
[2] Ibid. XX.
[3] *Psalm.* LXXX.
[4] Petra autem erat Christus. I *Cor.* X.

soit véritable. Ceux qui l'ont expérimenté vous le confirmeront, et vous témoigneront que depuis qu'ils ont soumis leurs épaules à ce joug, qui ne semble insupportable qu'à ceux, qui ne veulent pas s'en charger, ils ont trouvé qu'il n'y avait rien de plus facile et de plus léger. Ecoutez un peu saint Augustin sur ce sujet : Mon Dieu, que j'ai trouvé de douceur à quitter toutes les douceurs du monde, aussitôt que j'ai été vraiment converti ; et ce n'était plus pour moi que bonheur de me voir éloigné des plaisirs que j'avais peur de perdre ! Oui mon Dieu, vous m'avez fait plier doucement le cou sous votre joug, et maintenant je le porte tout à l'aise, je le trouve très-léger et très-doux, parce que vous l'avez ainsi promis, et que vous l'avez fait ainsi. Je ne le croyais pas quand on me le disait, avant de le porter, parce que je l'appréhendais trop ; mais il ne laissait pas d'être en vérité aussi doux, que je l'ai trouvé par mon expérience[1].

Quand vous serez véritablement converti comme ce saint, vous l'éprouverez vous-même, et vous pourrez tenir le même langage, mais jusque-là, ne laissez pas de le croire, et convainquez votre esprit de cette vérité par ce raisonnement. N'est-il pas vrai qu'il n'y a rien de plus doux au monde que d'aimer et d'être aimé, principalement si c'est une personne de mérite que l'on aime, et dont on est réciproquement aimé ? N'est-il pas vrai qu'il n'y a rien de plus doux que de donner, et de recevoir des preuves et des témoignages de cette mutuelle amitié ? Or, qu'y a-t-il de plus digne d'être aimé que Dieu ? Qu'y a-t-il qui sache mieux aimer que lui ? Quelles preuves d'amitié sont comparables aux preuves réciproques, qui se donnent d'une amitié si divine ? Or, quelles preuves plus certaines pouvons-nous donner à Dieu de notre amour que de souffrir, quand

[1] Quam suave mihi subitò factum est, carere suavitatibus nugarum, et quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat. Ejiciebas enim eas a me, vera tu et summa suavitas, ejiciebas et intrabas, omni voluptate dulcior, sed non carni et sanguini. S. Aug. IX *Confes.* I.

Mansuefecisti jugo tuo cervicem meam, et nunc porto illud et leve est mihi quoniam sic promisisti, et fecisti ; et vere sic erat, et nesciebam, quando id subire metuebam. Id. X, *Conf.* XVI.

Christi sarcina sublevat te. Christi sarcina pennas habet. Idem *in Psalm.*

particulièrement la souffrance est jointe à son service, à ses commandements, ou à ses conseils, et que c'est en portant son joug qu'on se plaît à souffrir? N'est-ce pas ainsi que Dieu nous a montré qu'il nous aimait, en se chargeant du fardeau de nos péchés, en en portant la peine, et en mourant volontiers pour notre amour[1]?... Si vous aviez un ami intime à qui vous voulussiez donner des preuves de votre fidélité, ne regarderiez-vous pas comme une faveur et un bonheur d'avoir des occasions de vous exposer pour lui, et après avoir bien travaillé, ne diriez-vous pas comme Jacob : que tous ces travaux ne vous semblent que plaisir, et que vous êtes prêt à en fournir beaucoup d'autres, à son service[2]? Qui vous ferait parler ainsi, sinon l'amour? Et si vous aviez de l'amour pour votre Dieu, n'est-ce pas ainsi que vous parleriez? Il faut donc nécessairement conclure de là, ou que vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer Dieu, ou que vous ne devez éprouver que plaisir à souffrir, et à porter son joug. Que direz-vous? Que vous n'en sentez pas moins la peine, nonobstant l'amour que vous lui portez, et que vous voudriez bien ne plus la sentir. Parler ainsi c'est s'aimer soi-même, et non pas aimer Dieu; car l'amour de Dieu ne ressent point la peine, ou s'il la ressent, il la méprise, il n'en parle point, ou il n'en témoigne que du plaisir et du contentement[3].

TROISIÈME POINT.

COMMENT IL FAUT SUPPORTER VOLONTIERS LES MISÈRES QUI NOUS ARRIVENT.

Concluez des considérations précédentes, qu'il faut nous résoudre à supporter volontiers toutes les peines et les misères qui nous arriveront. Car, puisqu'elles sont le joug de Jésus-Christ, et que ce joug est doux et agréable, que s'ensuit-il,

[1] Hæc est gratia, si propter Dei conscientiam sustinet quis tristitias.

Hæc est gratia apud Deum, in hoc enim vocati estis, quia et Christus passus est pro nobis. I S. *Petr.* I.

[2] Servivit Jacob pro Rachel septem annis, et videbantur illi pauci dies præ amoris magnitudine.

O molle et dulce charitatis vinculum, admirationis et miraculi verè plenum quod nec dissolvi potest. S. Ephrem.

[3] Voyez au liv. de l'Ord. III p. d. XV, de la Charité.

sinon qu'il faut les supporter? Non pas que le motif de les porter soit pris seulement de la considération de leur facilité, mais c'est que, d'après l'obligation que nous avons d'autre part de souffrir tout, pour l'amour de celui qui le mérite à tant de titres [1], nous n'avons plus d'excuse pour nous en exempter; puisque toute l'excuse repose sur la difficulté, et que nous avons vu qu'il n'y en avait point, mais que plutôt on y trouvait du plaisir et du contentement.

Il est vrai que quand ce joug serait aussi pesant qu'il est léger, il faudrait pourtant se résoudre a le porter, du moment où c'est Jésus qui nous le présente, qui nous l'ordonne, qui en porte une partie, qui nous aide à porter l'autre, qui nous y encourage par son exemple et par ses divines paroles. Car après tout, il s'en faudrait encore beaucoup que nous souffrissions, pour notre Dieu et pour notre salut, ce que les mondains souffrent pour le monde et pour le démon [2]; il s'en faudrait beaucoup que le joug de Jésus-Christ fût aussi pesant, que celui d'une seule passion mondaine et déréglée; mais puisqu'il n'y a que douceur et que plaisir, quelle excuse peut-on donner pour ne pas le porter?... Quoi! voudriez-vous être sans joug comme un enfant de Bélial? Car c'est ce que signifie ce mot de Bélial [3]; mais comme cela est impossible, et qu'il faut nécessairement vivre sous quelque joug, c'est à vous à choisir ou celui du monde, ou celui de la sensualité, ou celui de Jésus-Christ....

De plus, remarquez qu'il faut porter ce doux joug de Jésus-Christ et non pas le traîner, si on veut le trouver doux et non pas pénible. Celui-là le porte qui s'en charge volontiers; mais celui-là le traîne, qui ne le supporte que par contrainte et à regret [4]. Vous auriez mauvaise grâce, si vous alliez vous plaindre, et témoigner du mécontentement des pénitences et des austé-

[1] Charitas omnia suffert. I *Cor.* XIII.

[2] Argumento nobis est quàm sint omnia perferenda ne deseramus Deum, si tanta illi ut deserant perferunt. S. August. I *de Mor. Eccles.* XXI.

[3] Filii Belial id est absque jugo. *Jud.* XIX.

[4] Non ex tristitia aut necessitate. II *Cor.* IX.

rités que vous vous imposez vous-même, librement et par dévotion, et aussi n'y trouvez-vous pas de la difficulté, puisque vous les voulez, et que vous ne les souffrez que parce que vous les voulez. Mais pourquoi vous plaindrez-vous davantage des peines que votre Dieu vous ordonne et vous envoie ? C'est, direz-vous, que vous y sentez plus de difficulté. Mais d'où vient cette difficulté ? C'est, repartirez-vous, que vous n'avez pas autant de dévotion et d'affection pour ces peines, que pour celles que vous vous imposez vous même. Ah ! c'est ici que vous devez vous confondre en considérant quel tort vous faites à Dieu, en n'ayant pas autant de bonne volonté pour les peines qu'il vous présente, que pour celles que vous prenez vous-même[1]. Hé quoi ! ne sait-il pas mieux que vous ce que vous devez souffrir? Que prétendez-vous dans vos souffrances, sinon lui plaire ?... Et pensez-vous que votre choix lui soit plus agréable que le sien, et que vos pénitences soient plus méritoires, que les adversités qu'il vous envoie ?... N'y a-t-il pas danger que ce ne soit pas l'amour de la croix et de Jésus qui vous porte à souffrir, puisque vous ne souffrez volontiers que ce que vous voulez, et que vous ne voulez pas ce qu'il veut que vous souffriez, quand il vous déclare sa volonté, par la nécessité qui s'en présente[2] ?...

Mais quel tort vous faites-vous à vous même, en vous privant des avantages qu'il y a d'accepter aussi volontiers tout ce qui nous vient de sa part, comme ce que nous choisissons[3] ! Vous vous privez du mérite de vos peines, vous témoignez que vous faites plus de cas de votre conduite que de celle de Jésus, vous vous opposez à sa parole qui affirme que son joug est doux, et vous le décriez en affectant de le trouver pénible. Enfin, tout cela venant faute de vouloir tout ce que votre Dieu veut,

[1] Virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt. *Psal.* XXII.

[2] Sustine sustentationes Dei, conjungere Deo et sustine.

Omne quod tibi applicitum fuerit, accipe et in dolore sustine, et in humilitate tua patientiam habe. *Eccli.* XXII.

[3] Illi qui tentationes non susceperunt cum timore Domini, et impatientiam suam, et improprium murmurationis suæ contra Dominum protulerunt, exterminati sunt ab exterminatore.

n'est-ce pas vous faire grand tort, de vous opposer ainsi à ses volontés, et de ne mériter que des châtiments, au lieu de recevoir les biens et les faveurs qu'il voulait vous faire [1].

Ah! qu'il n'en soit plus parlé; qu'on ne vous reproche plus jamais d'avoir moins de bonne volonté pour ce qui vous vient de la part de Dieu, que pour ce que vous choisissez vous-même. Comme vous ne devez vous imposer aucune pénitence, sans savoir qu'elle est conforme à sa volonté, de même devez-vous recevoir toutes celles qu'il veut. C'est sa volonté qui doit vous les faire accepter volontiers; et ainsi il n'y aura point de différence entre la liberté et la nécessité de souffrir, puisqu'il n'y aura partout que la volonté de Dieu qui réglera la vôtre, et qui vous fera tout supporter très-volontiers, et trouver que partout son joug est doux et facile à porter.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment l'adversité est le joug de Jésus-Christ.

Quoique l'Écriture nous dise que les afflictions sont un pesant fardeau qui est imposé à tous les hommes, c'est néanmoins bien à propos que Notre-Seigneur les appelle son joug, parce que c'est lui qui détermine à chacun en particulier les peines qui doit souffrir. C'est lui qui nous y exhorte puisssamment dans son Evangile, et c'est par le moyen des peines qu'il s'unit à nous pour nous faire marcher avec lui, et pour nous faire travailler à notre salut ensemble, comme sous un même joug; lui, en nous assistant continuellement de ses grâces, et nous, en suivant sa conduite et sa direction. Le croirais-tu, mon âme, que ton Dieu se fût ainsi attaché et obligé encore maintenant à travailler pour ton salut? Ah! quelle condescendance! mais quelle confusion pour nous, de ce qu'il demeure si ferme dans ce travail, qu'il ne le quitte jamais, si nous le quittons auparavant, et que nous osions nous en séparer et secouer son joug!...

[1] Nos ergo non ulciscamur pro his quæ patimur, sed reputantes peccatis nostris hæc ipsa supplicia minora esse flagella Domini, quibus quasi servi corripimur ad emendationem et non ad perditionem nostram evenisse credamus. *Jud.* VIII.

DEUXIÈME POINT.

Comment ce joug est doux.

Mais pourquoi le quittons-nous, puisqu'il nous assure qu'il est si doux et si facile à porter, et puisqu'il ne le dirait pas s'il n'en était pas ainsi, et qu'il le deviendrait certainement après qu'il l'a dit, car ses paroles sont effectives; elles font ce qu'elles disent, si cela n'était pas fait auparavant. Il ne faut qu'en faire l'expérience, et se convertir tout à fait comme un saint Augustin pour dire avec lui : Oh! que ce qu'on dit est vrai, et on ne veut pas le croire, qu'il n'y a rien de plus doux que de se passer de toutes les douceurs du monde, et de souffrir ses amertumes!... Mais parce que vous attendriez peut-être trop pour connaître cette vérité, s'il fallait attendre que vous soyez converti comme ce saint, apprenez-la par ce raisonnement, fondé sur une autre expérience que vous aurez peut-être reconnue. N'est-il pas vrai qu'il n'y a rien de plus facile à l'amour que de souffrir pour celui qu'on aime? N'est-il pas vrai qu'il y a tant de motifs et d'attraits pour aimer Dieu, que vous n'oseriez dire que vous ne l'aimez pas? Comment donc ne direz-vous pas qu'il n'y a que plaisir à souffrir et à porter son joug? Répondez et n'allez pas dire que vous sentez toujours la peine, car si vous aimez Dieu, vous ne la sentirez point, ou vous n'en parlerez point, ou vous n'en parlerez qu'en riant, et en protestant à tout le monde qu'il n'y a que plaisir dans cette peine.

TROISIÈME POINT.

Comment il faut supporter volontiers toutes les adversités.

Si cela est, comme l'on vient de le voir, si les adversités sont le joug de Jésus-Christ, et si ce joug est doux, quelle excuse pourra-t-on donner pour ne pas le porter, puisqu'on ne prétendait s'en exempter qu'à raison de la difficulté? Vraiment, quand il y en aurait, il faudrait la souffrir; on en souffre bien davantage pour le monde, qui ne le mérite pas comme Jésus. Mais maintenant qu'il n'y a que plaisir, que direz-vous pour vous en excuser? Il n'y a rien à répondre, mais il faut avoir soin de porter ce doux joug, et non pas de le traîner. Il faut le porter volontiers et sans contrainte, quoiqu'on y soit contraint par la nécessité, par l'obéissance, par la règle, ou par quelque autre façon. Il faut vouloir et aimer cette contrainte, il faut que cette peine qui est nécessaire, devienne aussi volontaire que celles qu'on prend par dévotion. Et certes, il y a bien plus de

sujet de la recevoir plus volontiers, puisqu'elle vient de Jésus, et que Jésus sait mieux que nous les peines qu'il nous faut souffrir, et qu'enfin celles que nous souffrons par ses ordres, lui sont plus agréables que celles que nous prenons par notre choix. Concluons donc, ou qu'il ne faudrait point du tout vouloir souffrir, ou qu'il faut vouloir les souffrances qu'il nous envoie.

SAMEDI.

DU REPOS DANS LES TRAVAUX, PAR LE MOYEN DE LA DOUCEUR ET DE L'HUMILITÉ DE CŒUR, QUE NOUS APPRENONS DE JÉSUS-CHRIST.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes [1].

Le Sujet s'arrête à ces paroles, dans lesquelles nous trouvons un moyen fort propre de nous conserver dans la paix et le repos, parmi les travaux ordinaires ; ce moyen est de s'étudier à la douceur d'esprit et à l'humilité de cœur, que nous enseigne notre bon Maître par ses paroles et par son exemple.

La Fin sera d'apprendre tellement ces vertus, qu'elles nous servent à trouver le repos dans nos travaux.

La Forme est en ces trois points, suivant les paroles de Notre-Seigneur :

1° C'est de Jésus que nous devons apprendre.

2° C'est la douceur et l'humilité de cœur qu'il faut apprendre de lui.

3° C'est ainsi que nous trouverons le repos dans nos travaux, selon qu'il le promet.

[1] Discite a me quia mitis sum, et humilis corde et invenietis requiem animabus vestris. *S. Matth.* XI.

PREMIER POINT.

C'EST DE JÉSUS QUE NOUS DEVONS APPRENDRE.

Comme l'homme est fort ignorant naturellement, il doit avoir soin de se faire instruire, et comme c'est principalement dans les choses spirituelles et divines qu'il a plus d'ignorance naturelle, c'est de ces choses qu'il doit principalement se faire instruire par celui qui les sait, qui les enseigne parfaitement, et qui peut rendre les hommes qui s'adressent à lui pour ce sujet, capables de comprendre ce qu'il enseigne. Voilà les trois qualités les plus nécessaires d'un maître pour instruire les autres; de savoir parfaitement ce qu'on doit enseigner, de pouvoir l'enseigner comme on le sait, et de rendre ses auditeurs dociles et capables de l'entendre; toutes ces qualités se retrouvent excellemment dans Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il sait en perfection cette sainte science, car il est le Seigneur et le maître des sciences [1], et il peut dire à tout le monde : Apprenez de moi, comme de celui qui est l'unique maître, de qui tous les autres apprennent [2].

Il est très-capable d'enseigner, car il connaît la portée des esprits, il sait s'y accommoder, il sait parler au cœur, et lui révéler autant de secrets, qu'il peut en comprendre et en retenir [3].

Enfin, il rend ses auditeurs capables de l'entendre et d'apprendre ce qu'il leur enseigne; car il éclaire leur esprit naturel, et il leur communique le sien, qui est tout surnaturel et divin, non-seulement pour leur faire comprendre sa doctrine, mais encore pour les y affectionner et les porter à la pratique [4]. Si saint Augustin et saint Thomas eussent eu ce talent, de pouvoir

[1] Deus scientiarum Dominus est. I *Reg.* II.

[2] Magister vester unus est Christus. *S. Matth.* XXIII.

[3] Pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis. *Hebr.* IV.

[4] Vos unctionem habetis a Sancto, et nostis omnia. Unctio ejus docet vos de omnibus. I *S. Joan.* II.

communiquer leur esprit à ceux qui étudiaient leurs écrits, combien eussent-ils fait de disciples qui leur eussent ressemblé, et combien l'Eglise aurait-elle de saints Augustins et de saints Thomas! Cependant ces grands saints, quelque grands docteurs qu'ils aient été, n'ont pu faire de leurs écoliers des docteurs aussi grands qu'ils le furent. Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais dans l'Eglise qu'un saint Augustin et qu'un saint Thomas. Mais Jésus n'a point de disciples qu'il ne se rende semblables, ainsi que l'entend l'Ecriture, qui ne craint point d'appeler des Dieux[1] tous ceux à qui la parole de Dieu est adressée, parce qu'avec cette divine parole ils reçoivent, s'ils veulent, l'esprit de Dieu qui les rend tout divins[2].

O quel bonheur, ô quelle gloire d'étudier à l'école de Jésus! Car si ce divin Maître nous dit que c'est assez de bonheur et de gloire pour un écolier, de devenir aussi savant que son maître[3], quel bonheur et quelle gloire sera-ce aux disciples de de Jésus-Christ de devenir semblables à ce Maître qui est Dieu? O Jésus, qui êtes seul Maître de mon cœur et de mes mœurs, apprenez-moi comment je dois apprendre de vous! Enseignez-moi tout ce que je dois savoir pour vous imiter et pour vous obéir, et faites que je fasse tout ce que vous m'aurez appris pour ma perfection, et pour votre plus grande gloire.

DEUXIÈME POINT.

C'EST LA DOUCEUR ET L'HUMILITÉ QU'IL NOUS FAUT PRINCIPALEMENT APPRENDRE.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Ces paroles ont trois sens bien dignes d'être médités.

Le premier donne la raison pour laquelle nous devons absolument apprendre de lui, tout ce que nous devons savoir, parce que, dit-il, il est doux et humble de cœur. C'est comme s'il nous disait! Quand je vous invite à apprendre de moi, vous pourriez craindre d'y venir, à raison de votre incapacité natu-

[1] Ego dixi : Dii estis. *Psalm.* LXXXII.

[2] Illos dixit Deos ad quos sermo Dei factus est, et non potest solvi scriptura. *S. Joan.* X.

[3] Sufficit Discipulo, ut sit sicut magister ejus. *S. Matth.* X.

relle, qu'un maître fort capable et parfait ne peut souffrir qu'avec beaucoup de peine; mais ne craignez rien, car j'ai assez de douceur pour supporter votre rudesse, et assez d'humilité pour m'abaisser à vous instruire. Venez donc hardiment, sans vous arrêter à ce qui pourrait vous empêcher de venir. Oh ! si nous avions autant de désir d'apprendre qu'il en a de nous instruire, qne nous serions bientôt savants[1]!...

Le second sens dans lequel on doit prendre ces paroles, et qui paraît encore plus naturel, c'est ce que nous devons principalement apprendre de ce bon Maître, l'humilité et la douceur. Apprenez de moi, nous dit-il, ces deux vertus que j'ai particulièrement pratiquées, et qui vous sont particulièrement nécessaires. Apprenez les exemples et les préceptes que j'en ai donnés ; voyez comme je suis doux dans mes discours et dans mes mœurs, et comme je suis humble intérieurement et extérieurement. Mais quoi ! n'y avait-il pas beaucoup d'autres merveilles, que Jésus pouvait nous apprendre, aussi bien que ces vertus ? Il est à la vérité étonnant qu'il ne nous parle que de vertu; lui qui pouvait nous entretenir de tant d'autres secrets, il a mieux aimé nous faire exceller en douceur et en humilité, qu'en éloquence, ou en philosophie, et il a cru nous être plus utile en nous enseignant à faire ces actions louables, qui nous mériteraient une gloire éternelle, qu'à faire des miracles, à bâtir de nouveaux mondes, et à ressusciter des morts[2]. Oh ! que Jésus m'apprend bien que l'on doit estimer la vertu plus que la science, et qu'il me fait bien voir qu'entre toutes les vertus, je dois principalement m'étudier à la douceur et à l'humilité, qu'il m'a recommandées par dessus toutes les autres.

Mais, mon bon Maître, vous me permettrez, s'il vous plaît,

[1] Appropiate ad me indocti, et congregate vos in domum disciplinæ : quid adhuc retardatis ? et quid discitis in his ? animæ vestræ sitiunt vehementer. Aperui os meum et locutus sum. Comparate vobis sine argento, et collum vestrum subjicite jugo, et suscipiat anima vestra disciplinam; in proximo est enim invenire eam. *Eccli.* LI.

[2] Discite a me non mundum fabricare, non cuncta visibilia et invisibilia creare, non in ipso mundo mirabilia facere, et mortuos suscitare, sed quoniam mitis sum et humilis corde. S. Aug.

de vous poser une question à ce sujet, et de vous demander pourquoi vous ne me dites pas aussi bien d'apprendre de vous la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, la charité, que l'humilité et la douceur? Ecoutez la réponse.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. C'est-à-dire, pour le troisième sens de ces paroles : Apprenez pourquoi je me suis particulièrement rendu remarquable par la pratique de ces deux vertus, plutôt que des autres, et pourquoi je désire que vous vous y rendiez savants. C'est qu'elles sont l'abrégé et la perfection de toutes les vertus. Quel est cet abrégé, à votre avis? Le voilà en deux mots : Que les passions de l'homme soient soumises à sa raison, et que sa raison, soit soumise à la première raison qui est Dieu[1]. C'est dans cette soumission raisonnable que consiste le joug, la doctrine, la loi et l'Evangile de Jésus-Christ, le salut et la perfection de ses élus. Or, c'est par la douceur et par l'humilité que nous nous y assujettissons, parce que la douceur retient la fougue de toutes nos passions; de sorte qu'elles n'oseraient faire de mal, ni à notre conscience, ni au prochain, et que l'humilité soumet notre esprit aux lois de Dieu, si bien que jamais le jugement et la volonté ne sont opposés au jugement de Dieu. Et c'est ainsi qu'on se rend parfait; c'est ainsi que Jésus-Christ vivait sur la terre; c'est ainsi qu'il soumettait toutes ses passions à sa raison, et sa raison aux ordres de son Dieu. De sorte que, comme il nous a déclaré dans son Evangile, il ne jugeait et ne parlait qu'après son Père, de qui il apprenait tout ce qu'il avait à dire et à faire pendant toute sa vie[2].

C'était là être doux et humble; et c'est ce qu'il nous faut imiter, c'est ce qu'il nous faut apprendre, pour apprendre à être bientôt parfait, puisque toute la perfection et l'imitation de Jésus-Christ y sont comprises. C'est en méditant qu'il faut apprendre, c'est en

[1] Dominetur vitiis ratio, subjiciatur corpus animo, animus Déo et impleta est tota hominis perfectio. S. Prosper.

[2] Sicut audio sic judico, et judicium meum justum est, quia non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. *S. Joan.* xv.

conversant qu'il faut le pratiquer, c'est avec les plus rudes et les plus grossiers, qu'il s'y faut exercer; c'est dans les contrariétés et dans les répugnances, que les occasions s'en présentent; c'est là que la douceur s'emploie, c'est là que Jésus la faisait voir, et le temps de l'humilité et de la vertu, c'est quand le vice contraire nous fait la guerre. O mon Jésus ! c'est là que je vous appelle, afin que vous m'aidiez autant à agir et à souffrir qu'à apprendre, puisque je n'apprends que pour agir et souffrir.

TROISIÈME POINT.

C'EST AINSI QUE NOUS TROUVERONS LE REPOS DANS NOS TRAVAUX.

Et vous trouverez le véritable repos de vos Ames. Voyez comment notre bon maître veut nous épargner la peine, puisqu'il désire même que nous trouvions notre repos dans nos plus grands travaux. Nous avons vu comment il ne nous appelait à lui, que pour nous donner du soulagement [1], comment il nous assurait ensuite qu'il n'y avait rien de plus doux que son joug ; et voici maintenant qu'il nous proteste, que nous trouverons en lui le repos de nos âmes [2]. N'était-ce pas assez d'un mot, pour vous assurer qu'il n'y avait rien à craindre; et quand même il n'eût pas parlé, ne suffisait-il pas que vous sussiez combien il est bon, pour croire qu'il ne manquera jamais de vous soulager dans vos peines ? Cependant, il ne l'a pas seulement dit en un mot, mais il s'en est expliqué si clairement, qu'il n'y a plus lieu de douter... Hé! que deviendrait sa parole ? où serait sa fidélité ? quelle assurance y trouverions nous? Quelle foi et quelle confiance dans ses autres promesses, si nous n'en avions dans celles-ci, qu'il a confirmées si solennellement, qu'il ne faut point croire à l'Evangile, ou qu'il faut croire à cette parole qui nous

[1] State super vias et videte, et interrogate de semitis antiquis, quæ sit via bona, et ambulate in ea, et invenietis refrigerium animabus vestris. *Jer.* VI.

[2] Et ego reficiam vos. Et invenietis requiem animabus vestris : jugum enim meum suave est.

promet ce repos d'esprit, si nous portons son joug, et si nous l'imitons dans sa douceur et dans son humilité.

Quand il n'y aurait point de raison d'attendre ce repos dans l'imitation des vertus de Jesus-Christ, il faudrait l'attendre sur la parole qu'il nous en donne ; mais on peut dire aussi que, quand il n'aurait point donné sa parole, la raison est si évidente que nous trouverons ce repos dans ces vertus, que nous n'en saurions plus douter. Car comme tout ce qui nous trouble ne vient que du désordre de notre âme, quand la passion n'est pas soumise à la raison, ni la raison à Dieu ; de même quand une fois cet ordre sera mis, et que la subordination des parties sera gardée, que la raison réglera la passion, et que Dieu gouvernera la raison, la véritable paix et la liberté s'y trouveront en même temps [1]. Et puisque c'est par le moyen de la douceur et de l'humilité, que l'on pratique cette subordination ainsi que nous l'avons vu,et que l'expérience le fait encore mieux voir, ne faut-il pas avouer qu'il ne tiendra qu'à nous de vivre dans ce repos, puisqu'il ne tiendra qu'à nous de vivre dans la douceur et dans l'humilité qui nous le procurent [2].

Adonnez-vous donc particulièrement à ces vertus tant par égard pour Jésus, qui les a aimées par dessus les autres, et qui vous les recommande particulièrement, que pour obtenir ce repos, afin de mieux travailler à son service. Ce n'est pas pour fuir le travail, ni pour chercher ses aises qu'on doit accepter ce repos ; mais plutôt pour travailler davantage, avec plus de fermeté et de constance, car le travail sans repos d'esprit n'a pas de durée. De plus, si les serviteurs de Jésus-Christ ne sont pas gais et contents, leurs services ne sont point honorables et agréables à un tel seigneur, qui mérite tant d'être servi, que ce n'est pas le servir, si on ne se tient heureux à son service, fut-il même difficile et pénible.

[1] Tunc est vera pax et vera libertas hominis, quando et caro animo judice regitur : et animus Deo præside gubernatur. S. Leo ser. I. *de Quadr.*

[2] Cum caro concupiscens adversùs spiritum, spirituali cupiditate superatur, tunc libera obtinetur sanitas, ut caro mentis judicio, et mens Dei regatur auxilio. Idem serm. IV. *de Jejun. Pent.*

Oui, mon Dieu, quand je n'aurais que des afflictions en vous servant, j'aimerais mieux vous servir dans ces afflictions, que de quitter votre service, pour trouver autre part du repos. Et maintenant que j'apprends qu'il n'y a que du repos à votre service, comment vous quitterai-je ? Ce que je crains maintenant, ce n'est pas de vous quitter pour la peine qu'il y a à vous servir, car il n'y a que plaisir ; mais ce que je crains, c'est de vous servir pour ce plaisir, vous qui méritez de n'être servi que par respect pour votre grandeur et votre mérite. Mon fils, quand tu ne prendras ce plaisir que parce que je le donne et qu'il m'honore, tu ne perdras rien du respect que tu me dois.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

C'est de Jésus qu'il nous faut apprendre.

Que Jésus a de bonté, quand il nous invite d'apprendre de lui ; car il a toutes les perfections d'un Maître qui doit savoir ce qu'il enseigne, qui doit pouvoir enseigner ce qu'il sait, et qui doit rendre ses écoliers dociles et capables d'apprendre. Il sait parfaitement ce qu'il nous doit apprendre, car il est le maître des sciences, et le maître des maîtres ; il peut l'enseigner, car il sait parfaitement se faire comprendre, il connaît la portée des esprits et sait s'y accommoder. Enfin, il peut rendre ses auditeurs capables de recevoir sa doctrine, car il peut leur communiquer son esprit, qui les fera non-seulement comprendre ce qu'ils apprennent, mais qui les y affectionnera, et les aidera pour l'accomplir. Oh ! divin Maître, dites-nous donc encore maintenant : *Apprenez de moi*, et faites, s'il vous plaît, ce que vous dites, en nous rendant dociles et nous faisant apprendre !...

DEUXIÈME POINT.

C'est la douceur et l'humilité, que nous devons particulièrement apprendre.

Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur ; comme s'il nous disait : Ne craignez point de venir vous instruire, car j'ai assez de douceur et d'humilité pour m'abaisser à votre instruction. Ou bien plutôt, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; nous donnant à entendre que ce sont ces deux vertus, qu'il veut nous enseigner par-dessus

toutes les sciences et toutes les vertus, parce qu'elles comprennent l'abrégé de la perfection, qui consiste à soumettre ses passions à la raison, et sa raison à Dieu, et c'est par ces deux vertus que cette soumission se fait. C'est ainsi que Jésus s'est assujetti à son Père ; c'est ainsi qu'il nous faut l'imiter, et qu'il faut apprendre ses exemples dans la méditation, pour les imiter dans notre conduite ; et lors même que nous avons plus de difficultés à surmonter, c'est alors qu'il faut pratiquer ces vertus, c'est alors que Jésus s'y trouvera pour nous dire : apprenez de moi par effet que je suis doux et humble ; car c'est en agissant et en souffrant qu'on apprend mieux qu'en méditant, comme c'est en souffrant qu'il nous en a donné l'exemple, et qu'il nous a fait notre leçon.

TROISIÈME POINT.

C'est ainsi que nous trouverons le repos dans nos travaux

Et vous trouverez le repos de vos âmes : Oh ! le bon Maître, qui ne cherche que le repos de ses bons serviteurs, et pour les en assurer davantage, il ne se contente pas d'avoir dit une fois qu'il les soulagera, quoiqu'au reste son joug soit fort doux ; mais encore il ajoute qu'ils y trouveront du repos. Hé ! mon Jésus, n'était-ce pas assez de nous avoir tant de fois fait connaître que vous êtes bon, pour n'attendre que tout bien de vous ; et quand nous ne penserions point à cette bonté, et que nous tâcherions seulement d'imiter vos vertus, ne devrions-nous pas reconnaître, s'il nous reste quelque bon sens, que nous y trouverions ce repos dont vous nous parlez, puisque tous nos troubles ne viennent que de ce que ces vertus nous font défaut ? Or, quoi qu'il en soit de nos contentements, je proteste aujourd'hui que je tiens à si grand honneur, et à si grand plaisir de vous servir, que quand je n'y sentirais que des peines et des afflictions, j'aurais du plaisir dans ces peines, considérant qu'elles sont prises pour votre respect et pour votre service.

AVERTISSEMENT.

Si le Dimanche suivant est le dernier après la Pentecôte, prenez la méditation pour le vingt-huitième Dimanche et celles de la semaine qui le suit.
Les méditations de la vingt-huitième semaine ne doivent point être omises, quelque soit le nombre de Dimanches, qui séparent la Pentecôte de l'Avent.

VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

SUR L'ÉVANGILE DU JOUR, MIRACLES DE LA GUÉRISON D'UNE FEMME MALADE ET DE LA RÉSURRECTION D'UNE JEUNE FILLE APPLIQUÉES A LA COMMUNION, OU LES AMES MALADES SONT GUÉRIES, ET LES MORTES RESSUSCITÉES.

La femme fut guérie aussitôt qu'elle eut touché le bord de la robe de Notre-Seigneur [1].

Et la fille ressuscita aussitôt qu'il le lui eut commandé [2].

Le Sujet tiré de l'Evangile, du jour rapporte en premier lieu comment une femme travaillée depuis douze ans d'un flux de sang, et réduite à une extrême pauvreté, pour avoir dépensé tout son bien en remèdes, s'approcha de Notre-Seigneur qui se rendait à la maison d'un prince de la Synagogue; et comment, dans la confiance qu'elle serait guérie, si elle touchait seulement le bord de sa robe, elle mérita de recevoir pour récompense de sa foi et de sa confiance, la parfaite

[1] Et salva facta est mulier ex illa hora.

[2] Et surrexit puella. *Matth.* IX.

[3] Ecce princeps unus accessit, et adorabat eum dicens : Domine filia mea, modo defuncta est, sed veni, impone manum tuam super eam, et vivet. Et surgens Jesus, sequebatur eum et discipuli ejus. Et ecce mulier quæ sanguinis fluxum patiebatur duodecim annis, accessit retrò, et tetigit fimbriam vestimenti ejus. Dicebat enim intra se, si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero. At Jesus conversus et videns eam dixit, Confide filia, fides tua te salvam fecit. Et salva facta est mulier ex illa hora. Et cum venisset Jesus in domum principis, et vidisset tibicines et turbam tumultuantem, dicebat, Recedite, non est enim mortua puella, sed dormit, et deridebant eum. Et cum ejecta esset turba, intravit, et tenuit manum ejus. Et surrexit puella, et exiit fama hæc in universam terram illam. *S. Matt.* IX. *S. Marc.* V. et *S. Luc.* VIII.

guérison de son mal. Notre-Seigneur voulut le témoigner à tous ceux qui étaient présents, afin que tous apprissent à s'approcher ainsi de lui avec une entière dévotion et confiance, pour être soulagés. Ils arrivent à la maison où la fille de ce prince, qui le faisait venir, était morte, et où s'étaient assemblés, selon la coutume du pays, plusieurs personnes qui faisaient métier, par leurs cris et leurs instruments, de pleurer les morts et d'exciter les autres à les pleurer. Notre-Seigneur commande alors à tous ces pleureurs de sortir de la chambre, affirmant que la jeune fille n'est pas morte, mais qu'elle dort. Ils sortirent, mais ce fut en se riant et en se moquant de lui. Et comme il n'était resté dans la chambre, que le père et la mère de la fille avec trois de ses Apôtres, Jésus prend la morte par la main, et ne fait que lui dire ces paroles : *Jeune fille, levez-vous* ; et aussitôt la jeune fille se lève, marche par la maison, et mange ce qu'on lui donne par le commandement de Jésus, dont la renommée s'accrut considérablement dans le pays par le fait de ce miracle [1].

La Fin est de reconnaître qu'il y a des personnes dont l'âme est malade, d'autres dont l'âme est morte, d'autres enfin, dont l'âme est en même temps malade et morte, et qui cependant s'approchent de la communion ; elles peuvent en être soulagées, si elles suivent les avis que nous allons ici considérer.

La Forme est en ces trois points, suivant les trois divers états des âmes qui se présentent à la communion.

1° Des âmes malades.

2° Des âmes mortes.

3° Des âmes malades et mortes tout ensemble.

PREMIER POINT.

DES AMES MALADES.

Il est si vrai que nos âmes sont sujettes à certaines maladies spirituelles, aussi bien que nos corps, que ne pas reconnaître cette vérité, c'est une grande maladie. Que d'ignorance dans l'entendement, que d'irrésolutions dans la volonté, que d'extravagances dans la mémoire, que de désordres dans les inclinations ! Autant de passions, autant de maladies ; ce qui fait dire à

[1] Voyez la méditation du jeudi et du vendredi de la 9e semaine après la Pentecôte.

un Prophète que l'âme en est couverte, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, c'est-à-dire entièrement, qu'elle n'est qu'infirmité et misère. Qu'en pensez-vous[1]?

Mais une des plus dangereuses maladies, et sur laquelle vous devez maintenant arrêter vos réflexions, c'est la mauvaise habitude de suivre tellement son goût et son inclination naturelle, dans toutes ses actions, qu'on en soit venu à ce point de croire qu'on ne saurait se comporter, ni vivre autrement dans cette vie mortelle. C'est comme le flux de sang de cette pauvre malade de notre Evangile, qui ne peut s'arrêter; si ce n'est qu'il y a cette différence que la malade du corps ressentait son mal, en désirait le remède, et employait tous les moyens pour le trouver; tandis que l'âme sujette au cours de sa passion et de son humeur n'en reconnaît, ou n'en ressent que peu l'incommodité. Elle y trouve au contraire son contentement[2], elle serait bien fâchée de s'en voir guérie; et loin d'en chercher le remède, elle croit plutôt qu'il n'y a pas moyen de vivre autrement; qu'elle ne peut changer son naturel, qu'elle ne veut pas réformer le monde, que cette impossibilité tient à sa condition, à son office, à sa charge, aux malheurs des temps; enfin, elle est résolue de vivre et de mourir dans cet état, puisqu'il n'y a point, à son avis, de remède. Voilà quel mal c'est de se flatter dans son mal, comme s'il n'y avait pas moyen de s'en relever.

Et ne pensez pas que ce soit un petit mal, ou que quelques personnes seulement en soient atteintes; car sans aller plus loin, si vous vous connaissez bien, vous verrez que vous n'en êtes peut-être pas exempt. Puisqu'il y a déjà dix ou douze ans que vous êtes sujet à cette passion d'amour ou de colère, de curiosité ou de chagrin, d'envie ou de vanité, ou à toute autre

[1] Omne caput languidum, et omne cor mœrens. A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas; vulnus et livor et plaga tumens non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo. *Isai.* I.

Omnes conversi sunt ad cursum suum quasi equus impetu vadens ad prælium. *Jerem.* VIII.

[2] Timebam ne me citò sanares a morbo concupiscentiæ, quem malebam expleri quam extingui. S. August. *Confes.* VII.

semblable, à laquelle vous n'avez point encore remédié [1]; ne faut-il pas que vous confessiez qu'il n'y a point de remèdes, ou que vous ne les connaissez pas, ou que vous les avez négligés? Mais comme c'est plutôt dit, et avec moins de peine et de confusion, qu'il n'y a point de remède, vous en êtes réduit à dire que l'habitude étant si bien enracinée, vous désespérez de pouvoir jamais vous en retirer. Voilà comme vous devez parler, si vous voulez parler comme il faut, et comme l'Apôtre en parle, en disant que cette maladie jette l'âme dans le désespoir de la guérison, et dans l'abandon de la passion dominante qui veut avoir son cours, sans s'arrêter [2]. Oh! que cette femme atteinte du flux de sang, est heureuse en comparaison de cette âme! Car au moins elle sait profiter de sa maladie, tandis que cette âme laisse son mal s'augmenter.

Reconnaissez si ce n'est point à vous que l'on parle; rappelez-vou s les connaissances et les lumières que vous avez déjà reçu es, examinez quelle est la mauvaise inclination à laquelle vous é tes sujet. N'est-ce pas vous en qui l'humeur naturelle est passée e n coutume, la coutume en nécessité, et la nécessité en mépris du remède? Ne dites point que ce n'est qu'un mouvement sou dain, qu'il n'y a point de péché mortel, que vous voudriez bien en être délivré, qu'il n'y a personne qui n'ait son faible; tou t cela est banni de la méditation. Ici on parle à Dieu, où bien on l'entend parler, c'est-à-dire qu'il faut parler selon la vérité et sans déguisement. Il est question de savoir si vous vous servez des remèdes propres à votre mal, comme il faudrait s'en servir, ou si vous le jugez incurable et sans remède.

Répondez nettement, et si vous n'êtes pas encore désabusé au sujet du peu d'impor tance que vous attachez à votre mal, pesez ces trois inconvén ients, qui sont la conséquence d'une

[1] Juxta propria concupiscentias a mbulantes. II S. *Petr.* III.

[2] Qui desperantes semetipsos tra diderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ, in avaritiam. *Ephes.* IV.

Quippe ex voluntate perversa facta est libido, et dum servitur libidini, facta est consuetudo, et dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas. S. Aug. conf. lib. VIII, cap. 5.

mauvaise habitude, dont on ne croit pas pouvoir se défaire. Le premier est qu'on fait injure à Dieu, en ayant l'air de croire qu'il n'a pas assez de sagesse, de puissance ou de bonté, pour pouvoir et vouloir suffisamment remédier à votre mal. Eh quoi! nous dit-il, n'y a-t-il point de médecin ou de remèdes dans mon Eglise [1]? n'y a-t-il point de sacrements, point de prêtres, point d'avis, point de prédicateurs? Que lui répondez-vous?...

Le second inconvénient touche votre âme, que vous abandonnez misérablement à sa ruine; cette ruine commence toujours par une petite affection qui, comme l'étincelle, va toujours croissant; celle-ci n'est au commencement qu'une bluette, mais elle devient bientôt un vaste incendie. C'est l'Ecriture qui le dit [2]. Que pourriez-vous alléguer de contraire?...

Le troisième, enfin, est que vous endurcissiez ceux qui vous entendent ainsi parler, et comme vous avez appris des autres à parler comme eux, de même apprend-on de vous à parler comme vous; et voilà comment le flux de la passion se communique, voilà pourquoi le prophète dit que le sang touche le sang, c'est-à-dire que le mal est contagieux [3]. Eh bien, cela n'est-il pas suffisant pour prendre une bonne résolution pour votre communion d'aujourd'hui, et pour dire comme cette femme : Je ne veux que le toucher, pour être guéri. Ah Dieu, si le seul attouchement de la robe de Jésus a suffi pour cette guérison, que ne doit-on pas attendre de la réception de ce même corps sacré, qui a opéré cette merveille? C'est le même Seigneur, c'est la même puissance, c'est la même bonté; que dirons-nous?... Hé mon Dieu, ce qui me fâche et me réduit presque au désespoir, c'est qu'ayant déjà tant de fois communié pour cet effet, je n'ai pu en venir à bout....Mon fils, ne laisse pas d'y venir encore aujourd'hui, et prépare-toi à écouter un mot que je te dirai sur la plainte que tu me fais, de ne pas tirer profit de tes communions.

[1] Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi? quare igitur non est obducta cicatrix? *Jerem.* VIII.

[2] A scintilla una augetur ignis. *Eccli.* XI.

[3] Et sanguis sanguinem tetigit, propter hoc lugebit terra, et infirmabitur omnis qui habitat in ea. *Osei.* IV.

DEUXIÈME POINT

DES AMES MORTES QUI VIENNENT A LA COMMUNION.

La malade étant guérie, la morte fut aussi ressuscitée ; c'était une petite fille de douze ans, qui n'était point encore entrée dans son tombeau comme Lazare, ni ensevelie dans son cercueil, comme le fils de la veuve de Naïm; elle venait seulement de mourir, et elle était encore dans son lit, comme si elle eût été vivante. Ceci nous représente, dit saint Augustin [1], certaines âmes assez tendres à la dévotion, qui communient assez souvent, mais qui sont en danger de communier en péché mortel. Ce sont des âmes mortes, non pas comme ces grands pécheurs, ou comme ces libertins figurés par les autres morts ressuscités, car ceux-là ne communient pas souvent ; mais ce sont des pécheurs qui ne sont point diffamés, qui ne sont point connus pour tels, qui sont comme cette jeune fille qui est encore, quoique morte, dans sa chambre et sur son lit. De même ces âmes pécheresses n'en sont pas encore venues aux actes extérieurs, elles n'ont fait qu'y penser dans leur cœur; mais la pensée est allée si avant qu'elle est mortelle ou en danger de l'être, et ne s'en étant point confessées, ou n'ayant aucune contrition de leur faute, ni aucun désir de s'en corriger, parce qu'elles y sont trop attachées, elles s'approchent néanmoins de la communion selon leur coutume; elles y viennent dans le péché mortel, elles y viennent mortes, elles y viennent comme si elles ne s'étaient point confessées.

Ah! pauvre âme, sais-tu bien ce que tu fais, sais-tu bien ce que tu es? connais-tu bien ton malheur?... Non, elle n'en sait rien, car elle ne voudrait pas communier en cet état; mais elle

[1] Resuscitavit filiam Archisynagogi adhuc in domo jacentem, resuscitavit filium viduæ extra portas civitatis elatum, resuscitavit Lazarum sepultum quatriduanum. Intueatur quisque animam suam; si peccat, moritur : peccatum mors est animæ, sed aliquandò in cogitatione peccatur. Delectavit quod malum est, consensisti, peccati consensio illa occidit te, sed intus est mors, quia cogitatum malum nondum processit in factum. Talem animam resuscitare se significans Dominus, resuscitavit illam puellam quæ nondum erat foras elata, sed in domo mortua jacebat, quasi peccatum latebat. S. Aug. tra. LXIX *in Joan.*

ne laisse pas d'être morte, car il y a de sa faute. Elle va encore trouver la mort dans sa communion, car la communion, dit saint Thomas, c'est la mort pour les mauvais, et la vie pour les bons; entendant par les mauvais ces âmes mortes, qui communient en péché sans savoir qu'elles y sont; car pour les autres, qui se connaissent dans l'état d'une mauvaise conscience, ou bien ils ne communient pas, ou il y en a si peu qui approchent de la sainte table avec la conscience d'un péché mortel, qu'il est inutile d'en parler. Il ne reste donc à entendre, à proprement parler, par ces mauvais qui reçoivent la mort où les bons trouvent la vie, que ceux qui ne pensent pas l'être, et qui ne laissent pas d'être morts, quoiqu'ils ne soient pas des plus mauvais.

Mais s'ils sont morts, comment reçoivent-ils la mort? S'ils ne savent pas qu'ils sont en péché mortel, comment sont-ils morts par ce péché qu'ils ne connaissent point? Et enfin, comment se peut-il faire que des personnes qui communient si souvent, puissent communier avec cette ignorance et dans cet état de mort? Voilà trois questions, sur lesquelles il faut vous instruire, dans ce second point de la méditation.

Sachez pour la première, qu'une âme morte reçoit encore la mort, quand au lieu de recevoir le pardon de son péché, elle n'en reçoit, pour ainsi dire, que la confirmation, qui est une seconde mort, suite de la première; ce qui met l'âme dans un plus mauvais état, et la rend plus incapable de recevoir la vie de la grâce qu'elle n'était auparavant. Ce qui arrive quand on communie en péché mortel, car on reçoit son jugement et sa condamnation, comme parle l'Apôtre[1]; on commet un nouveau péché, qui mérite moins d'être pardonné que le premier, et qui sera suivi de la peine éternelle, si Dieu ne fait une grande miséricorde à ce pécheur. Il est vrai qu'il peut arriver qu'un péché mortel sera effacé par la commmunion, comme dit saint Thomas[2]: premièrement, quand une âme, étant dans cet état

[1] Qui manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit. I. *Cor.* x.

[2] Potest tamen hoc Sacramentum operari remissionem peccati dupliciter. Uno

de péché, désirerait par un pur motif de charité, communier dans un moment où elle n'y est pas obligée,ou qu'elle n'en a pas la puissance. Secondement, quand en effet elle communierait étant en péché mortel,sans néanmoins en avoir la connaissance, après s'être suffisamment examinée, et qu'elle n'aurait qu'une attrition générale de ses fautes; alors par la vertu du sacrement reçu avec pitié, elle rentrerait en grâce et obtiendrait le pardon de son péché. Mais nous parlons d'une âme, qui ne s'examine que légèrement sur ses passions, et qui ne veut pas entrer dans une plus claire connaissance d'elle-même; il arrive qu'elle pourra être en péché mortel, sans qu'elle le sache, et que cette ignorance ne l'excusera pas. Ce qu'il faut bien considérer comme réponse à la seconde demande.

Cela a lieu quand on est si affectionné à ce qu'on aime, qu'on ne croit pas y pécher; quand principalement d'ailleurs on a sur certains points une bonne conscience,et qu'on ne se sent point porté à d'autres péchés, ou qu'on n'y veut pas faire le plus grand mal qu'on y pourrait commettre. Il n'y a seulement qu'une certaine affection et un certain attachement de cœur pour une créature, pour l'honneur, ou l'argent; on n'a pas le dessein de commettre un adultère, on ne prétend pas faire grand larcin, on n'ambitionne pas des prélatures. Mais cependant on s'entretient dans de mauvaises pensées, ou dans des privautés trop libres ; on ne fait que penser à ce qu'on aime, on désire trop fortement le bien, on s'afflige trop si on le perd; on retient quelque dette qu'on pourrait payer, si on n'aimait point trop ce qu'on possède ; on médit des égaux, on murmure contre ses supérieurs, et on fait d'autres semblables péchés provenant de cette grande affection ; péchés qui ne semblent pas graves, en comparaison d'autres plus considérables,qu'on ne voudrait pas

modo non perceptum actu, sed voto; sicut cùm quis primo justificatur a peccato. Alio modo etiam perceptum ab eo qui est in peccato mortali, cujus conscientiam et affectum non habet : fortè enim primo non fuit sufficienter contritus, sed devotè et reverenter accedens consequetur per hoc Sacramentum gratiam charitatis, quæ contritionem perficiet,et remissionem peccati. III p. q. LXXIX, a. 2.

[1] Incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia

commettre, et aussi parceque l'habitude en diminue à nos yeux la gravité. Mais d'un autre côté, comme on n'a pas le dessein de se retirer de cette affection, on ne veut pas s'arrêter à considérer s'il y a du mal, de peur de le reconnaître et d'être obligé de le quitter. De là vient qu'on ne s'examine pas, qu'on ne se confesse que légèrement sur cette matière, on n'en parle qu'à demi-mot. Et quand on s'en confesserait avec sincérité, le cœur n'étant pas touché comme il faut, pour vouloir se dégager de sa mauvaise affection, ce n'est qu'une confession de bouche, le péché demeure dans le cœur, la mort est en nous, et la communion faite en cet état, est une communion faite en état de péché, et un nouveau péché [1].

On ne le croit pas; mais quand on arrive à l'heure de la mort, quand on se met en retraite pendant quelques jours, pour se donner un peu le temps de penser à soi; ou quand il plaît à Dieu d'éclairer une âme de quelque rayon extraordinaire de ses grâces, elle voit alors si clairement ce qu'elle n'apercevait pas auparavant, qu'elle s'étonne d'avoir vécu dans un si grand aveuglement. Cependant elle y a vécu, et par sa faute, car elle avait assez de lumière et de connaissance pour en voir plus qu'elle n'en a voulu savoir; c était une ignorance affectée, c'était de peur d'être meilleur, qu'on n'a pas voulu reconnaître qu'on était mauvais; et ainsi on a voulu être mauvais, on a voulu le péché, quand on n'a pas voulu être meilleur. On a voulu l'affection qui empêchait la volonté de reconnaître le mal; on a rejeté tous les doutes raisonnables, les bons scrupules et les mouvements de la conscience, qui nous stimulaient à ce sujet. On a passé, comme dit David, dans son affection [2]; on y a fait passer tous les remords, toutes les lumières, toutes les instructions et remontrances; on n'a rien écouté que son affection, et

et nociva quæ mergunt homines in interitum et perditionem. Radix enim omnium malorum est cupiditas, quam quidam appetentes inseruerunt se doloribus multis. II. *Tim.* VI.

[1] Quem fructum habuistis in illis, in quibus nunc erubescitis ? nam finis illorum mors est *Rom.* VI.

[2] Transierunt in affectum cordis. *Psal.* XVII.

l'affection n'a eu garde de se découvrir, et de nous dire qu'elle était mauvaise. Mais parce qu'elle eût pu être plus mauvaise, ou s'est persuadé qu'elle était innocente, et que tout au plus, s'il y avait quelque péché, il n'était que véniel; ou enfin, qu'on s'en corrigerait quelque jour, mais que pour le présent on n'y devait pas penser.

Oh! qu'il est nécessaire qu'un bon père spirituel aille prier Jésus pour cette âme morte! Combien il est nécessaire, avant qu'elle ressuscite, que Jésus commande à toutes ses passions de sortir, comme il commanda aux pleureurs, de sortir de la chambre où était cette jeune fille, qu'il allait ressusciter [1]. Car, si cette âme demeure plus longtemps en cet état et qu'elle continue à communier, ah Dieu! que de sacriléges et de péchés graves!... Ne vous étonnez pas si elle communie en cet état, elle ne le connaît pas, comme nous venons de le dire. Sachez donc, pour répondre à votre troisième demande, que la communion ne lui semble pas aussi difficile que de changer son cœur et de quitter ce qu'elle aime, ou de s'arrêter à considérer ce qui peut l'obliger à le quitter. Ainsi, ayant pris l'habitude de communier souvent, elle y va par habitude, et même elle est bien aise de la conserver; car elle se flatte qu'en communiant ainsi souvent, c'est une marque pour elle qu'elle ne voudrait pas offenser Dieu dans son affection, puisqu'elle ne voudrait pas communier dans le péché. Mais ce sont là des déguisements, des détours, et des ruses de l'amour-propre, qui en sait bien d'autres pour se maintenir dans une âme, et qui en a ainsi trompé de plus spirituels que vous.

Défions-nous, mon âme, de ces dévotions prétendues, défions-nous-en toujours; et si nous voulons savoir comment il faut aller à la communion, pour n'y point aller dans ce dangereux état, allons-y comme au jugement de Dieu. Demandons-nous toujours, sommes-nous prêts à mourir après cette communion; et à paraître devant notre juge, pour en recevoir la sentence décisive de notre éternité?... Et si la conscience ne nous arrête

[1] Cum vidisset tibicines et turbam tumultuantem, dicebat; recedite. *Matth.* IX.

point, ne craignons point d'y aller ; mais si elle nous fait peur, ne quittons point la bonne volonté et la bonne habitude de communier, quittons plutôt l'affection, qui empêche la bonne communion; et de peur encore de nous croire trop aisément nous-mêmes, disons à notre Dieu : Voyez, Seigneur, s'il n'y a rien en moi d'indigne de votre face, voyez quelle est ma voie, et si je suis dans l'état où il faut être pour approcher de vous [1]. Et même encore pour faire parler Dieu comme vous voudriez qu'il parlât, apprenez sa réponse de votre confesseur plutôt que de vous-même. Quand il y a tant soit peu de sujet de douter sur votre conscience, faites-vous éclairer, et si vous ressentez un peu trop d'affection à quoi que ce soit, croyez toujours qu'il y a sujet de douter. Or pour en avoir une décision plus sûre, allez à un confesseur qui soit plutôt sévère que doux, ou faites entendre au vôtre qu'en matière de doute, vous aimez mieux l'assurance que la probabilité ; car quand il est question d'un péché mortel et du salut de l'âme, c'est trop hasarder que de ne pas s'assurer autant qu'on le peut.

TROISIÈME POINT.

DES AMES MALADES ET MORTES TOUT ENSEMBLE.

Ce n'est pas sans un dessein particulier que Notre-Seigneur voulut guérir une malade, et ressusciter une morte, presque au même instant ; c'était afin que nous eussions moyen de nous considérer et de nous reconnaître en même temps dans ces deux états, qui sont incompatibles pour le corps, mais qui peuvent se rencontrer dans nos âmes. Un corps mort n'est plus malade, mais une âme morte peut encore être malade, car on considère dans une âme plusieurs vies et plusieurs morts. La grâce sanctifiante est la vie de l'âme, vie qui se perd par le péché mortel. Mais si cette âme est chrétienne, il lui reste encore une autre vie, celle de la foi, par exemple, de l'espérance et des autres vertus, qui ne se perdent pas par le péché. De plus, quand même elle serait païenne, si elle est encore unie au corps et qu'elle ne ne soit pas damnée, elle peut recevoir les bons mouvements de

[1] Vide si via iniquitatis in me est, et deduc me in via æterna. *Psalm.* CXXXVIII.

la grâce actuelle, et cette vie de la foi ou de la grâce actuelle est une sorte de vie, qu'on ne perd que quand on perd la foi et toute, espérance de son salut. De là vient qu'un Apôtre dit, que ces âmes qui ont perdu les deux vies de la grâce et de la foi ou des autres vertus et bons mouvements, qui restent après la perte de la vie de grâce, ressemblent à des arbres deux fois secs et arides, deux fois privés de la vie [1].

Quand il arrive donc qu'une âme a perdu la vie de la grâce par le fait d'une affection déréglée, comme nous l'avons vu au point précédent, et que cette âme pourtant ne laisse pas d'avoir la foi, l'espérance et la dévotion de communier, voilà une âme morte et malade tout ensemble. Elle est morte par son péché, elle est malade dans sa foi et dans sa dévotion, qui deviennent si faibles et si languissantes par le péché, que si elles ne se corrompent pas, elles sont au moins bien amoindries [2]. Cette âme ne croit plus qu'à moitié, qu'imparfaitement, presque qu'à regret et en doutant; elle voudrait que ce qu'elle croit ne fût pas, quand elle est contrainte de croire qu'il y a du mal là où elle ne ressent que du plaisir, et d'estimer bonheur ce qu'elle pense n'être que malheur. Quelle peut être la foi et la croyance d'une âme, qui aime passionnément les biens et les honneurs du monde, quand elle sait qu'il n'y a que malheur pour les âmes mondaines? C'est l'Evangile qui parle, et il ne faudrait point avoir de foi pour n'y point croire; mais il faudrait aussi n'avoir point d'affection mondaine, pour y croire comme il faut. Ce que dit un grand Saint n'est, en effet, que trop vrai, que la passion du cœur trouble grandement la lumière de l'œil [3]. Et quelle peut être la foi d'une âme attachée à quelque personne, que cette personne soit supérieure, égale ou inférieure, quand elle sait que l'on parle de cet attachement, lorsqu'on dit qu'il faut s'arracher l'œil, la main ou le pied, plutôt que d'en recevoir du scandale [4]? On verra bien quelle est cette foi, par les effets qui suivront; car, comme l'âme qui se porte à agir conformément

[1] Arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ. S. Jud.
[2] Languens circa quæstiones et pugnas verborum. II. *Tim.* VI.
[3] Vehementer excæcat oculum mentis, pravus affectus cordis. S. Ambr.
[4] *Matth.* V. *et* XVIII.

à ce qu'elle croit, montre assez qu'elle se porte bien dans sa foi; de même celle qui s'en abstient, ne témoigne que trop que sa foi se porte mal, qu'elle est malade et morte tout ensemble[1].

Jugez de même de la dévotion de cette âme engagée dans ses affections; tout ce que peut faire l'âme la plus détachée, c'est de communier, de méditer et de prier avec quelque dévotion, parmi tant de tracas et d'empressements qui lui viennent du dehors. Mais que fera cette âme, qui est troublée au dedans et au dehors? Que si elle ne se sent point troublée et distraite, c'est qu'elle ne sait ce que c'est que la dévotion; elle est dans une perpétuelle distraction, car étant séparée de son Dieu par son affection, elle ne sera jamais dévote, si elle n'est unie avec lui, et elle n'y sera jamais unie, si elle ne quitte ses affections et son attachement aux créatures.

O mon Dieu, faut-il donc ne rien aimer; et le moyen de vivre sans aimer quelque chose? Vous touchez si souvent mon cœur sur ce point, et vous le reprenez presque tous les jours de ses affections sur les divers objets qui se présentent; mais quand il quitte l'un, il s'attache à un autre.... Mon fils, il faut aimer par raison et par grâce[2], et non pas par humeur ou par appétit sensuel; et tu peux reconnaître le grand mal de tes affections en ce que tu me donnes sujet de t'en reprendre tous les jours, et que, nonobstant mes avis et mes inspirations, tu t'y laisses aller, tout autant que si tu ne m'entendais pas parler. C'est être plus mal que les malades et les morts, que de ne rien faire pour éprouver les effets de ma puissance, qui guérit les malades et ressuscite les morts. Mais je guéris seulement les malades et les morts qui n'ont point d'affections contraires à cette puissance; tandis que ton affection s'y oppose, d'autant plus fortement qu'elle s'attache davantage à ce qu'elle aime. O mon Jésus, si mes affections déréglées sont la cause de ma maladie et de ma mort spirituelle,

[1] Ostende mihi fidem tuam sine operibus, et ego ostendam tibi ex operibus fidem meam. *S. Jac.* II.

[2] Animas vestras castificantes in obedientia charitatis. I. *Petr.* I.

daignez, je vous prie, m'accorder votre grâce pour me faire commencer à vivre et à me mieux porter dans votre saint service. Oui, je l'ai résolu, c'est maintenant que je vais commencer[1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des âmes malades.

A la vue de cette femme travaillée d'un flux de sang, qui ne peut s'arrêter, voyons comment notre âme est sujette à une maladie, qui s'appelle la mauvaise habitude de ne vivre que par inclination et par humeur naturelle, habitude qui, ayant pris son flux et son cours, ne peut presque plus s'arrêter; de sorte que nous disons nous-mêmes que nous n'y pouvons plus rien, et nous faisons ainsi passer le vice en nature, la nature en excuse et l'excuse en défense du vice. Oh! quelle est dangereuse cette maladie qui désespère du remède! N'en êtes-vous point frappé? quelle est l'inclination qui a plus de force sur votre esprit? quelle résistance y avez-vous opposée? quels remèdes y avez-vous apportés?... D'où vient qu'ils n'ont point eu d'effet? n'est-ce point par faute de confiance? mais quoi, n'est-ce pas le même Jésus qui veut vous guérir, et qui le peut aussi parfaitement comme il a guéri cette femme? N'est-ce pas plus de le recevoir dans la sainte communion, que de toucher le bord de sa robe?... Etes-vous plus désespéré que n'était cette malade abandonnée des médecins, et délaissée de tout secours humain? Que ne dites-vous comme elle : Si je touche seulement son précieux corps, c'est assez pour me guérir.

Ah! mon Jésus! si c'était la première communion, je le dirais, je l'espèrerais, et j'irais communier avec cette confiance; mais après tant de communions que j'ai faites sans fruit, je ne sais presque plus que dire et que penser. Mon Fils, tu ne t'es jamais approché de moi, sans que je n'aie voulu te guérir, et que je n'aie appliqué le remède à ton mal, mais la guérison de l'âme ne se fait pas miraculeusement en un instant, comme celle de cette femme; il y faut du temps et de la patience, et j'ai bien de quoi t'entretenir là-dessus durant ta communion; approche-t'en aujourd'hui avec un grand désir de m'écouter, et d'en faire ton profit.

[1] Dixi nunc cœpi.

DEUXIÈME POINT.

Des âmes mortes.

Cette petite fille qui vient de mourir, et qui est encore à la maison et sur son lit, représente l'âme qui est morte à l'intérieur, sans que le monde le sache, et sans même qu'elle s'en aperçoive, puisqu'elle ne laisse pas de venir à la communion. Mais elle n'y vient que pour mourir une seconde fois, car la communion, qui est la vie pour les bonnes âmes, est la mort pour les mauvaises ; et ce sont proprement ces âmes qui abusent du sacrement, puisque celles qui sont plus mauvaises, et qui sont ensevelies dans leurs péchés, n'en approchent jamais, ou très-rarement. Ce sont ces âmes qui aiment beaucoup ce qu'elles aiment, et comme l'amour est aveugle, il se passe quantité de pensées, de paroles, et d'actions mortelles qu'on ne voit pas, et dont on n'est point averti; car on ne veut pas même les savoir, de peur d'être troublé dans ses affections.

Oh ! Père des lumières, quand vous nous ouvrez les yeux, que vous nous faites bien voir que nous étions aveugles ! Mon âme, ne nous amusons pas tant ici à rechercher comment il se peut faire que nous soyons dans un péché mortel, sans savoir que nous y sommes, que de nous examiner sérieusement, si nous ne sommes point tombés dans ce malheur; car il n'est que trop vrai que cela peut être par notre faute, et la faute est plus ordinaire qu'on ne pense, parce qu'on n'y veut pas penser, de peur de se donner du scrupule ou de la peine. Tout scrupule n'est pas mauvais; rejetez celui qui vous trouble, sans mettre ordre à votre conscience ; mais recevez celui qui vous fait connaître à vous-même, sans vous décourager ou vous tourmenter inutilement. Si vous sentez en votre cœur quelque affection humaine trop forte, quelle qu'elle puisse être, ne vous contentez pas de dire, que vous seriez bien fâché que cette affection vous fît faire aucun péché mortel; mais dites plutôt que vous êtes bien fâché d'avoir entretenu si longtemps cette affection, et que résolument vous n'en voulez plus. Autrement elle vous trahira; c'est un poison qui tue en riant, et qui donne le coup de mort, lorsqu'il flatte le plus.

TROISIÈME POINT.

Des âmes mortes et malades tout ensemble.

Ce n'est pas la même personne qui, dans notre Evangile, est malade et morte; mais l'âme peut être en même temps dans ces deux différents états, tant la misère de nos âmes est grande. Comme donc une âme est morte à la grâce sanctifiante par le péché mortel, de même elle est encore en vie par la foi, l'espérance, et quelque dévotion qui lui restent. Mais cette vie n'est qu'une vie languissante, cette âme est aussi malade de la partie dont elle vit, qu'elle est morte de l'autre; elle croit assez pour n'avoir pas entièrement perdu la foi, mais elle ne croit pas assez pour avoir une foi vive, saine et parfaite, comme il le faudrait. La foi qui ne porte pas l'âme à faire ce qu'elle croit, se porte mal; et on juge de sa parfaite santé, quand on la voit en venir aux œuvres. Dites tant que vous voudrez que vous croyez à l'Evangile; cela ne sert de rien, si, en vivant à l'opposé de ce que vous croyez, vous êtes condamné par l'Evangile.

Mais pourquoi ne nous efforçons-nous pas de bien vivre, comme de croire, puisque pour être sauvé, ces deux choses sont nécessaires? C'est qu'il y a plus de peine pour agir que pour croire, quand principalement l'action qu'il faut faire, combat les inclinations naturelles; nous fuyons tellement cette peine, que quand la foi nous presse trop d'agir, et de quitter ce que nous aimons, nous aimons mieux perdre la foi, que d'avoir la peine de renoncer à nos affections. Et c'est alors que les âmes sont deux fois mortes, et qu'il est plus difficile de les faire revivre, et de se bien porter, que quand elles sont mortes et malades; car enfin, il ne faudrait que ce peu de foi qui nous reste à une éternité, pour nous faire reconnaître, et pour nous faire avouer que tout ce que nous affectionnons hors de Dieu, n'est qu'une pure vanité. Et si une fois nous avions mis ordre à ces affections, nos âmes ne seraient ni malades, ni mortes, mais elles jouiraient d'une pleine et parfaite santé. O mon Dieu, quand sera-ce? Je sais bien qu'il ne tient qu'à moi; mais puisque ma grande maladie, et la cause de ma mort, c'est d'empêcher vos grâces, mettez-moi aujourd'hui dans un état tel que je puisse les recevoir sans les perdre.

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Il est pris des faits différents, qui sont rapportés selon la suite de l'histoire évangélique. Ils aboutissent tous à une même fin, qui est de nous apprendre à préférer ce qui est plus important à ce qui l'est moins, par exemple : le soin de notre salut à toute autre affaire, le devoir de notre charge à ce qui n'en est point, l'intérieur à l'extérieur, les vertus aux biens temporels, l'éternité à cette vie, les jugements de Dieu aux jugements des hommes, le ciel à la terre, et la véritable raison à la fausse, qui ne suit que les fantaisies de la passion.

LUNDI.

DE LA CONDITION DE MARIE ET DE MARTHE; NOUS Y APPRENONS A PRÉFÉRER NOTRE SALUT A TOUTE AUTRE AFFAIRE.

Au reste, il n'y a qu'une chose nécessaire [1].

Le Sujet qui comprend l'histoire des deux sœurs de Bethanie, Marie et Marthe, qui recevaient ordinairement Notre-Seigneur dans leur maison, est suffisamment raconté dans les points de la méditation.

La Fin est, de comprendre toujours plus parfaitement la vérité de cette maxime fondamentale de toute la vie spirituelle, que Notre-Seigneur nous a enseignée dans cette circonstance : Qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, qui est de travailler à son salut.

La Forme est en ces trois points :

1° Les diverses occupations des deux sœurs, Marie et Marthe.

2° Le trop grand empressement de Marthe.

3° Le bonheur de Marie, qui ne s'emploie qu'à ce qui est le plus nécessaire.

PREMIER POINT.

LES DIVERSES OCCUPATIONS DES DEUX SŒURS, MARIE ET MARTHE.

Jésus suivi de ses disciples allait par les bourgs et les villages de la Judée, prêchant son Evangile. Il arriva donc qu'étant entré dans un bourg il fut reçu par deux personnes de distinction, dont l'une s'appelait Marthe et l'autre Marie, surnommée Magdeleine. Marthe ne l'eût pas plutôt salué, qu'elle le quitta pour aller préparer ce qui était nécessaire, pour le recevoir lui et ses disciples; mais Magdeleine, qui était ravie de le voir, se tint assise à ses pieds, ne pensant qu'à jouir de sa présence et de son entretien, qu'à écouter ses avis, pour en faire le profit de son âme [2]. Vous voyez déjà assez comment ces deux sœurs par-

[1] Porro unum est necessarium. *Luc.* x.

[2] Factum est autem dum irent, et ipse intravit in quoddam castellum, et mu-

tagèrent leurs emplois, s'occupant toutes deux près de Notre-Seigneur à des services différents, mais qui étaient tous deux très-saints et très-louables. Car qu'y a-t-il de plus juste que de servir Notre-Seigneur et ses Apôtres comme faisait Marthe? Et qu'y a-t-il de plus saint que d'écouter ses divins discours et d'en profiter, comme faisait Magdeleine? Et partant, elles pouvaient s'employer également avec mérite pour Jésus-Christ, quoique diversement, quant à leur occupation extérieure.

De même, dans la religion chrétienne, il y a des professions différentes, par lesquelles on peut servir Notre-Seigneur, pourvu que chacun s'y emploie selon qu'il y est appelé, et qu'il en a la grâce propre et particulière [1].

Voyez quelle est la vôtre [2], et persuadez-vous qu'elle vous est donnée pour vous employer au service de Jésus-Christ, aussi véritablement que ces deux sœurs s'y employèrent. Ne vous y occupez jamais que dans cette vue, et quand vous allez vous y mettre, demandez-vous à vous-même si c'est pour le service de Jésus que vous vous y portez; si ce que vous faites est digne de son service, comme le recommande l'Apôtre [3]; car autrement il ne faut pas passer outre, quoi que ce soit que vous entrepreniez, si votre conscience ne peut vous répondre que c'est pour le service de Jésus que vous l'entreprenez, et que vous n'y omettez rien pour l'accomplir tellement avec sa grâce qu'il lui soit agréable. Car puisque vous n'êtes au monde que pour le servir, et que c'est pendant votre vie toute entière, que vous lui devez

lier quædam Martha nomine excepit illum in domum suam : et huic erat soror nomine Maria, quæ etiam sedens secùs pedes Domini, audiebat verbum illius, Martha autem satagebat circa frequens ministerium. *S. Luc.* x.

Duæ, vitæ innocentes, laboriosa et otiosa inter quas medius est fons vitæ. *Glossa.* v.

[1] Unumquemque sicut vocavit Deus, sic ambulet. I. *Cor.* vii.

[2] Videte vocationem vestram. *Ibid.* i.

[3] Obsecro itaque vos, ego vinctus in Domino, ut dignè ambuletis vocatione qua vocati estis. *Ephes.* iv.

Ut ambuletis dignè Deo per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes: *Coloss.* i.

Ut ambuletis dignè Deo, qui vocavit vos in suum regnum et gloriam. I. *Thess.* ii.

ce service, pourquoi ne le lui rendriez-vous pas? Répondez... Et puisque c'est un Seigneur qui mérite d'être servi parfaitement, et que pour nous en acquitter il ne faut qu'y employer notre petit pouvoir, sans rien négliger; pourquoi ne l'y emploieriez-vous pas? Vous ne sauriez en rendre d'autre raison, sinon que vous n'êtes pas quelquefois en humeur de bien faire; mais est-ce là une bonne raison?...

DEUXIÈME POINT.

LE TROP GRAND EMPRESSEMENT DE MARTHE.

Marthe qui travaillait beaucoup, en apprêtant ce qui était nécessaire pour recevoir Notre-Seigneur, se plaignit à lui de ce que sa sœur demeurait oisive à le regarder, au lieu de l'aider à le servir. Marthe, Marthe, lui répondit Jésus-Christ, vous vous empressez, et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses, qui ne sont point nécessaires, puisqu'il n'y en a qu'une seule qui le soit et qui mérite qu'on s'en occupe[1].

Ce n'est pas que notre Seigneur, par ses paroles, ait voulu reprendre l'occupation de Marthe, puisque, comme vous l'avez déjà vu, elle ne méritait en cela que des louanges; mais il voulait nous avertir en sa personne; que nous pouvons faillir en trois circonstances dans un emploi, qui en lui-même serait juste et innocent, savoir : dans la substance de l'action dont on s'acquitte, dans la fin, et dans la manière. Car premièrement, elle voulait faire plus qu'elle ne pouvait, et que Notre-Seigneur ne désirait; elle eut voulu charger la table de quantité de mets, et Jésus se fut contenté d'un moindre traitement. Secondement, elle se portait à son travail avec trop d'empressement, au lieu qu'il eut désiré qu'elle s'y fut employée, avec moins de contrainte et plus de liberté. Enfin, il semblait que son dessein était seulement de rendre quelques services ex-

[1] Martha autem satagebat circa frequens ministerium quæ stetit et ait : Domine, non est tibi curæ, quod soror mea reliquit me solam ministrare, dic ergo illi ut me adjuvet. Et respondens dixit illi Dominus : Martha, Martha sollicita es, et turbaris erga plurima.

Quid mirum si Dominus duplicet nomen, cum Martha præ sollicitudine veluti esset duplicata ac distracta? *Interpretes.*

térieurs à Notre-Seigneur, comme de lui apprêter son repas; de sorte qu'elle voulut même détourner sa sœur de l'honneur qu'elle lui rendait par son attention, au lieu que Jésus eût plutôt désiré qu'elle se modérât dans ces emplois extérieurs, où elle mettait trop de soin et d'inquiétude, pour lui faire prendre part au saint repos de Marie, qui était bien plus sage qu'elle ne l'était, puisqu'elle travaillait moins dans sa condition, et qu'elle méritait davantage.

Ce sont justement nos défauts ordinaires, que Jésus reprit dans le service que Marthe lui rendait, comme l'a remarqué Saint Augustin ; nous voulons ordinairement en faire ou plus qu'il ne désire, ou autrement qu'il ne le voudrait, ou pour une autre fin qu'il ne prétend; et ainsi nous nous inquiétons et nous nous troublons mal à propos dans nos occupations [1]. Au lieu que, si nous savions les régler,et les réduire à la bienheureuse unité de cette seule affaire qui nous est ordonnée, nous n'y trouverions que le repos. Il est vrai qu'il y a certaines occupations extérieures, qui sont plus capables d'embrouiller nos esprits, les unes que les autres ; mais il n'en est aucune, quelque difficile quelle soit, où nous ne trouverions ce bienheureux repos, si nous le voulions. Ce sont moins les affaires qui nous troublent, que la manière de les traiter. Ce ne sont pas tant les choses extérieures qui empêchent les intérieures, que l'obstacle intérieur, que nous nous créons nous-mêmes dans ces emplois extérieurs. Le mal est en nous, et non pas au dehors. C'est Marthe qui se trouble, et se donne de la peine et non pas la table, ni la viande qu'elle prépare. De même, c'est vous qui vous inquiétez, et vous avez grand tort de vous en prendre aux personnes, ou aux circonstances dont vous vous plaignez, puisqu'il n'y a de mal que la peine inutile que vous vous donnez, mal à propos [2].

[1] Valt qui ministrat, quod aliquando non potest, et quæritur quando deest et distenditur animus, quia temporalia multa sunt, et diversa sunt. S. Aug. *de verb. Dom.*

Tantum homo impeditur et distrahitur, quantum sibi res attrahit. II. *Imit. Chr.* XI.

[2] Mon fils, le but auquel vous devez soigneusement tendre, c'est, en tout lieu

Encore Marthe était-elle excusable, et même louable en quelque façon dans ses soins et ses empêchements, puis qu'après tout, c'était pour la personne de Jésus-Christ, qu'elle les prenait. Mais si nous nous inquiétons, et si nous nous empressons, c'est toujours, ou pour les choses de ce monde, ou pour notre intérêt particulier, ou pour quelques-unes de ces passions, que nous devrions plutôt mortifier que satisfaire. Quel est celui qui éveille le roi[1] ? s'écrie Abner, capitaine des gardes ; c'est vous, Abner, qui criez plus fort que ceux que vous voulez faire taire. Et le prophète Elie n'avait-il pas raison, quand il répartit au roi Achab, qui lui avait demandé si c'était lui qui troublait son royaume? Non, non, ce n'est pas moi, mais c'est vous-même qui êtes la cause de tous vos troubles, faute de vous entendre avec votre Dieu, et de le servir comme il veut être servi par vous[2]. Appliquez-vous toutes ces vérités, entendez Notre-Seigneur, qui vous reprend dans la personne de Marthe, puisque vous méritez plus qu'elle d'être repris et blâmé.

TROISIÈME POINT.

BONHEUR DE MARIE, QUI NE S'OCCUPE QUE DE LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE.

Après *tout, il n'y a qu'une chose nécessaire ; Marie à choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée*. C'est ainsi que Jésus continua la réponse qu'il avait commencée de faire à sainte Marthe. C'est comme s'il lui eut dit : Non-seulement je ne veux pas détourner votre sœur de son occupation pour aller vous aider dans la votre, je désirerais au contraire, que vous quittassiez quelque chose de la vôtre, pour venir prendre part à la sienne ; car ce qu'elle fait dans son repos, est absolument nécessaire, tandis que toute la peine que vous vous donnez est entièrement inutile, si elle n'est rapportée à cette fin, que se

et dans toutes vos actions ou occupations extérieures d'être recueilli, libre et maître de vous-même ; en sorte que tout vous soit assujetti et que vous ne le soyez à rien, que vous soyez le maître et le directeur de vos actions. *Imitat.* Liv. III, ch. XXXVIII.

[1] Quis es tu qui clamas et inquietas Regem ? I. *Reg.* XXVI, 14.

[2] Tu ne ille es qui conturbas Israel ?. Et ille ait : Non ego turbavi Israel, sed tu, et domus patris tui, qui dereliquistis mandata Domini. III. *Reg.* XVIII.

propose votre sœur [1]. Non, Marthe, il n'est pas aussi nécessaire de manger, que de travailler pour Dieu et pour son âme, puisque cette vie présente et temporelle, n'est pas aussi nécessaire que la vie surnaturelle et éternelle. Si nous mangeons et si nous vivons, ce n'est que pour pouvoir servir Dieu et lui plaire ; et ce service doit être préféré à toute autre affaire, car c'est la fin unique à laquelle toutes nos autres actions doivent être rapportées [2]. Tant s'en faut donc que cette fin doive être omise dans n'importe quel but, il faut plutôt abandonner tous les autres affaires, ou du moins ne jamais les entreprendre, que pour les faire servir à cette affaire uniquement nécessaire. De sorte que, si vous la comparez avec les autres, vous ne devez pas douter qu'elle est d'autant plus importante, que la fin est plus excellente que les moyens qui y conduisent. C'est, en un mot, la condition la plus heureuse et la plus noble [3], c'est le commencement de la vie bienheureuse, qui se continue dans le ciel, et qui ne s'achève jamais.

Voilà comment vous pouvez appliquer à votre condition ces divines paroles; mais si vous voulez en remporter le profit, que vous pouvez et devez en tirer, considérez ces trois vérités, qui sont comme l'abrégé de toute la vie spirituelle.

La première, qu'encore qu'il y ait dans le monde beaucoup de conditions différentes, et que chacun ait dans la sienne des actions fort diverses à faire, néanmoins nous ne devons tous prétendre qu'à une même fin, et tendre à un même but, qui est de servir Dieu et de nous sauver; l'un d'une façon, l'autre d'une autre. Mais de quelque façon que ce soit, il faut en venir là ; il faut, comme Magdeleine, ne chercher qu'à plaire à notre Dieu [4]; c'est l'unique affaire, c'est le dessein et la fin que nous devons nous proposer dans toutes les autres, ou autrement elles sont

[1] Unum est necessarium, unum illud supernum, unum ubi Pater et Filius, Spiritus sanctus sunt unum. S. Aug. *de verb. Dom.*

[2] Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ, *Psalm.* XXVI.

[3] Excellentiorem viam vobis demonstro. I. *Cor.* XII.

[4] Uniformis est vita Christiani, et ad unum intendens, scilicet Dei gloriam. S. *Basil.*

inutiles[1]. Car quelque utilité qu'elles apportent en dehors de celle-là, elle ne peut regarder que cette vie, et cette vie même est inutile, si elle n'est rapportée à la vie éternelle et au service de Dieu, pour lequel nous devons aussi véritablement vivre, qu'il est vrai de dire que nous ne vivons que par lui, et qu'il ne nous a faits que pour lui. Qu'en croyez-vous? et comment mettez-vous en pratique cette croyance?...

La seconde vérité est, que si nous ne veillons soigneusement sur les mouvements de notre cœur, ils nous emporteront à d'autres desseins, qui ne feront que nous donner de la peine, sans profit, comme nous le voyons dans Marthe, et nous n'emporterons de tous nos travaux, que la peine et le regret d'un travail inutile. Cela ne mérite-t-il pas qu'on y réfléchisse, vu la pente naturelle que nous avons à nous chercher plutôt que Dieu, et que nous ne trouvons que malheur dans cette recherche de nous-mêmes[2].

La troisième vérité sera que, pour nous exciter avec la grâce de Dieu, à cette vigilance que nous devons exercer sur nos actions, un excellent moyen c'est d'avoir souvent à la bouche, et toujours au cœur cette divine sentence de Notre-Seigneur : *Il n'y a qu'une chose nécessaire*, nous persuadant en même temps que nous la récitons, que c'est Jésus qui nous parle, faisant un acte de foi sur sa parole qui est infaillible et l'appliquant au sujet qui se présentera, pour arrêter notre cœur ; afin qu'il n'aime et ne recherche que cette unique chose nécessaire[3].

Oh ! que de paix et de bonheur pour le cœur, qui saura pratiquer ces vérités ! Mon âme, puisque nous ne devons avoir que ces pensées dans toutes nos actions, ne t'ennuie point d'y réfléchir

[1] Qui manducat, Domino manducat.
Sive enim vivimus Domino vivimus, etc, *Rom.* XIV.

[2] Singulares et simplices, id est secreti a multitudine et turba nascentium rerum ac morientium, amatores æternitatis et unitatis esse debemus, si uni Deo cupimus inhærere. S. Aug.

Qui verbum meum audit, et credit ei qui misit me, habet vitam æternam. *S. Joan.* IV.

souvent ; car dans l'entraînement de l'action, la nature corrompue nous prévient et nous préoccupe de ses intérêts, si nous n'avons longtemps considéré auparavant ces vérités, qui sont capables de remplir notre esprit, et de le fortifier contre les surprises de la nature.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les diverses occupations de Marthe et de Marie

Comme Marthe et Marie s'occupaient diversement au service de Notre-Seigneur, et toutes deux louablement, de même nous voyons dans le monde et parmi les chrétiens, des occupations et des emplois de vie fort différents. Chacun pourrait aussi bien s'employer au service de Notre-Seigneur que ces deux sœurs, s'il voulait rapporter ses emplois à cette fin. Il est moins question pour servir Dieu, de ce que vous faites, que de la fin que vous devez vous proposer, et de la manière que vous le faites. Quoi que ce soit que vous fassiez selon votre état et votre condition, si vous l'entreprenez pour lui plaire et parce qu'il le veut, vous le servez ; et cette pensée que vous servez Dieu dans votre ouvrage, doit vous exciter à le bien faire. C'est une grande bonté de la part d'un Dieu si grand, d'agréer ainsi le peu que vous faites, s'il est bien fait ; mais c'est une grande malice ou une négligence blamable que, pouvant le bien faire si vous voulez, vous ne le veuillez pas. Mais mon Dieu, on n'est pas toujours en humeur de bien faire. Mon fils, en quelque humeur qu'on soit, il faut toujours tâcher avec ma grâce, de faire son possible, et c'est assez pour me contenter.

DEUXIÈME POINT.

Le trop grand empressement de Marthe.

Marthe, Marthe, vous êtes trop empressée, disait Notre-Seigneur à cette bonne fille, qui ne pensait qu'à le servir, et qui eut voulu que sa sœur l'aidât. Cet empressement de Marthe peut comprendre trois défauts, qui nous sont assez ordinaires, dans tout ce que nous faisons : l'un est d'en faire trop, et plus que Notre-Seigneur ne veut ; l'autre, de s'y employer avec trop d'ardeur, de contrainte, d'inquiétude, et non pas avec assez de liberté ; et le troisième, de chercher davantage notre satisfaction, que

celle de Dieu, qui devrait être la fin unique de nos travaux. Oh que de peine, qu'il faudrait réserver pour des sujets plus importants que ceux qui vous préoccupent, bien qu'à vrai dire ce ne soient pas tant les sujets qui troublent votre esprit, que votre esprit même qui se trouble dans ces sujets. Si du moins ce n'était que pour servir Jésus-Christ et ses disciples, que vous prissiez cette peine, à l'exemple de Marthe, vous mériteriez à la vérité d'être repris comme elle; mais vos troubles ayant plutôt pour objet les vanités et les intrigues du monde, jugez si vous ne méritez pas d'être blâmé beaucoup plus qu'elle.

TROISIÈME POINT.

Le bonheur de Marie qui a choisi la meilleure occupation.

Après tout, il n'y a qu'une chose nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera jamais ôtée. Cela ne s'entend pas seulement du choix d'une condition, où l'on puisse continuellement penser à son Dieu et à son salut; mais il faut entendre qu'en quelque condition qu'on soit, et quelque affaire qu'on traite, on ne pense rien faire, si on n'y cherche Dieu et son salut; car c'est là la meilleure partie de l'affaire, c'est ce qu'il y faut chercher, ou ne la point entreprendre. C'est ainsi que, comme Magdeleine, nous ne chercherons que la seule chose nécessaire; et si la nature y cherche quelque autre dessein, qui n'y soit pas conforme, et que nous nous travaillions inutilement comme Marthe, il ne faudra que nous souvenir de cette divine parole de Notre-Seigneur. *Il n'y a qu'une chose nécessaire*, comme si elle nous était dite de sa part, et croire plutôt à Jésus, qu'au monde, à la grâce qu'à la nature, à la vérité qu'à la vanité. N'y a-t-il pas bien plus de sujet d'y croire? et néanmoins on a peine à se laisser persuader. D'où vient cela? de quelque côté qu'il vienne, ce ne peut être que mensonge, puisqu'il s'oppose à une vérité aussi certaine.

MARDI.

IL FAUT AVOIR AUTANT, ET PLUS DE SOIN DE SON INTÉRIEUR QUE DE L'EXTÉRIEUR.

Celui qui a fait l'extérieur n'a-il pas aussi fait l'intérieur[1].

Le sujet qui est longuement exposé au premier point de la méditation, nous fait voir, comment Notre-Seigneur, étant invité à manger chez un pharisien, prit occasion de ce que son hôte lui témoigna faire beaucoup de cas de la netteté extérieure, pour lui parler de la pureté intérieure.

La Fin doit être, d'apprendre par le soin que nous avons de l'extérieur, à faire autant et plus de cas de l'intérieur.

La Forme est en ces trois points :

1° Remontrance pleine de douceur de Jésus au pharisien, qui l'avait invité.

2° Raisons particulières en faveur de la bienséance extérieure.

3° Ces raisons montrent, que nous devons avoir encore un plus grand soin de notre état intérieur.

PREMIER POINT.

REMONTRANCE PLEINE DE DOUCEUR DE JÉSUS AU PHARISIEN, QUI L'AVAIT INVITÉ.

Le Sauveur du monde n'ayant point de demeure déterminée sur la terre, était invité tous les jours, tantôt par les uns, et tantôt par les autres, de s'abriter et de prendre son repas dans leurs maisons ; ce qu'il ne refusait guère, tant pour le soulagement de ses disciples, que pour l'instruction de ceux qui lui faisaient cet offre, et des personnes qui s'y trouvaient. Un jour donc qu'un Pharisien l'avait invité à dîner[2], il ne manqua pas d'y aller, parce qu'il savait qu'il trouverait l'occasion de payer son hôte par de bons avis, qui lui étaient fort nécessaires. Ces Pharisiens qui aimaient mieux paraître justes que de l'être, étaient tellement soigneux de tenir leurs meubles, leurs corps,

[1] Nonne qui fecit quod deforis est, etiam id quod deintùs est, et fecit ? *S. Luc.* XI.
[2] Rogavit illum quidam Pharisæus, ut prandere at apud se.

et tout l'extérieur dans la netteté, qu'ils portaient ce soin jusqu'à la superstition. Et cependant, ils négligeaient tellement le soin de leur intérieur, qu'ils ne craignaient point de souiller leur âme des vices les plus abjects, pourvu qu'il n'en parût rien aux yeux des hommes.

Notre Sauveur voulant éclairer son hôte sur cet abus, se mit à table, omettant volontairement de se laver les mains, comme le faisaient les Pharisiens [1]; or ceux-ci croyaient cette pratique si religieuse et si honnête qu'ils ne pensaient pas qu'un homme de bien put s'en dispenser, quoique ce ne fut, de fait, qu'une cérémonie et une observance vaine. Le Pharisien s'aperçut de cette liberté que Jésus avait prise, et il en murmura en lui-même, sans oser découvrir sa pensée. Mais Notre-Seigneur, qui la voyait aussi clairement que s'il l'eut exprimée, se servit de cette circonstance pour lui apprendre que, s'il se trouvait offensé de ce qu'on ne faisait pas de la propreté et des convenances extérieures, tout le cas qu'il croyait qu'on devait en faire, Dieu avait bien plus de sujet de s'offenser de ce qu'ils négligeaient leur intérieur, qui était néanmoins aussi digne de leurs soins, que leurs meubles et leurs habits. Et que s'ils disaient qu'ils ne considéraient leurs biens et leurs corps, que comme des ouvrages de Dieu, et que par cette considération ils se croyaient obligés de les conserver dans la propreté, ils devaient aussi savoir que l'intérieur de l'homme n'était pas un moindre ouvrage du Créateur, et qu'il ne méritait pas moins d'être entretenu dans l'innocence et dans la pureté. Il leur montrait de plus que c'était une erreur insupportable, de ne vouloir pas souffrir la moindre tache dans leur vaisselle, leurs habits, et leurs mains et de souffrir cependant que leur conscience fut noircie de tant de crimes, sans s'occuper de la purifier [2].

[1] Et ingressus recubuit. Pharisæus autem cœpit intra se reputans dicere, quare non baptizatus esset ante prandium. Et ait Dominus ad illum : Nunc vos Pharisæi, quod deforis est calicis et catini mundatis, quod autem intùs est vestrum plenum est rapina et iniquitate. *S. Luc.* XI.

Non baptizatus, id est, non lavatus more Judæorum. S. Aug. *de verb. Dom.*

[2] Stulti, nonne qui fecit quod deforis est, etiam id quod de intùs est fecit? *Ibid.*

Oh la belle leçon et la divine remontrance, qui nous rappellent une vérité si nécessaire et si peu connue ! Que n'avons-nous de tels maîtres et de tels directeurs, qui nous parlent aussi franchement de nos défauts, au lieu de nous flatter et de nous perdre[1] ?... Mon âme, si tu avais de ces personnes de mérite qui te disent tes vérités, les écouterais-tu volontiers, et en ferais-tu ton profit ? Et si nous étions en rapport avec quelques personnes qui eussent besoin de nos avis, prendrions-nous cette honnête liberté, de leur dire en amis ce qui nous semblerait selon Dieu ?... Répondons à cette demande, et avouons à notre grande confusion, que nous sommes aussi peu disposés à rendre ces bons offices de charité, qu'à les recevoir... O mon Dieu, quand je n'aurais d'autre faute que celle-là, je mériterais d'être réprimandé sévèrement, je prie donc votre bonté, de le faire si efficacement, que je puisse m'en corriger à l'avenir.

DEUXIÈME POINT.

RAISONS PARTICULIÈRES EN FAVEUR DE LA BIENSÉANCE EXTÉRIEURE.

Si ces Pharisiens n'eussent eu qu'un soin réglé et modéré de leur extérieur, jamais Notre-Seigneur ne les en eût repris, puisqu'il n'y a rien à reprendre, là où tout est réglé et modéré, dans un sujet qui de soi est honnête. Mais leur soin était devenu une superstition, et leur esprit s'attachait tellement à ces cérémonies extérieures, qu'il ne leur restait rien pour l'intérieur, et qu'ils croyaient avoir tout fait quand ils les avaient gardées, et ils jugeaient que les autres ne faisaient rien, s'ils ne les imitaient. Cette manière d'agir était fort blâmable, aussi Notre-Seigneur ne les épargnait-il pas, et leur remontrait-il leur ignorance et leur malice[2].

[1] Quomodo non perpercit ei a quo fuerat invitatus ? magis objurgando pepercit, ut judicio parceret. S. Aug. *de verb. Domini.*

[2] Pharizæi enim et omnes judæi, nisi crebro lavent manus, non manducant, tenentes traditionem seniorum, et a foro, nisi baptizentur, non comedunt, et alia multa sunt quæ tradita sunt illis servare, baptismata calicum, et urceorum, et æramentorum et lectorum. *S. Marc.* VII.

Nous pourrions aussi faillir par un excès d'affectation dans nos civilités, ou même dans nos dévotions, si nous y étions trop cérémonieux et trop arrêtés contre le sens commun, et contre la conduite ordinaire de ceux qui vivent dans la piété, et qui nous doivent servir de règle et de modèle. Mais aussi nous pourrions passer à une extrémité opposée en négligeant notre extérieur, ce qui ne serait pas moins répréhensible, si surtout cette négligence venait, de ce que l'on s'imaginerait que les actes extérieurs de vertu ne servent à rien, et qu'il suffit de servir Dieu dans son cœur, sans le montrer au dehors; ou bien, si nous le faisions par immortification et par paresse, fuyant la peine qu'il y a dans ces actes extérieurs, et nous persuadant qu'ils ne sont pas nécessaires; ou enfin, si cela venait de vanité ou du respect humain, qui nous fait avoir honte de ce qui n'est pas approuvé des mondains [1]. Comme ils se moquent de la dévotion, n'arrive-t-il pas souvent que nous craignons leurs moqueries, et que nous aimons mieux ne rien faire qui paraisse, que de paraître dévôts et serviteurs de Dieu? Oh! quel abus! il n'est pas moindre que celui des Pharisiens qui voulaient trop paraître.

Il faut donc garder un juste tempérament, et une raisonnable modération entre ces deux extrêmes. Il ne faut pas négliger son extérieur, mais il ne faut pas le cultiver jusqu'à l'affectation. Il ne faut pas paraître par vanité, mais il ne faut pas non plus éviter de paraître, pour fuir la vanité, quand il est question de paraître. Il ne faut pas tout mettre à l'extérieur, mais il ne faut pas aussi croire que l'extérieur ne serve à rien [2]. La bonté de l'arbre n'est pas dans les feuilles, et cependant les feuilles ne sont pas inutiles au fruit. Le corps n'est qu'une partie de l'homme; mais aussi c'en est une partie. La langue ne fait pas la raison; mais la raison ne s'explique pas

[1] Qui mollis et dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis. *Prov.* XVIII.

[2] Eris eruditus in omnibus, et probabilis in conspectu omnium virorum. *Eccli.* XLII.

sans la langue, ou sans la main, qui couche sur le papier les pensées de notre esprit. Il faut donc prendre un soin réglé et modéré de son extérieur, par considération pour Dieu, le prochain et nous-mêmes.

Dieu y est honoré comme dans son ouvrage, puisque le corps est une œuvre de ses mains, et que la religion, la charité, l'humilité, la patience, et les autres vertus qui honorent Dieu, ne peuvent entièrement s'exercer sans le ministère du corps. Le prochain en est édifié et excité à bien faire [1]. Et nous en recevons le mérite [2], puisque c'est une des raisons de la résurrection des corps ; ils ont travaillé avec l'âme, ils ont eu leur part du mérite des bonnes œuvres, ils doivent aussi participer à la récompense qui en sera donnée.

Voyez comment vous vous comportez à l'extérieur dans vos dévotions ; quelle posture du corps observez-vous ; quelle garde des yeux, quelle attitude de la tête, quelle retenue vous imposez-vous ? Examinez, afin que reconnaissant le peu de respect que vous rendez à Dieu [3], vous rougissiez de ce que vous n'oseriez faire la moindre incivilité devant une personne respectable, et que vous ne craignez point d'en commettre devant Dieu, qui est si adorable, que les saints, les anges et Jésus-Christ même en tant qu'homme, tremblent de respect et de crainte en présence d'un si grand Dieu.

Certes, puisque le corps est plus souple et plus obéissant à l'âme que ses appétits, son imagination et ses pensées, vous devriez employer cette liberté et cette obéissance au service de Dieu ; car autrement quel service lui rendez-vous ? Quand vous vous plaignez de vos distractions et de vos égarements d'esprit, on vous dit pour vous consoler, que Dieu en a pitié, et qu'il voit bien, que nous ne pouvons pas tout ce que nous voudrions

[1] Devitantes hoc, ne quis nos vituperet in hac plenitudine quæ ministratur a nobis : providemus enim bona non solum coram Deo, sed etiam coram hominibus. II. *Cor.* VIII.

[2] Exhibete membra servire justitiæ in sanctificationem. *Rom.* VI.

[3] Honora Dominum de tua substantia. *Prov.* III.

sur ce sujet; mais quand il se plaindra de vos indévotions extérieures, que direz-vous?... Car vous pouviez les éviter, vous pouviez être plus dévotement à genoux, plus réglé et plus retenu. Vous avez cédé à la paresse et à la négligence, n'est-il pas vrai? En effet quand il y aurait même un peu de peine, si vous n'étiez aussi lâche et si négligent, vous supporteriez volontiers cette peine, par considération pour le Dieu que vous servez [1]. O mon Dieu, je vous en demande pardon, et je vous prie que mon cœur en déplorant mon péché, satisfasse maintenant pour toutes les fautes, que j'ai pu commettre dans mon extérieur.

TROISIEME POINT.

CES RAISONS MONTRENT QUE NOUS DEVONS AVOIR ENCORE UN PLUS GRAND SOIN DE NOTRE INTÉRIEUR.

S'il est vrai pour les raisons que nous venons de donner, qu'il faille prendre quelque soin de notre extérieur, il est bien plus vrai encore qu'il en faut avoir de notre intérieur. Et comme c'est en cela que les Pharisiens se trompaient plus grossièrement, et que vous pourriez vous y tromper aussi bien qu'eux, si vous n'y prenez garde, il est très-à-propos que vous examiniez les marques, qui vous feront connaître, si vous avez de votre intérieur le soin que vous devez avoir; or après avoir reconnu vos manquements à cet égard, vous chercherez les moyens de vous en corriger, et enfin, vous tâcherez d'en venir à la pratique, pour devenir un homme vraiment spirituel et intérieur.

Quant au premier chef, c'est-à-dire aux marques qui indiquent le soin ou la négligence que nous avons de notre intérieur, en voici trois, qui vous feront connaitre ce que vous êtes.

La première est si, quand il nous arrive quelque disgrâce devant les hommes, nous en sommes plus fâchés et plus confus que de nos péchés, qui pourtant sont de véritables fautes devant Dieu. Signe évident que notre intérieur ne nous touche pas autant que notre extérieur! Et si vous y prenez garde, vous

[1] Obsecro vos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam, viventem, sanctam, Deo placentem rationabile obsequium vestrum. *Rom.* II.

reconnaîtrez à cette marque, que vous tenez un peu du Pharisien, qui aime plus à paraître vertueux, qu'à l'être en réalité.

La seconde est, si dans nos pensées, nos paroles et nos entretiens, nous paraissons faire plus de cas des talents, qui brillent devant le monde, que des vertus solides qui rendent une âme vraiment parfaite et sainte devant Dieu[1]. Qu'en pensez-vous? Qu'en dites-vous?...

Et pour troisième marque si, quand on évite quelque mal, ou qu'on regrette de l'avoir fait, si quand on pratique quelque acte de vertu, on s'arrête plutôt à ce qui est matériel et sensensible, qu'à ce qui est plus spirituel et plus parfait. Par exemple, si on se contente de ne point omettre ses prières, sans penser à les bien faire; si on pense à jeûner ou à faire quelqu'autre mortification, sans l'animer du motif qui doit la perfectionner; si l'on croit que c'est assez pour être humble, modeste, paisible et charitable, de ne rien faire paraître de contraire à ces vertus, sans se soucier beaucoup, si on les possède véritablement au fond du cœur, et si c'est plutôt en honnête homme que nous vivons, qu'en chrétien, ou en religieux; si c'est plutôt par quelque vertu et bienséance morale, que par l'esprit et la grâce de l'Evangile; agir ainsi, c'est ne penser qu'à l'extérieur. Mais si, au contraire, nous ne faisons rien que par des motifs surnaturels et d'une manière sincère et naturelle, sans mélange d'amour-propre, ou de respect humain, comme si c'était la dernière heure de la vie, et qu'après l'action nous dûssions paraître aussitôt devant Dieu, pour en être jugé; c'est là être intérieur, c'en est la marque et le vrai caractère[2].

Jugez combien vous en êtes éloigné, et considérez en second lieu les raisons qui sont prises de Dieu, du prochain et de nous-mêmes, raisons que nous avons déja examinées pour nous exciter au soin de notre extérieur, et qui montrent plus évi-

[1] On demande quelles grandes choses a faites un homme; mais on n'examine pas avec le même soin quel degré de vertu le fait agir. On s'informe s'il est courageux, riche, bien fait, habile, etc. *Imitat.*, liv. III, ch. xxx.

[2] Qui absconditus est cordis homo, in incorruptibilitate quieti, et modesti spiritûs, qui est in conspectu Dei locuples. I. *Petr.* III.

demment celui que nous devons prendre de notre intérieur. Car premièrement, qui ne sait que c'est le cœur que Dieu regarde, que c'est du cœur qu'il veut être aimé et servi, que c'est en esprit et en vérité qu'il faut l'adorer; que c'est par le mouvement de sa grâce, et pour les fins qu'il nous propose [1], et que tout cela nous prêche hautement, qu'il faut prendre autant de soin de son intérieur, qu'on a le désir de plaire à Dieu, et de le contenter.

Secondement, si on regarde même le prochain, nous sommes aussi obligés d'être véritablement vertueux que de le paraître par nos actes; car, autrement, nous ne serions que des hypocrites, de vrais Pharisiens, des fourbes et des dissimulés, que Dieu confondra tôt ou tard, au scandale de ceux que nous pensions édifier par notre contenance. En effet, tout ce qui n'a point de racine au fond du cœur, n'est ni stable ni permanent [2]; on viendra à vous découvrir et à vous reconnaitre, et l'on dira que la dévotion n'est que bigoterie et tromperie, puisque voilà un dévot qui est vicieux, passionné, et tout aussi mondain que s'il ne communiait point. Que répondrez-vous alors, puisque vos actions parlent plus haut que vos paroles?... Il faut se persuader que là où il n'y a point de véritable vertu, il n'y a point d'édification du prochain, mais plutôt scandale; et qu'il n'y a point de véritable vertu, si elle ne vient de l'intérieur et de la conscience, qui regardant le prochain, ne perd point la vue de Dieu.

Enfin, si nous nous considérons nous-mêmes, peut-il en vérité y avoir en nous un bien simplement extérieur, qui ne nous fasse reconnaître qu'il ne peut être un véritable bien s'il ne part de l'intérieur. En effet, tout le mérite de nos bonnes œuvres venant du cœur et de l'intention, il faut que nous soyons nous-mêmes intérieurs et que notre intention soit toute intérieure;

[1] Finis præcepti est charitas de corde puro, et conscientia bona, et fide non ficta : a quibus quidam aberrantes conversi in vaniloquium. I. *Tim.* II.

[2] Omne opus corruptibile, in fine deficiet, et qui illud operatur, peribit cum illo. Et omne opus electum justificabitur, et qui operatur illud, honorabitur in illo. *Eccli.* XIV.

autrement, si nous n'avons un soin continuel pour la former ou la réformer, pour la renouveler ou la redresser, l'amour-propre vient soudain la corrompre et la pervertir[1]. Vous pouvez de là juger s'il n'est pas raisonnable d'avoir autant, et plus de soin de son intérieur que de son extérieur.

Il faut maintenant en venir à la pratique ; et pour cela il suffit qu'en toutes choses nous examinions ce qu'il y a de solide et de véritable devant Dieu, et ce qui n'est qu'apparent et éclatant selon le monde ; il faut que nous soyons persuadés, que si on ne doit pas négliger ce qui paraît au-dehors, on doit néanmoins s'arrêter davantage à ce qui ne paraît pas. Autrement, ce serait agir comme un enfant, ou comme un homme qui ne se conduit que par les sens, et non pas comme un homme d'intelligence, qui pénètre le fond des choses et en juge selon la vérité, et non d'après l'apparence[2].

Que si on se sent séduit et excité par ce qui est plus considéré des hommes, et nous attire plus de louanges; donnons le change au sentiment, et représentons-nous que si on croyait qu'un Dieu nous regarde, comme nous savons que nous sommes sous les yeux des hommes, qui peut-être ne pensent pas à nous, on en devrait faire davantage pour son respect, que pour le monde[3]. Donc, s'il y a en nous manque de foi, si nous ne croyons point, ou que Dieu nous regarde, ou qu'il mérite d'être considéré et respecté, n'y a-t-il pas de quoi nous confondre et rentrer en nous-mêmes, pour régler autant notre cœur et notre intérieur, par le moyen de la foi et de la grâce, que nous sentons d'inclination pour ne manquer en rien de ce qui paraît au-dehors?

Nous l'avons dit il faut en venir à la pratique; car il n'y a rien de plus vrai en spéculation, ni rien de plus mal pratiqué. Descendez aux cas particuliers où vous contrevenez à ces vérités, et

[1] Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ quod in simplicitate cordis et in sinceritate Dei, et non in sapientia carnis, sed in gratia Dei conversati sumus in hoc mundo. II. *Cor.* XI.

[2] Nolite judicare secundum faciem sed justum judicium judicate. *S. Joan.* VII.

[3] Non quasi hominibus placentes, sed Deo, qui probat corda nostra I. *Thess.* II.

prenez vos résolutions, conformément à la connaissance que vous venez de prendre, et puis dites : O mon Dieu, qui avez fait tout ce qui est au-dedans, aussi bien que ce qui paraît au-dehors, accordez-moi cette grâce, de ne considérer dans l'extérieur des choses que votre ouvrage, afin que le trouvant dans l'intérieur, je l'aime et le respecte autant et plus au-dedans qu'au-dehors, puisqu'il y est plus aimable et plus honorable.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Remontrance aimable de Jésus à ce Pharisien qui l'avait invité.

Jésus ayant été invité par un Pharisien à manger dans sa maison, n'en sortit pas sans bien payer son hôte, et sans y laisser quelque instruction, comme il avait coutume de le faire à l'égard de ceux qui l'invitaient. Le grand mal de ces Pharisiens était de mettre toute leur dévotion, et leur sainteté dans quelques cérémonies extérieures, sans se soucier de l'intérieur, et de la véritable sainteté. Aussi s'offensaient-ils mal à propos, s'ils envoyaient quelques-uns faire profession de vertu, et agir contrairement à leurs traditions. Notre-Seigneur voulant donc instruire et désabuser, son hôte se mit à dessein à table, sans se laver les mains selon leur usage, afin que celui-ci se trouvant surpris et étonné de cette liberté, fut plus capable d'entendre ce que ce divin Maître allait lui dire : Que s'il trouvait mauvais qu'on n'eut pas soin de l'extérieur, comme ils pensaient que la bienséance le requérait; Dieu aurait bien plus de sujet de s'offenser, s'ils n'apportaient pas ce soin pour l'intérieur de leur âme, qui en méritait plus que tout le reste. Oh! la belle vérité! mais qu'il y en a peu maintenant qui osent la dire, ou qui veuillent l'entendre! Mon âme, ce sont deux fautes qui méritent un double châtiment, de ne pas oser donner de bons avis, quand nous le devons, ou de ne vouloir pas les recevoir quand ils nous sont donnés.

DEUXIÈME POINT.

Raisons particulières en faveur de la bienséance extérieure.

Ce n'était pas tant le soin qu'on peut avoir raisonnablement de son extérieur, que Notre-Seigneur blâmait dans les Pharisiens, que le dérèglement de ce soin qui est aussi blâmable en vous comme en eux, s'il

est trop affecté, ou s'il est négligé. Il ne faut ni affectation ni négligence, mais il faut apporter une présence d'esprit, et une attention raisonnable en tout temps et en tout lieu; mais principalement dans le temps et le lieu de la prière, pour que le corps soit recueilli, aussi bien que l'âme, par considération pour Dieu pour le prochain, et nous-mêmes. En effet, le corps fait aussi bien partie de l'homme que l'âme, et comme elle, il mérite la récompense, ou le châtiment selon qu'il s'emploiera. Mon âme, si c'était par faiblesse du corps que tu ne pusses lui faire rendre ses devoirs, on t'en excuserait, comme on excuse la légèreté de tes pensées; mais puisqu'il est prêt à t'obéir, et que ce n'est que faute de lui commander; cette faute n'a point d'excuse, quand principalement elle vient de la négligence, ou du respect humain, qui craint qu'on ne se moque de ta dévotion.

TROISIÈME POINT.

Ces raisons concluent davantage pour le soin de l'intérieur.

Si ces raisons sont considérables en faveur de l'extérieur, elles concluent bien plus favorablement à l'avantage de l'intérieur, puisque Dieu y est plus véritablement honoré, le prochain plus solidement édifié, et nous-mêmes plus surement aidés et avancés dans la perfection. Que reste-t-il donc, sinon que par les marques qu'on en donne, on reconnaisse les fautes qu'on fait en cet endroit, et qu'on prenne une sérieuse résolution de les corriger et d'en venir à la pratique? Car la difficulté n'est pas dans l'oraison, mais dans l'action; et il faut prier Dieu, que comme vous ne devez considérer dans l'extérieur des choses, que la main qui les a faites, de même trouvant cette divine main, qui a fait l'intérieur, vous l'aimiez et l'adoriez au dedans comme au dehors. Et parce que la foi nous en apprend plus pour l'avantage de l'intérieur, que les sens ne nous en font voir pour l'extérieur, il faut plutôt suivre la foi que les sens, et avoir plus de soin de ce que nous croyons être préférable, que de ce que nous voyons de contraire en apparence.

MERCREDI.

NOUS DEVONS PRÉFÉRER L'EMPLOI DE NOTRE CHARGE A TOUT AUTRE SOIN.

Mon ami, qui est-ce qui m'a établi votre juge, ou votre arbitre pour faire vos partages [1]?

Le Sujet de la Méditation est exposé en ces termes dans l'Evangile [2] : Notre-Seigneur étant environné d'une grande foule, un de ceux qui étaient présents, s'adressa à lui, et le pria d'exhorter son frère, avec qui il entrait en procès pour la succession de leur maison, pour qu'il entrât en accord avec lui, et lui laissât la part des biens qu'il prétendait. Mais le Sauveur du monde se contenta de lui dire? Mon ami, qui est-ce qui m'a établi votre juge, ou votre arbitre?

La Fin doit être de bien considérer cette réponse de Notre-Seigneur, afin d'apprendre à ne quitter jamais l'emploi de notre état, pour nous engager dans des affaires, qui ne sont point propres à notre perfection.

La Forme est en ces trois points :

1° Refus de Notre-Seigneur à la demande qui lui est faite.

2° Raison de ce refus.

3° Instruction particulière que nous en tirons.

PREMIER POINT.

REFUS DE NOTRE-SEIGNEUR A LA DEMANDE QUI LUI EST FAITE.

Voici une admirable requête qu'on présente à Jésus-Christ ; mais la réponse qu'il lui donnera, ne sera pas moins merveilleuse. Un homme était en procès avec son frère a propos de leur succession, et comme ils ne pouvaient s'accorder ensemble, l'un d'eux s'adresse à Notre-Seigneur et le prie de terminer leur différend par sa sentence, en lui témoignant qu'il se soumet d'avance à passer par tout ce qu'il ordonnera [3]. Cette requête ne

[1] Homo, quis me constituit judicem, aut divisorem super vos ?

[2] Ait ei quidam de turba : Magister, dic fratri meo, ut dividat mecum hæreditatem.

At ille dixit illi : Homo, quis me constituit, etc.

[3] Interpellavit quidam Christum contra fratrem suum, qui totum patrimonium abstulerat, et fratri suo partem suam non reddebat. S. Aug.

pouvait être plus juste et plus utile en apparence ; et qui n'eut cru que Jésus-Christ n'eût accepté aussitôt cet arbitrage, puisque trois grandes vertus devaient l'y exciter ? N'était-ce pas en effet un acte de charité de remettre la paix entre ces deux frères, qui allaient se ruiner en procès, et en poursuites ? N'était-ce pas un acte de justice, que lui, qui était le plus équitable juge qu'ils pussent choisir, ne les renvoyât point à d'autres, qui pouvaient commettre à leur égard quelque injustice? Enfin, n'était-il pas de sa prudence, de se gagner par ce moyen le cœur de ces deux frères, et de tous ceux qui auraient été témoins de sa charité, de sa sagesse, et de sa justice ? Cependant il refuse cette charge, en disant pour toute raison, qu'il n'en a point reçu la mission, c'est-à-dire que Dieu ne l'a pas envoyé au monde pour vider les affaires temporelles des hommes ; mais pour leur faire gagner l'affaire éternelle de leur salut; qu'il n'est ni juge, ni arbitre des procès ; mais qu'il est le sauveur des âmes. C'est pourquoi, comme il ne se mêle que de ce qui est de sa profession, on doit savoir qu'il excitera plutôt ceux qui s'adresseront à lui à quitter leurs biens temporels, pour ne rechercher que les biens éternels, que d'écouter les procès, qui pourraient s'élever entre eux [1].

Oh ! la digne réponse, elle ne devait être donnée que par un homme-Dieu, et elle me fait reconnaître avant tout, que notre salut est une grande et importante affaire, puisque c'est l'unique affaire qui a fait descendre Dieu sur la terre, et qu'elle a mérité tous ses soins à ce point qu'il n'a point voulu s'occuper d'autre affaire. Et nous, nous chercherions d'autres occupations !... nous croirions que ce n'est l'affaire que de ceux qui n'en ont point d'autre, qu'elle ne regarde que les religieux, ou quelques bonnes femmes, quand nous voyons que c'est l'unique affaire de Jésus-Christ, et qu'il n'a point voulu qu'on lui en proposât d'autre !... O mon Dieu, faites-moi bien comprendre cette pre-

[1] Bene terrena declinat qui propter cœlestia descenderat, nec judex dignatur esse litium, et arbiter facultatum, vivorum habens mortuorumque judicium, arbitriumque meritorum. S. Ambr.

vérité, afin que sachant que je ne saurais mieux faire mon salut, qu'en m'acquittant dignement de ma charge, je sache aussi que je ne saurais mieux m'en acquitter, qu'en pensant que c'est ainsi que je fais mon salut[1].

DEUXIÈME POINT.

RAISON DE CE REFUS.

Admirez encore particulièrement cette réponse de Notre Seigneur qui dit, qu'il n'est point chargé d'être leur arbitre et leur juge. N'était-il pas le seigneur souverain et absolu de toutes choses, pouvant disposer à sa volonté, non-seulement des biens de ces deux frères ; mais encore de leurs personnes ? Cela est vrai ; mais pourtant, comme il savait que son Père lui avait particulièrement recommandé le soin des âmes, sans le charger de se mêler pendant sa vie mortelle, de la disposition extérieure des choses de ce monde, il renonce publiquement à son pouvoir, pour ainsi dire, afin d'accomplir plus parfaitement sa mission[2]. Il ne veut point entrer en connaissance des affaires temporelles de ce monde, non-seulement parce qu'elles distraient des spirituelles, et pour nous avertir d'y prendre garde ; mais aussi parce que ses ordres ne portent précisément que le soin du salut éternel des âmes. On voit même qu'il demeure enfermé dans la Judée, sans en sortir pour aller prêcher son Evangile aux nations étrangères parce que, comme il le dit un jour, son Père en l'envoyant en ce monde, ne l'avait envoyé que vers le peuple d'Israël[3]. Et après qu'il eut employé les trois années, qui lui étaient prescrites pour leur prêcher, il ne leur parle plus ; quoique le roi Hérode le prie de faire des merveilles, quoique les Juifs le conjurent de descendre de la croix, et qu'ils lui promettent de croire en lui, et de le reconnaître pour leur roi, s'il veut condescendre à leur demande[4], il n'en

[1] Majoribus intento, non est minoribus obstrependum. Idem.

[2] Non immeritò refutatur hic frater, qui dispensatorem cœlestium, gestiebat corruptibilibus occupare. S. Ambr.

[3] Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt, domus Israel. S. *Matth.* xv.

[4] S. *Luc.* xiii.

fera rien, parce que sa mission de prêcher et de faire des miracles est finie. L'ordre qu'il a de leur parler et de les convertir est attaché à d'autres moyens, que ceux qu'on lui propose, et il mourra plutôt sans convertir une âme, que de convertir tout le monde par d'autres moyens, que par ceux qui lui sont ordonnés, et prescrits par son Père.

O le digne Fils de Dieu, qui regarde moins ses intérêts dans ce qui lui est ordonné, que le mérite de celui qui lui ordonne tout ce qu'il devra faire ! Que cela m'apprend bien, qu'il ne suffit pas pour m'acquitter du soin de mon salut, de faire quelque chose en général pour cet effet, mais qu'il faut faire tout ce qui m'est ordonné, et qu'il faut m'abstenir de ce qui n'y sert de rien, et beaucoup plus de ce qui nuit et préjudicie à cette affaire[1]. Car ce qui damne aujourd'hui la plus grande partie du monde, c'est qu'on s'engage trop dans des affaires, qui ne touchent point le salut éternel. On ne considère point en particulier ce que Dieu veut de nous, ou ce qu'il ne veut pas ; et au lieu que nous devrions apprendre du Sauveur de nos âmes, à nous sauver, en ne faisant que ce qui nous est ordonné pour ce sujet, nous apprenons du monde à nous perdre, en faisant toute autre chose[2]. O mon Jésus, faites pour mon salut tout ce que vous savez y être nécessaire : Je ne vous demande rien autre chose, car je vois bien que c'est ce qu'il faut uniquement vous demander.

TROISIÈME POINT.

INSTRUCTION PARTICULIÉRE QUE NOUS TIRONS DE CE REFUS.

Pour mieux profiter de cet exemple de Jésus-Christ, apprenez comment il faut être retenn et exact, en tout ce qui regarde votre condition et votre charge, afin de ne rien omettre de ce que la fidélité requiert, et de n'entreprendre que ce que la prudence permet. Et parce que d'ordinaire nous entreprenons plus

[1] Labora sicut bonus miles Christi Jesu.

[2] Nemo militans Deo, implicat se negotiis sæcularibus, ut ei placeat cui se probavit. Nam et qui certat in agone, non coronatur nisi legitimè certaverit. II *Tim.* I.

que nous ne devons, pour l'une de ces trois raisons : ou par la sollicitation des personnes, ou par la considération de la bonne œuvre, ou pour l'attente de quelque avantage, qui nous en reviendra ; considérez que ces trois motifs se rencontraient dans cet exemple de Notre-Seigneur ; et que nonobstant ces circonstances il ne s'est point laissé entraîner à quelque chose, qui n'appartint à son office de Rédempteur et de Sauveur.

N'avez-vous pas vu comme il en était sollicité par une personne, qui parlant dans sa cause, pouvait parler de cœur et l'attirer à sa demande [1] ? N'etait-ce pas en apparence une bonne œuvre, comme vous l'avez considéré, et n'en pouvait-il pas attendre de grands avantages, en portant un jugement, qui lui eut attiré au moins autant d'applaudissemens et d'honneur, que celui de Salomon, quand il termina le différend des deux femmes dont parle l'Ecriture [2] ? Mais il importe tant que chacun s'en tienne justement, et s'emploie fidèlement à ce que Dieu veut de lui, que Jésus qui s'est fait notre modèle, a voulu nous laisser cet exemple de fidélité, et de la retenue que nous devons avoir; afin que quand de semblables circonstances se présenteront, nous ne soyons pas assez téméraires, pour oser entreprendre sous quelque prétexte que ce soit, ce que le Fils de Dieu n'a pas osé, pour n'en faire pas plus, ou autrement qu'il ne devait [3].

Ce n'est pas, que dans les occasions qui se rencontrent de faire du bien, on ne le puisse faire, pourvu qu'il ne répugne point à votre condition, et qu'il ne choque point quelqu'autre vertu, qui vous est nécessaire et plus convenable. Mais parce que c'est un dérèglement naturel de notre esprit, d'aspirer et de prétendre toujours au-delà de ses devoirs, et de négliger ce qu'il peut, et ce qu'il doit, pour s'amuser ailleurs, et se laisser tromper par les fausses apparences d'un plus grand bien, il faut

[1] Tali ac tanto judice invento accedit, interpellat, rogat, causam suam brevissime exponit, etc. S. August.

[2] *Reg.* III.

[3] Non plus sapere, quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem, et unicuique, sicut Deus divisit. *Rom.* XII.

y prendre garde. Or, puisqu'on ne saurait mieux faire, que de faire les volontés de Dieu, qu'on sache une bonne fois, qu'on ne connaîtra jamais mieux ce que Dieu veut de nous, ou ce qu'il ne veut pas, que par ce qui nous est prescrit dans notre état et dans notre condition. Il faut donc nécessairement en conclure, que comme il n'y a rien qui appartienne à notre office, qu'on ne doive accomplir[1] ; de même, n'y a-t-il rien qu'on doive entreprendre au delà, si par là nous sommes empêchés de l'accomplir parfaitement. Quelque prétendue charité qu'il y ait, il faut toujours se souvenir de notre première et principale obligation, qui est de remplir notre charge, de peur d'entendre cette menace de Jésus-Christ : Quoique tu aies fait d'autres bonnes œuvres, néanmoins j'ai à te reprocher d'avoir délaissé la première et celle surtout, que tu devais exercer selon ton état et ta charge[2]. Ne méritez-vous pas ce reproche?... pensez-y sérieusement, et ne vous arrêtez pas à vos bonnes intentions, comme si elles devaient vous excuser de quitter vos devoirs ; car quelle intention pourriez-vous vous proposer, sinon d'avancer la gloire de Dieu et de lui plaire? Mais comment pourriez-vous lui plaire, si vous faites plutôt ce qui vous plaît, que ce qu'il vous ordonne? Répondez...

[1] Vide ministerium quod accepisti a Domino, ut illud impleas. *Coloss.* IV.

[2] Scio opera tua et laborem, et patientiam tuam, et quia non potes sustinere malos, etc. Sed habeo adversùm te, quod charitatem tuam primam reliquisti. *Apoc.* II.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Refus de Notre-Seigneur à la demande qui lui est faite.

S'il y a de quoi s'étonner qu'un homme s'approchat de Jésus-Christ, et le priât de se faire arbitre entre lui et son frère, au sujet d'un différend pour leurs partages; il y a bien plus de quoi s'étonner du refus qu'en fait Notre-Seigneur, vu qu'il semble que c'était une bonne œuvre, une œuvre de charité, de justice, et de prudence, qui l'eut rendu recommandable à tout ce peuple. Mais en un mot, ce n'était pas son affaire; il n'était venu que pour parler des biens du ciel, et non de ceux de la terre, que pour distribuer ces biens éternels, et non les temporels, et pour nous apprendre à quitter plutôt tout, qu'à disputer à qui en aura une partie. Oh quelle affaire, que celle de notre salut, puisque c'est l'unique affaire de Jésus-Christ, puisqu'il s'y est uniquement employé, et qu'il n'a point voulu qu'on lui en proposât d'autre.

DEUXIÈME POINT.

Motifs de ce refus.

Ce n'est pas tout, de penser en général à se sauver, il faut en prendre en particulier tous les moyens, s'écarter de ce qui ne sert de rien, ou de ce qui pourrait y nuire et y être contraire. C'est pour cela, qu'il faut considérer avec soin la cause du refus, que fait Notre-Seigneur d'entendre la requête qui lui est proposée. C'est, dit-il, qu'il n'est point chargé de ces affaires temporelles, et que cela n'est point compris dans sa commission. Car encore que ce fut une bonne œuvre, néanmoins il devait ne nous sauver que par certains moyens, qui lui étaient prescrits, et non autrement. Il ne devait prêcher que dans la Judée, et non pas dans les autres lieux du monde; il ne devait prêcher que pendant trois ans, et non davantage. Après cela, quoiqu'on lui demande de parler, et de convertir, il n'en fait rien; car il ne fera que ce qui lui est ordonné, et il nous apprendra à éviter ce précipice, dans lequel se jette et se perd le monde, de faire toute autre chose que ce qu'il doit faire pour son salut. Mon âme, retiens bien cette leçon, et souviens-toi que, s'il ne faut pas même faire toutes les bonnes œuvres qu'on pourrait, quand elles ne sont pas dans notre ordre, il faut encore bien moins s'engager dans celles, qui sont indifférentes et mauvaises.

TROISIÈME POINT.

Instruction particulière que nous tirons de ce refus.

Pour descendre encore plus en particulier à votre état et à votre charge, apprenez de cet exemple à y être si exact et si retenu, que vous ne quittiez jamais ce que vous devez faire, pour entreprendre témérairement ce qui ne vous regarde point. S'il pouvait y avoir quelque raison apparente qui put vous en dispenser, ce serait sans doute la sollicitation de quelque ami, ou la considération du bien que vous feriez, ou que vous attendriez à votre profit et avantage. Mais tout cela ne se rencontrait-il pas dans cette occasion où Notre-Seigneur se trouvait? Ce qu'on lui demandait, n'était-ce pas une bonne œuvre, ne pouvait-il pas en attendre de l'honneur et du respect? Néanmoins il n'a point eu d'égard à tout cela, car tout n'est rien au prix de la fidélité qu'on rend à Dieu, en remplissant les devoirs de sa charge. Après cela qu'y aura-t-il qui soit capable de vous en retirer? Serez-vous plus sage que la Sagesse même? Serez-vous plus hardi qu'un Homme-Dieu, qui n'ose rien faire au delà de sa charge et de sa mission? Et croirez-vous plaire davantage à Dieu, en préférant ce qui vous plaît à ce qu'il vous ordonne?

JEUDI.

IL FAUT PRÉFÉRER LES BIENS SPIRITUELS ET ÉTERNELS, AUX BIENS NATURELS ET TEMPORELS.

Insensé que tu es! on te redemandera ton âme, cette nuit : Pour qui donc seront tous ces biens, que tu amasses avec tant de soin[1].

Le Sujet nous est fourni par la continuation du discours que Notre-Seigneur adressa à ceux qui l'environnaient, leur montrant dans une parabole fort simple, la folie de ceux qui préféraient les biens temporels aux biens spirituels et éternels. Cette parabole est exposée dans les points de la méditation :

La Fin est d'apprendre à préférer tellement les biens spirituels aux biens temporels, qu'on pense plutôt à s'enrichir de mérites, que des biens de la terre.

[1] Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te: quæ autem parasti, cujus erunt? *S. Luc.* XII.

La Forme, prise de la division de la parabole rapportée par Notre-Seigneur, d'un homme trop attaché aux biens de ce monde est en ces trois points:

1° Ce que cet homme se dit à lui-même.

2° Ce que Dieu dit à cet homme.

3° Ce que Jésus-Christ nous dit à ce sujet.

PREMIER POINT.

CE QUE CET HOMME SE DIT EN LUI-MÊME.

Jésus-Christ était si exact à s'acquitter de sa charge, que non content de ne rien faire qui pût lui être contraire, il accomplissait parfaitement tout ce qu'il savait y être propre et conforme. De là vient, que non seulement il refusa de s'entremettre dans les affaires temporelles de celui, qui le priait d'accorder le procès qu'il avait avec son frère à propos de partage, parce qu'il ne crut pas qu'il fût bienséant à sa profession de s'en mêler, comme nous l'avons considéré dans la méditation précédente; mais encore qu'il fit tout ce qu'il put raisonnablement, pour détacher le cœur de cet homme de ses biens temporels, et l'attacher aux éternels. Après donc qu'il eut déclaré simplement à cet homme qu'il n'était ni juge, ni arbitre des procès, il reprit la parole, et s'adressant à tous ceux qui l'environnaient: Voyez, leur dit-il, et donnez-vous bien de garde de tout ce qui peut sentir l'avarice, parce que les plus grands biens du monde, ne sont pas capables de rendre les jours de la vie ni plus longs, ni plus heureux. Et a ce propos il leur raconte cette parabole [1].

Un homme fort riche voyant ses champs qui lui promettaient une heureuse moisson, commença à se dire à lui-même que ses greniers étaient trop petits, pour enfermer tout le grain et les fruits qu'il recueillerait cette année [2]: c'est pourquoi il se

[1] Dixitque ad illos: Videte et cavete ab omni avaritia, quia non in abundantia cujusquam vita ejus est, ex his quæ possidet. Dixit autem similitudinem ad illos, dicens: Hominis cujusquam divitis uberes fructus ager attulit. Et cogitabat intra se dicens: Quid faciam? quia non habeo quò congregam fructus meos? Et dixit, Hoc faciam, destruam horrea mea, et majora faciam, et illic congregabo omnia quæ nata sunt mihi, et bona mea, et dicam animæ meæ: anima habes multa bona posita in annos plurimos, requiesce, comede, bibe, epulare, etc. S. *Luc.*

[2] Quid faciam? angustia ex abundantia nata. S. Grèg.

résolut de les abattre, pour en bâtir de plus grands, où il pourrait serrer cette riche récolte qu'il espérait [1]. Puis, se flattant dans cette espérance, il s'entretenait dans des pensées et des complaisances de ces biens à venir, qui lui faisaient dire en lui-même : Réjouis-toi, mon âme, nous voilà riches pour longtemps, ne pensons plus qu'à prendre notre repos, qu'à nous donner du bon temps, qu'à jouer, manger, boire, faire bonne chère, et vivre à notre aise. Mais il entendit aussitôt un autre langage de la part de Dieu qui lui disait ! Insensé que tu es, il faudra cette nuit que tu rendes ton âme à son créateur, qui te l'avait donnée dans d'autres desseins, que tu ne l'as reçue; que deviendront toutes tes provisions, tous tes projets, tous tes plaisirs et toutes tes pensées !... C'est ainsi que finissent malheureusement, tous ceux qui ne songent qu'à se faire riches des biens de ce monde, sans penser à s'enrichir des biens de Dieu, qui sont spirituels et éternels.

Voilà la parabole, et la conclusion qu'en tire Notre-Seigneur. Mais pour vous l'appliquer mieux, arrêtez-vous ici à considérer plus particulièrement le discours, et l'entretien que ce riche insensé avait avec lui-même. Voyez comment il est allé visiter ses champs, et comme il en est revenu rempli d'espérance. Ecoutez s'il dit un mot de Dieu, d'où lui viennent tous ces biens, et s'il pense s'en servir pour quelque bonne œuvre. Ah ! il se propose bien d'autres desseins ; il lui semble qu'il n'y a plus d'autre vie pour lui, et que puisqu'il a si abondamment de quoi vivre, il ne doit plus craindre la mort; il ne s'agit que trouver une place à ses biens, pour qu'il soit en même temps dans le bonheur, et dans le comble de la félicité. Ne vous moquez-vous pas de cet insensé ?... Mais de qui pensez-vous vous moquer ? Quel est à votre avis, cet homme, qui parle ainsi ?... C'est vous, c'est moi, c'est toute personne qui est attachée à quelque bien de ce monde; c'est la passion qui le fait ainsi parler,

[1] Destruam horrea mea. Recte destruet qui sapienter ædificare non novit. Destruit sua dives qui nescit æterna, destruet horrea, qui nescit sua frumenta dividere.

et qui se cache de la personne, en sorte qu'elle ne se connaît pas, et jamais elle n'avouerait qu'elle fût assez sotte et assez insensée, pour tenir de tels discours. Et néanmoins si vous voulez un peu y réfléchir, combien de fois vous est-il arrivé qu'attendant quelque bien, quelque plaisir, ou quelque honneur, vous ne faisiez que rêver, rouler dans votre esprit que vous seriez content et heureux, quand cela vous arriverait, et au contraire malheureux, si vos espérances et votre attente ne se réalisaient pas. Et pendant ce temps là, que de désirs, de craintes, de joies de tristesses, que d'amusements d'esprits et d'entretiens du cœur au milieu de toutes ces espérances imaginaires, qui ne sont que des vrais songes ; des songes de la nature de ceux qui, après avoir bien inquiété, et fait tourner longtemps un pauvre malade, atteint de la fièvre, autour d'une fontaine pour pouvoir s'y désaltérer, le réveillent enfin, et lui font voir la tromperie du songe [1].

Oh ! si nous pouvions nous entendre nous-mêmes, quand nous nous entretenons dans ces niaiseries, aussi bien que nous avons entendu ce riche insensé ! nous rougirions et nous ne pourrions nous souffrir, tant serait grande la confusion dont nous couvriraient nos impertinences. Mais nous nous cachons à nous-mêmes, nous endormons la raison et notre conscience, de peur qu'elle ne nous voie dans ces rêveries, et nous pensons être en sûreté quand nous ne craignons rien. O mon Dieu, qui ne retirez jamais votre vue de dessus nous, quelles pensées en avez-vous alors, quelle doit être votre indignation, quels doivent être vos sentiments ? Mon âme, il ne faut qu'écouter, en suivant notre parabole, ce que Dieu dit à cet homme, qui se promettait plus de biens qu'il ne pouvait en placer ; car c'est à nous que Dieu parle.

[1] Sicut somniat esuriens, et comedit ; cum autem fuerit expergefactus : vacua est anima ejus : et sicut somniat sitiens et bibit, et postquam fuerit expergefactus, lassus adhuc sitit, et anima ejus vacua est, *Isaiæ* XXIX.

DEUXIÈME POINT.

CE QUE DIEU DIT A CET HOMME.

Pauvre insensé que tu es, cette nuit, on te redemandera ton âme; et puis, à qui seront tous ces biens que tu as amassés [1].

Puisque c'est Dieu qui parle, on doit croire qu'il sait bien ce qu'il dit, et à qui il parle : Or il appelle insensé ce riche, qui, si complaisant et si confiant dans ses biens, cherchait dans son esprit, le moyen de les conserver pour vivre plus à son aise, le reste de ses jours. L'eussiez-vous cru, que cet homme qui était si sage et si prudent en pensant à se faire une bonne maison, et à pourvoir aux besoins de sa famille pour longtemps, fût un insensé? Est ce là le jugement que porte le monde sur ces gens-là, estime-t-il sans conduite et sans esprit ceux qui se font riches? Qu'en pensez-vous; qu'en dites vous ?... Croiriez-vous avoir fait une folie, si vous aviez amassé de l'argent, et si vous aviez de quoi vous reposer, et vous garantir des misères et des malheurs du temps ? N'estimeriez-vous pas plutôt que c'est être sage d'agir ainsi. Et dites en vérité, si vous pouviez découvrir quelque moyen d'en avoir autant que cet homme, ne vous estimeriez-vous pas heureux et sage d'avoir si bien pourvu à la nécessité ?... Et néanmoins Dieu ne le traite point autrement que d'insensé, d'homme sans esprit [2], et il en rend la raison; quoique ce fût assez à Dieu de parler, et de dire ce qu'il lui plaît, cependant il veut bien nous indiquer la raison qu'il a de parler comme il parle. Oui, dit-il à cet homme, tu es un insensé, de t'amuser ainsi à ces pensées de biens et de plaisirs, parce que tu vas mourir cette nuit; et que remporteras-tu de ce monde ? A quoi te serviront tous tes biens et toutes tes pensées ? Tes espérances ne s'évanouiront-elles pas en ce moment qui va t'enlever [3]?

[1] Dixit autem illi Deus : Stulte hac nocte animam tuam repetent a te; quæ autem parasti, cujus erunt ?

[2] Dicere Dei ad hominem est ejus pravas machinationes subita animadversione conpescere. Beda.

[3] Examinata sunt ejus proposita in cœlo. S. Basil.

Recte stultus quia animæ suæ corporalia subministrat; quia recondit quæ cui servet, ignorat. S. Ambr.

Voilà la raison que Dieu donne de la folie de cet homme; elle mérite d'être considérée plus à loisir; et pour la mieux voir dans son jour, méditez ces trois vérités.

L'une, que la vraie sagesse de l'homme est de se proposer toujours sa fin, et de prendre les moyens les plus propres pour y arriver; c'est ainsi que la sagesse même de Dieu se fait connaître.

L'autre, que la fin de l'homme étant de se rendre bienheureux au ciel, les moyens ne sont pas les richesses de la terre, ni les plaisirs que se promettait cet homme, puisqu'ils en détournent plutôt; mais ce sont les bonnes œuvres, les vertus et les mérites.

Il suit de là pour troisième vérité que, comme celui-là serait sage qui prendrait ces moyens pour arriver à sa fin, de même celui-là doit être estimé insensé, qui ne pense point à cette fin, ni aux moyens d'y parvenir; mais qui plutôt ne pense qu'à vivre, quand il va mourir, et qui s'estime heureux quand il va devenir aussi misérable qu'on puisse s'imaginer[1]. Pénétrez-vous de cette vérité, et pour la mieux comprendre, représentez-vous que vous êtes sur votre lit de mort, car tôt ou tard vous y viendrez, et faites-vous ce raisonnement. Eh bien, il faut aller comparaître devant Dieu, devant Jésus-Christ, qui a tant décrié les biens de ce monde, et qui a promis de si grands avantages à l'âme qui les mépriserait par amour pour lui. Qu'allez-vous dire, âme attachée aux biens de la terre, qu'allez-vous répondre quand on vous rappellera tant de grâces et de lumières qui vous ont été données, pour vivre autrement que vous avez vécu? Si c'a été une folie pour tous les hommes, de penser davantage aux biens de ce monde qu'aux biens éternels, c'a été pour vous une malice d'avoir eu ces pensées, vu les grâces qui vous ont été données pour vous en retirer, et pour vous rendre sage. Ce n'est pas tant le bien qu'on a possédé, ou qu'on n'a point possédé, qui mettra l'âme en peine, que l'attachement à ce bien, quand surtout elle a été si souvent invitée à s'en retirer,

[1] In nocte ablata est anima, quæ considerationis lucem habere noluit, ut quod poterat pati, prævideret. S. Greg. XXXV *Mor.* XII.

et qu'on lui a présenté d'autres biens, qui pouvaient bien mieux la contenter. N'alléguez point votre nécessité; car votre Juge la connaît bien, et il vous a déjà répondu qu'il vous avait assuré de ses soins; et qu'au reste, vos attachements et vos affections déréglées ne servaient de rien à votre nécessité, puisqu'au contraire ce qui vous rendait plus indigent et plus nécessiteux, c'était d'aimer davantage les biens et les aises de la vie [1].

Il est bien certain qu'une âme mondaine, qui se ferait ce discours à l'heure de la mort, aurait de quoi craindre et de quoi se confondre; mais puisqu'on n'en est pas encore là, et qu'on se porte bien, on a de la peine à se faire ce discours, et à se le persuader. Ne laissez pas pourtant de vous presser sur ce sujet; dites-vous, ou entendez votre Dieu qui vous dit: Ame infidèle, qui n'attendez pour commencer à bien vivre que quand il faut mourir, que sont devenues toutes les grâces, qui vous exhortaient à faire, ce que vous ne pourrez plus à l'heure de la mort? Qui vous a promis qu'à ce dernier moment vous verrez les vérités, que vous ne voulez pas reconnaître maintenant? Pourrez-vous les voir et les aimer sans ma grâce? Pouvez-vous vous promettre mes grâces, après les avoir refusées, et après avoir été menacée d'en être privée à ce moment, en châtiment du mépris que vous en avez fait par le passé [2]? Que si vous êtes assurée que vous ne manquerez pas alors de voir ces vérités, pourquoi ne les croyez-vous pas maintenant, puisqu'elles sont aussi infaillibles actuellement qu'elles le seront alors? N'êtes-vous pas coupable de dire: Je sais bien qu'à la mort j'aurai d'autres sentiments, et que je reconnaîtrai que je me suis trompée, et que néanmoins, vous vous laissiez tromper? Mais ne pouvez-vous pas mourir aujourd'hui et à cette heure même?... Ne devez-vous pas me craindre maintenant, autant qu'à la dernière heure?... Que craindrez-vous à l'heure de la mort, que

[1] Peccatori dedit afflictionem et curam superfluam, ut addat et congreget, et tradat ei cui placuit Deo, sed et hoc vanitas est, et cassa sollicitudo mentis. *Eccles.* II.

[2] Tunc invocabunt me, et non exaudiam. *Prov.* I.

vous ne deviez craindre maintenant? Quoi? de comparaître devant votre Juge? Mais n'y comparaissez-vous pas maintenant? ne peut-il pas en ce moment vous juger et vous condamner?... Si vous aviez un peu d'amour, il produirait en vous le même effet que la mort[1], il vous ferait quitter par avance et pour plaire à votre Dieu, ce dont la mort vous dépouillera par force et par nécessité? Pensez-vous qu'on vous sache gré de ne quitter vos péchés, vos affections, et vos biens, que lorsqu'ils vous abandonneront avec la vie? Vous êtes donc ainsi en danger de n'avoir jamais la vertu, ni le mérite du parfait abandon. On voit bien que vous n'êtes animé que d'une crainte servile, que de l'amour de vous-même, encore cet amour n'existe-t-il pas; car si vous vous aimiez de cet amour qui craint son mal, vous vivriez comme vous voudriez mourir, puisqu'autrement vous ne craindriez pas assez votre malheur, ou vous n'éviteriez pas le mal que vous craignez. Qu'avez-vous à répondre, et quelles résolutions prendrez-vous sur ces propositions?...

TROISIÈME POINT.

CE QUE JÉSUS-CHRIST NOUS DIT SUR CE SUJET.

Tout le mal de notre amour-propre est, qu'il ne nous permet pas de nous faire l'application, de ce que nous attendons en général des autres. C'est pourquoi Notre-Seigneur, qui connaît parfaitement nos défauts, et qui ne pense qu'à y remédier, nous assure en terminant sa parabole, que tous ceux qui cherchent leurs commodités, qui s'efforcent d'acquérir plutôt les biens de ce monde que ceux de Dieu, ressemblent à cet homme riche[2]. De sorte que si vous vouliez soutenir que cette parabole ne s'applique pas à vous, il faudrait prouver que vous n'avez aucune inclination déréglée, qui vous porte à ces biens, qui finissent avec la vie; car si vous en avez, sachez avec autant de certitude que vous êtes celui que Dieu appelle insensé, qu'il est vrai

[1] *Cant.* VIII.

[2] Sic est qui sibi thesaurizat, et non est in Deum dives.

que Jésus-Christ a dit, que tous ceux qui pensaient plus à s'enrichir des biens de cette vie que de l'autre, ressemblaient à ce riche. C'est celui-là, dit-il, qui se trouvera pris à l'heure de la mort, c'est celui-là qui se verra mourir, lorsqu'il pense davantage à vivre, et qui se verra denué de tous les biens, quand il croira en avoir plus amassé[1].

Et afin de bien voir, et de mieux reconnaître ici votre véritable image, et la parfaite représentation de votre état intérieur, méditez ces trois mots: *Riche selon Dieu*, sur lesquels Notre-Seigneur appuie, en assurant que quiconque n'est tel, est semblable à ce riche selon le monde, et qu'il est malheureux et perdu comme lui. Oseriez-vous dire que vous êtes riche selon Dieu? Car qu'est-ce que être riche, sinon abonder en toute sorte de biens; et qu'est-ce qu'être riche selon Dieu, sinon abonder en biens spirituels, en vertus, en mérites, et en sainteté? En effet, voilà les richesses de Dieu, comme l'argent, les maisons, les honneurs, et les autres avantages temporels sont les biens de ce monde[2]. Eh bien, êtes-vous riche en vertus?... Avez-vous la pauvreté d'esprit, l'humilité, la douceur, la pureté, la dévotion, la charité, et les autres vertus; de telle sorte qu'on puisse dire que vous les possédez, que vous vous en servez largement, comme un homme riche se servirait de son argent[3]? On le voit avec évidence quand il faut en venir aux effets, quand il faut supporter une parole dure, quand il faut garder l'égalité d'âme dans l'adversité, et quand il faut passer par un affront; c'est là qu'il faut déployer la vertu, c'est là qu'il faut montrer si l'on est pourvu abondamment de ces richesses spirituelles, si on en a de reste, si l'on n'en est point en défaut. Qu'en dites-vous?... Jugez si vous pouvez vous prendre pour une personne si riche de ces biens spirituels, qu'elle en dispose à son plaisir. Vous avouerez qu'il n'en est pas ainsi, et que vous en êtes

[1] Remanent in sæculo cuncta quæ sæculi sunt, sola virtus comes est defunctorum. S. Ambr.

[2] Homines divites in virtute pulchritudinis studium habentes. *Eccli.* XLIV.

[3] Divites fieri in bonis operibus, facile tribuere, thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum. I *Tim.* VI.

bien éloigné. Il faut donc alors reconnaître, que c'est de vous que l'on parle dans cette parabole, puisqu'on parle de celui qui n'est pas riche des biens spirituels et divins; et que de deux choses l'une, il faut ou que vous périssiez misérablement, comme cet insensé qui se croyait riche et sage, ou que vous pensiez, plus sérieusement que vous ne l'avez fait jusqu'ici, à changer de cœur et d'affection; et au lieu de l'amour que vous avez eu pour les biens de cette vie, que vous n'en gardiez plus que pour les grâces, et pour le ciel[1].

Ne dites pas que vous n'êtes pas de ces gens, qui amassent des trésors en ce monde, qui ont de quoi remplir leurs caves et leurs greniers, et que vous ne demandez qu'à passer doucement votre vie, qu'à vous tirer de la nécessité, et à vous maintenir dans cet état; car avec toutes ces belles paroles, si vous n'êtes pas riche en vertus, vous serez devant Dieu dans cette honteuse nudité[2] dans laquelle le riche de notre parabole parut à l'heure de sa mort; puisque s'il lui arriva du mal à cette dernière heure, ce ne fut pas tant parce qu'il avait été riche des biens du monde, que parce qu'il avait été pauvre des biens de Dieu, à moins que les richesses du monde ne l'eussent appauvri pour le ciel. Mais quant au reste, qu'il eût possédé des trésors d'or et d'argent, ou non, s'il eût eu des vertus et des mérites, son or et son argent ne lui eussent point nui. Il suit donc de là qu'encore que vous n'ayez point des biens du monde, si néanmoins vous n'avez point de vertus, et si vous n'en avez en telle abondance que vous en soyez riche, vous n'avez rien qui vous sauve, et qui vous exempte d'être ce malheureux, qui n'a été perdu que parce qu'il n'était pas riche des richesses de Dieu[3]. Il est vrai que les autres richesses peuvent en être la cause, mais de quelque côté que vienne la cause, si l'effet s'en suit, si vous êtes pauvre de vertus, vous êtes malheureux, soit que cette pauvreté vienne

[1] Solum illum Deus divitem novit, qui fit dives æternitati, qui non opum, sed virtutum fructus recondat. S. Ambr.

[2] Non appareat confusio nuditatis tuæ. *Apoc.*

[3] Non est census in crimine, sed affectus. S. Greg.

de l'ambition, de l'avarice, de la paresse, ou de la négligence, peu importe, puisque tout le mal est d'être pauvre et dénué des biens de Dieu[1]. Pensez maintenant si vous ne devez pas craindre, et si la crainte ne doit pas vous faire aimer les vertus, et les biens spirituels avant tous les autres biens, avant tout autre sujet qui vous empêche d'acquérir les vertus, et de vous enrichir de ces biens, qui sont les seuls biens véritables.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT

Ce que cet homme se dit en lui-même.

Un homme riche s'attendant à l'être encore davantage, par l'espérance qu'il avait d'une heureuse moisson, faisait de grands projets de détruire, de bâtir, de jouer, de manger et de passer sa vie en toute sorte de plaisir et de bon temps.

Voilà comme les hommes entretiennent dans leurs esprits des pensées de la terre et des biens de ce monde; et parce qu'ils sont honteux d'avouer leur impertinence de s'amuser ainsi dans ces niaiseries et ces sottises, il faut leur parler en parabole, afin qu'ils puissent se connaître hors d'eux-même, ne voulant pas se reconnaître dans la laideur de leur visage. Mais vous avez beau vous cacher à vous-même, Dieu vous voit et vous entend; il ne faut que l'entendre parler à ce riche insensé, pour savoir ce qu'il pense de nous, puisque c'est à nous qu'il parle en sa personne, comme c'est nous qui faisons ce beau discours qui nous est rapporté dans cette parabole.

DEUXIÈME POINT,

Ce que Dieu dit à cet homme.

Pauvre insensé que tu es, tu vas mourir cette nuit; que deviendront tous tes biens, tes desseins et tes espérances? C'est Dieu qui parle, et ses paroles sont la vérité. Si donc il regarde comme insensé celui que le monde n'estimerait que très-sage, de faire si bien sa maison, ne faut-il pas conclure que le monde se trompe? Et voici la raison qu'il en donne : que deviendront tous ces biens, et de quoi serviront-ils à un homme qui va mourir?

[1] Et virtutis quidem nullum signum valuimus ostendere. In malignitate autem nostra consumpti sumus. *Sap.* v.

Comme s'il nous disait : puisque c'est sagesse de penser à la fin et aux moyens d'y arriver, c'est folie de n'y point penser, et de n'en pas prendre les moyens; c'est montrer sa folie de s'estimer heureux lorsqu'on est malheureux, de ne penser qu'à vivre à son aise, lorsqu'on va mourir, et qu'on va mourir sans s'y être préparé. Mon âme, si c'est folie pour les autres de vivre et de mourir ainsi malheureusement, c'est malice pour toi; car tu en as été si souvent avertie, qu'il n'y a rien que tu doives craindre autant que de n'avoir pas profité de tant de bons avis.

TROISIÈME POINT.

Ce que Jésus-Christ nous dit à ce sujet.

Ce qui nous empêche principalement de nous servir de ces avis, c'est que nous ne nous appliquons pas assez en particulier à nous-mêmes, ce qui est dit en général pour tous. C'est pourquoi Notre-Seigneur, en finissant sa parabole, nous assure que celui qui n'est point riche selon Dieu, c'est-à-dire qui n'est point abondant en vertus, pour s'en servir en tout besoin, doit s'attendre au même sort que ce riche. Or, voyez maintenant si vous êtes de ce nombre.... Et ne dites pas que vous n'êtes pas du nombre des riches du monde; car quoi qu'il en soit de ces richesses-là il est question d'avoir celles de Dieu. De sorte que quiconque s'en trouvera destitué à l'heure de la mort, se trouvera dans le misérable état de ce riche insensé de notre parabole. Il est vrai que le trop grand soin des biens de ce monde, est la cause la plus ordinaire de l'indigence où l'on est de ceux du ciel; mais si cette indigence vient d'un autre côté, elle ne laisse pas d'être aussi nuisible que si elle venait de cette cause, et c'est à vous d'examiner de quel côté elle peut arriver, et d'y remédier.

VENDREDI.

IL FAUT APPRENDRE A CRAINDRE LES JUGEMENTS DE DIEU ET LES PEINES ETERNELLES, PAR LA CRAINTE NATURELLE QU'ON A DES JUGEMENTS DES HOMMES ET DES PEINES TEMPORELLES.

Sur ces paroles de Notre-Seigneur :

Pensez-vous que ceux qu'on a ainsi massacrés, comme vous venez de l'apprendre, aient été les plus grands pécheurs du monde? Non, je vous en assure; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous misérablement, comme ceux-là, et votre perte sera plus déplorable [1].

Le Sujet est de ce qu'on vint annoncer à Notre-Seigneur que Pilate avait fait mourir quelques Galiléens, au moment où ils offraient leurs sacrifices. A ce propos, le bon Jésus prit occasion de leur parler des malheurs éternels qui leur arriveraient infailliblement, s'ils ne faisaient pénitence, et s'ils ne se convertissaient; et afin qu'ils y pensassent au plus tôt, il ajouta la parabole du figuier infructueux, qui leur montrait qu'il fallait appréhender les jugements et les châtiments de Dieu, plus qu'ils ne le faisaient [2].

La Fin sera de remarquer trois fautes, que nous commettons ordinairement touchant les jugements de Dieu et les peines de l'autre vie, afin de nous en corriger, et d'apprendre mieux à craindre où il faut craindre.

La Forme est en ces trois points qui comprennent les trois fautes :

1° Première faute : nous ne craignons pas autant les peines éternelles que celles de cette vie.

2° Seconde faute : Nous croyons toujours échapper plus facilement aux mains de Dieu qu'à celles des hommes.

3° Troisième faute : Nous nous faisons accroire que nous ferons pénitence quand nous voudrons, et qu'ainsi il n'y a rien à craindre.

[1] Putatis, quod hi Galilæi, præ omnibus Galilæis peccatores fuerint, quia talia passi sunt? Non, dico vobis, sed nisi pœnitentiam habueritis, omnes simul peribitis. *S. Luc.* XIII.

[2] Infrà.

PREMIER POINT.

PREMIÈRE FAUTE : NOUS NE CRAIGNONS PAS LES PEINES ÉTERNELLES, AUTANT QUE LES PEINES DE CETTE VIE.

Si la crainte que nous avons des peines temporelles et des châtiments que la justice a coutume d'infliger aux criminels est réglée et modérée, elle n'est pas mauvaise. Mais pour l'ordinaire, elle est si excessive, qu'il semble que nous ne craignons que les peines de cette vie, sans nous soucier de celles de l'autre; nous ne craignons que d'éviter les crimes, dont la justice humaine prend connaissance ; et certes nous ne craignons pas autant ceux qui sont réservés à la justice divine, comme si elle était plus légère, ou qu'elle ne fût pas autant à redouter. C'est ce que le Sage a remarqué, lorsqu'il dit que la plupart des hommes pèchent beaucoup plus librement devant Dieu que devant les hommes, parce qu'ils ne craignent point sa justice, et qu'ils n'en sont pas châtiés, comme ils le seraient par la justice humaine[1]. Mais c'est une erreur, dont Notre-Seigneur voulant nous retirer, prend occasion de ce qu'on lui rapporte que plusieurs Galiléens avaient été massacrés par le commandement de Pilate, dans le moment qu'ils faisaient leurs sacrifices[2]. Il fait alors remarquer que ceux qui avaient été si misérablement traités, n'étaient pourtant pas les plus grands pécheurs du monde ; mais qu'il y avait bien d'autres peines à craindre pour eux que ces peines temporelles qu'ils appréhendaient tant, et que certainement, s'ils ne se convertissaient pas, et ne faisaient pas pénitence, ils tomberaient dans un malheur éternel.

Et pour les confirmer plus fortement dans cette sainte crainte, et la leur apprendre par l'appréhension naturelle qu'ils avaient des malheurs de cette vie, il leur rappelle un autre fâcheux

[1] Etenim quia non profertur citò contra malos sententia, absque timore ullo, filii hominum perpetrant mala. *Eccli.* VIII.

[2] Aderant quidam ipso in tempore nuntiantes illi de Galilæis, quorum sanguinem Pilatus miscuit cum sacrificiis eorum. Et respondens dixit illis : putatis, etc.

accident, qui était arrivé depuis peu, quand la tour de Siloë s'écrasa et tomba sur dix-huit personnes, qui toutes périrent[1]. C'est ainsi que vous devez vous attendre à périr tous, leur disait-il, si vous ne changez de vie; et croyez que votre perte sera sans comparaison plus terrible, et d'autant plus redoutable, que ce ne sera pas seulement la perte du corps, ni pour un temps; mais qu'il y va de la perte de vos âmes pour une éternité. Parler ainsi, n'était-ce pas parler à propos; et n'était-ce pas déclarer en termes exprès et précis, que s'ils craignaient les jugements des hommes, et les peines qui peuvent leur arriver en cette vie, ils avaient grand tort de ne point craindre celles de l'autre, qui étaient bien plus à craindre, parce qu'en effet elles étaient plus certaines, plus affligeantes, et d'une plus longue durée.

Arrêtez-vous un peu à peser ces trois circonstances des peines éternelles, et voyez l'usage que vous pouvez faire de cette crainte, soit pour corriger maintenant en vous ou dans les autres cette faute, de craindre plus les hommes que Dieu, et les peines de cette vie que celle de l'autre; soit pour vous armer à l'avenir contre ces tentations fortes et puissantes, qui assaillent tellement un pauvre esprit, que tout ce qu'il peut faire alors avec la grâce de Dieu, c'est de dire qu'il ne veut pas se perdre, ni se damner, qu'il craint Dieu, qu'il craint le péché, qu'il perdra plutôt tout que de perdre sa grâce, et de se mettre en danger de son salut.

Ce n'est pas là le motif ordinaire qui porte les bonnes âmes à servir et à aimer Dieu; mais quelque bonnes qu'elles soient, elles peuvent devenir mauvaises: et quand le péril est si évident et si dangereux que si on n'était pénétré de cette crainte on périrait, oh pour Dieu! ne craignez point de vous en servir. Car il vaut mieux éviter le péché par cette crainte, que de suc-

[1] Sicut illi decem et octo supra quos cecidit turris in Siloe, et occidit eos. Putatis quia et ipsi debitores fuerint præter omnes homines habitantes in Jerusalem? Non dico vobis, sed si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.

comber, n'étant pas soutenu par cette crainte[1]. Craignez, craignez à bon escient, nous dit notre Jésus, craignez celui qui peut vous damner[2] ; mais montrez que vous le craignez, en craignant de l'offenser. O mon Dieu, il est vrai que j'aimerais mieux aimer que craindre votre justice ! Mais parce qu'on se fait aisément accroire qu'on aime, et qu'en réalité on n'aime pas, j'accepte de bon cœur la crainte qu'il vous plaît de nous donner, afin que si l'amour vient à me manquer, je ne manque pas pour cela de vous servir, demeurant dans votre crainte.

DEUXIÈME POINT.

SECONDE FAUTE : NOUS CROYONS TOUJOURS ÉCHAPPER PLUS FACILEMENT A LA JUSTICE DE DIEU QU'A CELLE DES HOMMES.

L'autre faute qu'on commet contre la justice de Dieu, c'est que, tout en croyant qu'elle est grande, et beaucoup plus sûre que celle des hommes, néanmoins on se persuade qu'on y échappera plus facilement qu'à la justice humaine; et cela parce que Dieu est bon, qu'il pardonne plus volontiers que les hommes, qu'il a compassion de nous, qu'il ne veut que notre salut, et ne se réjouit point de la perte des hommes, qu'il ne nous prêche que les miséricordes, que tant de pécheurs les ont éprouvées, et qu'il semble que ce serait faire tort à sa bonté d'en douter, après même que Jésus s'est donné pour nous, comme nous savons qu'il s'est donné. A quoi sert après cela de craindre, puisqu'il n'est Sauveur, que pour nous assurer de notre salut contre nos craintes[3].

Voilà ce qui perd des milliers d'âmes; or pour nous faire connaître la faute qu'on y fait, et le malheur qui est caché sous ces belles paroles, ce Dieu de bonté et ce Sauveur de nos âmes a voulu répéter par deux fois ces paroles épouvantables : Si

[1] Timor Domini velut gladius anceps est, omnem concupiscentiam pravam excidens. S. Ephrem.

[2] Ostendam, vobis quem timeatis timete eum qui postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam, ita dico vobis, hunc timete. *S. Luc.* XII.

[3] Sunt impii qui ita securi sunt, quasi justorum facta habeant. *Eccli.* VIII.

vous ne faites pénitence, il est aussi certain que vous périrez tous, qu'il est indubitable que ces gens, dont vous avez entendu parler ont péri, ou dans le massacre qui en a été fait, ou dans la ruine de la tour qui les a accablés[1].

On ne peut rien dire de plus frappant et de plus capable de nous retirer de l'erreur où nous sommes, que ces divines paroles, si on les médite sérieusement; et pour les méditer comme elles méritent, remarquez ces quatre mots : Le premier est, *nisi,* par lequel Notre-Seigneur nous déclare que la perte des pécheurs, s'ils ne font pénitence, est aussi infaillible, qu'il est certain que sans baptême il n'y a point de salut, car nous n'avons pour croire qu'on n'est sauvé qu'avec le baptême, que des paroles semblables à celles que Notre-Seigneur a prononcées, dans cette circonstance[2]. D'où l'on conclut que s'il n'y a point de salut sans baptême, il n'y en a point sans pénitence, parce qu'on a la même parole de Jésus tant pour l'un que pour l'autre, et l'Eglise l'a ainsi également entendu pour ces deux Sacrements, entre lesquels s'il y a de la différence, c'est que le baptême d'eau peut être suppléé par le martyre, qui est un baptême de sang, et par le désir qui est un baptême du Saint-Esprit; tandis que l'on ne saurait suppléer à l'entier défaut de la pénitence par nul autre sacrement, ni remède quelconque. Mais qu'est-ce qu'on entend par pénitence?

C'est le second mot qu'il nous faut considérer. Ce n'est pas simplement se macérer par des jeûnes ou des disciplines, mais c'est proprement quitter le péché, non pas pour un ou deux jours, mais pour toujours; c'est changer tellement de conduite dans ce qui n'est pas approuvé de Dieu, qu'on ne veuille plus y retomber[3]. Si l'on disait d'un païen, d'un juif, d'un héré-

[1] Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis. Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.

[2] Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei. *S. Joan.* III.

[3] Pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati et amor Dei, quando sic pœnites ut tibi amarum sapiat in animo quod ante dulce fuit in vita. S. Aug., serm. IX.

tique, qu'ils se sont convertis; on entendrait par là, qu'ils n'auraient plus d'attachement à leurs erreurs et à leurs faussetés, et qu'ils en ont abjuré l'état et la profession; de même un pécheur après sa conversion doit se comporter envers le péché, de telle sorte qu'il ne consente pas plus à y retourner, qu'un juif converti ne consentirait à revenir au judaïsme, et l'hérétique à l'hérésie qu'il a quittée. C'est faire pénitence de quitter ainsi son péché, et c'est ce que peu de personnes font, c'est ce que peut-être vous n'avez pas encore fait, et c'est ce qui doit vous donner un grand sujet de craindre; puisqu'autrement vous ne sauriez éviter les mains de Dieu[1]. Notre-Seigneur ajoute pour troisième parole, que nous avons à considérer, que c'est universellement pour tous que la perte de l'âme est à craindre, sans qu'il puisse se trouver un seul pécheur qui ne doive être châtié, s'il ne fait pénitence[2]. On trouvera bien des pécheurs à qui on a pardonné; mais c'est qu'ils se sont convertis; car il n'est pas dit absolument qu'on ne pardonne point, mais qu'on ne pardonne qu'à condition de faire pénitence; condition qui est si généralement nécessaire pour toutes sortes de pécheurs, et pour toutes sortes de péchés, qu'il n'est pas plus vrai que ceux qui sont déjà perdus le sont assurément, qu'il n'est certain que ceux qui ne feront pas pénitence seront infailliblement condamnés et perdus[3].

C'est ce que porte la quatrième parole, *similiter*, qui veut dire que, de même que ces personnes avaient été massacrées et écrasées, et qu'on n'en doutait pas, ainsi on devait être certain que tous les pécheurs périraient malheureusement, sans que pas un n'échappât, s'ils mouraient dans leur péché. Eh bien, mon âme, n'y a-t-il pas lieu de craindre, si nous croyons tant soit peu que c'est un Dieu qui parle, et qu'il est impossible

[1] Si pœnitentiam non egerimus, incidemus in manus Domini, et non in manus hominum. *Eccli.* II, *Hebr.* X.

[2] Omnes peribitis.

[3] Nec quemquam putes ab errore ad veritatem, vel a quocumque seu magno, seu parvo peccato ad correctionem sine pœnitentia posse transire. S. Aug., ep. XLVIII.

qu'il arrive autrement qu'il ne parle? Mais mon Dieu, où est donc votre bonté, si votre justice est si exacte, et que fera votre miséricorde, si la justice entreprend ainsi de châtier tous les pécheurs? Mon fils, l'une et l'autre s'accordent très-bien ensemble; car la justice ne sévit jamais, sans que la miséricorde n'ait précédé, pour t'empêcher de pécher, ou pour te relever, après être tombé [1]. Mais quand on renvoie la bonté et la miséricorde, sans vouloir se convertir, n'est-il pas raisonnable que la justice prenne la place, et qu'elle s'assujettisse ce pécheur qui n'a pas voulu se rendre à la bonté?

TROISIÈME POINT.

TROISIÈME FAUTE ; NOUS NOUS FAISONS ACCROIRE QUE NOUS FERONS PÉNITENCE QUAND NOUS VOUDRONS, ET QU'AINSI IL N'Y A RIEN A CRAINDRE.

Mais puisqu'il n'est question que de faire pénitence et de quitter son péché, nous le quitterons à loisir, et quand nous voudrons, disent les pécheurs en eux-mêmes; ainsi nous n'avons pas autant sujet de craindre, qu'on cherche à nous le persuader. C'est la troisième faute, dont la justice divine se tient offensée, parce qu'elle est méprisée, sous ce prétexte de pénitence et de confession, qu'on se promet de faire à loisir et à discrétion; et pendant ce temps on continue de vivre dans le péché, et on présume pouvoir en sortir quand on le voudra. O malheureuse présomption, qui couvre toute la terre de sa malignité [2]! C'est pour y remédier que Notre-Seigneur ajouta au discours précédent la parabole d'un figuier, qui étant cultivé soigneusement par son maître ne portait point de fruit; après trois ou quatre ans le maître l'ayant visité, commanda qu'on y mît la cognée, qu'on l'abattît, et qu'il fît place à un autre qui serait plus fertile [3].

[1] Omnis misericordia faciet locum unicuique secundum merita operum suorum. *Eccli.* XVI.

[2] O præsumptio nequissima unde creata es cooperire aridam malitia et dolositate illus! *Eccli.* XXXVII.

[3] Dicebat autem et hanc similitudinem : arborem fici habebat quidam plantatam in vinea sua, et venit quærens fructum in illa, et non invenit. Dixit au-

On ne pouvait rien dire de plus à propos sur ce sujet, ni qui fût plus capable de remédier à cette dangereuse présomption, qui fait que la personne se promet de faire pénitence, et de quitter son péché, quand bon lui semblera. Car premièrement, vous apprenez par la considération de cet arbre, qui n'est planté et cultivé que pour apporter du fruit, et qui n'est abattu que pour n'en avoir pas porté, qu'il ne suffit pas simplement de quitter le péché, ou de ne plus faire du mal ; mais qu'il faut faire du bien et porter du fruit, chacun selon son état et sa condition, comme le figuier porte des figues, l'abricotier des abricots, et ainsi des autres arbres. De même le séculier, l'ecclésiastique, le religieux, le prélat, et celui qui reçoit beaucoup de grâces, doivent porter du fruit à proportion des moyens qu'ils en ont, et rendre à Dieu des fruits conformes à leur vocation; autrement il en prendra connaissance, et il châtiera le paresseux qui n'a pas profité des grâces et des talents. Et après cela, il sera encore assez présomptueux pour s'assurer de son salut, et ne rien craindre... Mon âme, prenons-y garde, et voyons si nous avons l'humilité, la dévotion, et les autres vertus, qui sont les fruits qu'on attend de notre état, et de notre condition.

Mais parce que c'est en différant de mieux faire qu'on témoigne sa présomption, et qu'on se promet toujours qu'on en aura le moyen quand on voudra, écoutez ce qu'on dit à ce propos de cet arbre, c'est-à-dire de vous, si vous ne portez en vérité les fruits qu'on en attend. *Il y a déjà trois ans que je viens à ce figuier, et je n'y trouve jamais rien : pourquoi occupe-t-il inutilement la terre? qu'on le coupe, et qu'il n'en soit plus parlé.* Comme si on vous disait : Vous qui présumez de vivre de longues années, et qui vous promettez autant de grâces que de vie,

tem ad cultorem vineæ : Ecce anni tres sunt ex quo venio quærens fructum in ficulnea hac, et non invenio, succide ergo illam : ut quid etiam terram occupat? At ille respondens dicit illi : Domine, dimitte illam et hoc anno, usque dum fodiam circa illam et mittam stercora, et si quidem fecerit fructum : sin autem, in futurum succides eam.

sachez que vous vous trompez, et que la justice qui connaît votre présomption, commence à la châtier dès cette vie, en abrégeant vos jours, et en vous refusant des grâces qui ne vous eussent pas manqué, si vous n'eussiez manqué le premier à celles qui vous étaient données[1]. Que direz-vous après cela, que deviendrez-vous, à qui recourrez-vous?... Aux saints, à votre ange gardien, à la sainte Vierge?... C'est très-bien, mais pour combien de temps pensez-vous qu'on suspende l'arrêt de votre condamnation? Voilà qu'on donne encore un an à ce figuier, sur la prière du vigneron, pour éprouver sa fécondité; et c'est ce qui vous a déjà été accordé, par l'entremise de quelque saint qui a prié pour vous. Car vous méritiez depuis longtemps d'être abandonné, et on vous a attendu jusqu'à cette heure, pour vous donner encore la grâce de méditer ceci; mais si vous n'en profitez pas, soyez certain que temps prolongé n'aura servi qu'à la justice, pour vous préparer de plus grands châtiments[2].

Et ne pensez pas vous mettre à couvert, en pensant que vous n'êtes pas des plus méchants; car c'est assez que vous soyez méchant, et que même vous ne soyez pas aussi bon que vous devez l'être dans votre état, selon les grâces que vous avez reçues. Comme cet arbre qui n'avait de défaut que de ne point porter de fruit; ainsi quand vous n'auriez d'autre sujet de craindre, que de n'avoir pas les vertus au degré qu'il faudrait les avoir, pour répondre à la grâce qui y a travaillé, ce serait un sujet suffisant; et si vous ajoutez à ce défaut de vertus vos imperfections et vos péchés, comment pourrez-vous vous sauver de ces reproches et de tous ces malheurs?... C'est sur quoi vous devez vous résoudre, et conclure qu'il faut décidément craindre la justice de Dieu plus que celle des hommes, parce qu'elle est plus à craindre; elle est plus infaillible, si on ne fait pénitence, et si vous ne commencez dès maintenant à la faire, la justice

[1] In quo propheta mihi legis, quia promisit correcto indulgentiam, non mihi legis, quia promissit tibi Deus longam vitam. S. Aug. *in Joan.* tr. XXXIII.

[2] Districtius in ultimis Judex, impensa argumenta misericordiæ convertit ad pœnam. S. Greg.

Qui non facit fructum, alterius locum occupat. Idem.

commencera à vous châtier. Les quatre ans sont passés ou peu s'en faut, et s'il y en a qui ont eu plus de temps pour se reconnaître, il y en a aussi qui en ont moins eu, et qui se sont perdus en en attendant davantage [1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Première faute contre la justice de Dieu; on ne la craint pas autant que celle des hommes.

Comme on vint rapporter à Notre-Seigneur le malheur, qui était arrivé à quelques Galiléens, que Pilate avait fait mourir lorsqu'ils faisaient leurs sacrifices : Eh bien, leur dit-il, vous pensez que ce sont les plus misérables du monde, et que c'est le plus grand mal qui puisse vous arriver de périr ainsi. Non, non, ne le pensez pas, il y a bien d'autres maux que ceux-là, et si vous ne faites pénitence, vous tomberez infailliblement dans des malheurs qui sont bien plus à craindre.

C'est comme s'il leur eût dit, que s'ils craignaient les maux temporels, ils devaient apprendre à craindre les éternels; et comme la première faute que nous commettons contre la justice de Dieu, c'est de ne pas la redouter autant que celle des hommes, nous corrigeons ce défaut en méditant sérieusement ces trois circonstances, qui rendent la justice divine incomparablement plus redoutable que la justice humaine; ses châtiments sont plus infaillibles, plus terribles et plus longs. N'est-il pas vrai? mais craignez-vous autant l'une que l'autre?... S'il y avait un feu allumé devant vous pour une parole oiseuse, comme il y en a dans le purgatoire, ne craindriez-vous point davantage?... Et si maintenant vous n'êtes pas en danger de commettre un péché mortel, pensez-vous qu'il n'arrive pas des occasions d'y tomber, si la crainte de Dieu ne venait au secours? Ne la perdez donc pas, de peur de vous perdre; car quand même on la quitterait pour faire place à l'amour, on ne doit pas tellement la quitter qu'on ne puisse la reprendre, si l'amour qui est fort inconstant, venait à nous quitter.

[1] Ne differas de die in diem, subitò enim veniet ira illius. *Eccli.* v.

DEUXIÈME POINT.

Deuxième faute ; on croit échapper plutôt à la justice de Dieu qu'à celle des hommes.

Mais quoi! n'est-il pas vrai que Dieu est si bon qu'il ne demande qu'à pardonner, et qu'à nous faire ressentir les effets de sa miséricorde plutôt que ceux de sa justice? Cela est vrai, convertissez-vous présentement, vous en verrez l'effet; mais si vous persistez dans votre péché, et que sous prétexte de la bonté de Dieu, vous ne craigniez point sa justice, c'est une seconde faute que vous faites, et un abus qui trompe tout le monde. Notre-Seigneur veut vous en retirer, en vous assurant que si vous ne faites pénitence, vous périrez aussi malheureusement que ces gens qui ont été massacrés, ou accablés sous les ruines de la tour de Siloë. Pas un n'a échappé, et pas un seul pécheur ne pourra se sauver qu'il n'ait fait pénitence, c'est-à-dire, qui ne se soit aussi véritablement converti de son péché, qu'un païen se convertirait de son infidélité, un hérétique de son erreur, et un juif du judaïsme. Il serait plutôt sauvé sans baptême que sans pénitence; car le martyre et le désir de recevoir le baptême peuvent y suppléer, mais il n'y a ni baptême, ni martyre, ni quoi que ce soit qui supplée à la pénitence, et qui empêche qu'un pécheur ne tombe dans les mains du Dieu vivant, et ne ressente tôt ou tard combien il est épouvantable de tomber en ses mains.

TROISIÈME POINT.

Troisième faute ; on se promet du temps pour faire pénitence.

On dira peut-être encore qu'on prendra son temps pour se reconnaître et pour faire pénitence, et qu'ainsi, tôt ou tard, on évitera la rigueur de la justice; mais qui vous a promis ce temps dont vous vous assurez? Montrez-moi que vous vivrez demain, ou que vous aurez certainement la grâce de faire, quand vous le voudrez, ce que vous pouvez maintenant si vous le voulez. La parabole de figuier, que Notre-Seigneur ajoute à son discours, vous démentira, et vous désabusera de votre présomption, si vous la considérez comme elle le mérite; car vous y verrez qu'il faut faire de dignes fruits de pénitence, et qu'autrement on ne parle que de couper cet arbre, c'est-à-dire, que de vous abréger la vie, ou de retirer les grâces, sans lesquelles la vie ne vous sert qu'à être plus grand pécheur, et plus digne de châtiment.

SAMEDI.

IL FAUT PRÉFÉRER LA GRACE ET LA VRAIE RAISON A LA PASSION ET AUX FAUSSES APPARENCES DE LA RAISON.

SUR LE MIRACLE D'UNE FEMME COURBÉE, ET SUR LA REPONSE QUE FIT NOTRE-SEIGNEUR AU PRINCE DE LA SYNAGOGUE, QUI S'INDIGNAIT MAL A PROPOS DE CE MIRACLE.

Hypocrites que vous êtes, ne tirez-vous pas de l'étable les animaux, et ne les menez-vous pas à l'abreuvoir le jour du sabbat, aussi bien que les autres jours. Pourquoi donc trouvez-vous mauvais, que j'aie fait du bien en ce jour de sabbat à cette pauvre femme, qui était incommodée par la malice de Satan, et qui est aussi bien fille d'Abraham que vous tous [1].

Le Sujet et la Fin de la méditation seront de nous faire reconnaître que nous sommes aussi courbés en bas, selon les inclinations de notre nature corrompue, comme était cette femme, et que nous employons de fausses apparences de raison, comme ce prince de la Synagogue, pour nous entretenir dans la bassesse de nos affections. Mais la grâce de Jésus vient nous relever et nous perfectionner, et il faut se servir de la véritable raison, pour faire valoir la grâce au-dessus de la nature, de même que Notre-Seigneur apporta une solide raison, pour confondre le mauvais raisonnement de ses ennemis.

La Forme est en ces trois points :

1° Bassesse de nos inclinations représentées par cette femme courbée.

2° Mauvaises raisons qu'on allégue souvent, pour se maintenir dans ses passions.

3° Raisons solides que nous devons avoir, pour préférer la grâce à la nature.

[1] Hypocritæ, unusquisque vestrum sabbato non soluit bovem suum aut asinum a præsepio, et ducit adaquare? Hanc autem filiam Abrahæ quam alligavit Satanas, ecce decem et octo annis, non oportuit solvi a vinculo isto, die sabbati. *S. Luc.* XIII.

PREMIER POINT.

BASSESSE DE NOS INCLINATIONS REPRÉSENTÉE PAR CETTE FEMME COURBÉE.

Notre Sauveur entrant dans la synagogue un jour de sabbat prêcha, et après sa prédication, voyant une pauvre femme, qui était affligée depuis dix-huit ans d'une indisposition, qui la rendait tellement courbée contre terre, qu'elle ne pouvait lever les yeux vers le Ciel, il l'appelle à lui, la touche de ses mains et lui parlant avec toute la douceur possible : Femme, lui dit-il, vous voilà guérie de votre infirmité. En effet, elle se leva toute droite aussitôt, et loua Dieu du miracle qui s'était fait en sa personne[1]. Oh ! combien y a-t-il d'âmes, qui sont affligées d'une maladie semblable à celle du corps de cette pauvre femme, c'est-à-dire que le démon a tellement abaissées du côté de la terre, qu'elles ne sauraient plus se relever pour regarder le ciel ! Hélas, disait l'Apôtre, il n'y a que trop parmi les chrétiens de ces personnes, dont je vous ai parlé autrefois, et dont je ne saurais plus vous parler que les larmes aux yeux, lesquelles ne considèrent que ce qu'il y a de terrestre et de passager en cette vie[2].

Pleurez ce malheur pour la multitude de ceux qui y sont tombés, et pour votre considération particulière, puisque vous y êtes engagé aussi bien que les autres ! Hélas, disait un prophète dans cette pensée, il semble que tous les hommes se soient résolus de tenir toujours leurs yeux tournés du côté de la terre[3] ! Et un autre faisant ses plaintes sur le même sujet : Ils ont perverti tous leurs sens, dit-il, ils ont détourné les yeux pour n'être point obligés de regarder le ciel, et de se souvenir des jugements de Dieu. N'est-ce pas ce qui se fait ordinaire-

[1] Erat autem docens in Synagoga eorum, Sabbatis. Et ecce mulier quæ habebat Spiritum infirmitatis, annis decem et octo, et erat inclinata nec omninò poterat sursum aspicere. Quam cum vidisset Jesus, vocavit eam ad se, et ait illi : Mulier dimissa es ab infirmitate tua. Et imposuit illi manus, et confestim erecta est, et glorificabat Deum. *S. Luc.* XIII.

[2] Multi ambulant quos sæpe dicebam vobis, nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi quorum Deus venter est, qui terrena sapiunt.

[3] Oculos suos statuerunt declinare in terram. *Psal.* XVI.

ment, lorsqu'il s'agit de faire quelque choix, ou de prendre quelque résolution digne d'une âme qui n'est faite que pour le Ciel? Car au lieu de s'y porter et d'en prendre les moyens, elle ne regarde que la terre, que les intérêts de cette vie, que les inclinations et les mouvements naturels de sa passion, et ainsi elle se trouve plus tôt dans la possession,et dans la jouissance du faux bien que lui a présenté sa passion, qu'elle n'a pensé s'il était raisonnable de s'y laisser aller.

Oh ! qu'un païen me fait de honte, quand il me dit ! âme toute courbée vers la terre, et vide des pensées du Ciel, dont tu devrais être remplie[1]?... Mon doux Jésus, ayez compassion de cette pauvre âme, et puisque c'est votre ennemi qui nous a fait tomber dans ce malheur, relevez-la, s'il vous plaît, et dites-lui qu'elle est guérie ; car si vous le dites absolument, elle le sera.

DEUXIÈME POINT.

MAUVAISES RAISONS QU'ON ALLÉGUE SOUVENT POUR SE MAINTENIR DANS SES PASSIONS

Celui qui présidait à la Synagogue voyant ce miracle, et entendant que tous les assistants donnaient des louanges à Jésus qui l'avait fait, en fut tellement touché d'envie, que ne pouvant s'empêcher de la témoigner publiquement, il fit ce qu'il put pour décrier cette belle action auprès de ceux, qui en ayant été les témoins, la louaient comme elle le méritait. Et pour couvrir sa malice d'un prétexte de religion, il dit qu'il serait lui-même le premier à approuver cette action, si elle eût été faite un jour ouvrier ; mais qu'il trouvait à redire, de ce qu'on n'avait point respecté le jour du sabbat, où il était défendu de travailler[2].

Voilà comment nous nous laissons aller à nos passions, et, ce qui est encore plus dangereux, voilà comment nous les flattons

[1] O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes ! Prop.

[2] Respondens autem Archisynagogus, indignans quia Sabbato curasset Jesus, dicebat turbæ : Sex dies sunt in quibus oportet operari ; in his ergo venite et curamini, non in die Sabbati. *S. Luc. ibid.*

Peccatum peccato addit qui culpæ quam fecit,patrocinia defensionis adjungit. S. Greg.

par l'apparence de quelque raison, ou même d'une vertu; parce qu'autrement nous les trouverions si mauvaises, qu'il nous serait impossible de les souffrir. Nous prenons notre envie pour du zèle, notre avarice pour de la prudence, notre concupiscence pour de la charité, notre paresse pour de la maturité, notre colère pour du courage, et notre orgueil pour de la magnanimité. De sorte que, quand notre vice est plus manifeste, c'est alors qu'il nous est plus caché; qu'au lieu d'en rougir, nous nous en glorifions, et qu'au lieu de nous en corriger, nous nous y entretenons davantage : nous nous courbons tellement dans ces malheureuses habitudes, que nous ne saurions lever les yeux pour reconnaître notre mal, et nous en sommes tellement oppressés, que nous devenons presque incurables[1].

Oh ! la dangereuse maladie, qui nous fait croire que nous sommes mieux portants alors que nous sommes plus malades ! Oh ! la dangereuse passion, qui après avoir triomphé de la raison, contraint la raison d'approuver sa tyrannie ! Oh ! le triste désordre, qui renverse tout l'homme, mettant sa raison au dessous de son appétit, et le réduisant dans un si misérable état, que ses pensées qui devraient être tout au ciel, ne savent plus que ramper sur la terre?... O mon Dieu, si ma malice me fait pécher, qu'au moins votre bonté m'empêche de me flatter dans mon péché, de peur qu'en voulant paraître avoir droit dans ce que je ferai contre la raison, je devienne de plus en plus déraisonnable, et je me mette en état, de ne point mériter mon pardon.

TROISIÈME POINT.

SOLIDES RAISONS DE PRÉFÉRER LA GRACE A LA NATURE.

Jésus voulut convaincre par sa grâce et par la vraie raison cet homme, qui ne le combattait qu'avec passion et avec de mauvaises raisons. Il s'adresse donc à lui, et lui demande s'il ne croit pas qu'il fût permis de délier, de faire paître et d'abreuver les animaux, le jour du sabbat, et si quelque animal était tombé

[1] Non te justifices ante Deum, quoniam agnitor cordis ipse est. *Eccli.* VII.

dans une fosse en ce jour de repos, s'il se ferait scrupule de mettre la main pour le retirer de ce danger[1]. Il fut contraint d'avouer dans son cœur, que la loi n'entendait point défendre ces œuvres manuelles, qui sont de nécessité. Sur quoi Jésus continuant : Eh bien, disait-il, cette pauvre femme était dans un plus grand danger que ne seraient ces animaux; et comme elle est une créature bien plus noble et plus relevée, ne voyez-vous pas qu'elle mérite davantage d'être assistée et secourue? Reconnaissez donc qu'on ne saurait blâmer raisonnablement l'action que je viens de faire, à moins que vous ne vouliez vous persuader qu'un animal est plus qu'un homme.

Cette raison convainquit si fortement ce calomniateur, et tous les autres ennemis de Notre-Seigneur, qu'il ne leur resta que de la confusion dans l'âme, et de la rougeur sur le visage, comme à des personnes qui ont été surprises dans un mensonge manifeste[2]. Pour ceux qui avaient été les admirateurs aussi bien que les témoins de ce miracle, ils furent tellement satisfaits de ce bon raisonnement, qu'ils en témoignèrent une joie extraordinaire, et redoublèrent leur affection et leur dévotion envers cet homme-Dieu, qui joignait si parfaitement bien la raison avec la grâce.

Voilà comment il faut employer de bonnes raisons pour défendre la vertu, plutôt que de s'arrêter à des apparences pour excuser son vice. Si Jésus était auprès de vous, et qu'il vous raisonnât comme ce prince de la synagogue, renversant vos faux discours par de véritables raisons, n'est-il pas vrai que vous y acquiesceriez, ou alors vous ne croiriez pas que ce fût la vérité qui vous parlât? Eh bien? n'est-il pas tout proche et au-dedans de vous, pour vous redresser et vous instruire, si la passion vous transporte, afin d'empêcher que la raison ne suive la passion? N'entendez-vous pas, au milieu du bruit de cette émotion qui vous agite, une voix qui vous crie au fond du cœur : Retiens-

[1] Respondens autem ad illum Dominus, dixit Hypocritæ, etc. *Infra.*

[2] Erubescebant omnes adversarii jeius, et omnis populus gaudebat in universis quæ gloriose fiebant ab eo.

toi. Ne voyez-vous point, parmi les ténèbres de cette passion, une lumière qui vous fait voir que la fin de tout ce trouble n'aboutira qu'au regret de vous être laissé troubler et transporter [1]? Or sachez que c'est votre Jésus, qui parle, qui vous éclaire, et que si vous ne le rebutez pas entièrement, il ne cessera pas de vous représenter les vérités de son Evangile, que vous considérez tous les jours, afin de battre et de convaincre la passion, ou la mauvaise raison qui la soutient. Car s'il est présent dans votre méditation, pour vous le faire connaître et aimer, il ne s'absente pas de votre action, pour vous faire pratiquer ce que vous n'avez considéré, qu'afin de vous y conformer dans vos actions [2].

Il est vrai que la passion ne donne pas souvent le loisir à la liberté, à la grâce et à la vraie raison de lui parler; mais s'il en est ainsi, comment oserez-vous vous défendre par quelque raison, puisque vous avouez que la passion n'entend point de raison? Tenez-vous pour le moins neutre, lorsque vous serez le plus ému [3], et rapportez-vous-en à un autre qui vous parlera sans passion, ou à vous-même quand vous serez à vous; mais de dire qu'on n'entend point de raison au temps de la passion, et se servir de ce discours comme d'excuse et de raison, pour demeurer dans cette passion, c'est s'accuser et se condamner soi-même; car si on n'entend point de raison, pourquoi voulez-vous vous faire accroire que cette excuse, que vous alléguez, puisse passer pour une bonne raison? Ne voyez-vous pas la tromperie manifeste de la nature dépravée, qui ne demande qu'à se conserver dans sa dépravation et dans son libertinage? Et parce qu'elle est fortement combattue par la grâce et par les vérités de l'Evangile, qui sont autant de raisons surnaturelles, elle en cherche où elle peut en trouver, et n'en pouvant trouver

[1] Voici ce que dit votre bien-aimé : Je suis votre salut, votre paix et votre vie. Tenez-vous avec moi et vous trouverez la paix; laissez là tout ce qui passe, cherchez ce qui est éternel. *Imitat.*, liv. III, c. 1.

[2] Ego ipse qui loquebar, ecce adsum. *Isa.* LII.

[3] Audi tacens, et pro reverentia accedet tibi bona gratia. Loquere in tua causa vix; audi tacens simul et quærens. *Eccli.* LII.

que de fausses et apparentes, elle s'en couvre et s'en défend le mieux qu'elle peut ; mais elle ne peut rien contre la vérité [1].

Prenez-y garde, et faites de trois choses l'une : ou ne vous laissez jamais aller à une passion déréglée, ou ne permettez pas à votre raison de discourir en ce temps-là, pour défendre le sujet qui émeut la passion, ou enfin s'il faut entendre quelque raison, écoutez plutôt celles que vous avez apprises au temps de votre méditation, que celles qui vous parlent au contraire, quand le cœur est ému. Lisez un livre de piété, prenez votre livre de méditations, regardez le crucifix, visitez le saint Sacrement, parlez à un homme de Dieu. C'est là que vous entendrez les raisons du ciel et de Jésus-Christ, qui vous diront qu'il n'y a point de raison contre la raison, ni de vérité contre la vérité [2] : et si c'est la raison et la vérité, qu'il faut vivre en esprit et par grâce, plutôt que par nature et selon la chair et l'humeur déréglée, tout ce qui s'oppose à cette vérité ne peut être que faux et que mensonge. Si on ne voit pas cette vérité, il faut la croire et s'y comporter comme dans un article de foi ; car tant que nous aurons la foi, nous aurons cette vérité, qui l'accompagne : Qu'il est très-raisonnable de croire un article de foi, quoiqu'on ne sache point d'autre raison particulière pour le croire, que parce que c'est un article de foi ; puis qu'étant tel, il y a suffisamment de raisons pour le croire, sans aucun doute. O mon Jésus, je vous demande pardon d'avoir si peu respecté vos paroles et vos pensées, en y opposant les miennes. Vous êtes la première raison, et la première vérité qui sert tellement de règle et de mesure à toutes les autres, que tout ce qui s'éloigne de vous s'éloigne autant de la raison et de la vérité.

[1] Non enim possumus aliquid adversùs veritatem. I *Cor.* XIII.

[2] Vir impius procaciter obfirmat vultum suum : qui autem rectus est, corrigit viam suam. Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. *Prov.* XXI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Bassesse de nos inclinations naturelles, représentée dans cette femme courbée.

Considérez tellement cette pauvre femme courbée vers la terre, que vous vous regardiez en sa personne. Voyez comment au lieu de porter vos pensées, vos désirs et toutes vos affections vers le ciel, d'où vous êtes, et où vous devez aspirer, vous ne pensez qu'à la terre, aux nouvelles du monde, aux intérêts, aux plaisirs qui sont toutes choses basses, terrestres et indignes de votre origine. Un Payen l'a connu, mais il n'a pas eu la grâce pour s'en relever, comme elle vous est présentée, si vous voulez vous en servir. Je le veux, mon Dieu, commandez à cette âme de se relever, comme à cette femme courbée, et faites qu'elle vous obéisse aussi parfaitement comme elle a obéi.

DEUXIÈME POINT.

Mauvaises raisons par lesquelles on défend la nature.

Le mal est, qu'étant ainsi enclins et portés aux choses de la terre, nous excusons nos inclinations, et agissant contre la raison, nous cherchons des raisons pour justifier nos actions, comme si la raison pouvait se combattre elle-même. C'est ainsi que le prince de la synagogue, qui se fâcha du miracle que Jésus venait de faire, voulut faire passer son indignation pour du zèle, et fortifier sa passion déréglée par cette apparente raison, qui s'oppose aux sentiments et aux œuvres de Dieu. Peut-il y avoir de la raison là où l'ordre est renversé ? et n'est-ce pas là l'ordre que, comme la passion doit être soumise à la raison, de même la raison soit soumise à son Dieu? Apprends donc, mon âme, une bonne fois, que si la nature s'oppose à Dieu, il n'y a point de raison qui l'excuse, car il n'y a point de raison contre Dieu.

TROISIÈME POINT.

Bonnes raisons de préférer la grâce à la nature.

Qu'il vaudrait bien mieux se servir de tant de bonnes raisons que l'Evangile nous fournit, et que nos méditations nous rappellent tous les jours, pour maintenir cet ordre divin qui met la grâce autant au-dessus de la raison naturelle, que la raison est au-dessus de la passion ! C'est ainsi que Notre-Seigneur voulut se servir de ce puissant raisonnement

contre le discours impertinent de celui qui avait osé avancer : Qu'il ne fallait point faire de miracle un jour de fête. Voyons, lui dit-il, si un animal était tombé un jour de sabbat dans un précipice, ne le retireriez-vous pas le même jour? Et une créature raisonnable n'est-elle pas plus qu'un animal? N'ai-je donc pas bien fait de secourir cette pauvre femme, qui n'était pas dans un moindre danger, que serait une bête dans quelque précipice?

Il n'y eut rien à répondre à ce discours ; et c'est ainsi que vous feriez taire tous vos faux raisonnements, si vous vouliez écouter ce même Jésus qui vous parle au fond du cœur, et si vous vouliez vous servir de ces vérités, qui vous assureront toujours, qu'autant que l'Evangile sera éternel et immuable, il faut que la nature cède à la grâce, la chair à l'esprit, la raison à la foi, la terre au ciel, le temps à l'éternité, et le monde à Jésus-Christ.

AVIS

AU SUJET DES MÉDITATIONS QUI SUIVENT JUSQU'AU TEMPS DE L'AVENT, SELON L'ORDRE QUE GARDE L'EGLISE DANS SON OFFICE.

Il est à remarquer que depuis le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte jusqu'à l'Avent, il peut y avoir plus ou moins de dimanches et de semaines, suivant que la fête de Pâques aura été plus ou moins avancée. Il arrivera donc quelquefois qu'il y aura encore cinq dimanches et autant de semaines ; dans ce cas, vous trouverez ici autant de méditations qu'il en sera besoin. Mais aussi, parce qu'il arrive plus souvent qu'il y a moins de temps, c'est en ce dimanche qu'il faut prévoir combien il reste de semaines jusqu'à l'Avent, et s'il ne reste qu'une semaine, laissez les quatre suivantes, et prenez aujourd'hui pour votre méditation, celle qui est au XXVIII^e^ *dimanche, et les suivantes pour la semaine. S'il en reste deux, prenez le* XXVII^e^ *dimanche avec les suivantes de la semaine, laissant les autres de côté. S'il en reste trois, prenez au* XXVI^e^ *dimanche. S'il en reste quatre, prenez le* XXV^e^ *avec sa semaine, sans vous arrêter à celle qui précède. Enfin, s'il en reste cinq, prenez ce dimanche, qu'il ne faut quitter que, quand il y aura moins de cinq semaines; et ainsi faut-il entendre des autres dimanches et semaines, qui diminuent depuis ce jour jusqu'au commencement de l'Avent, qui est toujours le plus proche de la fête de saint André.*

VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(S'IL RESTE ENCORE CINQ SEMAINES JUSQU'A L'AVENT.)

DU LÉPREUX GUÉRI PAR NOTRE-SEIGNEUR.

SUR L'EVANGILE DU JOUR, QUI SERT AUSSI POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE.

Seigneur vous pouvez me guérir si vous le voulez : Je le veux, soyez guéri [1].

Le Sujet de la méditation est sur l'Evangile du jour, qui comprend la guérison d'un lépreux et d'un paralytique serviteur d'un Centenier ; mais nous nous arrêterons aujourd'hui seulement à la guérison du lépreux, réservant l'autre pour une autre méditation.

La Fin est de reconnaître que l'orgueil est une sorte de lèpre spirituelle, dont la guérison est un bien que Notre-Seigneur désire vivement nous procurer, et que nous refusons opiniâtrement.

La Forme est en ces trois points :

1° L'orgueil est une espèce de lèpre.

2° Notre-Seigneur désire ardemment nous en guérir.

3° Nous fuyons notre guérison autant qu'il la désire.

PREMIER POINT.

L'ORGUEIL EST UNE ESPÈCE DE LÈPRE.

Ecoutez la parole du Sage : *Quiconque élève orgueilleusement son cœur, est immonde* [2]. Saint Grégoire conclut de là, que l'orgueil est un mal, qui a les impuretés de la lèpre [3]. En voici les ressemblances.

Premièrement, le lépreux est insensible à son mal, quoiqu'il soit extrême ; et l'orgueil est un mal aussi dangereux que difficile à connaître. Qui eût dit qu'une légère vanité qui porta David

[1] Domine si vis potes me mundare : et extendens Jesus manum, tetigit eum dicens : Volo; mundare. *S. Matth.* VIII, 2 et sqq.

[2] *Eccli.* X, *secundum antiquam versionem.*

[3] Audiant omnes : Immundus est apud Deum omnis, qui exaltat cor suum. D. Greg. XXIII. *Mor.* XVIII ex *Eccli.* X.

à faire le recensement de son peuple [1], ou Ezéchias à faire voir les richesses du temple [2], eût mérité de si rigoureux châtiments? Ah pauvre lépreux! vous ne sentez pas votre mal.

Secondement, l'haleine du lépreux est forte et mauvaise; et l'Ecriture dit en termes exprès, que le cœur enflé de vanité exhale des vapeurs aussi insupportables que celles qui sortent d'un estomac malade [3]. Cela veut dire que la vanité est extrêmement odieuse devant Dieu et les hommes [4], et vous osez bien néanmoins approcher des autels et de la table des saints, avec ce cœur et cette bouche infectés par l'orgueil.

Troisièmement, la lèpre est un mal contagieux: c'est pourquoi les lépreux étaient anciennement séparés du commerce des hommes. L'orgueil se répand aisément et passe par contagion dans les esprits [5]; de là vient la corruption générale du monde. Si on ne voyait les hommes du monde parler avantageusement de leur mérite, pour le faire valoir, si on ne redoutait pas leur jugement, et ce maudit: *Que dira-t-on*? Si les maximes de l'humilité chrétienne n'étaient pas décriées par tant d'exemples scandaleux, plusieurs feraient paraître plus de modestie; mais il faut tenir son rang comme les autres; il ne faut pas donner au monde sujet de rire et de se moquer de vous; que dirait-on? Voilà le poison des meilleures âmes; et si vous faites réflexion sur vous, vous verrez que vous êtes passablement infecté de ce mauvais air; et peut-être que par communication vous le transmettez dans le cœur de plusieurs autres. Vous ne sauriez être trop sur vos gardes contre ce vice, tant son venin est subtil et dangereux: et toutefois c'est peut-être de cela que vous vous défiez le moins.

[1] Quid sibi Rex vult in re hujusmodi. II *Reg.* XXIV, 4.

[2] IV *Reg.* XX; *Isa.* XXXIX.

[3] Sicut eructant præcordia fœtentia, et sic superborum. *Eccli.* XI.

[4] Odibilis coram Deo, et hominibus superbia, *Eccli.* X.

[5] Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea, et qui communicaverit superbo, induet superbiam. *Eccli.* XIII, 1.

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR DÉSIRE VIVEMENT NOUS GUÉRIR DE CETTE LÈPRE DE L'ORGUEIL.

Aussitôt que vous aurez formé dans votre cœur la prière du lépreux: *Seigneur vous pouvez me guérir, s'il vous plaît,* vous entendrez de sa bouche ces belles paroles: *Je le veux* [1]. Il est vrai qu'il en a un désir très-ardent, n'en doutez point, vous en avez des marques infaillibles dans la conduite particulière qu'il exerce sur vous, et dans les desseins généreux de sa venue sur la terre. Car premièrement, de quoi parle-t-il plus souvent dans son Evangile [2], et quel est le sujet le plus ordinaire des reproches intérieurs qu'il fait à votre cœur?... N'est-ce pas l'orgueil, l'amour-propre?... Reconnaissez à ce signe quel désir il a de vous guérir. Et puis en second lieu, pouvez-vous nier qu'il n'ait de fortes inclinations à vous faire du bien? D'où vient donc, direz-vous, qu'il suspend le cours de ses grâces, et que vous ressentez si rarement les effets de sa bonté? C'est qu'il prévoit que, de ces faveurs vous tireriez un sujet de complaisance et de vanité; et pour empêcher un si grand désordre, il aime mieux faire violence à sa bonté [3], Hélas, il sait bien qu'il n'y a rien de plus puissant, pour gagner l'amour des hommes, que les charmes de sa grâce, et d'ailleurs il brûle du désir de se voir aimé et chéri de ses créatures; toutefois il aime mieux vous tenir humble par la diminution de sa grâce, et être moins servi d'autre part, pour vous rendre plus soumis [4]: car il ne peut souffrir qu'un superbe

[1] Domine si vis, potes me mundare. Volo, mundare. *S. Matth.* VIII.

[2] Nulla fere pagina est sanctorum librorum, in qua non sonet quod Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. D. Aug. III *Doct. Christ.* XXIII.

[3] Ce qui fait que les dons de la grâce ne peuvent couler en nous, c'est que nous sommes ingrats envers leur auteur, et que nous ne les faisons pas remonter jusqu'à leur source.... Dieu ôtera aux superbes ce qu'il donne ordinairement aux humbles. *Imitat.* Liv. II, ch. X.

[4] Et ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus Satanæ qui me colaphizet. I *Cor.* XII.

ait de la familiarité avec lui; et plus celui qui est dominé par l'orgueil fait d'efforts pour approcher de lui, plus il prend plaisir à l'humilier et à le repousser. Enfin, ce qui doit encore vous sembler plus étrange, c'est que, pour vous voir humilié devant lui, non-seulement il vous procure des sujets de confusion au-dedans et au-dehors de vous, soit par la soustraction de ses grâces, soit par des tentations honteuses qu'il faut souffrir, et souvent déclarer à un homme, pour chercher votre remède dans la confusion; mais encore il permet, ce qui est épouvantable, que vous tombiez dans le péché, quoiqu'il le déteste souverainement, afin de briser votre orgueil par la honte de votre faute, et par l'infamie de votre chute [1]. Comme ce Père si débonnaire est affligé d'être contraint de vous traiter ainsi !... Sans doute, il n'aurait garde de le faire, s'il n'avait une forte envie de vous guérir, et s'il ne voyait qu'il vous est plus salutaire de tomber dans un péché honteux et manifeste, que de croupir dans un orgueil secret et caché. Rendez-lui grâce de cette bonne volonté, et faites-vous si petit devant lui, cachez-vous si bas dans votre néant, que la main de sa justice ne puisse vous atteindre, ni les efforts de la tentation vous approcher.

TROISIÈME POINT.

NOUS FUYONS NOTRE GUÉRISON AUTANT QUE NOTRE-SEIGNEUR LA DÉSIRE.

Mais j'ai grand peur que vous ne fuyiez autant l'humilité qu'elle lui est agréable. Considérez la résistance que vous faites, quand il vous offre des sujets d'humiliation. Que vous êtes sensible, tout lépreux que vous êtes, à la main du médecin, qui vous touche dans l'honneur ! N'est-il pas vrai que vous ne craignez rien tant?... que vous faites tout le possible pour éviter une confusion?... que vous ne souffrez ces disgrâces et ces humiliations qu'à regret?... que vous ne les acceptez que par

[2] Audeo dicere superbis esse utile cadere in aliquod apertum, manifestumque peccatum, undè sibi displiceant qui jam sibi placendo ceciderant. Salubrius enim Petrus sibi displicuit quando flevit, quam sibi placuit quando præsumpsit, hoc dicit et sacer Psalmus : Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum Domine. D. Aug. IV *Civ.* XXIII, *Psal.* LXXXII.

force ! que vous ne les supportez que parce que vous ne pouvez faire autrement[1] ? Comment appelez-vous ces murmures, ces répugnances et ces aversions, sinon une opposition manifeste de votre volonté à celle de Dieu, qui vous présente le remède qu'il juge le plus salutaire. Or, sachez que l'humilité ne se donne pas pour rien, et qu'il la faut acheter au prix des humiliations et des confusions[2]. Si donc vous les fuyez, vous fuyez l'humilité, et partant, vous voulez conserver votre mal et nourrir votre orgueil, malgré Jésus qui a un désir directement contraire au vôtre. Ecoutez un peu ce qu'il vous dit à ce sujet...

Si vous désirez la guérison, elle est au choix de votre volonté, voilà le remède présent ; endurez cette confusion de bon cœur, souffrez cette honte avec un grand courage, c'est un souverain remède pour votre mal, mais un remède nécessaire : autrement n'espérez jamais la santé. Pourquoi reculez-vous ? N'est-il pas plus aisé de descendre par l'humilité, que de s'élever par présomption?... De quoi pouvez-vous prendre de la vanité ? Qu'avez-vous qui ne vous porte à l'humilité et à la soumission ? Faut-il vous le dire si souvent : Je le veux résolûment, c'est mon bon plaisir que vous en passiez par là... Voulez-vous donc me faire esclave de vos désirs ? Voulez-vous me faire changer de volonté ? Faites-moi donc changer de nature ; car tant que je serai votre Dieu, votre Sauveur, votre Jésus, je ne puis vouloir autre chose que votre bien, et jamais je ne vous aimerai que je ne vous voie humilié comme moi...

Redoutez ces menaces, et affermissez là-dessus vos bonnes résolutions, selon la manière que vous indique le livre de l'Imitation de Jésus-Christ[3].

[1] Cum sanare vellem Israel, revelata est iniquitas Ephraim. Humiliabitur superbia Israel in facie ejus, nec reversi sunt ad Dominum Deum suum. *Osee.* VII.

[2] Si quidem humiliatio via est ad humilitatem, sicut patientia ad pacem, sicut lectio ad scientiam, si virtutem appetis humiliationis. Nam si non poteris humiliari, non poteris ad humilitatem provehi. D. Bern. Ep. LXXXVII.

[3] Et si je ne me dispose à vouloir de bon cœur être méprisé, abandonné de toutes les créatures, et à n'être compté pour rien, je ne puis acquérir la paix et la stabilité intérieures ; je ne puis être éclairé spirituellement ni vous être parfaitement uni. *Imitat.* liv. III, ch. XLI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'orgueil est une espèce de lèpre.

L'orgueil est une sorte de lèpre, c'est un mal insensible, un mal de mauvaise odeur, un mal contagieux, vous le contractez par la fréquentation des hommes, ou vous le leur donnez. L'un et l'autre ne vaut rien; et cependant, presque toute votre vie consiste à recevoir, ou à communiquer ce mauvais air du monde, à vouloir être en bonne opinion, et à vous faire valoir. Pauvre lépreux, au moins si vous vous connaissiez, vous auriez quelque honte de votre mal, et ce serait le commencement de votre guérison.

DEUXIÈME POINT

Notre-Seigneur ne désire rien tant que de nous guérir.

Ce lépreux de l'Evangile n'eut pas plus tôt demandé la guérison à Notre-Seigneur, qu'il se vit guéri : et vous ne lui aurez pas plus tôt témoigné le désir de votre santé, que vous en sentirez les effets. Quant à lui, il n'y a rien qu'il désire davantage; c'est pour cela qu'il vous parle si souvent contre l'orgueil, c'est pour cela qu'il vous fait tant de grâces. Que s'il ne vous en fait pas davantage, et s'il permet que vous tombiez dans les désolations, dans les imperfections et dans les péchés, ce n'est que pour vous humilier. Oh! combien il est vrai de dire qu'il vous veut parfaitement humble et nullement superbe, puisqu'il permet dans cette intention, ce qu'il ne veut jamais que nous fassions...

TROISIÈME POINT.

Nous fuyons la guérison.

Vous aimez autant votre mal que Notre-Seigneur désire votre guérison, et vous craignez plus de prendre les remèdes qu'il vous présente, que de souffrir votre maladie. C'est par l'humiliation que se guérit l'orgueil, et c'est ce que vous ne voulez pas. Mais quoi ! aimez-vous mieux être toujours superbe que d'être un peu humilié quelquefois? et pensez-vous qu'il y ait d'autres meilleures recettes de vous guérir, que de recevoir celles qui vous sont présentées par ce souverain Médecin? O mon Dieu ! guérissez cette mauvaise volonté qui ne veut pas être guérie.

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Nous continuerons à suivre le récit évangélique; toutes les paroles et les actions de Jésus-Christ qui feront le sujet, et fourniront la matière des méditations de cette semaine, tendent principalement à cette fin, de nous apprendre les moyens dont se sert la divine bonté, pour gagner notre cœur malgré la résistance de notre liberté. Nous le verrons manifestement dans la parabole des conviés au banquet, dans celle de l'enfant prodigue, dans l'histoire du mauvais riche, et dans d'autres paroles de Notre-Seigneur rapportées à ce propos, et tirées de saint Luc, chap. XIV, XV et XVIII.

LUNDI.

DU GRAND FESTIN AUQUEL PLUSIEURS SONT INVITÉS.

Un certain homme a préparé un grand festin, et y a convié un grand nombre de personnes [1].

Le Sujet a été déjà considéré ailleurs, mais d'une manière différente [2], et il est suffisamment exposé dans les points de la méditation.

La Fin sera de remarquer le premier attrait dont la divine bonté se sert pour nous attirer à son service, qui est la douceur de la vie spirituelle, et le contentement d'esprit qui nous est figuré par ce festin.

La Forme est en ces trois points :

1° Ce festin nous représente la douceur de la vie spirituelle.

2° C'est un puissant motif dont Notre-Seigneur se sert pour nous attirer à son service.

3° Nous refusons néanmoins bien souvent de suivre cet attrait.

PREMIER POINT.

CE FESTIN NOUS REPRÉSENTE LA DOUCEUR DE LA VIE SPIRITUELLE.

Jésus dînait chez un Pharisien qui l'en avait prié [3], et y ayant guéri un hydropique, comme nous l'avons considéré ailleurs [4], il s'entretenait doucement avec les assistants de la vertu d'humilité, et de la manière d'exercer la charité, pour mériter la récompense qui lui est promise dans le ciel. Quelqu'un de la compagnie prenant alors la parole, s'écria : Que celui-là serait heureux, qui aurait l'honneur d'être reçu à la table qui est

[1] Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos. *Luc.* XIV.

[2] Voyez la Méditation du dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement, 4e vol. pag. 164, et celle du 19e dimanche après la Pentecôte, 6e vol. p. 421.

[3] Et factum est cum intraret Jesus in domum cujusdam principis Pharisæorum Sabbato manducare panem, etc.

[4] Voy. le 16e dimanche après la Pentecôte, 6e vol. pag. 161.

dressée dans le royaume de Dieu [1]. Ce fut à ce propos que Notre-Seigneur raconta cette parabole, que nous allons méditer, du grand festin auquel furent conviées plusieurs personnes, qui refusèrent de s'y trouver. Et parce que cette parabole est remplie de mystères, et qu'on y applique les quatre sens de l'Ecriture, il n'est pas hors de propos de les envisager, vu qu'ils ont entre eux une liaison, qui se rapporte à la fin qui nous est proposée.

Premièrement, donc dans le sens littéral, ce banquet signifie la vocation au Christianisme, elle est en effet, une communication mutuelle de Dieu avec les hommes [2], qui est si grande qu'elle ne peut être mieux exprimée, que par celle qui existe entre des amis réunis à la même table, et prenant les mêmes aliments.

Secondement, dans le sens anagogique, c'est la gloire éternelle, qui est le terme où nous conduit la religion chrétienne, terme auquel il y en a tant d'appelés et si peu d'élus ; parce qu'il y en a peu qui soient fidèles à la grâce de leur vocation [3].

En troisième lieu, dans le sens allégorique, on applique ce festin au très-saint Sacrement de l'autel; c'est, en effet,le moyen principal que nous avons pour parvenir à cette fin bienheureuse ; c'est le plus auguste des sacrements ; c'est le sacrifice, par lequel nous faisons profession publique de la religion [4].

Enfin, dans le sens moral, ce festin auquel Jésus invite les hommes, c'est la vocation particulière de chacun, la profession et le degré de perfection qui lui est propre ; il n'y a que des douceurs et des plaisirs préparés à ceux qui s'y tiennent constamment, selon qu'il est écrit : Qu'une bonne conscience apporte avec elle le plaisir, et le contentement d'un festin perpétuel [5]. Or, elle ne pourra jamais être dans un meilleur état, que

[1] Hæc cum audisset quidam de simul discumbentibus dixit illi : Beatus qui manducat panem in regno Dei. At ipse dixit ei : Homo quidam, etc.

[2] Comedite amici, et bibite, et inebriamini. *Cant.* v.

[3] Cœna magna satietas dulcedinis æternæ. S. Greg.

[4] Deus pater magnam in Christo cœnam paravit, qui nobis dedit proprium corpus, comedere. S. Cyril.

[5] Secura mens quasi juge convivium. *Prov.* xv.

quand elle se tiendra fidèlement dans l'ordre des grâces, et des devoirs qui sont conformes à son état. En effet, c'est alors que Jésus s'y trouve, qu'il aplanit toutes les difficultés, qu'il défend contre tous les ennemis, qu'il dissipe les ténèbres de l'erreur, qu'il détruit les affections de la vanité et des faux plaisirs du monde. Il remplace ces vanités par des contentements, d'autant plus vrais et plus solides, qu'ils sont surnaturels, spirituels, et divins. C'est la manne cachée qui est promise à celui qui sera victorieux de toutes ces passions, qui l'empêchent d'aller où son Jésus l'appelle[1]; c'est l'héritage de Jacob, qui est promis par un Prophète[2]; c'est le banquet d'Abraham, préparé pour toute sa maison, en sevrant son fils Isaac[3]; c'est le pain multiplié dans le désert[4], et l'eau changée en vin aux noces de Cana[5]; c'est le rayon de gloire et de joie rejaillissent sur celui qui s'écrie tout ravi : Qu'il fait bon demeurer ici[6]!

Que Jésus est bon de ne pas attendre la fin du travail, pour reconnaître les bons services de ses fidèles serviteurs! Mais que, pendant même qu'ils travaillent, il daigne tellement les consoler et les contenter, que ce travail et ce service ne s'appelle que festin et plaisir! Quelle est, au contraire, la malice et la rebellion de notre cœur, de se faire tant prier pour venir, et se tenir dans ce doux repos de conscience, auquel rien ne saurait être comparé dans le monde!...Mais, mon Dieu, c'est qu'on nous parle aussi d'épines, de clous, de croix, d'abandon de toutes choses, enfin, de tout ce que la nature abhorre davantage; c'est pour cela qu'on craint toujours de s'engager et de s'avancer plus avant dans votre service, de peur d'éprouver de trop grandes difficultés....Mon fils, c'est tout le contraire de ce que tu penses; car plus on s'avance dans mon service, plus on se quitte et s'abandonne soi-même, et moins on trouve d'épines

[1] *Apoc.* II.
[2] *Isa.* LVIII.
[3] *Gen.* XXI.
[4] S. *Matth.* LI.
[5] S. *Joan.* II.
[6] S. *Matth.* XVII.

et de croix; même celles qu'on trouve, sont adoucies par tant de contentements, qu'il ne reste que le nom de croix, mais en réalité il n'y a que douceur.

DEUXIÈME POINT.

C'EST UN PUISSANT ATTRAIT DONT NOTRE-SEIGNEUR SE SERT POUR NOUS CONVIER A SON SERVICE.

Comme l'heure du repas approchait, le maître de la maison, dont le banquet était prêt, envoya encore une fois prier les conviés de s'y trouver[1]. Ce nouvel avertissement nous représente, non-seulement le grand désir de Notre-Seigneur pour notre perfection, nous envoyant aussi souvent des messagers pour nous y appeler, qu'il nous envoie d'inspirations et de grâces pour nous y avancer; mais il nous fait aussi reconnaître le puissant motif qu'il nous propose, pour nous résoudre à suivre ses attraits. Ce motif consiste en ce qu'il nous marque, premièrement, où nous devons aller, et ce que nous devons faire; secondement, que quand nous serons en cet état de vie où il nous appelle, nous trouverons toujours les grâces qui nous sont nécessaires pour y vivre saintement, et comme il veut. Enfin, que ces grâces ne nous donneront pas seulement le moyen de nous acquitter de nos devoirs, mais encore de les accomplir avec plaisir et contentement; ce qui est une sorte d'attrait bien capable de gagner nos volontés.

Car qu'est-ce que nous désirons plus vivement sinon le plaisir, la paix et le repos?... Il nous serait plus facile de ne rien désirer, que de ne pas désirer du bien; le seul objet de nos désirs c'est le bien, et quand il arriverait que nous désirerions du mal, nous ne le désirerions que sous l'apparence et la couleur du bien. Mais comme l'âme chrétienne se trouve pendant cette vie entre deux sortes de biens grandement différents, qu'elle peut désirer et poursuivre selon qu'elle voudra, l'un surnaturel et spirituel, l'autre naturel et sensuel, elle se trouverait fort en peine, si Notre-Seigneur n'y eût remédié par cet attrait qu'il

[1] Et misit servum suum hora cœnæ, dicere invitatis ut venirent, quia jam parata sunt omnia.

nous propose dans cette parabole. Car si elle se tournait du côté du surnaturel, elle y rencontrerait tant de difficultés et de répugnances, qu'elle s'en dégoûterait ; et si elle se portait au bien sensuel, elle n'y trouverait pas plus de plaisir, ni de parfait contentement, parce qu'elle y verrait la ruine de son salut, le trouble de sa conscience, et la perte de son repos. Que fera-t-elle donc ? Pourra-t-elle vivre sans plaisir, et où pourra-t-elle le trouver en cette vie [1] ?

Qu'elle recoive et écoute volontiers le message que Jésus lui envoie, et qu'elle aille promptement où il l'appelle, qu'elle s'y maintienne constamment, et elle trouvera assurément ce qu'elle cherche, autant qu'on peut le rencontrer en cette vie [2]. Elle n'aura pas la peine de choisir et de se décider, car son Jésus la déterminera en lui faisant connaître où il la veut ; elle ne craindra point de se perdre et de se damner, car elle ne saurait être plus assurée de son salut, qu'en se tenant fidèlement où Dieu la veut. De plus, elle y trouvera son contentement et son repos, car elle se trouvera dans sa fin et dans son centre ; elle se trouvera où Dieu la veut ; or la volonté de Dieu est la fin et le centre de notre volonté, et par une suite nécessaire, elle est son repos, comme nous voyons que toutes les autres créatures n'ont leur repos que dans leur centre, et dans l'accomplissement de leur fin.

Si un jour elle trouve plus de repos en paradis, qu'elle n'en peut trouver ici-bas, c'est que la volonté de Dieu y sera plus accomplie ; en effet, le repos d'une âme bienheureuse consiste dans cette volonté de Dieu qu'elle voit content, c'est d'être au degré de gloire et de bonheur où il la veut ; elle est réciproquement si contente de ce contentement de Dieu, qu'elle ne veut pas plus de gloire qu'elle n'en possède, elle ne désire plus

[1] Scire debetis quod quædam sunt bona quæ non sunt jucunda, quædam jucunda quæ non sunt bona. Vix poteris invenire in præsenti unum quod sit bonum et jucundum : cupis tamen illud invenire ? Persequere pacem et amplectere eam. S. Aug. seu auct. *ad fr. in Eremo* ser. II.

[2] Pax multa diligentibus legem tuam. *Psalm.* CXVIII.

rien, elle a l'accomplissement parfait de tous ses désirs; car elle est arrivée à sa fin dernière,qui est de jouir de la béatitude dans le degré où Dieu la veut [1]. De même, faut-il raisonner à proportion pour cette vie,puisque l'âme ne vit pour aucune autre fin que pour accomplir les volontés de Dieu. Elle n'aura jamais de repos que dans cette fin, et elle ne trouvera cette fin que là où Dieu l'appelle, dans cet état et dans ce degré de perfection qu'il lui déclare par ses inspirations, comme par ses messagers; et aussi quand elle s'y portera et s'y maintiendra, elle y trouvera son vrai bien, son vrai repos et son vrai contentement.

N'est-ce donc pas là un puissant motif que Notre-Seigneur lui propose, et ne faut-il pas qu'elle se rende à cet attrait, où qu'elle renonce au désir naturel qu'elle a de son bien; puisqu'elle ne peut le trouver ailleurs, et que c'est là infailliblement qu'elle le trouve?...

Pesez ces trois circonstances, qui doivent certainement vous faire une douce violence, pour aller où l'attrait vous appelle. L'une, que vous ne sauriez vivre sans désirer votre véritable bien; l'autre, que vous ne le trouverez jamais hors de ce lieu et de cet état où Dieu vous veut; et la troisième, que vous l'y trouverez autant qu'on peut le goûter dans cette vie. Que reste-il donc, sinon qu'il faut suivre cet attrait de la grâce, ou dire que vous renoncez à votre bien? Voudriez-vous le dire?... Quand vous le diriez, on ne vous croirait pas, car même vous ne chercheriez que votre bien, en le disant; mais vous ne le trouveriez pas, puisqu'il n'est que là où Dieu l'a mis, et qu'il ne l'a mis que là où il vous appelle [2].

[1] Tunc videbis, et afflues et mirabitur cor tuum. *Isa.*
Qui posuit fines tuos pacem, et adipe frumenti satiat te. *Psal.* CXLVII.
[2] Si in via Dei ambulasses, habitasses utique in pace sempiterna. *Bar.* III.

TROISIÈME POINT.

NOUS REFUSONS NÉANMOINS DE SUIVRE CES ATTRAITS.

Ceux qui furent invités à ce banquet dont parle l'Evangile, s'en excusèrent ouvertement, les uns sur leurs affaires, les autres sur le soin de leur famille, les autres sur leur condition présente, qui ne leur permettait pas de s'absenter. Les uns dirent qu'ils venaient d'acheter une ferme, et qu'ils devaient aller la visiter; les autres qu'ils avaient un nouvel attelage, et qu'ils devaient l'essayer; et les derniers qu'ils avaient une femme et une famille, qu'ils ne pouvaient quitter [1]. Voilà comment nous repoussons malheureusement les attraits et les inspirations de notre Dieu, qui ne tendaient qu'à notre bien. La sensualité qui ne sait ce que c'est que le bien spirituel, et qui n'en connaît point d'autre que le sensuel, débauche notre volonté, et propose si naturellement à notre liberté les faux biens, qu'elle l'emporte et l'empêche d'aller où Dieu l'appelle, comme ces conviés furent arrêtés par les motifs qu'ils alléguèrent. Vous vous moquez de leurs raisons et de leurs excuses, mais moquez-vous de vous-même, quand vous ne suivez pas l'attrait et l'inspiration de la grâce; car vous n'avez point d'autres excuses que celles qu'ils allèguent, quoiqu'elles soient déguisées et conçues autrement; ce ne sont que des excuses de sensualité, tirées des trois concupiscences et figurées par l'achat de la maison, par le labourage, et par l'état de mariage dont il est parlé dans notre parabole [2].

Eh bien, sont-ce là d'assez bonnes excuses, pour que quand on vous présente votre véritable et unique bien, vous ayez la

[1] Et cœperunt omnes simul excusare. Primus dixit ei : villam emi, et necesse habeo exire, et videre illam; rogo te, habe me excusatum. Et alter dixit : Juga boum emi quinque, et eo probare illa, rogo te habe me excusatum. Et alius dixit : uxorem duxi : et ideò non possum venire. Et reversus servus nuntiavit hæc domino suo.

[2] Uterque humilitatis verba permiscet : et uterque venire contemnit : humilitas sonat in voce, superbia in actione. S. Greg.

hardiesse de le refuser, sous prétexte d'un misérable bien, qui n'est même bien qu'en apparence, craignant de le perdre si vous acceptez celui qu'on vous présente?... Est-ce donc perdre, de changer un petit bien pour un plus grand, et un mauvais plaisir pour un parfait contentement [1]?... Qu'allez-vous dire? Que c'est le sentiment qui vous attire? Mais la grâce n'est-elle pas plus forte que le sentiment? Que c'est la corruption de votre nature, qui se laisse ainsi misérablement emporter? Mais n'avez-vous pas la liberté, ne pouvez-vous pas en user pour l'arrêter? Que c'est l'imagination qui corrompt la liberté? Mais la foi ne peut-elle pas corriger cette imagination, et la raison elle-même ne vous fait-elle point rougir, en vous montrant l'affront que vous vous faites, en avouant que vous vivez par imagination et par fantaisie, et non par raison? Quoi de plus? que direz-vous encore?... Ah! mon Dieu, je n'ai plus rien à dire, je ne puis que vous prier de changer en aigreur toutes les douceurs des contentements sensuels, afin que je puisse goûter les douceurs de vos plaisirs spirituels. Je sais bien que vos douceurs sont plus pures et rassasient mieux que celles du monde; mais aussi celles du monde sont beaucoup plus sensibles que les vôtres; Ce qui fait que ma volonté, qui sent quelque désir des unes et des autres, trouve ordinairement plus de goût dans celles du monde que dans les vôtres, c'est que celles du monde lui sont plus proches, quoiqu'elle croie les vôtres plus solides. Mais, Seigneur, corrigez ce goût dépravé, et rendez ces fausses douceurs si amères à mon cœur, qu'il soit obligé, pour en chasser le dégoût qu'il en sentira, d'aller se rassasier de ces divins contentements que vous lui avez préparés [2].

[1] Infœlix voluptas, infœlicior cupiditas, ac luxuria, per transitoriam dulcedinem præparat sempiternam amaritudinem, S. Aug.

[2] O mon Dieu, douceur ineffable! changez pour moi en amertume toute consolation de la chair capable de me détourner de l'amour des biens éternels, et de m'attirer malheureusement à elle par l'amorce de quelque plaisir présent et sensible. *Imitat.* Liv. III., c. XXVI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce festin nous représente la douceur de la vie spiriluelle.

Quoique ce festin, où plusieurs sont invités, nous représente quantité d'autres mystères, néanmoins, celui que vous devez considérer maintenant, est que quand Notre-Seigneur vous appelle à un état de vie, ou à un degré de perfection, où il veut être particulièrement servi par vous, il vous appelle à un festin, c'est-à-dire, à un tel contentement et repos de conscience, qu'on ne peut mieux l'expliquer que par le mot de festin perpétuel, comme le Sage l'avait déjà dit de la bonne conscience, qui se sent comme assurée dans l'état où elle est. Que Jésus est bon de récompenser ainsi nos petits services, avant qu'ils soient rendus et accomplis! Et pourquoi donc n'allons-nous pas où il nous appelle, pulsqu'il n'y a que plaisir? C'est qu'on nous dit aussi qu'il y a de la peine, et que nous ne concevons pas comment la peine peut se trouver avec le plaisir. Mais ce n'est que faute d'expérience; car il est si véritable qu'il n'y a que plaisir dans la peine, qu'on ne voudrait pas être sans peine de peur de perdre le plaisir, et cette crainte n'est pas mauvaise, car le plaisir que l'on goûte dans la peine est si pur et si saint, qu'il est bien permis de l'aimer.

DEUXIÈME POINT.

C'est un puissant attrait, dont Notre-Seigneur se sert pour nous convier à son service.

Cet attrait dont Notre-Seigneur se sert pour nous convier à son service est si puissant, qu'il est étonnant que la volonté puisse y résister; car que désire-t-elle, sinon son bien? Et où le trouvera-t-elle mieux que là où Dieu l'a mis? N'est-ce pas dans leur fin que toutes choses trouvent leur bien et leur repos? N'est-ce pas Dieu qui est notre fin? N'est-ce pas dans l'accomplissement de sa volonté que nous trouvons Dieu et notre fin? Donc puisque c'est sa volonté que nous soyons dans cet état de vie, et dans ce degré de perfection où il nous appelle, c'est là que notre bien doit être aussi infailliblement, et non autre part, qu'il est infaillible qu'il n'est que dans notre fin, et que notre fin n'est que l'accomplissement des volontés divines.

Si vous ne trouvez pas le contentement que vous pourriez souhaiter,

attendez un peu que vous soyez au ciel, où la volonté divine sera plus accomplie ; mais n'attendez pas qu'en cette vie vous en trouviez autre part, que dans cette volonté que vous commencez maintenant à faire, et que vous accomplirez parfaitement dans l'Eternité. On ne vous promet pas pour ici-bas un contentement parfait, mais on vous en promet autant que vous êtes capable d'en recevoir, et d'en désirer raisonnablement en cette vie. Comme vous n'y faites que commencer à exécuter la volonté de Dieu, vous n'y faites aussi que commencer à être content ; c'est au ciel que toutes ses volontés étant parfaitement accomplies, le contentement aussi sera parfait et accompli ; mais cependant si vous voulez le trouver accompli dans le ciel, il faut le commencer ici dès maintenant, en faisant ce que Dieu veut de vous.

TROISIÈME POINT.

Nous refusons néanmoins de suivre cet attrait.

Quel malheur inconcevable que nous imitions ces conviés, qui refusent l'honneur qui leur est fait, et le bien qui leur est présenté d'aller à ce festin. Et pourquoi n'y vont-ils pas? Ecoutez-les, et examinez bien leurs excuses, vous verrez que c'est ce qui vous empêche d'aller où Dieu vous appelle ; vous verrez que ce n'est que l'amour d'un faux bien, qui vous en fait quitter un véritable ; vous verrez le tort que vous vous faites ; et si dans cette vue vous ne vous amendez pas, et si vous ne venez pas au plus tôt où votre Dieu vous appelle encore aujourd'hui, vous êtes autant ou plus coupable et malheureux que tous ces conviés, et vous ne méritez pas moins qu'on vous dise ce qu'on dit d'eux : Que quand ils voudraient une autre fois y venir, ils n'y seraient pas les bienvenus [1]. Mon âme, ne crains-tu point ces dernières paroles?

[1] Dico autem vobis quod nemo virorum illorum, qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.

MARDI.

DE L'HONNEUR QU'IL Y A D'ÊTRE DISCIPLE DE NOTRE-SEIGNEUR, ET DU MOTIF DE LUI ASSUJETTIR NOTRE LIBERTÉ POUR AVOIR CET HONNEUR.

Que celui qui veut venir à moi sache que s'il ne hait son père et sa mère, tous ses proches, et sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple [1].

Le Sujet et la Fin de la méditation sont de reconnaître tellement l'honneur qu'il y a d'être disciple de Notre-Seigneur, que nous apprenions en même temps que pour arriver à cet honneur, il faut lui soumettre notre liberté et que nous prenions la résolution de la lui assujettir pour être ses disciples.

La Forme est en ces trois points :

1° Quel honneur c'est d'être disciple de Jésus-Christ.

2° Il faut lui assujettir notre liberté pour mériter cet honneur.

3° Il faut prendre la résolution de la lui soumettre entièrement.

PREMIER POINT.

QUEL HONNEUR C'EST D'ÊTRE DISCIPLE DE JÉSUS-CHRIST.

Jésus voyant que beaucoup de personnes se donnaient à lui fort librement, mais aussi qu'elles s'en retiraient avec autant de liberté, leur déclara en termes exprès, pour se les attacher plus fortement, que ceux qui voulaient le suivre et être ses disciples, devaient renoncer à leur parenté, à toutes les prétentions du monde, à tous les soins de famille, et à toutes les inclinations de la nature, plutôt que de le quitter et de l'abandonner [2]; car autrement, il ne les regarderait point comme ses disciples, puisque la preuve la plus sûre qu'on est à lui, c'est de se montrer prêt à quitter tout plutôt que de l'abandonner. Sur ces paroles,

[1] Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus. *S. Luc.* XIV.

[2] Ibant autem turbæ multæ cum eo, et conversus dixit ad illos : Si quis, etc.

il faut remarquer premièrement que, être disciple de Notre-Seigneur, ce n'est pas simplement être religieux, ce n'est pas non plus être chrétien, et puis vivre dans la liberté ordinaire aux gens du monde. Non, c'est que, dans votre condition, soit d'ecclésiastique, soit de laïque, soit de régulier, soit de séculier, vous montriez que vous appartenez à Jésus-Christ, comme un des siens, comme une de ses créatures, selon une expression usitée dans le monde; enfin, comme une personne qui lui est particulièrement dévouée et affectionnée, qui étudie tous les jours ses paroles et ses actions, pour les imiter; qui ne craint point d'en faire profession; mais qui plutôt se considère comme heureuse et honorée d'être telle, quoi qu'en dise le monde [1].

En effet, quel honneur d'être à Jésus; c'est ce qu'il faut considérer dans ce premier point [2]. Si c'est un honneur d'être au service du roi ou de quelque grand du monde, combien doit-on regarder comme une faveur et un plus grand honneur, d'être reçu et reconnu pour un serviteur du roi des rois, et du Seigneur des seigneurs [3]; nous sommes en effet tellement obligés de le servir, que n'y eût-il que son titre de bienfaiteur, il y aurait de l'honneur à se montrer reconnaissant en le servant. Si l'on vous dit qu'il n'y a point d'honneur devant le monde, et qu'au contraire c'est s'exposer aux moqueries, répondez que c'est en cela que le monde se trompe, qu'il est l'ennemi de Jésus-Christ et le vôtre; que c'est en cela que vous ne le reconnaissez point, et qu'en cas qu'il y ait rupture et division entre Jésus et le monde, vous vous déclarez pour Jésus, comme un serviteur qui embrasse le parti de son maître. Et par conséquent, autant on pouvait recevoir de déshonneur de la part du monde, autant on reçoit d'honneur de ce maître et seigneur, puisque c'est en sa

[1] Sicut accepistis Jesum Christum Dominum, in ipso ambulate, radicati et super ædificati in ipso, et confirmati fide, sicut et didicistis abundantes in illo, in gratiarum actione. *Coloss.* III.

[2] Gloria magna est sequi Dominum. *Eccli.* XXIII.

[3] In nullo confundar, sed in omni fiducia, sicut semper et nunc magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam mortem : mihi enim vivere Christus est et mori lucrum. *Phil.* I.

considération qu'on reçoit ces moqueries, et que le plus grand honneur comme le plus grand bonheur qui puisse nous arriver, c'est de souffrir des mépris pour son service [1].

Qu'en pensez-vous? quel cas faites-vous de Jésus, de sa royauté, de sa divinité, de son mérite, de son service, et de l'honneur qu'il y a à se déclarer pour un des siens?... C'est un si grand honneur, que si vous voulez en juger sainement et selon la vérité, comme faisait saint Paul, et après lui tous les meilleurs esprits de la religion chrétienne, vous devriez regarder comme un plus grand honneur, d'être enchaîné dans une prison pour son service [2], que de régner sur un trône, que d'être un saint canonisé, un séraphin et le premier des cieux. Car c'est plus d'honneur d'obliger Jésus-Christ, ou de reconnaître les obligations qu'on lui a, que de recevoir de nouvelles faveurs de sa part, soit au ciel, soit sur la terre? Ah! que jamais je ne me glorifie de rien que de porter la croix, et de souffrir des affronts pour mon Jésus [3].

DEUXIÈME POINT

IL FAUT LUI ASSUJETTIR NOTRE LIBERTÉ POUR POUVOIR MÉRITER CET HONNEUR.

Le monde qui tient à déshonneur le service de Jésus-Christ, donnerait volontiers tout pour fuir ce déshonneur. Mais celui qui connaît l'honneur qu'il y a de le servir, ne doit aussi rien épargner pour pouvoir mériter cet honneur; car autrement il ne témoignerait pas qu'il en fait grand cas, s'il épargnait quelque chose, vu qu'on ne peut l'obtenir qu'en donnant tout. Et certes, la croyance assurée que nous avons du mérite de Jésus, doit nous montrer assez clairement qu'il n'y a rien qu'on ne doive donner pour son respect,sans qu'il soit besoin de nous en donner d'autres motifs. Mais il est si important de comprendre

[1] Si exprobramini, beati eritis : quoniam quod est honoris, gloriæ et virtutis Dei, et qui est ejus Spiritus, super vos requiescit. I S. *Petr.* IV.

[2] Paulus vinctus Christi Jesu, Paulus senex, nunc autem et vinctus Jesu Christi. S. Chrys.

[3] Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. *Gal.* VI.

combien nous sommes obligés de nous abandonner entièrement, nous et tout ce que nous possédons, pour mériter cette faveur, que notre Seigneur a voulu s'expliquer sur ce sujet d'une manière toute particulière. Car non content d'avoir dit une fois : quiconque ne hait pas son père, sa mère et sa propre vie, ne peut être mon disciple, il ajoute encore[1] : Quiconque ne porte pas sa croix, et ne me suit pas partout où j'irai, n'est pas capable d'être des miens; et il le répète pour la troisième fois, après avoir apporté sur ce sujet quelques exemples. Ceci nous oblige à reconnaître qu'il faut renoncer entièrement à toutes nos prétentions, si nous voulons être un de ses disciples. Par là, nous voyons encore mieux l'honneur et le bonheur qu'il y a dans ce divin service; car si ce n'était un bien aussi excellent, il ne faudrait pas tant de frais et de dépenses pour l'obtenir. Mais aussi en entendant parler Jésus, et en considérant comment il assure qu'il faut tout donner pour y aspirer et y être reçu, il faut nécessairement reconnaître qu'il est aussi indispensable de donner ce qu'on demande, comme il est vrai qu'on ne demande point trop, vu le mérite de la chose que l'on nous propose.

Mais que veut dire cette haine dont Jésus-Christ nous parle, et qu'il faut avoir pour ses parents, ses amis, et notre propre vie? C'est, en un mot, lorsqu'il est question de servir Jésus-Christ, de renoncer et de quitter plutôt ce qui nous empêche de le servir, que d'y manquer[2]. Or parce que ce sont d'ordinaire les affections naturelles, que nous avons pour les personnes qui nous sont chères, ou pour nos biens, pour nos plaisirs, pour nos intérêts, et pour nos honneurs qui nous en détournent,

[1] Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, etc. non potest meus esse discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus. Sic ergo omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.

[2] Diligamus quod sunt, odio habeamus, quod in Dei itinere nobis obsistunt. Interlin.

Tunc benè animam nostram odimus, cum ejus voluntatibus reluctamur. S. Greg.

il faut dans ces circonstances se comporter envers tous ces objets, auxquels la nature corrompue s'attache, comme si nous les haïssions [1]. Car quoiqu'il ne faille point haïr les personnes, ni notre propre vie, considérées en elles-mêmes, néanmoins quand elles sont des obstacles et des empêchements au service de Jésus-Christ, il faut les traiter comme des ennemis, puisqu'en effet ce sont nos ennemis, Le démon, le monde et la chair ne sont nos ennemis, que parce qu'ils nous retirent de l'entière sujétion et de la parfaite obéissance, que nous devons à notre Maître et Seigneur, en qualité de serviteurs et de disciples. Si vous voulez encore un mot, qui soit plus court et qui ne laisse rien à dire, c'est de donner sa liberté. Voilà ce qu'il faut donner pour être disciple de Jésus-Christ, voilà l'abrégé de tout ce qu'il nous dit sur ce sujet, et l'unique moyen d'être à lui, car il n'y a que notre liberté qui nous en empêche[2]. Ce ne sont ni les parents, ni les biens, ni les honneurs, ni les plaisirs, ni tout le monde, ni l'enfer même qui peuvent nous empêcher de le servir, si nous le voulons avec sa grâce; ils peuvent bien nous tenter et nous solliciter, mais si nous voulons leur résister, par la liberté que nous en avons avec la grâce, ils ne peuvent que nous tenter sans nous faire d'autre mal. Mais parce que nous avons aussi la liberté d'écouter et de consentir à leurs propositions, nonobstant toutes les obligations, et les grâces qui devraient nous en détourner, c'est pour cela qu'il faut donner sa liberté à Jésus-Christ, quoiqu'on ne laisse pas de la garder [3]; mais on ne la garde que pour l'employer à son service, auquel on se sent tellement obligé, qu'on est prêt à montrer par ses paroles et par ses actes, qu'on veut y vivre et mourir, comme

[1] Quemadmodum quos odio habemus, neque videre, neque eorum vocem audire, æquo animo patimur, ita et anima si quid præter Dei voluntatem nobis imperat, rejicienda est. S. Chrys.

[2] Retenez bien cette maxime courte et pleine de sens : Quittez tout, et vous trouverez tout; renoncez à vos convoitises, et vous trouverez le repos. Méditez bien cette leçon, et quand vous l'aurez mise en pratique, vous comprendrez tout. *Imitat.* liv. III. c. XXXII.

[3] Quis Christum refugiat quem sequuntur alligati vinculis voluntariis quæ solvunt non alligant ? S. Ambros. *ep*, XVIII.

si on n'avait plus la liberté de vivre autrement qu'on le servant[1].

Oh ! c'est là être disciple de Jésus-Christ de ne se réserver rien, afin d'être tout à lui ; mais sans cette condition vous ne le serez jamais, parce que si vous ne lui donnez tout, en lui donnant votre liberté, et que vous vous réserviez quelque chose dont vous puissiez disposer à votre gré, vous n'êtes pas à lui ; car lorsqu'il voudrait disposer de vous, et vous prendre par cet endroit que vous vous êtes réservé, il trouverait de la résistance au lieu de trouver de la soumission, il trouverait un ennemi et un rebelle, au lieu d'avoir un serviteur. Ainsi donc, si vous délibérez de vous mettre à son service, et que vous ne soyez pas résolu de le servir dans toutes les occasions et les circonstances où il voudra commander, n'y venez pas ; car vous n'y seriez pas reçu, et quand vous y auriez été reçu, vous vous en retireriez aussitôt à votre honte et confusion. En effet, c'est abandonner son service que de ne pas le suivre où il commande d'aller, et celui qui se réserve quelque chose, se réserve une retraite et un moyen pour le quitter, quand Jésus voudra avoir la chose qu'on se réserve.

C'est à peu près comme celui qui voudrait bâtir une tour, et qui voudrait n'y employer de matériaux qu'autant qu'il en faudrait pour creuser les fondements ; il se ferait moquer de lui. Ou comme un général d'armée qui n'aurait que dix mille combattants contre cent mille, il faudrait qu'il fît le paix, ou qu'il se retirât[2]. De même, voulait nous dire Notre-Seigneur par ces

[1] Qui in domino vocatus est servus, libertus est Domini : similiter qui liber vocatur, est servus Christi. I *Cor.* VII.

Noli libertate abuti ad liberè peccandum, sed utere ad non peccandum : erit voluntas tua libera, si fuerit pia. Prima libertas est carere criminibus. S. Aug.

[2] Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non prius sedens computat sumptus qui necessarii sunt, si habuerit ad perficiendum ne postcaquam posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes : Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare ? Aut quis rex iturus committere bellum adversus alium regem, non sedens prius cogitat si possit cum decem millibus occurrere ei qui cum viginti millibus venit ad se ? Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. *S. Luc.* XIV.

comparaisons, la vie spirituelle et le service de Dieu consistent à bâtir et à combattre, de sorte qu'il faut tenir la truelle d'une main et l'épée de l'autre, comme ceux qui relevaient les murailles de la ville de Jérusalem, au retour de leur captivité de Babylone[1]; il faut édifier les vertus et combattre les vices. Mais quiconque entreprend ce bâtiment et ce combat, s'il est sage, devra auparavant prendre connaissance des frais et des dépenses qui y sont nécessaires, car s'il entreprend de commencer, et qu'il n'achève pas, il sera un sujet de risée. C'est donc ainsi, conclut-il, que quiconque ne donne pas tout, sans se réserver la liberté d'en disposer sinon pour mon service, celui-là ne peut être mon disciple; car il n'en faut pas donner moins pour l'être. Autrement, on ne tarderait pas à quitter ce qu'on aurait commencé, à reprendre ce qu'on aurait donné, ou si on ne l'avait pas donné, on se servirait de son droit et de sa liberté pour en user à son gré et à discrétion, et vous ne seriez plus disciple de Jésus; car c'est en cela proprement qu'on est son disciple, quand on n'use plus de sa liberté à son gré, mais qu'on l'emploie tout entière à son service. Oh! qu'elle est bien employée, puisque Jésus vaut bien notre liberté, et que notre liberté ne saurait être mieux employée que pour posséder Jésus.

TROISIÈME POINT.

CETTE CONSIDÉRATION DOIT SERVIR DE MOTIF POUR NOUS RÉSOUDRE ENTIÈREMENT A NOUS ASSUJETTIR A JÉSUS-CHRIST.

Ces vérités sont si évidentes et si convaincantes, que quand on les considère dans l'oraison, elles paraissent évidentes; mais quand ces considérations ne sont pas aussi présentes à l'esprit que maintenant, et que la passion est émue par son objet, on y contredit et on s'y oppose aussi facilement, que si on ne les avait point considérées[2] Cela n'est que trop vrai, et il faut plutôt penser à remédier à cet inconvénient qu'à le déplorer plus

[1] Una manu sua faciebat opus, et altera tenebat gladium. II *Esd.* IV,

[2] Paucorum est relinquere omnia, cunctorum autem fidelium renuntiare omnibus, id est, sic tenere quæ sunt mundi, ut tamen non teneantur in mundo. Beda.

longtemps. Voici trois remèdes entre autres qui regardent les trois facultés de l'âme, et que vous méditerez.

Le premier est pour l'entendement. Il consiste à vous persuader qu'il est si vrai que pour avoir l'honneur d'être disciple de Jésus, on doit lui assujettir sa liberté, qu'il faut renoncer à cet honneur ou à sa liberté. Car puisque que c'est à tout ce qu'on possède qu'il faut renoncer[1], comme nous l'a déclaré notre Jésus, puisque c'est à tous qu'il a fait cette déclaration, et qu'à moins de quitter tout, on ne peut pas prétendre être son disciple, que s'ensuit-il? sinon l'une de ces deux choses : qu'il faut ou renoncer à l'honneur d'être à Jésus, ou à la liberté d'être à soi? Que vous en semble, mais à quoi vous décidez-vous?...

La seconde considération pour la volonté, et le remède à nos légèretés et à ces inconstances, qui nous font mollir et changer dans les occasions, c'est d'affermir fortement les premières résolutions qu'on a prises de se donner entièrement à Jésus-Christ, et de lui consacrer toute notre liberté. C'est qu'autant on abhorre d'entendre prononcer cette parole, qu'il faut renoncer à l'honneur d'être disciple de Jésus-Christ, on prenne sérieusement la résolution de tout quitter[2], qu'on en fasse une protestation si authentique, qu'on se condamne à renoncer à Jésus, si on ne renonce pas à soi-même. N'est-ce pas en effet y renoncer de fait, si on ne se quitte, vu qu'il est si nécessaire de se quitter pour se donner à lui, qu'on ne s'y donne point autrement qu'en se quittant. Faites donc maintenant cette protestation, selon que le cœur vous en fournira l'affection et les paroles.

Enfin, pour la mémoire, et pour le dernier remède qui vous

[1] Perfecta igitur renuntiatio in eo consistit, si quis id assecutus fuerit, ut ne de vita quidem sua quidquam affectus sit omninò. S. Basil.

[2] Quia nisi quis à semetipso deficiat ad eum qui super ipsum est, non appropinquat, nec valet apprehendere quod ultra ipsum est, si nescierit mactare quod est. Sic olerum plantæ transponuntur ut proficiantur, atque, ut ita dicam, ut crescant. Sic semina rerum in terra admixtione deficiunt, ut in reparatione sui generis uberius assurgant. Undè enim videntur perdidisse quod erant, indè accipiunt apparere quod non erant. S. Greg. hom. XXIII *Evang.*

maintienne constamment dans la pratique de cette ferme résolution, représentez-vous les occasions, les personnes, les lieux, les temps, et les autres circonstances où vous devrez l'exécuter, nommément celles où vous êtes plus faible. Autant vous reconnaissez l'importance, et l'obligation que vous avez d'assujettir votre liberté au service de Jésus, autant vous en avez la volonté, et la résolution, autant faut-il l'exécuter dans ces occasions; puisqu'autrement c'est ne rien faire, que d'avoir des connaissances et des désirs dans son oraison, si on ne vient à les accomplir dans ses actions. Car c'est par ses actions qu'on montre de quel maître on est disciple ; c'est dans les occasions qu'on montre si on a encore sa liberté, ou si on y a renoncé; c'est quand naturellement on se fâcherait, si ce n'était le respect de Jésus qui nous porte à la douceur ; c'est quand naturellement on se plairait ou qu'on se déplairait dans certaines choses, si on ne retenait son naturel, et si on ne l'assujettissait à la grâce et à l'esprit, qui nous fait voir qu'il ne faut alors ni se plaire ni se déplaire ; c'est quand enfin, on n'écoute ni le monde ni son naturel que comme un ennemi, pour ne rien faire contre les ordres de son état et de sa conscience, et pour accomplir tout ce que ces ordres prescriront pour la gloire de Jésus, à qui on s'est consacré tout entier [1].

C'est là ma résolution ; daignez la ratifier, ô mon Jésus; je veux être tout à vous, et le faire paraître là où il y a plus de danger d'être à moi, afin que je sois dorénavant plus à vous d'effet que de parole ; car je crains que par le passé je n'aie été à vous plus de parole que d'effet.

[1] Hujusmodi renunciatio initium sumit ab alienatione rerum externarum, veluti a possessionibus, ab inani gloria, et vivendi consuetudine, a rerum inutilium amore, etc. S. Basil.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quel honneur c'est d'être disciple de Jésus-Christ.

Après que vous vous serez formé une parfaite idée d'un disciple de Jésus-Christ dans votre condition, persuadez-vous par le moyen de la foi et par de bonnes raisons, qu'il n'y a point d'honneur sur la terre qui puisse être comparé à celui d'être son disciple, quoi qu'en dise le monde. Car s'il dit le contraire, il se déclare son ennemi, et mérite aussi peu de créance que le démon, et c'est un honneur d'être méprisé par lui pour ce sujet. Ce qui est si vrai que les plus grands docteurs de l'Eglise nous assurent qu'ils aimeraient mieux, et tiendraient à plus grand honneur, d'être avec saint Paul, en qualité de disciples de Jésus, enchaînés dans la prison la plus noire, que d'être au plus haut des cieux avec les Séraphins tout rayonnants de gloire. Qu'en pensez-vous?... Avaient-ils raison de parler ainsi? était-ce un transport d'affection?... Il y avait, à la vérité, de l'amour, mais cet amour était fondé sur une bonne raison, et si vous vouliez la considérer, vous sentiriez le même effet de cet amour.

DEUXIÈME POINT.

Il faut lui assujettir notre liberté pour mériter cet honneur.

Que ne font pas les hommes pour le faux honneur du monde? et que ne devriez-vous faire pour l'honneur d'être disciple de Jésus-Christ? Quoi que vous fassiez, vous ne faites rien si vous ne lui assujettissez toute votre liberté; car autrement vous ne seriez pas à lui, ni par conséquent son disciple et son serviteur, ou vous ne demeureriez pas longtemps à son service, parce que, quand il viendrait à vous prendre par l'endroit que vous vous seriez réservé, vous ne penseriez qu'à vous retirer, et la retraite ne vous saurait être que honteuse et nuisible. Voyez-vous un homme qui entreprend de bâtir ou de faire la guerre; s'il n'a de quoi en venir à bout, il se met en danger d'être moqué, et de se faire dire par dérision? Voilà un homme qui a commencé de bâtir, mais qui n'a pu achever ce qu'il a commencé. De même, dit Jésus-Christ, quiconque entreprend de me suivre et d'être mon disciple, il faut qu'il quitte tout et lui-même; autrement, il ne pourra jamais me suivre. Cet abandon entier de sa liberté est l'argent qu'il faut avoir tout prêt, pour bâtir

l'édifice de la perfection que j'enseigne, et pour faire la guerre à tous ceux qui vous attaquent.

TROISIÈME POINT.

Cette considération doit nous servir de motif pour nous assujettir à Jésus-Christ.

Concluez des deux points précédents, que s'il est si désirable d'être disciple de Jésus-Christ, et qu'on ne puisse arriver à cet honneur qu'en lui soumettant notre liberté, il est raisonnable que nous nous décidions à cet assujettissement, et que nous remarquions en quoi particulièrement il consiste, pour en venir aux véritables effets; de peur que si nous n'étions assujettis que de nom, ou dans l'oraison, et non pas d'effet, nous ne fussions aussi ses disciples que de nom, et dans notre oratoire. Dieu nous en garde, mon âme, et ne faisons pas tant de cas de notre liberté, que nous ne veuillons bien la donner pour un si bon motif. Jésus la vaut bien, et même si nous faisons cas de notre liberté, nous ne saurions jamais la mieux employer, qu'afin d'avoir Jésus pour Maître et afin qu'il nous ait pour ses disciples. Autrement quel reproche pour une âme, que le choix lui étant donné de renoncer à sa liberté ou au service de Jésus-Christ, elle a mieux aimé renoncer à Jésus-Christ qu'au mauvais usage de sa liberté... O Dieu ! la pensée d'un tel malheur fait frémir...

MERCREDI.

DU PASTEUR QUI CHERCHE SA BREBIS ÉGARÉE.

LE TROISIÈME MOTIF D'UNIR NOTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU; IL EST PRIS DE L'OPPOSITION DE NOTRE MALICE, QUI NOUS ÉLOIGNE DE LUI, ET DE SA BONTÉ QUI NOUS RECHERCHE.

Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue [1].

Le Sujet que nous avons médité plus haut sous un autre aspect[2], nous présente le troisième motif dont Notre-Seigneur se sert pour

[1] Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat. S. *Luc.* XV.
[2] Voyez le IVe vol. p. 236 Médit. pour le 3e dimanche après la Pentecôte.

attirer notre volonté à son service. Nous comprendrons par deux belles comparaisons : 1° la malice de notre liberté qui refuse de servir Dieu; 2° la bonté de Dieu à notre égard, puisque loin de nous en punir, il ne pense qu'à se mettre à notre recherche, comme ferait un pasteur à l'égard de sa brebis égarée, ou une femme au sujet d'une perle précieuse qu'elle aurait perdue. Or après que ces personnes ont retrouvé ce qu'elles avaient perdu, ce n'est que réjouissance avec tous leurs amis. De même, dit Notre-Seigneur, quand je puis ramener une âme à son devoir, tout le ciel est en joie et en fête.

La Fin de la méditation doit être d'apprendre, par la considération de la bonté de Dieu, à ne jamais nous éloigner de lui, ou du moins à nous empresser de retourner à lui, pour nous mettre sous sa conduite, si nous avions eu le malheur de le quitter.

La Forme est en ces trois points :

1° Malice de notre liberté qui s'éloigne de Jésus-Christ.

2° Bonté de Jésus-Christ, qui recherche avec tant de soin cette liberté infidèle.

3° Le grand motif que nous devons prendre de là, pour nous donner entièrement à lui.

PREMIER POINT.

MALICE DE NOTRE LIBERTÉ QUI S'ÉLOIGNE DE JÉSUS-CHRIST.

Les Pharisiens trouvaient mal que les pécheurs s'approchassent de Notre-Seigneur, et qu'il les reçût avec bienveillance; mais ce bon Sauveur leur témoigna qu'il lui était agréable de s'entretenir avec les pécheurs pour les convertir. Voulant même montrer qu'au besoin, il irait les chercher, il leur proposa à ce sujet, les deux belles paraboles de la brebis égarée et de la drachme perdue [1], paraboles qui nous donnent occasion, en ce premier point, de considérer la malice de notre liberté, qui se perd en s'éloignant de son Dieu, pour reconnaître ensuite la bonté de ce Dieu qui va à sa recherche.

Il en est donc ainsi; notre volonté étant libre abuse tellement de sa liberté, qu'elle abandonne son pasteur autant de fois

[1] Erant appropinquantes ei publicani, et peccatores, ut audirent illum et murmurabant Pharisæi et Scribæ dicentes : Quia hic peccatores recipit, et manducat cum illis. Et ait ad illos parabolam istam, dicens : Quis ex vobis homo, etc. Infrà.

qu'elle pèche mortellement, ou véniellement[1] ; ou qu'elle veut se gouverner elle-même dans des actions qui ne sont pas mauvaises, mais qui ne sont pas assez bonnes, parce qu'elles ne sont pas entreprises selon la conduite, et la direction de celui qui lui fait l'honneur de vouloir la gouverner dans toutes ses actions.

Que le péché mortel soit la perte de l'âme et un abandon de son Dieu [2], hélas ! il n'est que trop vrai ; et c'est un mal qui ne peut être jamais assez regretté et déploré.

Que le péché veniel, qui n'est pas la perte de l'âme, soit pourtant une perte et un commencement de séparation de notre volonté d'avec celle de Dieu ; ses funestes conséquences ne le montrent que trop, quand particulièrement c'est un péché qui vient de quelque affection déréglée pour une créature, ou pour soi-même, en désirant trop d'honneur, de plaisirs, ou de biens; car alors peu à peu la volonté se sépare de son Dieu, et même l'abandonne entièrement ; parfois Dieu lui-même l'abandonne, étant fâché que cette volonté s'attache par un amour déréglé à quelque objet, comme s'il y avait quelque chose qui fût plus aimable que lui [3].

Enfin, ne pas vouloir se soumettre à sa conduite, c'est se séparer de lui ; ce qui est clair, car lui être uni, n'est autre chose que de se laisser gouverner par lui. Que notre volonté est puissante dans sa malice, puisqu'elle peut ainsi nous séparer de notre unique bien !... Il est vrai que la malice est plus ou moins grande, selon que l'éloignement est plus ou moins grand, et opposé à l'ordre de la loi éternelle; mais pour peu qu'on s'éloigne librement de Dieu, c'est toujours une grande malice, car la volonté ne s'en éloigne que pour s'approcher par les affections de quelque créature; or c'est faire une grande injure au Créateur de le quitter pour la créature [4]; En effet,

[1] Dereliquit Deus factorem suum, et recessit a Deo salutari suo. *Deut.* XXXII.

[2] Perversæ cogitationes separant a Deo. *Sap.* I.

[3] Ingratus sensu dereliquit et liberantem se, et cùm perdiderit reverentiam, derelinquetur ab eo. *Eccli.* XXIX.

[4] Numquid non istud factum est tibi, quia dereliquisti Dominum Deum tuum eo tempore quo ducebat te per viam ? *Jerem.* II.

c'est prétendre qu'il y a quelque autre bien, qui ne soit pas en lui, puisqu'on ne recherche la créature qu'à cause du bien qu'on espère y trouver[1]. Si cela était, Dieu ne serait pas notre souverain bien et notre fin dernière, puisqu'il ne pourrait pas remplir tous nos désirs, et nous contenter parfaitement ; ce qui est un blasphème insupportable. Et néanmoins, cette volonté qui s'en éloigne, pour aller chercher ce qu'elle croit trouver mieux qu'en Dieu, donne sujet aux anges de lui reprocher ce blasphème, de s'étonner de sa malice et de son impiété. En effet, n'étant créée que pour aimer le bien, et ayant auprès d'elle son souverain bien, qui lui seul est capable de la remplir et de la contenter, elle s'en éloigne sans raison et sans sujet cherchant parmi les créatures ce qu'elle ne saurait rencontrer, et ce qu'elle eût infailliblement trouvé dans son Dieu, comme dans sa source, si elle eût voulu demeurer avec lui.

N'est-ce pas pour cette raison, qu'un prophète appelle les cieux à ce spectacle pour s'en étonner, pour crier vengeance contre cette malheureuse volonté, qui étant altérée des désirs de son bien, et ayant en Dieu une fontaine limpide pour se désaltérer, aime mieux se jeter dans quelque citerne, où il n'y a qu'un peu d'eau toute fangeuse, malsaine, et plus propre à irriter la soif qu'à l'étancher[2]. Si cela n'arrivait qu'à une âme, de quitter ainsi son Dieu, pour chercher autre part quelque bien, on ne pourrait assez s'en étonner ; mais parce que ce malheur est si ordinaire, qu'il n'y a presque aucune âme qui ne mérite ce reproche, on ne s'étonne plus. Cependant, c'est ce qui devrait le plus étonner, que de toutes les âmes qui vivent sur la terre, à peine y en a-t-il quelques-unes qui ne quittent souvent leur Dieu, pour aller chercher quelque bien dans les créatures comme si tout bien n'était pas en Dieu[3] : car il se fait de là une

[1] Aversi sumus ne iremus post tergum Dei nostri, ut loqueremur calumniam et trangressionem. *Isa.* LIX.

[2] Obstupescite cœli super hoc et portæ ejus desolamini vehementer, dicit Dominus. Duo enim mala fecit populus meus. Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, dissipatas quæ continere non valent aquas. *Jerem.* II.

[3] Quid vultis mecum judicio contendere ? omnes dereliquistis me, dicit Dominus. Ibid.

malice universelle, et une masse de corruption dont chaque âme a sa part, et qui infecte toute la terre. Déplorez ce malheur...

DEUXIÈME POINT.

BONTÉ DE JÉSUS-CHRIST, QUI RECHERCHE AVEC TANT DE SOIN CETTE LIBERTÉ INFIDÈLE

Cette malice de la volonté humaine, qui se retire ainsi de la volonté de son Dieu, mériterait que la justice divine la punit aussitôt; cependant Dieu qui est infiniment meilleur que les hommes ne sont mauvais, non-seulement ne les châtie pas, mais comme si c'était lui-même qui fût l'auteur de l'offense, et non pas l'offensé, il recherche lui-même cette volonté dédaigneuse qui l'a quitté; il emploie les prières, les menaces, l'amour, les promesses, et tous les moyens que sa sagesse infinie peut inventer pour gagner ce cœur rebelle et infidèle. Il ne faut que se rappeler les deux paraboles dont il se sert, pour nous faire comprendre sa bonté à notre égard [1]. Car celui qui verrait un pasteur laisser ses quatre-vingt-dix-neuf brebis, pour aller chercher sur les montagnes et dans les vallées la centième qui s'est perdue, et l'ayant retrouvée, l'apporter sur ses épaules et appeler tous ses compagnons, ses voisins, et amis pour se réjouir avec eux de son bonheur, celui-là pourrait-il ne pas penser que cet homme porte une vive affection à cette brebis? Et en voyant cette femme, qui renverse tout dans la maison, cherchant, la lampe à la main, dans tous les coins, pour pouvoir découvrir la perle qu'elle a perdue, et qui se réjouit autant après l'avoir retrouvée, qu'elle s'attristait de l'avoir perdue, qui

[1] Quis ex vobis homo qui habet centum oves, et si perdiderit unam ex illis, nonne dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad illam quæ perierat, donec invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens : et veniens domum, convocat amicos et vicinos, dicens illis.

Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat.

Aut quæ mulier habens drachmas decem, si perdiderit drachmam unam nonne accendit lucernam, et everrit domum, et quærit diligenter, donec inveniat eam ?

Ei cum invenerit, convocat amicas et vicinas dicens : Congratulamini mihi, quia inveni drachmam quam perdideram. Ita dico vobis, gaudium erit coram Angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.

ne croira qu'elle avait un grand amour, et un vif attachement pour cette perle ?

Jugez par là de l'affection et de l'amour de notre bon Jésus, envers cette misérable créature, qui se séparant de lui, va se perdre, s'il ne la cherche et ne la trouve. Et de peur que vous ne pensiez qu'il y a de l'exagération dans ces comparaisons, remarquez au contraire qu'elles sont plutôt trop faibles que trop fortes, qu'elles sont au-dessous de la vérité, et que ni le pasteur, ni la femme, ne cherchent avec autant d'ardeur ce qu'ils ont perdu, que Jésus ne nous recherche, lorsque nous le quittons. Car premièrement, l'amour qu'il nous porte provenant de celui qu'il a pour son Père, tient en quelque sorte de l'infini, et n'a rien de semblable dans toute la nature. Deuxièmement, c'est l'amour seul qui le porte à nous chercher [1], tandis que ce sont les intérêts particuliers, qui excitent les hommes à rechercher ce qu'ils ont perdu. Mais pour parler en vérité, et selon qu'il est écrit au livre de Job : Quel intérêt Dieu a-t-il qu'une âme se perde ou se sauve ? En perdra-t-il rien de son bonheur ou de sa gloire [2] ?... On peut voir par là que ce n'est que le pur amour qui le porte à la chercher.

Ajoutez à tout cela que la brebis et la perle ne font point de résistance, ni d'opposition à ceux qui les cherchent, mais qu'ils se laissent prendre et porter à leur gré ; tandis que l'âme qui a quitté son Dieu, s'en éloigne pour l'ordinaire d'autant plus, que ce Dieu fait plus d'efforts pour la retirer du malheur où elle va se jeter; or si elle a offensé une fois son Créateur, en le quittant pour la créature, elle l'offense autant de fois qu'il se présente à elle, pour lui offrir sa grâce et son pardon, et qu'elle le dédaigne.... Quel spectacle, quel sujet d'étonnement et d'admiration pour les bienheureux esprits, qui voient mieux que nous ces excès d'amour et de bonté, de voir un Dieu qui vient

[1] In charitate perpetua dilexi te,ideò attraxi te, miserans. *Jerem.* III.

[2] Si peccaveris quid ei nocebit? et si multiplicatæ fuerint iniquitates tuæ, quid facies contra eum ? Porro si justè egeris, quid donabis ei, aut quid de manu tua accipiet ? *Job.* XXV.

d'être offensé par sa créature, la rechercher, la prier, la conjurer qu'elle retourne, qu'il est tout disposé à lui pardonner, à l'accueillir et à l'aimer plus que jamais [1]; et que cette créature ne fasse pas semblant de le voir ou de l'entendre, qu'elle se fasse prier ou rechercher, des journées, des semaines, des mois, et des années entières!.... O mon Dieu, permettez-moi de vous dire, après votre Apôtre, que c'est trop d'amour et de bonté pour des ingrats [2], qui ne méritent pas que la terre les porte. Mon âme, si après tout cela nous nous laissons encore aller à ces excès, que pourra-t-on penser de toi? Qu'oserais-tu en penser toi-même? Sinon que, quoi que Dieu puisse faire pour t'appeler à lui, tu en feras encore davantage pour t'en éloigner. Voudrais-tu bien le dire, voudrais-tu bien le faire?....

TROISIÈME POINT.

LE GRAND MOTIF QUE NOUS DEVONS PRENDRE DE LA, POUR NOUS DONNER ENTIÈREMENT A NOTRE-SEIGNEUR.

C'est donc ici qu'il se faut résoudre à se donner entièrement à Dieu, selon qu'il veut que nous soyons à lui, par la considération de sa bonté opposée à notre malice, qui deviendrait encore plus grande et plus insupportable, si elle s'endurcissait contre une telle bonté. Voici en quoi consiste la force de ce motif: c'est qu'il faut se rendre à une si grande bonté, car autrement notre malice qui lui résiste, croîtra en proportion de l'excès de sa bonté [3]. Ce qui est à la vérité puissant pour nous stimuler et pour nous gagner, si nous le méditons bien. Car il faudrait en venir au dernier point de l'impiété, pour aller jusqu'où nous mène cette considération. Et quel est le malheureux qui voudrait être aussi méchant que Dieu est bon? qui voudrait être méchant

[1] Hæc dicit Dominus: Numquid qui cadit non resurget? Et qui aversus est, non revertetur? Quare ergo aversus est populus iste aversione contentiosa; Apprehenderunt mendacium et noluerunt reverti. *Jerem.* VIII.

Revertere aversatrix Israël, dicit Dominus quia ego vir vester. Convertimini filii revertentes, et sanabo aversiones vestras. *Jerem.* III.

[2] Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos. *Ephes.* II.

[3] Dedit ei Deus locum pœnitentiæ, et ille abutitur eo in superbiam. *Job.* XXIV.

parce que Dieu est bon, et qui au lieu de se servir de sa bonté pour devenir bon, ne s'en servirait que pour devenir plus méchant [1]? Ce serait être pire en quelque façon que les démons; car s'ils ne s'amendent pas, ils n'ont pas ces grâces de Dieu que nous avons, et quand ils les auraient, ils ne deviendraient pas plus mauvais, tandis que nous le devenons en abusant des bontés de Dieu. De sorte qu'il faut nécessairement conclure, que pour ne pas devenir si méchants, il faut nous résoudre à être bons. Vous aimez ceux qui vous haïssent, disait Joab à David, et vous haïssez ceux qui vous aiment [2]. C'en fut assez pour que ce grand roi se rendît à ce qu'on désirait de lui.

Et ne pourrait-on pas vous dire la même chose? Vous aimez les créatures qui vous fuient, ou qui vous trahissent, si elles vous approchent; et vous fuyez votre Créateur, qui vous recherche et qui vous aime plus que sa vie, qu'il a donnée pour votre amour. Cela n'aura-t-il point d'effet sur votre cœur?... Écoutez donc encore ces ravissantes paroles de Jonathas à Saül son père [3] : O roi, ne faites point de mal à votre bon serviteur David, qui jamais ne vous en a fait, mais qui au contraire s'est exposé lui-même pour votre service, et pour tout le peuple, qu'il a sauvé de la rage des Philistins, vous en avez été témoin, et vous vous en êtes réjoui le premier. Pourquoi donc lui rendez-vous le mal pour le bien, et la mort pour la vie?... Ce discours eut tant d'effet sur le cœur de Saül, que quoiqu'il fût plein de rage contre David, il s'apaisa aussitôt, et jura qu'il ne le toucherait point. Appliquez-vous donc ces mêmes paroles, et demandez-vous pourquoi vous en voulez à celui qui ne vous a

[1] Qui diutius toleratur, nec tamen ab iniquitate compescitur munus quidem supernæ patientiæ, percipit, sed reatus sui vinculis, ex ipso se munere arctius astringit. S. Greg. ibid.

[2] Diligis odientes te, et odio habes diligentes te. II *Reg.* XIX.

[3] Ne pecces Rex in servum tuum David quia non peccavit tibi, et opera ejus bona sunt tibi valdè et posuit animam suam in manu sua, et percussit Philisthæum et fecit Dominus salutem magnam universo Israel.

Vidisti, et lætatus es : quare ergo peccas in sanguine innoxio, interficiens David qui est absque culpa?

Quod cum audisset Saül, placatus est voce Jonathæ. I *Reg.* XIX.

jamais offensé, mais qui plutôt s'est exposé pour votre salut, et a donné sa vie pour la vôtre, à celui qui ne cesse de la donner encore tous les jours. A cette heure même que vous méditez, il meurt pour vous, s'immolant pour vous au saint sacrifice de la messe, qui est offert maintenant en quelque endroit.... Et vous aurez bien le cœur de le poursuivre, ou de vous armer contre lui, s'il vous poursuit de sa bonté et de ses grâces!...

C'en est trop, mon Dieu, c'en est trop, je ne puis plus souffrir ces reproches et cette confusion ; je me rends, je suis à vous. Que vous plaît-il que je fasse, ou plutôt que vous plaît-il faire de moi ? car je vous donne tellement ma volonté et toute ma liberté, que je désire, s'il vous plaît, que ce soit plutôt vous qui viviez et agissiez en moi, que moi en moi-même.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Malice de notre liberté qui s'éloigne de Jésus-Christ.

Voici un motif puissant dont Jésus-Christ se sert pour attirer et pour gagner notre volonté à son service; c'est d'opposer à la malice de cette volonté sa propre bonté, qui se met à sa recherche, comme un pasteur cherche sa brebis qui s'est égarée dans les champs, ou comme une femme renverse tout, pour trouver une perle qui a été perdue dans la maison. La malice de l'âme qui s'éloigne de son Dieu, est plus ou moins grande selon qu'elle s'en éloigne davantage; mais pour peu qu'elle s'en sépare, la malice est toujours grande, parce qu'elle ne s'en éloigne que pour s'approcher par ses affections de quelque créature, et elle ne s'en approche que pour y chercher quelque bien, comme si elle ne trouvait pas tout en Dieu ; ce qui est lui faire un tort qui marque une grande malice. Car c'est librement qu'elle se retire ainsi vers la créature, c'est de son plein gré, de son propre mouvement, sans raison et sans sujet, et même elle sait bien qu'elle se trompe, et qu'elle ne trouvera jamais hors de Dieu, ce qu'elle prétend trouver en se retirant de lui. Mon âme, pensais-tu qu'il y eût autant de malice dans ces petits plaisirs, que tu prends hors de ton Dieu? et maintenant que tu le sais, pourras-tu persister plus longtemps dans ta malice ?...

DEUXIÈME POINT.

La bonté de Jésus qui nous recherche.

La bonté de Jésus, au contraire, paraît en ce que cette âme ne l'a pas plus tôt quitté et offensé, qu'il court après pour la rappeler, et lui offrir ses grâces et la même part dans son amour; comme si c'était lui qui fût l'auteur de l'offense et non pas l'offensé. Quand le pasteur recherche sa brebis égarée, ou la femme, la perle qu'elle a perdue, ils montrent bien qu'ils aiment ce qu'ils regrettent et ce qu'ils cherchent, quoiqu'à dire vrai, ce soit plutôt eux-mêmes qui s'aiment et se cherchent dans la chose perdue, que la chose elle-même. Mais quand Dieu nous aime et nous cherche, c'est nous en vérité qu'il aime et non pas ses intérêts; car quel gain ou quelle perte peut-il avoir de nous avoir gagnés ou de nous avoir perdus? Et puis la brebis ne s'enfuit pas devant son pasteur, comme nous fuyons le nôtre quand il nous recherche. De sorte que c'est une bonté autant de fois multipliée que nous lui faisons de résistances, et nous lui en faisons presque autant de fois, qu'il y a d'heures et de moments depuis notre départ jusqu'à notre retour, car c'est à toute heure et à tout moment qu'il nous rappelle. O Bonté infinie! comment peut-on vous connaître et ne pas vous aimer? et comment ne vous connaît-on pas, puisqu'on ressent sans cesse vos divins effets?...

TROISIÈME POINT.

Cette bonté est un puissant motif de nous donner entièrement à lui.

Voici donc à quoi nous devons nous résoudre entièrement; puisqu'il est si bon de nous chercher, après que nous avons été assez méchants pour le quitter, il faut nous rendre à sa bonté. Autrement nous deviendrions encore plus méchants, que quand nous l'avons quitté la première fois, puisqu'il n'y a que la malice qui résiste à la bonté, et que plus la bonté est grande, plus il faut que la malice qui s'y oppose soit excessive. De sorte qu'il faut nous décider à l'une de ces deux choses : ou à répondre à cette grande bonté comme elle le mérite, ou à montrer une malice extrême en resistant à tous ses effets. Prenez, mon Dieu, ce cœur et toute sa liberté, quand même il ne voudrait pas se donner comme il le doit. Je me sens si obligé de vous l'offrir, que quand même la nature y répugnerait, je vous prie de le prendre, d'en disposer comme d'une chose qui vous appartient. N'attendez pas, ô mon Dieu, que ce cœur se donne lui-même; non, saisissez-le par votre grâce, et qu'il soit à vous aujourd'hui, demain, et toujours!...

JEUDI.

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE. MISÉRABLE ETAT OU NOUS RÉDUIT LE MAUVAIS USAGE DE NOTRE LIBERTÉ, QUATRIÈME MOTIF POUR L'ASSUJETTIR PARFAITEMENT A DIEU.

Le plus jeune des deux frères ayant vendu son bien quitta la maison de son père pour aller dans un pays éloigné; là, se livrant à ses plaisirs, eût bientôt dissipé tous ses biens.

Le Sujet roulant sur cette belle parabole de l'enfant prodigue, rentre parfaitement dans le but des méditations de cette semaine. En effet, il nous fait voir l'état déplorable de notre liberté, représenté par celui de ce jeune homme, qui ne fut misérable que pour avoir voulu quitter son père. Nous y apprenons qu'il faut plutôt nous soumettre avec docilité à la conduite de notre Dieu, que de nous en retirer ce qui nous porterait malheur.

La Fin sera de reconnaître dans l'histoire de ce jeune homme une image fidèle des tendances de notre liberté; en effet, elle ne demande qu'à secouer le joug, pour vivre en dehors de toute autorité; une fois émancipée, sa misère ressemble à celle du prodigue; or, la considération de cette misère doit nous apprendre à tenir toujours notre liberté soumise à Dieu, et à la ramener au plutôt sous sa conduite, si elle s'en était écartée.

La Forme est en ces trois points :

1° Départ de l'enfant prodique.

2° Sa misère.

3° Son retour.

PREMIER POINT.

DÉPART DE L'ENFANT PRODIGUE.

On ne pouvait rien dire de plus vrai et de plus convenable, pour nous représenter vivement la nature et les dangereux effets de notre liberté, que cette parabole. Il est question ici d'un enfant de famille, et non pas d'un serviteur ou d'un es-

[1] Et non post multos dies congregatis omnibus, adolescentior filius peregrè profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè. S. *Luc.* XV.

clave ; ainsi notre liberté est-elle affranchie de l'esclavage de la nécessité d'agir, que souffrent les autres créatures qui sont inférieures à l'homme, et de la servitude du péché si elle le veut ; mais elle est pourtant sujette à son Dieu, comme un enfant à son père, à qui elle doit tout respect et toute obéissance.

Cet enfant ne demande qu'à sortir de la maison de son père, et à jouir de la part qui lui revient, pour vivre à l'aise et en liberté sans dépendre de personne, et pour n'être plus soumis à l'autorité paternelle [1]. De même notre liberté n'aspire naturellement qu'à secouer le joug de Dieu, ou de ceux qui nous gouvernent en sa place, et ne goûte jamais plus de plaisir, que lorsqu'elle n'est plus sujette ni dépendante des volontés d'autrui, et qu'elle ne fait que ce qui lui plaît, même dans ses dévotions [2]. De là vient, qu'encore que nous ayons tant d'obligation d'obéir aux commandements de Dieu, ou de suivre ses conseils, que tant de promesses et de menaces nous soient faites pour nous y exciter, que tant de grâces nous soient données pour nous en acquitter; néanmoins il s'en trouve bien peu qui n'y manquent point, et ne se portent à l'opposé, sans crainte ni respect; parce que l'homme ayant sa liberté, et se plaisant plus naturellement à suivre ses plaisirs que la volonté de Dieu, se laisse ainsi aller à ce qui lui plaît davantage.

Enfin, le père accorde à son fils de s'en aller, et lui permet d'emporter de quoi passer le temps et contenter sa jeunesse ; de même Dieu nous permet-il l'usage de notre liberté et des biens naturels et temporels qu'il nous donne ; il nous en laisse la jouissance pour en user ou en abuser, selon qu'il nous plaira [3]. Son dessein et sa première volonté serait que nous n'en usas-

[1] Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis patri : Pater da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. Et divisit illis substantiam.

[2] Tanquam potestate sua delectata anima; uti vult per liberum arbitrium. S. Aug.

Cursus levis explicans vias suas, onager assuetus in solitudine, in desiderio animæ suæ attraxit ventum amoris sui, nullus avertet. *Jer.* II.

[3] Ostenditur libertas arbitrii ? pater enim nec discedere volentem retinuit, ne anferret arbitrii potestatem, nec manere cupientem coegit recedere. S. Chrys.

sions que pour sa gloire et notre salut éternel. Mais si nous ne voulons pas nous conformer à ce dessein, il nous laisse dans notre liberté, parce qu'il ne veut pas la contraindre; parce qu'il veut nous récompenser ou nous châtier, selon le bon ou le mauvais usage que nous en ferons, et qu'il veut nous faire connaître, par notre propre expérience, la différence qu'il y a de le servir librement, ou d'abandonner son service pour vivre en liberté [1]. Oh! quelle différence!... vous le verrez bientôt.

Cependant, examinez si vous même n'éprouvez pas les effets de cette mauvaise liberté, qui ne demande qu'à se soustraire à l'autorité de son père. Vous ne devriez vous lever, vous coucher, et vous porter à aucune action, que selon la raison et la grâce, qui vous font entendre les ordres et les volontés de votre Dieu; de sorte que, comme un bon religieux ne fait rien sans sa règle, de même vous, qui que vous soyez, ne devriez rien entreprendre sans la règle de la raison, qui n'oblige pas moins qu'une règle de religion, tant réformée soit-elle, pour vous y conformer librement, joyeusement et constamment. Mais, ô Dieu, que vous en êtes éloigné?... A peine prenez-vous garde dans vos actions, à la raison; et vous n'êtes pas moins déréglé que le serait un religieux, qui ne garderait aucune règle [2]. Et ce n'est que la liberté qui nous en retire, ce n'est que votre humeur ou l'inclination naturelle qui veut se lever et se coucher, qui veut se taire et parler, et faire en un mot tout ce qu'elle fait, plutôt parce qu'elle le veut, que parce que la grâce et la raison l'ordonnent. Croyons-nous que notre Dieu soit notre père, et qu'il

[1] Non putes culpam patris quod patrimonium adolescentiori dedit. Nulla Dei regno infirma ætas. Utinàm non recessisset filius a Patre, impedimentum nescisset ætatis. S. Ambr.

[2] Vir vanus in superbiam erigitur, et quasi pullum onagri se liberum natum putat. *Job.* XI.

Quamvis insensatis animalibus, homo sit longè melior, hoc tamen plerumque homini non licet, quod brutis animalibus licet: quæ enim ad aliud minimè servantur, eorum motus proculdubio nequaquam sub disciplina restringitur, homo autem quia ad sequentem vita ducitur, necessè profectò est ut in cunctis suis moribus sub dispositione disciplinæ religetur, etc. S. Greg. X *Moral.* x.

soit notre Seigneur? Où est donc l'honneur et le respect que nous lui devons rendre?... Répondez...

DEUXIÈME POINT.

MISÈRE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Cet enfant débauché sortit donc de la maison de son père, pour aller où son libertinage le portait; mais ayant bientôt dépensé tout son bien, il se trouva à la fin réduit à une si grande misère, qu'il fut contraint de se mettre au service d'un maître, qui ne voulut le recevoir que pour son porcher, et qui le traitait si mal, que ce pauvre malheureux se fût trouvé heureux, s'il lui eût été seulement permis de se nourrir des restes de la nourriture de ces bêtes immondes, dont il avait le soin [1].

Vous remarquez ici trois sortes de misères opposées aux trois sortes de biens, dont cet enfant jouissait dans la maison de son père. La première l'atteint dans son honneur, car d'enfant de qualité qu'il était, le voilà tombé dans le plus misérable état qu'on puisse imaginer. L'autre dans ses biens, car au lieu qu'il ne lui manquait rien chez son père, le voilà dans l'extrême nécessité de toutes choses. Et la troisième dans ses contentements, puisqu'étant à la table d'un père qui vivait honorablement, il avait de quoi se contenter honnêtement, tandis qu'il est si misérable qu'il n'a que le reste des animaux à manger, et encore ne l'a-t-il pas.

C'est là être bien misérable, mais peut-être que c'est l'être trop ; peut-être que voyant tant de misères dans ce pauvre jeune homme, vous ne vous persuaderez jamais, que l'on puisse en rencontrer autant dans une âme, qui s'est émancipée dans son

[1] Et non post multos dies congregatis omnibus, adolescentior filius peregrè profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam, vivendo luxuriosè. Et postquam omnia consumm asset, facta est fames valida in regione illa, et ipse cœpit egere. Et abiit, et adhæsit uni civium regionis illius, et misit illum in villam suam, ut pasceret porcos. Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat.

libertinage, à moins qu'il ne s'agisse d'une de ces âmes qui ont perdu toute conscience, et n'ont point d'autre Dieu que leur ventre et leur plaisir. Mais désabusez-vous, et croyez qu'on n'a rien dit, qui ne puisse vous être appliqué [1], si vous aimez mieux vivre à votre liberté, en faisant ce qui vous plaît, que de l'assujettir à la conduite de Dieu, en ne faisant que ce qu'il veut. Car quoique vous soyez bien éloigné de ces excès, qui souillent ces âmes débauchées et libertines, néanmoins puisque vous aimez mieux vivre à votre liberté, que suivre la volonté de Dieu, c'en est assez pour vous faire reconnaître, si vous voulez reconnaître la vérité, que vous êtes plus misérable et plus déchu dans votre honneur, dans vos biens, dans vos contentements, que n'était ce prodigue. Voyez-en la démonstration, et répondez à ces demandes ?...

Quelle distance pensez-vous qu'il y ait entre Dieu et vous, entre son jugement et le votre, entre sa volonté, sa conduite, et ses divines perfections et les vôtres? Repondez..... Vous serez obligés ensuite de reconnaître qu'il y a autant de différence d'honneur entre ces deux états, d'être conduits par Dieu, ou de vous gouverner vous-mêmes en suivant vos penchants, qu'il y en a entre Dieu et vous, entre la conduite de Dieu et celle de vos passions. Y a-t-il rien de plus honorable que d'être gouverné par la sagesse, avec laquelle Dieu lui-même se gouverne? C'est l'honneur que vous aviez, lorsque vous vous y laissiez conduire [2]; mais quand vous vous êtes retirés de cette divine conduite pour vivre à votre liberté, vous vous êtes retirés de cet honneur,et vous êtes contraints d'avouer que vous êtes tombés dans un état plus humiliant et plus honteux que celui de cet enfant prodigue; car vous êtes tombés d'un état où vous étiez conduits par la sagesse de Dieu, dans un autre où vous êtes gouvernés par votre passion; et il y a plus de distance et de différence entre la sagesse de Dieu et votre passion, qu'il n'y en

[1] Eget etiam iste quia nihil prodigæ satis est voluntati. S. Ambr.

[2] Habebo propter hanc claritatem ad turbas, et honorem apud seniores juvenis. *Sap.* VIII, 10.

avait entre la maison d'où sortit ce prodigue, et celle où il fut reçu. Cela n'est-il pas véritable?....

Jugez-en de même pour ce qui regarde les biens [1]. Sous la conduite de Dieu vous ne faites aucune action, qui ne vous apporte son mérite de grâce et de gloire tandis qu'en vous laissant conduire par votre propre liberté, il vous arrive ce malheur que saint Bernard déplore, quand il s'écrie : Oh ! que la volonté propre est un grand mal, puisqu'elle fait que vos biens ne sont pas des biens pour vous [2]. Il nous donne à entendre qu'encore que nous pensions faire quelque bien, néanmoins quand il n'est fait que par la volonté propre, en dehors du rapport et de la dépendance qu'elle doit avoir avec celle de Dieu, il ne mérite pas le nom de bien. D'où il suit que jamais le prodigue ne fut si pauvre et si misérable, que vous l'êtes dans cet état; car il pouvait toujours gagner quelque chose par ses services, ou mériter beaucoup devant Dieu, en servant et ne gagnant rien de temporel; tandis que vous, quoique vous fassiez pour le service même de Dieu, vous ne méritez que le blâme et des reproches, pour le faire par votre propre volonté, et non pas par la sienne. Oh! quelle misère et quelle pauvreté!...

Il ne reste plus qu'à considérer les contentements qu'on éprouve sous la conduite de Dieu. On est assuré de ce que l'on fait sous un tel gouvernement, et sous une telle sagesse; on jouit d'une grande égalité d'âme en toute sortes d'événements, dans l'assurance qu'on a, qu'ils viennent tous de Dieu; enfin, on est si satisfait

[1] Et si divitiæ appetuntur in vita, quid sapientia locupletiùs, quæ operatur omnia? *Sap.* VIII.

[2] Etenim si in die jejunii mei invenietur voluntas mea, non certe jejunium elegit sponsus, etc. Grande malum propria voluntas, qua fit ut bona tua, tibi bona non sint. Oportet proindè extra lilia fiant quæ hujusmodi sunt, quia nihil omninò quod propria inquinatum fit voluntate gustabit is qui pascitur inter lilia. S. Bern. ser. LXXI *in Cant.* n. 15.

Intrans in domum meam conquiescam cum illa; non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium. *Sap.* VIII.

Dimisit eos secundum desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis. *Psalm.* LXXX.

Siliqua carnalium delectationum illecebræ. S. Chrysost.

Civis iste, princeps hujus mundi. S. Ambr.

dans cette égalité, qu'on sent un avant-goût des joies du ciel. N'est-ce pas là être incomparablement plus heureux, que l'enfant prodigue dans la maison de son père? Mais aussi quand on sort de cette conduite, et que c'est notre propre liberté qui nous gouverne, grand Dieu! quel changement de cœur, quelque joie qu'on montre au dehors!... Il faut nécessairement que ce cœur n'ait point de contentement dans les créatures, ni en lui-même; ou s'il y trouve son contentement, le voilà perdu, le voilà abandonné, le voilà châtié du dernier châtiment de Dieu, qui est de permettre à ceux qui le quittent, de s'imaginer qu'ils sont heureux dans leur malheur, afin qu'ils ne voient pas leur misère, et qu'ils n'en sortent point. Et même, quelque plaisir qu'ils ressentent, ce n'est qu'un plaisir des sens, un plaisir tel que celui que ressentent les animaux, un plaisir de péché, d'offense de Dieu et de sa conscience; peut-il y avoir là du plaisir?... Et s'il y en a, quelle comparaison y en a-t-il avec celui qu'on éprouve, quand on se laisse gouverner et conduire par les ordres de Dieu? Voyez-vous la différence qui existe entre le plaisir de manger du gland ou les restes des animaux, et le contentement qu'on pourrait recevoir étant assis à une bonne table? Sachez qu'il y a plus de différence entre ce faux plaisir que se donne la liberté, et celui que Dieu donne à une âme, qui s'abandonne à sa conduite ; c'est dans ce but que cette parabole nous est proposée.

Mais si le cœur n'éprouve aucun contentement?... Eh bien, n'est-il pas misérable, car il ne laisse pas d'en désirer, d'en chercher, d'en attendre; et ne trouvant jamais rien que la misère, il est d'autant plus à plaindre que notre enfant prodigue, qu'il a perdu plus de biens et de vrais biens que lui, et que si Dieu ne lui vient en aide, il ressentira moins sa perte que l'autre. O mon Dieu, accordez-moi donc, s'il vous plaît, cette grâce de connaître ma misère et la perte que je fais en vous quittant, soit afin que je retourne à vous, soit afin que je confesse à tout le monde, pour votre gloire, qu'il n'y a que malheur à vous quitter.

TROISIÈME POINT.

RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

Enfin, ce pauvre misérable s'ennuyant de sa misère, et pensant à son premier bonheur, rentra plus profondément en lui-même, et se mit à comparer l'honneur de son premier état, avec l'infamie de celui auquel il se voyait réduit, les biens dont il jouissait, avec sa pauvreté, et son bonheur passé avec sa misère présente. Alors, soupirant du plus profond de son cœur : Combien y a-t-il de gens de travail, disait-il, dans la maison de mon père, qui vivent à leur aise, et je meurs ici de faim? Résolûment je m'en vais, je ne puis plus souffrir cette misère; quoi qu'il arrive, j'irai trouver mon père et je lui confesserai ingénûment ma faute, lui avouant que j'ai péché contre le ciel et contre lui, que je ne suis pas digne d'être reconnu pour son fils, et que je serai content, s'il me reçoit et me traite comme l'un des ouvriers ou des serviteurs de sa maison [1]. Il se lève aussitôt pour exécuter son dessein, il se met en chemin; approchant de la maison, il aperçoit de loin son père qui le reconnaît aussitôt, et ce pauvre enfant eût à peine ouvert la bouche pour demander pardon, que son père ouvre son cœur pour le lui accorder; il est rétabli dans son premier état, et jamais dans la suite il n'essaya d'en sortir.

Voilà comment il faudrait renter en vous-même, et vous retirer énergiquement de l'état imparfait dans lequel vous vivez, pour embrasser celui auquel Dieu vous appelle tous les jours, en vous excitant à ne vivre plus selon la passion, ni selon des

[1] In se autem reversus dixit. Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo : surgam et ibo ad patrem meum, et dicam ei : Pater, peccavi in cœlum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus; fac me sicut unum de mercenariis tuis.

Et surgens venit ad patrem suum. Cum autem adhuc longè esset, vidit illum pater ipsius, et misericordia motus est, et accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum. Dixitque ei filius : Pater peccavi in cœlum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus. Dixit autem pater ad servos. Citò proferte stolam primam, et induite illum, et date annulum in manu ejus et calceamenta in pedibus ejus, etc.

Bene in se revertitur, qui a se recessit. *Interl.*

considérations purement humaines, mais par l'esprit, dans l'ordre, et selon les maximes de la véritable vie spirituelle et éternelle [1]. Et pour vous en faciliter l'exécution, suivez l'exemple de ce jeune homme, qui nous est donné pour modèle de ce que nous devons faire.

Remarquez qu'il prend trois résolutions, et qu'il les exécute fidèlement, contre trois sortes d'empêchements, qui nous viennent de la part de trois sortes d'ennemis, qui s'opposent à notre avancement.

Le premier empêchement est, que nous ne voulons pas nous reconnaître aussi misérables qu'on nous le dit, ni nous donner le loisir d'y penser, de peur d'être obligés de sortir de la misère que nous aimons, et d'entreprendre ce que nous n'avons pas envie d'exécuter. C'est sans doute le démon qui nous amuse ainsi, mais l'enfant prodigue nous fait la leçon. Il est remarqué expressément qu'il rentra en lui-même pour se reconnaître, et pour se stimuler par la vue de sa misère. Commencez donc par là, et croyez que si vous ne voulez arriver au dégré de perfection, auquel Dieu vous invite, vous êtes d'autant plus misérable que vous ne savez pas rentrer en vous-même.

Le second empêchement vient de nous-mêmes et de notre amour propre, qui redoute les difficultés d'une vie plus spirituelle et plus austère; de sorte que nous n'osons embrasser ce genre de vie, et nous pensons que c'est la difficulté qui empêche nos résolutions; mais c'est plutôt le défaut de courage et le manque de résolution, qui nous fait appréhender de la difficulté, là où il n'y en a point [2]. Ecoutez comment parle ce jeune homme, devenu sage à ses dépens : Je vais me faire un des derniers de la maison, un des serviteurs de mon père, je m'en retourne dans l'intention de travailler, d'obéir, de servir, je m'y résous; tout cela ne m'est rien au prix de ma misère, je serai encore trop heureux d'être reçu à ces conditions; j'ai

[1] Qui ad Deum regreditur, se sibi reddit : qui recedit a Christo, se sibi abdicat. S. Ambr.

[2] Jacebat qui dixit : surgam; intellexit lapsum, sensit ruinam jacere se turpi luxuriæ respexit in lubrico, et ideò exclamat, surgam, etc. S. Chrysol.

un bon père, si j'ai du mal en le servant, j'aurai du moins le contentement de souffrir ce mal pour un bon motif, tandis que maintenant ce m'est une honte, et un reproche insupportable de souffrir pour mon plaisir.

Le troisième empêchement nous est causé par le respect du monde, dont nous appréhendons toujours les jugements et les paroles; ils nous sont si sensibles, que nous croyons avoir raison, quand nous omettons ce que nous ferions sans cette crainfe du monde. Mais ce prodigue n'avait-il pas sujet de se représenter tous ces respects? Que dira-t-on de le voir dans cet état? Que de reproches lui faudra-t-il essuyer? Que de réponses honteuses lui faudra-il donner, s'il veut dire la vérité?... Que de confusions de la part de son frère, de son père et des serviteurs du logis!... Néanmoins rien ne l'arrête, il sait que c'est un mal plutôt d'imagination que réel, et qu'une conscience bien touchée se moque de ces railleries. Et Dieu permet qu'il n'y reçoit que de l'honneur, que de l'amour, et que bénédiction, comme il arrive tous les jours à ceux qui sont résolus de souffrir tout. Dieu se contente de leur résolution, et leur fait trouver de la douceur, là où ils ne croyaient rencontrer que de l'amertume, de l'honneur où ils pensaient s'exposer au mépris, et du contentement où ils n'attendaient que de la peine [1].

N'y a-t-il pas lieu d'apprendre à se décider, et à en venir aux véritables effets, pour se mettre une bonne fois dans l'état où Dieu nous veut, et pour n'en sortir jamais si nous y sommes? Qu'attendons-nous davantage pour quitter le mal que nous reconnaissons, ou pour nous considérer afin de le connaître? Mon âme, ne disons pas que nous ne sommes pas aussi débauchés que ce jeune homme, car c'est assez de n'être pas là où l'on devrait être, pour savoir qu'il y faut aller; et quoique nous ne soyons pas aussi éloignés que ce prodigue, nous serons néanmoins plus misérables, si nous ne revenons pas comme il est revenu.

[1] Pro anima tua non confundaris dicere verum. Est enim confusio adducens gloriam et gratiam. Ne accipias faciem adversùs faciem tuam, nec adversùs animam tuam mendacium. *Eccli.* XIV.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Départ de l'enfant prodigue.

Quand vous entendez dire qu'il y eut un enfant prodigue, un jeune homme, qui voulut un jour quitter la maison de son père, et se soustraire à son autorité, pour pouvoir vivre en plus grande liberté, croyez que c'est de vous qu'on parle. En effet, vous devez être soumis à Dieu comme un enfant à son père; vous aussi, vous ne demandez qu'à vous séparer de lui, puisque vous ne souhaitez rien tant que de faire votre propre volonté, sans examiner si elle est réglée par la raison et la grâce. Enfin, Dieu vous laisse également la liberté pour user ou abuser des biens qu'il vous donne tous les jours, selon que vous voudrez. Allez, vous dit-il, sortez, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne veux pas contraindre la liberté que je vous ai donnée ; mais considérez où vous allez, et si c'est pour quitter votre bon père, que vous avez la liberté.

DEUXIÈME POINT.

Son départ et sa misère.

Rien n'arrête ce jeune homme, quand une fois il s'est laissé dominer par l'impression et par le désir de vivre en liberté ; il sort de la maison de son père, il va où bon lui semble; il dort, il mange et vit selon son plaisir, tant qu'il a de quoi fournir aux dépenses; mais il n'ira pas loin sans se voir réduit à cette extrémité de chercher un logement, et de n'en point trouver qu'avec les animaux qu'il est contraint de garder, et sans être réduit à désirer partager leur nourriture....Quelle infamie, après l'honneur dont il jouissait dans la maison de son père! quelle pauvreté pour un enfant de bonne maison, qui avait de si beaux biens! et quelle ignominie d'être obligé de manger avec des animaux, quand il lui était donné d'être assis à la table de son père ! Voilà justement la misère où nous réduit notre liberté, quand nous nous retirons de la conduite et du gouvernement de notre Dieu. Elle décheoit de l'honneur qu'il y avait à être conduit par la sagesse même de Dieu, et elle tombe dans cette infamie, de n'avoir d'autre guide que ses penchants déréglés et ses passions.

Oh! quelle honte! De riche qu'on était, en méritant par toutes les actions que l'on accomplit sous la conduite de Dieu, on devient si pauvre, que quoi qu'on fasse par la propre volonté, on ne mérite rien;

et du bonheur qu'on éprouvait, à être toujours égal dans l'inégalité des accidents de cette vie, quand on savait les prendre de la part de Dieu à qui on s'abandonne, on tombe dans cette misère de n'avoir point de plaisir en ce monde, ou seulement un plaisir sensuel. Mais ce plaisir est aussi peu comparable à celui d'une bonne conscience, que de se nourrir de glands peut entrer en comparaison avec la satisfaction de s'asseoir à une bonne table avec son père.... Oh ! mon Dieu, que pour le moins je connaisse ma misère, et que je comprenne qu'il n'y a que misère à vous quitter.

TROISIÈME POINT.

Retour de l'enfant prodigue.

On ne dit pas combien de temps cet enfant demeura dans sa misère; mais on sait bien qu'enfin il en sortit, et qu'il nous doit servir d'exemple pour retourner comme lui, au lieu que nous avons quitté, ou pour atteindre ce degré de perfection, auquel nous n'avons pas voulu jusqu'ici nous élever, quoique la grâce nous y appelât. Le démon, l'amour-propre et le monde s'y opposent, mais apprenez de l'exemple de ce jeune homme à vous décider malgré tous leurs efforts. Le démon ne veut pas que vous y pensiez, de peur que vous ne connaissiez votre malheur; mais voyez ce prodigue, il rentre en lui-même et il reconnaît si parfaitement sa misère, qu'il se résout entièrement à en sortir. L'amour-propre vous fait craindre les difficultés d'une vie plus parfaite; mais écoutez comment ce jeune homme s'offre à remplir tous les services de la maison. Le monde vous fait peur par ses paroles; et lui sans craindre ce qu'on dira, il se présente à son père et à toute la maison, et il est accueilli avec honneur, avec bienveillance, avec amour. Car c'est assez d'être résolu à souffrir pour ne rien souffrir, soit que Dieu se contente de notre résolution, soit que cette résolution soit capable de nous faire passer par toutes les souffrances sans les sentir. Prenez donc la ferme résolution de marcher où vous devez aller, et n'attendez pas pour revenir que vous soyez en plus grand danger de vous perdre, car c'est être assez perdu de ne vouloir pas revenir, quand on n'est pas où l'on doit être.

VENDREDI.

LAZARE ET LE MAUVAIS RICHE.

ILS NOUS SERVENT D'EXEMPLE ET DE MOTIF POUR L'ASSUJETTISSEMENT DE NOTRE LIBERTÉ.

Mon fils, souvenez-vous que vous avez pris toute votre liberté et votre bon temps pendant votre vie mortelle, et que le pauvre Lazare n'y a eu que de l'affliction ! Mais maintenant les choses ont changé de face, c'est le temps de la joie et de la consolation pour lui, et pour vous, celui des tourments [1].

Le Sujet nous fait passer de la parabole du prodigue à l'histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare. Nous ne nous arrêterons pas à ce que l'Evangéliste rapporte auparavant de l'économe qui, ayant mal administré le bien de son maître, pourvut sagement à son avenir et fut loué pour sa prudence, parce que nous avons médité sur ce sujet le VIII[e] dimanche de la Pentecôte [2].

La Fin de la méditation doit être de reconnaître que c'est la liberté qui a perdu le mauvais riche et sauvé le pauvre Lazare, selon que l'un et l'autre s'en sont bien ou mal servi; et que par conséquent, si nous voulons éviter le malheur de l'un, et mériter le bonheur de l'autre, il faut encore apprendre à bien user de notre liberté, l'assujettissant parfaitement aux ordres et aux volontés de Dieu.

La Forme est en ces trois points :

1° Le mauvais riche se damne par le mauvais usage de sa liberté.

2° Lazare se sauve par le bon usage qu'il fait de la sienne.

3° Motif que nous tirons de ces exemples pour régler notre liberté.

[1] Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris. *S. Luc.* XVI.

[2] Voyez V[e] volume, page 99.

PREMIER POINT.

LE MAUVAIS RICHE SE DAMNE PAR LE MAUVAIS USAGE DE SA LIBERTÉ.

Bien que ce sujet soit assez riche et assez fécond, pour qu'on puisse en retirer diverses affections et conclusions pratiques, selon la dévotion et le besoin de chacun ; néanmoins après y avoir bien pensé, vous ne verrez rien qui se rapporte mieux, non-seulement au dessein que nous nous sommes proposé pour cette semaine, mais encore à la fin particulière qu'a eue notre Seigneur en racontant cette histoire, que d'y apprendre à régler notre liberté. Quoiqu'il semble que la parabole de l'enfant prodigue nous ait suffisamment instruits sur ce sujet, il nous reste pourtant à savoir, ce qui nous est clairement représenté par l'exemple du mauvais riche : que le mauvais usage de notre liberté nous porte préjudice non-seulement dans cette vie passagère, mais qu'il cause encore notre malheur dans l'Éternité, et que si notre liberté nous fait goûter quelques biens actuellement, ce n'est que pour nous priver de biens plus précieux et nous perdre pour toujours.

Pour bien concevoir ce malheur, remarquez soigneusement que ce qui a perdu et damné ce malheureux riche, ce n'est pas simplement d'avoir été riche ; mais d'avoir été un mauvais riche, et qu'il n'a été mauvais que par le mauvais usage qu'il a fait de sa liberté et de ses richesses. En effet, s'il eût voulu s'en servir pour subvenir aux nécessités des pauvres, plutôt que de les employer à vivre et à se vêtir somptueusement[1], il eût pu mériter une place honorable dans les cieux par les mêmes moyens, qui lui ont valu une infâme sépulture dans les enfers[2]. C'est pourquoi, comme remarque saint Grégoire, il vit Abraham,

[1] Homo quidam erat dives qui inducbatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendidè.

[2] Mortuus est autem dives et sepultus est in inferno.

Non est census in crimine, sed affectus : Cuncta quæ Deus condidit, bona sunt, sed qui bonis male utitur, profectò agit, ut quasi per edacitatis ingluviem, eo quo vivere debuit, pane, moriatur. Pauper ad requiem Lazarus venerat, superbum verò divitem tormenta cruciabant. Sed tamen dives Abraham fuerat qui sinu Lazarum tenebat. *S. Gregor.* X *Moral.* XVII.

qui était bienheureux dans les limbes, autant qu'on le pouvait être en ce lieu [1], parce que tout en ayant été aussi riche que lui sur la terre, il avait fait un si bon usage de ses richesses, qu'il avait mérité ce rang d'honneur où il était placé; d'où il put comprendre que si lui-même en était si éloigné, ce n'était que par le mauvais usage qu'il avait fait de ses biens, et non pas parce qu'il avait possédé ces richesses, qui pouvaient aussi bien le sauver que le perdre.

C'est aussi ce que voulait dire saint Bernard, quand il assurait que si l'on avait ôté la volonté propre, ou le mauvais usage de la liberté, il n'y aurait plus d'enfer, car c'est par la liberté qu'on se donne d'user des choses de ce monde, et de vivre plutôt en suivant ses passions et les inclinations de la nature corrompue, que la raison et la grâce, qu'on s'expose au feu éternel [2]. Mon fils, souvenez-vous, disait ce père des fidèles à celui qui lui demandait un peu de rafraîchissement au milieu de ses peines, souvenez-vous que vous avez abusé de votre liberté, de vos biens et de vos plaisirs; et qu'il faut maintenant ressentir le malheur qui est la conséquence de cet abus [3]. Ah! quelle désolation d'avoir éternellement présent à l'esprit le souvenir de ce qui a été la cause de ses tourments, et de penser qu'on pouvait en faire la cause d'un bonheur éternel!... Qu'il vaut bien mieux y penser maintenant pour y pourvoir, que d'être condamné à y penser toujours, faute d'y avoir suffisamment pourvu... Arrêtez-vous quelque temps pour méditer cette vérité.

[1] Elevans autem oculos suos, cum esset in tormentis vidit Abraham a longè, et Lazarum in sinu ejus.

[2] Quid odit aut punit Deus, præter propriam voluntatem? Cesset voluntas propria, et infernus non erit. In quem enim ignis ille desæviet, nisi in propriam voluntatem?

Etiam nunc cum frigus aut famem, aut aliquid tale patimur, quid læditur nisi propria voluntas. S. Bern. serm. III, *de Resur. Dom.*

[3] Et ipse clamans dixit: Pater Abraham miserere mei, et mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam, ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma. Et dixit illi Abraham; Recordare, etc. Suprà.

DEUXIÈME POINT.

LE PAUVRE LAZARE A ÉTÉ SAUVÉ POUR AVOIR FAIT BON USAGE DE SA LIBERTÉ.

Regardez d'un autre côté ce pauvre Lazare, qui est dans une extrême misère, puisqu'il manque de tous les biens que naturellement il pouvait souhaiter. Il est nu, couvert de plaies, exposé à la vue et à la risée de tous, il meurt de faim et de froid, sans qu'on daigne le regarder, sinon pour s'en moquer; les chiens seuls s'en approchent pour lécher ses plaies, et il n'a pas la force ou la permission de ramasser les miettes, qui tombent de la table de ce riche. Mais après un peu de patience, voilà qu'ils meurent tous deux, presque à la même heure, et pendant que les démons emportent l'âme du riche dans les enfers, les anges se chargent de celle du pauvre Lazare, et la portent dans le sein d'Abraham, pour jouir d'un doux repos, en attendant l'ouverture du paradis par la mort du Rédempteur de nos âmes [1].

Voilà un changement bien soudain et bien différent pour ces deux hommes; pensez-y autant que l'affection vous y portera. Mais après tout, reconnaissez que ce qui a sauvé ce pauvre homme, n'est pas simplement d'avoir été pauvre, malade, et délaissé; non, c'est d'avoir fait un bon usage de sa pauvreté, de ses maladies, et de son délaissement. Et de fait, il avait aussi bien la liberté de désirer des biens, de se fâcher de sa misère, de murmurer et de blasphémer contre Dieu, que le riche d'abuser de ses richesses; et s'il se fût laisser aller à ces désordres auxquels tant de pauvres s'abandonnent, il n'eût pas plus trouvé son salut dans la pauvreté, que l'autre dans ses biens [2]. De là vient que

[1] Et erat quidem mendicus, nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus, cupiens suturari de micis quæ cadebant de mensa divitis. et nemo illi dabat: sed et canes veniebant, et lingebant ulcera ejus. Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab Angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.

[2] In præsenti vita paupertas et divitiæ nihil aliud sunt quam personæ. Quemadmodum instante vespera ubi fuerint ex theatro egressi, habitumque deposuerint, qui prius Reges ac duces esse videbantur, post apparent hoc quod sunt.

le Sage craignait autant pour son salut, du côté de la pauvreté, que des richesses [1]. Mais parce que Lazare en usa bien, parce qu'il se résigna à la volonté de Dieu, qu'il accepta de sa main la pauvreté, la maladie, et la misère, y soumettant tous ses désirs et toutes ses affections, c'est ce qui l'a sauvé ; car il a mérité et il est devenu aussi grand saint, qu'il a eu de soumission et de conformité dans ses peines, au bon plaisir de Dieu.

N'est-il donc pas véritable que c'est le bon ou le mauvais usage de notre liberté, qui doit nous rendre bienheureux ou malheureux, puisqu'en quelque condition que nous soyons, nous pouvons nous perdre ou nous sauver, selon que nous nous emploierons dignement dans notre condition, et que nous userons des biens et des maux selon les desseins et les ordres de Dieu, qui sont la règle de notre liberté ? O mon Dieu, je puis en abuser sans vous, mais je ne puis la régler et la réformer sans votre grâce, c'est pourquoi je vous prie de me donner autant de force pour exécuter ce que je dois faire, que j'ai de lumière pour le connaître.

TROISIÈME POINT.

MOTIF QUE NOUS TIRONS DE LA POUR RÉGLER NOTRE LIBERTÉ.

Si on nous présentait à choisir, ou le bonheur du pauvre Lazare, ou le malheur du mauvais riche, il n'y aurait pas à hésiter, car personne ne veut être malheureux, et tous n'aspirent qu'au bonheur. Mais si l'on vous disait que pour être heureux comme Lazare il faut souffrir comme lui [2], ou que si vous êtes à votre aise, comme ce mauvais riche, vous êtes en

Ita nunc postquam mors advenerit, cum divitiarum paupertatisque personas deposuerint, omnes illuc profecti atque ex operibus judicati, declarant qui verè sint divites, qui verè pauperes. S. Chrysost.

[1] Mendicitatem et divitias ne dederis mihi : tribue tantum victui meo necessaria : ne fortè saliatus illiciar ad negandum, et dicam, Quis est Dominus ? aut egestate compulsus furer et perjurem nomen Dei mei. *Prov.* xxx.

[2] Exemplum accipite exitus mali, laboris et patientiæ. *S. Jac.* v.
Quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem. *Hebr.* xiii.

danger d'en partager le sort. Que feriez-vous ? ne voudriez-vous pas ou quitter vos richesses, ou vous résoudre à souffrir tant de misères? Car il n'y a sorte de bien que vous ne dussiez plutôt quitter, ni de condition quelque misérable qu'elle pût être, que vous ne dussiez embrasser très-volontiers pour assurer votre salut. Mais telle n'est pas la question; on vous laisse dans votre condition, vous ne serez ni plus riche ni plus pauvre, si vous voulez, après cette méditation ; demeurez dans l'état où vous êtes, si Dieu ne vous appelle pas à un plus parfait. Apprenez seulement qu'en quelque état que vous soyez, quelques biens temporels que vous ayez, ou quelques maux sensibles que vous souffriez, vous serez bienheureux ou malheureux, vous serez semblable au bon Lazare, ou au mauvais riche, selon que vous réglerez saintement votre liberté, n'usant des biens que Dieu vous donne que comme il vous les donne, et supportant les maux également, parce qu'il vous les envoie [1]. De sorte que, vous ne devez pas tant regarder si vous avez des biens ou des maux, que la manière dont vous en usez ; car comme vous l'avez vu, ce n'est pas tant la jouissance des biens ou la souffrance des maux de ce monde, que le bon ou le mauvais usage de ces biens et de ces maux, qui cause le bonheur ou le malheur de l'autre vie [2].

Par conséquent, c'est donc pour vous un très-puissant motif de régler votre liberté, de considérer que c'est d'elle que dépend votre bonheur ou votre malheur éternel. Ils ne dépendent ni de votre condition, ni des richesses ou de la pauvreté, ni de la maladie ou de la santé, ni de l'honneur ou du déshonneur, ni des habits riches ou pauvres que vous portez, ni même des viandes délicates ou grossières dont vous vous nourrissez, mais de la manière dont vous usez de toutes ces choses, et de la liberté qui en fait le bon ou le mauvais usage [3]. Il suit de là que

[1] In judicii ultione non discrepant utrum rebus an solis moribus intumescant. *S. Greg.* X *Moral.* XVII.

[2] Ante hominem vita et mors, bonum et malum : quod placuerit ei, dabitur illi *Eccli.* XV.

[3] Omnia munda mundis, coinquinatis autem, et infidelibus nihil est mundum, sed inquinatæ sunt eorum et mens et conscientia. *Tri.* V.

vous devez faire d'autant plus d'efforts afin de régler votre liberté pour en faire un bon usage, que vous avez d'affection pour votre éternité.

Et parce qu'il n'y a rien qui vous trompe davantage, quand il s'agit de régler votre liberté, que le plaisir ou le déplaisir de la vie présente, on vous propose l'exemple de deux hommes, dont l'un ayant vécu dans les plaisirs de la vie s'est damné, et l'autre n'ayant eu pendant sa vie que du déplaisir s'est sauvé ; et puis on vous demande auquel des deux vous voudriez ressembler. Si vous répondez que c'est au bon Lazare, sachez alors qu'il ne faut donc pas chercher les plaisirs de la vie, qu'il ne faut pas juger du bonheur, selon l'état présent, qu'il ne faut pas que la liberté suive la passion, qu'il vaut mieux la priver dans cette vie des plaisirs, ou la faire passer par toute sorte de privations, si Dieu le veut ainsi, afin d'obtenir une fin aussi heureuse que ce pauvre homme qui, par le moyen de la grâce et de sa liberté, a fait de nécessité vertu, et est devenu ainsi un saint. En agissant autrement vous ne pourriez attendre que la fin malheureuse de ce riche, qui par le moyen aussi de sa liberté a fait passer en vices des choses indifférentes et innocentes, et s'est ainsi perdu. N'y a-t-il pas ici lieu d'apprendre à régler sa liberté [1] ?

Ame damnée et malheureuse, qui ne demandais qu'une goutte d'eau pour te rafraîchir, et qui ne l'as pas obtenue, il n'est plus temps, le règne de la miséricorde est fini. C'est maintenant, mon âme, qu'il la faut demander. Ah mon Dieu ! si j'avais une petite goutte des plaisirs dont on jouit dans le ciel, pour éteindre l'ardeur de la concupiscence, qui ne cherche que ses plaisirs en cette vie, et qui ne fait que dérégler ma liberté... Mon fils, si tu t'arrêtes sérieusement à considérer le bonheur de ces plaisirs éternels, tu en ressentiras autant de goût et de contentement qu'il t'est nécessaire pour mépriser tous les autres plaisirs.

[1] Fert sententiam quæ paucis expressa totius summa negotii est : Ille bona, et iste mala recepit

Hæccine cruciatuum causa tota ? Ipsa planè : neque enim ad hoc nos de paradiso voluptatis animadversio divina ejecisse videtur ut alterum sibi hic paradisum adinventio humana pararet. S. Bern. *de verb. Pet. Ecce nos reliq. omnia·*

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le mauvais riche en abusant de sa liberté s'est damné.

Arrêtez-vous un peu de temps à considérer la vie et la mort du mauvais riche, mais surtout remarquez que ce ne sont pas tant les richesses qui l'ont perdu, que le mauvais usage qu'il en fit, et la liberté qu'il s'est donnée d'en abuser. C'est pour cela qu'il vit Abraham au lieu du repos où il était, parce que ce saint patriarche ayant été aussi riche que lui, et s'étant bien servi de ses richesses, pouvait mieux qu'un autre lui dire : Souviens-toi que tu n'es damné que pour avoir pris tes plaisirs, et pour avoir abusé d'une chose, qui pouvait te sauver aussi bien que moi. Ah! quel souvenir!... Quel tourment pour une âme, d'avoir éternellement présente cette pensée, que ce qui l'a rendue malheureuse pouvait faire son bonheur!...

DEUXIÈME POINT.

Le pauvre Lazare en faisant bon usage de sa liberté s'est sauvé.

La vie pauvre et l'heureuse mort de Lazare ne sont pas moins dignes d'être méditées que la vie délicieuse et la mort malheureuse du riche ; mais après tout, reconnaissez que sa pauvreté ne l'a pas plus sauvé, que les richesses n'ont damné le mauvais riche. C'est la vertu dans la pauvreté qui fait d'un pauvre un saint, et c'est la liberté avec la grâce qui produit cette vertu, puisqu'autrement on pourrait aussi bien se perdre et se damner dans la misère que dans la fortune. Oh! qu'il importe donc de bien régler sa liberté, puisque si elle ne l'est pas, on se dérègle dans tous les états, que l'on soit riche ou pauvre.

TROISIÈME POINT.

Motif qu'on en tire pour régler sa liberté.

C'est pour cela que l'on nous propose l'exemple de ces deux hommes, dont l'un s'est perdu pour avoir suivi ses plaisirs, et l'autre s'est sauvé pour avoir supporté les misères de cette vie. Car, comme il n'y a rien qui débauche et dérègle davantage notre liberté que les plaisirs ou les peines de la vie présente, afin de lui apprendre qu'il ne faut pas s'y arrêter, si on ne veut périr, on lui montre le danger et on lui dit : que si Dieu lui présente des richesses, elle craigne d'être attirée par le plaisir pour en abuser, et se damner comme ce mauvais riche. Que s'il lui envoie

des souffrances, elle apprenne à en supporter le déplaisir comme Lazare, et que c'est ainsi qu'elle se rendra bienheureuse avec lui! Eh bien, mon âme, ne le voulons-nous pas?... On le verra dans l'occasion, quand la grâce ou la passion se disputeront à qui aura la liberté ; car selon le parti qu'elle prendra, elle sera semblable au bon Lazare ou au mauvais riche, dont le sort n'est différent, que parce que l'un a rangé sa liberté sous la grâce, et l'autre l'a soumise à la passion.

SAMEDI.

PARABOLE DU MAUVAIS JUGE ET DE LA VEUVE, QUI OBTINT JUSTICE PAR SON IMPORTUNITÉ.

Nous en tirons le dernier motif de nous résigner parfaitement à Dieu, en voyant qu'il nous accorde par ce moyen tout ce que nous lui demandons.

Faites-moi justice de mon ennemi[1].

Le Sujet est tiré du chapitre XVIII^e^ de saint Luc, dans lequel est racontée la parabole du mauvais juge et de la pauvre veuve ; nous laissons de côté le chapitre XVII^e^, parce que nous avons considéré ailleurs ce qui y est rapporté. Dans cette parabole, nous trouvons un dernier motif de nous abandonner entièrement à Dieu; en effet, puisqu'il est incomparablement meilleur que ce mauvais juge, il ne pourra pas ne pas nous accorder tout ce que nous lui demanderons, après que nous lui aurons ainsi parfaitement abandonné tous nos désirs et toute notre liberté.

La Fin est de bien comprendre qu'on ne fait jamais mieux sa volonté qu'en faisant celle de Dieu, et de tirer de cette considération un dernier motif de se donner entièrement à Dieu, de lui assujettir sa volonté propre.

La Forme est en ces trois points :

1° Nous ne voulons retenir notre liberté, qu'afin de mieux faire notre volonté.

[1] Vindica me de adversario meo. *S. Luc.* XVIII.

2 Nous ne faisons jamais mieux notre volonté, qu'en l'assujettissant librement à celle de Dieu.

3° Nous devons par conséquent l'assujettir, et renoncer à notre liberté, par la même raison qui nous empêche naturellement d'y renoncer.

PREMIER POINT.

NOUS NE VOULONS RETENIR NOTRE LIBERTÉ, QU'AFIN DE MIEUX FAIRE NOTRE VOLONTÉ.

Il est si important de se donner entièrement à Dieu, qu'il ne faut rien omettre de ce qui peut servir à nous éclairer sur ce sujet, et nous affectionner à cette vérité. Voici donc encore un motif, qui doit être d'autant plus efficace, qu'il est pris de la raison même, qui semble nous empêcher de nous donner à Dieu. Qu'est-ce que la nature corrompue oppose davantage à l'obligation que nous avons de nous acquitter de ce devoir? N'est-ce pas la crainte qu'elle a de perdre ce qu'elle désire le plus? Et que désire-t-elle, sinon faire sa volonté?... C'est ce qu'elle craint de perdre, si elle se donne à Dieu, et c'est ce qui l'empêche de s'y donner [1]. Mais si on vous fait voir que loin de perdre en vous donnant à Dieu, vos désirs et vos volontés ne seront jamais mieux accomplis, que lorsque vous vous serez donné à lui, ne serez-vous pas persuadé de ne rien réserver, puisque vous ne le faites que pour accomplir vos volontés, et que vous ne les ferez jamais mieux, qu'en vous donnant tout entier. Assurément cette raison doit être forte, et pour en mieux reconnaître la puissance et en ressentir plus vivement les effets, considérez dans ce premier point, s'il n'est pas vrai qu'il n'y a que le désir de faire notre volonté, ou la crainte de souffrir ce qui est contraire à ce que nous désirons naturellement, qui nous empêche de donner entièrement notre liberté à Dieu, et de nous abandonner à sa conduite.

[1] Voluntatem dico propriam, quæ non est communis cum Deo et hominibus, sed nostra tantum, quando quod volumus, non ad honorem Dei, non ad utilitatem fratrum, sed propter nosmetipsos facimus, non intendentes placere Deo, et prodesse fratribus, sed satisfacere propriis motibus animorum. S. Bern. III, *de Resur.*

Quel autre sujet, en effet, nous en empêcherait? Nous voyons bien qu'il n'y a rien de plus juste et de plus raisonnable que d'être à Dieu [1], de dépendre de lui, de suivre ses ordres, d'accomplir tous ses desseins, d'être des hommes selon son cœur, et qui exécutent de point en point toutes ses volontés [2]; n'en sommes-nous pas persuadés?... Et pourquoi donc ne le voulons-nous pas, puisque c'est une chose juste et raisonnable?... Ce n'est pas, parce que le démon nous suggère le contraire, car nous n'en sommes pas venus à ce point d'impiété de dresser un autel contre la divinité, et de préférer les suggestions du démon aux vérités chrétiennes. Ce n'est pas non plus par la considération de ce que le monde pourrait dire, car nous savons bien qu'il ne faut pas plus y avoir égard qu'au démon, puisqu'il n'est pas moins notre ennemi que lui, quand il s'oppose à notre salut et aux ordres de Dieu. Ce n'est pas même la résistance que nous éprouvons de la part de notre sensualité, pour accomplir le bien qui nous est commandé, ni la grande inclination qu'elle a de suivre ses appétits, qui la porte à des vices et à des crimes dont le nom et la pensée seule nous est odieuse; non, ce n'est rien de tout cela, qui nous empêche d'être à Dieu, comme nous devons l'être, car tout cela est trop grossier, et trop évidemment indigne de nous arrêter dans ce beau chemin qui nous conduit à lui. Pourquoi donc n'y allons-nous pas? Qu'est-ce enfin qui nous arrête, et qui nous détourne?... Il ne reste que la volonté propre, qui pense pouvoir se permettre quelques inclinations pour les objets qui ne sont point mauvais en eux-mêmes [3]. Or comme elle prend plaisir à les rechercher et à les posséder, elle craint qu'en se donnant à Dieu,

[1] Justum est subditum esse Deo. II *Mach.* IX.
Nonne Deo subjecta erit anima mea? *Psalm.* LXI.

[2] Nimirum hæc est libertas qua Christus nos liberavit, ut nulla penitus creatura avellere nos, aut vim facere possit. Soli id deserere possumus propria voluntate abstracti et illecti a propria concupiscentia. S. Bern. *de dup. bap.*

[3] Ipsis quoque affectibus pariter abrenuntiamus. Studeamus immaculatos nos ab hoc sæculo custodire scientes, quoniam religio munda et immaculata coram Deo hæc est : Caveamus autem a propria voluntate, tamquam a vipera pessima et nequissima, et quæ sola deinceps damnare possit animas nostras. Idem. Ibid.

comme on l'y excite, elle ne soit dépossédée de ses prétentions, et privée de ses desseins, sachant bien que les désirs de Dieu ne sont pas toujours conformes aux siens.

Voilà en un mot ce qui nous empêche; car bien que nous ne nous fassions pas ce raisonnement, et que nous ne formions pas aussi distinctement toutes ces pensées dans notre esprit, que nous les développons maintenant, il est vrai néanmoins que nous ne sommes arrêtés dans l'avancement de notre perfection, et dans la pratique de ce divin abandon à la volonté de Dieu, que par cette crainte naturelle de quitter la nôtre, qui nous plaît davantage, et qui ne semble pas être assez mauvaise pour que nous soyons obligés de la quitter. N'est-il pas vrai que c'est là un des plus grands empêchements que nous éprouvons? Soyez tellement honteux et affligé de vous en être trop laissé dominer, que vous soyez joyeux et reconnaissant de la grâce qui vous est présentée, pour vous faire reconnaître la vanité de cet obstacle, et le moyen de vous en délivrer. O mon Dieu, que j'ai de regret d'avoir vécu si longtemps dans cette erreur!... Mon fils, tu ne saurais mieux réparer le passé, qu'en prenant une résolution pour l'avenir qui soit conforme aux vérités que je te fais comprendre.

DEUXIÈME POINT.

NOUS NE FAISONS JAMAIS MIEUX NOTRE VOLONTÉ QU'EN L'ASSUJETTISSANT, A CELLE DE DIEU.

Quand il faudrait en venir à quitter notre volonté pour nous mettre en état de ne faire que celle de Dieu, il faudrait s'y résoudre, et nous estimer trop heureux de perdre quelque chose pour le lui donner. Car encore que nos volontés ne fussent pas mauvaises, celles de Dieu néanmoins étant meilleures, les nôtres devraient passer dans les siennes, à quelque prix et quelque perte que ce pût être. Néanmoins ce grand Dieu est si bon, et si désireux de notre perfection et de notre contentement, qu'au lieu de nous priver de nos volontés pour accomplir les siennes, il nous assure que jamais nous n'obtiendrons mieux tout ce

que nous désirons, que lorsque nous lui aurons abandonné tous nos désirs, et que jamais nous ne trouverons mieux notre volonté, que quand nous la lui aurons abandonnée. C'est pour nous en assurer davantage que Jésus se servit de la parabole d'un mauvais juge, qui ne craignait ni Dieu, ni homme sur la terre, et n'avait aucun zèle, ni aucun amour pour la justice ; néanmoins, comme il se vit importuné par une pauvre veuve qui ne cessait de lui demander justice du tort qui lui était fait, il se laissa vaincre par son importunité et lui donna satisfaction [1]. Notre-Seigneur conclut de là que si ce mauvais homme avait rendu la justice qu'on lui demandait, vaincu par l'importunité d'une femme, avec combien plus de raison devait-on attendre de Dieu, qui est la bonté même, qu'il accorderait à ses élus et à ses intimes, tout ce qu'ils lui demanderaient.

Mais afin que vous compreniez mieux le sens de cette parabole, et que vous en preniez une assurance plus certaine de l'accomplissement raisonnable de toutes vos volontés, considérez ces trois vérités, qui peuvent encore vous servir pour un autre sujet.

La première, que Dieu étant plus puissant que nous, il peut mieux que nous, nous faire obtenir la satisfaction de nos désirs. Car combien désirons-nous de choses qui dépendent plus de Dieu que de nous, la santé, par exemple, les biens du corps et de l'esprit, le succès des affaires, les grâces. En un mot, puisque tout ce qui mérite le nom de bien et de don parfait ne vient que de lui, il faut avouer qu'il peut mieux nous accorder ce que nous désirons que nous ou tout autre homme, car nous n'avons pas la puissance d'un Dieu.

C'est pour cela que nous le prions, et c'est la seconde vérité ;

[1] Judex quidem erat in quadam civitate qui Deum non timebat, et hominem non reverebatur.

Vidua autem quædam erat in civitate illa, et veniebat ad eum, dicens : Vindica me de adversario meo, et nolebat per multum tempus. Post hæc autem dixit intra se : Et si Deum non timeo, nec hominem revereor; tamen quia molesta est mihi hæc vidua, vindicabo illam, et ne in novissimo veniens sugillet me. Ait autem Dominus : Audite quid judex iniquitatis dicit : Deus autem non faciet vindictam electorum suorum clamantium ad se die ac nocte, et patientiam habebit in illis? Dico vobis quia citò faciet vindictam illorum. *S. Luc.* ch. XVIII.

elle nous fait entendre que, pour obtenir de lui ce que nous désirons, il veut que nous lui adressions nos prières[1], que nous lui ouvrions notre cœur, comme s'il ne le voyait pas ; enfin, que nous répandions devant lui tous nos désirs et toutes nos affections, comme on répand à terre l'eau d'un vase [2], afin qu'il ne demeure rien dans le cœur que nous ne lui découvrions. Qu'arrivera-t-il alors ?...

Il arrivera, et c'est la troisième vérité, que vous aurez tout ce que vous demanderez, et puisque Dieu s'en mêle, vous l'aurez beaucoup mieux que si vous étiez seul pour vous le procurer. Et ce qui est le plus à remarquer, c'est que plus vous vous serez résigné parfaitement à sa volonté, plus il vous accordera la vôtre. C'est sa bonté qui le porte à écouter tous ceux qui le prient, et à n'en refuser aucun, si sa justice ne s'y oppose, comme elle fait souvent ; mais il n'y a rien à craindre pour ceux qui font ses volontés, car la justice alors se joindra à la bonté, et leur accordera tout ce qu'ils souhaitent [3], puisqu'il n'y a rien de plus conforme à la justice et à la bonté, que de donner à celui qui vous donne, et de faire la volonté de celui qui fait la vôtre. Nous avons la confiance, dit le disciple bien-aimé, d'obtenir tout ce que nous lui demandons, quand nous ne lui demandons que ce qu'il veut, et que nous voulons accomplir tout ce qu'il nous demande [4]. Eh ! mon Dieu ! s'ensuit-il que si je fais vos volontés, vous me deviez accorder les miennes, vu que j'ai tant d'obligations de vous obéir, et que vous n'êtes nullement obligé de me donner ce qui ne dépend purement que de vous? Mon fils, je veux bien m'y obliger à l'égard de tous ceux, qui veulent s'acquitter de l'obligation qu'ils ont de faire mes volontés.

[1] Vult Dominus te rogando accipere quod impartiri desideras. S. Chrysost.

[2] Effundite coram illo corda vestra. *Psal.* LXI.

[3] Justus Dominus in omnibus viis suis : et sanctus in omnibus operibus suis. Propè est Dominus omnibus invocantibus eum in veritate. Voluntatem timentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet et salvos faciet eos. *Psal.* CXLIV.

[4] Et hæc est fiducia quam habemus ad eum, quia quodcumque petierimus secundum voluntatem ejus, audit nos. Et scimus, quia audit nos, quidquid petierimus. I *S. Joan.* V.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS ASSUJETTIR NOTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU, ET RENONCER A NOTRE LIBERTÉ, PAR LA MÊME RAISON QUI NOUS EMPÊCHE NATURELLEMENT D'Y RENONCER.

C'est donc là le motif que Notre-Seigneur vous présente, afin que vous vous donniez entièrement à celui qui est si bon et si juste, qu'il vous assure que bien loin d'y perdre, vous ne ferez jamais mieux tout ce que vous voudrez, qu'après lui avoir témoigné que vous ne voulez que ce qui lui plaira; jamais vous n'aurez plus de vraie liberté, qu'après avoir renoncé à la vôtre; car dès lors, vous vous trouverez dans cet heureux état: ou vous ne lui demanderez que ce qu'il voudra, ou s'il vous le refuse, vous serez aussi content que s'il vous l'avait accordé[1]. Et même vous verrez qu'il vous préviendra dans vos demandes et dans vos désirs naturels, et qu'il vous donnera le temps, la santé, la faveur, le succès et les autres petits biens, selon que vous les souhaiterez, et selon qu'ils vous seront nécessaires; car les pauvres qu'il contente, sont ceux qui se sont dépouillés de tout ce qu'ils avaient de plus cher, c'est-à-dire de leur volonté propre [2]. N'est-ce donc pas là un motif si puissant et si pressant, que vous ne sauriez y résister, à moins de nier que Dieu soit si bon et si juste, qu'il veuille donner sa parole de faire la volonté de ceux qui font la sienne?

Qu'en croyez-vous?... Dites ce qu'il vous plaira, mais vous montrerez par vos œuvres ce que vous en croyez; car si après cela vous ne devenez parfaitement résigné et soumis à toutes ses volontés, vous témoignerez que vous n'en croyez rien, quoi que vous disiez, puisque, comme nous l'avons vu au premier point, ce qui vous empêche de lui faire le sacrifice de votre liberté, c'est la crainte de renoncer à la satisfaction de faire vos volontés. Or, puisqu'il vous promet de vous donner ce con-

[1] Desiderium suum justis dabitur. *Prov.* x.

[2] Desiderium pauperum exaudivit Dominus: Præparationem cordis eorum audivit auris tua. *Psal.* IX.

tentement [1], avec beaucoup plus de certitude et d'avantages que si vous lui refusiez cet offre de vous-même, ne faut-il pas avouer que vous n'en croyez rien ?...

Voyez où vous en êtes, et si vous avez encore quelque bon sentiment, cédez à la puissance de ce motif; car vous ne pouvez vous dégager de l'une ou de l'autre de ces deux nécessités dans lesquelles la vérité vous engage heureusement. L'une, qu'il faut ne pas croire à la parole, à la bonté et à la justice de Dieu, qui vous promet de vous contenter plus solidement dans tous vos désirs, que vous ne sauriez l'être en jouissant de toute votre liberté; l'autre, que si vous y croyez, vous devez vous rendre, puisqu'il n'y avait que cette raison qui est prise de vos contentements, qui vous faisait résister à la grâce, et à tant de motifs qui vous persuadaient de vous rendre à votre Dieu. A quoi vous résoudrez-vous?... Il n'y a point de milieu, il faut se déclarer, et quoique vous ne désirez rien, on verra à votre résignation quand les passions se présenteront, de quel parti vous êtes, et on dira au ciel que si vous n'êtes entièrement à Dieu, vous ne croyez pas entièrement à sa parole. Mon Dieu, que ce reproche ne me soit jamais fait; je vous dirai ce que la pauvre veuve disait à son juge : Vengez-moi de mon ennemi, faites-moi justice, s'il vous plaît. Mon ennemi, ma partie adverse, c'est mon jugement propre qui m'empêche de croire ce que vous me promettez; c'est donc contre lui que je réclame votre justice.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Nous ne retenons notre liberté qu'afin de pouvoir mieux faire notre volonté.

Si quelque raison nous empêche de nous donner entièrement à Dieu, après tant de considérations et de motifs que nous avons médités cette semaine, c'est que nous sommes tellement attachés à notre propre volonté, dans les choses principalement où la conscience n'est point blessée, qu'il ne nous semble pas possible et raisonnable de la quitter. Mais cette

[1] Desiderium eorum attulit eis, non sunt fraudati a desiderio suo. *Psal.* LXXVIII.

raison est nulle, et non-seulement elle ne doit pas vous arrêter, mais vous devez, au contraire, vous en servir aujourd'hui pour vous stimuler et vous résoudre à vous abandonner parfaitement au bon plaisir de Dieu. Car vous ne verrez jamais vos volontés mieux accomplies, que quand vous les aurez soumises à celles de Dieu; vous ne les trouverez jamais mieux, que quand vous les lui aurez abandonnées. Combien grande est la bonté et la sagesse de votre Dieu, de vous prendre par vos liens, de vous convaincre par vos raisons, de vous attirer par votre amour, et de gagner votre volonté par votre volonté même!... O mon Dieu! que ne commandez-vous absolument?.,. Et pourquoi avez-vous tant d'égard à mes propres intérêts, que vous ne veuillez rien recevoir de moi sans me le rendre? Mon fils, c'est afin de t'ôter toute excuse de ne pas me donner ce que je te demande.

DEUXIÈME POINT.

Nous ne faisons jamais mieux notre volonté, qu'en l'assujettissant librement à celle de Dieu.

Afin d'être bien assuré de cette vérité, que vous ne ferez jamais mieux votre volonté qu'en l'assujettissant à celle de Dieu, sachez premièrement que Dieu a plus de puissance et de facilité, pour vous faire entrer dans la jouissance de tous vos désirs, que vous-même ou toute autre créature; et que par conséquent, quand il s'en mêlera, vous aurez ce que vous souhaitez. Apprenez, en second lieu, qu'il s'en mêlera et vous montrera ce qu'il peut, quand vous vous serez donné entièrement à lui. Ne craignez point; jamais vous ne trouverez mieux ce que vous pourriez désirer, que quand vous vous serez mis dans cet état, d'assujettir tous vos désirs au bon plaisir de Dieu, car c'est alors qu'il agira pour vous; et comme il est plus puissant que vous, les effets en seront plus assurés.

C'est enfin à ceux qui s'abandonnent, ainsi qu'il promet d'exaucer leurs prières, pour eux qu'il rapporte la parabole d'un mauvais juge qui, se voyant pressé et importuné par une veuve, lui rendit justice plutôt à cause de son importunité que pour l'amour de la justice. Par cet exemple, il nous donne à penser que nous, qui avons affaire à un Dieu qui est la bonté même, nous n'en devons attendre que des bontés et des miséricordes; et que si la justice s'oppose à la bonté pour empêcher l'effet des prières de quelques-uns, elle combat alors pour nous, puisqu'il n'y a rien de plus juste devant Dieu et les hommes, que de faire la volonté de celui qui fait la leur. Oh! avec quelle confiance nous devrions prier,

puisque la bonté et la justice de Dieu sont unies ensemble, pour nous accorder ce que nous demandons !...

TROISIÈME POINT.

Nous devons donc soumettre notre liberté à Dieu, pour la même raison qui nous en empêche.

Puisqu'il est vrai, comme vous venez de le voir, que vous aurez mieux tout ce que vous voudrez en vous donnant à Dieu, qu'en vous réservant à vous-même, ne devez-vous pas vous donner à lui maintenant, par la même raison qui vous a empêché jusqu'à présent de vous y consacrer? Car puisque ce n'était que le désir de faire vos volontés qui vous en empêchait, et que vous êtes assuré qu'elles seront mieux faites, étant soumises et résignées à celle de Dieu,pourquoi donc ne vous soumettez-vous pas entièrement ?...Ne croyez-vous pas votre Dieu, qui vous assure de sa bonne volonté? doutez-vous de sa puissance?... Quoi donc, que reste-t-il encore. Ah! mon Dieu, il me reste toujours je ne sais quelle défiance fondée sur mon propre jugement qui me fait craindre ; mais je n'y consens point. Ce propre jugement, c'est mon ennemi. cette défiance, c'est ma partie adverse. Vengez-m'en, s'il vous plaît, mon juste Juge; rendez-moi justice contre cet ennemi qui me fait le plus grand tort que je puisse recevoir, puisqu'il m'empêche de croire à votre parole et de me donner entièrement à vous.

VINGT-CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(S'IL RESTE ENCORE QUATRE SEMAINES JUSQU'A L'AVENT.)

SUR LA TEMPÊTE APAISÉE PAR LE COMMANDEMENT DE JÉSUS.

Seigneur, sauvez-nous, autrement nous sommes perdus [1].

Le Sujet est pris de l'Evangile du jour, où il est rapporté que Notre-Seigneur étant sur la mer avec ses Apôtres, une tempête s'éleva si furieuse, qu'ils croyaient tous être perdus. Cependant ce bon Sauveur prenait un peu de repos à la poupe; tous ses disciples courent l'éveiller

[1] Domine, salva nos, perimus. *S. Matth.* VIII.

et lui crient : Notre Maître, sauvez-nous, autrement nous sommes perdus. Que craignez-vous, gens de peu de foi, leur dit-il? Et se levant, il commanda aux vents et à la mer de s'apaiser. Ce qui fut fait aussitôt, au grand étonnement de tous ceux qui étaient là présents, qui s'entre-demandaient : Quel est cet homme-ci, auquel les vents et la mer obéissent [1] ?

La Fin est de découvrir les dangers auxquels nous sommes exposés pendant le cours de cette vie, afin d'implorer le secours de Notre-Seigneur, et d'attendre de lui le calme et la tranquillité après l'orage.

La Forme est en ces trois points :

1° Des périls et des orages de la vie.

2° Du réfuge que nous devons chercher en Jésus-Christ.

3° Du calme et de la tranquillité, que nous devons espérer de son assistance.

PREMIER POINT.

DES PÉRILS ET DES ORAGES DE LA VIE.

C'est un ordre établi de Dieu, c'est une nécessité inévitable ; il faut souffrir des traverses et des contrariétés, tandis que vous êtes sur cette mer orageuse ; bénissez Dieu de ce qu'il l'a permis; il pouvait en disposer autrement, mais il ne l'a pas voulu ; adorez encore une fois sa divine Providence qui l'a ainsi ordonné, pour le bien commun de son Église, et pour votre profit particulier [2]. Tantôt elle vous envoie des afflictions temporelles, qui vous sont communes avec le reste des hommes [3], tantôt elle vous fait porter des peines d'esprit, des malheurs domestiques et particuliers ; tantôt elle permet que vous souffriez des contradictions de la part des hommes, qui vous détournent du bien, des occasions qui vous attirent au mal, des démons qui

[1] Ascendente eo in naviculam, secuti sunt eum discipuli ejus, et ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus, ipse vero dormiebat : et accesserunt ad eum discipuli ejus, et suscitaverunt eum dicentes : Domine, salva nos, perimus. Et dicit eis Jesus : Quid timidi estis, modicæ fidei? Tunc surgens imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna. Porro homines mirati sunt dicentes : Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei? *S. Matth.* Ib. 23 et seq.

[2] Confirmantes animas discipulorum, exhortantesque ut permanerent in fide : et quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. *Act.* XIV.

[3] Ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus. *Judith.* VIII.

vous tentent ; d'autres fois enfin, ce sont des luttes de la nature corrompue, qui refuse de se soumettre à la raison, d'obéir à la grâce [1]. De là viennent les résistances, les difficultés, les combats, les chutes, les péchés, les dangers de se perdre et de se noyer parmi ces flots [2]. Vous le savez, ô mon Dieu, et vous le voyez. Mais vous qui êtes battu de l'orage, le savez-vous bien en effet?... Savez-vous bien reconnaître quand vous êtes dans le plus grand danger ?... Etes-vous bien persuadé que la moindre tentation, qui vous porte au péché, est incomparablement plus à craindre que le plus grand malheur temporel qui vous puisse arriver ?... Tremblez-vous devant le risque que vous courez ?... Ne vous exposez-vous point vous-même au péril ?... N'êtes-vous pas souvent l'auteur de l'orage ?... N'est-ce point vous qui, par votre imprudence, excitez ce tumulte et soulevez ces tempêtes ?... Réfléchissez un instant sur ces pensées...

DEUXIÈME POINT

DU REFUGE QUE NOUS DEVONS CHERCHER EN JÉSUS-CHRIST.

Quoi qu'il en soit, et n'importe d'où vienne l'orage, recourez promptement à Notre-Seigneur, vous n'êtes point capable de vous secourir vous-même : vous n'avez pas toujours à vos côtés un homme qui vous soutienne; puis il ne faut en faire votre appui et qu'autant que Dieu le veut, et par dépendance de sa volonté. Il faut donc recourir à Jésus-Christ, qui a un soin tout particulier de ce qui vous touche; il est au milieu de votre cœur, et, quoiqu'il semble y dormir et ne pas voir ce qui se passe, cependant il est incomparablement plus attentif à vous que vous-même ; s'il tarde à vous secourir, c'est qu'il veut éprouver votre fidélité et votre confiance. Il veut voir si, dans le danger, vous l'appellerez à votre secours ; et, pour en avoir des preuves certaines, il permet que la tempête s'élève et vous

[1] Oh ! quelle peine intérieure je ressens, lorsque, méditant les choses du ciel, une foule d'objets sensibles viennent interrompre ma prière. *Imitat.* liv. III, chap. XLVIII.

[2] Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me. *Psal.* LXVIII,

menace [1]. Ne craignez point, ce n'est pas pour vous perdre; son assistance ne vous manquera jamais, si vous savez ne pas vous en rendre indigne.

Mais souvenez-vous que ce qui retarde le plus son secours, c'est votre paresse qui attend trop souvent l'extrémité, pour implorer sa miséricorde [2]. S'il vous arrive quelque affliction qui vous soit sensible, vous faites trop de réflexions sur vos peines, votre cœur s'attendrit trop sur vous-même, vous murmurez, vous devenez chagrin et mélancolique. Au contraire, si vous êtes tenté par quelque apparence de bien et de plaisir, vous vous jouez avec le serpent qui vous tente, vous l'entretenez et vous vous amusez à parler avec lui; vous touchez la pomme et puis vous la laisser, vous voulez, vous ne voulez pas, vous doutez, vous délibérez, vous chancelez, vous consentez à demi, vous résistez à moitié, vous ouvrez les yeux pour l'entrevoir et puis vous les fermez, vous ne savez plus ce que vous faites; vous ne voudriez pas quitter le plaisir, mais aussi vous ne voudriez pas le péché; la vertu vous plaît, mais la peine vous fait peur; vous seriez bien aise que le plaisir fût sans péché, ou que la vertu fût sans peine [3]!... C'est ce qui vous abuse et vous arrête, et pendant ce temps vous ne vous apercevez pas que le venin coule dans votre cœur [4], que l'imagination se remplit de ces fantômes, que la volonté devient languissante; peu s'en faut que le consentement ne lui échappe. Notre-Seigneur voit tout cela; il ne cesse de jeter les rayons de ses miséricordes sur les ténèbres de votre esprit; il vous appelle, il vous tend la main,

[1] Eripe me de luto ut non infigar, libera me ab iis qui oderunt me, et de profundis aquarum. Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum. *Psal.* LXVIII.

[2] Mon fils, je suis le Seigneur qui fortifie au jour de l'affliction. Venez à moi lorsque vous serez dans la peine. Ce qui arrête le plus les consolations du ciel, c'est que vous recourez trop tard à la prière. Car avant de vous adresser à moi tout de bon, vous ne laissez pas de chercher au-dehors des consolations et du plaisir. Et de là vient que toutes choses vous servent de peu. *Imitat.* liv. III, chap. XXX.

[3] Qui fodit foveam incidet in eam, et qui volvit lapidem, revertetur ad eum. *Prov.* XVII, 27.

[4] Qui dissipat sepem, mordebit eum coluber. *Eccles.* X, 8.

il vous pousse, il n'oublie rien qui puisse servir à votre bien, il vous rend tous les bons offices que vous pouvez souhaiter d'un ami [1] ; mais vous ne l'écoutez pas ; c'est ce qui le fâche et devient la cause de votre perte. Il fallait, au premier assaut, dès que la tentation a paru, au premier signe de l'orage, crier après lui [2] : Sauvez-moi, ô mon Jésus ! Ne souffrez pas que je périsse dans le danger.

Pensez-y à l'avenir : Hé quoi ! voulez-vous périr aux yeux et en la présence de votre Sauveur, faute de le regarder, faute de prononcer ce nom de Jésus ?... Ah ! désormais, quand vous serez menacé par le danger, faites retentir ce saint nom au milieu de votre cœur, et, en le prononçant, prenez-le pour signe et pour marque que vous détestez le péché, qui déplait à Jésus-Christ, que vous aimez la vertu opposée au vice sur lequel vous êtes actuellement tenté, et que vous ne voulez vous attacher qu'aux saintes volontés de Jésus !... Jésus, soyez pour moi un Sauveur, et faites-moi sentir la puissance de votre nom.

TROISIÈME POINT.

DU CALME ET DE LA TRANQUILLITÉ QUE NOUS DEVONS ESPÉRER DE L'ASSISTANCE DE JÉSUS.

Quand on traite ainsi de bonne foi avec lui, et qu'on lui témoigne au plus tôt sa fidélité dans le danger, dans la tempête, on ne peut croire la paix et la sérénité qu'on ressent ; et si le trouble dure longtemps, c'est une marque visible qu'on ne l'invoque pas comme il faut [3]. Il est bien vrai que le calme et la paix que Dieu donne à l'âme, ne consistent pas à lui ôter toujours le sentiment du mal et de la peine qu'elle souffre. Considérez bien ceci : souvent il n'est pas à propos d'apaiser tout à fait l'orage ; Dieu sait bien ce qu'il nous faut, et il fait tout pour le mieux [4]. Mais voici le calme et la paix véritable qu'il ne nous

[1] In tribulatione sua manè consurgent ad me : venite et revertamur ad Dominum ; quia ipse cœpit et sanabit nos, percutiet, et curabit nos. *Osee.* VI.

[2] Domine, salva nos, perimus. *S. Matth.* ubi suprà.

[3] Et facta est tranquillitas magna. Ibidem.

[4] Novit Dominus pios de tentatione eripere. II S. *Petr.* II.

refuse jamais. C'est une lumière qui éclaire notre esprit, pour distinguer le mal du péché d'avec le mal de la peine, et une fermeté de cœur à soutenir l'un et à s'abstenir de l'autre. On sait que Jésus n'aime pas le péché, qu'il faut s'en abstenir, que souvent il veut la peine et qu'il faut la supporter [1] ; ainsi on se conforme à toutes ses volontés, et de cette conformité vient la paix, mais une paix si ferme et si douce que, quelque peine que l'on ressente, ce n'est plus que plaisir [2]. Oui, que tout l'enfer s'élève contre moi, je ne crains plus désormais que ma lâcheté et l'oubli de mon Sauveur !... Oui, mon Jésus, pourvu que vous soyez dans ma pensée, et que je sente votre présence dans mes peines, je suis fort, je ne redoute plus rien. Vive Jésus, et qu'il triomphe éternellement dans nos cœurs, Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les périls de la vie.

On est aussi exposé aux traverses dans le monde qu'on le serait aux orages sur la mer. Mais puisqu'on ne peut s'en exempter, il faut au moins se décider à les souffrir avec mérite, et au lieu de faire des défauts de nos souffrances, par notre impatience, il faut en faire des vertus par notre constance, et par notre résignation aux volontés de Dieu, qui les a permises. Est-ce ainsi que tu souffres, mon âme?... Jésus, mon Dieu, vous le savez, et ma conscience me fait rougir maintenant en votre présence en me reprochant ma lâcheté. Je ne laisse pas de souffrir en ne voulant pas souffrir, et même mes peines sont d'autant plus grandes, que je ne veux pas me soumettre à la peine. O mon Dieu ! Je ne vous demande plus d'en être délivré, mais seulement de les bien supporter.

DEUXIÈME POINT.

Jésus notre unique refuge.

Un des plus grands de nos maux, c'est que nous nous laissons trop engager dans la tentation, et que nous ne recourons pas assez tôt à celui

[1] Deprime cor tuum et sustine, inclina aurem tuam, et sustine verba intellectûs, et ne festines in tempore obductionis, etc. *Eccli.* II, 2.

[2] Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. II *Cor.* VII.

qui pourrait nous en délivrer, et qui n'attend pour cela que de nous voir lui témoigner la confiance, que nous avons en lui. Nous nous laissons envelopper dans la tentation, nous nous laissons submerger par le naufrage, et puis nous crions à l'aide, nous crions : Sauvez-nous, après que nous sommes perdus. C'était avant qu'il fallait crier, et il ne fallait point tant nous arrêter au plaisir ou déplaisir qui nous tentait. O Sauveur de nos âmes, retirez-moi de cette mauvaise habitude, et attirez-moi à vous, aussitôt qu'un objet mauvais commence à m'appeler à lui...

TROISIÈME POINT.

La tranquillité que nous en devons espérer.

Vous n'aurez pas plus tôt prononcé ce saint nom de Jésus, que vous en verrez l'effet : Vous ressentirez une joie et une tranquillité sans pareilles : la peine et la contradiction pourront bien durer encore, mais le péché ne s'y trouvera plus, et la volonté s'accommodera si volontiers à cette peine, qu'elle y trouvera sa paix et son repos. O mon Sauveur, quoi qu'il en soit de ma paix, pourvu que je sois dans votre bonne grâce et dans un état qui vous contente, je me trouverai toujours trop heureux, car tout mon bonheur et de vous contenter....

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

La suite de l'histoire évangélique nous conduit à la résurrection de Lazare. Parmi ceux qui furent témoins de ce miracle, les uns saisis d'admiration crurent en Jésus ; les autres s'endurcirent davantage, et pleins de fureur, formèrent le projet de le faire mourir. Néanmoins, Notre-Seigneur se dispose à aller à Jérusalem. La mère des enfants de Zébédée l'ayant appris, se présente à lui pour le prier de faire de ses deux fils les premiers de son royaume; mais Jésus se contente de lui répondre par une belle leçon d'humilité, et puis continuant sa route, il rendit la vue à deux aveugles, près de la ville de Jéricho.

Ces différents sujets nous présentent une ample matière à méditer pour cette semaine. Nous considérerons l'indifférence que nous devons avoir pour tout ce qui nous concerne, pour la santé ou la maladie, pour la vie ou la mort, pour l'honneur ou l'infamie, pour des emplois honorables ou méprisables, pour les plus hauts degrés de grâce et de gloire, ou pour de moindres faveurs, et enfin, pour tout ce qui peut nous arriver dans la vie naturelle, civile ou surnaturelle. Nous apprendrons à nous y tenir si indifférents, que nous n'y désirions purement que ce que Dieu en ordonnera.

LUNDI.

MALADIE DE LAZARE, FRÈRE DE MARTHE ET DE MARIE.

Seigneur, celui que vous aimez est malade[1].

Le Sujet. Nous considérerons la maladie de Lazare; ses deux sœurs Marthe et Marie avaient fait dire à Notre-Seigneur que leur frère était malade; Jésus se mit peu de temps après en chemin pour venir le visiter, quoi que ses Apôtres l'en détournassent.

La Fin est d'apprendre à se tenir indifférent, et disposé à recevoir volontiers les maladies et les autres afflictions corporelles, quand il plaira à Dieu de nous les envoyer, parce qu'il ne tiendra qu'à nous qu'elles ne tournent à sa gloire, comme la maladie de Lazare.

La Forme est en ces trois points :

1° Maladie de Lazare; la nouvelle en est portée à Jésus.

2° Réponse que fit Jésus à cette nouvelle.

3° Voyage de Notre-Seigneur à Bethanie.

PREMIER POINT.

MALADIE DE LAZARE; LA NOUVELLE EN EST PORTÉE A NOTRE-SEIGNEUR.

Lazare était un personnage de distinction, et frère de Marthe et de Madeleine; cette famille était très-noble parmi les Juifs, et particulièrement connue et chérie de Jésus-Christ. Leur château était à Bethanie, petit bourg assez proche de la ville de Jérusalem. Notre-Seigneur s'en était alors éloigné, pour se dérober à la fureur des Juifs, qui en voulaient à sa vie, jusqu'à ce que le moment fût venu, où il devait l'exposer volontairement. Pendant ce temps, il permit que Lazare tombât dangereusement malade[2], et ses deux sœurs étaient fort en peine de ce qu'elles

[1] Domine, ecce quem amas, infirmatur. *Joan.* XI.

[2] Erat autem quidam languens Lazarus a Bethania de castello Mariæ et Marthæ sororis ejus : Maria autem erat quæ unxit Dominum unguento, et extersit pedes ejus capillis suis, cujus frater Lazarus infirmabatur : Miserunt ergo sorores ad eum, dicentes : Domine, ecce quem amas infirmatur.

avaient à faire dans cette circonstance. Car, d'un côté, elles savaient fort bien que Jésus-Christ, quoiqu'absent, n'ignorait pas ce qui se passait en leur maison, et qu'il fallait lui en laisser tout le soin; de l'autre, elles ne voulaient pas manquer aux devoirs de piété et d'amour envers leur frère, qui les obligeaient à ne rien épargner pour sa santé; néanmoins elles résolurent de dépêcher un homme vers le Sauveur du monde, qui lui portât de leur part ces quatre petits mots: *Votre ami est malade.*

C'était agir sagement, car Notre-Seigneur veut que chacun lui expose ses besoins et ses désirs, comme s'il ne les connaissait pas [1], et il entend que nous nous mettions en peine de faire tout ce qui dépend de nous, comme s'il n'en avait aucun soin. Mais aussi pour ce qui n'en dépend pas, il faut s'en reposer sur sa Providence, comme si toute notre peine était inutile et superflue [2]. Ce fut encore une pensée pleine de sagesse, d'avoir plutôt recours à ce grand médecin des âmes et des corps, qu'aux autres médecins; en effet, elles avaient tant de preuves de l'affection particulière qu'il avait pour toute leur maison, qu'elles auraient cru faire tort à leur confiance et à leur fidélité, si elles se fussent adressées à tout autre qu'à lui. Mais ce qui est plus admirable et plus digne d'être considéré, c'est la teneur de ce message qu'elles lui envoient; elles ne pouvaient en effet parler plus modestement, plus civilement, et plus efficacement qu'en lui disant: *Votre ami est malade.*

Elles ne parlent ni de leur qualité, ni de leur mérite, ni de leurs services, ni de leur grande affection, mais elles exposent simplement la nécessité de leur frère; elles ne rappellent pas même qu'il est leur frère, mais seulement son ami, faisant voir qu'elles font plus de cas de l'amitié qu'il lui porte, que du sang qui les touche. Elles ne cherchent point de plus puissant motif, ni de meilleure raison pour le persuader que son cœur, son

[1] Revela Domno viam tuam, et spera in eo, et ipse faciet. *Psalm.* XXXVI.

[2] Nihil soliciti sitis, sed in omni oratione et obsecratione cum gratiarum actione, petitiones vestræ innotescant apud Deum. *Phil.* IV.

amour et sa bonté[1]; c'est, en effet, l'amour qu'il a pour nous qui le porte à nous faire du bien. Enfin elles lui témoignent qu'elles et son frère sont si soumis à son bon plaisir, qu'il en disposera absolument comme il lui plaira, car elles ne demandent point qu'il vienne le voir, ni même qu'il le guérisse de l'endroit ou il est; elles ne font que lui déclarer tout simplement ce qu'elles croient être obligées de lui faire savoir, et puis elles lui en laissent l'entière disposition[2], étant également contentes de la maladie ou de la santé de leur frère, selon qu'il en ordonnerait.

C'est assez d'être aimé de Jésus pour être bien, en quelque état qu'on soit, de maladie ou de santé. L'amour de Jésus n'empêche ni la maladie ni la mort, mais il empêche que la maladie ou la mort portent dommage à celui que Jésus aime. C'est assez de savoir qu'on est aimé de lui, pour savoir qu'il n'arrive rien à ses amis qu'il ne le permette, et qu'il ne permettra rien qui ne soit pour leur bien. Se défier de sa Providence, c'est se défier de son amour et de sa bonté, et tant que Jésus nous aimera, en quelque peine que nous soyons, il ne faut que lui dire : O Jésus, celui que vous aimez est travaillé de cette peine....Mais n'est-ce point présumer, de se persuader qu'on est ainsi aimé de Dieu?... Mon âme, si c'était pour abuser de son amitié, ce serait un grand crime; mais puisque ce n'est que pour lui témoigner notre confiance et notre indifférence, ne craignons point de penser qu'il nous aime, et de lui dire dans nos maladies corporelles ou spirituelles : *Celui que vous aimez est malade.*

[1] Sic melius tanquam non orantes, exhibemus fidem, perhibemus affectum : Scit ipse, cui non est opus ut aliquid dicatur, quid desideremus : Sufficit nobis potentiæ locum, pietati dedisse occasionem, malentes patienter expectare, quid velit, quam impudenter quærere quod forsitan nolit. S. Bern.

[2] Non dixerunt, veni, amanti enim tantum modo, nuntiandum fuit? Non ausæ sunt dicere : ibi jube, et hîc fiet.

Sed tantum modo : Domine, ecce quem amas infirmatur : Sufficit ut noveris, non enim amas et deseris. S. Aug.

DEUXIÈME POINT.

RÉPONSE QUE FIT JÉSUS A CETTE NOUVELLE.

Jésus en apprenant la nouvelle de l'indisposition de Lazare, répondit que cette maladie n'était pas pour apporter la mort au malade, mais pour donner de la gloire à Dieu et à son fils [1]. Cette réponse étant apportée à la maison, ne pouvait donner que de grandes espérances ; et si nous la considérons attentivement, comme elle le mérite, nous n'y verrons que sujet de bénir Dieu, et d'être plus heureux que mécontents, dans nos maladies, et dans nos adversités. Car on peut dire de toutes nos maladies ce qui a été dit de celle de Lazare, que c'est pour la gloire de Dieu que nous sommes malades. De sorte que, comme il n'y a personne qui ne juge que Lazare fut très-heureux, et très-honoré de Notre-Seigneur, d'avoir été choisi pour servir à sa gloire et à son honneur ; de même devons-nous nous estimer heureux dans nos incommodités, si elles peuvent servir à la gloire de Dieu [2] ; et elles le peuvent infailliblement, si nous voulons les supporter comme il veut que nous les supportions [3]. Car c'est ainsi que nous reconnaîtrons qu'il est le souverain Seigneur de notre vie et de nos biens, qu'il peut en disposer comme il lui plaît, sans que nous ayons rien à répondre, sinon qu'il est le Seigneur, qu'il en dispose selon son bon plaisir [4]. C'est sa gloire que nous lui assujettissons tellement notre corps et nos biens, que nous soyons aussi contents de de nous voir malades sur un lit, puisque cela lui plaît, que d'avoir la liberté de marcher où nous voudrions, puisqu'il ne le veut pas.

Oui, c'est son honneur d'avoir des serviteurs, qui s'estiment plus heureux de souffrir en le servant, que de manquer à le servir en ne souffrant pas. C'est sa gloire qu'un malade ne

[1] Audiens autem Jesus, dixit eis : infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam.

[2] Quia et ipsa mors non erat ad mortem, sed potius ad miraculum. S. Aug.

[3] Omnem qui invocat nomen meum, in gloriam meam creavi eum, formavi eum, et feci eum. *Is.* XLIII.

[4] Dominus est, quòd bonum est in oculis suis, faciat. I *Reg.* III.

regrette ni la perte de temps que lui fait éprouver sa maladie, ni la perte des biens, ou des jouissances de la santé, ni de quoi que ce soit; se persuadant qu'il gagne davantage en souffrant quelque chose pour son Dieu, que s'il gagnait tout un monde, étant en danger de perdre quelque chose de son indifférence et de sa fidélité [3]. Et quand même ce malade serait un bon serviteur de Dieu, qui ne voudrait de la santé que pour le mieux servir, il glorifiera toujours Dieu davantage en se tenant dans l'indifférence, et en croyant que Dieu n'a que faire de ses services, ou que le plus grand service qu'il puisse lui rendre, c'est de se croire un serviteur inutile. On ne saurait rendre de meilleurs services à son Dieu, qu'en ne voulaut rien faire que souffrir, quand il nous fait comprendre qu'il ne veut pas de nous d'autres services ni d'autres dévotions; et c'est ainsi que Dieu veut être glorifié et honoré par ses bons serviteurs [2].

Eh bien, ne pourriez-vous pas rendre cette gloire et cet honneur à votre Dieu? Avez-vous quelquefois été malade?... Comment vous y êtes-vous comporté?... Quelle indifférence avez-vous maintenant pour la maladie ou la santé?... Si vous saviez que Dieu cherchât quelques personnes pour être glorifié par elles dans leurs maladies, de la manière que vous venez d'entendre, ne vous offririez-vous pas?... Ne vous estimeriez-vous pas heureux de pouvoir servir à l'accroissement de la gloire d'un Dieu, qui n'ayant besoin de rien hors de lui, veut néanmoins nous employer, pour le rendre en quelque sorte plus glorieux et plus grand?... Oh quel honneur! oh quel est celui qui ne voudrait l'accepter aux dépens de sa santé et de sa vie!... Tenez-vous donc prêt, et si vous ne vivez en santé que pour le glorifier, dites-lui, que si c'est sa plus grande gloire que vous soyez malade, qu'il agisse selon son bon plaisir, car vous ne désirez que sa plus grande gloire. Ne le dites pas, si en réalité vous ne souhaitez pas, mais priez-le qu'il vous en donne le désir, afin

[1] Iste Deus meus, et glorificabo eum, Deus patris mei et exaltabo eum. *Exod.* xv.

[2] Servus meus es tu Israel, quia in te gloriabor. *Isai.* xlix.

que vous puissiez lui parler autant de cœur que de bouche et de paroles.

TROISIÈME POINT.

VOYAGE DE NOTRE-SEIGNEUR A BÉTHANIE.

Notre-Seigneur, après avoir reçu la nouvelle de la maladie de Lazare, et répondu que Dieu y serait glorifié, demeura encore deux jours où il était, sans se mettre en chemin pour l'aller voir. Il voulait par là laisser suivre le cours de cette maladie, donner à Marthe et à Magdelaine de nouvelles occasions de vertu, dans l'affliction qui leur arriverait par la mort de leur frère, et manifester d'une manière plus éclatante sa puissance divine en le ressuscitant, qu'en l'empêchant de mourir, ou qu'en le ressuscitant aussitôt après sa mort[1]. Ces deux jours étant donc passés. Il témoigna à ses Apôtres qu'il voulait repasser en Judée, pour aller en Béthanie où sa personne était fort désirée. Ils se mirent tous en devoir de le détourner de ce voyage, et lui représentèrent la haine implacable que les Juifs avaient conçue contre lui, et que s'ils avaient eu naguères la volonté de le lapider, ils n'avaient pas quitté depuis ce temps leur mauvaise volonté.

Mais Jésus qui ne craignait rien, les avertit de le suivre hardiment, et leur dit que, de même qu'on est certain de marcher droit, quand on marche en plein midi, de même ils doivent croire qu'ils sont en assurance, quand ils sont avec lui. Et continuant à s'entretenir avec eux, il leur déclara que leur bon ami Lazare dormait et qu'il allait l'éveiller, puis s'expliquant plus clairement, il leur fit entendre qu'il parlait du sommeil de la mort, et qu'il allait le ressusciter en leur présence; ce dont il se réjouissait, pour le grand avantage qu'ils pourraient retirer de ce miracle. Ce fut alors que saint Thomas prit la parole, et comme il voyait que les autres hésitaient encore à suivre leur Maître : Allons-y donc aussi nous autres, leur dit-il, et s'il faut aller à la mort, allons-y et mourons avec lui[2].

[1] Ut ergo audivit quia infirmabatur, tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus, Distulit sanare ut posset resuscitare. S. Aug.

[2] Deinde post hæc dixit Discipulis suis, Eamus in Judæam iterùm. Dicunt ei

Ces paroles sont dignes d'attention et méritent d'être bien considérées, pour en apprendre trois actes signalés d'une parfaite indifférence.

Le premier est de s'offrir à tout ce qu'il plaira à Dieu de nous envoyer, car quand on s'offre à la mort, on comprend tout; c'est donc à cet effet qu'il faut dire : *Allons et mourons avec lui*[1]. Il est bien rare qu'on en vienne jusqu'à la mort, mais celui qui est disposé à mourir avec lui, aurait mauvaise grâce de se plaindre des maladies ou de quelques autres accidents, qui sont toujours moindres que la mort; et ainsi, quand on se prépare aux plus grands maux, on se dispose aux moindres.

Le second acte d'indifférence est d'accepter les maux, non-seulement sans s'impatienter ou murmurer, mais encore avec joie, et avec la même affection, si faire se peut, que Jésus les accepta[2]; et c'est ce que l'on doit entendre en disant comme cet Apôtre : Allons mourir ou souffrir *avec lui*, c'est-à-dire comme lui, c'est-à-dire parfaitement, joyeusement, et patiemment comme lui; car ce n'est pas tant la souffrance qui fait le mérite, que la vertu qu'on pratique dans la souffrance.

Le troisième acte qui dispose aux deux autres, c'est de mourir tous les jours et à toute heure, quoiqu'on ne souffre rien; c'est de mourir à ses actions, de telle sorte que, si on sent de la complaisance pour quelque objet, on la mortifie si parfaitement, qu'on ne s'y porte point par cette complaisance naturelle[3]. Il arrivera de là que, quand on ressentira de la répu-

Discipuli : Rabbi, nunc quærebant te Judæi lapidare, et iterum vadis illûc : Respondit Jesus, Nonne sunt duodecim horæ diei? Si quis ambulaverit in die non offendit, quia lumen hujus mundi videt, etc. Et post hæc dixit eis : Lazarus amicus noster dormit, sed vado ut a somno excitem eum, etc. Tunc Jesus dixit eis manifestè, Lazarus mortuus est : Et gaudeo propter vos ut credatis quoniam non eram ibi, sed eamus ad eum. Dixit ergo Thomas ad condiscipulos : Eamus et nos, et moriamur cum eo.

[1] In quocumque loco fueris, Domine mi Rex, sive in morte, sive in vita, ibi erit servus tuus. II *Reg.* xv.

[2] Communicantes Christi passionibus, gaudete. I *S. Petr.* iv.

[3] Sit quidam quotidianus usus in nobis, affectusque moriendi, ut per illam, quam diximus segregationem a corporeis cupiditatibus, anima nostra se discat extrahere, tamquam in sublimi locata, quo terrenæ adire libidines; et eam sibi

gnance sur un autre sujet, on ne le quittera point non plus à cause de cette répugnance. Oh ! allons et mourons ainsi avec lui. C'est ainsi que l'Apôtre dit qu'il mourait tous les jours[1]; c'est la mort précieuse des Saints, qui étant morts à leurs affections sensuelles, ne vivent jamais mieux[2]; car ils ne vivent que de la grâce et de l'esprit de Jésus, qui vit par la mort de la sensualité, comme il meurt par sa vie. Allons, mon âme, allons à cette mort, car tu n'as peut-être pas encore commencé à te mortifier ; et quand tu pratiquerais déjà cette mortification, il faut toujours y faire de nouveaux progrès[3], car, tant que nous vivrons, nous aurons toujours de quoi nous mortifier et de quoi nous corriger et amender.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Maladie de Lazare; nouvelle que ses sœurs en donnent à Notre-Seigneur.

Celui que vous aimez est malade. Les deux sœurs de Lazare ne dirent que ces paroles, pour témoigner leur confiance envers Jésus-Christ, leur piété envers leur frère, et leur indifférence qui doit servir notre instruction ; afin que nous sachions, à leur exemple, qu'il a suffit de représenter simplement nos besoins à notre Jésus, et que pour le reste nous devons le laisser faire, car il nous aime, et tout ce qu'il fera et permettra, ne peut-être que pour notre salut. Mais n'est-ce point nous flatter, de dire qu'il nous aime, nous qui sommes si indignes de son amour? Si c'était pour se flatter, il ne faudrait pas le dire, mais c'est pour se confier en lui dans nos besoins,et pour nous tenir indifférents dans les ordres de sa providence. Ne craignons point, mon âme, ne craignons point de dire dans nos infirmités corporelles et spirituelles : O mon Sauveur, celui que vous aimez est malade.

glutinare non possint, suscipiat mortis imaginem, non pœnam mortis incurrat. S. Ambr. I, *de fide resur.* XXVIII.

[1] Quotidie morior. I *Cor.* XV.

[2] Quasi morientes et ecce vivimus. I *Cor.* VI.

[3] Propter te mortificamur tota die. *Rom.* VIII.

DEUXIÈME POINT.

Réponse de Notre-Seigneur à la nouvelle de cette maladie.

Cette maladie n'est pas mortelle, ou elle n'est mortelle que pour tourner à la gloire de Dieu et de son Fils. En effet, nous voyons que Dieu fut fort glorifié par la maladie et la mort de Lazare, et que ce fut un bonheur pour ce malade de mourir, afin d'être ressuscité par Notre-Seigneur, et de servir à la gloire qu'il reçut par ce miracle. Ne regarderiez-vous pas comme un bonheur de vous employer pour la gloire de ce grand Dieu? Ne le voulez-vous pas?... On le verra dans vos maladies; car si vous le bénissez, si vous témoignez que vous y êtes aussi content qu'en santé, puisque tel est son bon plaisir; si vous ne regrettez ni la perte de temps, ni les services mêmes que vous pourriez rendre à Dieu en santé, pensant qu'il n'a pas besoin de vos services, ou que le plus grand service que vous puissiez lui rendre, c'est de vous tenir dans l'état où il vous veut, ce sera pour lui une gloire et un honneur. C'est pour cela qu'il vous enverra des maladies et des afflictions; c'est pour cela que vous devez les accepter selon qu'il vous les envoie, ou qu'en attendant, vous devez vous tenir dans l'indifférence pour vivre en maladie ou en santé, selon que ce sera pour sa plus grande gloire. Mais aussi, si vous murmurez et si vous témoignez de l'impatience dans vos afflictions,vous le déshonorez autant que votre patience et votre résignation lui auraient donné de gloire et de contentement.

TROISIÈME POINT.

Voyage de Jésus à Béthanie pour aller voir Lazare.

Allons-y aussi nous autres, et mourons avec lui. Ces paroles de saint Thomas encouragèrent les autres disciples, pour aller avec Notre-Seigneur en Judée et à Bethanie, où était Lazare. Elles doivent aussi nous servir pour nous donner courage, dans toutes les difficultés qui se présentent, afin de les supporter, non-seulement sans murmurer, mais avec la même vertu que Jésus supportait toutes les siennes; car, c'est aller avec lui, de souffrir et de mourir comme lui. Si nous voulons apprendre à mourir aux répugnances, apprenons encore à mourir aux complaisances; car jamais on ne s'apprend mieux à supporter le mal sensible, qu'en s'abstenant du bien qui n'est que sensible et naturel. Enfin, il faut souvent se stimuler par ces paroles : *Allons et mourons avec lui,* comme si nous n'avions pas encore commencé à nous mortifier, ou pour continuer toujours comme nous avons commencé.

LUNDI.

MORT DE LAZARE.

Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort [1].

Le Sujet, nous faisant considérer la mort de Lazare, nous apprend comment nous devons être indifférents, et préparés à ce dernier passage.

La Fin est de reconnaître que la mort étant de soi indifférente, elle sera pour nous bonne ou mauvaise, suivant que nous l'accepterons, et qu'un moyen fort propre pour la bien accepter, c'est de se tenir indifférent et aussi disposé à mourir qu'à vivre.

La Forme est en ces trois points :

1° La mort est de soi indifférente.

2° Elle est heureuse quand on y est préparé.

3° Elle est malheureuse, quand on ne s'y est pas disposé.

PREMIER POINT.

LA MORT EST DE SOI INDIFFÉRENTE.

Après avoir considéré quelque temps la mort de Lazare, l'affliction de ses sœurs, les douces plaintes qu'elles firent à leur bon Maître, en lui disant que s'il eût été présent, leur frère ne serait pas mort, dites-vous à vous-même : Eh bien, c'est ainsi qu'il faut mourir ou voir mourir les siens; l'arrêt en est irrévocable, il en faut passer par là [2] ; et puis, envisageant ce triste spectacle que présentera à ce moment la vue du défunt, et la douleur de ceux de sa famille, recevez le mouvement de componction que Notre-Seigneur vous communiquera parmi ces salutaires pensées. Mais prenez garde de ne concevoir que de la crainte, et de l'horreur pour cette dernière heure ; pensez

[1] Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus. *Joan.* XI.

[2] Memor esto quoniam mors non tardat, et testamentum inferorum, quia demonstratum est tibi : testamentum enim hujus mundi, morte morietur. *Eccli.* XIV.

plutôt qu'il faut se familiariser avec elle, et que le mal n'est pas de mourir, mais de mourir d'une mauvaise mort. Il est vrai que celui qui ne considérerait que l'état de la vie présente, trouverait que la mort est un aussi grand mal, que la vie dont elle nous prive, est un grand bien. Mais si nous pensons à l'éternité et à notre fin dernière, nous apprendrons qu'elle est de soi indifférente, et qu'on peut entendre cette indifférence dans ces trois sens.

Le premier, que la mort n'est proprement en elle-même ni bonne ni mauvaise, puisqu'elle est également capable de bonheur et de malheur, selon qu'elle nous fait arriver à la bonne ou à la mauvaise éternité. Qu'y a-t-il de plus heureux et de plus précieux devant Dieu, que la mort de ses saints[1]?... Et qu'y a-t-il de plus malheureux que la mort des pécheurs[2]?... Ce n'est donc pas la mort considérée, en tant qu'elle est une privation de la vie, qui est heureuse ou malheureuse, mais c'est l'état et la disposition de celui qui meurt, qui apporte ce bonheur ou ce malheur.

Secondement, la mort est indifférente quant aux lieux, au temps, et à la manière qu'elle vient, non-seulement parce qu'elle peut arriver en tout lieux, en tout temps et de mille façons; mais aussi parce qu'en quelque lieu, en quelque temps, et de quelque façon qu'elle vienne, elle peut être heureuse ou malheureuse. Tel a été perdu et damné pour jamais, parce qu'il est mort de telle manière, manière qui cependant a servi au salut et bonheur éternel de plusieurs autres. Il n'y a mort si étrange, qui ne puisse être heureuse[3], et il n'y a mort si douce, qui ne puisse être malheureuse. Ce n'est pas précisément la manière extérieure de mourir qui cause ce bonheur ou ce malheur; mais c'est plutôt l'état intérieur de l'âme, ainsi que nous le verrons. Et cependant, nous devons entendre que cette indifférence s'étend aussi bien aux circonstances extérieures de la mort, qu'à la mort elle-même.

[1] Pretiosa in conspectu Domini, mors Sanctorum ejus. *Psal.* CXV.

[2] Mors peccatorum pessima. *Psal.* XXXIII.

[3] Justus si morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit. Videbunt finem Sapientis; et non intelligent quid cogitaverit de illo Deus. *Sap.* IV.

Enfin, elle est indifférente, parce qu'elle doit nous rendre indifférent de vivre ou de mourir, dans un temps ou dans un autre. C'est Jésus qui tient les clefs de la vie et de la mort, pour ouvrir et fermer selon que bon lui semble[1]. La vie n'est bonne qu'autant qu'il la veut, et s'il veut la mort, elle doit être la bien venue, nous venant de sa part. Nous ne devons pas être indifférents à une bonne ou mauvaise mort, mais à la mort qui en elle-même n'est ni bonne ni mauvaise, afin que, par notre indifférence, nous la rendions bonne, étant également prêts à tout ce qu'il plaira au maître de notre vie de disposer pour sa plus grande gloire. Y êtes-vous indifférent? Qu'est-ce qui vous en empêche, que craignez-vous, vu qu'il n'y a rien tant à craindre à la mort, que de n'y être pas préparé?... O mon Dieu, soyez s'il vous plaît, avec moi à la mort, et je ne craindrai point de mourir, puisque je n'ai de bien pendant la vie que d'être près de vous.

DEUXIÈME POINT.

LA MORT EST HEUREUSE, QUAND ON Y EST PRÉPARÉ.

Celui qui veut apprendre à bien mourir, doit apprendre à bien vivre; car il n'y a rien qui procure une meilleure mort que la vie bonne et louable. Mais aussi on peut dire que celui qui veut savoir bien vivre, doit apprendre à bien mourir, il doit s'y disposer, être prêt à toute heure et en tout lieu, et c'est ainsi qu'il apprendra à vivre[2]. La vie et la mort se rendent un service mutuel, et, en effet, la vie étant bonne, elle sert à la mort, et la mort étant bien considérée, sert à la vie. Or, il y a trois vérités principales dans la mort, dont la considération aïde beaucoup à bien vivre et à bien mourir: l'une, que tôt ou tard il faut mourir, il n'y a rien de plus certain; l'autre, que vous ne savez

[1] Habeo claves mortis et inferni. *Apoc.* I.
Vita in voluntate ejus. *Psal.* XXIX.

[2] Undecumque voluerit ut exeas hinc, paratum te inveniat.
Inquilinus enim es, non possessor domûs. Locata est enim domus, non donata est : etsi nolis, migrabis, et non eam tali venditione accepisti, ut quasi tempore certa tibi sint, etc. S. Aug. *in Psal.* CXXVIII.

quand ce sera, il n'y a rien de plus incertain ; et la troisième, que de l'heure de votre mort dépend toute l'éternité.

De ces trois vérités naissent trois excellentes vertus, qui produisent aussi trois excellents fruits pour l'heure de la mort. La première est un grand mépris du monde, qu'on doit quitter nécessairement en mourant. La seconde, une grande pureté de conscience, qui craint autant d'offenser Dieu, que si l'on était à l'article de la mort, puisqu'il n'y a aucun instant, où l'on ne puisse mourir. Et la troisième, une vigilance et un soin particulier de faire parfaitement tout ce que l'on fait, comme si c'était la dernière action de la vie, dont on doive rendre compte à son Juge ; et de fait, il peut à la même heure nous appeler, et il veut que nous nous comportions de la même manière que s'il allait nous citer à son tribunal [1]. Est-ce ainsi que vous vivez?...

Vous en recueilleriez ces trois excellents fruits pour la mort. Premièrement, elle ne vous surprendrait jamais, de quelque façon qu'elle arrive. En second lieu, elle ne vous étonnerait point, puisqu'elle serait prévue et attendue avec indifférence. Et enfin, elle vous ferait grandement méritoire, étant acceptée de bon cœur, soit par pénitence en satisfaction pour vos péches passés [2], soit par humilité, reconnaissant que vous êtes indigne de vivre, soit par amour en vous conformant au bon plaisir de Dieu, qui dispose ainsi de votre vie et de votre âme, que vous remettez entre ses mains à l'exemple de son Fils. Ne voudriez-vous pas mourir de cette mort?... Pour cela il faut vivre de cette bonne vie qui y dispose ; et pour mener une si sainte vie, il suffit de penser quelquefois qu'il faut mourir [3] ; que nous jugerons tout autrement des choses à la mort, que nous n'en jugeons pendant la vie ; que c'est à la mort qu'on en fait un meilleur jugement, et que par conséquent, ce serait être sage de s'arrêter dès maintenant au juge-

[1] Et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum. *Luc.* XII.

[2] Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei. *S. Mich.*

[3] Melius est ire ad domum luctûs quam ad domum convivii, in illa enim finis cunctorum admonetur hominum, et vivens cogitat quid futurum sit. *Eccli.* VII.

ment qu'on sait être le meilleur. Oh ! quelle vie, que celle qui ne serait réglée que par le jugement, qu'on doit faire des choses à l'heure de la mort ! Oh ! quelle mort, que celle qui serait la fin d'une telle vie !... Elle serait le commencement de l'heureuse éternité qui dépend de la mort, comme la mort n'est bonne que par la bonne vie ! Mon âme, quoi qu'on ne parle que de la mort du corps, on te parle néanmoins de ta grande affaire, car c'est après cette mort qu'on en décidera.

TROISIÈME POINT.

LA MORT EST MISÉRABLE QUAND ON NE S'Y EST PAS PRÉPARÉ.

Pour vous affectionner davantage à cette sainte indifférence, qui vous doit tenir prêt à partir, quand il plaira au maître de notre vie de vous appeler, et qui doit rendre votre vie bienheureuse ; considérez que, faute de cette indifférence et de cette préparation d'esprit pour ce passage, vous vous mettez en danger de périr misérablement, et de ne mourir que d'une mort aussi malheureuse, qu'elle sera moins prévue et attendue. Car sans parler de la menace, que Notre-Seigneur fait à ceux qui ne se tiennent pas prêts à toute heure, qu'il les surprendra, et qu'ils seront pris lorsqu'ils y penseront le moins [1] ; sans parler du malheur qui arrive dans ces surprises, malheur dont nous avons parlé au Livre de l'Ordre [2], je ne veux ici que vous demander si cette mort ne serait pas malheureuse, qui surprendrait une personne dans l'état où elle n'aurait que peu de foi, peu d'espérance et peu de charité ? Vous m'avouerez que oui ; or, sachez que si vous n'avez pas cette indifférence, vous péchez contre la pratique de ces trois principales vertus, et que vous êtes en danger de mourir, sans vous reconnaître, et sans y prendre garde.

Premièrement, vous péchez contre la foi. Ce n'est pas croire, comme il faut, que l'autre vie que nous attendons est incompa-

[1] Veniet Dominus servi illius in die qua non sperat, et hora qua ignorat et dividet eum, partemque ejus ponet eum hypocritis. *Matth.* XXIV.

[2] Troisième partie des trois derniers discours.

rablement plus heureuse que celle-ci que nous devons quitter, si nous ne nous décidons qu'avec peine à la quitter, puisque nous ne désirons que d'être heureux. Si donc nous n'avons point de désir d'une vie qui est notre bonheur[1], c'est que nous ne la croyons pas aussi heureuse que la vie présente, vu que nous n'aimons celle-ci qu'afin d'être heureux, ou pour n'être point plus malheureux. De plus, c'est un article de foi que la mort nous vient aussi bien de la part de Dieu que la vie, qu'il veut que nous mourions aussi bien que nous vivons[2], que cette divine volonté est si juste qu'il n'y rien à y opposer, et que c'est même pour notre bien qu'elle en ordonne ainsi. Mais, comment croirez-vous ces vérités, si vous ne vous y conformez pas par une indifférence et une résignation parfaites, puisqu'il n'y a rien qui vous empêche de vous y conformer, sinon que vous ne croyez pas assez fermement ces vérités? Ajoutez à cela que la foi nous enseigne et nous oblige de croire, que nous ne devons vivre que pour la gloire de Dieu, et pour accomplir ses volontés; donc, quand il ne veut plus que nous vivions en ce monde, nous ne devons pas vouloir y vivre davantage, ou autrement nous ne croyons pas qu'il ne faut vivre que pour faire sa volonté, puisque nous voulons vivre malgré ce qu'il a arrêté[3].

Après cela, quelle espérance aura cette âme qui n'a point de foi, puisque la foi est la base et le fondement de toute notre espérance[4]? Peut-on espérer la vie éternelle, si on ne la veut point? Peut-on la vouloir sans vouloir ou sans attendre la mort, qui en est le passage? Et comment peut-on l'attendre si on ne s'y tient pas préparé?...

Quelle espérance peut-on avoir de la rémission de ses péchés, vu qu'il n'y a point de rémission sans pénitence; il n'y a point de pénitence, si on ne veut entièrement quitter son péché; or,

[1] Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem. *Psalm.* CV.

[2] Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas à Deo sunt. *Eccli.* XI.

[3] Nemo nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur. Sive enim vivimus, sive morimur Domino moritur : Sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus. *Rom.* XIV.

[4] Est fides sperandarum substantia rerum. *Hebr.* XI.

on ne le veut quitter qu'à la mort, et néanmoins on ne veut point mourir[1]. Quand voulez-vous donc le quitter? et quelle espérance pouvez-vous avoir d'en obtenir le pardon, si vous ne voulez pas le quitter?...

Que si vous dites que vous espérez en Jésus-Christ, prenez garde à ce que vous dites, si vous n'êtes pas prêt à mourir comme il est mort; car c'est en sa mort que vous espérez, n'est-il pas vrai? Et qu'espérez-vous de sa mort, si vous ne voulez pas mourir, puisqu'il faut que vous mouriez aussi bien que lui[2]?

La charité n'y est pas moins intéressée que les autres vertus; car quel amour peut-il y avoir dans une âme, qui a plus de crainte que de désir de voir son Dieu! Quel amour peut-on avoir quand on se conforme si peu à ses volontés, qu'on veuille vivre quand il ne le veut pas, et qu'on ne veuille pas mourir quand il le veut?... Si c'est la crainte de vos péchés et des jugements de Dieu qui vous arrête, ne savez-vous pas que ce n'est que par défaut d'amour qu'on craint, puisque la charité parfaite chasse la crainte[3]? Mais cette crainte que vous avez de mourir, ne montre pas seulement qu'il n'y a point de charité parfaite, mais qu'il n'y en a point du tout. Car, au fond, que craignez-vous? les jugements de Dieu!... Eh bien, que s'ensuit-il? qu'il ne faut point mourir?... C'est se tromper, car l'arrêt en est porté, il faut comparaître, bon gré mal gré; nous sommes tous cités, dit Saint Paul, et on ne peut ni échapper, ni en appeler[4]. La crainte de la mort n'évite pas le jugement de Dieu; mais plutôt elle l'irrite, et elle fait voir que ce n'est pas Dieu que vous respectez, que ce n'est pas le péché que vous craignez, mais plutôt que vous l'aimez, et que, par conséquent, il n'y a point d'amour de Dieu. Il est bien certain que l'amour de Dieu et du péché sont contraires, et vous devez savoir que si vous craignez tellement le jugement de Dieu, que vous ne soyez pas dis-

[1] In tempore redditionis postulabit tempus. *Eccli.* XXIX.
[2] Si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt. II *Cor.* XV.
[3] Perfecta charitas foràs mittit timorem. I *Joan.* IV.
[4] Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. *Hebr.* IX.

posé à mourir, c'est que vous aimez le péché, car si vous ne l'aimiez pas vous le quitteriez, et si vous l'aviez quitté à bon escient, vous ne craindriez pas les jugements de Dieu de cette sorte de crainte, qui ne peut s'accorder avec l'indifférence et la résignation pour la mort, quand Dieu la veut[1]. Les saints craignent bien les jugements de Dieu, mais c'est par respect, pour ne point présumer de leur sainteté, et non pas pour ne point vouloir mourir[2]. Il est vrai que le Saint des saints a appréhendé la mort ; mais dans cette appréhension il a témoigné son indifférence, en protestant à son Père, qu'il était prêt à mourir nonobstant la crainte naturelle qu'il en avait[3]. S'il a pleuré à la mort de Lazare, ce n'était pas tant cette mort corporelle qu'il déplorait, puisqu'il allait le ressusciter, que la mort spirituelle des âmes, qui étaient représentées par ce mort, enseveli depuis quatre jours dans son tombeau. Ce n'était pas tant sur Lazare qu'il pleurait, que sur ceux qui pleurent,et qui craignent la mort du corps, et ne déplorent point la mort des âmes. De quelque côté donc que vous vous tourniez, vous ne verrez que des raisons de vous tenir dans cette sainte indifférence, pour la vie et pour la mort.

Mon Dieu, je vous confesse ma désobéissance, et je vous proteste que je ne désire plus de vivre,que pour la réparer par mes services, ainsi que tout le passé de ma vie, que je pourrais avoir mal employé. Mon fils, ne souhaite point de vivre davantage pour ce sujet; car tu ne saurais mieux réparer le passé, qu'en témoignant que tu n'as pas plus de désir de vivre que de mourir, si je ne veux plus l'un que l'autre.

[1] Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi, et traducent illos ex adverso iniquitates eorum. *Sap.* IV.

[2] A judiciis tuis timui. *Psal.* LXXXI.

[3] Si non potest hic calix transire, nisi bibam illum, fiat voluntas tua. *S. Matth.* XXVI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT

La mort est indifférente.

Pendant que Notre-Seigneur approchait de Béthanie, Lazare mourut, et cette mort affligea fort ses deux sœurs, qui ne purent le dissimuler, ni s'empêcher de s'en plaindre un peu à leur bon Maître, en lui disant : Que s'il fût venu plus tôt, leur frère ne serait pas mort.

Sans doute celui qui ne regarde la mort que sous son côté naturel et sensible, ne la trouve que hideuse et épouvantable; mais quand on la considère d'un autre œil, et d'un regard qui va plus loin que la nature, le temps et le monde, on peut y trouver autant de bien que de mal. C'est pourquoi elle est indifférente, et nous devons être indifférents pour l'attendre et la recevoir, puisque le bien ou le mal qui est dans la mort, n'est pas simplement de mourir, mais de bien ou de mal mourir. Si on considère la mort, ce n'est pas pour l'avancer ou la retarder, mais c'est pour la bien recevoir, soit qu'elle vienne tôt ou tard ; c'est à Dieu d'en fixer l'heure, et à nous de suivre son ordonnance. Faites, mon Dieu, comme il vous plaira, il ne saurait m'en arriver rien de mauvais, quand je n'aimerai rien que votre bon plaisir.

DEUXIÈME POINT.

La mort est heureuse, quand on y est préparé.

Cette sainte indifférence, qui rend notre esprit également prêt à vouloir vivre et mourir selon que Dieu en ordonnera, est la meilleure disposition qu'on puisse avoir pour une bonne mort; car, par le moyen de cette indifférence, on mène une vie sainte, une vie détachée de toute affection, une vie qui se passe dans la crainte du péché, comme si on allait mourir, et dans la perfection de toutes les actions, comme si chaque action était la dernière, dont il fallût aussitôt rendre compte et recevoir son jugement. Oh ! que la vie ainsi passée se termine heureusement par une bonne mort! Oh! que la mort bien considérée apporte d'avantages pour passer ainsi la vie!... Il n'est pas plus vrai que la vie sert à la mort, qu'il est indubitable que la mort sert à la vie. Quiconque veut bien mourir, doit se persuader qu'il faut bien vivre, mais quiconque veut apprendre

à bien vivre, qu'il considère souvent qu'il faut mourir, qu'il n'y a rien de plus certain que la mort, de plus incertain que l'heure, et de plus important que ce qui vient après cette heure.

TROISIÈME POINT.

La mort est misérable quand on n'y est pas préparé.

On verra mieux le bien de cette indifférence pour une heureuse mort par la considération de son défaut, qui ne peut apporter qu'une mort malheureuse. Car, sans parler de la menace que Jésus-Christ fait à ceux qui ne se tiennent pas prêts à toute heure, n'estimeriez-vous pas en grand danger une âme, qui vivrait et mourrait sans la foi, sans l'espérance et sans la charité? Or, pour peu que vous vous arrêtiez à considérer l'état de votre âme, qui craint plus la mort, qu'elle ne l'attend avec cette indifférence dont nous parlons, vous verrez qu'elle a beaucoup perdu de ces trois principales vertus. En effet, elle ne croit pas que la vie éternelle soit plus heureuse que la vie présente; elle n'espère point ou fort peu d'y aller, puisqu'elle n'en a point le désir, et qu'elle ne craint rien tant que d'y aller; et enfin, c'est avoir fort peu de charité, de ne point désirer de voir Dieu, et de n'avoir point de conformité à son bon plaisir; on n'a point cette conformité, parce que l'on veut vivre, lorsque Dieu ne le veut pas, et qu'on ne veut pas mourir quand il le veut. Oh! que c'est aimer le péché, que d'aimer trop la vie qui ne peut se passer sans péché, quand principalement on l'aime trop! Et celui qui aime le péché peut-il aimer son Dieu? et s'il n'aime point Dieu, de quelle mort peut-il mourir?... Mon Dieu, ce n'est pas pour vous offenser que je voudrais vivre encore, mais plutôt pour satisfaire aux offenses passées. Mon fils, tu ne saurais y satisfaire qu'en t'abandonnant à mon bon plaisir, pour la vie ou pour la mort.

MARDI.

RÉSURRECTION DE LAZARE.

Lazare, sortez dehors [1].

Le Sujet, en considérant la résurrection de Lazare, nous nous proposerons d'apprendre à ne regarder notre vie que comme il regarda la sienne, après l'avoir reçue par ce nouveau bienfait de sa résurrection; et cela non-seulement pour reconnaître que nous n'avons la vie que par Dieu, mais encore pour lui protester que nous ne l'aimons et ne l'estimons, que parce qu'il nous l'a donnée, et qu'il veut que nous la conservions. De sorte, que ce n'est pas tant la vie que nous aimons, que la volonté de Dieu qui veut que nous vivions.

La Fin est de remarquer dans la résurrection de Lazare, l'indifférence que nous devons avoir pour notre vie, et d'apprendre les actes particuliers de cette indifférence, et les signes qui nous feront connaître si nous l'avons.

La Forme est en ces trois points :

1° La résurrection de Lazare nous apprend l'indifférence que nous devons avoir pour notre vie.

2° Les actes particuliers de cette indifférence.

3° Les signes que nous ferons reconnaître si nous l'avons.

PREMIER POINT.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE NOUS APPREND L'INDIFFÉRENCE QUE NOUS DEVONS AVOIR POUR NOTRE VIE.

Il y avait déjà quatre jours que Lazare était mort et enterré, que ses sœurs étaient en grand deuil, et que plusieurs de la ville de Jérusalem venaient les visiter et les consoler, quand Notre-Seigneur accompagné de ses Apôtres arriva à Béthanie [2]. La profonde douleur de Marthe et de Marie attendrit si sensiblement le cœur de Jésus, qui n'était que tendresse et amour,

[1] Lazare, veni foràs. *S. Joan.* XI.

[2] Venit itaque Jesus, et invenit eum quatuor dies jam in monumento haben-

qu'il parut au dehors qu'il avait voulu se laisser toucher par ce spectacle d'affliction. Et sans entrer dans la maison, il demanda aussitôt où était le défunt, comme s'il l'eût ignoré ; mais c'était pour leur témoigner plus de familiarité et de condescendance, et c'est aussi pour cela qu'en allant au tombeau avec eux, il se mit à pleurer, et à donner des marques plus sensibles de l'amour qu'il portait au défunt, et à ceux qui le pleuraient. Lorsqu'il arriva à l'endroit où on l'avait déposé, il fit enlever la pierre qui fermait le sépulcre, adressa à son Père une prière, et commanda à Lazare de sortir plein de vie du tombeau. Le voilà aussitôt qui se lève et qui sort, qui marche et qui revient à son premier état de vie et de santé.

Quel miracle ! quelle puissance dans Jésus! quelle joie pour Marthe et Marie! quel étonnement de la part de tous les assistants !... Mais surtout quel sentiment de piété et de reconnaissance dans Lazare envers ce bienfaiteur, qui venait de lui donner une nouvelle vie! Quel sujet n'avait-il pas de reconnaître qu'il ne tenait la vie que de lui ? et quel moyen avait-il de mieux lui témoigner sa reconnaissance, qu'en lui protestant que cette vie lui était surtout chère, parce qu'elle était un don de sa bonté et un effet de sa puissance ? Qu'il ne la recevait que pour la lui consacrer, qu'il ne consentait à vivre que parce que telle était sa volonté ; que comme il avait été malade par son ordre, qu'il était mort et ressuscité par son bon plaisir et pour sa gloire, de même il ne voulait employer sa vie que pour ses memes fins [1].

tem . Multi autem ex Judæis venerant ad Martham et Mariam, ut consolarentur eas de fratre suo : Martha autem, ut audivit quia Jesus venit, occurrit illi : Maria autem domi sedebat: dixit ergo Martha ad Jesum : Domine si fuisses hic, frater meus, non fuisset mortuus, etc.

Maria ergo cum venisset ubi erat Jesus, videns eum, cecidit ad pedes ejus, et dicit ei, Domine, si, fuisses hic, non esset mortuus frater meus : Jesus ergo ut vidit eam plorantem, et Judæos qui venerant cum ea, plorantes, infremuit Spiritu, et turbavit seipsum, et dixit : Ubi posuistis eum : dicunt, ei, Domine veni et vide : Et lacrymatus est Jesus, etc.

[1] Impleri incipit illud, Amen dico vobis, quia venit hora et nunc est quando mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint, vivent. *S. Joan.* v, Theoph.

Que direz-vous de ces sentiments, ne les estimez-vous pas assez raisonnables? ne croyez-vous pas que Lazare fût assez honnête homme pour ne pas manquer à ses devoirs? Et vous, ne voudriez-vous pas vous en acquitter, si vous pensiez avoir les mêmes obligations que lui? Voudriez-vous passer pour un ingrat?... Or, sachez que Lazare ne devait pas plus d'obligation à Jésus pour sa vie, qu'il lui avait rendue, que vous ne lui en devez pour celle qu'il vous a donnée; car, s'il lui doit d'avoir été retiré du tombeau et du sein d'Abraham, vous lui devez d'avoir été retiré des Enfers [1], où vous seriez maintenant sans sa miséricorde, ce qui n'est pas une moindre faveur. Et sachez que c'est encore une plus grande grâce de n'y être pas tombé, lorsque vous le méritiez, que d'en être retiré après y être tombé, et après avoir souffert les peines et les confusions des damnés. Vous lui devez donc autant votre vie que Lazare, et si vous êtes aussi honnête homme et aussi reconnaissant que lui, vous protesterez à Jésus que, comme vous lui êtes redevable de la vie, vous l'employerez désormais pour sa gloire. C'est une autre sorte d'indifférence qu'il faut encore avoir pour cette vie, distincte de celle que l'on pratique à l'égard des maladies et de la mort; car celle-ci a pour objet le genre de vie, que nous devons mener, et qui doit être conforme au bon plaisir de celui de qui nous l'avons reçue [2], ne considérant le reste comme bon ou mauvais, qu'autant qu'il nous approche ou nous éloigne de Dieu. Ce n'est donc pas tant pour le temps de la vie, que nous apprenons ici à être indifférents, que pour la fin et la manière de vivre, qui doivent être reglées sur les desseins de l'auteur de notre vie. Pourrions-nous avoir une meilleure fin, et quand nous le pourrions, voudrions-nous nous servir de ce pouvoir, pour nous opposer aux desseins de Dieu? Ah! qu'il vaudrait bien mieux ne point vivre, que de vivre autrement qu'on ne doit?

[1] Domine, eduxisti ab inferno animam meam, salvasti me a descendentibus in lacum. *Psalm.* XXIX.

[2] Cum per Christum Jesum mortuum vivamus, ei utique, ob quem vivimus, vivere debemus. S. Chrys. *in S. Cor.*

Car, si c'est une sorte de mal de ne pas vivre, c'est encore un plus grand mal de ne pas vivre comme on le doit, et qu'on le peut. O mon Dieu qui m'avez donné la vie, accordez-moi aussi de la passer, selon la fin et la manière que vous voulez que je la passe.

DEUXIÈME POINT.

ACTES PARTICULIERS DE CETTE INDIFFÉRENCE.

Quand vous n'auriez que ce dessein général, de ne vouloir plus vivre que pour Dieu, comme vous y êtes obligés par le don qu'il vous a fait de la vie, quand vous ne l'aviez pas, et de vous la rendre toutes les fois que vous l'avez perdue par le péché, ce serait toujours un bon effet de cette indifférence. Mais parce qu'il serait trop général et trop vague, et qu'il en faut venir aux cas particuliers, apprenez de ce miracle et de l'exemple de Lazare, non-seulement à ne vouloir vivre en général que pour la gloire de Jésus-Christ, mais encore à vous pénétrer plus en particulier de ce que c'est que vivre pour la gloire de Jésus-Christ.

Premièrement, Lazare se donna tout entier à son service, et devint un de ses disciples, n'ayant plus de relations avec les Juifs, ou avec le monde, qui pùssent le séparer de son Maître. Voilà le premier acte de cette indifférence; il vous doit rendre prêt à quitter et à perdre tout, plutôt que de perdre la résolution et la volonté effective, en quel cas que ce soit, de servir Jésus-Christ [1].

Secondement, il en vint aux effets, et quitta ses biens, son pays, ses prétentions et tout ce qu'il avait en Judée, les Juifs l'en ayant chassé, parce qu'il professait hautement sa foi et son attachement à Jésus-Christ. Ceci vous apprend que c'est ainsi que vous devez accepter toutes les disgrâces qui peuvent vous arriver, et persister courageusement dans votre résolution. Car c'est ainsi que nous montrerons qu'elle n'est pas seulement en imagination et en idée, mais qu'elle est au fond du cœur, et

[1] Vivit Dominus, et vivit Dominus meus Rex, quoniam in quocumque loco fuerit Domine mi Rex, sive in morte, sive vita, ibi erit servus tuus. II *Reg.* xv.

qu'elle en vient aux véritables effets, selon qu'il plaît à la Providence divine de vous en envoyer les sujets et les occasions [1].

Enfin, Lazare ne fut pas sans rien faire, mais il vint, par une permission particulière de Dieu, prêcher en France et y annoncer Jésus-Christ, le faire connaître et aimer, ne vivant n'agissant que pour cela, et employant tous les moyens de le manifester et de le glorifier [2]. Vivre ainsi, c'était vivre pour Jésus ; c'était signaler son indifférence et son grand dessein de ne vivre que pour lui, par les actes les plus propres qu'on en puisse donner. Voyez donc encore ici ce que vous pourriez, à son exemple, pour la gloire et le service de Jésus, en le faisant connaître et aimer de ceux parmi lesquels vous vivez ; vous pouvez lui rendre autant de témoignages de votre fidélité, que vous démontrerez de fois l'excellence de ces maximes de l'Evangile sur celles du monde, les avantages de la grâce sur la nature, et la préférence assurée des biens spirituels et éternels, sur les biens naturels et temporels. Oh ! si l'on vous en entendait parler de cœur, comme l'on sortirait d'avec vous bien autrement édifié qu'on ne l'est. Ah ! si votre vie s'accordait avec ces divines paroles, vous convertiriez et gagneriez à Jésus-Christ tous ceux qui vous approcheraient [3]. Mon âme, considère le grand bien que tu ferais en vivant de cette manière ; il ne s'agit pas seulement de ta vie, mais de celle de ton prochain, à qui tu deviendrais utile en servant ainsi Jésus-Christ, et il y va même de la vie de Jésus, qui ne vit point en nous, à moins que nos âmes vivent en lui.

[1] Proba me Deus, et scito cor meum, interroga me et cognosce semitas meas. *Psalm.* CXXXVIII.

[2] Quia in nullo confundar, sed in omni fiducia sicut semper, et nunc magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem : Mihi enim vivere Christus est, et mori lucrum. *Phil.* I.

[3] Deo gratias qui semper triumphat nos in Christo Jesu, et odorem notitiæ suæ manifestat per nos, in omni loco, quia Christi bonus odor sumus Deo ; in iis qui salvi fiunt. II *Cor.* II.

TROISIÈME POINT.

SIGNES QUI NOUS FERONT CONNAITRE SI NOUS AVONS CETTE INDIFFÉRENCE.

Il est si raisonnable de vivre pour celui de qui nous tenons la vie, qu'ayant considéré l'obligation que nous avons, de ne point vivre autrement, nous en prendrons aussitôt la résolution, et nous nous efforcerons d'y être fidèles; mais nous nous trompons souvent, et pour reconnaître l'erreur et être certain de marcher ici en sûreté de conscience, ce qui s'est passé dans la résurrection de Lazare, nous en instruira pleinement. Remarquez que Notre-Seigneur lorsqu'il le ressuscite, ne fait pas tout ce qui était nécessaire pour le remettre dans le premier état où il était avant de mourir ; il fait ce qui ne dépend que de lui, en commandant à l'âme de se réunir à son corps ; mais il ordonne aux assistants de faire ce qui dépend d'eux ; il veut qu'ils le mènent au tombeau, qu'ils ôtent la pierre qui le fermait, qu'ils croient en son pouvoir, et qu'ils délient Lazare de son linceul, quand il sera ressuscité [1]. Il veut aussi que le défunt y apporte du sien, qu'il se lève aussitôt que le commandement lui en est donné, qu'il se laisse délier, et qu'il marche devant tout le monde, en preuve du miracle. Il vous sera facile dans tout ceci de remarquer trois signes de la véritable indifférence, que nous devons avoir pour la conduite de notre vie.

Le premier est de laisser à Dieu l'entière disposition de ce qui dépend purement de sa Providence, ne souffrant dans notre âme ni volonté, ni même aucun désir, qui soit opposé à ce qu'il lui plaira d'ordonner de notre condition, des succès ou des malheurs qui peuvent nous arriver, de notre réputation et de notre plaisir [2]. En effet, si nous sommes plus contents dans la prospérité que dans l'adversité, c'est la preuve que nous pen-

[1] Ait Jesus : tollite lapidem.
Tulerunt ergo lapidem.
Et statim prodiit qui fuerat mortuus, ligatus pedes et manus institis, et facies illius sudario erat ligata; dixit eis Jesus : solvite eum, et sinite abire.

[2] Sicut fuerit voluntas in cœlo, sic fiat. I. *Mach.* III.

chons davantage d'un côté que de l'autre, et que nous ne sommes pas entièrement indifférents, pour ne vivre que comme il lui plaît que nous vivions.

Le second signe d'indifférence, est de faire fidèlement tout ce qui dépend de nous, et tout ce qui nous est possible, sans tomber dans l'excès ou dans le défaut, c'est-à-dire, sans lâcheté et sans témérité ; car si nous voulons prétendre à l'impossible, ou si nous nous épargnons dans ce qui est de notre pouvoir, nous ne serons pas dans la véritable indifférence, qui a si peu égard aux moyens particuliers, qu'elle est toujours fermement attachée à l'ordre de Dieu, pour le garder aussi inviolablement qu'on le connaît [1].

Le troisième signe est d'acquiescer à tout ce que les autres ont droit de disposer de nos actions, soit par leur commandement ou par leurs conseils ; qu'ils choquent ou non nos affections particulières. Nous montrons notre indifférence, quand nous sommes tellement disposés à nous laisser conduire, que nous n'attendons que le mouvement qui nous sera donné, pour aller où l'on veut [2]. Oh ! quelle bénédiction sur une telle vie ! Mais qu'une telle vie est rare, parce que nous allons tout à l'opposé, négligeant ce qui est de notre devoir et en notre pouvoir, pour nous défier de ce qui n'appartient qu'à la Providence de Dieu, ou à la direction de ceux qui nous gouvernent de sa part et par ses ordres.

L'indifférence de la vie ne consiste pas à ne rien faire, ou à vouloir entreprendre plus que Dieu ne veut, mais à laisser tellement Dieu et nos supérieurs faire ce qui leur appartient, que nous ne manquions pas aussi d'accomplir nos devoirs.

Regardons bien le modèle qui nous est ici représenté. Lazare ne s'est pas ressuscité lui-même, il n'a pas rappelé son âme

[1] Nunc vero et facto perficite, ut quemadmodum promptus est animus voluntatis, ita sit et perficiendi ex eo quod habetis : Si enim voluntas prompta est, secundum id quod habet, accepta est, non secundum id quod non habet. II *Cor.* VIII.

[2] Quocumque voluntas gubernantis duxerit ad omne quod præceperit illis super faciem orbis terrarum. *Job.* XXXVII.

dans son corps, cela n'appartenait qu'à Jésus-Christ ; il n'a pas non plus levé la pierre qui le couvrait dans le tombeau, ni délié les linges et le linceuil dont il était enveloppé ; c'était l'office des assistants, qui en avaient reçu le commandement. Qu'a-t-il donc fait ? Ce fut, comme nous le disions, de se lever, de se laisser délier, et de marcher.... Il n'en a pas fallu pas davantage de sa part, mais aussi n'a-t-il pas dû, ni voulu y manquer [1]. C'est donc ainsi que vous reconnaîtrez en vérité si vous vivez dans cette indifférence, qui comprend la manière et la fin, selon laquelle vous devez vivre.

La marque la plus certaine du bon état de la vie naturelle, se connaît par le mouvement ou le repos de la créature animée, selon qu'ils sont plus ou moins bien réglés ; ainsi, on connaîtra le bon état de votre vie spirituelle à cette marque : si vos mouvements sont tellement réglés, que vous sachiez aussi bien vous reposer et vous abstenir de ce que vous ne devez pas faire, que agir et travailler, là où il faut mettre la main. Mon Dieu, puisque c'est une partie de mon devoir, de reconnaître que je ne puis exécuter qu'avec votre assistance tout ce que je puis et que je dois, je le confesse, et je vous demande bien humblement la grâce qui m'est nécessaire, pour ne pas entreprendre plus que je ne puis, et pour n'en faire pas non plus moins que je ne dois.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La résurrection de Lazare nous apprend l'indifférence que nous devons avoir pour notre vie.

Il y a encore une sorte d'indifférence que nous devons apprendre de la résurrection de Lazare, elle regarde la fin et la manière de vivre. Après sa résurrection, Lazare avait un sujet particulier de reconnaître qu'il ne tenait la vie que de Jésus, et qu'il ne pouvait mieux en témoigner sa reconnaissance, qu'en protestant qu'il ne voulait vivre que pour lui,

[1] Lazarus exiens de monumento, anima recedens a carnalibus vitiis, sed ligata, id est, nondum aliena a molestiis carnis, dum in corpore vivit, facies sudario tecta, plena enim cognitio in hac vita haberi non potest. S. August.

comme il ne vivait que par lui. De même, devons-nous savoir que si nous vivons maintenant, c'est une grâce et un bienfait particulier de Jésus, puisque après un péché mortel, nous méritons la mort éternelle; d'où il suit que nous ne sommes pas moins redevables de notre vie à notre Sauveur, que s'il nous avait ressuscités comme Lazare. Nous devons, en reconnaissance de ce bienfait, lui protester que nous ne voulons vivre, que parce qu'il le veut, et comme il le veut, aimant mieux sa volonté et son service, que notre vie même et tout autre bonheur. O mon Jésus, puisque je vous suis redevable de la vie, je puis ajouter le titre de père à tous les autres, qui me rendent votre personne toute aimable et adorable, et je vous dois, en conséquence, tous les devoirs et tous les services qu'un fils doit à son père.

DEUXIÈME POINT.

Actes particuliers de cette indifférence.

Afin que cette reconnaissance ne soit pas seulement de parole, il en faut venir aux effets et aux actes particuliers qu'elle produit. Vous les apprendrez de Lazare, qui étant ressuscité se donna tout entier au service de son Sauveur. Il quitta tout volontiers pour le servir, et attira autant de personnes qu'il put à la connaissance, à l'amour et au service de son bon Maître. Voyez comment vous pouvez l'imiter dans votre condition, ne voulant rien faire qu'en vue de ses ordres, étant prêt à quitter tout ce qui vous séparerait tant soit peu de sa grâce, et faisant voir à tout le monde, qu'il n'y a point de vie plus douce et plus honorable, que la vie d'un serviteur de Jésus, et qu'il ne faut que se mettre à son service pour expérimenter combien il y a de douceur et d'honneur.

TROISIÈME POINT.

Signes qui nous font connaître si nous avons cette indifférence.

Ces devoirs sont si légitimement dus, qu'il n'y a personne qui puisse les bien méditer sans les accepter; mais plusieurs les acceptent sans les remplir. Voulez-vous connaître les marques qui vous montreront si votre âme est résolue de vivre dans cette indifférence ? Voyez ce qui se passe dans la résurrection de Lazare, et remarquez que Notre-Seigneur ne fait pas tout, mais qu'il ordonne aux assistants et à Lazare lui-même, de contribuer de leur part à l'accomplissement de ce miracle. Jésus commande à l'âme de se réunir à son corps, il commande au mort de se lever, et

aux assistants d'ôter la pierre qui fermait son tombeau, et de le délier; ce qu'ils s'empressèrent de faire. De même, quand vous laisserez faire à Jésus ce qui lui appartient, et à ceux qui vous gouvernent en sa place, ce qui est de leur charge, et que vous ne manquerez pas de votre côté à exécuter ce qu'on attend de vous, sans vous mêler d'en entreprendre davantage, vous pourrez croire que vous êtes dans cet état d'indifférence. Mais si vous renversez cet ordre, et que dans vos desseins, et dans votre manière d'agir, vous en vouliez faire plus ou moins que vous ne pouvez et devez, quelles que soient vos paroles, votre action les démentira; car le véritable service de Dieu consiste à lui laisser faire ce qu'il veut faire lui seul, et à faire avec lui ce qu'il entend que vous fassiez ensemble. N'est-ce pas raisonnable?

JEUDI.

DU CONSEIL DES JUIFS CONTRE JÉSUS, OU CAIPHE PRONONÇA CETTE SENTENCE :

Il est expédient qu'un homme meure pour tout le peuple [1].

Le Sujet. Nous considérons ce qui s'est passé dans cette trop fameuse assemblée, où les Juifs délibérèrent sur le sort de Jésus.

La Fin est de reconnaître que, comme il était expédient que Jésus mourût, il est aussi nécessaire que nous mourrions avec lui, par une véritable indifférence, qui n'est autre chose que la mort du vieil homme et de ses affections.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment il était expédient d'après l'ordre de Dieu, que Jésus mourût.

2° Comment il est aussi expédient que nous mourions avec lui, par une véritable indifférence de notre vie.

3° Comment il faut s'y résoudre et l'exécuter.

[1] Expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo. S. *Joan.* II.

PREMIER POINT.

COMMENT IL ÉTAIT EXPÉDIENT SELON L'ORDRE DE DIEU, QUE JÉSUS MOURUT.

Les Juifs qui étaient allés consoler les sœurs de Lazare, quand ils apprirent sa mort, et qui furent témoins de sa résurrection, publièrent aussitôt leur retour dans la ville de Jérusalem, le miracle dont ils avaient été témoins; ce qui causa d'étranges et bien diverses émotions dans tous les esprits, touchant la personne de Jésus-Christ. Le peuple en témoignait publiquement sa joie, et manifestait le désir de le recevoir comme le vrai Messie, que Dieu leur avait envoyé. Mais les Pharisiens et les premiers des prêtres, qui portaient envie à sa considération, prirent de là occasion d'exécuter l'infâme projet qu'ils avaient formé de le perdre, et ils tinrent un nouveau conseil, dans lequel ils conclurent qu'il fallait s'en défaire, à quelque prix que ce fût [1].

Dans cette circonstance, le grand prêtre fut inspiré par une particulière providence de Dieu, pour dire à toute l'assemblée : Qu'il voyait bien qu'il était expédient que cet homme mourût pour le peuple, de peur qu'autrement tout le peuple ne fut perdu, et qu'il fallait se décider à faire mourir cet homme. Ce fût son envie et sa malice qui le portèrent à demander la mort de Jésus, dont il ne pouvait supporter la sainteté et la puissance; mais la divine Providence se servit de cette malice, pour en tirer le grand bien qui nous a été procuré par sa mort. Et afin que ceux

[1] Multi ex Judæis qui venerant ad Mariam et Martham, et viderant quæ fecit Jesus, crediderunt in eum : Quidam autem ex ipsis abierunt ad Pharisæos, et dixerunt eis quæ fecit Jesus. Collegerunt ergo Pontifices et Pharisæi concilium et dicebant quid facimus? Quia hic homo, multa signa facit, si dimittimus eum sic, omnes credent in eum, et venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem.

Unus autem ex ipsis Caïphas nomine, cum esset Pontifex anni illius, dixit eis : Vos nescitis quidquam, nec cogitatis quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat. Hoc autem a semetipso non dixit, sed cum esset Pontifex anni illius, prophetavit quod Jesus moriturus erat pro gente, et non tantum pro gente, sed ut filios Dei qui erant dispersi, congregaret in unum.

mêmes qui le faisaient mourir, entendissent en quelque façon que l'arrêt de cette mort venait de plus haut, Dieu voulut que le chef du conseil et ce grand Prêtre, quoique impie et indigne d'être l'organe de la vérité, prononçât néanmoins dans cette fameuse assemblée, cette mémorable sentence : *Qu'il était expédient qu'un Homme mourut pour le salut des autres hommes.*

Oh! que ces paroles méritent d'être méditées, mais nous devons les considérer moins comme venant de la bouche de celui qui les profère, que du Saint-Esprit qui les inspire. Voyez donc maintenant combien il est véritable, qu'il était expédient et nécessaire que cet Homme-Dieu mourût pour nous donner la vie; car il n'y avait point d'autre moyen de nous délivrer de la mort éternelle[1]. Oh! quelle mort et quel expédient pour y remédier!... Tel était l'ordre et l'arrêt de la Providence de Dieu, qui devait ainsi faire éclater en même temps sa justice, sa bonté sa sagesse; sa justice, en voulant tirer une satisfaction infinie de nos péchés ; sa bonté, en nous donnant son Fils qui devait satisfaire dignement et pleinement ; sa sagesse, en accordant ainsi sa justice, avec sa bonté. Il était donc expédient que cela fût ainsi, pour nous mieux faire connaître, adorer et aimer ces divines perfections. Le dessein en fut formé aussitôt que le péché fut commis, et l'exécution en a été différée jusque à ce que le Fils de Dieu se fît homme; afin qu'étant homme, il pût souffrir et qu'étant Dieu, il pût mériter par ses souffrances le salut éternel de tout le monde[2].

Ce fut, à la vérité, une insigne malice de la part des hommes, qui, pour donner la mort à Jésus prirent sujet de ce qui leur devait donner occasion de l'adorer ; mais ce fut une bonté signalée de Jésus, de se servir de leur malice, et de cette même

[1] Satisfactionem non potest facere nisi Deus, nec debet nisi homo, necesse est ut eam faciat Deus Homo. S. Ansel.

[2] Quid misericordius intelligi valet, quam quod peccatori æternis tormentis deputato, et undè se redimeret non habenti, Deus Pater dicit : accipe unigenitum meum, et da pro te. Ipse Filius : tolle me, et redime te. Idem.

occasion, pour leur faire le bien qu'il voulait leur faire, par sa mort et par ses mérites[1]. Le mal qu'ils décident dans leur conseil contre la vie de Jésus, c'est le bien qui est conclu et arrêté dans le conseil de Dieu, pour servir de remède à leur mort. La mort de cet homme est la vie de ceux qui le font mourir[2]. Oh! quelle adorable disposition! oserais-je vous prier, Bonté divine, de vouloir bien agir ainsi avec moi, changeant mes maux en biens, et me faisant trouver la vie, là où ma malice ne cherche que la mort.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT IL EST EXPÉDIENT QUE NOUS MOURIONS PAR UNE VÉRITABLE INDIFFÉRENCE.

Sachez qu'il est également expédient et nécessaire, que le vieil homme qui est en vous, n'y vive point, et qu'il meure avec toutes ses concupiscences, de cette heureuse mort de l'indifférence et de la mortification ; et sachez que cette mort est aussi bien ordonnée par la divine Providence, que la mort de Jésus[3]. L'arrêt en est prononcé pour l'une comme pour l'autre, quand il est dit : Que si le grain de froment jeté en terre, ne meurt et ne pourrit, il ne pourra porter aucun fruit; mais que s'il meurt, il revivra, et que pour un grain de blé qu'on aura semé, on en recueillera trente ou quarante [4]. Il faut entendre ces paroles premièrement, de la mort de Jésus-Christ, qui a repris la vie, et l'a donnée à tous les siens. Et pour montrer aussi que c'est pour nous qu'il est dit qu'il faut mourir, il est ajouté aussitôt, que celui qui aime trop sa vie la perdra, et que celui qui la hait en ce monde, la conserve pour la vie éternelle [5]. Car

[1] Plus cogitabant perditi homines quomodo nocerent et perderent, quam quomodo sibi consulerent ne perirent. S. August.

[2] Non inde processit voluntas interficiendi unde moriendi, nec de uno extitit spiritu atrocitas sceleris, et tolerentia Redemptoris. S. Leo.

[3] Vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati. *Rom.* VI.

Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis. *Col.* III.

[4] Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet, si autem mortuum fuerit multum fructum affert. S. *Joan.* XII.

[5] Qui amat animam suam, perdet eam et qui odit animam suam in hoc mundo

comme cet amour de la vie ou de son âme, qui signifie en cet endroit la partie sensuelle, n'est autre chose que l'affection naturelle, qui s'attache déréglément à quelque objet; de même la haine dont il est parlé, n'est que ce détachement et cette indifférence, qui est aussi importante et nécessaire, qu'il est nécessaire de suivre Jésus-Christ, de lui obéir et de l'aimer. Comment, en effet, pourriez-vous le suivre, si vous êtes attaché, et si vous ne vous dégagez de ces liens, qui vous empêchent de le suivre et de lui obéir, puisqu'il ne vous recommande rien tant, que de vous tenir libre et affranchi de cet esclavage des passions et des inclinations de la nature ?

De plus, comment pourrez-vous l'aimer de tout votre cœur, si vous aimez avec lui quelqu'autre qu'il ne veut pas que vous aimiez, vu que la part que vous donnerez de votre cœur à cet objet, diminuera d'autant l'amour que vous devez avoir pour lui [1]. De sorte que vous ne sauriez l'aimer, ainsi qu'il vous est ordonné de le faire, sans l'indifférence, qui empêche que le cœur n'aime déréglément autre chose, et qui le conserve dans son entier, pour n'aimer que celui qui l'oblige à l'aimer, de toute sa force et de toute sa puissance.

Voyez donc comment cette vertu est aussi nécessaire que la charité, puisque la charité ne peut subsister, sans l'indifférence, et que l'indifférence n'est pas autre chose que la charité, qui bannit toute chose du cœur pour n'aimer rien que Dieu. Et, en effet, l'orgueil, la gourmandise, et les autres actions déréglés qui s'opposent à l'indifférence, ne sont défendues dans le décalogue que par le premier commandement, qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur, et qui nous défend, par conséquent, de n'aimer rien qui ne soit conforme à cet amour, puisque autre-

in vitam æternam custodit eam : Si quis mihi ministrat me sequatur, et ubi sum ego, illic et minister meus erit. Ibidem.

[1] Quod dicit in toto, nullam in res alias divisionem admittit, quantum enim dilectionis in hæc inferiora insumpseris, tantum necesse est, ut demas de toto. S. Basil.

ment notre cœur serait partagé [1]. Donc s'il a été nécessaire que Jésus mourût pour le salut de votre âme, il est aussi nécessaire que votre âme meure à tout ce qui empêche son salut. Autrement, à quoi vous servirait votre Sauveur, si vous perdiez, en ne mourant pas vous-même, ce qu'il vous a acquis par sa mort? A quoi vous serviraient son exemple, ses conseils et ses grâces, qui ne tendent qu'à vous faire mourir avec lui, pour vous faire vivre avec lui, puisque l'Apôtre nous assure si expressément, que nous participons à sa vie, quand nous l'imitons dans sa mort par cette indifférence [2]? De sorte que, comme vous ne pouvez rien faire pour votre salut, sans lui, et qu'il était arrêté qu'il mourrait pour vous; de même, ne veut-il rien faire sans vous; et le même arrêt porte que vous mouriez de cette heureuse mort, pour ne pas mourir de la mort éternelle, dont il vous a délivré, si vous le voulez.... O mon Dieu! je le veux, et je réclame cette même bonté qui vous a fait mourir, afin qu'elle m'enlève tellement le cœur, qu'il n'en reste plus rien pour la vie sensuelle; et que j'y meure, comme on meurt à la vie naturelle, quand on n'a plus de cœur.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT S'Y RÉSOUDRE ET L'EXÉCUTER.

C'est la conclusion que vous devez tirer, et, pour la rendre plus forte et plus efficace, assemblez le conseil de vos trois facultés, afin qu'elles conspirent toutes ensemble pour réaliser cette généreuse mort, comme les Juifs s'assemblèrent pour décider celle du Sauveur. Votre entendement se proposera de croire, qu'il est aussi nécessaire à l'âme de se mortifier, qu'il a été nécessaire à Jésus de mourir [3]. Ceci n'est-il pas vrai, puisque autrement il n'y a ni vertu ni de salut?...

[1] Dilectio Dei quæ hoc divino præcepto tam severe exigitur, nullum patitur rivulum extra se duci cujus derivatione minuatur. S. August.

[2] Fidelis sermo, nam si commortui sumus, et convivemus : Si sustinebimus et conregnabimus; si negaverimus et ille negabit nos. II *Tim.* II.

[3] Si secundum carnem vixeritis, autem moriemini; si Spiritu facta carnis

La volonté étant informée de cette vérité et de cette nécessité, y acquiescera aussi volontiers qu'elle aime son bien et son salut; et quoique les appétits sensuels y répugnent, elle les assujettira, comme elle le fait quand il s'agit de la santé du corps, et de quelque autre bien naturel ; dans ce cas, ne faut-il pas souvent que l'appétit se prive de ses complaisances sensuelles, et supporte les répugnances contraires? Et pourquoi la volonté n'aurait-elle pas autant de crédit et de pouvoir, quand il y va du salut de l'âme, comme quand il est question de la santé du corps[1]? Que ce soit donc inviolablement résolu, afin qu'on en vienne aux effets dans les occasions.

Que la mémoire se représente l'occasion où il est plus nécessaire de se mortifier ; qu'elle se souvienne dans l'oraison des fautes qu'elle commet dans l'action, pour les déplorer, afin qu'elle se rappelle dans l'action les regrets qu'elle a eu de ses fautes dans son oraison, pour n'y plus retomber[2]. Qu'elle se souvienne de ce que disaient les Juifs dans leur assemblée : Que faisons-nous, car voilà un homme qui va nous perdre ? O mon âme, que nous avons bien plus de sujet de nous stimuler par ces paroles ! Que faisons-nous, si nous laissons vivre cette mauvaise passion, qui nous perdra certainement, si nous ne la dominons. Que faisons-nous dans nos méditations , dans nos examens, dans nos communions et dans nos autres exercices, si nous ne travaillons à dompter cette passion qui nous tyrannise[3]? Que faisons-nous quand l'occasion se présente de la dompter, sinon de nous opposer à la grâce qui nous est offerte? Que faisons-nous de tant de bonnes résolutions, si nous n'en venons

mortificaveritis, vivetis... cohæredes Christi : si tamen compatimur, ut et conglorificemur. *Rom.* VIII, 13, 17.

[1] Ne sequaris in fortitudine tua concupiscentiam cordis tui. *Eccli.* v. Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua evertere. *Ibid.* VIII.

[2] Observa et cave nequando obliviscaris Domini Dei tui, et negligas mandata ejus atque judicia. *Deut.* VIII. Supra.

[3] C'est de ce vice, de cet amour trop déréglé de l'homme pour soi-même que vient presque tout ce qu'il a à vaincre radicalement. *Imitat.*, liv. III, ch. LIII

pas aux effets? Que faisons-nous pour le service de Dieu et pour le salut de notre âme, si nous ne faisons ce qui est le plus important et le plus nécessaire? Enfin que faisons-nous pendant la vie, si nous ne faisons ce pourquoi nous vivons, qui est de vivre pour Dieu, et non pour notre passion, puisque nous ne sommes pas nés pour nous, mais pour celui qui nous a créés et rachetés?...

Mon Dieu, je suis si convaincu par ces raisons de l'obligation de ne vivre plus que pour vous, que je ne suis plus qu'en peine de savoir, lequel m'est le plus expédient, de vivre ou de mourir; car il me semble que je voudrais mourir, de peur de vivre autrement que je ne dois le faire; et je voudrais vivre, afin de réparer le temps passé. Dans cette perplexité, je me résigne entre vos mains, et soit que je vive ou que je meure, la vie et la mort me sont indifférentes, et je ne veux pas plus l'une que l'autre, sinon selon qu'il vous plaira.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment il était expédient que Jésus mourût.

Le bruit du miracle de la résurrection de Lazare était si grand dans la ville de Jérusalem, qu'on ne faisait qu'en parler, quoique diversement, selon l'amour ou la haine qu'on portait à Jésus-Christ. Et comme ses ennemis étaient plus puissants que ses amis, voilà que les principaux de la ville se réunissent pour aviser aux moyens de se saisir de sa personne et de le faire mourir.

Il est expédient, dit le chef du conseil, qu'un homme meure pour le salut de tout le peuple. Sa malice lui fait parler de la mort de cet homme, qu'il ne peut souffrir en vie et en honneur. Mais la bonté de Dieu, se servant de sa malice, lui inspire ce qu'il dit, qu'il était expédient que cet homme mourût. C'est à nous, mon âme, c'est à nous de savoir, d'étudier et de méditer comment il était expédient, pour la gloire de Dieu et pour notre salut, que cet homme mourût; car c'est ainsi que la justice et la bonté se font connaître; c'est ainsi qu'on apprend à le craindre et à l'aimer; c'est ainsi qu'on se sauve en le craignant et en l'aimant.

DEUXIÈME POINT

Comment il est aussi expédient que nous mourions par une véritable indifférence.

S'il était expédient et ordonné que le Sauveur mourût, il ne l'est pas moins, pour notre salut, que nous mourions à nous-mêmes, par une véritable indifférence qui produit l'heureuse mort de nos affections déréglées. Car à quoi nous servirait d'avoir un Sauveur, si nous nous perdions nous-mêmes par le déréglement de nos affections? Ne faut-il pas suivre l'avis de ce Sauveur, et obéir à ses commandements? Or, comment les suivre, si on est attaché à quelque passion? Que nous recommande-t-il plus souvent dans son Evangile, que de renoncer à nous-mêmes, de porter notre croix et de le suivre? Et quand il n'y aurait que le premier commandement qui nous oblige à aimer Dieu, de tout notre cœur, comment nous acquitterions-nous de cette obligation, si nous donnions une partie de nos affections à quelque créature? Concluez donc, qu'autant il est nécessaire d'aimer Dieu, autant il est nécessaire que ce vieil homme, qui est en nous et qui nous empêche de l'aimer, comme nous le devons, en soit dehors, et qu'il meure par un parfait détachement de toutes nos affections. O mon Jésus, quand on ne penserait qu'à la mort que vous avez subie pour nous, ne serait-ce pas vous rendre la pareille, et mourir avec vous?...

TROISIÈME POINT.

Il faut s'y résoudre et en venir à l'exécution.

Comme la bonté de Dieu se servit de la malice des Juifs, pour faire mourir le Sauveur du monde ; de même, il faut que nous nous servions du moyen qu'ils prirent pour décider sa mort. Ce fut de s'assembler et de conspirer tous ensemble à ce dessein. Eh bien donc, mon âme, assemblons toutes nos facultés et nos puissances, pour nous résoudre entièrement à faire mourir cet homme, qui doit mourir en nous, si nous voulons vivre de la vie que nous a méritée notre Sauveur! Que l'entendement déclare nettement à la volonté, l'importance et la nécessité de cette mort. Que la volonté y consente, malgré les répugnances des passions, et que, pour l'exécution, la mémoire s'en souvienne dans les occasions ou les passions ont coutume de se soulever, et où il faut les abattre et les dompter. O mon Dieu! je m'y sens si obligé, que si j'avais à vous deman-

der une plus longue vie, ce ne serait que pour mourir plus souvent de cette heureuse mort, en me mortifiant autant de fois que les occasions se présentent d'assujettir la passion à la raison, et la raison à votre grâce.

VENDREDI.

PRIÈRE DE LA FEMME DE ZEBEDÉE EN FAVEUR DE SES DEUX FILS.

Je vous supplie très-humblement que, lorsque vous aurez pris possession de votre royaume, vous donniez à mes deux fils les deux premières charges de votre Etat, les mettant tous deux près de votre Personne, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche[1].

Le Sujet est pleinement exposé dans le cours de la méditation.

La Fin sera de reconnaître les prétentions qu'on peut avoir pour quelque emploi contre l'indifférence, afin d'apprendre à les régler par la raison, et à les assujettir à l'ordre de Dieu, par une véritable humilité.

La Forme est en ces trois points :

1° Requête que cette mère adresse pour ses enfants.

2° Refus que lui fait Notre-Seigneur.

3° Indignation des autres apôtres ; Leçon d'humilité que leur donne Jésus.

PREMIER POINT.

REQUÊTE QUE CETTE MÈRE ADRESSE POUR SES ENFANTS.

Combien les pensées et les desseins des hommes sont éloignés des pensées et des desseins de Dieu!... Jésus ne pense en lui-même, et ne parle aux siens que des affronts qu'il doit souffrir dans la mort infâme qu'on lui prépare, et ses disciples ne songent qu'aux grandeurs, aux vanités, et ne l'entretiennent que de discours bien contraires à ses pensées!... Cet humble maître ve-

[1] Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo. *Matth.* xx.

nait de leur dire en termes exprès, qu'il allait à Jérusalem se livrer entre les mains des Pharisiens, ses ennemis déclarés, qui devaient le condamner à mort, et l'abandonner à l'insolence des Gentils, pour être diffamé, fouetté, attaché à un gibet; quand deux de ses Apôtres, Jacques et Jean, sans prendre garde à ses funestes prédictions, viennent lui soumettre leurs projets ambitieux[1]. Ils avaient entendu le Sauveur ajouter à propos de sa mort, que dans *trois jours il ressusciterait;* s'imaginant alors qu'il voulait parler de l'établissement de son royaume dans la Judée, ou de son empire sur toute la terre, ils s'empressent de venir réclamer pour eux les premières charges de ce royaume imaginaire, croyant qu'ils y avaient plus de droit que les autres Apôtres, parce qu'ils étaient proches parents de Jésus, et qu'ils avaient été appelés les premiers à son service. Sur cela, ils vont trouver leur mère, la conjurant de présenter cette requête à leur maître, et de joindre ses prières aux leurs. Cette femme qui n'avait pas moins d'ambition que ses enfants, promet d'employer tout son crédit, elle s'approche de Notre-Seigneur, et se mettant à genoux devant lui, elle le supplie de lui donner audience au sujet d'une requête qu'elle avait à lui présenter. Et comme Jésus lui eut permis de parler; c'est, lui dit-elle, qu'ayant entendu parler de l'établissement prochain de son royaume, elle croyait avoir quelque droit de lui recommander ses deux enfants, afin qu'il les considérât avant tous les autres, et leur assignât le rang qu'ils méritaient à sa cour, ayant l'honneur de lui appartenir; qu'il ne pourrait pas souffrir que d'autres qu'eux approchassent sa personne de plus près, et que partant, placés tous deux à ses côtés, ils fussent pourvus des deux premières charges.

[1] Et ascendens Jesus Jerosolymam, assumpsit duodecim Discipulos secretò, et ait illis : Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius Hominis tradetur Principibus Sacerdotum, et scribis, et condemnabunt eum morte, et tradent eum Gentibus ad illudendum, et flagellandum, et crucifigendum, et tertia die resurget. Tunc accessit ad eum Mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans, et petens aliquid ab eo. Qui dixit ei. Quid vis? ait illi : Dic ut sedeant, etc.

Voilà le sens de cette requête: que vous en semble? Vous jugez bien que la mère et les enfants ne sont encore guères spirituels, pensant et parlant ainsi, selon les affections naturelles et les ambitions du monde. Aussi n'avaient-ils pas encore reçu le Saint-Esprit, qui devait régler et purifier ces sentiments, et quand ils l'auront reçu, vous verrez qu'ils seront bien changés. C'est pourquoi Notre-Seigneur les supporte dans cette manière d'agir, qui leur fait connaître la corruption de la nature, afin que plus tard, quand l'Esprit de Dieu les aura convertis, ils reconnaissent mieux que ce changement est l'effet de la grâce qu'ils auront reçue, puisque naturellement ils étaient si portés à l'honneur et à l'ambition[1].

Cette faute est donc bien plus pardonnable en eux qu'en nous, qui devons avoir reçu ce Saint-Esprit, qui les changea en Apôtres, et en hommes qui ne prenaient plus de plaisir que dans les souffrances et les injures. C'est nous qui montrons bien que nous ne sommes point spirituels, si nous avons encore de ces prétentions humaines, qui résistent au Saint-Esprit, et si nous suivons aussi facilement ces mouvements déréglés de la nature, que si nous n'avions pas la lumière pour les connaître, et la force pour les régler.

N'êtes-vous pas obligé d'avouer, que vous êtes plus que suffisamment instruit sur la vanité de ces prétentions naturelles, et que vous auriez assez de grâces pour les arrêter, si vous vouliez vous en servir?... Pourquoi donc ne vous en servez-vous pas ?... Comment permettez-vous à votre cœur de se laisser entraîner par tant de mouvements trop naturels sur ce sujet?... Car encore qu'ils ne vous poussent pas à ambitionner les plus éminentes dignités de la terre, néanmoins dites la vérité, ne vous font-ils pas trop souvent penser aux préférences, que l'on donne à ceux de votre condition? Ne font-ils pas

[1] Nec turbetur quisquam, si adeò imperfectos dicimus Apostolos fuisse Nondum enim mysterium crucis erat consummatum, nondum gratia Spiritus in corda eorum erat infusa, si studia eorum discere cupis, quales post datam gratiam Spiritûs fuerint; considera et videbis omnem ab illis turbationem animi fuisse superatam. S. Chrys.

que vous vous réjouissez de l'honneur qu'on vous rend, et que vous vous attristez du mépris qu'on fait de vous[1]? Tout cela est fort naturel, et bien éloigné de cette vie spirituelle, qui ne fait cas que d'une chose, c'est-à-dire d'accomplir la volonté de Dieu, et qui pour tout le reste veut que l'on soit si indifférent, et si préparé à tout ce qui peut nous arriver, qu'il n'y ait purement que son bon plaisir, qui nous détermine à une chose plutôt qu'à une autre.

Ceci est si véritable que, quand il est question même des dons de la grâce, et des faveurs du ciel, qui sont des biens si désirables, il ne faut les désirer que selon l'ordre et la disposition de la Providence divine, qui en ordonne comme il lui plaît; combien moins doit-on donc rechercher les honneurs et les charges, qui sont plutôt à fuir qu'à désirer pour ceux qui les connaissent bien, et dans lesquels il n'y a rien à aimer que l'ordre et volonté de Dieu qui vous y appelle. Mais ceux qui s'y jettent et qui les cherchent par vanité, comment reconnaîtront-ils cet ordre et cette volonté de Dieu, qui ne hait rien tant que la vanité et les personnes vaines[2]. O mon Dieu! apaisez, s'il vous plaît, tous ces soulèvements de mon cœur, qui le portent aux grandeurs et aux honneurs, ou s'il ne peut s'empêcher d'aimer l'honneur, faites lui reconnaître le grand honneur qu'il y a de vous servir dans le mépris du monde, et qu'il recherche alors ce grand honneur.

DEUXIÈME POINT.

REFUS QUE LUI FAIT NOTRE-SEIGNEUR.

Vous ne savez ce que vous demandez, répondit Notre-Seigneur à cette mère ambitieuse et à ses deux enfants[3]. Puis, il leur fit

[1] Cum sit inter vos zelus et contentio, nonne carnales estis, et secundum hominem ambulastis? I *Cor.* III.

[2] Odisti observantes vanitates supervacuè. *Psal.* XXX.

[3] Respondens autem Jesus, dixit: Nescitis quid petatis, potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? Dicunt ei possumus. Ait illis: Calicem quidem meum bibetis, sedere autem ad dexteram meam, vel sinistram non est meum dare vobis, sed quibus paratum est a Patre meo.

cette demande : Seriez-vous assez courageux pour boire avec moi ce calice de souffrance que je vais boire, et pour être baptisés dans votre sang, ainsi que je vais l'être dans le mien? Et comme ils lui eurent répondu qu'ils y étaient disposés : Eh bien ajouta-t-il, quant à cela, vous l'obtiendrez, vous aurez l'honneur de boire dans mon calice, et de participer à mes souffrances; mais quant à être élevés aux grandeurs dont vous parlez, à vous voir assis à chaque côté de mon trône royal, les choses ne se passent pas comme vous le pensez. Ce n'est pas à moi en qualité d'homme et de parent. ainsi que vous me considérez, d'en ordonner, cela est réservé aux mérites de ceux que mon Père a choisis, et auxquels il a préparé ces premiers rangs, par les moyens qu'il leur présente pour y arriver.

Ces divines paroles de Jésus-Christ vous offrent trois considérations qui, étant bien pesées, seront capables d'arrêter tous ces mouvements de la nature, qui nous portent à rechercher les emplois les plus honorables de notre condition, et de les assujettir à la Providence de Dieu.

La première est, que si nous y réfléchissons sérieusement, nous trouverons que cette ambition est une pure ignorance, et qu'en vérité, nous ne savons ce que nous demandons, quand nous désirons quelque charge plus éclatante que celle que nous avons, parce que nous ne connaissons pas les dangers et les malheurs qui peuvent nous y arriver; nous ne savons pas en quoi consistent réellement l'honneur l'avancement, le repos, le bonheur, la vertu et la vraie spiritualité; nous prenons le faux pour le vrai[1]. C'est pour cela que l'Ecriture nous dit si souvent, que nous nous ne savons pas ce que nous devons demander, et qu'il n'appartient qu'au Saint-Esprit qui est en nous, de le savoir et de nous faire prier par des soupirs et des gémissements inénarrables[2]. Oh! ce n'est pas pour avoir des

[1] Exquisitores, prudentiæ et intelligentiæ, viam sapientiæ : nescierunt. *Bar.* III.

[2] Quid oremus sicut oportet, nescimur, sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. *Rom.* VIII.

honneurs que le Saint-Esprit nous fait ainsi gémir, mais c'est plutôt pour déplorer nos vanités et nos folies.

La seconde considération, qui doit régler notre esprit dans ces prétentions d'honneur et de préférence sur les autres, consiste à se représenter l'état dans lequel Notre-Seigneur a toujours vécu, et par lequel il a mérité la gloire de son corps et de son nom[1]. Ecoutons ce qu'il nous demande : si nous pouvons boire avec lui le calice de sa Passion, car c'est comme s'il nous disait : Vous qui ne désirez que l'honneur, comment pensez-vous y parvenir autrement que je n'y suis arrivé? Et comment croyez-vous que j'y sois arrivé? Par quelles humiliations ne m'a-t-il pas fallu passer pour mériter, et pour obtenir la gloire qui m'était due[2]? Vous donc qui ne pensez qu'aux honneurs, sans penser aux humiliations et aux peines qui les précèdent, vous voudriez avoir par faveur et par la seule considération de votre ambition, ce qui ne m'a été donné qu'en raison de mes mérites, et ce que je n'ai mérité que par ma Passion?... Jugez si cela est raisonnable. Ou bien encore, c'est comme s'il leur disait : Si vous aspirez ainsi aux honneurs comme l'ambition vous y porte, comment pensez-vous boire avec moi dans le calice de ma Passion, vu que ce calice n'est rien autre chose que de souffrir et d'être humilié ; et qu'il est impossible de vouloir me ressembler dans ma Passion, et de prétendre en même temps aux honneurs, puisque ma Passion s'accomplit dans le mépris, et que ma croix est le trône sur lequel j'ai jugé et condamné le monde, avec toutes ses ambitions et ses vanités[3]? Assurément, cette considération est puissante, pour nous faire penser à nous humilier, plutôt qu'à nous élever et qu'à paraître.

Pour la troisième considération, pesez ce qu'il ajoute, qu'il ne lui appartient pas de distribuer les faveurs qu'on demande,

[1] Ad viam illos revocat veritas, per quam ad celsitudinem venirent. S. Greg.

[2] Eum, qui modico quam Angeli minoratus est, videmus Jesum, propter passionem mortis, gloria et honore coronatum. *Hebr.* II.

[3] Nunc judicium est mundi. *S. Joan.* XII.

mais qu'il faut les attendre de la Providence de Dieu. Par là, il nous donne à entendre trois belles vérités, qui sont exposées plus amplement dans le Livre de l'Ordre[1]; l'une, que tous ne sont pas appelés aux honneurs et aux charges, et qu'il ne faut pas s'y ingérer, si l'on n'y est pas appelé; l'autre, qu'il y a des moyens pour connaître si Dieu nous y appelle, et qu'il faut les employer sans en chercher d'autres, qui ne seraient pas dans l'ordre de sa conduite et de sa Providence. Et la troisième, qu'il faut être content de la condition où il nous veut, quoiqu'elle soit médiocre, et qu'il n'en faut désirer ni accepter aucune plus relevée, que parce qu'il le veut. En effet, son ordre et sa volonté doivent être pour nous d'un plus grand poids, que toutes les considérations du monde; or si sa volonté se reconnaît aussi bien dans une moindre condition que dans une plus relevée, je dois tant l'estimer et l'aimer que l'autre; puisque je ne dois rien autant estimer et aimer dans les honneurs où Dieu voudrait m'appeler, que sa volonté et son bon plaisir qui m'y appelle[2]. Oh! si nous agissions ainsi, comme nous réussirions mieux dans nos emplois, que nous ne le faisons!... Nous savons assez que l'assistance de Dieu seule peut nous accorder le succès; mais nous devons aussi savoir que nous n'aurons jamais cette assistance, que dans l'état où Dieu nous veut. Quiconque demande d'être autre part, que dans la place où Dieu veut qu'il soit, pour être heureux, celui-là ne sait pas ce que c'est que d'être heureux; car il n'y a point d'autre bonheur, que de vivre content là où Dieu veut que nous vivions.

[1] Troisième partie, premiers discours.

[2] Votre volonté et l'amour de votre gloire, doivent prévaloir dans son cœur sur tout autre sentiment, et lui causer plus de consolation et de plaisir, que tous les bienfaits qu'il a reçus ou qu'il recevra. *Imitat.*, liv. III, ch. XXII.

TROISIÈME POINT.

INDIGNATION DES APOTRES ; LEÇON D'HUMILITÉ QUE LEUR DONNE JÉSUS.

Cette requête des deux Apôtres ne provenant que de l'orgueil et de l'ambition, fut trouvée fort mauvaise par les autres, qui ne purent s'empêcher d'en murmurer et d'en témoigner leur mécontentement. Notre-Seigneur en prit occasion de leur faire une belle leçon d'humilité, de leur en recommander la pratique, et de leur en donner trois motifs, dont le premier est pris de l'établissement de son état, qui est fondé sur des maximes toutes contraires à celles des royaumes du monde[1].

Les grands du monde, leur disait-il, gouvernent tellement leurs sujets, qu'ils en sont les maîtres et les seigneurs absolus, pour leur commander tout ce qui leur plaît, et pour se faire obéir d'une manière absolue; et ainsi c'est à qui sera le plus grand dans le monde, pour avoir plus d'autorité et de puissance. Mais parmi vous, je n'entends point qu'il en soit ainsi; je veux bien qu'il y en ait de plus grands les uns que les autres; mais je ne veux pas que les plus grands se comportent autrement que s'ils étaient les plus petits. Si les petits servent les grands par leur condition, il faut que grands servent les petits par leur vertu ; et qu'ainsi le plus grand soit comme le plus petit, et comme le serviteur de tous.

Il suit de là, comme second motif qu'il leur propose, que, s'ils ne peuvent s'empêcher de désirer la grandeur, ils doivent désirer en même temps l'humilité, parce qu'il ne veut point qu'elle soit séparée parmi eux de la grandeur, et que si les grands ne s'humilient volontairement eux-mêmes, il les humiliera contre leur gré. Ne vaut-il pas bien mieux que ce soit par vertu que par contrainte?...

[1] Et audientes decem, indignati sunt de duobus fratribus. Jesus autem vocavit illos ad se. et ait : scitis quia Principes gentium dominantur eorum, et qui majores sunt, potestatem exercent in eos : Non ita erit inter vos, sed quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister, et qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus. Sicut Filius Hominis non venit ministrari, sed ministrare, et dare animam suam redemptionem pro multis. *S. Matth.* xx.

Enfin, pour dernier motif, il leur propose son exemple; ce qu'il leur commande sur ce sujet, il le fait[1]. S'il est le premier et le plus grand parmi eux, ils peuvent voir comment il se fait le plus petit et le dernier de tous; quoiqu'il soit leur maître, néanmoins il les sert; quoiqu'il soit le Seigneur de tous, il se fait néanmoins comme leur esclave pour les racheter tous. Ils n'ont donc rien à objecter sur le commandement qu'il leur fait de la vertu d'humilité, puisqu'il est le premier à le garder, et que s'il se fait leur serviteur tout en étant leur maître, à plus forte raison doivent-ils se tenir dans l'humilité, les uns à l'égard des autres[2], et se persuader que le plus petit sera le plus grand, car il sera près de sa personne.

Mon âme, remarquons bien ces mots pour ne rien laisser de ce qui peut nous porter à la véritable humilité. Quand il n'y aurait que le commandement qu'en donne notre maître, ce serait assez pour nous y obliger, quelque peine que nous y trouvions; or nous avons son exemple, pour nous en faciliter l'exécution. Mais après tout cela, si nous prétendons encore à la grandeur, et qu'avec ces deux Apôtres nous voulions marcher à ses côtés, et l'approcher de plus près entre les autres, souvenons-nous de ce mot qu'il nous a dit; qu'il ne faut pour cela que se faire le plus petit[3]. Car puisqu'il s'est fait lui-même le plus humble, et qu'il s'est abaissé au-dessous de tous, n'est-il pas vrai que que pour l'approcher de plus près, il ne faut que s'humilier à son exemple? Oh! que les ambitieux sont donc trompés, car plus ils s'élèvent, plus ils s'éloignent de Jésus et de la véritable grandeur, tandis que les petits en approchent en s'abaissant, et se trouvent enfin les plus grands, parce qu'ils sont les plus près du grand Jésus.

[1] Exemplum ponit ut si verbis non credant, erubescant ad opera. S. Hier.

[2] Quicumque humiliatus fueris, non poteris tantum descendere, quantum Dominus tuus. S. Chrys.

[3] Non de prælatione debet esse jactantia, sed de humilitate contentio. S. Ambr.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Requête de la mère pour ses enfants.

Lorsque Notre-Seigneur s'entretenait avec ses disciples de sa Passion, deux d'entre eux viennent lui parler avec leur mère de leur promotion aux premières dignités de son royaume. Ordonnez, lui dit cette femme, que mes deux enfants soient préférés à tous les autres, qu'ils marchent à vos côtés, et qu'ils soient assis les plus proches de votre personne, quand elle sera établie sur son trône de gloire. Quelle requête, quelle ignorance et quelle infirmité dans ces pauvres disciples! Ils n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit, ni vu leur Maître dans les humiliations de la mort sur la croix. Mais vous qui avez dû recevoir ce Saint-Esprit, et qui avez si souvent considéré votre Jésus dans les affronts, et dans les injures qu'il a soufferts, pour vous apprendre à mépriser l'honneur et à aimer les mépris; comment courez-vous encore après ce faux honneur? comment aimez-vous encore la vanité?... Comment vous excuserez-vous de votre orgueil, car il est le fait ni de l'ignorance, ni de l'infirmité après tant d'instructions et de grâces, qu'on vous a données pour le combattre si vous le voulez? N'est-ce pas chez vous malice et résistance perpétuelle à toutes les lumières, et à toutes les grâces que vous avez reçues pour être humble, au lieu de résister aux mouvements de la nature qui vous portent à être ambitieux?... O mon Dieu, si du moins je connaissais bien mon péché, j'en espérerais le pardon et mon amendement, mais il m'est difficile de croire que ce soit un grand péché, de me laisser entraîner à ces petites vanités qui me dominent. Mon fils, quoique peut-être ces vanités soient petites en comparaison de plus grandes, néanmoins, tu dois croire que toute vanité est un grand mal, et tu dois craindre que les tiennes ne soient plus grandes que tu ne penses.

DEUXIÈME POINT.

Refus que lui fait Notre-Seigneur.

Allez, vous ne savez pas ce que vous demandez : Ce fut aux disciples que Jésus répondit, parce que c'étaient eux qui avaient excité leur mère à lui présenter cette requête. Il leur remontre premièrement leur ignorance; ils ne savaient, en effet, de quoi ils parlaient, quand ils parlaient de

royaume et de prééminence. Voilà où nous en sommes, quand nous nous imaginons trouver de l'honneur et du bien,là où il n'y a que vanité et misère; nous ne savons ce que nous demandons. Il leur fait voir ensuite l'inconvenance de leur requête, en leur demandant s'ils pouvaient boire au calice de sa Passion, et leur faisant entendre que si lui-même devait prendre possession de son royaume, ce ne devait être qu'après l'avoir conquis au prix de son sang et de sa vie,et qu'ils avaient mauvaise grâce à prétendre obtenir ce qu'ils demandaient,avant d'avoir souffert comme lui. Mais comme ils lui témoignèrent qu'ils étaient prêts à tout pour ce sujet, il ajouta,pour leur instruction et la nôtre, qu'il fallait plutôt attendre de la providence de Dieu, d'être appelé à quelque condition que de s'y jeter témérairement, sans savoir ses desseins, et sans avoir reçu ses ordres. Oh! que celui qui ne voudrait d'honneur, de grâce et de gloire qu'autant que Dieu voudrait lui en donner, serait heureux et content, quoiqu'il n'en eût que fort peu, puisque tout notre bonheur, est de n'avoir que ce que Dieu veut donner!...

TROISIÈME POINT.

Indignation des autres Apôtres; leçon d'humilité que leur fit Notre-Seigneur.

Comme les autres Apôtres se trouvèrent offensés de l'ambition de ces deux d'entre eux, qui aspiraient à la préférence, Notre-Seigneur leur fit à tous une nouvelle leçon d'humilité, qui leur apprit qu'encore qu'il y eût parmi eux des grands et des petits, les plus grands, néanmoins, ne devaient pas se comporter autrement que s'ils étaient les plus petits; et qu'au reste, le moyen assuré d'être à ses côtés, et d'être les premiers dans son royaume, c'était d'être les plus petits ; car, comme lui-même s'était humilié au-dessous de tous, ceux qui s'humilieraient davantage à son exemple, ceux-là seraient plus près de lui. Oh! la belle leçon, que la véritable grandenr consiste à s'approcher de Jésus-Christ,et que c'est par la véritable humilité qu'on s'en approche!... Mon âme, si tu ne peux pas encore aimer cette vertu pour l'amour de sa bassesse, aime-la pour l'amour de sa grandeur.

SAMEDI.

DE L'AVEUGLE QUE NOTRE-SEIGNEUR GUÉRIT PRÈS DE JÉRICHO.

Que désirez-vous de moi? dit Jésus à un aveugle [1].

Le Sujet. Nous considérerons seulement la guérison d'un seul aveugle, quoique deux furent guéris, selon le rapport de saint Matthieu [2]; mais comme il y en avait un qui était plus connu que l'autre, et que son nom même est rapporté par saint Marc, les autres Evangélistes, qui font mention de ce miracle, ne parlent que de celui-ci. Cet aveugle ayant donc appris que Jésus-Christ passait, se mit à crier après lui, quoique le monde le fît taire; et même, plus on l'empêchait de crier, plus il redoublait ses cris en disant: Fils de David, ayez pitié de moi [3]. Notre-Seigneur l'ayant remarqué, commanda qu'on le lui amenât, et s'étant approché, il lui fit cette merveilleuse demande, qui servira principalement de sujet à cette méditation: *Que désirez-vous de moi?* Car, pour la réponse et la guérison, il n'est pas surprenant que cet aveugle témoigne de ne demander que la vue, et qu'il obtienne ce qu'il demande. Mais, que Notre-Seigneur se soit abaissé à lui demander ce qu'il désirait de lui, comme étant prêt à lui accorder tout, c'est ce qui mérite d'être considéré pour compléter le dessein de nos méditations de cette semaine touchant l'indifférence. Saint Bernard nous fournit la considération que nous en devons tirer, car dans le discours qu'il fait sur la conversion de saint Paul, il remarque fort à propos, qu'il y a beaucoup plus de personnes à qui Notre-Seigneur demande comme à cet aveugle, ce qu'elles veulent de lui, qu'il n'en est qui, semblables à l'Apôtre, demandent à Jésus-Christ ce qu'il lui plaît de leur ordonner pour l'accomplir; et que c'est bien être

[1] Interrogavit illum dicens: Quid vis faciam? *S. Luc.* XVIII.

[2] *S. Matth.* XX.

[3] Filius Timæi Bartimæus cæcus sedebat juxta viam mendicans, qui cum audisset quia Jesus Nazarenus est, cœpit clamare et dicere: Jesu Fili David, miserere mei. Et comminabantur ei multi ut taceret? At ille multò magis clamabat: Fili David, miserere mei: Et stans Jesus præcepit illum vocari: Et vocant cœcum dicentes ei, animæ quior esto, surge, vocat te, qui projecto vestimento suo exiliens venit ad eum. Et respondens Jesus dixit illi: Quid tibi vis faciam? Cæcus autem dixit ei: Raboni, ut videam: Jesus autem ait illi, vade, fides tua te salvum fecit. Et confestim vidit, et sequebatur eum in via. *Marci* X.

aveugle de ne pas voir ce grand désordre, qu'un Dieu demande à sa créature ce qu'elle veut de lui, au lieu que la créature devrait humblement lui demander ce qu'il lui plaît de lui commander [1]. Et parce que ce désordre ne vient que du défaut d'indifférence, on reconnaîtra encore mieux l'importance qu'il y a d'être indifférent à tous les ordres et à toutes les volontés de Dieu, parce qu'autrement, nous voudrions que Dieu fît notre volonté plutôt que nous la sienne; ce qui est un grand désordre, et un grand aveuglement.

La Fin sera donc de s'affectionner davantage à cette entière indifférence, par la considération du désordre et de l'aveuglement de celui qui n'est pas indifférent.

La Forme est en ces trois points :

1° Celui qui n'est pas indifférent, désire que Dieu fasse plutôt sa volonté, qu'il n'est prêt à faire celle de Dieu.

2° Il y a un grand désordre dans ce désir, et un grand aveuglement dans ce désordre.

3° Cette considération doit nous faire aimer l'indifférence.

PREMIER POINT.

CELUI QUI N'EST PAS INDIFFÉRENT, DÉSIRE QUE DIEU FASSE PLUTOT SA VOLONTÉ, QU'IL N'EST PRÊT A FAIRE CELLE DE DIEU.

Entrez d'abord, si vous pouvez, dans ce sentiment de regret qu'éprouvait saint Bernard, en considérant qu'il y a plus de personnes semblables à cet aveugle, qui veut que Notre-Seigneur fasse sa volonté, et lui donne la vue, qu'il n'y en a qui ressemblent à l'Apôtre, qui ne demande qu'à faire la volonté de Dieu, et à devenir aveugle, si cela lui plaît. En effet, il n'eut pas plutôt dit cette parole qu'il perdit la vue [2]; et il eût été content

[1] Heu plures habemus Evangelici illius cæci quam novi Apostoli imitatores? Quid vis, ait Dominus ad cæcum illum, ut faciam tibi? Quanta est miseratio tua Domine, quanta dignatio tua? Siccine Dominus quærit ut servi faciat voluntatem? magis dic quid me facere velis. Sic enim decet, sic omninô dignum est non meam a te, sed a me tuam quæri et fieri voluntatem. Sic profectò, sic multorum usque hodie pusillanimitas et perversitas exigit, ut ab eis quæri oporteat. *Quid vis ut faciam tibi?* Non ipsi quærant : *Domine, quid me vis facere? S. Bern. serm.* I. *in Conv. S. Pauli.*

[2] Surrexit autem Saulus de terra, apertisque oculis, nihil videbat. Ad manum autem illum trahentes, introduxerunt Damascum. Et erat ibi tribus diebus non videns. *Act.* IX.

de demeurer toujours dans cet état, de ne voir jamais le jour, si telle eût été la volonté de Dieu, qu'il aimait mieux que la lumière de ses yeux. C'est être indifférent de la bonne indifférence, d'être ainsi préparé à toutes les volontés de Dieu, sans avoir aucun égard à nos affections particulières, sinon pour les lui assujettir. Mais aussi celui-là est reconnu ne l'être pas, qui est si fortement attaché à ce qu'il désire, que si la volonté de Dieu s'y montrait contraire, il aurait plus de passion pour l'accomplissement de son désir que pour la volonté de Dieu ; il demande plutôt que Dieu le laisse dans la jouissance de ses désirs, qu'il n'est prêt de les quitter pour obéir à Dieu, qui ne veut pas lui donner ce qu'il demande[1]. C'est n'être pas indifférent, d'être ainsi plutôt attaché à son amour-propre, que d'en être affranchi pour attendre le seul bon plaisir de Dieu et l'exécuter.

Ceci est si vrai et si évident, qu'il ne faut pas s'arrêter davantage pour en convaincre votre esprit ; mais il faut se laisser toucher la volonté d'un sensible regret, qu'il y ait tant de personnes, et vous la première, qui soient dans ce désordre, et qui soient si aveugles qu'elles ne se connaissent pas. Car hélas, toutes ces personnes, qui aiment par humeur et par passion plutôt que par raison, seraient bien affligées, si Dieu leur ravissait cet objet de leur amour. Elles croiraient avoir beaucoup perdu en le perdant, et quoiqu'on leur représentât, que c'est Dieu qui en ordonne ainsi; que c'est sa volonté et son bon plaisir, que ce parent et cet ami, par exemple, soit mort, que cette perte leur soit arrivée, que cette injure soit faite à leur honneur, et que quelque autre disgrâce leur soit venue, d'où elles l'attendaient le moins, ne seraient-elles pas plutôt mécontentes et affligées de ce qui les toucherait, que contentes et consolées de ce que la volonté de Dieu se ferait dans leur malheur[2]? Et

[1] Ceux qui conservent l'esprit de propriété et qui s'aiment eux-mêmes, qui sont avides, curieux, inquiets, qui cherchent toujours leurs aises et non pas les intérêts de Jésus-Christ, tous ceux-là sont dans l'esclavage. *Imitat.*. livr. III, ch. XXXII.

[2] Vos désirs vous enflamment souvent et vous emportent avec violence : mais considérez si c'est ma gloire, ou votre propre intérêt qui vous touche le plus. Si

qu'est-ce que cela, sinon de ressembler plutôt à notre aveugle qu'au saint Apôtre, et vouloir plutôt que Dieu fasse notre volonté, que nous la sienne ?... Et cela n'est-il pas étrange et regrettable pour qui le sait bien considérer?...

DEUXIÈME POINT.

IL Y A UN GRAND DÉSORDRE DANS CE DÉSIR, ET UN GRAND AVEUGLEMENT DANS CE DÉSORDRE.

Mais pour concevoir mieux ce regret, il faut reconnaître plus particulièrement le désordre de ces désirs passionnés, et l'aveuglemement qu'il y a dans ce désordre. Il est aisé de reconnaître l'un et l'autre, si vous considérez premièrement, que ce qui fait l'ordre des choses, c'est leur subordination naturelle[1], de sorte que, quand elle est renversée, le désordre s'ensuit nécessairement. Or, la subordination naturelle de la volonté de Dieu et de la notre est telle, que la notre doit être entièrement soumise à celle de Dieu, comme à sa première règle et àsa forme[2]; de sorte que, si nous faisons plus de cas de nos volontés que de celle de Dieu, nous renversons cette subordination et cet ordre, et nous tombons dans un plus grand désordre, que si nous détruisions toute la nature, confondant le ciel avec les enfers, la tête de l'homme avec les pieds, et toutes les puissances souveraines avec la lie du peuple. Car il n'y a point autant de dépendance et de subordination entre les créatures ensemble,

c'est pour moi que vous agissez, vous serez toujours content, de quelque manière que je dispose les choses; mais s'il s'y glisse quelque recherche secrète de vous même, voilà ce qui vous inquiète et vous trouble. *Imitat.*, liv. III, ch. XI.

[1] Ordo est parium dispariumque rerum sua cuique loca tribuens dispositio. *S. Aug.* XIX *Civit.* XIX.

[2] In his quæ aguntur per voluntatem, regula proxima est ratio, regula autem suprema est lex æterna. Quandocumque ergo actus hominis procedit in finem secundum ordinem rationis et legis æternæ tunc actus est rectus : quando autem ab hac rectitudine obliquatur, tunc dicitur peccatum. S. *Th.* II, I, q. XXI, a. 1.

qu'il y en a entre la volonté humaine et celle de Dieu, et cette dépendance est si nécessaire, que Dieu ne peut pas en dispenser ni la détruire. Il peut bien en laisser l'usage libre à l'homme, le laisser se retirer, s'il veut, de cette obéissance; mais il ne peut pas approuver cette désertion, puisqu'il n'approuve point le désordre, et qu'il n'est pas un Dieu de dissension et de confusion, mais plutôt un Dieu de paix et d'union[1]; et s'il hait et châtie le péché ce n'est que parce que le péché, est un désordre.

Eh bien, tous ceux qui ne suivent que leurs désirs voient-ils ce désordre? Toutes ces personnes qui font même profession de la vie dévote, mais qui ne s'appliquent pas assez à entendre en quoi elle consiste, et qui ne laissent pas d'avoir leurs volontés, et de les suivre au préjudice de la soumission qu'elles doivent avoir pour les volontés de Dieu, voient-elles comment elles renversent cet ordre et cette subordination, qui doit soumettre la volonté humaine à celle de Dieu?... C'est leur faire plus d'honneur de dire qu'elle ne le voient pas, que de leur accorder qu'elles le voient; car autrement ce serait les supposer trop méchantes et trop criminelles; et puis, à les entendre s'excuser que c'est leur humeur, que chacun a la sienne, et qu'on ne saurait vivre autrement, elles nous donnent sujet de croire qu'elles ne voient pas le désordre qu'il y a dans cette manière d'agir et dans ces excuses; et que partant elles sont aveugles, puisqu'elles ne voient pas, malgré tant de lumières qui les éclairent sur ce sujet[2]. De sorte que, si un homme est aveugle parce qu'il ne voit point la lumière du jour, n'est-ce pas là un grand aveuglement d'esprit, qu'après tant de considérations et de lumières, qui nous éclairent tous les jours pour connaître les volontés de Dieu, et pour savoir qu'il faut les préférer aux nôtres, on suive encore plutôt ses humeurs naturelles, on s'excuse sur ce qu'elles sont naturelles, et qu'on ne voit pas le désordre qu'il y a dans ces excuses. O mon Dieu! n'est-ce point la

[1] Non enim est dissensionis Deus, sed pacis. I *Cor.* XIV.

[2] Quis cæcus nisi qui venundatus est, et quis cæcus nisi servus Domini? Qui vides multa, nonne custodies? Qui apertas habes aures, nonne audies? *Is.* XLII.

lumière qui nous aveugle, ou l'humeur même qui couvre et qui obscurcit cette lumière, pour ne point voir le mal qu'il y a dans ce désordre! Mon âme, écoutons bien ce que notre Dieu nous répond à ce sujet.

TROISIÈME POINT.

CETTE CONSIDÉRATION DOIT NOUS FAIRE AIMER DAVANTAGE L'INDIFFÉRENCE.

Naturellement nous n'aimons point le désordre; la laideur, les faux accords, les discours impertinents et les manières inconvenantes, ne nous déplaisent que parce qu'elles sont dans le désordre; et en quelque lieu que nous l'apercevions, il nous déplaît aussi naturellement que naturellement nous aimons l'ordre[1]. Il faut donc en conclure que, si nous nous persuadons qu'il y ait un tel désordre dans la préférence de nos volontés à celles de Dieu, il faut aimer l'indifférence qui fait préférer les volontés de Dieu aux nôtres, et ses desseins à nos prétentions. Que si nous ne voyons pas ce désordre, reconnaissons notre aveuglement, reconnaissons le grand mal de l'amour-propre, qui nous empêche de le voir; prions Notre-Seigneur de nous éclairer, de nous faire reconnaître en pratique plutôt qu'en spéculation, ces deux belles vérités, que nous devons chérir comme la prunelle de nos deux yeux, et qui sont comme l'abrégé de tout ce que vous avez médité sur ce sujet.

La première, qu'une seule chose est nécessaire en ce monde, c'est-à-dire de faire la volonté de Dieu; et la seconde, que tout le reste doit nous être indifférent, ou plutôt que nous devons être indifférents pour tout le reste, sans nous déterminer à une chose plus qu'à une autre, sinon parce que nous y voyons mieux la volonté de Dieu, qui est l'unique objet de notre amour et de tous nos désirs. Ainsi soit-il.

[1] Nihil æque ædificat ut ordo rectus. S. Chrys.

Ordine omnia concinnata et distincta sunt. S. Greg. Naz.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Celui qui n'est pas indifférent, désire plutôt que Dieu fasse sa volonté, qu'il n'est prêt à faire celle de Dieu.

Concevez ce regret que ressentait saint Bernard, en considérant ce que Notre-Seigneur demandait à cet aveugle qu'il guérit près de Jéricho, et ce que saint Paul demandait à Notre-Seigneur. Combien plus nombreux sont ceux qui ressemblent à l'aveugle, que ceux qui imitent l'Apôtre. Combien plus nombreux sont ceux qui aiment mieux que Dieu fasse leurs volontés, que ceux qui veulent suivre les volontés de Dieu !... Ce sont tous ceux qui ne sont pas indifférents, parce que le défaut d'indifférence consiste, à n'être pas disposé à faire les volontés de Dieu, à cause de l'attachement que l'on a pour les siennes propres, N'est-ce pas là un grand défaut? Ne le reconnaissez-vous point en vous? Ne voudrez-vous jamais vous régler autrement?... Mais quand sera-ce, mon âme ! C'est ton Dieu qui te fait cette demande : Jusques à quand refuseras-tu de m'être soumise [1] ? Que lui répondras-tu?

DEUXIÈME POINT.

Il y a un grand désordre dans ce désir, et un grand aveuglement dans ce désordre.

Nos désirs naturels ne sont pas toujours grandement désordonnés, mais pour peu qu'ils le soient, le désordre est toujours grand, quand il renverse ce bel ordre, si juste et raisonnable,qui exige que notre volonté soit soumise à celle de Dieu. Quand le monde serait bouleversé, que l'enfer serait où est le ciel, et le ciel dans l'enfer, le désordre et la confusion ne seraient pas aussi considérables,que de voir la volonté humaine au-dessus de celle de Dieu. Mais ce désordre n'est pas remarqué par ceux qui le causent, car l'affection naturelle, qui est la cause du désordre, les aveugle tellement qu'ils n'y aperçoivent point de mal ; et c'est alors que le mal devient plus dangereux, quand il n'est pas aperçu, et qu'on a néanmoins assez de lumière pour le connaître,si on le voulait.N'est-ce pas la preuve que la volonté est si fortement attachée à ce qu'elle aime, qu'elle ne veut point s'en éloigner ? C'est aimer grandement le désordre, de ne pas vouloir le découvrir, de peur qu'en le voyant, on ne soit contraint de ne plus l'aimer.

[1] *Exode* x.

TROISIÈME POINT.

Cette considération doit nous faire aimer l'indifférence.

En effet, il est comme impossible de voir le désordre et de l'aimer! C'est pourquoi, pour nous affermir dans la vertu d'indifférence, il ne faudrait que considérer le désordre qui en est la conséquence, quand elle vient à manquer. Et si, après y avoir réfléchi, on ne le voit point, c'est un signe que l'aveuglement est considérable. Il faut donc demander à Dieu d'en être guéri, et d'être éclairé sur ces deux vérités importantes: L'une, qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, qui est de faire la volonté de Dieu. Et l'autre, que tout le reste doit nous être indifférent. O mon Dieu! je ne réserve, s'il vous plaît, que ce désir, qui est de connaître votre sainte volonté, pour n'avoir plus d'autre désir que de faire ce que je vois.

VINGT-SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

(S'IL RESTE ENCORE TROIS SEMAINES JUSQU'A L'AVENT).

DE L'IVRAIE QUE L'ENNEMI SEMA PARMI LE BON GRAIN.

Eh quoi! Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ; d'où vient donc cette ivraie? — C'est le fait de mon ennemi [1].

Le Sujet de la Méditation est pris sur l'Evangile du jour, qui rapporte la parabole de l'ivraie qui fut jetée, pendant qu'on dormait, dans le champ d'un père de famille, parmi le bon grain qu'il y avait semé; ses serviteurs s'en étant aperçus, ils lui en portèrent la nouvelle, et lui demandèrent d'où pouvait venir ce malheur; il leur répondit que c'était le fait de son ennemi, qui avait ainsi voulu se venger de lui [2].

La Fin est d'apprendre à reconnaître le mal qui se mêle parmi le bien que nous faisons.

La Forme est en ces trois points :

1° Il y a en nous un grand mélange de bien et de mal, de vice et de vertu.

2° Il nous est difficile de discerner l'un d'avec l'autre.

3° Quelle est la pratique du bon discernement.

PREMIER POINT.

IL Y A EN NOUS UN GRAND MÉLANGE DE BIEN ET DE MAL, DE VICE ET DE VERTU.

Mes biens ne sont pas purement biens ni purement miens; mes maux sont purement maux et purement à moi [3]. C'est le

[1] Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo; undè ergo habet zizania? Et ait illis : Inimicus homo hoc fecit. *S. Matth.* XIII, 27.

[2] Simile factum est regnum cœlorum homini qui seminavit bonum semen in agro suo. Cum autem dormirent homines, venit inimicus ejus et superseminavit zizania in medio tritici, et abiit. Cum autem crevisset herba et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania. Accedentes autem servi patrisfam ilias dixerunt ei : Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo ? undè ergo habent zizania? Et ait illis : Inimicus homo hoc fecit. *S. Matt.* XIII, 24 et seq.

[3] Bona mea nec merè bona, nec merè mea; mala mea et merè mala, et merè mea. S. Aug.

sentiment d'un grand saint, mais il vous convient encore mieux; tâchez de vous l'approprier et de le bien comprendre Votre orgueil, votre paresse, votre vanité, c'est un mal tout pur et qui est tout à vous, car il n'y a nulle bonté dans le mal du péché, et vous n'en pouvez rejeter la faute que sur votre lâcheté, sur le peu de soin et de résistance que vous apportez au mal[1]. Tout au contraire, votre humilité, si vous en avez, votre charité, votre patience, votre vertu n'est pas purement vertu, il y a bien du mélange et de l'alliage[2]. Que de distractions dans vos prières! que d'amour-propre dans votre humilité! que d'impatience dans votre patience!... Encore ce peu de bien qui y est n'est pas tout à vous; Dieu y a la meilleure part, et sans la grâce vous n'êtes pas seulement capable d'une bonne pensée[3]. Oh! que d'ivraie parmi ce bon grain que Notre-Seigneur a semé! Hélas! quel triste spectacle pour les yeux d'un si bon Maître, de voir ses biens gâtés et corrompus de la sorte! Au moins, si je connaissais bien mon mal, si j'en tirais de la confusion et de l'humilité! Mais j'en suis bien éloigné; je prends souvent pour dévotion ma propre satisfaction, je transforme mes lâchetés en vertu de patience, et ma colère en un véritable zèle[4]. O Dieu d'infinie miséricorde, éclairez les ténèbres de mon esprit.

DEUXIÈME POINT.

IL NOUS EST DIFFICILE DE DISCERNER EN NOUS LE BIEN AVEC LE MAL.

Le plus souvent, nous n'apercevons le mal en nous que lorsqu'il se produit au dehors, et qu'il a déjà causé de notables ravages[6]. D'où vient cet aveuglement?... Il me semble qu'on peut lui assigner trois causes. Premièrement, l'ignorance naturelle à tous les hommes; on a peine à reconnaître le point précis qui

[1] Scio quod non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum. *Rom.* VII, 13.

[2] Modicam habes virtutem. *Apoc.* I.

[3] Et facti sumus ut immundus, omnes nos, et quasi panus menstruatæ, universæ justitiæ nostræ, et cecidimus quasi folium universi. *Isai.* LXIV.

[4] Deus meus, illumina tenebras meas, *Psal.* XVII.

[5] Error et tenebræ peccatoribus concreta sunt : qui autem exultant in malis, consenescunt in malo. *Eccli.* XI, 16.

sépare la vertu du vice. La nature est si subtile, si rusée, et en même temps si agissante, qu'il faut être bien éclairé et bien adonné à la vie spirituelle, pour ne rien accorder à l'amour-propre ni aux sens; dans cette part, qu'il dérobe à la vertu, son larcin est si couvert et si bien déguisé, qu'il faut une bonne vue et des lumières plus qu'ordinaires pour le découvrir. Secondement, l'inclination naturelle, ou l'affection contractée depuis longtemps pour quelque objet, nous fait paraître ce même objet si innocent, que le doute ne nous vient même pas à son égard [1]. L'amour a mauvaise vue, il est aveugle; tout ce qu'il aime lui paraît beau; il ne s'occupe ni de la fin ni des moyens; il ne redoute aucun des mauvais effets que l'objet aimé peut produire dans l'âme. Ce qu'on ne pourrait souffrir dans un autre, on ne le sent pas, on ne le remarque pas en soi-même!... Aveugle! qui voyez un fétu dans l'œil de votre prochain, et n'apercevez pas une poutre qui crève les vôtres [2]!..

En troisième lieu, l'habitude que nous avons contractée, l'impossibilité imaginaire, la prétendue difficulté qui nous persuadent que nous ne pouvons agir autrement, l'exemple des autres qui ne sont ni plus parfaits ni plus réservés, que nous ne le sommes nous-mêmes, sont encore autant de raisons qui nous aveuglent et nous jettent dans l'illusion [3]. Ajoutez le peu de réflexion que nous faisons sur les grâces et les desseins de Dieu, le délai que nous mettons à exécuter nos bonnes résolutions, les ruses et les artifices d'un ennemi qui rôde autour de nous, et dont nous ne nous défions pas assez. Voilà les causes qui nous font commettre beaucoup de mal, sans que nous nous en apercevions... Il y a plus; les mêmes causes qui nous empêchent de voir ce mal nous portent aussi à le cacher; nous fermons les yeux, nous dissimulons, nous nous plaisons dans l'illusion.

[1] Tergens os suum dicit, Non sum operata malum. *Prov.* xxx.

[2] S. *Matth.* vii; S. *Luc.* vi.

[3] Tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati a via Dei, per ignorantiam quæ est in illis, propter cæcitatem cordis ipsorum, qui desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ, etc. *Ephes.* iv.

S'il nous arrive de reconnaître parfois certaines fautes, nous les excusons, et cependant la plus grande, et la plus dangereuse partie du mal que nous faisons, nous échappe; car les péchés les plus grands et les moins connus, sont ceux qui naissent d'une affection mal réglée. L'ignorance en ce point est loin de rendre excusable, car elle est volontaire et affectée. On craint de s'instruire, de connaître ses fautes, de peur d'être obligé de les éviter; on va plus loin : si on les voit, on les excuse, on les défend. Cela vient, dit-on, de la misère de notre condition; on ne peut les éviter, c'est la coutume; on deviendrait trop scrupuleux, on serait ridicule si on agissait autrement... Voilà comment on s'illusionne, et comment on gauchit sa conscience !... Mais vous, que pensez-vous de ces excuses? les croyez-vous bonnes, légitimes?... Ah! que vaudrait beaucoup mieux un bon scrupule qui m'attendrirait le cœur, que toutes ces libertés qui l'endurcissent et l'aveuglent !...

TROISIÈME POINT.

LA PRATIQUE DU BIEN AVEC LE MAL.

Vous avez trois moyens de reconnaître vos fautes. Le premier, de la part de Dieu, dont la bonté ne paraît jamais mieux sur ses élus que lorsqu'il les reprend[1], et qu'il leur montre la grandeur de leurs péchés, la source d'où ils viennent et le dommage qu'ils leur causent. C'est là cette lumière de la grâce, que les saints demandent si ardemment[2]. O mon Dieu ! voyez si je fais bien ou mal, et faites-le moi connaître... Le second, de la part de vous-même, quand vous examinez sérieusement votre conscience, lorsque dans vos oraisons vous appliquez les vertus de l'Evangile à vos actions intérieures et extérieures, comme on compare une montre ou un cadran au soleil. Aussitôt, en effet, on aperçoit l'ombre du péché, si petite qu'elle soit, principale-

[1] O quam bonus et suavis est, Domine, spiritus tuus in omnibus ! Ideoque eos qui exerrant partibus corripis, et de quibus peccant admones, etc. *Sap.* XII.

[2] Ego quos amo, arguo et castigo. *Apoc.* III.

ment quand on considère la vie et la doctrine de Jésus-Christ avec ses circonstances, et que l'on se dit[1] : C'est un Dieu qui parle, c'est à moi à qui il adresse sa parole, il m'en demandera compte un jour, je n'aurai point d'excuse qui puisse servir à ma défense ; je le savais, je le pouvais, il m'y avait obligé, il m'en avait donné les moyens par sa grâce[2], je ne l'ai pas voulu ; tous les saints ne sont saints que pour l'avoir imité; l'unique raison qui m'en détourne, c'est l'amour de moi-même, c'est l'horreur de la peine, c'est l'attrait d'un plaisir vain et passager[3]. Cette sorte d'oraison jette un grand jour dans l'âme, et lui fait voir ses défauts en particulier. Vous deviez être plus charitable dans cette occasion, moins pointilleux dans celle-là, plus affable et plus humble dans cette autre ; vous ne l'avez pas fait....

Le troisième moyen de reconnaître les fautes et les défauts qui sont en nous, c'est d'avoir un ami sincère que nous devons prier de veiller charitablement sur nos défauts, et de prendre toute liberté pour nous en avertir[4], croyant, de notre côté, les avis qu'il nous donne à ce sujet, et tâchant d'y apporter remède, car nous voyons mieux les fautes d'autrui, et les autres voient mieux les nôtres. N'avez-vous donc pas un bon ami, qui puisse vous rendre ce devoir de charité?... Si vous étiez pressé de maladie, vous seriez bien aise de trouver du soulagement; et pensez-vous qu'il y ait un plus grand mal que le mal de l'âme, qui est aussi le mal d'un Dieu? Croyez-vous qu'il en existe qui ait un plus pressant besoin de remède? Auriez-vous peur d'en

[1] Vide, Domine, si via iniquitatis in me est, et deduc me in via æterna. *Psalm.* CXXXVIII.

[2] Si non venissem et locutus fuissem eis, peccatum non haberent, nunc autem excusationem non habent de peccato suo. *S. Joan.* XV.

[3] Respiciet homines et dicet, peccavi et vere deliqui. *Job.* XXXIII.

[4] Cum viro sancto assiduus esto, quemadmodum cognoveris observantem timorem Dei, cujus anima est secundùm animam tuam, et qui cum titubaveris in tenebris condolebit tibi....

Anima viri sancti enuntiat aliquando vera, quàm septem circumspectores sedentes in excelso ad speculandum. *Eccli.* XXXVII, 15 et seq.

faire trop ?... O Dieu ! quelque diligence que vous apportiez, il est bien à craindre qu'il ne demeure encore beaucoup de péchés cachés dans les replis de votre cœur[1] ! Que sera-ce donc si vous cherchez à ne point les connaître ?... Montrez ici votre zèle ; faites voir que vous aimez Dieu, que vous prétendez à la perfection, que vous détestez le mal, puisque lui-même l'a tellement en horreur[2].

Au reste, ne pensez pas qu'il vous traite avec toute la rigueur qu'il pourrait ; il défend d'arracher l'ivraie, de peur de perdre le bon grain, il ne vous impute pas les premiers mouvements à péché, il ne veut pas vous obliger à les empêcher ; c'est une semence qui vous porte au mal, it faut la souffrir, il n'y a aucun remède. Mais prenez garde qu'elle ne germe, et qn'elle ne produise de mauvais effets ; évitez le péché, ou si vous y tombez, faites pénitence à l'heure même. O saintes âmes ! qui aimez Dieu, détestez le péché, car vous ne pouvez aimer l'un sans haïr l'autre[3]. Etes-vous dans la résolution d'aimer Dieu ?... Il faut alors vous résoudre à faire divorce avec le péché, quel qu'il soit, à fuir tout le mal dont vous aurez la connaissance, à prier, à veiller et à écouter vos amis pour le connaître. O mon Dieu ! faites-moi cette grâce de pouvoir connaître le péché tel qu'il est en vérité, sans flatterie et sans déguisement, car c'est un si grand mal, qu'il ne faut que le connaître pour le détester et pour l'abhorrer.

[1] Pravum est cor omnium et inscrutabile, quis cognoscet illud ? *Jer.* XVII.

[2] Servi autem dixerunt ei, vis imus et colligimus ea ? et ait : Non, ne fortè colligentes zizania, eradicetis simul cum eis triticum. S. *Matth.* XIII, 28 etc.

[3] Qui diligetis Dominum, odite malum. *Psal.* LXIX.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Mélange du mal et du bien en nous

Ou vous ne vous connaissez pas, ou vous devez reconnaître qu'il y a dans votre âme beaucoup d'ivraie parmi le bon grain, beaucoup d'imperfections parmi les vertus, beaucoup de lâchetés parmi vos dévotions, et beaucoup de liberté dans votre retenue. Le reconnaissez-vous?... Mais quel effet produit cette connaissance? quelle honte? quelle humilité?... quel regret?... Hélas! un de nos maux, c'est de ne pas savoir assez profiter de nos maux.

DEUXIÈME POINT

Difficulté de discerner l'un de l'autre,

Quelque connaissance que vous ayez de vos fautes, sachez qu'il y en a encore beaucoup plus que vous n'en voyez, et qui pis est, il y en a beaucoup plus que vous ne voulez pas voir; et pourquoi ne les voulez-vous pas voir?... Est-ce la honte, ou la peur d'être obligé de les repousser?... C'est pour cela qu'il faut les voir, afin d'en concevoir tant de honte que vous ne puissiez les souffrir vous-mêmes. Il ne faut que voir le mal pour le haïr ; si la volonté l'aime, c'est qu'elle ne le connaît pas; là est l'illusion de nos sens, là aussi doit être la vigilance et le soin de la raison.

TROISIÈME POINT.

Moyen de les discerner.

Il y a trois moyens de connaître ses défauts ; l'un de la part de Dieu, quand il nous en reprend par ses reproches intérieurs, et par les remords de notre conscience ; l'autre par notre propre recherche dans l'oraison et dans l'examen; et le troisième dans les avis d'autrui. Comment vous servez-vous de ces moyens?... Pouvez-vour encore,après tout cela, vivre dans l'ignorance et l'excuse de vos fautes? Pouvez-vous les voir et les supporter?... N'est-ce pas cela même que Dieu et votre conscience vous reprochent, de trop excuser vos fautes? Il n'y a personne qui ne pèche, et dont les fautes ne soient pardonnables, s'il veut les reconnaître. Mais celui qui pèche, qui s'excuse, et se défend de son péché, c'est un démon ; c'est un péché contre le Saint-Esprit, c'est un péché irrémissible.

SUJET DES MÉDITATIONS DE LA SEMAINE.

L'affection et la devotion, avec laquelle le peuple de Jérusalem, et quelques personnes en particulier reçurent Notre-Seigneur, quand il voulut entrer solennellement dans cette grande ville, un peu avant sa Passion, nous donnent sujet de méditer cette semaine sur les propriétés et les grands avantages de la vertu de dévotion.

LUNDI.

ZACHÉE TÉMOIGNE UN GRAND DÉSIR DE VOIR ET DE RECEVOIR NOTRE-SEIGNEUR.

Une sainte ardeur pour apprendre ce qui peut servir à notre perfection et à notre salut, première propriété de la dévotion.

Zachée désirait vivement de voir Jésus, et de le connaître[1].

Le Sujet est exposé dans les points de la méditation.

La Fin est de s'étudier à bien savoir ce qui peut servir à notre salut et à notre perfection, afin d'arriver à une solide dévotion.

La Forme est en ces trois points :

1° Ce grand désir de Zachée nous montre la première propriété de la dévotion.

2° Ce désir ne doit pas être un désir de curiosité, mais de piété.

3° Les récompenses que Notre-Seigneur lui donne, doivent nous y exciter puissamment.

[1] Et quærebat videre Jesum, quis esset. *S. Luc.* XIX.

PREMIER POINT.

LE GRAND DÉSIR DE ZACHÉE NOUS MONTRE LA PREMIÈRE PROPRIÉTÉ DE LA DÉVOTION.

Depuis la résurrection de Lazare, le peuple ne parlait que de Jésus qui l'avait resuscité, et on en parlait si avantageusement, qu'on désirait de le voir de nouveau; comme si on ne l'eût jamais vu. Notre-Seigneur en se dirigeant vers la ville de Jérusalem, où il avait résolu de faire une entrée solennelle, passait par une petite ville toute proche, appelée Jéricho. A la nouvelle de son arrivée, il s'amassa dans les rues une si grande multitude, qu'un des premiers habitants nommé Zachée, touché d'un extrême désir de le connaître, et craignant que la petitesse de sa taille ne l'empêchât de le voir au milieu d'une si grande foule, n'eût point de honte de monter sur un sycomore, afin de pouvoir considérer plus à son aise ce grand homme, qui faisait tant de merveilles[1].

Ce fut là le commencement de sa conversion et de son bonheur, et c'est aussi par là que commence la véritable dévotion. On entend parler de Dieu, de Jésus-Christ, de la méditation, des exercices spirituels, on ne sait ce que c'est; mais on en entend dire tant de bien, que le désir nous vient d'en prendre connaissance. C'est ainsi que Zachée, en apprenant les merveilles qu'on racontait de Jésus-Christ, regrettait de ne pas le connaître, et désirait passionnément de le voir; c'est ainsi que le roi Hérode en entendant parler de Jésus, conçut le même désir[2]; mais Zachée fut sage, car il prit mieux son temps, et il mérita non-seulement de le voir, mais encore de le recevoir dans sa maison.

Nous aussi, si nous voulons prendre garde à ce que l'on dit

[1] Et ingressus perambulabat Jericho. Et ecce vir nomine Zachæus, et hic princeps erat publicanorum, et ipse dives, et quærebat videre Jesum, quis esset, et non poterat præ turba, quia statura pusillus erat. Et præcurrens ascendit in arborem Sycomorum ut videret eum, quia inde erat transiturus. Erat cupiens ex multo tempore videre eum, eò quod audierat multa de eo. *S. Luc.* XIII.

[2] Quis est iste de quo audio talia? et quærebat videre eum. Ibid. IX.

des grands avantages de se donner tout à fait à Dieu, de s'adonner à une solide vertu et à une véritable dévotion; nous sentirons en nous le désir, de savoir ce que c'est que se donner ainsi entièrement à Dieu, ce que c'est qu'une vraie et solide dévotion [1], et l'ayant appris, nous nous y affectionnerons et nous y parviendrons.

Ce désir de connaître ce qu'on dit des choses spirituelles, est grandement nécessaire pour trois raisons : La première, que pour être spirituel, il faut en avoir le désir, et pour avoir ce désir, il faut bien comprendre ce que c'est qu'être spirituel et dévot, puisqu'on n'aime qu'à proportion qu'on connaît ce qu'on aime [2]. Oh ! si nous savions ce que c'est que d'aimer, et d'être aimé de Dieu !...

La seconde raison, qui montre encore mieux la nécessité qu'il y a de désirer connaître au juste les vérités, qui touchent la dévotion et la perfection, c'est qu'on en parle différemment, et qu'il y a danger d'être trompé, si on ne s'en informe exactement. Et parce que les choses apparentes ont plus de lustre et d'attrait que les solides, quand on ne les regarde que de loin, et que les solides ne se reconnaissent que lorsqu'elles sont vues de près, il faut s'approcher et s'informer des choses spirituelles pour les connaître mieux [3]. Oh ! combien s'y sont trompés, pour ne s'en être pas fait instruire comme ils le pouvaient !...

Ajoutez pour troisième raison, que quand quelques-uns entendent parler d'abnégation, d'abandon, d'oraison mentale, de retraite et d'autres pratiques de dévotion, ils se forment aussitôt des idées si étranges et si noires de ces vertus, qu'ils ne peuvent en entendre parler sans frayeur. Ils se persuadent qu'il ne faudrait plus être homme pour vivre en homme spirituel, qu'il faudrait quitter le monde pour n'être point du monde, qu'il faudrait ne plus vivre pour ne vivre point selon son naturel.

[1] Initium illius verissima est disciplinæ concupiscentia. *Sap.* VI.

[2] Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi. *Psalm.* CXVIII.

[3] Appropiate ad me indocti, et congregate vos in domum disciplinæ. *Eccli.* XXXI.

C'est une erreur et une pure ignorance, qui nous oblige à nous informer de la vérité, afin que la vérité nous délivre de ces erreurs ; on trouve, en effet, après qu'on en a pris connaissance, qu'il n'y a rien de plus raisonnable, de plus facile, de plus utile et de plus agréable, que ce qui paraissait, avant qu'on ne le connût, inutile, impossible et fâcheux [1]. Ne vous souvenez-vous point de ce que répondirent ceux qui entendaient dire à Notre-Seigneur, qu'il donnerait sa chair à manger ? Ces paroles sont bien dures, disaient-ils, et qui peut les écouter [2] ?... Mais vous, maintenant, qui savez la facilité et la douceur qu'il y a dans la communion, vous vous moquez de ces gens, qui ne le comprenaient pas. De même, quand vous saurez ce que c'est que le parfait abandon et la véritable dévotion, vous n'y trouverez rien qui, en vérité, soit plus étrange que de communier ou de prier, et vous saurez qu'il n'y a pas là grande difficulté.

Apprenez donc que, pour être dévot, il faut déjà commencer par savoir ce que c'est que la dévotion [3]. Apprenez de Zachée, que pour aimer Jésus, il faut le considérer et le méditer, qu'il faut en faire une étude particulière ; et aussitôt que vous l'aurez connu, vous le trouverez si aimable, et ce qui appartient à son service, vous apparaîtra si doux et si agréable, que vous n'aurez plus d'autre peine, que celle que vous causera le regret de ne l'avoir pas connu plus tôt, pour l'aimer et le servir. Mais, ô la douce peine de se trouver si bien au service de Dieu, qu'on n'y ressente que ce regret, de ne s'être pas mis plus tôt à son service !...

[1] Comparate vobis sine argento, et collum vestrum subjicite jugo, et suscipiat anima vestra disciplinam, in proximo est enim invenire eam.

Videte oculis vestris, quia modicum laboravi, et inveni mihi multam requiem. Ibidem.

[2] Durus est hic sermo, et quis potest eum audire? *S. Joan.* VI.

[3] Propter hoc optavi, et datus est mihi sensus, et invocavi, et venit in me, spiritus sapientiæ. *Sap,* VII,

Et vide integrum, cap. VIII.

DEUXIÈME POINT.

CE DÉSIR NE DOIT PAS ÊTRE UN DÉSIR DE CURIOSITÉ, MAIS DE PIÉTÉ.

Cette étude de la dévotion et du service de Dieu, ne se doit pas faire par curiosité, par vanité, ou par quelque légèreté d'esprit, mais uniquement par dévotion. Et l'étude qu'on en fait pour être bien réglée, doit avoir ces trois conditions que rapporte saint Bernard, et que nous pourrons remarquer dans la personne de Zachée, qui se met au service de Jésus-Christ. La première condition est, d'aller par ordre, en apprenant avant tout ce qu'il faut premièrement savoir. La seconde est, d'en chercher les moyens les plus propres et les plus faciles, puis de s'en servir avec un courage, qui ne recule pas dans les difficultés. Et la troisième, que ce soit pour une fin, qui ne regarde que l'honneur et le service de Dieu [1].

Si vous y regardez de bien près, vous verrez que Zachée s'est ainsi comporté; car avant de recevoir Jésus dans sa maison, et d'être reçu par Jésus au nombre des enfants d'Abraham, il a voulu le voir, le connaître au moins de vue, et c'était justement par où il devait commencer. Ensuite, il prit le moyen qui semblait le plus propre, qui était de monter sur cet arbre, d'où infailliblement il devait le voir; et il a employé ce moyen avec tant d'ardeur et de désir, qu'il ne s'est pas inquiété s'il ne ferait point tort à sa qualité, en se montrant dans une position, dont eut rougi tout autre homme de sa condition, qui n'aurait pas eu l'ardent désir qu'il avait.

Enfin, il a bien montré dans quel dessein et dans quelles intentions il voulait voir Jésus, puisque aussitôt qu'il a reçu l'ordre de descendre, et de le recevoir dans sa maison, il obéit sur le champ, comme nous le verrons au point suivant [2].

[1] Ut scias quo ordine, quo studio, quo sine quæque nosse oporteat. S. Bern. serm. XXXVI *in Cant.*

[2] Non invitatus invitat, quia etsi nondum audierat vocem invitantis, audierat affectum. S. Ambr.

Eris eruditus in omnibus, et probabilis in conspectu omnium virorum. *Eccli* XLIII.

Réfléchissez un peu sur ces trois conditions, et examinez, si jamais vous avez pris le soin qu'il fallait de vous faire instruire et de vous éclairer, sur ce qui pouvait être pour vous l'objet d'un doute raisonnable, en matière de conscience, de dévotion, d'oraison, de communication avec Dieu et avec le prochain, de devoirs de votre charge, de la fidélité aux grâces, et de choses semblables, commençant par les plus nécessaires, recherchant les livres et les personnes qui pouvaient vous être utiles, et n'y cherchant que Dieu. Comment vous y êtes-vous comporté ? n'y reconnaîssez-vous pas beaucoup de négligence ?... Où si vous y avez employé quelque soin, ce soin n'a-t-il pas été plutôt le fait d'une vaine curiosité, que d'une véritable dévotion....

TROISIÈME POINT.

LES RÉCOMPENSES QUE NOTRE-SEIGNEUR ACCORDE A CE DÉSIR, DOIVENT NOUS Y EXCITER PUISSAMMENT.

Jésus sachant donc avec quelle ardeur Zachée cherchait à le voir, et à le connaître, jeta la vue de son côté, le regarda avec bonté, et lui adressant la parole: Zachée, lui dit-il, descendez promptement de cet arbre, et sachez que je vais m'arrêter chez vous, et qu'il faut que vous m'y receviez. Il n'en fallut pas davantage pour un homme, qui était si bien disposé pour obéir à cette divine parole [1]. Il descend aussitôt, et s'approchant de son hôte qu'il conduit dans sa maison, il l'y reçoit de si bon cœur et avec tant d'empressement, que les uns s'étonnent qu'un homme riche comme Zachée reçoive si volontiers un homme aussi pauvre que Jésus-Christ, et que les autres s'étonnent plus encore que Jésus, cet homme si saint, veuille bien demeurer chez Zachée, qui, étant le chef des Publicains, passait pour un homme sans conscience. Mais quoiqu'en dise le monde, Zachée recevra Jésus dans sa maison, puisque Jésus lui fait l'honneur de s'in-

[1] Et cum venisset ad locum, suspiciens Jesus vidit illum, et dixit ad eum : Zachæe festinans descende, quia hodie in domo tua oportet me manere.

Et festinans descendit, et excepit illum gaudens. Et cum viderent omnes, murmurabant, dicentes quod ad hominem peccatorem divertisset.

viter, et nos âmes y seront reçues avec Jésus, pour apprendre, dans la personne de Zachée, les grands avantages et les récompenses, qui sont accordées à ceux qui désirent connaître et apprendre à servir Dieu, dans l'état et la vocation où ils sont appelés.

Entrons, mon âme, et remarquons premièrement comment cet homme est aussitôt touché dans sa conscience. Sans différer davantage, il se met à faire comme une confession générale de sa vie, voulant réparer le passé, par des bonnes œuvres et par des restitutions convenables [1]. Quelle faveur de connaître si promptement ses fautes, de vouloir les quitter aussitôt qu'on les connaît, et y satisfaire en même temps qu'on les quitte !...

C'est ainsi ordinairement que Notre-Seigneur touche les âmes qui lui témoignent le désir de connaître ses volontés ; il leur fait quitter entièrement le péché, il leur en donne la pensée si vive et un désir si pressant qu'elles n'ont point de repos, qu'elles ne l'aient quitté complétement. Oh! quelle grâce, et que l'âme qui l'a reçue est obligée d'en remercier son Dieu, ou de la lui demander, si elle ne l'a pas reçue.

Secondement, considérons la déclaration publique que Zachée fait de sa conversion et de l'amendement de sa vie. Il ne parle que de faire des aumônes [2], de restituer le bien d'autrui, parce que sa plus grand faute, et sa passion dominante consistait à être attaché aux biens de ce monde, et a en prendre à toutes mains. Voilà pourquoi il se sentit principalement touché sur ce point qui lui importait le plus; et c'est une autre grande faveur qui vient à la suite des précédentes, quand Dieu touche tellement une âme désireuse de le servir, qu'il lui fait reconnaître son faible, et lui présente aussitôt le remède. Il lui fait haïr ce qu'elle aimait; et rechercher ce qu'elle fuyait, avec autant d'amour et de facilité, qu'elle y trouvait auparavant, d'horreur et de difficulté

[1] Stans autem Zachæus, dixit ad Dominum, Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus, et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.

[2] Ecce camelus deposita sarcina per foramen acûs transit, id est, relicto divitiarum amore, benedictionem Dominicæ susceptionis accipit. Bedæ.

Vous reconnaîtrez par là que, si vous êtes encore tyrannisé par votre passion dominante, c'est que vous vous êtes opposé à la grâce, qui ne met pas tant de temps pour exciter la conscience à s'en délivrer.

En troisième lieu, remarquons que, bien que cet homme converti ne parle que d'un péché, ou que d'une vertu qui lui est opposée, il est néanmoins entièrement converti; en effet, Notre-Seigneur l'assure qu'il est dans la voie du salut, et du nombre des enfants d'Abraham[1], c'est-à-dire des fidèles et des sauvés; parce qu'en même temps qu'il quittait son plus grand péché, et la plus dangereuse affection naturelle qui l'inclinait au mal, il quittait tous les autres péchés, et se mettait en état de grâce et de salut. Nous apprenons de là que, comme il n'y aura jamais de vraie conversion, si nous ne quittons notre défaut dominant; de même, quand nous l'aurons corrigé, tout sera fait, et Dieu nous bénira tellement, que la maison de Zachée n'aura pas été remplie de plus de bénédictions. Cette âme fera des aumônes, si elle était avare; elle s'humiliera, si elle était superbe; elle s'adoucira, si elle était portée à la colère; en un mot, elle s'adonnera autant à la vertu opposée à son vice, qu'elle se laissait aller à la nature déréglée[2]; soit parce qu'il ne reste plus de difficultés naturelles dans cette âme, qui triomphe ainsi d'elle-même, soit que Dieu récompense cet acte héroïque de se surmonter ainsi, par une entière victoire sur tout le reste. C'est ainsi que, lorsque Absalon, Achab, Holoferne, et les autres chefs de partis furent défaits, le peuple se rendit aisément. O mon Dieu! de qui nous vient le commencement, le progrès et la fin de nos conversions, faites-moi si heureusement commencer, que je parvienne où vous me destinez; faites-moi désirer si vivement de savoir ce qu'il faut faire pour être solidement dévot, que j'accomplisse fidèlement ce que j'aurai appris.

[1] Ait Jesus ad eum quia hodiè salus domui huic facta est, eo quod et ipse filius sit Abrahæ.

[2] Aufer rubiginem de argento, et egredietur vas purissimum. *Prov.* xxv.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le grand désir de Zachée montre la première proprieté de la dévotion.

Il y avait à Jéricho un homme riche nommé Zachée, qui entendant parler de Jésus, et sachant qu'il entrait dans la ville, désirait vivement de le voir, et parce qu'il était de petite taille, il monta sur un arbre pour le considérer plus à son aise. Ce fut là le commencement de son bonheur. Si nous voyons que Zachée devient si dévot, remarquons que sa dévotion commença par le désir de voir celui dont il avait entendu parler; de même, si nous voulons faire des progrès dans cette vertu, commençons par un fervent désir de savoir ce qu'elle est. Car si, en vérité, nous savions ce que c'est que la véritable dévotion, nous l'aimerions aussitôt, et nous serions bientôt dévots. Mon âme, quel reproche mériterions-nous si, faute d'apprendre, nous ne sommes pas vertueux, ayant tant de moyens d'apprendre?...

DEUXIÈME POINT.

Ce désir ne doit pas être un désir de curiosité, mais de piété.

Nous désirons assez naturellement savoir les choses mêmes spirituelles et de dévotion, et toutefois nous n'en sommes ni plus spirituels, ni plus dévots. D'où vient cela? C'est que nos désirs proviennent plutôt d'une vaine curiosité que d'un sentiment de piété. Quand on ne veut savoir que pour être savant ou le paraître, quand on veut savoir une vérité plutôt qu'une autre, quoiqu'elle ne soit pas aussi nécessaire, ou enfin, quand on veut la connaître autrement qu'il ne faut, ce n'est que curiosité et vanité, et c'est ne rien savoir. Car l'étude de la dévotion doit ressentir la dévotion, l'étude de la vertu doit être une vertu; réglons-la sur l'exemple de Zachée. Il ne faut que le considérer et l'imiter, il ne faut que reconnaître, comme il fit, ce qui était plus nécessaire pour accomplir son désir; il ne faut qu'en venir aux effets avec un grand courage, et ne le faire qu'avec une droite intention de savoir ce que Dieu veut de nous, et l'exécuter. Oh! que c'est déjà savoir beaucoup, de savoir ainsi, apprendre!...

TROISIÈME POINT.

Les récompenses que Notre-Seigneur accorde à ce désir, doivent nous y exciter puissamment.

Zachée ne perdit pas sa peine, il vit Jésus, et Jésus le regarda, lui disant de descendre pour le recevoir dans sa maison. Il descendit, le reçut, et se convertit aussitôt, en devenant libéral et si homme de bien, qu'au lieu de retenir ce qui appartenait à autrui, il aime mieux que les autres aient son bien. C'est là être converti et dévôt, quand on n'est plus assujetti à son vice dominant. C'est la grande faveur que fait Jésus à ceux qui désirent le servir, et c'est ce qui doit nous y exciter, car nous ne devons rien tant estimer que d'avoir cette grâce, de commander à l'amour-propre par la vertu qui doit le régler, comme l'amour-propre nous a commandé par le vice contraire. O mon Jésus! accordez-moi cette grâce, ou s'il la faut mériter avant de la recevoir, donnez-moi de quoi la mériter.

MARDI.

DÉVOTION DE MARIE MADELEINE QUI RÉPANDIT DES PARFUMS SUR LA PERSONNE DE NOTRE-SEIGNEUR, LORSQU'IL MANGEAIT CHEZ SIMON-LE-LÉPREUX, A BÉTHANIE.

Seconde propriété de la dévotion; elle doit être sensible, affectueuse, et de bonne odeur partout où elle se trouve, autant qu'il est en notre pouvoir.

Toute la maison fut embaumée de la bonne odeur de ces parfums [1].

Le Sujet est exposé dans le premier point.

La Fin est de bien comprendre cette propriété de la dévotion, pour en perfectionner tous nos exercices spirituels.

[1] Et Domus impleta est ex odore unguenti. S. *Joan.* XII.

La Forme est en ces trois points :

1° Seconde propriété de la dévotion; elle doit être sensible et affectueuse.

2° Cette affection sensible doit être plutôt spirituelle que sensuelle.

3° Jésus l'agrée, la reconnaît et la récompense.

PREMIER POINT.

SECONDE PROPRIÉTÉ DE LA DÉVOTION; ELLE DOIT ÊTRE SENSIBLE ET AFFECTUEUSE.

Notre-Seigneur repassant à Béthanie, fut reçu dans la maison de Simon-le-Lépreux, où Lazare et ses deux sœurs n'oublièrent pas de se trouver, témoignant autant qu'ils le purent, la dévotion qu'ils lui portaient[1]. Lazare se mit à table avec lui, pour entretenir les assistants du grand miracle qu'il avait fait en sa personne. Marthe prenait plaisir à servir son bon Maître; mais Marie, qu'on appelle communément Madeleine, ne pouvant le quitter de vue, se tint auprès de lui, et répandit sur sa tête et sur tout son corps, une sorte de parfum fort précieux, tiré d'une plante qu'on appelle nard; elle l'avait enfermé dans un vase d'albâtre, pierre très-propre à conserver l'odeur de ce parfum et la pureté de cette liqueur aromatique. Marie donc, ayant un de ces petits vases de senteur du poids d'une livre, le brisa pour en agrandir l'ouverture, et pour pouvoir répandre plus abondamment son parfum sur la personne sacrée de Jésus, l'arrosant depuis la tête jusques aux pieds, et l'essuyant ensuite de ses cheveux. Elle nous apprend ainsi, que si nous avons quelque chose de précieux, nous ne pouvons mieux l'employer qu'au service de Jésus; ou bien que si nous n'avons rien de

[1] Jesus ergo ante sex dies Paschæ venit Bethaniam ubi Lazarus fuerat mortuus quem suscitavit Jesus : Fecerunt autem ei cænam ibi, et Martha ministrabat; Lazarus vero unus erat ex discumbentibus cum eo.

Maria ergo accepit libram unguenti nardi pistici et pretiosi, et unxit pedes Jesu, et extersit pedes ejus capillis suis, et domus impleta est odore unguenti. *S. Joan.* XII.

Cum autem Jesus esset in Bethania, in domo Simonis Leprosi, accessit ad eum mulier habens alabastrum unguenti pretiosi, et effudit super caput ipsius recumbentis. *S. Matth.* XXVI.

précieux, nous donnions pour le moins d'un grand cœur ce que nous avons; en effet, ce peu que nous donnons deviendra grand, étant agréé et accepté par celui, qui rend grand et précieux tout ce qu'il aime, et tout ce qu'il approuve.

Voilà le tableau de la vraie devotion, et la plus vive image que vous puissiez avoir de l'affection sensible, qui l'accompagne comme une de ses propriétés. Car, soit que vous regardiez ce que fait cette femme, en répandant ces parfums précieux sur la personne de Jésus, et remplissant la maison de l'odeur qui s'en exhale; soit que vous considériez l'affection du cœur, qui porte cette sainte âme à entreprendre cette œuvre de piété, vous y trouverez le portrait si naturel de la dévotion sensible et affectueuse, qu'il suffit de le méditer attentivement pour s'en instruire.

Et pour y procéder avec fruit, remarquez qu'il y a trois sortes d'états ou de dispositions d'esprit et de personnes, touchant la dévotion sensible dont nous parlons. Il y en a qui sont sensiblement touchés dans la volonté, éprouvant de grands sentiments d'amour, de compassion, de contrition, de joie, de tristesse et d'autres bons sentiments, qui font de leurs yeux deux fontaines de larmes, et ils s'acquittent avec plaisir et un contentement très-sensible de tout ce qui appartient au service de Dieu [1]. D'autres, au contraire, n'y éprouvent que du dégoût et une répugnance naturelle, quoiqu'ils ne laissent pas d'y avoir quelque bonne volonté; mais c'est sans dévotion, sans affection, sans plaisir, et sans aucun goût.

Les troisièmes tiennent le milieu entre ces deux états; ils ne sont pas toujours dans les suavités spirituelles, que ressentent les premiers, ni dans les dégoûts et les répugnances, qui affligent les autres; mais, se tenant au milieu et dans la modération du sentiment, ils ressentent une si bonne volonté de prier et de servir Dieu, qu'ils n'épargnent rien de leur intérieur et

[1] Fundebant passim sudantia pectora liquorem sanctorum quo imbuta plenius erant, quando loquebantur variis linguis magnalia Dei, etc. S. Bern. serm. xx *in Cant.* Et x, fusè, *de Unguento devot.*

extérieur. Ils donnent tout comme Madeleine[1] ; de sorte que s'ils n'en font pas davantage, c'est qu'ils ne peuvent pas, car ils font tout ce qu'ils pensent pouvoir avec la grâce ; et il arrive que quelquefois, ils ont plus de sentiment, quelquefois moins, selon qu'il plaît à Dieu de leur en communiquer, et selon la disposition d'esprit ou de corps où ils se trouvent. Mais leur bonne volonté demeure toujours, et elle ne demeure jamais sans rien faire, car ils font tout ce qu'ils peuvent dans l'état où ils sont. Et c'est ce que Dieu regarde particulièrement, ainsi qu'il le témoigna au sujet de Madeleine, quand il dit qu'elle avait fait tout ce qu'elle pouvait faire. C'est ce que l'Ecriture appelle odeur de suavité devant Dieu[2], vu qu'il n'y a rien de plus doux et de plus agréable à sa bonté, que les effets d'une bonne volonté, qui témoigne être bonne en donnant tout ce qu'elle a, et en faisant ce qu'elle peut. C'est aussi par ce moyen qu'on peut répandre, comme disait saint Paul, une bonne odeur pour le prochain[3], quand il remarque dans nos prières, dans nos discours et dans notre conversation une ferveur d'esprit, qui respire la vraie dévotion, et l'inspire partout.

Enfin, cette bonne volonté est une grande consolation pour la personne, qui se sent ainsi portée à ne rien épargner, pour témoigner sa dévotion et son bon cœur à ce grand Dieu. C'est ce que nous appelons communément dévotion ; et pourtant c'est seulement un sentiment, un effet et une propriété de la dévotion, qu'il ne faut pas trop aimer, de peur de s'aimer trop dans ces goûts

[1] Omnes quod bonum est nostris et viam per quam incedere et quomodo incedere debeatis : sed voluntas non una est.

Quidam enim ad omnia viæ et vitæ hujus exercitia non solum ambulant, sed et currunt, immo potius volant, ut eis et vigiliæ breves, et cibi dulces et panni suaves, labores non solum tolerabiles, sed et appetibiles videantur.

Alii autem non sic, sed corde arido et affectione recalcitrante, vix trahuntur ad hæc, vix gehennali timore compelluntur, etc. Revera cum inceperis, tristitia implebit cor tuum, sed si perseveraveris, tristitia tua vertetur in gaudium.

Tunc enim purgabitur affectus et voluntas revocabitur, vel potius nova creabitur ut omnia quæ primo difficilia, immo impossibilia videbantur, cum multa percurrantur dulcedine et aviditate. Idem, serm. III *de Ascen. Dom.*

[2] In odorem suavitatis suscipiam vos. *Ezech.* XX.

[3] Christi bonus odor sumus Deo, in iis qui salvi fiunt. II *Cor.* II.

spirituels; mais aussi il ne faut pas mépriser ce sentiment, de peur de ne pas s'aimer assez de l'amour bien réglé, qui peut aussi bien se servir de ces goûts et de ces sentiments de dévotion, que l'amour-propre s'en sert mal et en abuse. Pensez-vous que Madeleine n'eût pas du goût et du plaisir dans sa dévotion?... Certes, celui qui eût vu son cœur, comme Jésus le voyait parfaitement, y eût reconnu plus de saintes douceurs et de parfums sacrés, qu'elle n'en répandit dans toute la maison; et ce qu'elle en répandit au dehors, n'était que l'ombre et la figure de ce qu'elle présentait dans son cœur à Jésus.... Et celui qui disait que son cœur et sa chair s'étaient réjouis et émus sensiblement en Dieu[1], n'avait-il pas ce goût sensible dans ses dévotions, puisqu'il n'y a rien de plus sensible et de meilleur goût que cette joie du cœur, qui est si grande que le corps s'en ressent? En pourriez-vous dire autant de vos dévotions?... Et pourquoi non? Que dites-vous pour vous excuser? Que ces sentiments ne dépendent pas de vous, que la dévotion ne consiste pas dans ces tendresses, qu'elles sont aussi dangereuses que peu utiles? Quoi encore?... Ne cherchez pas tant d'excuses, avouez plutôt que si vous êtes insensibles dans vos dévotions, c'est que vous n'avez point de dévotion; car, quoique la vraie pitié ou dévotion puisse exister sans ces sentiments, néanmoins ceux qui, comme vous, n'ont point ces sentiments, peuvent aussi souvent par leur faute ne point posséder la vraie dévotion.

DEUXIÈME POINT.

CETTE AFFECTION SENSIBLE DOIT ÊTRE PLUTOT SPIRITUELLE QUE SENSUELLE.

Il y en eut parmi les Apôtres présents, Judas entr'autres, qui trouvèrent à redire à cette dévotion de Marie, et la condamnèrent de prodigalité, ou de dépense inutile. Ils disaient que le prix de ces parfums eût été mieux employé à l'entretien des pauvres, qu'à ce plaisir sensible, que la compagnie recevait de cette

[1] Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. *Psalm.* LXXXIII.

odeur[1]. La réponse de Notre-Seigneur que nous méditerons plus loin fera bien voir que ce reproche n'était pas fondé. Cependant remarquons ici, qu'il y en a qui calomnient aussi la dévotion sensible, comme étant un plaisir de la personne, qui peut être aimé par amour-propre, et qui est aussi contraire à la vraie dévotion, que la vraie dévotion est ennemie de l'amour-propre. Mais apprenez que cette sensibilité, dont nous parlons ici, est plus spirituelle que sensuelle; et que partant si elle est bien entendue, elle est hors de blâme et de soupçon. Il est vrai, que celui qui ne croirait point avoir de dévotion, parce qu'il n'aurait pas ces sentiments, qui voudrait se faire violence pour avoir ces tendresses, qui s'arrêterait davantage à ces goûts, qu'à l'honneur et au bon plaisir de Dieu; il est vrai, dis-je, qu'il pourrait faire mal, et être plus sensuel que spirituel. Et de fait, si Madeleine même n'avait eu d'autre dessein, que de donner ce plaisir que l'on trouve à respirer des parfums, sa dévotion n'aurait pas reçu l'éloge qu'elle mérita de recevoir; mais cette sainte sensibilité est bien plus pure et plus relevée, le sentiment en est spirituel, et non sensuel; et il y a autant de différence entre l'un et l'autre, qu'entre les sens et l'esprit, la nature et la grâce, le vice et la vertu.

Le sentiment sensuel ne s'attache qu'au plaisir, et s'y arrête comme à la fin; mais le spirituel ne s'en sert que comme d'un moyen pour goûter Dieu, et pour voir combien il est doux et digne d'être aimé. Le sensuel aime tellement le plaisir de la dévotion, qu'il ne voudrait point de la dévotion, s'il n'y trouvait son plaisir; mais le spirituel aime tellement la dévotion plus que le plaisir, que quand la dévotion serait sans plaisir, il ne laisserait pas de l'estimer et de l'aimer[2]. Le sentiment sensuel

[1] Videntes autem Discipuli, indignati sunt dicentes, ut quid perditio hæc? Potuit enim istud venundari multò, et dari pauperibus. *S. Matth.* XXVI.

Dixit autem unus ex Discipulis ejus, Judas Iscariotes, qui erat eum traditurus. Quare hoc unguentum non væniit trecentis denariis, et datum est egenis.

Dixit autem non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat et loculos habens, ea quæ mittebantur portabat. *S. Joan.* XII.

[2] Sic autem quandiu adest gratia, delectare in ea, ut non te existimes donum

est comme le gourmand, qui ne vit que pour manger ; mais le spirituel est comme une personne sobre et frugale, qui ne mange que pour vivre, et qui ne prend plaisir à la saveur des mets, que comme un signe de santé, qui la prémunit contre le dégoût, qui serait un signe de maladie. De même, l'âme bien réglée, ne s'arrête pas tant au goût de sa dévotion pour la savourer, que pour entretenir la dévotion, qui pourrait se perdre ou s'altérer sans ce goût, eu égard aux répugnances naturelles que nous avons pour la dévotion. Le sentiment sensuel s'en fait accroire, et si petit qu'il soit, il enfle l'âme d'une telle opinion d'elle-même, qu'elle s'estimera dévote et sainte pour une larme qu'elle verse, elle s'imaginera que tout le monde la regarde, et après que ce sentiment sera passé, il ne restera qu'une vaine complaisance de ce qu'elle a ressenti, et une dissipation d'esprit, qui l'emporte vers les créatures et l'éloigne autant du créateur. Mais le sentiment spirituel humilie l'âme, et, lui faisant connaître son néant et son peu de mérite, l'entretient doucement dans cet esprit de componction, qui est le meilleur esprit et la marque la plus assurée de la vraie dévotion [1]. Enfin, le sensuel arrête l'âme dans la perpétuelle réflexion du sentiment, sans lui donner la liberté de penser attentivement à son Dieu et à ses divines perfections ; tandis que, au contraire, le spirituel n'attache l'âme qu'à son Dieu, à ses bontés, à ses grandeurs, ou à d'autres objets de dévotion et de vertu, sans l'amuser au goût ou au dégoût qu'elle ressent, n'y pensant presque pas, si ce n'est pour s'humilier, et pour reconnaître les faveurs qu'elle reçoit du ciel.

O mon Dieu ! je n'oserais pas vous demander de ces goûts spirituels, que je ne mérite pas, et qui ne sont donnés qu'aux âmes pures et fidèles, qui vous servent aussi bien dans les dégoûts

Dei jure hæreditatio possidere ; ita videlicet securus de eo, quasi numquam perdere possis, ne subitò, cum fortè retraxerit manum, et substraxerit donum, tu animo concidas, et tristior, quam oportet, fias. S. Bern. serm. XXII *in Cant.*

[1] Je ne veux pas d'une consolation qui me fait perdre la componction, et je n'aspire point à une contemplation qui mène à l'orgueil. *Imitat.* liv. II, ch. x.

que dans les goûts; mais ce que je vous demande en toute humilité, c'est que s'il vous plaît de m'en donner, je les reçoive sans y mettre aucun empêchement, et que je ne m'en serve que pour les fins, pour lesquelles il vous plaît de me les donner.

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR AGRÉE CETTE DÉVOTION ET LA RÉCOMPENSE.

Madeleine ne se mit point en peine de ce que sa dévotion avait été blamée par Judas, parce qu'il lui suffisait de savoir qu'elle avait été agréée par Jésus-Christ, qui l'en assura publiquement [1]. En effet, le Sauveur témoigna ouvertement que son affection, qui ne partait que d'un cœur entièrement dévoué à son service, lui avait plu , et qu'il ferait que tout le monde en entendrait parler, afin que tout le monde sût,que Dieu se contente de ce que nous avons à lui donner, qu'il faut aussi nous contenter de ce qu'il est content, sans rechercher d'autre satisfaction que la sienne. C'est une espèce de récompense qu'il accorde à la dévotion dès cette vie,que l'âme dévote soit si consolée d'être agréable à Dieu, ou de travailler à le devenir, que quand elle n'aurait pas d'autre goût, ni d'autre consolation que celle-là, elle serait parfaitement contente.

En effet, cette satisfaction, qu'elle goûte dans le témoignage que Dieu lui donne qu'il agrée les services, ne surpasse-t-elle pas toutes celles qu'elle pourrait rechercher?...Car qu'y a-t-il de plus consolant que de penser qu'on est agréable à Dieu?... C'est commencer son paradis,et l'assurer pour une éternité, puisque les saints ne sont point si satisfaits d'être heureux, que de voir Dieu content qu'ils sont heureux. Mais, mon Dieu, qu'y a-t-il dans nos dévotions qui puisse vous agréer à ce point, que vous vouliez bien nous en témoigner votre contentement?

[1] Jesus autem, dixit : Sinite eam, quid illi molesti estis : Bonum opus operata est in me, semper enim pauperes habetis vobiscum, et cum volueritis, potestis illis benefacere, me autem non semper habebitis. Quod habuit hæc, fecit : Prævenit ungere corpus meum in sepulturam.

Amen dico vobis, ubicumque prædicatum fuerit Evangelium istud in universo mundo, et quod fecit hæc, narrabitur in memoriam ejus. S. *Marc.* XIV.

Car ou cette dévotion est une pure grâce, qu'il vous plaît de nous faire, ou s'il y a quelque chose de nous, c'est si peu de chose, que l'on ne voit pas ce qui peut vous apporter quelque plaisir.... Mon fils, c'est assez pour me contenter, de recevoir fidèlement les grâces que je t'offre, et de me présenter ce qu'on peut me donner, quoique ce soit ; car je regarde moins le présent qu'on me fait, que le pouvoir et la bonne volonté de celui qui me l'offre [1]; Je ne regarde pas tant le parfum que cette femme a répandu sur ma personne, que le cœur qui a voulu me rendre tout ce qu'il savait, tout ce qu'il pouvait faire pour m'être agréable. Fais en sorte que je puisse dire de toutes les dévotions, ce que j'ai dit de celle de Marie : *Elle a fait ce qu'elle a pu* [2], et j'en serai aussi content, que je l'ai été de ses parfums.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Seconde propriété de la dévotion ; elle doit être sensible et affectueuse.

Notre-Seigneur s'en retournant à Béthanie, avant de faire son entrée solennelle dans la ville de Jérusalem, fut reçu par Simon-le-Lépreux ; Lazare et ses deux sœurs s'y trouvèrent, et témoignèrent à leur bon Maître la dévotion qu'ils lui portaient. Marie entr'autres ouvrit son cœur en ouvrant un vase plein d'un parfum très-exquis, qu'elle versa sur la tête de Jésus. Ce parfum s'étant répandu sur les pieds du Sauveur, cette pieuse femme les essuya de ses cheveux, et nous a laissé par cette action, le plus beau portrait de la dévotion sensible. Cette dévotion ne consiste pas à faire ce qu'elle a fait, car cela nous est impossible ; mais à faire tout ce que nous pouvons avec une tendresse de cœur, qui fait clairement voir, que si nous n'en faisons pas davantage, c'est que nous ne le pouvons pas. Oh ! quelle odeur de suavité revient à Dieu, au prochain et à nous-mêmes, de cette dévotion, qui n'entreprend pas plus qu'elle ne peut, mais aussi qui ne laisse rien de ce qui est en son pouvoir !... Mon Dieu, je craindrais de vous la demander, de peur de vous demander trop de plaisir ; mais

[1] Dieu considère bien plus la grandeur du motif qui fait agir que l'action même. *Imitat.* liv. I, ch. xv.

[2] Quod habuit hæc, fecit. Suprà.

ne demandant le plaisir que pour vous plaire par ma dévotion, je ne vous en demande qu'autant qu'il vous plaira de m'en donner.

DEUXIÈME POINT.

Cette affection sensible est plutôt spirituelle que sensuelle.

Quelques-uns pourraient peut-être trouver mauvais qu'on parlât de goût et de plaisir sensible en matière de dévotion, comme Judas trouva à redire à ce que fit Madeleine; mais si on entend bien que cette affection sensible est toute spirituelle en elle-même, et nullement sensuelle, on n'aura point de sujet de blâmer. Pour en faire le discernement, vous n'avez qu'à remarquer la différence qu'il y a entre un gourmand qui ne mange que pour le plaisir, et une personne sobre qui n'use des viandes que par nécessité. L'un et l'autre ont du goût à manger, mais l'un ne veut manger et vivre que pour avoir du goût, et l'autre ne veut du goût que pour satisfaire à la nécessité de manger et pour vivre. De même, le sentiment humain qu'on pourrait avoir dans ses dévotions ne serait que sensuel, s'il ne s'arrêtait qu'au plaisir de la dévotion sans aimer la vertu; mais quand on n'aime le plaisir que pour la vertu, en sorte qu'on ne laisserait pas d'aimer la vertu, si l'on n'y goûtait pas ce plaisir, ce sentiment est tout spirituel et tout désirable pour remédier aux inconvénients, qu'apportent les dégoûts et les froideurs qu'on ressent dans ses dévotions. Mon âme, si le dégoût nous vient par la permission de Dieu, il faut le supporter; mais si c'est par lâcheté et par paresse, il faut le combattre comme nous combattrions un vice.

TROISIÈME POINT.

Notre-Seigneur agrée cette dévotion et la récompense.

Notre-Seigneur prit la défense de la dévotion de Marie, et ce fut un nouveau contentement pour elle, de savoir qu'elle lui était agréable. C'est ce qui arrive à toutes ces âmes dévotes, qui font ce qu'elles peuvent; elles ressentent un témoignage intérieur du contentement que Dieu en prend, qui les contente beaucoup plus que tout autre plaisir et sentiment. Oh! qui croirait que Dieu se contentât du peu que nous faisons à son service!... Mais puisqu'il a dit qu'il est content, quand nous faisons tout ce que nous pouvons; quel est celui qui ne le croirait pas, et qui ne voudrait pas faire tout son possible pour le contenter, et pour se réjouir de son contentement?...

MERCREDI.

OBÉISSANCE DES DISCIPLES QUI AMENÈRENT UNE ANESSE A NOTRE-SEIGNEUR, SELON L'ORDRE QU'ILS EN AVAIENT REÇU.

Troisième propriété de la dévotion; elle doit être aussi effective qu'affective, en obéissant promptement et entièrement à tout ce qui nous est ordonné de la part de Dieu.

Les disciples allant où Jésus les envoyait, firent tout ce qu'il leur avait commandé [1].

Le Sujet est exposé dans le premier point.

La Fin est d'apprendre que la dévotion n'est pas seulement dans l'affection, mais dans les effets, nous faisant accomplir parfaitement tout ce qui nous est ordonné à l'exemple de ces disciples.

La Forme est en ces trois points :

1° Jésus charge deux de ses Apôtres de lui amener une ânesse.

2° Les Apôtres obéissent promptement et entièrement à l'ordre de leur Maître.

3° Le maître de l'ânesse obéit aussi promptement à la parole des apôtres.

PREMIER POINT.

JÉSUS CHARGE DEUX DE SES APOTRES DE LUI AMENER UNE ANESSE.

Quoique Notre-Seigneur sût bien que les Juifs avaient formé le projet de se saisir le plus tôt qu'ils pourraient, de sa personne [2], il ne laissa d'aller à Jérusalem, et d'y faire si publiquement son entrée, que tout le peuple de cette ville le reçut avec des réjouissances, des honneurs, et des acclamations toutes particulières. Et même, parce que ses ennemis avaient résolu d'exé-

[1] Euntes autem Discipuli fecerunt sicut præcepit illis Jesus. S. *Matth.* XXI.

[2] Ab illo die cogitaverunt ut interficerent eum. Dederant autem Pontifices et Pharisæi mandatum, ut si quis cognoverit ubi sit indicet, ut aprehendant eum. S. *Joan.* XI.

cuter leur dessein aussitôt qu'on saurait sa venue, il voulut le faire voir à toute la ville, et en être reçu d'une manière plus solennelle[1], afin qu'ils sussent qu'ils n'auraient jamais d'autre puissance sur sa vie, que celle qu'il voudrait leur donner. C'était aussi pour accomplir la figure de l'Agneau pascal, que l'on ne mangeait qu'après l'avoir porté sur la table avec des branches de buis et de laurier. C'était encore pour témoigner avec quel contentement, et avec quelle affection il allait au devant des tourments et des supplices, qu'il devait endurer dans peu de jours. Et enfin, c'était pour triompher du démon, de la mort, du péché, et de ses autres ennemis qu'il allait combattre et vaincre ; il était si assuré de la victoire, qu'il triomphe avant de combattre. C'est cette entrée triomphante du Dieu incarné qui va souffrir la mort, dont les Prophètes avaient prédit jusques aux moindres particularités, et dont les Apôtres firent les premiers préparatifs. Allez, dit-il, à deux d'entre eux, allez me chercher une ânesse, afin que je puisse monter dessus pour faire mon entrée, détachez-la de l'arbre où vous la trouverez liée, détachez aussi son ânon, et si quelqu'un vient vous en empêcher, vous lui direz seulement, que le Seigneur en a besoin et qu'il l'ordonne.

Oh! l'heureuse commission, de pouvoir ainsi servir à la gloire et au triomphe de Jésus-Christ. Oh! quand sera-ce, mon Jésus, que vous me ferez cette grâce de me donner une semblable charge, pour que je puisse vous témoigner ma dévotion et ma fidélité ?... Mon fils, ce sera dans toutes les occasions qui se présenteront de te mortifier, et de prendre sur tes passions ce que la raison et ma grâce en peuvent demander ; quand il faut

[1] Et cum appropinquassent Jerosolymis, et venissent Betphage ad montem oliveti, tunc Jesus misit duos Discipulos, dicens eis : Ite in castellum quod contra vos est, et statim invenietis asinam alligatam, et pullum cum ea, solvite mihi : et si quis vobis aliquid dixerit, dicite, quia Dominus his opus habet, et confestim dimittet eos.

Hoc autem totum factum est ut adimpleretur quod dictum est per Prophetam dicentem : Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus sedens super asinam, et pullum filium subjugalis. *S. Matth.* XXI.

dompter ta colère, presser ta paresse, retenir ta langue, soumettre ton jugement, plier tes volontés et tes inclinations à la nécessité; persuade-toi que tu entends ces paroles: *Le Seigneur en a besoin*, et je verrai alors si tu es résolu de me servir.

DEUXIÈME POINT.

LES APOTRES OBÉISSENT PROMPTEMENT ET ENTIÈREMENT A L'ORDRE QUE LEUR DONNE LEUR MAITRE.

Les Apôtres, dans la dévotion qu'ils portaient à leur Maître, exécutèrent sans excuse et sans délai le commandement qu'il leur avait donné; s'ils n'avaient pas eu cette affection de piété et de bonne volonté à son égard, ils n'auraient pas été si prompts à exécuter un ordre, qui pouvait leur sembler un peu étrange et humiliant, l'ordre d'aller demander à un homme inconnu son ânesse et son ânon, puis d'amener publiquement ces deux animaux, et de croire que leur Maître veut s'en servir, pour entrer dans la ville [1]. C'est ce qu'ils n'avaient point encore vu; et ils ne l'auraient pas exécuté si promptement sans en demander quelque raison, s'ils n'eussent eu cette si grande dévotion pour l'aimer, le servir, et lui obéir, qui ne leur permît pas de raisonner sur ce commandement. Nous apprenons de cet exemple que la véritable dévotion à cela de propre, de porter l'âme où elle réside, à obéir à Dieu, ou bien il n'y a point de dévotion dans cette âme; car la véritable dévotion consistant dans une bonne volonté de faire tout ce que l'on sait être du service et de la volonté de Dieu, comment aurait-on cette vertu, si on savait ce que Dieu veut de nous, et qu'on ne le fît pas [2]?

Peut-être direz-vous qu'on ne laisserait pas de prier Dieu, de méditer, de communier, et de faire ses autres exercices de dévotion, qui n'ont rien de commun avec ce commandement qui

[1] Euntes Discipuli fecerunt sicut præcepit illis Jesus : Et adduxerunt asinam et pullum. *S. Matth.* XXI.

[2] Det vobis cor omnibus ut colatis eum et faciatis ejus voluntatem, corde magno, et animo volenti. Adaperiat cor vestrum in lege sua et in præceptis suis, et faciat pacem. II *Macch.* I.

prescrit une autre chose. Mais sachez que vos prières, vos communions, et vos autres exercices spirituels, ne sont point des effets si propres de la dévotion, que l'accomplissement de toutes les volontés de Dieu, puisqu'il faudrait plutôt laisser tout, que de manquer à l'une de ses volontés. Et la dévotion ne nous fait pas seulement accomplir ce que Dieu veut, mais elle nous y porte aussitôt sans délai, sans répugnance, et sans peine, ou plutôt avec beaucoup de joie et de contentement, parce qu'elle obéit de volonté et de jugement [1], puisqu'elle fait aimer la personne qui commande; et là où il y a de l'amour, il n'y a que plaisir à agir et à souffrir [2]. O mon Dieu! que je me vois donc éloigné de la vraie dévotion, quelque bon sentiment que j'aie dans mes oraisons, puisque je ne fais pas ce que j'y apprends et ce que je reconnais tous les jours que vous voulez de moi.... Mon fils, si tu reconnais, comme tu le dois, cet éloignement, tu en seras honteux; cette honte t'excitera à vouloir te montrer plus fidèle à mes grâces et à mes ordres, et cette volonté t'approchera de la dévotion.

TROISIÈME POINT.

LE MAITRE DE L'ANESSE OBÉIT AUSSI PROMPTEMENT A LA PAROLE DES APOTRES.

Ce ne furent pas seulement les Apôtres, qui obéirent au commandement qui leur avait été fait de délier ces animaux et de les amener; le maître à qui ils appartenaient n'eut pas plutôt entendu que le Seigneur en avait besoin, qu'il les laissa aller, sans s'informer quels étaient ceux qui avaient cette commission, qui était ce Seigneur qui la leur avait donnée, d'où ils venaient, où ils allaient, et quand ils reviendraient; il obéit simplement à ces paroles: *Le Seigneur en a besoin* [3]. Oh! quelle parole, oh! quel Seigneur, qui ne se fait pas seulement obéir des siens,

[1] Omnia quæcumque præceperit Dominus noster Rex libenter exequemus servi tui, II *Reg.* xv.

[2] Non dura ibi necessitate servitur, ubi diligitur quod jubetur. S. Leo, serm. IV, *de Jejunio septimi mensis.*

[3] Abierunt autem qui missi erant, et invenerunt sicut dixit illis, stantem

mais qui fait aussi qu'on obéit à ceux qui sont à lui. Oh! que le Sage avait raison de dire, que toutes les paroles d'un homme obéissant étaient autant de victoires[1], parce que tous ceux auxquels il s'adresse, se trouvent obligés de lui rendre la même obéissance, qu'il rend à son maître.

Et de fait la récompense que Dieu accorde dès cette vie à ses bons serviteurs, c'est que ceux qui sont leurs sujets ou inférieurs se soumettent à leur direction, à leur conduite, et à leur commandement, de même qu'ils lui sont soumis. Que s'ils n'ont point de sujets et d'inférieurs, ils ont au moins leur penchants naturels, auxquels ils commandent aussi absolument, qu'ils obéissent parfaitement à Dieu. C'est la victoire et le triomphe d'une humble obéissance, que quiconque soumet sa volonté à celle de Dieu, trouve lui-même ses passions soumises; quiconque se laisse vaincre par Dieu, devient victorieux de lui-même; quiconque sait s'abaisser au dessous de lui, est au dessus de tout le reste[2]. Le servir, c'est régner; lui obéir, c'est apprendre à commander. Jamais les passions ne se seraient révoltées contre la raison, si la raison ne s'était soulevée contre son Dieu; et quand elle s'y assujettira, les passions lui seront aussitôt soumises... Oh! quel bonheur. Qu'y a-t-il de plus désirable que d'être maître de tout ce qui s'oppose à la conduite de Dieu?... Mon âme, il ne tiendra qu'à nous d'en être maîtres; car s'il nous est difficile de nous faire obéir par nos penchants, il nous est facile d'obéir à notre Dieu, et il ne faut que cela pour nous faire obéir de tout ce qui nous résiste, et nous contrarie.

pullum. Solventibus autem illis pullum, dixerunt domini ejus ad illos. Quid solvitis pullum? At illi dixerunt quia Dominus eum necessarium habet. Et duxerunt illum ad Jesum. *S. Luc.* XIX.

[1] Vir obediens loquetur victorias. *Prov.* XXI.

[2] Agnosce ordinem, quære pacem, tu Deo, tibi caro, quid justius? quid pulchrius? tu majori, minor tibi, servi tu ei qui fecit te, ut tibi serviat quod est factum propter te. S. Aug. *in Psal.* CXLIII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur commanda à ses Apôtres de lui amener une ânesse.

Notre-Seigneur, ayant résolu de faire son entrée solennelle dans la ville de Jérusalem, lorsque ses ennemis pensaient à l'exiler ou à le faire mourir, commanda à deux de ses Apôtres d'aller à un certain endroit, où ils trouveraient une ânesse attachée avec son ânon, et de les lui amener. Que si quelqu'un s'y opposait, et demandait pourquoi ils emmenaient ces animaux, ils n'auraient qu'à répondre que le Seigneur en avait besoin, et qu'aussitôt on les laisserait aller. Paroles aussi dignes d'être méditées qu'elles sont puissantes, pour nous porter à nous laisser conduire; car si on nous demande nos volontés, et qu'elles s'y opposent, il ne faut que leur répondre : *Le Seigneur en a besoin.* Il n'est pas possible à une âme dévote d'entendre ces paroles et de s'y opposer. Mais, mon Dieu, quel besoin pouvez-vous avoir de nous?... Mon fils, ton besoin est le mien, il t'est nécessaire pour ton salut, de te laisser conduire et de me soumettre tes volontés; je considère ta nécessité comme si elle était la mienne, désirant te sauver, et te sauver par le moyen qui est prescrit.

DEUXIÈME POINT.

Les Apôtres obéissent au commandement de Notre-Seigneur.

Les Apôtres lui obéirent aussitôt, et sans considérer les objections qui pouvaient se présenter à leur esprit, ni examiner ce commandement si nouveau et si extraordinaire, ils ne pensent qu'à l'exécuter et à l'accomplir pour l'amour de celui qui les envoie. C'est là le propre effet de la dévotion, de rendre l'âme aussi souple pour faire ce qui lui est ordonné, qu'elle est attentive pour entendre ce qu'il faut faire. Car comme la dévotion est une volonté prompte et affectueuse de l'âme envers son Dieu, cette dévotion n'est pas seulement affective pour l'aimer, ou pour désirer de lui plaire, mais encore effective pour faire ce qui lui plaît. Oh! que j'ai donc peu de dévotion, puisque je fais si peu ce que je sais bien que Dieu voudrait de moi! Je pensais que pour être dévot, il ne fallait que méditer, ou avoir de belles pensées en méditant; mais je vois bien maintenant que ce n'est rien de méditer, si on n'en vient à faire ce qui nous a été enseigné dans la méditation.

TROISIÈME POINT.

Le maître de l'ânesse, obéit aux Apôtres.

C'est merveille que l'homme à qui appartenait l'ânesse, obéit aussitôt aux Apôtres, comme ceux-ci avaient obéi à leur Maître. C'est ainsi que Jésus récompense, dès cette vie, la dévotion et l'obéissance qu'on lui rend, en faisant que ceux qui lui obéissent, soient obéis par leurs sujets, s'ils en ont, ou par leurs penchants, que tous les hommes ont pour sujets, mais qui sont des sujets rebelles, si Dieu n'y met la main, s'il ne les dompte et ne les soumet. C'est ce qu'il fait en faveur de ceux qui s'assujettissent à lui; il les rend victorieux d'eux-mêmes, selon qu'ils se soumettent aux volontés de Dieu. Servir Dieu c'est régner. En apprenant à le servir, on apprend à commander, de telle sorte que, autant notre esprit se soumettra à sa loi et à sa grâce, autant sa grâce soumettra nos passions à notre esprit. Mon âme, ne dis plus qu'il t'est trop difficile de te faire obéir par tes penchants naturels; ne t'est-il pas facile d'obéir à ton Dieu? Eh bien, c'est en lui obéissant que tes propres penchants te seront soumis...

JEUDI.

ENTRÉE DE NOTRE-SEIGNEUR DANS JÉRUSALEM; DÉVOTION DU PEUPLE QUI LE REÇOIT.

Quatrième propriété de la dévotion, elle consiste à employer le cœur, la langue et les mains, c'est-à-dire les pensées, les paroles et les actes au service de Dieu.

Vive le roi des Juifs, béni soit celui qui est venu au nom de Dieu [1].

Le Sujet est exposé dans le premier point de la méditation.

La Fin doit être de reconnaître dans cette dévotion des Juifs, la quatrième propriété que nous avons nommée, pour l'apprendre et pour la pratiquer.

[1] Hosanna filio David, Benedictus qui venit in nomine Domini, hosanna in Altissimis ! *S. Matth.* XXI.

La Forme est en ces trois points :

1° Dévotion que témoigne le peuple de Jérusalem, en recevant Jésus-Christ.

2° L'impiété des Pharisiens opposée à la dévotion du peuple.

3° Reconnaissance de Jésus pour cette dévotion.

PREMIER POINT.

DÉVOTION QUE TÉMOIGNA JÉRUSALEM EN RECEVANT JÉSUS-CHRIST.

Jamais Notre-Seigneur ne montra davantage qu'il était le souverain Seigneur des hommes, que lorsqu'il voulut entrer solennellement dans la capitale de la Judée. Car, pour être maître absolu, il faut régner sur les cœurs, et on n'est point maître des cœurs, si on ne les a tellement à sa disposition, que quand on veut les employer à son service, le service suive aussitôt la volonté du maître. N'est-ce pas ce qui arriva dans le triomphe de Jésus-Christ, puisque tout le peuple se sentit tellement porté à lui rendre ses devoirs, ses respects et ses adorations, que chacun faisait tout ce qu'il pouvait, pour témoigner par ses actions aussi bien que par ses paroles, qu'il était le roi de leur cœurs, et le seigneur de toutes leurs volontés [1]. Mais qu'est-ce qui les a ainsi excités à honorer Jésus?... Y a-t-il eu quelque orateur qui les ait harangués sur ce sujet? Leur a-t-on distribué quelque somme d'argent pour les gagner?... N'est-ce point au moins qu'ils espèrent quelque grande récompense de ce nouveau prince, qu'ils reconnaissaient pour leur seigneur?... Loin de là, ils n'entendent au contraire que des menaces de la part des gouverneurs et des magistrats, ils ne voient que des ennemis conjurés pour sa ruine, et qui ont autant de puissance pour l'exécuter, que de malice pour l'entreprendre. Au reste, que peuvent-ils attendre d'un homme pauvre, comme paraissait Jésus, qui n'est monté que sur une ânesse, et qui n'est suivi que de quelques pauvres pêcheurs; c'est là toute sa suite, toute sa cour, et toute sa maison. Cependant ils se sen-

[1] Plurima autem turba straverunt vestimenta sua in via : alii autem cædebant ramos de arboribus, et sternebant in via : turbæ autem quæ præcedebant et quæ sequebantur, clamabant dicentes : Hosanna Filio David. etc. *S. Matth.* XXI.

tent touchés intérieurement d'un si grand sentiment de dévotion pour sa personne, que sans faire attention à ces apparences, qui ne pouvaient que le rendre méprisable à leurs yeux, ils ne craignent pas de témoigner publiquement par tous les signes qu'ils en peuvent donner, qu'ils ne demandent qu'à lui obéir, et même à l'adorer [1].

Oh! c'est en cela que Jésus fait paraître qu'il est véritablement leur roi, puisqu'il sait régner si absolument sur leurs cœurs, sans qu'il ait besoin pour cela de se servir des apparences extérieures, de paroles ou de largesses?... Et ce peuple fidèle nous montre évidemment, en correspondant à ces inspirations intérieures, que si nous voulons honorer Jésus avec la dévotion qu'il mérite, il faut l'honorer de cœur, de bouche et d'action.

Ne voyez-vous pas comme leur dévotion part du cœur? D'où pourrait-elle, en effet, venir, puisqu'elle n'est ni forcée, ni commandée, ni excitée, mais plutôt empêchée et combattue?... Ne voyez-vous pas qu'ils n'y épargnent point leurs paroles, puisqu'ils s'écrient à l'envie les uns les autres : *Qu'il règne, qu'il soit le bienvenu, qu'il soit béni, parce que c'est Dieu qui l'a envoyé*? Enfin, ne s'y emploient-ils pas par leurs actions, puisque les uns cueillent des branches d'arbre, pour en orner les rues par où il doit passer, les autres jettent leurs manteaux sur le pavé, pour lui servir de tapis, ceux-là prennent des palmes et des lauriers dans leurs mains, en signe du triomphe qu'il remporte sur le monde [2]?

Oh! qu'il est vrai qu'on se consacre entièrement à Jésus-Christ, quand on le connaît une fois pour ce qu'il est! Mais, qu'il est vrai aussi qu'on ne le connaît jamais bien, quand on ne se donne à lui qu'à moitié, et qu'on ne le sert qu'en partie!... Rentrez donc un peu en vous-même, et sondez les sentiments de votre cœur, pour connaître s'il est vraiment touché de piété en-

[1] Et cum intrasset Jerosolymam, commota est universa civitas dicens. Quis est hic? Populi autem dicebant : Hic est Jesus Propheta a Nazareth Galilææ. Ibidem.

[2] Triumphator in Israel. I *Reg.* xv.

vers Jésus. Regardez ensuite si votre dévotion passe du cœur dans la bouche, pour louer et bénir celui que vous aimez, et pour parler de lui dans toutes les occasions, qui pourront servir à le glorifier, à le faire connaître et aimer de tout le monde.

Enfin, considérez si vos œuvres se rapportent à ces bons discours, et à ces saintes affections de votre cœur. Ne pourrait-on point dire de vous avec vérité, qu'à entendre votre voix, on vous prendrait pour un Jacob ; mais qu'à toucher vos mains, on ne vous prendra jamais que pour un Esaü[1] ; parce que, en effet, vous avez des sentiments assez dévots pour Notre-Seigneur, pour son humilité, sa charité, sa patience et ses maximes ; vous savez encore assez bien en discourir ; mais quand il faut faire ce que vous dites, êtes-vous, en effet, aussi humble et aussi patient pour imiter et pour honorer votre Jésus, comme vous avez pensé l'honorer en discourant sur son humilité et sur sa patience?... Répondez, et jugez d'après votre réponse, si vous avez la dévotion de ce peuple, qui met d'accord ses paroles avec son cœur, et ses actions avec ses paroles.

DEUXIÈME POINT

L'IMPIÉTÉ DES PHARISIENS OPPOSÉE A LA DÉVOTION DU PEUPLE.

Les contraires ne paraissent jamais mieux que lorsqu'ils sont mis en opposition entre eux; et pour bien remarquer la grande dévotion que ce peuple avait pour Jésus-Christ, il ne faut que considérer l'impiété des Pharisiens, qui lui était entièrement opposée. Ils n'avaient alors dans leurs cœurs que de la haine et de l'envie[2], et s'ils ouvraient la bouche, ce n'était que pour le décrier parmi le peuple, ou pour délibérer entre eux comment ils pourraient diminuer son crédit. Enfin, ils font pour cela tout ce qu'ils peuvent par leurs actions; ils s'adressent au peuple pour lui commander de se taire, ils s'adressent même à Jésus-Christ, afin qu'il leur impose silence, en lui demandant s'il

[1] Vox quidem, vox Jacob est, sed manus, manus sunt Esau. *Gen.* XXVII.

[2] Pharisæi ergo dixerunt ad semetipsos : Videtis quia nihil proficimus : Ecce mundus totus post eum abiit. *S. Joan.* XII.

n'entendait pas ce qu'on disait en son honneur, voulant l'obliger à ne pas souffrir davantage ces louanges, qu'ils croyaient excessives[1]. Oui, oui, impies que vous êtes! Jésus entend ce qu'on dit de lui; il entend non-seulement les louanges que lui donnent les bouches de ce peuple dévot, mais encore toutes celles qui sortent de la dévotion de leurs cœurs, comme aussi il entend non-seulement les calomnies que vous proférez contre lui, mais encore vos murmures, vos sentiments d'envie et de haine. Ecoutez-vous mêmes, envieux et impies, écoutez ce qu'il vous répond : Les pierres chanteraient mes louanges, dit-il, si les hommes n'en parlaient, et ne les publiaient pas[2], C'était pour leur montrer que cette dévotion du peuple venait de Dieu, qu'il n'était pas en la puissance du monde de l'empêcher, et qu'il fallait que ceux qui n'en étaient pas touchés, eussent le cœur plus dur et plus insensible que des pierres; car les pierres s'amolliraient si Dieu le voulait.

Oh! combien était impie cette envie des Pharisiens qui, non contents de n'avoir aucune dévotion pour Jésus, s'efforcent par tous les moyens d'empêcher la dévotion que les autres lui portent[3]. Oh! quelle patience et quelle humilité dans Jésus, pour permettre, au milieu des louanges publiques qu'on lui donne, d'être ainsi méprisé et blâmé par ces impies!... Mais, mon Jésus, que ne vous faites-vous louer et adorer par ces Pharisiens, aussi bien que par le peuple? Je vous entends me répondre, que vous leur en avez donné la grâce, mais qu'ils l'ont refusée; que vous les laissez dans leur impiété, parce qu'ils ne veulent pas être dévots. Quoique absolument parlant, vous puis-

[1] Videntes autem Principes Sacerdotum et scribæ mirabilia quæ fecit, et pueros clamantes in templo et dicentes: Hosanna Filio David, indignati sunt et dixerunt ei: Audis quid tibi dicunt. *S. Matth.* XXI.

Et quidam Pharisæorum de turbis dixerunt ad illum: Magister, increpa Discipulos tuos.

[2] Quibus ipse ait: Dico vobis, quia si hi tacuerint, lapides clamabunt. *S. Luc.* XIX.

[3] Quam crucem mentis invidentia principum Judæorum perpeti poterat, quando regem suum Christum tanta multitudo clamabat? S. August.

siez leur donner de si fortes inspirations, qu'ils se convertiraient tout à fait, et tourneraient leur haine en amour, et leur médisance en bénédictions; néanmoins vous permettez qu'ils vous persécutent, et qu'ils se moquent de la dévotion que le peuple a pour vous, afin de m'enseigner que je dois me préparer à être méprisé des uns, lorsqu'il y en a d'autres qui m'honorent, et que je ne dois point quitter mes dévotions, quoique quelques libertins m'en blâment, puisque vous ne les estimez pas moins malgré leurs blâmes, et que, au contraire, vous les agréez d'autant plus qu'elles sont méprisées [1].... Mon âme, faisons notre profit de ces avis.

TROISIÈME POINT.

RECONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST POUR CETTE DÉVOTION.

Cependant Notre-Seigneur approchait de la ville, et lorsqu'il la vit de plus près, il se mit à verser des larmes, et, en pleurant, il prédit les malheurs qui devaient lui arriver, s'attendrissant vivement sur ces malheurs. Vous diriez que toutes les louanges qui sortaient de la bouche de ce peuple, lui tiraient autant de sanglots de la poitrine, des larmes des yeux, et de regrets du cœur. Hélas! disait-il, pauvre Jérusalem, que tu serais heureuse, si tu pouvais connaître le bonheur qui t'est donné, ou si tu persistais dans la connaissance, et dans le sentiment que tu peux en avoir. Mais que tu changeras bientôt de face, et que tu feras bien voir, que tu ne connais qu'à moitié celui que tu reçois!... Tu ne sais pas aussi que tu vas attirer sur toi toutes les malédictions du ciel, par le mauvais traitement que tu me feras subir dans quelques jours. Dieu, pour punir ton ingratitude, permettra que tes ennemis te ruinent entièrement, qu'ils ne laissent pas pierre sur pierre, afin que tu sois renversée et abattue, puisque tu renverses les desseins de ton Dieu, et méprises ses visites, ainsi que les grâces qu'il te présente [2].

[1] Per arma justitiæ a dextris et a sinistris : per gloriam et ignobilitatem : per infamiam et bonam famam. II *Cor.* VI.

[2] Et ut appropinquavit videns civitatem, flevit super illam, dicens : Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi, nunc autem

Assurément ces larmes et ces paroles étaient des larmes et des paroles de compassion, et du tendre retour dont Jésus-Christ payait la dévotion de ce bon peuple. Son cœur était touché d'amour pour eux, parce que leur cœur s'était laissé toucher pour lui; et il voulut le témoigner par ses paroles et par les effets, comme ils montraient la dévotion qu'ils avaient pour lui, par leurs discours et par leurs œuvres. Son cœur paraît dans ses larmes, ses paroles se font assez entendre, et les effets leur sont présentés de sa part, s'ils veulent entièrement se convertir. Il est prêt à les recevoir, et quand même ils ne le voudront pas maintenant, et qu'au contraire ils le feront mourir, il est si bon qu'il leur mérite par ses larmes et par ses prières des grâces efficaces, pour se convertir à la prédication de ses Apôtres[1]. En effet, les premiers qui se convertirent, étaient ceux-là même à qui Notre-Seigneur parlait, et à qui il avait particulièrement obtenu la grâce de leur conversion, en récompense de la dévotion qu'ils lui témoignent maintenant, sans avoir égard aux maux qu'ils lui feront ensuite souffrir? Tant il est vrai que tout service qu'on lui rend, est considéré et reconnu, qu'il rend amour pour amour, et bénédiction pour bénédiction....

O mon Jésus! que je souhaiterais pouvoir imiter ce peuple dans sa dévotion, pour participer au bonheur que vous lui souhaitez, et avoir part aux larmes que vous versez en sa faveur.... O larmes précieuses de Jésus! fléchissez tellement la colère de Dieu que nous avons méritée par nos péchés, que nous en obtenions le pardon, comme si nous avions nous-mêmes pleuré par nos yeux les larmes, que vous avez versées! Ces larmes du Fils de Dieu ne sont-elles pas plus efficaces que les nôtres?... Mais ne sont-elles pas nôtres, puisqu'elles sont versées pour nous aussi bien que pour les Juifs?... Ne sont-elles pas aussi méri-

abscondita sunt ab oculis tuis, quia venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te, et coangustabunt te undique, et ad terram prosternent te, et filios tuos qui in te sunt, et non relinquent in te lapidem super lapidem, quod non cognoveris tempus visitationis tuæ. *S. Luc.* XIX.

[1] Act. II.

toires et présentes maintenant à la justice et à la bonté de Dieu, que lorsqu'elles étaient versées?... A quoi tiendra-t-il donc que nous n'en ressentions les effets?... S'il nous est nécessaire de pleurer avec lui, ô mon Dieu, je vous prie que ce soit là le premier effet des larmes de votre Fils, de tirer les nôtres de notre cœur, et de les joindre aux siennes, afin de participer aux autres grâces et aux bénédictions qu'elles nous auront méritées.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Dévotion que le peuple témoigne quand Jésus entre à Jérusalem.

C'est une autre propriété de la véritable dévotion d'employer le cœur, la langue, et les mains au service de Dieu, afin qu'il ne reste rien dans l'âme dévote qui ne soit pour lui. Nous en avons un bel exemple dans ce peuple de la ville de Jérusalem, quand Notre-Seigneur y fit son entrée solennelle, et qu'il y fut reçu si magnifiquement et si dévotement. Car d'où pouvait partir cette dévotion qu'ils lui témoignent, sinon du cœur, puisqu'ils n'étaient ni forcés, ni exhortés, mais qu'ils en étaient plutôt détournés? Et quelle langue plus dévote que la leur, car elle ne cesse de lui donner mille bénédictions, et de le proclamer par les rues de la ville, leur roi, leur Messie, et leur souverain Maître? Enfin, les mains et les œuvres sont d'accord avec leurs paroles, puisque nous les voyons se charger de palmes et de rameaux, en signe d'honneur et de réjouissance, et qu'ils se dépouillent de leurs habits, pour en couvrir le chemin par où il doit passer. Oh! qu'il est vrai qu'il ne faut que connaître Jésus, pour se consacrer entièrement à son service; mais aussi qu'il est vrai. que celui qui ne s'y donne pas entièrement, ne le connaît pas!... Mon âme, nous parlons peut-être assez des vertus de Jésus-Christ, mais si nous n'en venons aux effets, nous n'avons que la langue pour lui, nous avons la voix de Jacob, mais nous avons les mains d'Esaü.

DEUXIÈME POINT.

L'impiété des pharisiens opposée à la dévotion du peuple.

Les contraires sont plus évidents, lorsqu'ils sont mis en opposition; c'est ainsi que la dévotion de ce bon peuple paraîtra encore mieux, si on

met en regard l'impiété des pharisiens. Ce peuple ne témoignait que l'amour de son cœur pour Jésus-Christ, les Scribes et les Pharisiens ne font voir contre lui que de la haine et de l'envie; au lieu de bénédictions que le peuple fait retentir par la ville, ils n'ont que des malédictions dans leur bouche pour le calomnier; et, à l'opposé de ceux qui font tout ce qu'ils peuvent pour l'honorer, ils n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent pour le déshonorer, ou pour empêcher l'honneur et le respect que le peuple lui rend. Oh! qu'elle est impie et criminelle l'envie qui, non contente de ne point servir Dieu, se déchaîne même contre ceux qui le servent!... Mon Jésus, que ne vous faites-vous aussi bien louer et bénir par ces Pharisiens, que par le peuple? Mon fils, c'est pour t'apprendre à recevoir les malédictions comme les bénédictions, et à persévérer dans tes dévotions malgré les obstacles que tu pourras rencontrer. Car elles me sont d'autant plus agréables que le monde voudrait les empêcher, et que tu ne tiendras pas compte de ce que dit le monde.

TROISIÈME POINT.

Reconnaissance de Jésus pour cette dévotion.

Cependant Notre-Seigneur approchait de la ville, et aussitôt qu'il la vit, son cœur et ses yeux furent si touchés, qu'ils laissèrent échapper des larmes abondantes et de tendres sanglots; il témoignait ainsi à ce peuple qu'il n'avait pas moins de piété et d'affection pour lui, que le peuple n'en avait pour sa personne. Il lui rendait amour pour amour, bénédiction pour bénédiction, et effet d'amitié pour les effets qu'ils lui en témoignaient.

Vois-tu, mon âme, qu'on ne perd jamais rien au service de Dieu? Si tu donnes ton cœur à Jésus, Jésus te donne le sien; ce qui est d'autant plus avantageux pour nous, que son cœur est meilleur que le nôtre.

VENDREDI.

DES ENFANTS QUI LOUAIENT JÉSUS-CHRIST, QUAND IL FIT SON ENTRÉE DANS JÉRUSALEM, ET DE LA PURETÉ QUI REND NOTRE DÉVOTION PLUS AGRÉABLE A DIEU.

N'avez-vous jamais lu dans l'Ecriture, que Dieu tirerait ses louanges de la bouche des enfants [1] ?

Le Sujet s'arrête particulièrement à considérer l'acclamation des petits enfants, à l'entrée de Notre-Seigneur pour y reconnaître une propriété de la dévotion, qui est la pureté et l'innocence.

La Fin est de tâcher d'avoir toujours dans sa dévotion, cette sainte pureté qui la rend très-agréable à Dieu.

La Forme est en ces trois points :

1° Les louanges des enfants, représentent la pureté, qui lui rend notre dévotion agréable.

2° Moyens par lesquels nous pouvons nous procurer cette pureté.

3° Récompense que Notre-Seigneur lui donne dès cette vie.

PREMIER POINT.

LES LOUANGES DES ENFANTS REPRÉSENTENT LA PURETÉ QUI LUI REND NOTRE DÉVOTION AGRÉABLE.

On pourrait croire, que ce qui excita les petits enfants de la ville de Jérusalem à donner des bénédictions à Notre-Seigneur, fut l'exemple de leurs parents, qui le louaient publiquement, parce que c'est la coutume des enfants, de faire tout ce qu'ils voyent faire à leurs parents. Néanmoins, il est plus vraisemblable que ce fut le Saint-Esprit qui les y porta, afin de faire honorer Jésus-Christ par ces bouches innocentes. Les prophètes en effet, l'avaient prédit : et comme ces enfants se servaient des paroles de l'Ecriture pour louer le Sauveur, ils ne pouvaient le faire par le simple instinct de la nature. De plus, ces petits enfants don-

[1] Numquam legistis : quia ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem ? *S. Matth.* XI ; *Psalm.* VIII,

naient des louanges à leur Sauveur, avec tant de grâce et d'une façon si céleste et si angélique, qu'il paraissait bien que la grâce y avait plus de part que la nature.

Et c'est ce qui excitait davantage la rage des ennemis de Jésus-Christ; de sorte que, sans prendre garde aux bénédictions que lui donnait le reste du peuple, ils ne pensaient qu'à faire taire ces enfants, dont les paroles étaient autant de flèches qui leur perçaient le cœur [1]. Mais, au contraire, Notre-Seigneur témoignait que de toutes les louanges qu'il recevait, celles-là lui étaient plus agréables, qui partaient de ces âmes innocentes, et de ces bouches, qui n'étaient point encore gâtées par de mauvaises paroles. Car encore que ces enfants ne sussent ce qu'ils disaient, et que leurs louanges fussent sans mérite, parce qu'ils n'avaient pas encore la discrétion nécessaire pour agir avec vertu; néanmoins, Jésus les avait pour agréables, à cause de leur pureté et de leur innocence [2]. Ce qui doit nous porter à considérer combien cette pureté lui sera agréable dans la dévotion des personnes qui sont capables de vertu, puisqu'elle lui plaît tant dans un âge, qui n'est que l'image de l'innocence, et la figure de la vertu.

C'est donc ce qu'il nous faut maintenant reconnaître; et, avant tout, remarquons que cette pureté peut être dans l'affection, l'intention et l'attention. La pureté d'affection consiste à n'avoir dans son cœur aucune affection, qui soit trop sensuelle ou trop naturelle; la pureté d'intention excite l'âme à plaire à Dieu seul dans ses dévotions; et celle de l'attention à ne penser qu'à lui, ou à ce qui le touche, sans s'arrêter volontairement, dans le moment de la prière, aux créatures qui ne font que distraire l'esprit, l'amuser et le souiller.

Après ces observations, il n'est pas difficile de concevoir combien cette pureté est nécessaire dans nos dévotions, puisque le

[1] Videntes Scribæ pueros clamantes in templo, dicentes : Hosanna Filio David, indignati sunt, et dixerunt ei : Audis quid isti dicunt? *S. Matth.* XXI.

[2] Ex ore infantium, etc. Quam rectissime ex ore dictum est, non enim ex mente illorum illa verba procedebant; sed virtute Dei, tenera illorum lingua ad formanda hæc verba ducebatur. S. Chrys.

propre de la dévotion est[1], de nous unir à Dieu, qu'il n'y a point d'union sans la pureté ; comme aussi c'est elle qui nous en approche de plus près, et qui unit plus intimement la créature au créateur. C'est vouloir posséder cet esprit double tant décrié dans l'Ecriture[2], de vouloir être dévot sans pureté ; car c'est vouloir s'unir en esprit avec Dieu, et être uni en même temps aux créatures ; ce qui ne se peut faire, puisque nous n'avons qu'un esprit. C'est pourquoi un Apôtre nous crie, de purifier nos cœurs, pour ne point encourir ce blâme d'en vouloir avoir deux[3]. Mais s'il a fallu un Séraphin pour purifier les lèvres d'un Prophète, ne faut-il pas un Dieu pour purifier mon cœur, puisqu'il est si gâté, et qu'il n'y a que lui qui le voie et puisse le guérir ?... O mon Dieu ! mon cœur vous parle pour vous demander cette faveur, sans qu'il me soit besoin d'autre parole !...

DEUXIÈME POINT.

PAR QUEL MOYEN NOUS POUVONS NOUS PROCURER CETTE PURETÉ DANS NOS DÉVOTIONS.

Il faut que nous coopérions à la grâce de Dieu par notre soin, si nous voulons que nos cœurs soient entièrement purifiés. Pour y travailler comme il faut, prenons cette première résolution, de fuir toute sorte de péché et d'imperfection volontaire[4], avec autant de soin que nous désirons la dévotion, et persuadons-nous bien que la meilleure dévotion, est de conserver nos âmes dans la plus grande innocence, et dans la plus grande pureté qu'il nous sera possible.

Secondement, comme nous ne saurions empêcher, que notre cœur ne soit souillé de quelques taches ; il faut commencer toutes nos actions de dévotion par quelque acte de pénitence et de contrition[5], à l'exemple des prêtres, qui, avant d'offrir le saint

[1] Incorruptio facit esse proximum Deo. *Sap.* VI.
[2] Væ duplici corde et labiis scelestis. *Eccli.* II.
[3] Purificate corda duplices animo. *S. Jac.* IV ; *Isaiæ* VI.
[4] Sacrificium salutare attendere mandatis, et discedere ab omni iniquitate. *Eccli.* XXXV.
[5] Pro delictis suis deprecabitur et in oratione confitebitur Domino. *Eccli.* IX.

sacrifice, le commencent par la confession de leurs propres péchés.

Troisièmement, quand dans le cours de nos lectures, de nos méditations, et de nos oraisons, nous trouvons quelque point ou quelque verset qui peut servir à la componction[1], arrêtons-y notre pensée et notre volonté, faisons des réflexions salutaires sur nous-mêmes, reconnaissons nos infirmités et nos imperfections particulières, gémissons, soupirons et formons des actes de contrition et de détestation de nos offenses. Les psaumes et les livres des Prophètes ne respirent que cette sainte contrition; il ne faut que lire le chapitre neuvième de Daniel, pour y trouver des paroles très-capables de nous y exciter fortement[2]. Car on voit que ce saint Prophète captif à Babylone, et les trois jeunes gens, ses compagnons, qui furent jetés dans la fournaise ardente, déplorent leurs péchés comme la seule cause de leurs misères, quoiqu'ils fussent très-saints. Nous voyons par là, qu'il n'est aucun homme si innocent, qui ne doive se regarder devant Dieu comme un grand pécheur, et qui ne doive toujours paraître devant la divine Majesté, dans cette humble reconnaissance de son peu de mérite. Notre-Seigneur lui-même, qui est le saint des saints, et l'auteur de toute sainteté, prononçait cependant sur la croix un des psaumes de David, qui est tout rempli de pensées de pénitence[3], afin de nous apprendre, que c'est par des prières semblables qu'on plaît davantage à son Père.

Quoi donc! après cela, auriez-vous honte de vous reconnaître un pécheur, pour devenir un saint par votre pénitence? Non, non, dites toujours à votre Dieu, après même qu'il vous aura purifié de vos crimes, que vous êtes encore tout souillé, et qu'il

[1] Abandonnez les lectures de pure curiosité; préférez celles qui sont plus propres à vous toucher le cœur qu'à vous occuper l'esprit. *Imitat.* l. I, ch. xx.

[2] Peccavimus, iniquitatem fecimus, Domine, in omnem justitiam tuam, etc. *Dan.* IX.

Peccavimus, et inique egimus recedentes a te, et deliquimus in omnibus, et præcepta tua non audivimus, nec observavimus, nec fecimus sicut præceperas nobis ut, bene nobis esset, etc. In animo contrito et spiritu humilitatis suscipiamur, sicut in holocausto arietum, etc. Ibidem, III.

[3] Deus, Deus meus respice in me, quare medereliquisti, longe a salute mea verba delictorum meorum. *Psal.* XXI.

vous purifie davantage[1], que vous vous étonnez comment il peut supporter vos souillures, puisque votre cœur et vos yeux ne sauraient les supporter. Voilà comment les saints pleurent tous les jours leurs péchés dans leurs méditations, comme s'ils étaient les plus grands criminels du monde, comme s'il n'en avaient jamais obtenu le pardon, comme s'ils venaient de les commettre, comme si jamais ils ne les eussent ni regrettés, ni pleurés.... C'est que comprenant tous les jours de plus en plus, combien ce Dieu qu'ils aiment, est infiniment aimable et infiniment bon, ils reconnaissent aussi tous les jours de plus en plus, combien le péché, qui offense une si grande bonté, est détestable. O mon âme! qu'as-tu fait quand tu as péché?... Tu as abandonné ton Père qui t'avait engendrée; tu as oublié celui qui est ton principe et ta fin, tu as vendu ton Sauveur qui t'avait rachetée, tu as donné la mort à celui de qui tu tiens la vie....

TROISIÈME POINT.

RÉCOMPENSE QUE NOTRE-SEIGNEUR LUI DONNE DÈS CETTE VIE.

Non-seulement cette forme d'oraison est très-agréable à Dieu, très-utile à nos âmes, et très-efficace pour obtenir tout ce qu'on peut souhaiter pour son salut et sa perfection, elle a encore cet avantage que Dieu lui donne ordinairement cette grâce, d'être beaucoup moins troublée que les autres par les distractions. Nous le voyons dans ces enfants, qui furent les plus fervents et les plus constants à louer Notre-Seigneur, puisqu'en le bénissant, ils le suivirent jusqu'au temple[2], et qu'ils continuèrent dans ce saint lieu leurs acclamations. Jésus lui-même les y encouragea, en rapportant en leur faveur les prédictions des Prophètes, contre les Pharisiens qui s'efforçaient de les intimider et de leur imposer silence[3].

[1] Amplius lava me ab iniquitate mea. *Psal.* L.

[2] Pueros clamantes in templo. *S. Matth.* XXI.

[3] Potentiam tuam Deus, ex hoc maxime ostendisti, quod vires imbelles moveris, et linguam balbutientem, et illam glorificationem claram et expeditam feceris. S. Chrys.

Voilà comment Dieu agit avec les âmes pures, il leur donne la grâce de demeurer plus longtemps dans la ferveur de l'oraison, il leur témoigne, par les consolations intérieures qu'il leur fait ressentir, que leur dévotion lui plaît. Et quand même cette dévotion sensible passerait, comme ces âmes saintes se sont purifiées de tout désir et de tout soin déréglés, elles ont toujours la paix dans la plus haute partie d'elles-mêmes, et dans le fond de leur cœur[1]. Un cœur troublé par des affections désordonnées est comme une fontaine bourbeuse, qui ne saurait jamais refléter les images du Ciel ; mais une âme dégagée de ses passions turbulentes, est comme une glace bien polie, qui reçoit si abondamment les rayons du soleil, qu'elle en devient toute resplendissante[2].

Oh! quand donc mon cœur sera-t-il assez net, assez pur, pour recevoir les impressions de l'Esprit de pureté?... Quand sera-ce que je serai transformé dans mon Dieu ? O Jésus, qui êtes la splendeur et l'image de votre Père éternel[3], purifiez mon âme, afin qu'elle puisse vous représenter à vous-même, et afin qu'en la voyant vous vous regardiez vous-même, vous vous aimiez en moi, et moi en vous, ne voyant rien qui ne soit à vous, qui ne soit tout aimable.

Mon âme apprends aussi à te considérer, et à te traiter en créature raisonnable, qui ne ressent rien de bas et de terrestre, et qui ne porte rien moins que l'image et la ressemblance du Fils de Dieu.

[1] Tunc delectaberis super Domino, et sustollam te super altitudines terræ, et cibabo te hæreditate Jacob patris tui. *Isaiæ.* LVIII.

[2] Revelata facie, gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem tanquam a Domini Spiritu. II *Cor.* III.

[3] *Hebr.* I.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La louange des enfants représente la pureté qui doit accompagner nos dévotions.

Entre tous ceux qui reçurent si magnifiquement Notre-Seigneur dans la ville de Jérusalem, les petits enfants se signalèrent beaucoup, soit parce qu'ils chantaient les louanges du Messie, bien qu'ils ignorassent qui il était, soit aussi parce qu'ils les chantaient de si bonne grâce, qu'on les eût pris pour des anges incarnés. Jésus même se plaisait tant à les entendre, qu'il les fit continuer malgré l'envie et la rage de ses ennemis. C'était principalement pour nous apprendre, qu'il n'y a rien dans nos dévotions qui lui soit plus agréable, que quand elles sont accompagnées de cette pureté et de cette innocence, dont ces enfants étaient l'image et la figure. Car si Jésus aime l'image de la vertu, c'est nous dire que la vertu lui plaît. Si l'innocence lui est agréable dans les enfants, elle lui sera plus agréable encore dans les hommes, puisque l'innocence des hommes est une vertu, qui les rend capables de s'unir à lui dans leurs dévotions, ce que ne peuvent prétendre ceux qui n'ont pas la pureté des enfants.

Mais, qui oserait se promettre une vie innocente dans un monde si corrompu? Mon âme, le monde ne nuit point à l'innocence, quand on n'a point d'attachement pour lui.

DEUXIÈME POINT.

Par quels moyens nous pouvons nous procurer cette pureté dans nos dévotions.

Il faut de plus se servir des moyens, qui sont à notre disposition, pour nous procurer cette pureté et cette innocence dans nos dévotions. Le premier doit être, de nous persuader vivement que la plus belle dévotion que nous puissions avoir, c'est de nous conserver dans cette pureté, de veiller tellement sur nos affections et sur nos paroles, qu'elles soient innocentes; c'est de prier souvent à cette intention, et de commencer nos prières par une humble confession des fautes, que nous pouvons avoir commises. C'est de considérer dans nos méditations les moyens les plus propres et les plus efficaces pour les éviter, et enfin, d'en produire des actes de contrition, de manière que nous en concevions du regret pour le passé et de l'horreur pour l'avenir. Quelque regret que nous puissions avoir de nos péchés, il sera toujours vrai que nous avons péché, et cette vérité doit nous entretenir dans nos regrets.

TROISIÈME POINT.

Quelle récompense Notre-Seigneur lui donne dès cette vie.

Les enfants se lassent de tout et s'ennuient ordinairement plus tôt que les hommes; mais ceux-ci ne se lassaient point de louer Notre-Seigneur, pendant tout le jour de son entrée dans la ville; ils le conduisirent même jusques au temple, où ils recommencèrent leurs louanges et leurs bénédictions. C'était sans doute une inspiration de Dieu qui les fortifiait ainsi dans ce saint exercice, auquel d'ordinaire leur âge ne prend pas autant de plaisir; et c'est cette grâce que Dieu accorde à la dévotion, qui est accompagnée de pureté et d'innocence; on ne s'y ennuit point. Une heure d'oraison semble durer un jour à une âme déréglée dans ses affections; et une journée entière d'oraison ne semble pas durer une heure à une âme innocente ou pénitente. Tous les livres de méditations ne suffisent pas à une âme dissipée pour faire son oraison, car les distractions emportent tout; et il ne faut qu'un mot à une bonne âme, pour qu'elle s'entretienne avec son Dieu sans distraction notable. En effet, les créatures ne viennent point préoccuper le cœur dans l'oraison, quand le cœur ne va point se distraire dans les créatures, hors le temps de l'oraison.

SAMEDI.

QUELQUES GENTILS DÉSIRANT VOIR NOTRE-SEIGNEUR, S'ADRESSENT A UN APOTRE POUR CET EFFET.

Seigneur, nous désirons voir Jésus [1].

Le Sujet, en nous montrant trois sortes de personnes qui se parlent, nous fait remarquer trois propriétés de la dévotion, qui restent encore à considérer. Dans les gentils qui desirent voir Jésus, et qui, pour y arriver, se servent du crédit des Apôtres, n'osant pas s'en approcher d'eux-mêmes, nous voyons l'humilité qui doit accompagner nos oraisons et nos exercices spirituels. Les Apôtres qui s'emploient pour présenter ces gentils à Jésus, nous enseignent la charité que nous devons exercer. Et la réponse que leur fit Notre-Seigneur, nous instruit sur la patience qu'on y doit pratiquer.

[1] Domine, volumus Jesum videre. *S. Joan.* XII.

LA FIN est d'apprendre à joindre ces trois vertus à la dévotion.

LA FORME est en ces trois points :

1° Les Gentils en s'adressant aux Apôtres pour voir Jésus, nous enseignent l'humilité.

2° Les Apôtres en s'y prêtant, nous enseignent la charité.

3° Jésus, par sa réponse, nous instruit sur la patience qui nous est nécessaire dans nos dévotions.

PREMIER POINT.

LES GENTILS EN S'ADRESSANT AUX APOTRES POUR VOIR JÉSUS, NOUS ENSEIGNENT L'HUMILITÉ.

L'entrée triomphante de Jésus-Christ émut tellement les esprits de tous ceux qui étaient à Jérusalem, que quelques gentils qui s'y trouvaient alors furent touchés du désir de le voir, et de lui parler. Ils n'étaient point instruits de la religion, mais ayant entendu dire qu'on adorait le vrai Dieu dans la ville de Jérusalem, ils y étaient venus, pour adorer eux-mêmes ce vrai Dieu. Comme donc ces gentils assistèrent par bonheur au triomphe de Jésus-Christ, ils voulurent le voir, et s'entretenir avec lui de leur salut. Mais comme ils n'avaient point d'accès auprès de lui, et qu'ils n'osaient s'ingérer d'eux-mêmes, ne s'estimant pas dignes d'en approcher seuls, ils s'adressèrent à un des Apôtres, et lui déclarèrent leur dévotion avec toute sorte d'honneur et de respect, lui disant fort humblement : Seigneur, nous désirerions vivement avoir l'honneur et le bonheur de voir Jésus [1].

Oh ! la belle prière, oh ! l'excellent désir.... Mon âme, que n'en es-tu animée, que ne dis-tu de bon cœur que tu désires voir Jésus, que tu désires le voir quelque jour dans le ciel ; que tu désires le voir tous les jours ici bas sur la terre, dans tes supérieurs, dans tous les hommes, qui sont tes frères et ses images, mais principalement dans les malades [2], dans les pauvres, dans les prisonniers, et dans les plus malheureuses personnes selon le

[1] Erant autem quidam Gentiles ex his qui ascenderant ut adorarent in die festo. Hi ergo accesserunt ad Philippum, et rogabant eum dicentes : Domine, volumus Jesum videre.

[2] S. *Matth.* xxv.

monde; car c'est là qu'il veut particulièrement être considéré. Sans doute que cette dévotion envers la personne de Jésus, et que ce désir de le voir, comme nous venons de le dire, doivent être pris en considération, et qu'on devrait s'y exciter par tous les motifs, et par tous les moyens qui peuvent nous y aider. Mais comme avec les soins que nous prendrons d'avancer dans cette dévotion, nous sommes toujours incapables d'y arriver, sans une grâce particulière de Dieu, et que nous sommes indignes de recevoir cette faveur, le grand secret pour y arriver, c'est de reconnaître humblement notre indignité, et d'avoir recours aux saints, et à l'intercession de personnes de plus haut mérite que nous. Comme nous voyons ces gentils s'adresser aux Apôtres avant d'aborder Jésus, de même, adressons-nous à eux, et aux autres saints qui règnent dans le ciel, ou qui combattent encore sur la terre, pour obtenir par leur mérite, ce que nous ne méritons pas par nous-mêmes.

C'est là l'humilité qui doit accompagner toutes nos dévotions; c'est l'ordre et la volonté de Dieu, qui veut ainsi honorer les saints et nous les rendre nécessaires, en nous faisant connaître le besoin que nous avons de leur intercession, à raison de notre peu de mérite [1]. En effet, comme souvent nous avons perdu par nos péchés et par nos infidélités, les grâces que Dieu voulait nous accorder, nous mériterions d'en être privés, si pour les recouvrer nous n'interposions l'intercession des saints; mais alors Dieu, faisant plutôt attention à leur mérite qu'à notre indignité, nous donnera en leur considération ce qu'il nous eût autrement refusé [2]. Et quand il n'y aurait que l'humble recon-

[1] Fidelis planè et potens mediator Dei et hominum homo Christus Jesus, sed divinam in eo reverentur homines majestatem. Non sola illi cantatur misericordia, cantatur pariter et judicium. Denique Deus noster ignis consumens est, quidni vereatur peccator accedere, ne quemadmodum fluit cera a facie ignis, sic pereat ipse a facie Dei. Opus est mediatore ad mediatorem istum. S. Bern. *de Verb Apoc. Signum magnum.*

[2] Dominus judex omnium discernens merita singulorum, dum a quovis suo nomine invocatus, non statim exaudit, profectò id justè facit. Invocato autem nomine Matris, etsi merita invocantis non merentur ut exaudiatur, merita tamen Matris intercedunt, ut exaudiatur. S. Anselmus.

naissance de notre indignité, elle mériterait plus devant Dieu, et rendrait nos dévotions plus agréables et plus efficaces, que toutes les prières que nous pourrions faire sans cette humilité.

Quel sentiment en avez-vous?... Si vous priez les saints, est-ce par le sentiment que vous devez avoir de votre indignité? Quand même vous ne seriez pas un grand pécheur, vous devriez toujours reconnaître que vous ne méritez pas des grâces sans l'entremise d'autres personnes, qui sont plus ferventes que vous. Les plus grands saints montrent en cela la grandeur de leur sainteté et de leur humilité, quand ils se recommandent eux-mêmes aux prières des autres. Saint Paul le fait souvent dans ses Epîtres[1]; un ange avoue qu'il a eu recours à l'Archange saint Michel, et qu'il en a été assisté, pour obtenir plus efficacement ce qu'il demandait, au sujet du retour des Juifs de Babylone[2]. La Reine même des saints et des anges, au rapport de saint Ambroise, s'humiliait jusqu'à se recommander aux prières des pauvres, et elle y avait autant de confiance que les riches en ont dans leur argent[3]

Et vous, vous présumeriez pouvoir par vous-même, ce qu'un Apôtre, ce qu'un Ange et la Mère de Dieu n'osèrent pas espérer sans s'humilier, et sans avoir recours aux autres?... Quand il n'y aurait que cette présomption, elle mériterait d'anéantir toutes vos dévotions, et de vous convaincre que vous avez moins de respect que ces gentils mêmes, qui n'osent s'approcher de Jésus-Christ sans un Apôtre. Et ce qui est encore à remarquer, c'est que cet Apôtre, qui était saint Philippe, en étant familier avec Jésus, ne va pas cependant le trouver seul, mais qu'il se joint à saint André[4], comme s'il ne se sentait pas assez puissant sans lui; et la requête des gentils fut présentée à Jésus-Christ par ces deux Apôtres.... Ah! grands saints et grands amis

Obsecro vos fratres per Dominum Nostrum Jesum Christum et per charitatem sancti Spiritûs, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum. *Rom.* xv.

[2] *Dan.* x.

[3] Non in incerto divitiarum, sed in prece pauperis spem reponens. S. Ambr *de Virg.*

[4] Venit Philippus et dicit Andreæ. S. *Joan.* xii.

de Dieu, quand je considère votre sainteté, j'ai même honte de m'adresser à vous, étant si éloigné de l'excellence de votre vie ! Mais quand je pense au rang que vous occupez près de Jésus, je vous conjure par l'amour que vous lui portez, de m'obtenir pour ce bon Sauveur une dévotion, qui réponde au désir qu'il a, que je l'aime et le serve avec piété.

DEUXIÈME POINT.

LES APOTRES, EN SE PRÊTANT A CE DÉSIR DES GENTILS NOUS, ENSEIGNENT LA CHARITÉ.

Ces deux Apôtres vont donc trouver leur Maître en faveur de ces gentils; ils lui exposent le grand désir qu'ils ont de le voir[1], et peut-être même l'excitent-ils par les motifs les plus pressants, à les recevoir et à les convertir. En effet, nous ne pouvons douter qu'ils ne s'y soient employés de tout leur pouvoir, et qu'ils ne nous aient ici enseigné la charité, telle que nous devons la pratiquer à l'égard du prochain dans nos dévotions, comme les gentils nous ont montré l'humilité que nous devions y apporter. Oui, nous ne sommes pas moins obligés, par charité, de nous employer près de Dieu, en faveur de ceux qui nous en prient, ou de ceux pour qui nous avons dévotion de prier, que nous sommes obligés par humilité d'employer les autres pour nous, et d'espérer dans leur prières[2]. Ces deux vertus s'accordent fort bien l'une avec l'autre, puisque notre Dieu prend autant de plaisir dans notre charité que dans notre humilité. Si nous reconnaissons par notre humilité, que nous ne méritons pas par nous-mêmes, à cause de nos fautes, d'être exaucés quand nous prions pour nous, nous n'avons pas non plus la prétention de mériter de l'être, quand par un motif de charité, nous prions pour les autres. Non, mais nous témoignons à Dieu l'amour que nous avons pour sa gloire, et pour le salut de notre

[1] Andreas rursum et Philippus dixerunt Jesu.

[2] Effunde sicut aquam cor tuum ante conspectum Domini, leva ad eum manus tuas pro anima parvulorum tuorum, qui defecerunt in fame in capite omnium compitorum. *Thren.* II.

prochain, et nous le conjurons par sa bonté, par les mérites de son Fils et de ses saints, de se faire connaître et aimer par des cœurs, qui sont plus capables que nous de l'aimer.

Vous voyez donc que non-seulement l'humilité n'a pas à souffrir de la charité, mais qu'au contraire, elle y gagne, quand on pratique ces deux vertus ensemble ; comme saint Philippe ne laissa pas d'être humble étant charitable, puisqu'en exerçant la charité avec saint André, il conserva son humilité qui l'avait empêché de parler seul. Nous faisons souvent pour les autres ce que nous ne pouvons pas faire pour nous, et les autres aussi sont plus puissants souvent pour nous, qu'ils ne le sont pour eux-mêmes[1].

Ainsi savons-vous que les âmes du purgatoire peuvent prier pour nous, et nous obtenir par leurs prières, ce que peut-être nous n'obtiendrions pas aussi facilement par les nôtres ; car étant dans la grâce de Dieu, elles ont plus de crédit près de lui que les pécheurs. Mais aussi, nous pouvons mieux les assister par nos prières qu'elles ne peuvent s'aider elles-mêmes, car n'étant pas comme nous dans un lieu où elles puissent mériter, elles ne sauraient avec tout leur crédit diminuer leurs peines.

C'est donc bien à propos qu'un Apôtre nous exhortait à prier les uns pour les autres[2], afin d'exercer la charité; car la pratique de cette vertu vaut mieux que tout ce que nous saurions demander pour nous, puisqu'il n'y a rien de plus excellent que la charité, et qu'il vaut mieux la pratiquer en priant pour autrui, que de la demander en priant pour nous seuls. Comment pratiquez-vous cette sorte de charité?... Est-ce de cœur et par un amour désintéressé, que vous vous employez pour quelques-uns?... Examinez ce qui vous y porte, et vous verrez qu'il y a bien souvent plus d'amour de vous-même, que d'amour de Dieu et du prochain....

[1] Per orationem salvus efficitur Paulus et doctor gentium Si sanctus Stephanus sic non orasset, Ecclesia Paulum non haberet S. August.

[2] Orate pro invicem ut salvemini, multum enim valet deprecatio justi assidua. S. Jacob. v, 16.

TROISIÈME POINT.

JÉSUS PAR SA RÉPONSE NOUS INSTRUIT SUR LA PATIENCE, QUI NOUS EST NÉCESSAIRE DANS NOS DÉVOTIONS.

Jésus répondit à ses Apôtres, qui lui avaient exposé le désir de ces gentils qui voulaient le voir: Qu'à la vérité le temps approchait où le Fils de l'homme devait être glorifié par toutes les nations, mais qu'il n'était pas encore arrivé. Qu'il fallait que le grain de blé fût jeté en terre, et qu'il y mourût, avant de germer, et de se multiplier[1]; c'est-à-dire, qu'il fallait qu'il souffrît la mort, pour mériter le salut et les adorations des gentils; et qu'il fallait que ceux qui désiraient le saluer maintenant, attendissent à ce temps-là pour se donner entièrement à lui, parce qu'ils apprendraient comment il faut le faire, en voyant comment il se serait livré pour eux par sa mort, et qu'ainsi ils ne perdraient rien à attendre; mais que, jusqu'à ce moment ils se tinssent patiemment dans les ordres de Dieu, qui accorde ses grâces dans le temps qu'il a fixé, et qu'ainsi ils seraient mieux disposés à les recevoir, quand ce temps serait venu.

Voilà comment Notre-Seigneur nous instruisait sur la patience que nous devons avoir dans nos dévotions, quand nous voyons qu'elles n'obtiennent pas aussitôt l'effet que nous voudrions, pour nous ou pour les autres. Ne nous décourageons point, Dieu sait l'heure, le temps, et les moments qu'il a pris pour nous aider; il faut l'attendre avec autant de patience et de persevérance, qu'il le faudra recevoir soigneusement, quand il sera venu[2]. O mon Jésus, que vous êtes libéral dans vos dons, et ingénieux dans vos libéralités!... Car comme vous voulez accorder à nos cœurs plus de grâces qu'ils ne sont capables d'en

[1] Jesus autem respondit eis dicens : Venit hora ut clarificetur Filius hominis. Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. *S. Joan.* XII.

[2] Patientes estote, usque ad adventum Domini. Ecce agricola expectat pretiosum fructum terræ, patienter ferens, donec accipiat temporaneum et serotinum. Patientes igitur estote et vos, et confirmate corda vestra. S. Jacob. v. 7.

recevoir, vous ne leur en donnez au commencement que l'attente, afin que, s'ouvrant de plus en plus par le désir et par l'espérance qu'ils en ont, ils se mettent en état de les recevoir avec plus d'abondance. Mon âme, en espérant de Dieu les grâces que nous lui demandons, efforçons-nous de ne pas laisser inutiles celles que nous avons, car la patience propre à la dévotion n'est point oisive.

Remarquez encore dans cette réponse de Jésus, combien est vrai ce que nous enseignent tous les maîtres de la vie spirituelle, que nos oraisons et nos dévotions doivent toujours être accompagnées de mortification[1]. La mortification est une sorte de patience, dont nous avons souvent parlé, et particulièrement quand nous avons considéré que, s'il était nécessaire que Jésus mourût pour nous donner la vie, il ne l'est pas moins, que nous mourions pour nous rendre capables de cette vie spirituelle, qu'il nous a méritée.

Mais comme c'est l'ambition des vanités du monde, et le désir de faire notre volonté et de suivre notre propre jugement, qui nous rendent plus immortifiés, Jésus conclut son discours au temple par ces avis qu'il nous donne, pour nous détacher parfaitement de ces trois dangereuses affections.

Voici, dit-il contre la vanité du monde, voici le temps où le monde sera jugé, et où le prince du monde sera publiquement condamné[2]; c'est-à-dire qu'il allait monter sur la croix, comme sur un tribunal, pour condamner toutes les vanités du monde, par le mépris qu'il en ferait, en leur préférant les infamies et les injures[3]. En effet, ceux qui sont assez vains, pour mieux aimer l'estime des hommes que celle de Dieu, ne lisent-ils pas leur condamnation écrite sur le crucifix[4]; puisque Jésus qui était un Homme-Dieu, que tous les autres hommes étaient

[1] Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen *Hebr.* XII.

[2] Nunc judicium est mundi, nunc princeps mundi ejicietur foràs. S. *Joan.* XII.

[3] O ineffabilis gloria Passionis, in qua et tribunal Domini et judicium mundi et potestas est crucifixi. S. Leo.

[4] Condemnat justus mortuus vivos impios. *Sap.* IV.

obligés d'adorer, a mieux aimé mourir sur un gibet, comme le plus infâme de tous les hommes, que de vivre au milieu des respects, qu'il eût pu faire rendre à sa personne par tout le monde, s'il l'eût voulu. Et pour nous apprendre à renoncer à notre propre jugement et à notre propre volonté, il nous assure que lui-même, qui était infaillible et impeccable, se laisse tellement gouverner par le jugement et par la volonté de Dieu son Père, qu'il ne fait pas la moindre action sinon par son ordre, et que même il ne prononce pas la moindre parole, sans avoir été chargé de la publier, comme il l'a dite[1]. Oh! quelle dépendance de Jésus; oh! quelle conclusion pour nos dévotions, qui ne seront jamais mieux accomplies, que quand elles nous rendront aussi dépendants de Jésus, que Jésus l'a été de son Père.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les gentils en s'adressant aux Apôtres pour voir Jésus, nous enseignent l'humilité.

Il y a encore trois belles vertus, qui doivent être les compagnes inséparables de la dévotion, et que nous pouvons apprendre de trois sortes de personnes que nous devons ici considérer. La première est l'humilité, qui nous faisant connaître à nous-mêmes, nous fait reconnaître que nous ne méritons pas d'approcher de la majesté de Dieu, que nous avons tant de fois offensé, si nous n'avons la faveur de quelque personne, qui ait plus de mérite et de crédit que nous. C'est ainsi que les gentils qui assistèrent à l'entrée triomphante, que Notre-Seigneur fit dans la ville de Jérusalem, et qui désirèrent le voir, n'osèrent l'aborder, mais s'adressèrent à un Apôtre, pour obtenir l'audience qu'ils souhaitaient.

Si vous vous estimez quelque chose de plus que ces gentils, et que leur exemple ne soit pas assez fort, pour vous porter à une semblable humilité, considérez que cet Apôtre même qu'ils prièrent d'être leur médiateur, fut si humble et si respectueux, qu'il n'osa pas lui seul les présenter à

[1] Ego ex me ipso non sum locutus, sed qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit quid dicam, et quid loquar. S. *Joan.* XII.

Jésus, mais se joignit à un autre Apôtre qu'il estimait avoir plus de crédit que lui, et ils allèrent tous deux exposer à leur Maître, le désir qu'avaient ces gentils de le voir. Le grand Apôtre saint Paul s'humiliait aussi jusqu'à ce point, de réclamer les prières de ceux à qui il écrivait. Un ange n'a point de honte de dire qu'il fut aidé par un autre ange; et on dit même que la Reine des hommes et des anges, lorsqu'elle vivait sur la terre, demandait aux pauvres de prier Dieu pour elle. Et après tout cela seriez-vous encore assez orgueilleux, pour penser que vous n'avez besoin de personne pour vous approcher de Jésus? Quand il n'y aurait que cette présomption, vous mériteriez d'en être rejeté.

DEUXIÈME POINT.

Les Apôtres en s'y prêtant nous enseignent la charité.

L'autre vertu non moins nécessaire à la dévotion que la première, c'est la charité, qui nous fait avoir de la compassion pour les nécessités de notre prochain, et la bonne volonté de les aider par nos prières. C'est ainsi que les Apôtres s'employèrent charitablement pour ces gentils, et qu'ils firent tout ce qu'ils purent en leur faveur. N'en pourriez-vous pas faire autant pour quelques-uns de vos confrères? Ne craignez point que votre humilité en souffre, mais considérez plutôt qu'elle est grandement relevée par cet acte de charité, qui vous fera souhaiter et demander à Dieu, qu'il lui plaise de se faire connaître et aimer par d'autres, qui sont plus capables que vous de l'aimer, et qui seront plus fidèles à ses grâces que vous ne l'avez été.

TROISIÈME POINT.

Jésus par sa réponse nous instruit sur la patience que nous devons avoir.

La troisième et dernière vertu est la patience, qu'il faut nécessairement avoir dans l'attente des choses que nous demandons dans nos prières; car comme Dieu a son temps, que nous ne savons pas, il faut s'y accommoder, et pour s'y accommoder il faut de la patience. C'est ce que Jésus répondit à ses Apôtres, que le temps de la conversion des gentils n'était pas encore arrivé, qu'il devait mourir auparavant, afin que sa mort fût comme le grain de blé qui, après avoir pourri en terre, se multiplie dans l'épi. Oh! la belle leçon, qui ne nous apprend pas seulement qu'il faut être patient, mais encore comment il faut l'être en mourant à nous-mêmes, à l'exemple de Jésus, qui ne nous a donné la vie que par sa mort.

MÉDITATIONS

POUR LES FÊTES DES SAINTS

QUI PEUVENT TOMBER

DU VINGTIÈME AU VINGT-SEPTIÈME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECOTE.

PREMIER JOUR D'OCTOBRE.

LE SAINT ANGE GARDIEN.

Voilà que je vous enverrai mon Ange qui marchera devant vous, qui vous gardera par le chemin, et qui vous conduira droit au lieu que je vous ai préparé. Tenez-vous près de lui pour le suivre, et pour accomplir tout ce qu'il vous dira, ne vous en écartez point, de peur qu'il ne vous arrive quelque malheur; car il me représente moi-même, et si vous lui obéissez en tout ce qu'il vous fera connaître de ma part, je vous délivrerai de tous vos ennemis [1].

Le Sujet nous fait remarquer dans ces paroles, une vérité qui nous est assez souvent représentée ; mais elle ne saurait l'être trop, parce qu'elle est fort importante. C'est que Dieu a un lieu préparé où il nous appelle, c'est-à-dire qu'il a un dessein tout particulier pour notre perfection, et que pour que nous y arrivions plus sûrement, il nous a donné un Ange gardien, qui nous servant de guide, doit nous faire reconnaître ce lieu, et

[1] Ecce ego mittam Angelum meum qui præcedat te, et introducat in locum quem paravi. Observa eum, et audi vocem ejus, nec contemnendum putes, quia non dimittet cùm peccaveris, et est nomen meum in illo. Quod si audieris vocem ejus, et feceris omnia quæ loquor, inimicus ero inimicis tuis, et affligam affligentes te. *Exod.* XXIII.

ce dessein qui nous est propre, et nous y conduire malgré toutes les oppositions de nos ennemis.

La Fin est, que connaissant l'obligation que nous avons à notre bon ange, nous ne manquions pas de lui rendre nos devoirs, et de nous laisser conduire par lui au lieu qui nous est préparé.

La Forme est en ces trois points :

1° Il y a un lieu particulier où Dieu nous appelle.

2° C'est pour nous y conduire que Dieu nous a donné un Ange Gardien.

3° Nous devons nous laisser conduire par ce guide, pour arriver au lieu et au point de perfection, où nous sommes appelés.

PREMIER POINT.

IL Y A UN LIEU PARTICULIER OU DIEU NOUS APPELLE.

Représentez-vous les Israélites qui partent d'Egypte, traversant les déserts pour se rendre en Palestine, cette terre fertile, et agréable qui leur avait été promise[1]. Chaque tribu, chaque famille et chaque personne doit y être placée dans un si bel ordre, qu'on dirait que toutes choses ont été disposées avec le niveau et le compas [2]. C'était la figure et l'image de ce qui se passe en cette vie, touchant la distribution des grâces, et dans l'autre au sujet de la gloire. Tous nous sommes appelés a y avoir part, mais non pas tous dans la même proportion ; chacun dans son ordre, dit l'Apôtre [3], autre est la clarté du soleil, autre celle de la lune et et des étoiles. Comme il y a différence entre ces lumières même et entre la clarté d'une étoile et celle d'une autre ; de même il y a de la différence entre les dégrés de grâce et de gloire, auxquels les saints sont appelés. Il n'y en a pas un qui soit semblable à l'autre; car encore qu'ils aient du rapport et de la ressemblance, à raison de leur sainteté et de leur beatitude ; néanmoins, parce qu'ils ont tous leurs degrés particuliers de

[1] Tu introduces populum istum in terram quam daturum se patribus eorum juravit Dominus, et tu eam sorte divides. *Deut.* XXXI.

[2] Unusquisque autem in suo ordine.

[3] Alia claritas Solis, alia claritas Lunæ, alia claritas Stellarum. I *Cor.* XV.

grâce, de gloire et de beauté, ils sont tous différents dans leur conformité, et tous divers dans leur ressemblance [1].

Quelle sagesse en Dieu pour savoir ainsi diversifier ses dons et ses grâces, et les accorder à chacun, selon qu'il lui est plus séant et plus convenable ! Quelle puissance pour exécuter ainsi tout ce qu'elle invente, et ordonne ! Quelle bonté de donner plus aux uns qu'aux autres! Quelle justice pour ne faire tort à personne ! Quelle majesté pour être honorée ainsi par autant de divers services, qui y a de créatures différentes, ou de divers degrés de grâce, de gloire et de vertus !... C'est ce qui fait l'ordre particulier à chacun, qui le mène à sa fin et à son Dieu, ce qui fait sa perfection ; c'est ce lieu qui lui est préparé, soit en cette vie pour la grâce, soit en l'autre pour la gloire; c'est le dessein particulier que Dieu a d'être honoré et servi par lui, d'une façon plutôt que d'une autre. C'est ce qui nous est marqué dans notre état et notre vocation, dans les occasions qui se présentent, et dans les lumières particulières, que nous recevons tous les jours, pour nous acheminer à notre perfection, qui d'une façon, qui d'une autre [2]. Chacun à son don, dit saint Paul [3]; c'est à chacun de le connaître, et d'en bien user selon les fins et les intentions que Dieu a en vue.

O mon Dieu! faites-moi s'il vous plaît, connaître les voies par lesquelles vous voulez que je marche [4], faites-moi connaître en particulier, ce que je dois laisser et ce que je dois prendre; car j'ai souvent appris que vous ne voulez pas les mêmes services de tous, et que tous ne vous rendent pas aussi les services que vous désirez d'eux. C'est pourquoi je vous demande, mon Dieu, de connaître aussi parfaitement ce que je ne dois pas entreprendre, comme tout ce que vous voulez que j'accomplisse.

[1] Non est inventus similis illi. *Eccli.* XLIV.

[2] Alius est ordo predicantium, alius auditorum, alius regentium , atque alius subditorum : alius conjugum, alius pœnitentium, alius virginum. S.Greg. XXX. *Mor.* X.

[3] Unusquique proprium donum habet ex Deo, alius quidem sic, alius autem sic. I *Cor.* VII.

[4] Notam fac mihi viam in qua ambulem. *Psalm.* CXLII.

DEUXIÈME POINT.

C'EST POUR NOUS Y CONDUIRE QUE DIEU NOUS DONNE UN ANGE GARDIEN.

Dieu a plusieurs moyens de nous faire connaître ses volontés, en général ou en particulier ; mais il a voulu en outre nous honorer de l'assistance d'un ange, que nous appelons gardien [1]. En effet, il est notre guide et notre protecteur pendant cette vie, pour nous défendre contre les ennemis, qui s'efforcent de nous détourner du droit chemin, et pour nous conduire heureusement à ce lieu qui nous est préparé, selon le dessein que Dieu en a pris, soit pour le degré de grâce en cette vie, soit pour la gloire en l'autre. Oh! que la dignité d'une âme est grande, puisque Dieu veut bien lui donner un de ses anges, pour lui servir de gardien [2]. Oh! que ce degré de grâce doit être cher et précieux à chacun; puisque le principal office de cet ange, est de conduire l'âme à ce degré de grâce !...

Remarquez trois sortes de services que vous rend votre bon ange pour cet effet; ils sont compris dans les paroles du texte, qui sert de sujet à la méditation. Le premier est déclaré par cette parole : *Qu'il ira devant nous* [3], pour nous faire entendre qu'il nous découvrira le chemin, et qu'il nous fera toujours connaître ce que nous avons à prendre ou à laisser; ses lumières et ses inspirations tendent toujours à nous éloigner du mal; car jamais il ne faut le commettre, Mais pour le bien que nous avons à exécuter, comme il sait parfaitement le dessein particulier que Dieu à de notre salut et de notre perfection, il nous fait laisser certaines bonnes œuvres pour en faire d'autres. Il avertit Agar,

[1] Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. *Psalm.* xc.

[2] Pretiosum depositum nobis commiserat, fructum crucis suæ, pretium sanguinis sui : non est contentus custodia hac tam parum tuta, etc. S. Bern.
Magna dignitas animarum, ut unaquæque habeat ab ortu nativitatis ad custodiam sui Angelum delegatum. S. Hieron.

[3] Qui precedat te, ut custodiat te in omnibus indigentiis tuis, in omnibus desideriis tuis, alioquin facile est tibi incurre vias mortis, ut videlicet aut de necessitate in obstinationem, aut præsumptionem cupiditate prorumpas, S. Bern. *Gen.* xvi; Ibid. xxxi.

servante de Sara, de s'humilier sous sa maîtresse; Jacob de se confier en son Dieu; un Prophète d'aller à Babylone, un autre d'en sortir [1]. Ce que l'Ange faisait visiblement à l'égard de tous ces anciens serviteurs de Dieu, il le continue d'une manière invisible [2], mais non moins réelle que si elle était sensible. La seconde sorte de service est exprimée par les paroles qui suivent dans le texte, *il vous gardera dans le chemin* [3]. Ce n'est pas assez de nous montrer le chemin et de nous y mettre; car il y a tant de dangers, tant d'ennemis, tant de détours, tant d'apparences trompeuses de bien et de vertu, que si nous n'avions un bon guide qui ne pût se tromper, nous serions bien vite trompés. C'est donc lui qui nous défend, c'est lui qui prend Loth par la main pour le faire sortir de Sodome, et pour le conduire sur la montagne de Segor [4]; c'est lui qui descend dans la fournaise de Babylone pour délivrer les trois jeunes gens qu'on y avait jetés [5]; c'est lui qui tue dans une nuit cent quatre-vingt-mille hommes, pour défendre le roi Ezéchias [6]; et c'est lui qui se montre au Prophète Elisée et à son serviteur plus disposé à le défendre, que ses ennemis ne le sont pour l'assaillir. Comment aurions-nous subsisté si longtemps parmi nos ennemis sans l'assistance de ce saint protecteur?...

Enfin, nous dit le texte sacré, *il vous introduira dans le lieu qui vous est préparé* [7]; C'est en quelque sorte l'accomplissement des deux premiers bienfaits; car il ne sert de rien de marcher si on n'arrive pas au but qu'on veut atteindre; de même quand vous y êtes arrivé, vos désirs sont accomplis, et vous en êtes redevable à ce guide, qui ne vous a point quitté avant de vous avoir placé dans le lieu où vous aspiriez. Ah! quel bonheur pour une âme d'arriver ainsi dans ce lieu, que son Sauveur lui a préparé, pour sa

[1] *Dan.* XIV.

[2] An præsentem esse dubitas quem non vides? Adsunt, adsunt, tibi non modo tecum, sed etiam pro te, adsunt ut protegant, adsunt ut prosint. S. Bernard.

[3] Et custodiat in via.

[4] Salva animam tuam. Festina et salvare ibi. *Genes.* XIX.

[5] IV *Reg.* XIX.

[6] Ibid. XVI.

[7] Et introducat in locum quem paravi.

perfection, et pour sa gloire!... Quel digne sujet de méditation de penser à l'obligation qu'elle aura toujours à son bon ange, qui est resté près d'elle jusqu'au dernier soupir, de peur qu'elle ne s'écartât tant soit peu de son chemin, et qu'ellen'arrivât pas à ce bienheureux terme, à l'heure qu'il fallait, et par les moyens qui étaient prescrits et ordonnés [1]. Pensez-y un peu plus longtemps, et dites-lui : Mon très-honoré guide, j'espère un jour pouvoir vous exprimer ma reconnaissnce mieux que maintenant; mais en attendant je désire m'employer à vous honorer à vous servir et à vous obéir, avec autant de cœur et d'amour que j'ai de vie.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS NOUS LAISSER CONDUIRE PAR CE GUIDE POUR ARRIVER AU LIEU OU NOUS SOMMES APPELÉS.

Mon Père, comment reconnaîtrons-nous les biens que nous avons reçus de cet homme; c'est lui qui m'a conduit dans mon voyage et ramené si heureusement; qui m'a fait recevoir l'argent que j'étais allé chercher, qui m'a fait épouser une femme, et a empêché le démon de la tourmenter; qui a comblé tous ses parents de joïe, m'a délivré du poisson qui allait me dévorer, vous a rendu la vue, et qui, enfin, nous a remplis de toute sorte de biens; que pouvons-nous lui rendre [2]?

C'est ainsi que le jeune Tobie demandait à son Père, comment il pourrait témoigner sa reconnaissance à celui, qui s'était fait son guide dans le voyage, qu'il avait entrepris chez les Médes. Mais quand ils surent que c'était un ange que Dieu leur avait envoyé, ils furent tellement saisis de frayeur qu'ils tombèrent la face contre terre, louant Dieu et le bénissant de la faveur qu'il leur avait accordée [3]? Nous aussi, nous devons commencer

[1] Vivit ipse Dominus, quoniam custodivit me Angelus ejus, et hinc euntem, et ibi commorantem, et inde huc revertentem. *Judith.* XIII.

[2] Pater quam mercedem dabimus ei? aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus? Me duxit et reduxit sanum: etc. Et bonis omnibus per eum repleti sumus quid illi ad hæc poterimus dignum dare? *Tob.* XII.

[3] Cumque hæc audissent, turbati sunt, et trementes cecidernnt super terram in faciem suam, dixitque eis Angelus, Pax vobis, nolite timere. Etenim cum

nos remercîments par louer Dieu de la faveur qu'il nous a faite, en attachant à notre personne un de ces purs esprits, qui comtemplent sans cesse sa face[1]. Il lui a fait connaître ses desseins et ses volontés sur nous, et cet ange nous est si affectionné, qu'il ne pense qu'à nous les faire connaître et accomplir[2] ! Oh! que rendrons-nous à Dieu pour ce bienfait ?... Saint ange, inspirez-moi,s'il vous plaît,ce que je dois lui dire, pour n'être pas ingrat de ce qu'il m'a confié à votre garde, et de ce qu'il vous a attaché à ma personne.

En second lieu, pénétrez-vous des obligations que vous avez à ce saint ange, tant pour les bons offices qu'il vous a rendus depuis votre naissance, jusqu'à présent, que pour ceux qu'il est disposé à vous rendre, si vous voulez les accepter. Quel soin de veiller toujours à votre garde ! Quel amour pour ne laisser aucun bien à vous faire, sans vous l'offrir ? Quelle patience n'a-t-il pas pour supporter vos résistances ? Quelle injure ne lui faites-vous pas, par tant de refus que vous opposez à ses inspirations ?... Continuez à vous entretenir dans la pensée du mal que vous lui rendez, pour le bien qu'il vous accorde. Et puis, rentrant en vous-même, demandez-lui-en pardon[3], en vous proposant de vous acquitter à son égard de ces trois devoirs, qui sont marqués dans notre texte, et qui expriment l'honneur, l'attention et l'obéissance que vous devez lui rendre.

Le premier, est exprimé dans ces paroles, *respectez-le* : Vous

essem vobiscum, per voluntatem Dei eram, ipsum benedicite, et cantate illi. Tunc prostrati per horas tres in faciem, benedixerunt Deum, et exurgentes narraverunt omnia mirabilia ejus. Ibid.

[1]. Benedictus Deus eorum, qui misit Angelum suum, et eruit servos suos qui crediderunt in eum. *Dan.* III.

[2] Ambulant nobiscum in omnibus viis nostris, intrant et exeunt nobiscum, attente considerantes quam piè, quamque honestè in medio nationis pravæ conversemur, quantoque studio ac desiderio quæramus regnum Dei et justitiam ejus quantoque timore et tremore serviamus et exultemus ei in lætitia cordis nostri S. August.

[3] Quid si Princeps meus, Angelum dico, qui est mihi consignatus, commonuit de bonis, et locutus est in corde meo, sed ego contemptis ejus monitis et spreto conscientiæ retinaculo, præceps in peccata corrui, duplicabitur mihi pœna, vel pro contemptu monitoris, vel pro facinore commisso. Orig.

lui devez l'honneur et le respect ; voyez comment vous le lui rendez.

Le second, dans ses mots, *écoutez sa voix*, c'est l'attention qu'il faut prêter à ses inspirations et à sa conduite ; on vous en a fait voir l'importance, examinez quelle est celle que vous y apportez.

Le troisième, *ne pensez pas qu'il en faille faire peu de cas*, ne vous écartez point de lui, car ce serait le mépriser en le laissant ou en ne lui obéissant pas ; mais tenez-vous près de lui, pour aller droit où il vous mène, quoiqu'il vous châtie, ou qu'il vous traite rudement. Souvenez-vous que c'est votre bon ange, et qu'il vaut mieux être maltraité par lui, que caressé par le démon. Oh ! faites, mon saint ange, faites tout ce qu'il vous plaira, et qu'il vous plaise surtout, que je me laisse tellement gouverner, que je n'entreprenne jamais rien de moi seul, sans votre direction, et que je n'empêche point aussi tout ce que vous entreprendrez, pour ma conduite.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il y a un lieu préparé, où Dieu nous appelle.

Vous ne reconnaîtrez jamais mieux, combien vous êtes redevable à Dieu de ce qu'il vous a donné un bon ange, et à ce bon ange de vous avoir accompagné en cette vie, qu'après avoir considéré comment chacun de nous est appelé par Dieu à un certain degré de grâce et de gloire, qui fait tout notre salut et notre perfection. Saurait-on rien souhaiter de plus avantageux, que d'arriver à ce degré ?... Car encore qu'il y en ait de plus hauts et de plus sublimes, ce n'est pas néanmoins à ceux-là qu'il nous faut aspirer ; mais seulement à celui que Dieu nous a préparé ; car il y en a qui se perdent autant pour vouloir monter trop haut, que pour descendre trop bas. O mon Dieu ! qui me guidera sûrement dans le milieu, pour parvenir au but qui m'est marqué ?

DEUXIÈME POINT

C'est pour nous y conduire que Dieu nous donne un bon ange.

Ce sera votre bon ange, c'est pour cet effet particulièrement qu'il vous est donné par Dieu ; il nous l'a promis lorsqu'il nous dit que ce guide fidèle marchera devant nous, pour nous montrer le chemin dans les difficultés de le connaître. De plus, il nous conduira dans ce chemin, nous défendant contre les ennemis qui s'y trouvent, et qui cherchent à nous perdre ; enfin, il nous mènera jusqu'au terme, nous faisant entrer lui-même dans l'état où nous devons être en cette vie, pour nous introduire en l'autre dans celui où Dieu nous veut. Et qui pourra donc être damné ayant un guide si puissant. et si fidèle ? C'est celui qui ne se laissera pas guider, et qui aimera mieux se perdre en se guidant lui-même, que se sauver en se laissant conduire.

TROISIÈME POINT.

Nous devons nous laisser conduire par ce guide, pour arriver au lieu qui nous est préparé

Quoi qu'il arrive, nous serons toujours obligés à Dieu de nous avoir donné un si bon guide, et nous verrons un jour l'obligation que nous avons à notre ange, puisqu'il n'aura pas tenu à lui que nous ne soyons dans ce lieu de bénédiction, qui nous est préparé. Et pour y arriver et commencer à marcher avec lui, tenons-nous toujours dans le respect que nous devons à sa présence, puis écoutons ce qu'il nous inspirera, et obeissons exactement à tous ses conseits,nous souvenant que quand ils seraient les plus fâcheux, il vaut mieux passer par le chemin étroit et par la petite porte, étant conduit par son bon ange : que de s'engager dans la voie large, sous la conduite du démon.

QUATRIÈME JOUR D'OCTOBRE.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISES,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.

Voilà que tout le peuple d'Israel a les yeux arrêtés sur moi, et sur les enfants que Dieu m'a donnés, comme sur quelque signe et prodige, qu'on ne regarde qu'avec admiration [1].

Le Sujet étant tiré de ces paroles, découvrira les grandeurs et les excellences de saint François, par les plaies sacrées dont il a été particulièrement honoré. C'est la merveille qui le fait regarder comme un prodige, et admirer de tout le monde. Et comme un signe qui paraît à nos yeux, nous représente quelque autre chose que l'on ne voit pas, mais qui est exprimée sous sa figure, de même ces plaies sacrées sont comme une marque visible, et comme un sacrement, ainsi que parle saint Bonaventure [2], qui nous montre les trésors cachés de grâces et de vertus qu'il nous faut découvrir.

La Fin sera d'entrer dans la connaissance et le respect des admirables vertus et des grandeurs du saint, par le moyen de ses plaies, qui en sont le signe et la marque visible.

La Forme est en ces trois points, qui distinguent les vertus de saint François, en vertus qui regardent Dieu, le prochain, et ce saint en particulier.

1° Des vertus qui regardent Dieu.

2° De celles qui se rapportent au prochain.

3° De celles qui touchent ce saint en particulier.

[1] Ecce ego et pueri mei quos dedit mihi Dominus in signum et in portentum Israel. *Is.* VIII.

[2] In legendâ.

PREMIER POINT.

DES VERTUS QUI REGARDENT DIEU.

La première vertu, dit saint Ambroise, qui sert de fondement à toutes les autres, pour s'élever à la perfection de la sainteté, c'est le dépouillement de toutes choses [1] ; car, par lui, l'homme se détache tellement des créatures, qu'il ne s'attache qu'à Dieu seul pour être son véritable serviteur, et accomplir entièrement toutes ses volontés [2]. C'est en quoi a excellé saint François, qui, dès le commencement de sa conversion, s'est tellement donné à Dieu qu'il ne s'est rien réservé. Et c'est ce que Notre-Seigneur a voulu faire connaître au monde, en gravant sur son corps les marques de sa Passion, comme pour nous dire qu'il le marquait de son sceau, comme étant un vrai serviteur. C'est ainsi que chez les Juifs, les maîtres avaient coutume d'imprimer quelque marque sur le corps du serviteur qu'ils préféraient, et dont ils voulaient toujours se servir. C'est dans ce sens que saint Paul priait les Galates, de ne plus l'importuner pour savoir qui était son maître, de Moïse, ou de Jésus ; car, dit-il, il paraît dans mon corps de qui je suis le serviteur, puisque après avoir reçu les coups de fouets que j'ai reçus pour Jésus-Christ, je porte les marques de sa Passion et de ma qualité [3]. C'est le vrai sens de ces paroles, qui conviennent si naturellement à saint François, que l'Église ne fait point de difficulté de lui en faire l'application. Vous pouvez donc, par ce signe visible, reconnaître la première qualité de ce grand saint qui est d'être par excellence le serviteur de Jésus-Christ [4]. O qualité préférable à toutes les dignités !... Il est ce grand Zoro-

[1] Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum. S. *Matth.* v.

[2] Primam benedictionem hanc uterque Evangelista posuit. Ordine enim prima est et parens quædam generatioque virtutum : quia qui contempserit sæcularia, ipse merebitur, sempiterna : nec potest quisquam meritum regni cœlestis adipisci, qui mundi cupiditate possessus emergendi non habet facultatem. S. Ambr. *Exod.* XXI.

[3] De cætero, nemo mihi molestus sit : ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto *Gal.* VI.

[4] Fidelis revera famulus et minister Christi Franciscus. Bonav.

babel, à qui Dieu promettait de se servir de lui, et de lui donner une marque et un signe, qui le ferait reconnaître et remarquer, entre tous ses autres serviteurs, pour celui que Dieu avait choisi [1].

En second lieu, comme les maîtres se communiquent plus familièrement à leurs bons serviteurs, leur donnent le nom d'amis, et leur découvrent plus volontiers tous leurs secrets; de même Dieu traite avec ses vrais serviteurs et ses amis d'une façon toute particulière, leur communiquant par l'oraison et par la contemplation des secrets et des merveilles, qu'il ne découvre pas aux autres. C'est ainsi qu'il entretenait son favori et son bien-aimé saint François ; c'est ainsi qu'il l'éleva à un si haut degré de contemplation, et qu'il se rendit tellement familier à son égard, que les plus ordinaires entretiens et les plus chères délices de saint François étaient de vivre au-dessus de lui-même, et d'être emporté au-dessus des sens, pour ne voir et ne goûter que ce que les sens ne peuvent découvrir. En voulez-vous voir les signes et la marque? Voyez ses plaies, ce sont les signes et les effets de ses contemplations....

Il s'était si vivement représenté la personne de Jésus en croix, et les excès de son amour, que la force de cette représentation forma un crucifix dans son âme, avant que le Séraphin ne le formât dans son corps. Ce ne fut qu'à la suite des plaies qu'il avait d'abord gravées dans son âme, que les extérieures lui furent imprimées, et il ne put se les graver que par la vivacité et l'excellence de sa contemplation. N'est-ce donc pas là une sorte de sacrement, et un signe visible des grâces invisibles [2]?

Mais, comme ce n'est pas seulement dans l'entendement que les divines communications se passent, mais aussi dans la volonté, et qu'on devient un saint, moins par la connaissance de Dieu, que par l'amour qu'on a pour lui; de même devons-nous

[1] Assumam te Zorobabel, serve meus, et ponam te quasi signaculum, quia elegi te, *Aggæi.* II.

[2] Supernæ contemplationis dulcedine abundantius solito superfusus ac cælestium desideriorum ardentiori flamma succensus, supernarum cœpit immissionem cumulatius dona sentire. S. Bonav.

croire que François qui a été un si grand saint, n'est parvenu à une si haute sainteté qu'en aimant beaucoup. Qui pourrait considérer les ravissements, les transports, les blessures d'amour, les extases et les autres secrets, qui se passaient entre Dieu et cette sainte âme, qui vivait plus en son Jésus, qu'en elle-même [1]? Nous dirons tout, en disant que l'union qui existait entre Jésus et lui, était cette union que le Sauveur avait souhaitée et demandée à son Père dans sa dernière prière; union qui est la plus étroite et la plus parfaite qui puisse être, puisqu'elle est formée sur le modèle de celle dont le Père éternel aime son Fils, et dont le Fils réciproquement aime son Père. Qu'ils soient unis avec nous, disait ce cher Fils à son Père, comme vous et moi nous sommes unis, et nous ne sommes qu'un [2]. Qui pourrait douter que cette prière n'ait eu quelque effet, et qu'il ne se soit trouvé quelque âme aussi unie avec son Dieu que Jésus le souhaitait, vu, principalement, que c'était la perfection évangélique qu'il avait apportée sur la terre, et qu'il avait meritée sur la croix. Certes, elle ne devait pas être impossible, ou inutile. Or, quoique nous ne voulions pas établir de comparaison entre les saints, s'il faut parler de ceux qui sont arrivés à cette perfection évangelique, qui s'accomplit par cette union et cette conformité avec Dieu, comme l'appelle le dévot saint Bernard, nous pouvons assurer que le grand saint François y est arrivé; et voici la preuve qui nous en est donnée par le signe, et le sacrement de ses plaies.

Pour recevoir ces plaies sacrées au fond de son âme, comme nous l'avons dit, il ne fallait pas seulement que son entendement fût élevé au plus haut point de la contemplation, mais de plus, il fallait que sa volonté et son affection fussent unies intimement avec l'objet qu'il contemplait, que ce ne fût qu'une parfaite union entre Jésus et de saint François [3], car l'imposi-

[1] Excreverat in Francisco insuperabile amoris incendium boni Jesu, in lampades ignis atque flammarum, ut Seraphicis desideriorum ardoribus ageretur. Idem.

[2] Ut ipsi in nobis unum sint. *S. Joan.* XVII.

[3] Dum igitur Seraphicis desideriorum ardoribus sursum ageretur in Deum,

tion des plaies ne se fit point autrement dans son âme, que par cette affectueuse union, qui appliquait, s'il faut ainsi parler, l'âme de Jésus à celle de saint François ; et par le moyen de cette application, Jésus y gravait ses plaies, comme le sceau laisse son empreinte sur la cire où il a été appliqué, et comme le Séraphin les imprima ensuite sur son corps, avec l'instrument dont il se servit. De sorte que, ce fut proprement un effet de l'amour unissant, comme la sainte Vierge contemplant avec l'amour et la compassion que nous savons, les peines de son fils mourant sur la croix, fut transpercée par sa croix, et ses clous; l'amour produisant dans son âme, ce que les clous faisaient dans le corps de son Jésus, et même Jésus ressentit par un contre-coup, les douleurs de sa mère, à cause de l'intime union qui possédait leurs âmes. De même le grand saint François était si uni à son Jésus crucifié, que l'union lui imprima sa ressemblance, et cette impression est un signe si évident de l'union qui existait entre eux, qu'il n'est pas plus vrai de dire, que Jésus et saint François se ressemblent par le moyen de ces plaies, que de dire, que Jésus et son saint semblent n'être qu'un [1]. En effet, enlevez à saint François sa robe, ne vous s'emblera-t-il pas voir Jésus ? et mettez-la sur l'image de Jésus, ne direz-vous que c'est saint François? Oh quelle image de saint François, que Jésus; oh ! quelle image de Jésus, que saint François !... Jésus n'a rien emporté de la terre que son corps et ses plaies, c'est ce qu'il a de plus cher dans le ciel ; et voilà qu'il en fait présent à son saint ; ne faut-il pas avouer, que c'est le signe d'un amour incomparable.

et affectus compassiva teneritudine in eum transformaretur, cui ex charitate nimia crucifigi complacuit, vidit quasi speciem unius Seraphim, etc. S. Bonav.

[1] Carnem crucifixo conformi exterius insignivit effigie, tamquam si ad ignis liquefactivam virtutem præambulam, sigillativa quædam subsecuta. S. Bonav.

DEUXIÈME POINT.

DES VERTUS QUI SE RAPPORTENT AU PROCHAIN.

Nous ne faisons qu'effleurer et vous préparer les matières, afin que vous les étudiez et les méditiez plus à loisir; car ce sujet est fécond. Dieu avait destiné notre Saint et tous ceux de son ordre, pour les envoyer au monde de sa part comme en ambassade, et parler à chacun de l'affaire de son salut, qui était fort négligée en ce temps-là. Il ne fallait rien moins que réformer le monde qui étai tout dépravé. Il eût presque été besoin que Jésus-Christ descendît encore une fois, tant il y avait de relâchement dans tous les rangs et dans toutes les classes du monde. Mais puisqu'il est arrêté qu'il ne viendra plus qu'en qualité de juge, il voulut se servir de François pour cette effet; et entre les autres marques qu'il lui donne de sa députation et de son ambassade, il lui laisse ses plaies, qui sont comme le sceau de ses lettres patentes, et un signe visible qu'il avait l'approbation de Jésus dans ce qu'il entreprenait, soit pour la perfection de ceux qui embrassaient son institut, soit pour le salut de tous les autres. On eût pu craindre en voyant un homme qui menait une vie si parfaite, que ce genre de vie ne fût pas supportable; mais ne craignez point, car il est approuvé par Jésus, et sa règle et sa vie sont autorisées par ces signes. On eût presque dit que c'était un ange, dont la vie est inimitable; mais ces plaies et ce sang montrent bien que c'est un homme, et ils font voir ce que peut la grâce avec l'homme, quand l'homme veut travailler avec la grâce. Voilà donc comment ces signes commencent à nous découvrir ces qualités, qui regardent le prochain.

Poursuivez et considérez, que comme la plus éminente qualité d'un homme qui est consacré au salut des âmes, c'est le zèle et l'ardeur insatiable de les gagner à Dieu, et que la marque la plus sûre de ce zèle, c'est le désir de souffrir et d'exposer sa vie pour ce sujet; saint François fut si embrasé de ce zèle,

qu'il se transporta à dessein chez les Maures et les Sarrasins, et fit tout son possible pour s'engager saintement dans le martyre. Mais Notre-Seigneur ne le permit pas, et il revint sans avoir pu réaliser son désir. Néanmoins, afin que son zèle et sa charité pour le prochain fussent connus de tout le monde, Notre-Seigneur lui fit entendre, lorsqu'il reçut ces plaies sacrées, comme le rapporte saint Bonaventure, que son martyre consistait à être percé des cloux et des plaies de son Sauveur, et qu'il lui faisait part de ses souffrances, en récompense de son désir de souffrir pour le salut des âmes [1]. Nous pouvons donc dire que ce signe extérieur était la marque de son zèle, puisqu'il en était l'effet; et que s'il n'avait pas répandu son sang, comme il le désirait, il pouvait du moins le verser comme il voyait que Jésus le voulait. Oh que l'amour est ingénieux!... Il sait refuser à l'amant ce qu'il demande pour mieux le lui donner, mais qu'il est enclin et porté aux souffrances, puisqu'il ne refuse jamais une sorte de peine que pour en accorder une autre.

Enfin, si saint Bernard assure, qu'il n'y a rien de si puissant pour la conversion des âmes que la prière [2], et qu'il n'y a point de meilleure prière, que celle qui se fait par l'offrande de ses travaux et de ses peines, qui parlent plus fortement que toutes nos paroles, saint François n'avait-il pas de quoi travailler continuellement dans ce but, ayant ses plaies, qui étaient autant de paroles et de prieres, prières enflammées, semblables à un encensoir allumé par le feu de son zèle, et qu'il offrait entre les vivants et les morts, comme on le dit d'Aaron [3]; c'est ainsi qu'il apaisait la colère de Dieu, justement irrité contre le monde. Le monde était perdu sans la prière de saint François et de saint Dominique, qui arrêtèrent en ce temps-là, les justes châtiments que méritaient les hommes. Mais, ô Dieu! quelle prière et

[1] Ut amicus ipse Christi prænosceret, se non per martyrium carnis, sed per incendium mentis totum in Christi Jesu Crucifixi expressam similitudinem tranformandum. S. Bonavent.

[2] Nunc manent tria hæc, verbum, exemplum, oratio; major autem horum est oratio. S. Bern. ep. CCI.

[3] Num. XVI.

quel mérite dans ces deux saints, pour avoir pu délivrer tout un monde ! Que ne peut espérer chacun en son particulier, s'il prie celui qui a eu tant de crédit auprès de Dieu pour tous les hommes ?

TROISIÈME POINT.

DES VERTUS QUI TOUCHENT LE SAINT EN PARTICULIER.

Pour ce qui touche le saint en particulier, il faudrait nommer toutes les vertus pour exposer les siennes; car il les a eues toutes à un degré si éminent, que ce sont plutôt des miracles de vertus que des vertus ordinaires. Vous n'avez qu'à regarder ses plaies pour en voir le tableau et l'image. En effet, en quoi consiste le mépris du monde ? sinon, comme disait l'Apôtre, à dédaigner toutes les grandeurs du monde, à en concevoir une horreur semblable à celle que vous inspire la vue d'un homme pendu à un gibet, et à nous réjouir que le monde ait à notre égard ce mépris et ce dégoût[1] ; or, le corps de saint François, qui nous représente un corps attaché à une croix, n'est-il pas l'image de ces mépris ?

Qu'est-ce qu'être humble, sinon être grand en sainteté et petit dans l'opinion de soi-même ? Mais quelle plus éclatante image de cette humilité, qu'un saint François qui, par sa haute sainteté, approche de la ressemblance de Jésus-Christ, et qui néanmoins, s'estime le plus grand pécheur du monde ? Vraiment, il imite son Sauveur sur la croix ; car comme Jésus étant crucifié souffrait les peines et les humiliations qui étaient dues au péché, quoiqu'il fût innocent ; de même, saint François s'attribuait toutes les misères et les indignités des pécheurs, seulement parce qu'il était homme, et qu'il pouvait pécher, quoiqu'au reste il fût saint. Considérez également les autres vertus. Qu'est-ce qu'être doux, patient et mortifié, sinon être dans de continuelles occasions de souffrir, sans se plaindre aucunement et sans se soulager ?... Et où verrez-vous mieux la figure

[1] Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. *Gal*, VI.

de cette patience qu'en la personne de saint François, qui, d'une part, ne vit que sur la croix et dans des souffrances continuelles, par l'effet de ses plaies, et qui, de l'autre, y vit avec tant de douceur et d'égalité d'esprit, qu'on ne le voit jamais fâché, et si on le voit plus content une fois que l'autre, c'est quand il souffre davantage.

Qu'il est beau de voir un homme qui ne marche, ne s'arrête, ne parle et n'agit que selon la raison et la grâce, sans écouter la passion, ses propres interêts, ou quelques-unes de ces pensées humaines qui se glissent souvent dans les personnes les plus zelées et les plus spirituelles, si elles n'y prennent garde. Mais où verrez-vous mieux cet homme qu'en saint François qui, étant sur la croix avec Jésus-Christ, a tellement attaché sur cette croix le vieil homme avec tous les mouvements de la nature corrompue, qu'il ne vit et n'agit plus que par l'esprit et la grâce, car il semble que la vie même naturelle qui lui restait avec ses plaies, lui était conservée plutôt par grâce que par nature.

O grand saint! que je vous dois d'honneur et de respect. En effet, s'il nous est permis d'honorer les saints, parce qu'ils sont aimés de Jesus-Christ, et qu'ils le representent par leur vertu; quel honneur ne suis-je pas obligé de vous rendre, vous qui etes un autre lui-même, et qui lui ressemblez si parfaitement, que la même marque, qui le faisait reconnaître par ses Apôtres après sa Resurrection [1], vous fait reconnaître entre les saints, par tout le monde? C'est ainsi que sera honoré celui que le roi veut honorer [2]....

[1] *S. Joan.* x.

[2] Sic honorabitur, quemcumque voluerit Rex honorare. *Esther.* VI.

ABRÉGÉ DE LA MEDITATION.

PREMIER POINT.

Vertus de saint François qui regardent Dieu.

Il ne faudrait point d'abrégé à cette méditation, qui n'est qu'un petit abrégé des grandes vertus de saint François. Tout est compris dans ses plaies sacrées; elles sont comme un sacrement et un signe visible, qui doit nous faire reconnaître les excellentes qualités qui le rendaient grand devant Dieu, admirable aux hommes, et saint dans sa personne.

C'était un vrai serviteur de Jésus-Christ, car il avait parfaitement tout quitté, pour se donner à son service. Afin donc que nous le connaissions pour tel, voilà que Jésus lui imprime ses stigmates comme s'il eût dit: Il m'appartient tout particulièrement. C'est ainsi que dans l'ancienne loi les maîtres marquaient les serviteurs, dont ils voulaient se servir à perpétuité. C'est ainsi que saint Paul dit aux Galates, qu'il porte les marques de Jésus-Christ, voulant leur faire entendre qu'il était son serviteur, et qu'il ne servirait jamais d'autre maître.

Comme donc les maîtres communiquent leurs plus grands secrets à leurs meilleurs serviteurs, et que c'est par l'oraison et la contemplation que cette communication se fait; ces plaies sacrées nous font reconnaître en second lieu, jusqu'où saint François s'était élevé dans ce saint exercice; car c'est en contemplant les plaies de son Sauveur qu'il les avait gravées dans son âme; l'impression n'en n'a été faite sur son corps qu'après celle de l'âme, et l'âme n'a pu se les graver que par la force et la vivacité de ses contemplations. Oh! quelle force d'entendement.

Mais l'ardeur de la volonté n'était pas moindre, et ces plaies ne sont pas un moindre signe de l'amour qui unissait saint François à Jésus, que de celui que Jésus avait pour saint François. Si le sceau doit être uni à la cire pour y laisser son empreinte, ne fallait-il pas que Jésus fût uni à François pour y laisser ses plaies? Si la Vierge étant au pied de la croix fut transpercée par un glaive de douleur, ce ne fut que l'amour qui l'attachait à la croix de son fils, qui causait cette douleur. De même, si saint François porte les plaies de son Jésus, et s'il en ressent les douleurs, dans son âme et dans son corps, c'est qu'il est si uni par l'amour à Jésus crucifié, qu'il semble que Jésus et François ne font plus qu'un. Oh! quelle union; oh! quelle sainteté!... Qu'y a-t-il de plus grand en sainteté que l'union, et quelle union plus grande que de deux n'être qu'un, comme saint François est tout à Jésus, et Jésus tout à saint François.

DEUXIÈME POINT.

Des vertus qui se rapportent au prochain.

Le monde était dans un état si déplorable au temps de saint François, qu'il semble qu'il ne fallait rien moins que Jésus pour le réformer; mais Jésus, au lieu d'y venir, députe saint François et le charge d'y pourvoir. Et afin qu'on le considère comme étant envoyé extraordinairement par Jésus-Christ, il lui donne ses marques et son sceau, qui sont les preuves authentiques de sa vie, de sa règle et de ses enseignements. Quel zèle avait ce saint pour convertir le monde ! il eût voulu mourir de mille morts pour témoigner son zèle. Oui, grand saint, vous mourrez pour ce sujet; mais ce ne sera que de la mort de Jésus, vous mourrez de ses plaies; elles seront votre martyre. Jésus rendra ce témoignage de votre zèle à tout le monde ; que parce que vous avez désiré de mourir pour le salut des âmes, vous mourrez de la mort du Sauveur, et vous en porterez à tout jamais les marques. Enfin, parce que c'est l'oraison qui fait plus pour le salut des âmes, que toutes les prédications; ce grand saint n'ayant pas, ce semble, assez d'une bouche pour contenter son zèle, Jésus-Christ lui donne ses cinq plaies, qui sont autant de bouches qui crient miséricorde pour tout le monde, ou bien son corps est comme l'encensoir d'Aaron qui apaisait la colère de Dieu. Oui, sa prière a été si efficace qu'elle a conservé tout un monde. Peut-être que le monde eût été abîmé sans la prière de saint François!... Que ne peut espérer chacun de celui qui a été si puissant pour le monde entier!...

TROISIÈME POINT.

Des vertus qui touchent le saint en particulier.

Si vous voulez connaître les autres vertus de saint François, considérez toutes les vertus; car elles sont toutes en ce saint, et il les a pratiquées à un degré si éminent, que rien ne peut mieux les exprimer que ses plaies admirables. Le sujet est trop ample pour en faire un discours; on y arrive plus vite par la vue que par la langue, ou par l'oreille. Au lieu de vous arrêter à considérer ses vertus, l'une après l'autre, et de dérober autant de temps à la considération d'une vertu, que vous en donnerez à l'autre; regardez-les toutes ensemble dans ses plaies; elles sont autant de marques de son mépris du monde, de son humilité, de sa patience, de sa mortification, de la douleur et de l'égalité de son esprit; en un mot, de

sa vie toute spirituelle, extatique et divine. Ces plaies en sont les marques, non-seulement parce qu'elles étaient des récompenses, et des témoignages que Dieu donnait aux actes héroïques de toutes les vertus qu'il avait exercées; mais parce qu'elles étaient des occasions et des sujets pour en exercer des actes plus héroïques. Oh! quel honneur est dû à ce grand saint, que Jésus-Christ a honoré à ce point de le faire connaître au monde, par les marques qui servaient à le connaître lui-même! En effet, depuis que Jésus-Christ a reçu ses plaies sacrées, il n'a point eu de meilleure marque pour se faire connaître, que ses cinq plaies qu'il a voulu conserver dans son corps.

SIXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

SAINT BRUNO,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX.

Voilà que je me suis éloigné en fuyant le monde, et j'ai demeuré dans la solitude[1].

Le Sujet applique ce verset de David à saint Bruno, qui a fondé dans la solitude cet ordre admirable des Chartreux; cet ordre a persévéré si constamment dans sa première sainteté, que plusieurs siècles après sa fondation nous le voyons dans sa première ferveur, sans qu'il s'en soit relâché. Ceci doit nous faire reconnaître que, comme la trop grande fréquentation des hommes nuit grandement à la fermeté de la dévotion et de la sainteté, de même la solitude et la retraite servent beaucoup pour se conserver dans la résolution qu'on a une fois prise de servir Dieu.

La Fin sera de nous persuader cette vérité, d'en tirer profit, et, selon les moyens que nous donne notre vocation, de nous servir de l'exemple de ce saint et de son ordre, pour nous adonner à la retraite.

La Forme est en ces trois points :

[1] Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. *Psalm.* LIV.

1° La trop grande fréquentation du monde nous est nuisible, mais la retraite nous conserve dans la sainteté.

2° L'exemple de saint Bruno et de son ordre nous prouve cette vérité.

3° Moyens que nous avons dans notre condition de nous adonner à cette sainte retraite.

PREMIER POINT.

LA TROP GRANDE FRÉQUENTATION DU MONDE NOUS EST NUISIBLE, MAIS LA RETRAITE NOUS CONSERVE DANS LA SAINTETÉ.

Il est bon et très-utile de se retirer du monde, quand on commence à s'adonner au service de Dieu, mais ici nous supposons qu'on a pris la résolution de le servir dans l'état où il nous a appelés, et nous cherchons plutôt à apprendre à demeurer fermes et constants dans cette résolution, qu'à la former. En effet, nous avons plus besoin de constance pour persévérer, que de promptitude pour commencer, et nous devons plutôt chercher les moyens qui nous feront garder nos bonnes résolutions [1], que penser à en chercher de nouvelles, qui ne serviraient pas à nous affermir dans la perfection de notre état. Ceci étant posé, considérez maintenant combien la trop grande fréquentation du monde nuit au dessein qu'on a pris de servir Dieu; vous étendrez plus au long, si vous le voulez, les considérations que nous donnons ici brièvement.

Premièrement, on n'apprend dans le monde qu'à vivre selon ses maximes, et rien ne détourne autantdu service de Dieu, que d'entendre les discours et de voir les actions du monde; car on se sent aussitôt porté à imiter ceux au milieu desquels on se trouve et à vivre comme eux [2].

Secondement, une des plus grandes preuves qu'on puisse donner de la résolution qu'on a prise de se donner à Dieu, c'est de se retirer des compagnies et du tracas du monde; si donc vous y retournez, et si on vous y voit aussi familier qu'aupara-

[1] Non ventiles te in omnem ventum, et non eas in omnem viam. Esto firmus in via Domini, et in veritate sensus tui et scientia. *Eccli.* v.

[2] Propter quod exite de medio eorum, et separamini, dicit Dominus, et immundum ne tetigeritis. II *Cor.* VI.

vant, n'aura-t-on pas sujet de croire que vous regardez en arrière, que vous reprenez ce que vous avez quitté, ou que vous n'avez fait que semblant de le quitter? De plus, l'esprit et les grâces se dissipent facilement au milieu de tant d'entretiens; et ce qui est plus à craindre, comme on ne saurait parler longtemps sans tomber dans quelque péché, si on va se jeter dans ces occasions sans aucune réserve, on se retire ouvertement de Dieu, et Dieu se retire de ces causeurs, qui deviennent ensuite plus libres et plus scandaleux que les libertins mêmes[1]. Fuyez comme un petit daim ou comme un cerf, disait le Sage, car les plus sages y sont pris, s'ils ne mettent leur sagesse à fuir plutôt le monde, qu'à penser pouvoir s'y conserver en le fréquentant plus qu'ils ne doivent[2].

Si, au contraire, on sait adroitement s'en retirer et vivre à soi, voyez quels avantages en reviennent pour demeurer constamment dans le chemin de la vertu. On se détache des soins et des affections du monde, et on s'affectionne davantage aux exercices spirituels; car il n'y a que le trop grand attachement au monde qui puisse nous en dégoûter[3]. On se retire des créatures, et on s'unit d'autant plus au Créateur; on apprend à se contenter de Dieu, et Dieu n'attend que cela pour nous témoigner qu'il est content de nous. Moins on voit de personnes, moins on est vu des autres, et plus l'âme est en état de goûter et de voir combien le Seigneur est doux[4].

Retirez-vous du bruit du monde, et vous entendrez Dieu attirer l'âme dans la retraite pour lui parler au cœur[5]. L'âme qui fuit le monde, est ce grand signe qui parut dans le ciel,

[1] Si enim refugientes coinquinationes mundi in cognitione Domini nostri et salvatoris Jesu Christi, his rursum implicati superantur: facta sunt eis posteriora deteriora prioribus. II *Pet.* II.

[2] Eruere, quasi damula de manu, et quasi avis de manu aucupis. *Prov.* VI.

[3] Quiconque veut arriver à la vie intérieure et spirituelle, il faut qu'à l'exemple de Jésus il s'éloigne de la foule. *Imitat.* liv. I, ch. XX.

[4] Heureux ceux qui mettent leur joie à s'occuper de Dieu et qui se dégagent de tous les embarras du siècle. *Imitat.* liv. III, ch. I.

[5] *Apoc.* XII.

elle a la lune sous ses pieds, elle est environnée du soleil, et sa tête est ornée d'une couronne d'étoiles, qui sont les grâces et les faveurs dont elle est enrichie. Aussi lui a-t-on donné deux ailes d'aigle pour s'enfuir dans le désert et pour se délivrer du dragon qui la poursuit[1]. C'est dans ce désert que l'âme s'avance tellement au sommet de la perfection, que les anges s'arrêtent pour la considérer, et pour admirer comment elle s'élève, semblable a une douce fumée d'encens et de parfums aromatiques[2]. Tout le monde n'est qu'un désert pour une âme qui aime la retraite ; mais ce désert vaut mieux que le monde entier, car l'âme y conserve et augmente sa sainteté qu'elle perdait ailleurs; et c'est le plus grand bien pour une âme d'être sainte. O mon Dieu! j'entends plusieurs dire qu'ils n'aspirent point à être saints, qu'il leur suffit de se sauver, et qu'ainsi ils n'ont que faire de ces hautes pratiques et de ces solitudes, qui ne sont faites que pour des saints. Mon fils, ceux qui parlent ainsi, ne savent pas ce qu'ils disent ; et quiconque ne veut pas être saint, celui-là aura peine à se sauver.

DEUXIÈME POINT.

L'EXEMPLE DE SAINT BRUNO ET DE SON ORDRE NOUS PROUVE CETTE VÉRITÉ.

L'exemple de saint Bruno et de son saint Ordre doit confirmer puissamment ce que nous venons de considérer, le danger de la trop grande fréquentation du monde et les grands avantages de la retraite. Il vivait dans le monde honorablement, selon sa profession d'ecclésiastique et de docteur en l'université de Paris, quand il apprit la malheureuse fin de quelques-uns qui vivaient en réputation de sainteté. Cela le fit rentrer en lui-même, et lui donna sujet de considérer sérieusement, que ce n'était pas tout de bien commencer, ou de mener une vie qui reçût l'approbation des hommes, mais qu'il fallait persévérer

[1] Datæ sunt alæ duæ aquilæ magnæ, ut volaret in desertum. Ibid.

Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrræ het thuris et universi pulveris pigmentarii ? *Cant.* III.

jusqu'à la fin [1], et régler sa vie plutôt sur le jugement de Dieu que sur celui du monde. Il forme alors le projet d'un genre de vie qui pût lui offrir des garanties, ainsi qu'à tous ceux qui voudraient s'occuper sérieusement de leur salut. Il se propose l'exemple de saint Jean-Baptiste qui s'était retiré dans le désert pour se sanctifier. Il considère que, de trente-trois ans que le Fils de Dieu a vécu dans ce monde, il en a passé trente dans le silence, et une bonne partie des trois autres dans la retraite et dans la solitude.

Sur ces pensées, il s'en va trouver, à Grenoble, un évêque nommé Hugues qu'il connaissait auparavant, et lui demande pour lui et pour six de ses compagnons, la permission de demeurer sur ces rochers inhabitables et presque inaccessibles, qu'on appelait Chartreuses, pour y vivre dans la retraite et la solitude. Voyez-vous déjà, comment ce grand saint ne trouva point de moyen plus propre pour assurer son salut, que cette vie solitaire, comment il n'avait point reconnu au monde de plus grand danger pour le perdre, que d'être trop parmi le monde? Voilà donc qu'il établit sur ces montagnes, un ordre qui retient le nom de Chartreuses, et qui, étant dispersé en d'autres endroits, garde la même solitude et le même silence, avec tant de sainteté et de constance, que la grande merveille de ce saint ordre n'est pas tant la solitude et le silence, que la sainteté dans cette solitude, et la constance dans cette sainteté.

Arrêtons-nous ici quelques instants, et considérons comment depuis que le monde existe, à peine si l'on verra une communauté qui ait demeuré deux ou trois cents ans dans le premier état de son établissement, sans s'altérer ou sans se relâcher. Si nous commençons par le premier homme dans le paradis terrestre, nous voyons qu'il demeure peu de temps dans le bonheur où il fut créé; si plus tard Abel, Enos, Noé, ou quelques autres servent Dieu, combien y en a-t-il dans le même temps

[1] Non quæruntur in Christianis initia, sed finis. S. Hier.

qui ne le connaissaient point[1] ? Si Dieu choisit Abraham, Moïse, et un peuple tout entier, pour en être servi spécialement, combien peu ces services durent-ils[2] ? Qu'y avait-il de plus inconstant en fait de religion, que les Juifs ? Aussi Dieu se plaignant de leur inconstance[3], leur reprochait-il que les autres nations n'avaient pas quitté leurs dieux, comme son peuple l'avaient abandonné.

Et dans la religion chrétienne, qui ne connaît la première ferveur qui y régnait dans les premiers siècles ; mais qui ne sait que cette ferveur s'est bientôt refroidie ? Et pour abréger, qui ne sait le désordre qui s'est glissé parmi tous les Ordres ? et qui peut dire qu'une communauté se soit maintenue dans l'intégrité de son premier état, et dans sa première ferveur, un espace de temps aussi considérable que ce saint Ordre des Chartreux, qui est aujourd'hui dans son silence, dans sa solitude et dans sa sainteté, comme il était au temps de saint Bruno ? Ne faut-il pas avouer que la solitude est un puissant moyen pour conserver la sainteté, puisque la sainteté s'est altérée presque partout, excepté dans cette solitude ? On sait bien que la sainteté est toujours demeurée dans l'Eglise, qui est éternellement sainte, comme elle est une ; mais on sait bien que l'Eglise étant un corps composé de plusieurs membres, tous les membres n'ont pas demeuré dans la sainteté qui est dans le chef, et qui devrait être dans tout le corps.

C'est donc une merveille qu'on ne saurait assez admirer, de voir cet Ordre conservé dans sa splendeur au milieu de tant de désordres ! Et puisque c'est à la solitude et au silence que la conservation est attribuée, ne sommes-nous pas obligés de re-

[1] Videns Deus quod multa malitia hominum esset in terra, et cuncta cogitatio cordis intenta esset ad malum omni tempore, pœnituit eum quod hominem fecisset in terra. *Genes.* VI.

[2] Cito fecerunt, obliti sunt operum ejus, et non sustinuerunt consilium ejus. *Psalm.* CV.

[3] Transite ad insulas Cethim et videte, in Cedar mittete, et considerate vehementer, et videte si factum est hujuscemodi : si mutavit gens deos suos et certe ipsi non sunt Dii, populus vero meus mutavit gloriam suam in idolum. *Jerem.* II.

connaître l'avantage de la solitude, pour persévérer dans la pratique de la perfection? Il est vrai qu'il faut bien de la vertu pour demeurer dans une solitude; mais aussi quand on a cette vertu, la solitude perfectionne tellement cette vertu, qu'elle se change aussitôt en sainteté, et dans une sainteté qui ne passe pas comme celle du monde, mais qui demeure toujours. Le solitaire se tiendra dans son repos et dans son silence, dit le Prophète[1], et il s'élèvera au dessus de lui-même, c'est-à-dire, qu'il sera un homme au dessus du commun des hommes; ce sera un homme tout angélique et tout divin; ou bien comme d'autres traduisent: il levera sur lui le joug de Notre-Seigneur, il ne le trainera pas, comme on fait dans le monde, mais il le portera, et il sera porté par le même joug, comme un oiseau porte ses ailes et en est porté. O grand saint! qui n'avez choisi la solitude pour vous sanctifier, qu'après avoir connu les dangers qui sont dans le monde, faites que je les reconnaisse, afin que j'apprenne à m'en retirer et à assurer mon salut.

TROISIÈME POINT.

MOYENS QUE NOUS AVONS DANS NOTRE CONDITION DE NOUS ADONNER A CETTE SAINTE RETRAITE.

Toutes les âmes sont bien appelées à la solitude et à la retraite; mais il n'en est qu'un petit nombre qui soient appelés à la solitude des Chartreux. C'est ce qu'on vous a dit souvent, que nous pouvons bien imiter tous les saints; mais non pas au degré de sainteté ou ils sont parvenus, parce que tous n'y sont pas appelés. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, disait Notre-Seigneur[2]; de même, il y a aussi plusieurs sortes de solitudes et de retraites sur la terre, pour se disposer à entrer dans la demeure que Dieu nous a préparée au ciel. David avait sa solitude[3], saint Bruno a eu la sienne, et vous avez la vôtre.

Il y a une retraite qui nous fait nous éloigner du grand monde,

[1] Sedebit solitarius et tacebit, levavit super se. Thren.
[2] S. *Joan.* XIV.
[3] Mansi in solitudine. Supra.

sans toutefois nous le faire quitter autrement qu'en nous séparant de quelques compagnies où nous sommes trop engagés, avec danger de notre salut ou de notre perfection[1]; cette retraite sera une espèce de solitude.

Si on peut se passer de converser aussi longtemps avec des personnes qui ne demandent qu'à parler et à passer le temps, quoiqu'il n'y ait point d'autre mal que de perdre le temps, néanmoins c'est un assez grand mal, pour apprendre à s'en retirer et à fuir le monde[2].

Il y a aussi des retraites de huit ou dix jours, que l'on pratique quelquefois dans l'année; elles apprennent à faire les autres, et elles montrent l'importance qu'il y a de se retirer plus qu'on ne le fait dans le monde, pour assurer son salut[3].

Quiconque est obligé de vivre dans le monde et dans le tracas des affaires, doit pour le moins, à certains jours et à certaines heures du jour, se retirer un peu à l'écart pour penser à son unique affaire, et examiner, s'il n'est pas trop engagé dans les affaires temporelles[4].

Dans le temps même qu'on est le plus occupé, on peut se retirer dans son intérieur, comme il est enseigné au livre de l'Ordre; on peut vivre dans une espèce de solitude dans les rues et au milieu des occupations, quand la personne possède son âme en paix, et que l'âme n'est point possédée par les affaires ou par ces affections[5]. Il n'y a point de plus grand monde que le cœur qui s'abandonne à ses désirs ou à ses craintes, quoiqu'il fût dans un désert; et il n'y a rien de si retiré qu'un cœur qui n'a qu'une affaire, et qui ne pense qu'à plaire à Dieu, quoiqu'il soit en plein marché[6].

[1] Discede ab iniquo, et deficiens mala abs te. *Eccles.* VII.

[2] Præcurre prior in domum tuam, et illic avocare et illic lude et age conceptiones tuas, et non in delictis et verbo superbo. *Eccli*s. XXXII.

[3] Tam pio otio tamque utili nullum in vita operam dare, nonne vitam perdere est? S. Bern. I *de Consid.*

[4] Attende tibi ne incidas. *Eccli*s, XXIX.

[5] Cui dedit in solitudine domum. *Job.* XXXIX.

[6] Qui corpore remotus vivit, sed tumultibus conversationis humanæ, terreno-

Regardez en tout cela, ce qui vous convient plus particulièrement, eu égard à votre naturel, à votre condition et à la grâce que vous pouvez ressentir pour votre perfection. Surtout, retranchez les visites, les intrigues, les longs discours, les affections et les engagements de cœur; tout cela peut se rencontrer dans quelque condition que ce soit, et le retranchement vous sera aussi nécessaire, que l'excès pourra vous atteindre, et que le danger sera plus évident. Si vous appréhendiez ce danger, le remède serait facile. Voyez qu'elle résolution de vie a pris saint Bruno. Il ne l'a prise que par la crainte de se perdre dans les dangers du monde. N'y êtes vous pas aussi bien qu'il y était? N'avez-vous pas autant de sujet de craindre que lui[1]? Et si vous dites que vous n'avez pas autant de grâces pour fuir les dangers comme lui, entendez-le vous répondre, que vous en avez assez pour les fuir autant qu'il le faut dans votre condition, si vous aviez autant de désir que lui d'assurer votre salut. Oh! comme l'exemple des saints nous reproche de pas vouloir sortir des dangers de nous perdre, parce que nous n'avons pas, comme eux, le désir de nous sauver!...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La trop grande fréquentation du monde nous est nuisible, mais la retraite nous conserve dans la sainteté.

Voilà que je me suis éloigné en fuyant le monde, et j'ai demeuré dans la solitude. C'est David qui prononçait ces paroles; saint Bruno en a parfai-

rum desideriorum cogitationibus sinceris, non est in solitudine. Si vero prematur aliquis temporaliter popularibus turbis et tamen nullos curarum sæcularium tumultus in corde patiatur, non est in urbe. Itaque bene conversantibus primum solitudo mentis tribuitur, ut exurgentem intrinsecus strepitum terrenorum desideriorum premant. S. Greg, XXX; *Mor.* XII, et vide *Job.* III, ad verba.

[1] Cum regibus et consulibus terræ qui ædificant sibi solitudines.

Circumdederunt me dolores mortis: et torrentes iniquitatis conturbaverunt me. Dolores inferni circumdederunt me, præoccupaverunt me laquei mortis. *Psalm.* XVII.

tement accompli le sens. Et, si vous voulez, vous apprendrez à leur exemple à fuir le monde, et à vous retirer autant que votre condition le permettra. Il n'est pas tant question de changer de condition, que de vous perfectionner dans la vôtre, et de persévérer constamment dans les résolutions que vous avez prises, de vous donner entièrement à Dieu. Pour cela l'amour de la retraite y est aussi nécessaire que la trop grande fréquentation du monde est préjudiciable. C'est la constance dans le bien commencé qui fait la sainteté, et c'est la fuite du monde, c'est la retraite qui donne cette constance. Celui qui s'entretient plus qu'il ne doit avec le monde, et ne sait pas s'en retirer quand il faut, montre qu'il l'aime trop ; et l'homme qui aime trop le monde, ne peut pas être constant dans la pratique de la vertu ; car il se fait semblable à ce qu'il aime, et il n'y a rien de plus inconstant que le monde. Il faut donc reconnaître qu'il y a du danger, non-seulement pour sa perfection, mais encore pour son salut ; et qu'il n'y a d'assurance que dans une retraite et une solitude conforme à votre état.

DEUXIÈME POINT.

L'exemple de saint Bruno et de son Ordre nous prouve cette vérité.

Saint Bruno nous donne parfaitement cette leçon, quand il se retire si loin du monde, qu'il n'y a pas de retraite et de solitude semblable à celle qu'il choisit pour assurer son salut. Ce fut après avoir appris la malheureuse fin d'une personne, qui vivait dans le monde en réputation de grande sainteté, qu'il connut le danger auquel on est exposé, en vivant parmi le monde, et qu'il crut que le moyen d'assurer son salut était de s'en éloigner. Mais ce que nous devons surtout remarquer, c'est qu'ayant établi un ordre dans la solitude, cet ordre s'y est conservé si parfaitement, depuis les premiers temps de sa fondation jusques à nos jours, qu'il est encore dans sa première ferveur, et le seul qui soit resté aussi fervent et aussi constant dans sa splendeur. Ce n'est pas tant la solitude qu'on doit admirer, que la sainteté de la solitude ou la constance de cette sainteté ; mais parce que la solitude y a beaucoup contribué, on doit conclure qu'elle est un puissant moyen pour se conserver dans ses bonnes résolutions, et que partant, nous devons remercier ce grand saint, de l'exemple qu'il nous en a laissé. Oh ! si nous pouvions appréhender comme lui le danger qu'il y a de se perdre dans le monde !... Hélas, si l'exemple d'une seule personne qui se perdit dans le monde eut tant de

pouvoir sur ce saint, combien en vois-je maintenant qui se damnent, et qui me crient qu'il y a plus de danger que jamais, et que je dois y prendre garde.

TROISIÈME POINT.

Moyens que nous avons dans notre condition de nous adonner à cette retraite.

Ne vous étonnez pas de la rigueur de cette solitude ; car toute solitude n'a pas cette rigueur. Si vous ne pouvez pas vous retirer aussi parfaitement que les saints, vous n'êtes pas pour cela exempt de le faire, puisque vous avez d'autres sortes de retraites, qui sont d'autant moins excusables qu'elles sont plus légères. Ce serait une témérité coupable de vouloir entreprendre tout ce qu'ont fait les saints; mais c'est une lâcheté insupportable de ne vouloir rien faire de ce qu'ils ont entrepris. Si nous pensons nous excuser sur ce qu'ils ne sont pas imitables, nous leur donnons sujet de nous accuser de ne pas faire ce qui est plus facile, après qu'ils ont souffert le plus pénible. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, disait Notre-Seigneur, et il y a plusieurs retraites sur la terre, pour nous y disposer. David avait la sienne, saint Bruno et les autres saints ont eu la leur, et vous avez la vôtre dans votre condition. Il y a des retraites d'années, de mois, de semaines, de jours et d'heures : des retraites de ville, de lieu, de compagnie, et de cœur seulement, quand on est obligé de vivre dans le monde, et d'y traiter d'affaires, et que néanmoins on y vit, comme si on n'y était point. C'est une sorte de retraite qui s'accorde avec toute condition qui est obligée de vivre dans le monde, et de ne point vivre selon le monde. Il ne faut pas toujours aller dans le désert pour être solitaire, ni marcher par les rues pour être avec le monde. Notre cœur fait le monde et la solitude ; s'il se laisse attacher aux créatures, il porte tout le monde ; s'il en est détaché, il est dans la solitude; celui qui peut sortir du monde est heureux, mais que celui qui n'en peut pas sortir, fasse sortir le monde de son cœur ; il y est plus obligé que de sortir du monde.

QUINZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

SAINTE THÉRÈSE.

FONDATRICE DES CARMES DÉCHAUSSÉS ET DES CARMÉLITES.

Une femme a jeté la confusion dans la maison du roi Nabuchodonosor [1].

Le Sujet se sert de ces paroles, qui ont été d'abord appliquées à Judith, pour nous faire voir comment sainte Thérèse, par sa vie très austère et par l'étroite observance qu'elle a rétablie dans son ordre, a donné de la honte et de la confusion au monde, qui ne pensait qu'à se relâcher, et qui regardait comme impossible ce qui a été rendu très-facile par son instruction et son exemple.

La Fin sera, de prendre sa part dans la confusion que le monde reçoit de sa lâcheté, et de se servir de cette confusion pour quitter cette lâcheté.

La Forme est en ces trois points :

1° Quel est ce monde que sainte Thérèse confond par son exemple.

2° Quelle est cette confusion que le monde reçoit de l'exemple de cette sainte.

3° Quel est le profit que l'on doit retirer de cette confusion.

PREMIER POINT.

QUEL EST CE MONDE QUE SAINTE THÉRÈSE CONFOND PAR SON EXEMPLE.

Les trois ennemis de notre salut, que nous nommons communément le démon, la chair et le monde, sont tellement liés et unis ensemble pour notre perte, que l'un n'est presque point sans les deux autres. Le démon se sert de la chair, la chair s'autorise du monde, et le monde déguise tellement le mal de la

[1] Una mulier Hebræa fecit confusionem in domo regis Nabuchodonosor. *Judith.* XIV.

tentation, que les âmes y sont prises souvent sans qu'elles s'en aperçoivent[1] ! S'il n'y avait que le démon, personne ne consentirait à en suivre les suggestions ; mais le plaisir de la chair attire tellement qu'on n'aperçoit point l'ennemi. S'il n'y avait encore que ce plaisir déréglé, la raison prendrait garde à ce dérèglement et l'aurait en horreur ; mais quand le monde vient à approuver ce plaisir, ou qu'il le dissimule, qu'il le déguise, qu'il l'excuse, et qu'il vient à dire, qu'il est le fait de la faiblesse humaine, que la nature est trop faible pour supporter tant de jeûnes et d'austérités, pour s'abstenir de toute sorte de plaisirs et de divertissements, qu'elle a besoin de relâche, que ce n'est plus le temps de ces grandes rigueurs des saints, que la vertu ne consiste pas dans ces pénitences, et qu'ainsi on ne se fait plus de scrupule, ni de conscience d'omettre ce qui dans son devoir semble plus fâcheux et plus pénible ; c'est alors que les trois ennemis sont joints ensemble, et qu'ils sont plus forts pour combattre une pauvre âme, et pour lui persuader de se relâcher dans la pratique de la vertu. Car, que fera-t-elle contre ce monde qui lui oppose des raisons contraires à ses desseins ? Comment pourra-t-elle résister seule à tant de personnes qui vivent autrement, qui soutiennent qu'il faut vivre ainsi, qui se moquent de la haute vertu, comme si elle était trop haute pour y atteindre, et qui, au reste, sont des personnes honorables, et qui savent ce que c'est que de vivre[2] ?

Sans doute que la tentation est dangereuse et redoutable, quand ces trois ennemis conspirent ainsi ensemble pour détourner une âme de sa perfection. Et parce que le plus grand danger de ce combat vient du côté du monde, qui nous attaque par des raisons apparentes et par de beaux prétextes, nous disons principalement que nous avons à combattre le monde, quand nous avons à combattre ces raisons apparentes

[1] Laqueum paraverunt pedibus meis, incurvaverunt animam meam. *Psalm.* LVI.

[2] Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret : quia vero de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus. *Jean.* XV.

qui détruisent la vertu, quoique le démon et la chair s'en mêlent autant que le monde [1]. Le monde est le plus dangereux ennemi des trois, car il couvre les deux autres, et il se cache lui-même sous l'apparence des raisons qu'il propose.

C'est donc cet ennemi que sainte Thérèse est venue combattre et confondre. C'est le monde, qui s'était relâché de son temps, et qui se faisait accroire qu'il avait raison de se relâcher. Ce n'était pas seulement le sentiment humain de deux ou trois personnes qu'elle avait à combattre, c'eût été trop peu pour elle ; mais c'était le sentiment humain, qui était si commun que c'était le sentiment de presque tout le monde ; et ainsi, on pouvait dire que c'était le monde qu'elle avait à combattre ; car on ne dit point autrement qu'on ait à combattre le monde, ou qu'il soit notre ennemi, que quand on a à combattre des personnes du monde qui s'opposent à la vertu ou à la perfection; et plus il y a de personnes qui s'opposent au bien, ou plus elles sont considérables, et plus on a sujet de dire que c'est le monde, et qu'il est un ennemi dangereux. O mon Jésus! n'avez-vous pas dit que vous aviez vaincu le monde? d'où vient donc qu'il régnait encore en ce temps-là, et qu'il ne cesse maintenant de nous faire la guerre? Mon fils, il est vrai que je l'ai vaincu dans ma personne, car il n'a eu aucun pouvoir sur moi; pour me faire quitter mes entreprises, et je t'ai montré, par mon exemple et par mes enseignements, à le surmonter, si tu le veux; il ne faut que combattre. Quelque fort et puissant que soit le monde, il ne faut qu'une fille, qu'une Thérèse, et qu'une âme généreuse avec ma grâce, pour le confondre.

[1] In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum *S. Joan.* XVI.

DEUXIEME POINT.

QUELLE EST CETTE CONFUSION QUE LE MONDE REÇOIT DE L'EXEMPLE DE SAINTE THÉRÈSE.

Comme il n'y a rien de plus sensible que la honte et la confusion qui nous couvre le visage, de même n'y a-t-il rien de plus facile à concevoir que ce que l'Ecriture dit de Judith, qu'elle jeta la confusion dans le camp et dans la cour du roi Nabuchodonosor, et ce que nous avons à considérer dans sainte Thérèse confondant le monde. En effet, qui ne voit le sujet de confusion qu'eut ce roi et toute son armée, d'avoir été vaincu par une seule femme, quand elle trancha la tête à Holoferne. Cela est si honteux qu'Abimélech, grand capitaine parmi les Hébreux, ayant été frappé d'une pierre par une femme, aima mieux se faire tuer par un de ses soldats, que de subir la honte de mourir ou de vivre, ayant été frappé par la main d'une femme [1]. Aussi ce fut abattre l'orgueil de Nabuchodonosor, qui voulait mal à propos faire la guerre au peuple de Dieu, et se déclarer le Dieu de l'univers. Ce fut pour le confondre que Dieu ne voulut point d'autre main pour le combattre que celle d'une femme [2]; comme auparavant, il avait confondu Pharaon, en lui opposant un homme avec une seule baguette, et que, depuis il confondit le géant Goliath par un petit berger qui l'abattit d'un coup de pierre. C'est être couvert de confusion d'être ainsi vaincu par un plus faible que soi.

Et c'est ainsi que le monde a été confondu par sainte Thérèse. Quand les plus forts et les plus robustes se faisaient accroire qu'ils étaient trop faibles, pour supporter les rigueurs et les austérités de la perfection évangélique, elle qui n'était qu'une fille faible et délicate, entreprend un genre de vie le plus austère et le plus rigoureux qu'il y ait dans l'Eglise [3], et elle montre

[1] Evagina gladium tuum, et percute me, ne forte dicatur, quod a fœmina interfectus sim. *Judith.* IX.

[2] Dominus autem omnipotens nocuit eum, et tradidit eum in manus fœminæ, et confodit eum. *Judith.* XVI.

[3] Cessaverunt fortes; in Israel, et quieverunt · donec surgeret Debbora, sur-

par son exemple et par l'établissement de son saint ordre, que le joug de Jésus est non-seulement supportable, mais qu'il est très-doux et agréable. Oh! quelle confusion pour ceux qui disent qu'ils ne peuvent souffrir, de voir une fille dans toute sorte de souffrances, protester à tout le monde qu'il n'y a rien plus doux que de souffrir! Quel plus grand sujet de confusion que quand on se voit convaincu de fausseté ou de lâcheté? Et quelle conviction plus manifeste de la fausseté des raisons dont le monde couvrait sa lâcheté, que quand sainte Thérèse fait voir dans sa personne, dans celle de ses filles et de tout son saint ordre, qu'on peut porter avec plaisir ce que le monde se fait accroire être insupportable.

Le monde prenait pour devise : *Vivre sans rien souffrir* [1]. Elle, au contraire : *Ou souffrir, ou mourir* [2]. N'était-ce pas contredire entièrement le monde? Le monde, en effet, ne tâchait que de vivre sans rien souffrir; elle, de son côté, ne cherchait qu'à souffrir. Et comme le monde s'excusait continuellement sur sa faiblesse, les continuelles souffrances de notre sainte étaient autant de témoignages opposés aux excuses du monde. Et enfin, comme le malheur et la perte spirituelle de tout le monde ne vient que de ce qu'on ne veut point souffrir, de même elle rappelait tout le bonheur de la religion, en excitant les cœurs à l'amour des souffrances.

Si vous y prenez garde, vous trouverez comme dit Tertullien, que tous les vices ne sont que des impatiences ou des défauts de la vertu de patience [3]; l'orgueil n'est qu'une impatience de la vertu d'humilité, l'impureté une impatience de la vertu de

geret mater in Israel. Nova bella elegit Dominus et portas hostium ipse subvertit. *Judicum* v.

[1] Venite et fruamur bonis quæ sunt, etc.

Ubique relinquamus signa lætitiæ, quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors. *Sap.* II.

[2] Aut pati, aut mori. *In vita Sanctæ Teresæ.*

[3] Matrix impatientiæ in omne delictum, diffundens de suo fonte varias criminum venas. Omne peccatum impatientiæ adscribendum. Malum, impatientia est boni, nemo impudicus non impatiens pudicitiæ et improbus probitatis, et inquietus quietis. Tertul.

pureté, l'intempérance une impatience de la sobriété, et ainsi de toutes les autres ; de là vient que le monde ne sachant point souffrir, apprenait tous les vices. Mais si, au contraire, on était résolu de pratiquer la patience, on serait disposé à toutes les vertus. C'est pourquoi sainte Thérèse, qui se proposait de travailler à la conversion de tout le monde, établit comme fondement de sa réforme, *l'amour des croix et des souffrances*. Et la conséquence fut, qu'il n'y avait aucun degré de vertu et de perfection où elle n'arrivât, et dont elle n'ait laissé des exemples admirables. Car, comme la crainte seule de souffrir nous empêche d'aspirer au haut degré, où la grâce nous porte, elle, qui ne craignait rien, et qui ne demandait qu'à souffrir, suivait la grâce partout. Elle s'y rendit si fidèle, qu'elle s'obligea même, par vœu exprès, de ne faire jamais que ce qui était le plus parfait, et le plus accompli pour la gloire de Dieu. Oh ! qu'il fallait de résolution et de courage pour entreprendre et pour exécuter ce grand dessein !... Il ne fallait, en effet, reculer devant aucune difficulté, il fallait ne céder devant aucune peine, il fallait passer par dessus toutes les répugnances et les contradictions de la nature et du monde. C'est là que se trouve la perfection, dit saint Jacques [1], c'est le but que la Sainte se proposait sans cesse d'atteindre, et c'est ce qui lui faisait toujours dire : *Ou souffrir, ou mourir* ; soit parce qu'elle ne pouvait vivre sans les souffrances, tant elle les aimait ; soit parce qu'elle était résolue de mourir, plutôt que de céder et de ne pas souffrir.

Ce fut sans doute par un dessein particulier de Dieu, qu'elle s'affectionna ainsi aux souffrances, dans le temps que le monde les avait en horreur, et qu'elle le confondit et le condamna dès cette vie, en faisant voir que les peines bien acceptées, étaient d'autant plus aimables, que le monde les fuyait davantage. Ce fut pour cette raison que Dieu permit qu'elle souffrît, non-seulement toutes sortes de peines et de tourments dans son corps, dans son esprit, et dans son honneur, mais encore qu'elle y ajoutât

[1] Patientia opus perfectum habet. *S. Luc.* I.

toutes les austérités et toutes les rigueurs, que les saints pratiquèrent. Ce que les uns ou les autres ont fait en leur particulier, elle a tout réuni, afin de pouvoir souffrir tout ce que les autres ont souffert. Or comme pour laisser un souvenir de la victoire qu'elle remportait sur le monde, ennemi des souffrances, elle a réformé un ordre d'hommes et de femmes, auquel elle a donné pour règle fondamentale d'apprendre à souffrir tout, la pauvreté, la nudité, la solitude, les veilles, les jeûnes, les austérités, les oraisons. Cherchez tout ce qu'il y a de plus austère dans tous les ordres religieux, et vous aurez trouvé ce qu'il faut souffrir dans celui de notre sainte. N'est-ce pas triompher comme Judith, en confondant comme elle son ennemi, puisqu'une femme sait ainsi apprendre à souffrir, quand le monde enseigne le contraire [1] ?...

Oh ! que Dieu est glorifié, quand il fait ainsi paraître la force de sa grâce, et reconnaître les vérités de son saint Evangile, par un témoignage aussi frappant que l'exemple de cette sainte et de la sainteté de tout son ordre [2]. Et combien cette sainte en est honorée, elle qui a rendu ce beau témoignage à la parole de Jésus-Christ, que son joug est doux et son fardeau léger. Vous me servirez de témoins, disait Jésus à ses Apôtres [3] ; car le mot martyr veut dire témoin. Et tout ce qu'ont pu faire les plus grands docteurs de l'Eglise, ce fut de témoigner par leurs écrits, les vérités chrétiennes et catholiques. Sainte Thérèse, en servant de témoin à Jésus-Christ, a donc mérité de faire en quelque façon ce qu'ont fait les Apôtres, les martyrs et les docteurs. O grande sainte! puisque je partage les vains sentiments du monde, qui ne demande qu'à être délivré des peines, accordez-moi la faveur d'avoir aussi ma part de la confusion, que méritent ces sentiments si contraires à ceux de Jésus.

[1] Erit hoc memoriale nominis tui, cum manus feminæ dejecerit eum. *Judith.* IX.

[2] Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri, quia ecisti viriliter, et confortatum est cor tuum. Ibid. XV.

[3] *Act.* I.

TROISIÈME POINT.

QUEL EST LE PROFIT QUE L'ON DOIT RETIRER DE CETTE CONFUSION.

Il y a une confusion, dit le Sage, qui amène le péché, et il y a une confusion qui amène la gloire et la grâce [1]. Quand on tombe dans quelque dépit, et dans une mauvaise humeur, par la honte et la confusion qui nous arrive, on commet une faute; mais quand on se reconnaît, et que la vue de l'erreur ou de la faute, qui nous a mérité cette confusion, nous fait détester plutôt la faute que la confusion, c'est un bonheur pour nous, et c'est le fruit que nous devons retirer de cette méditation. Oui, nous devons prendre notre part de la confusion, comme nous avons notre part du sentiment du monde [2]. N'est-il pas vrai que vous êtes de ceux qui voudraient bien ne souffrir que le moins possible, et qui ne manquent pas de raisons apparentes pour s'exempter de souffrir davantage?... Eh bien, n'avez-vous point de honte, en voyant comment sainte Thérèse vous démontre que vous vous trompez?... Cette honte ne vous fait-elle point changer d'avis et de sentiment, puisque vous ne sauriez raisonnablement vous excuser en sa présence, de ne pouvoir souffrir, quand elle montre si clairement, qu'il est possible et même doux de souffrir?...

Que direz-vous qu'elle n'eût pu alléguer elle-même dans l'occasion?... Car elle ressentait aussi bien les peines que vous, elle était aussi faible, elle n'y était pas plus obligée que vous, et elle pouvait aussi bien s'en exempter que vous [3]. Ne devez-vous pas rougir, et vous confondre de vous plaindre, pour je ne sais quelle infirmité, quand vous voyez cette sainte au milieu de toutes les souffrances ne se plaindre de rien, sinon qu'elle ne souffre pas assez? Ne pourrait-elle pas vous dire en vous montrant ses filles

[1] Est confusio adducens peccatum et est confusio adducens gloriam et gratiam. *Eccli.* IV.

[2] Confundimini et erubescite super viis vestris. *Ezech.* XXXVI.

[3] Nec fortitudo lapidum fortitudo mea, nec caro mea ænea est. *Job.* VI.

et tous ceux de son ordre, qui la suivent dans ses souffrances, ce que dit à saint Augustin cette dame, qui lui apparut accompagnée des saints, qui s'étaient consacrés au service de Dieu, dès leur jeunesse : Eh pourquoi ne pourrais-tu pas avec la grâce ce que ceux-ci ont pu par son moyen [1] ? Cette vision le confondit tellement, qu'il eût honte de craindre les peines qu'il redoutait, et la confusion le piqua si vivement, qu'il ne recula plus devant aucune difficulté. C'est la grâce et la gloire qu'apporte cette sorte de confusion [2], quand elle nous encourage tellement à supporter tout ce qui se présentera, que nous sommes disposés à aller au-devant de toutes les souffrances, plutôt que de les fuir.

Mon Dieu, je sais que cette sainte vous a offert toutes ses pénitences et celles de son ordre, pour la conversion des pécheurs, pour nous obtenir cette grâce d'aimer les peines, puisqu'il n'y a que ce défaut qui empêche notre conversion. Je vous demande donc aujourd'hui, que ses souffrances m'obtiennent ce qu'elles sollicitent, et ce qu'elles méritent. Je n'ai encore que le désir de souffrir, rendez, s'il vous plaît, ce désir efficace, et si je vous ai prié autrefois, par l'entremise de vos saints, de me délivrer des peines, je vous prie maintenant, par leur faveur et par leur mérite, de me les laisser, et de me les faire souffrir joyeusement.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quel est ce monde que sainte Thérèse couvre de confusion par son exemple.

La pensée la plus utile que chacun peut retirer de la vie admirable de sainte Thérèse, c'est celle qui le fera rentrer en lui-même, qui le confondra, et lui fera reconnaître qu'il se trompe, quand il pense ne pouvoir souffrir, autant qu'il est nécessaire pour être saint, et parfait dans sa condition. Car cette sainte nous montre tout le contraire; et on peut dire

[1] Tu non poteris quod isti et istæ, etc.
Et erubescebam nimis. *S. Aug.* VIII *Confes.* II.
[2] Adducit gloriam et gratiam. Suprà.

d'elle ce qu'on disait de Judith, qu'elle a jeté la confusion dans la maison du roi Nabuchodonosor, entendant par ce roi, le monde, et par le monde ce sentiment humain appuyé de tout le monde, qui ne demande qu'à se relâcher et à se persnader, par quelque beau prétexte, qu'il a raison de ne point se donner tant de peine pour la vertu.

Tel était l'état du monde quand sainte Thérèse parut ; le sentiment commun des personnes qui s'adonnaient à la vie spirituelle et dévote était, qu'il fallait ménager ses forces, avoir égard à notre faiblesse, en un mot, que si on ne s'épargnait point, on ne pourrait pas vivre. Oh! les douces paroles ; mais elles sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont douces, car c'est ainsi que le monde nous flatte, c'est ainsi qu'il est notre ennemi, quand il se fait notre ami. Or, sainte Thérèse va confondre cet ennemi, elle va nous confondre nous-mêmes qui faisons partie du monde, et qui sommes nos propres ennemis, quand nous parlons, ou que nous écoutons volontiers ce qu'on dit en faveur de la nature, qui ne veut rien souffrir.

DEUXIÈME POINT.

Quelle est cette confusion que le monde reçoit de l'exemple de sainte Thérèse.

Ou mourir, ou souffrir, telle était la devise de sainte Thérèse, devise bien opposée à celle du monde, qui ne demande qu'à vivre sans souffrir. Et comme en effet, le monde ne cherchait qu'à éviter les croix et les souffrances, elle aussi ne cherchait qu'à souffrir et à rendre les croix et les souffrances recommandables. Et parce que le monde voulait couvrir sa lâcheté, sous le prétexte de l'infirmité, de la nature, qui ne saurait vivre longtemps au milieu des souffrances, toute infirme et faible qu'elle était, notre sainte embrasse les rigueurs les plus austères qu'elle peut inventer, et elle proteste à tout le monde qu'il n'y a aucune peine, qu'on ne puisse souffrir joyeusement avec la grâce.

Et pour en laisser un témoignage plus authentique à toute la postérité, elle établit un ordre, qui n'est fondé que sur les croix et les souffrances, un ordre qui renferme autant de rigueurs et d'austérités à lui seul, que tous les autres ensemble, et dont la vie cependant est plus douce et plus tranquille avec toutes ses austérités, que la vie des mondains et de ceux qui se sont relâchés dans la vertu. N'y a-t-il pas là de quoi les confondre, de quoi les convaincre de lâcheté et de mauvaise foi, quand ils veulent se faire accroire qu'ils ne peuvent souffrir?... Qui sont-ils? qu'on les voie, qu'on les connaisse. Sont-ils faibles et délicats comme sainte Thérèse, qui était assaillie de toute sorte d'infirmités?... C'est elle qui pour-

rait s'excuser, et néanmoins voilà qu'elle ajoute à ses infirmités, toutes sortes de rigueurs et qu'elle proteste à tout le monde, qu'elle ne pourrait pas vivre, si elle ne vivait dans ces rigueurs. Et vous, qui êtes forts et robustes, vous direz que vous ne sauriez rien souffrir ?... Mais pourrez-vous le dire sans rougir de honte et de confusion? car jamais les soldats et les capitaines du roi Nabuchodonosor, n'eurent autant de sujet d'être confus quand ils furent vaincus par une femme, que vous n'avez sujet de l'être aujourd'hui que l'on vous démontre votre lâcheté, par l'exemple d'une sainte Thérèse et de son ordre! Oh! quelle gloire pour Jésus-Christ! quel honneur pour cette sainte!...

TROISIÈME POINT.

Quel est le profit que l'on doit retirer de cette confusion.

Puisque nous faisons partie de ce monde qui est aujourd'hui confondu par notre sainte, prenons notre part de confusion. Rentrons en nous-mêmes, reconnaissons la vanité de nos excuses; avouons qu'il n'y a que de la lâcheté, que nous pouvons avec la grâce souffrir plus que nous ne nous le persuadons; qu'il faut s'y résoudre, se désabuser; qu'il faut implorer pour cet effet l'assistance de sainte Thérèse, et la participation de tant de travaux et de mérites qu'acquiert tous les jours son saint ordre, et qu'il offre pour nous, afin que nous nous convertissions, et que nous prenions des sentiments tout autres que ceux du monde, touchant les croix et les souffrances. O mon Dieu! qui m'avez donné cette sainte pour exemple, donnez-moi, s'il vous plaît, quelque part à son mérite, afin que je puisse profiter de son exemple!

DIX-HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE.

SAINT LUC.

Luc, ce médecin, que nous aimons beaucoup, vous salue[1].

Le Sujet nous fait connaître par ces paroles et par les témoignages de saint Jérôme, que saint Luc était médecin de profession, et que de médecin des corps, il devint médecin des âmes [2], nous ayant laissé un Evangile, dont toutes les paroles, comme dit ce grand docteur, peuvent servir de médecine aux âmes malades [3]. Ceci étant posé,

La Fin de la méditation doit être de nous souvenir de ce que nous avons souvent considéré : que nous sommes plus sujets aux maladies de l'âme qu'à celles du corps, et que le remède nous étant offert dans l'Evangile de saint Luc, nous devons apprendre à nous en servir pour nous guérir.

La Forme est en ces trois points :

1° De nos maladies spirituelles.

2° Du remède qui nous est présenté dans l'Evangile de saint Luc.

3° De l'usage de ce remède.

PREMIER POINT.

DE NOS MALADIES SPIRITUELLES.

Il ne faut que se connaître pour savoir que nous sommes malades ; car pour peu de connaissance que vous ayez de vous-même, vous aurez assez appris que vos mauvaises inclinations et vos passions déréglées sont autant de maladies. Si vous voulez en apprendre davantage, lisez la méditation pour le jeudi de la seconde semaine après l'Epiphanie, et celle du douzième dimanche après la Pentecôte.

[1] Salutat vos Lucas, medicus charissimus. *Coloss.* IV.

[2] De medico corporum in medicum est versus animarum. S. Hier.

[3] Si noverimus scriptorem, eorum esse Lucam medicum, cujus laus est in Evangelio, animadvertemus pariter, omnia verba illius animæ languentis esse medecinam. Idem.

Il suffit ici pour le dessein de la méditation, que vous considériez la source, le progrès, et la fin malheureuse de nos maladies spirituelles. La source vient des trois concupiscences ; le progrès vient de la liberté qu'on se donne de les suivre [1] ; et la fin malheureuse est, ou cette présomption qui nous fait croire que nous en guérirons, quand nous le voudrons, ou le désespoir de pouvoir s'en relever. Ces vérités sont si claires qu'il suffit de les exposer ; mais elles sont si importantes, qu'il faut s'y arrêter davantage, pour les bien considérer, et pour se disposer à en recevoir le remède, qui nous est présenté par notre médecin, notre saint Evangéliste.

Mon âme, ne crains point de reconnaître tes maux, car ce n'est pas la connaissance du mal qui fait le mal ; mais c'est plutôt l'ignorance affectée, quand on ne veut pas le connaître de peur d'être guéri. Oh ! que nos maladies spirituelles sont bien plus à craindre, que celles du corps ; car, outre le danger de l'âme qui est incomparablement plus considérable, nous ne ressentons que trop nos maladies corporelles, et nous ne manquons pas d'en désirer la guérison, tandis que dans nos maladies spirituelles, nous nous faisons souvent accroire que nous nous portons bien, quand nous sommes plus malades et en plus grand danger.

DEUXIÈME POINT.

DU REMÈDE QUI NOUS EST PRÉSENTÉ DANS L'ÉVANGILE DE SAINT LUC.

Saint Luc a eu cette grâce dans son Évangile, de nous rapporter certaines circonstances de la vie de Notre-Seigneur, que les autres Évangélistes ont omises, et qui, étant bien considérées, peuvent nous servir de médecine et de remède pour la source, le progrès et la fin de nos maladies spirituelles. Lui seul rapporte le commencement de la vie de Jésus-Christ [2], quand il

[1] Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere. si præstes animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis. *Eccli.* XVIII.

[2] Visum est et mihi assecuto omnia a principio diligenter, et ex ordine tibi scribere. *S. Luc.* I.

fût conçu dans le sein de la sainte Vierge, quand il naquit dans une étable, qu'il fut mis dans une crèche [1],et qu'il vécut soumis à ses parents dans la ville de Nazareth. Ce grand saint eut le bonheur de converser familièrement avec la sainte Vierge, et d'apprendre d'elle toutes ces particularités de la naissance de Jésus dans l'étable. La considération de ces circonstances est un puissant remède pour la source de nos maux, qui sont les trois concupiscences ; il ne faut que se rappeler ce qu'on a médité ailleurs sur ce sujet, et s'y affectionner [2].

Pour ce qui regarde le progrès de nos maux, qui vient de la liberté que nous prenons de suivre nos passions, il ne faut que considérer et redouter les inconvénients et les dommages, qui en sont la conséquence. Et pour les éviter, il n'y a rien de plus propre que ce qui nous est rapporté par notre saint Évangéliste, dans les paraboles de l'enfant prodigue, de l'économe qui dissipa le bien de son maître, du mauvais riche, et du pauvre Lazare [3]. Lui seul nous rapporte ces paraboles ; et ce sont ces paraboles qui servent principalement à nous apprendre les dommages qu'on éprouve, en se laissant aller à ses concupiscences, et la manière de leur résister.

Il ne reste plus que le remède à la présomption et au désespoir, qui sont l'extrême malheur, auquel nous conduisent nos convoitises et le mauvais usage de notre liberté. Or, comme ce remède consiste principalement à se persuader que ceux qui présument, se mettent en danger d'être abandonnés et délaissés par Dieu, et que néanmoins il ne faut pas désespérer de sa miséricorde, que peut-il y avoir de plus propre pour entrer dans ces considérations et pour en retirer le fruit, que de réfléchir sur certaines circonstances de la passion de Notre-Seigneur, omises par les autres Évangélistes et rapportées par

[1] S. *Luc.* II,

[2] Voyez la Méditation pour le jour de Noël.

[3] S. *Luc.* XV et XVI.

Voyez la méditation du 8e dimanche après la Pentecôte, et celles du jeudi et du vendredi de la 24e semaine.

saint Luc? Il nous apprend, par exemple, qu'Hérode ne pût jamais obtenir une seule parole de Notre-Seigneur, quoiqu'il l'en priât avec instance [1], parce que c'était un présomptueux, qui depuis longtemps ayant entendu parler de ses miracles, ne s'était jamais mis en peine de le chercher, se promettant toujours de le voir [2]; il le vit, mais sans en profiter, parce que c'est ainsi que Dieu châtie la témérité de ceux qui présument qu'ils pourront se corriger, quand ils le voudront. Mais aussi pour ne pas désespérer, il ne faut qu'écouter la belle confession du bon larron [3], qui nous est rapportée par notre saint, comme si cette grâce était réservée à saint Luc, de nous donner le moyen de remédier à nos excès, et de nous conserver entre la crainte et l'espérance, pour ne tomber jamais ni dans le désespoir, ni dans la présomption, pour ne point mépriser la justice de Dieu, ni abuser de ses miséricordes.

Grand saint, toute l'Eglise vous a l'obligation de lui avoir laissé votre saint Evangile; mais je vous dois en particulier de m'avoir fait connaître les remèdes qui y sont contenus. Il ne me reste plus qu'à m'en servir, et pour cet effet j'implore encore votre assistance, car c'est une partie de mes maux, de ne pas savoir me servir des remèdes.

TROISIÈME POINT.

DE L'USAGE DE CES REMÈDES.

Il est vrai qu'il sert fort peu d'avoir des remèdes, si on ne sait, ou si on ne veut pas s'en servir; et nous avons moins de raisons de nous plaindre que les remèdes nous manquent, que Dieu n'a sujet de nous reprocher, qu'ayant tant de moyens de nous guérir de nos maux, nous mourons au milieu des remèdes, comme si nous n'en avions point, parce que nous

[1] Interrogabat eum multis sermonibus : at ipse nihil illi respondebat. *S. Luc.* XXIII.

[2] Erat cupiens ex multo tempore videre eum. Ibid.
Quis est iste de quo talia audio? et quærebat videre eum. *S. Luc.* IX.

[3] *S. Luc.* XXIII.

n'avons ni le soin, ni la volonté d'en user comme il faut[1]. C'est donc à nous de voir, comment nous devons nous servir de ces passages de l'Evangile, c'est à nous d'appliquer les remèdes où est le mal ; c'est au cœur que nous devons porter l'Evangile, parce que c'est là que règne la convoitise et la source de tous nos maux. Si l'orgueil nous accompagne partout, et que la considération de la crèche de Jésus, que saint Luc nous présente, soit un souverain remède contre ce mal, pourquoi n'aurons-nous pas toujours cette considération avec nous[2]?... Pourquoi, ayant avec nous le remède aussi bien que le mal, préférons-nous que le mal ne nous quitte jamais, et négligeons-nous plus souvent le remède que nous ne le prenons?... Disons la vérité, quand pensons-nous à cette crèche?... Est-ce toutes les fois que l'amour de l'honneur et des biens nous a monté au cœur?... Ce serait le temps propre pour y penser, puisque cette pensée est le remède à cette ambition ; mais, malheureux que nous sommes, c'est plutôt alors que nous chassons cette pensée, parce qu'elle nous prive du contentement que nous avions dans notre ambition, et nous ne voulons pas nous priver de nos contentements.

Si nous ne regardions cette ambition que comme une maladie, et non pas comme un plaisir, peut-être aurions-nous recours à la pensée de la crèche, pour être délivrés de notre maladie ; mais parce nous trouvons du plaisir dans cette ambition, nous ne voulons point des remèdes qui nous privent de ce plaisir. Nous aimons mieux nos maux que les remèdes, parce que nos maux sont nos plaisirs, et les remèdes nos déplaisirs. Prenons garde à ce désordre; un remède utile à nos corps, nous le prenons quoiqu'il soit amer, et nous ne voudrions point de poison, quand même il y aurait du plaisir à le prendre. Il faut, dit saint Augustin, que nous mortifiions nos plaisirs, autrement ils nous don-

[1] Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi? Quare igitur non est obducta cicatrix filiæ populi mei? *Jer.* VIII.

[2] S. Bern. ser. XV et XX, *in Cantico.*

neront la mort[1]; il faut munir le corps de quelques préservatifs en temps de peste, autrement la peste s'en saisira. Il faut du sel à la chair morte, autrement elle vous infectera : Ayez toujours du sel avec vous, disait Notre-Seigneur[2]; car il savait bien que notre chair se corrompt, si elle n'est conservée dans une continuelle mortification. Oh! que saint Luc nous donne un bel exemple sur ce sujet; car l'Eglise nous assure aujourd'hui, dans l'oraison qu'elle a composée en l'honneur de ce Saint, qu'il portait continuellement la mortification de la croix sur son corps, c'est-à-dire, qu'il ne prenait aucun plaisir des sens, et qu'il ne s'en servait que selon la raison et la grâce[3]. Oh! qu'il montrait bien qu'il était l'imitateur des vertus, aussi bien que le compagnon des voyages du grand Apôtre, qui témoigne de lui et des siens, qu'ils ne quittaient jamais la mortification de Jésus, mais qu'ils la portaient partout où ils allaient[4].

Mon âme, ces grands saints ne laissaient pas pour cela d'être toujours joyeux; car, il y a plus de joie à se priver des plaisirs qui offensent Jésus, qu'à en jouir et à l'offenser. N'est-ce pas vrai?... O mon Jésus! quand il y aurait même du déplaisir, j'aime mieux le souffrir, que de consentir à la moindre pensée qui vous offense.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De nos maladies spirituelles.

Saint Luc était médecin des corps avant d'être Évangéliste; et étant Évangéliste, il est devenu médecin de nos âmes. Pour mieux reconnaître l'obligation que nous lui en avons, et nous servir des remèdes qu'il nous a préparés, reconnaissons la source, le progrès, et la fin malheureuse de

[1] S. Augustinus *in illud Apostoli.* Mortificate membra vestra quæ sunt super terram. *Coloss.* III.

[2] Habete in vobis sal. *Marci.* IX.

[3] Qui crucis mortificationem jugiter in suo corpore pro tui nominis honore portavit. Oraison de la fête.

[4] Individuus comes Apostoli. S. Hieronim.
Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes. II *Cor.* IV.

nos maladies spirituelles. La source est dans les concupiscences, le progrès dans la liberté que nous prenons d'en abuser, et la fin malheureuse dans la présomption que nous nous corrigerons, quand nous le voudrons, ou dans le désespoir, ne croyant pas que nous puissions jamais changer nos vieilles habitudes.

Mon âme, ressens-tu tes maladies, comme le corps nous fait sentir les siennes? Ah! c'est en cela qu'elles sont plus dangereuses; car étant moins sensibles, on les redoute moins.

DEUXIÈME POINT.

Du remède qui nous est présenté dans l'Evangile de saint Luc.

Il ne faut pas laisser de nous regarder comme malades, quoique nous n'en sentions rien; et il faut reconnaître les remèdes qui nous sont présentés par notre saint Évangeliste; car il lui a été donné par une grâce toute particulière, en nous décrivant le commencement, le progrès et la fin de la vie de Jésus, de nous présenter des remèdes contre la source, le progrès et la fin malheureuse de nos maux.

Seul, il rapporte la naissance de l'enfant Jésus dans une étable; et la considération de cette naissance est le souverain remède à la source de nos maux, qui sont les concupiscences. Seul aussi, il raconte les paraboles de l'enfant prodigue, de l'économe qui dissipe les biens de son maître, du mauvais riche et du pauvre Lazare; et ces paraboles étant bien considérées, sont souveraines pour nous détourner du mauvais usage de notre liberté. Enfin, c'est lui seul qui nous apprend que Jésus comparaissant devant Hérode, ne lui dit pas un seul mot, quoiqu'il en fut prié, et qu'il parla au bon larron, lui promettant son paradis, pour nous fortifier contre la présomption et le désespoir; nous apprenant que, comme il ne faut point présumer des grâces de Dieu, il ne faut jamais non plus en désespérer. O grand saint, que je vous ai d'obligation pour la connaissance que vous me donnez de ces remèdes; mais daignez, s'il vous plaît, m'aider à les appliquer à mon besoin; car, c'est une partie de mes maux, de ne pas savoir employer les remèdes sans un secours particulier.

TROISIÈME POINT.

De l'usage de ces remèdes.

Nous devrions avoir le remède aussi présent que le mal; et puisque nous portons le mal partout, nous devons aussi porter partout l'Evangile qui

est notre remède. N'est-il pas vrai que partout les concupiscences nous portent au péché? Si donc la pensée d'un Dieu naissant dans une étable, est le remède à ces concupiscences, pourquoi n'avons-nous pas toujours cette pensée? C'est qu'elle ne nous plaît pas autant que notre concupiscence; c'est que nous regardons moins notre ambition, comme une maladie que comme un plaisir; et qu'ainsi nous chassons plutôt la pensée de la crèche qui nous prive de ce plaisir, que nous ne la recevons comme un remède à notre maladie. Corrigeons ce désordre, et apprenons de notre saint ce qu'il avait appris de saint Paul, à nous mortifier continuellement, nous privant volontiers de nos plaisirs, par les pensées que Jésus-Christ nous donne de sa crèche et de sa croix. Nous n'y perdrons rien, car il y a plus de plaisir de se priver des satisfactions qui offensent Jésus, que d'en user et de l'offenser.

VINGT-ET-UNIÈME JOUR D'OCTOBRE.

SAINTE URSULE, ET SES COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES.

Le Créateur et le Seigneur de toutes choses l'a aimée; car elle s'est employée à enseigner la science de Dieu, et à accomplir ses œuvres [1].

Le Sujet applique ces paroles de la Sagesse à sainte Ursule, qui étant une des vierges sages, participe aux propriétés de la sagesse, qui sont décrites dans ces paroles. En effet, comme sainte Ursule a été la première entre les autres jeunes filles qui l'ont accompagnée au martyre, elle a été aussi leur maîtresse, elle les a parfaitement instruites dans la science de Dieu et dans le choix de la meilleure part, comme elles l'ont démontré par leur courage. Et partant, Dieu l'a aimée d'un amour singulier, dit l'Ecriture; car instruire la jeunesse, c'est un emploi qui lui est fort agréable, quand surtout l'instruction a pour but de faire connaître et servir Dieu. Ce qui se fait en disposant les âmes à discerner les desseins

[1] Omnium Dominus dilexit illam; doctrix enim est, disciplinæ Dei, et electrix operum illius. *Sap.* VIII.

particuliers de Dieu, et à les suivre. C'est pourquoi, bien qu'il y ait dans cette fête de quoi s'occuper utilement, en considérant le courage si viril qu'ont montré toutes ces saintes filles, qui ont joint le martyre à la virginité ; néanmoins, parce que cela leur est commun avec les autres vierges et martyres, nous nous arrêterons ici principalement à ce qui leur est propre, c'est-à-dire qu'elles nous représentent une sorte de congrégation, qui doit servir de règle à celles où l'on enseigne la science de Dieu.

La Fin sera de reconnaître, d'après ce modèle, comment l'instruction de la jeunesse doit être une école de piété et de vertu, comment Dieu aime et favorise singulièrement cet emploi, et qu'il faut aussi s'y affectionner et s'en occuper, selon qu'on y est appelé.

La Forme est en ces trois points, qui seront appuyés sur l'exemple de sainte Ursule.

1° L'instruction de la jeunesse doit tendre à faire connaître et servir Dieu.

2° Dieu aime singulièrement ceux qui s'y emploient.

3° Il faut aussi aimer cet emploi comme Dieu l'aime.

PREMIER POINT.

L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE DOIT TENDRE A FAIRE CONNAITRE ET SERVIR DIEU.

Quoique sainte Ursule fût d'une qualité plus noble que celle des personnes, qui s'emploient ordinairement à instruire les jeunes filles, néanmoins, en considérant comment cet emploi peut être dignement et noblement exercé, il ne sera pas jugé indigne de la qualité de sainte Ursule. Autre chose est d'enseigner les jeunes filles pour gagner sa vie, et autre chose de les instruire par amour de Dieu, à gagner une vie éternelle. C'est un emploi digne de cette sagesse, que Salomon estime plus que toutes les grandeurs de la terre et toutes les royautés[1]. Or, cet emploi est si noble et si relevé, qu'encore que la sagesse soit grandement honorable et aimable en elle-même ; néanmoins, dit l'Ecriture, elle est encore estimée et aimée davantage de Dieu, parce qu'elle s'emploie à enseigner la science et à faire

[1] Præposui illam regnis et sedibus. *Sap.* VII ; ibid. suprà.

connaître ses desseins et ses ordres; de sorte que, cet exercice d'enseigner la science de Dieu, n'est pas tant honoré pour être pratiqué par la Sagesse, que la Sagesse n'est honorée de remplir ce divin exercice. C'est donc ce que cette illustre Vierge n'estimait point indigne de son rang, puisqu'elle n'enseignait les jeunes filles que pour le Ciel, que pour être des saintes, des vierges et des martyres, et c'est là la science de Dieu, et l'effet propre de la Sagesse.

Dans l'alternative où étaient ces jeunes filles de perdre soit la vie, soit leur honneur et risquer leur salut, il était nécessaire que l'une d'entre elles exhortât les autres à la constance et à la fidélité. On put voir alors avec évidence que sainte Ursule était remplie de la sagesse de Dieu, puisqu'elle les instruisit si efficacement sur tous les devoirs de leur sexe, que toutes aimèrent mieux mourir, que de vivre dans le danger d'offenser Dieu, et saisirent l'occasion qui se présentait de lui offrir leur virginité, leurs biens, leur sang, leur vie et tout ce qu'elles possédaient. Oh! l'excellente vierge, qui sut si bien parler en faveur de la virginité, qu'elle fit autant de vierges et de martyres, qu'elle avait de compagnes à instruire!... Oh! l'illustre et invincible martyre, qui persuade si vivement de préférer la mort à la vie, qu'il n'y en a pas une, qui ne donne sa vie, pour conserver sa foi et sa virginité.

C'est là enseigner la science de Dieu, c'est montrer ce qu'il faut choisir dans les occasions, quand on enseigne qu'il faut plutôt choisir la mort, que la vie avec le danger de tomber dans le péché. C'est la leçon qu'une reine de France faisait à ses enfants; c'est l'instruction que sainte Ursule donnait à ses filles; c'est le modèle de celle qu'on doit donner dans les écoles à la jeunesse. Quelque science qu'on lui apprenne, si on ne lui apprend à craindre Dieu, on ne s'acquitte pas de son devoir; et si on ne lui apprend pas à craindre tellement Dieu, qu'il faille plutôt mourir dans l'occasion du péché, que d'y succomber, on n'apprend pas à craindre Dieu. Car on ne craint point Dieu, comme il le faut craindre, si on n'est disposé à mourir

plutôt que de l'offenser de quelque manière que ce puisse être. C'est la science de Dieu ; car c'est ce que Dieu nous enseigne, et ce qu'il veut que nous apprenions et enseignions aux autres [1]. C'est pourquoi il donne sa sagesse pour enseigner cette science, de sorte que ceux qui enseignent les autres, s'ils ne dirigent pas leurs instructions vers cette fin, manquent eux-mêmes de cette sagesse, ou du moins ne la suivent pas dans les leçons qu'ils donnent. Mais que peut-on dire de ces instructions qui se font sans sagesse ?... A quoi sert de savoir tout, si on ne sait pas se servir de sa science ? et quel meilleur usage en peut-on faire que d'apprendre à servir Dieu, et à connaître ses volontés pour le servir [2] ?... Mon Dieu, je vous remercie des connaissances qu'il vous a plu de me donner de mes devoirs ; mais je vous demande pardon de ne m'en être pas servi, selon les fins pour lesquelles vous me les avez communiquées.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT DIEU AIME SINGULIÈREMENT CEUX QUI S'EMPLOIENT A ENSEIGNER LES AUTRES.

Le Seigneur de toutes choses a aimé la sagesse, dit le texte sacré, parce qu'elle enseigne la science de Dieu, la manière de le servir en évitant le péché, et en pratiquant les bonnes œuvres.

Si donc Dieu aime ainsi la sagesse, ne devons nous pas reconnaître qu'il a aimé singulièrement sainte Ursule, et qu'il a ce même amour, pour tous ceux qui s'emploient à apprendre aux autres, comment il faut le servir et l'honorer, parce que la véritable sagesse que Dieu aime, se trouve dans ces personnes.

Considérez donc maintenant en premier lieu, le grand bonheur de sainte Ursule, combien elle fut bénie et aimée de Dieu, pour avoir enseigné toutes ces jeunes filles ; car si elle était aimable pour sa virginité, et pour son martyre, combien l'a-t-elle été davantage, à raison de tant de vierges et de mar-

[1] Doctrix disciplinæ Dei. Suprà.

[2] Ecce timor Domini, ipsa est sapientia : et recedere a malo, intelligentia. *Job.* XXVIII.

tyres qu'elle a formées?... Si saint Paul appelait ceux qu'il instruisait, sa joie, sa couronne et sa gloire [1], parce qu'ils devaient servir à sa couronne et à sa gloire éternelle ; toutes ces vierges ne sont-elles pas la couronne et la gloire de sainte Ursule, puisqu'elle leur a appris à être vierges?... Vous pourrez par là reconnaître l'excellente part qu'elle a méritée dans l'amour et dans les bonnes grâces de Dieu, puisqu'ayant le mérite de toutes ses filles, elle a été autant aimée elle seule, que toutes les autres, et que c'est d'elle proprement qu'on doit dire, ce qui est écrit dans les Proverbes : Que plusieurs filles ont amassé des richesses, mais qu'elle les a toutes surpassées, non-seulement en leur particulier, mais toutes en général [2]. O grande sainte, je me réjouis avec vous, de vos biens, et je ne pense pas que je puisse aujourd'hui mieux vous féliciter, et vous rendre plus d'honneur, que de me réjouir du bonheur que vous avez d'être tant aimée de Dieu, et d'être reconnue au ciel pour la mère et la maîtresse d'autant de filles, que vous en avez converties ou encouragées par votre exemple, et par vos instructions.

Secondement, considérez que tous ceux qui s'emploient ainsi avec zèle à instruire les autres pour le ciel, sont aimés particulièrement de Dieu, parce qu'ils ont cette sagesse que Dieu aime. Ils sont les instruments de sa gloire, comment ne les aimerait-ils pas [3]?... Dieu ne reçoit jamais plus de gloire, que quand il est connu et honoré; or, comme il n'est pas possible qu'il n'aime pas sa gloire, il faut nécessairement croire qu'il aime ceux dont il se sert, pour se faire connaître et aimer par les autres.

De plus, Dieu aime ceux qui l'aiment, comme il le témoigne expressément [4]. Quels sont donc ceux qui montrent l'aimer

[1] Gaudium meum et corona mea. Phil.
Gaudium aut corona gloriæ. I *Thess.* II.

[2] Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. *Prov.* XXXI.

[3] Quam sine fictione didici, et sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo. Infinitus enim thesaurus est hominibus : quo qui usi sunt, participes factisunt amicitiæ Dei, propter disciplinæ dona commendati. *Sap.* VII.

[4] Ego diligentes me diligo. *Prov.* VIII.

sinon ceux qui veulent le faire aimer par tout le monde, et qui s'y emploient de toute l'étendue de leur pouvoir.

Enfin, si travailler au salut des âmes est une œuvre qui lui plaît tellement, que Notre-Seigneur lui-même assure qu'il était particulièrement aimé de son Père, parce qu'il s'y employait [1]; n'est-ce pas ce que font ceux qui instruisent les autres, quand ils les instruisent selon cette sagesse, qui n'enseigne que la science de Dieu; et n'est-ce pas le moyen de se rendre agréables à Dieu?... O mon Dieu, donnez-moi cette Sagesse et les occasions de l'employer, pour être ainsi aimé de vous.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT AUSSI AIMER CET EMPLOI COMME DIEU L'AIME.

Nous pouvons croire que sainte Ursule, qui était si capable d'enseigner les autres, n'ignorait pas le bonheur qu'il y a dans ce saint exercice, de se faire aimer de Dieu, et qu'elle s'y employait courageusement par cette seule considération. Car quel autre motif l'y eut portée, elle qui était au-dessus de toutes les considérations humaines?... Non, il n'y avait que l'amour de Dieu qui la portât à cet emploi, soit l'amour qu'elle avait pour lui, soit l'amour dont elle désirait en être aimée. Mais aussi cet amour l'excitait si vivement à s'y employer, qu'elle n'avait égard ni à sa qualité, ni à la peine, ni à quoi que ce fût, qui pût l'en détourner. Et il est bien à croire qu'elle ne s'y employa pas un jour ou pour une fois seulement, car la résolution que prirent tant de jeunes filles, à sa persuasion de souffrir le martyre, n'est pas l'œuvre d'un jour, mais qu'elle s'en acquitta comme d'une charge que Dieu lui avait confiée, n'omettant rien de tout ce qui pouvait servir à ses filles pour leur perfection.

Sachez, leur disait-elle, que nous sommes en cette vie comme sur une mer, sur laquelle on ne s'embarque que pour arriver au port désiré, et où l'on ne navigue qu'au milieu des vents et des tempêtes. Nous ne devons donc aspirer qu'au ciel, c'est là le port où nous tendons; nous ne devons rien

[1] Propterea me diligit Pater, quia ego pono animam meam, ut iterûm sumam eam. *S. Joan.* x.

craindre, pourvu que nous y arrivions, mais nous devons craindre tout ce qui pourrait nous empêcher d'y parvenir. Voilà comment elle les entretenait et les instruisait des vérités chrétiennes ; et ces jeunes filles les comprirent si bien, que l'occasion se présentant de souffrir le martyre, elles s'y offrirent aussi promptement, et aussi volontiers que si elles s'y fussent préparées toute leur vie.

C'est ainsi qu'on devrait s'acquitter de la fonction d'instruire, non pas simplement par intérêt, par plaisir, ou par quelque autre considération humaine; mais pour Dieu et pour inspirer de son amour. Il ne faut que considérer qu'elle offre un moyen sûr de se faire aimer de Dieu, pour s'y sentir excité si fortement que, non-seulement on ne se proposera aucun autre motif moins noble, mais encore qu'il n'y aura aucun travail qu'on n'entreprenne volontiers, puisqu'on sait assez que ce travail plaît à Dieu, et qu'il nous mérite ses bonnes grâces. Car, que pouvons-nous chercher de plus avantageux que de lui plaire, et de nous faire aimer de sa bonté?...

Mais puisqu'il est question de plaire à Dieu dans cet emploi, il faut surtout, prendre garde à ce qu'il demande de vous, eu égard aux lieux, aux temps et aux personnes que vous instruisez, pour n'y rien épargner. C'est d'après les avis de la Sagesse, qu'il vous donne à cet effet, que vous devez vous y comporter. Or, cette Sagesse vous apprendra que, pour instruire les autres, il faut avoir égard à leur âge, à leur capacité et à leur qualité, afin de ne rien dire qui ne convienne à la personne, que vous formez. C'est avec tous qu'il faut traiter de leur salut; mais la manière de le faire ne doit pas être la même pour tous. Ne voyez-vous pas que Dieu, tout en voulant le salut et la perfection de tous ceux qu'il appelle à son service, ne le veut pas néanmoins d'une même façon[1]; mais qu'il veut les uns dans une profession, et les autres dans une autre, les uns dans un plus haut degré de sainteté, et les autres dans un degré moindre. Et comme c'est le devoir d'une âme d'apprendre à connaître ce

[1] Voyez en la deuxième partie de l'Ordre, disc. x et XIII.

que Dieu veut d'elle, aussi est-ce le devoir de la personne qui l'instruit, de la rendre capable de connaître les volontés de Dieu; et pour l'en rendre capable, il faut lui parler selon la capacité de son esprit ou de son âge. C'est ce que veut nous dire le Sage, dans les paroles du texte, qui servent de sujet à cette méditation, que la Sagesse, qui enseigne en général à servir Dieu fait élection de ses œuvres[1]; c'est-à-dire qu'elle apprend à faire choix des moyens par lesquels il faut le servir en particulier; et pour l'apprendre, elle se sert de diverses considérations et de diverses manières, selon la diversité des personnes et des circonstances qui peuvent se rencontrer.

C'est pourquoi le même Sage, instruisant ceux qui avaient charge d'instruire les autres, leur disait, qu'ils devaient se rendre capables de tout, pour pouvoir parler à toute sorte de personnes[2]. Mais que cet avis ne vous étonne pas, comme si vous deviez savoir tout; vous en savez assez, si vous avez cette Sagesse qui enseigne la science de Dieu, et vous l'avez, si Dieu vous appelle à cette charge. Prenez seulement garde de n'y mettre aucun empêchement, et sachez que le plus grand c'est d'être prévenu de quelque affection particulière, quelque bonne qu'elle puisse être, pour la personne que vous formerez à sa vocation. Il faut que l'œil soit sans couleur pour discerner toutes les couleurs, autrement tous les objets nous apparaissent de la couleur qui affecte l'œil; c'est ce qui arrive dans la jaunisse, où l'on voit tout en jaune. De même, il faut que l'esprit qui veut discerner les esprits, et connaître les volontés particulières de Dieu sur soi ou sur les autres, soit sans préjugé et sans aucune affection, qui prévienne le discernement qu'on doit faire. Car autrement, nous nous ferons accroire que Dieu veut tout ce que nous voulons, et nous le ferons suivre nos volontés au lieu de suivre les siennes. Celui qui veut avoir le cœur

[1] Electrix operum illius. Suprà.

[2] Eris eruditus in omnibus, et probabilis in conspectu omnium vitorum *Eccli.* XLII.

Scit enim illa omnia et intelligit. *Sap.* IX.

droit, dit saint Augustin[3], ne doit pas tarder à suivre les desseins de Dieu, mais aussi il ne doit pas les prévenir; il faut les attendre avec indifférence, et les suivre avec un empressement qui témoigne qu'on ne cherche que Dieu. Eh mon Dieu, que saurions-nous trouver de meilleur?... Mais le mal est que nous cherchons plus souvent non pas le meilleur, mais le plus agréable. O mon Dieu! faites-moi cette faveur que, comme je sais qu'il n'y a rien de meilleur que votre volonté, je sache aussi, et que j'apprenne aux autres, qu'il n'y a rien de plus agréable que de vous servir, comme vous voulez être servi.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'instruction de la jeunesse doit tendre à faire connaître et servir Dieu.

Si on disait que sainte Ursule eût enseigné ses jeunes filles pour quelque intérêt particulier, peut-être ferait-on tort à sa grandeur; mais en disant qu'elle ne les a instruites que pour le ciel, et que pour l'amour du Dieu qu'elle servait, et qu'elle voulait faire aimer, on ne dira rien qui soit indigne de sa personne, puisque la sagesse ne dédaigne point cet emploi, et que la sagesse est une qualité plus éminente que la dignité royale, ainsi que le roi Salomon le confesse. C'est donc par la sagesse que sainte Ursule enseignait, et c'était en la personne de cette sainte que la sagesse instruisait cette compagnie de jeunes filles, qui mirent si bien à profit ces leçons, qu'elles surent en peu de temps tout ce qu'il fallait faire pour être saintes. C'est la science de Dieu, c'est la science du salut, c'est la science des saints de savoir mourir plutôt que de pécher; c'est la science qu'il faut enseigner, ou bien il ne faut point enseigner... Car s'il ne faut enseigner que par la sagesse, qui nous est donnée de Dieu pour cet effet, qu'adviendra-t-il si l'on se mêle d'instruire en dehors des inspirations de cette divine sagesse? Il arrivera que tous les enseignements qu'on donnera, ne seront que folie ou amusement. O mon Dieu, donnez-nous de ces maîtres qui nous apprennent ces divines leçons, et de ces écoliers qui les apprennent!

[3] Qui recto sunt corde faciunt illum præcedentem et se sequentes, non autem se præcedentes, et illum sequentem. S. Aug. *in Psal.* CXXIV.

DEUXIÈME POINT.

Dieu aime singulièrement ceux qui s'emploient à instruire les autres.

Dieu aime la sagesse, nous dit le Sage, parce qu'elle enseigne à le connaître et à l'aimer. Disons donc que Dieu aime particulièrement sainte Ursule, et tous ceux qui enseignent les autres par les avis et les mouvements de cette sagesse; car il n'aime point la sagesse qui est dans une personne, sans aimer la personne. Oh! que la sainte était aimable pour être vierge et martyre! Mais qu'elle est encore bien plus aimable pour avoir fait, par ses instructions, des jeunes filles qu'elle enseignait autant de vierges et de martyres! Et vous, si vous savez vous employer ainsi utilement dans cette fonction, ne doutez point que vous ne soyez grandement favorisé de Dieu, puisque cet exercice sert à sa gloire et au salut des âmes. O mon Dieu! est-il possible qu'une créature puisse vous aider à obtenir ce que vous attendez d'une autre, et qu'elle ne le veuille pas? Oui, mon Fils, je veux être aidé des hommes pour convertir les hommes; et il y en a peu qui m'aident dans ce divin ouvrage.

TROISIÈME POINT.

Il faut aussi aimer cet emploi comme Dieu l'aime.

C'est par ce motif de charité que sainte Ursule s'employa dans ce saint exercice; car elle ne pouvait point avoir d'autre raison, étant d'une qualité qui la plaçait au-dessus de tout autre motif. Et c'est aussi par cette considération que nous devons nous y porter; car que saurions-nous souhaiter de plus avantageux que d'être aimés de Dieu, et de travailler à mériter ses bonnes grâces?... Mais ne pensons pas pouvoir les mériter, si nous ne dirigeons nos instructions de la façon qu'il le veut; c'est-à-dire sans nous y chercher, ou sans chercher autre chose, que son bon plaisir, et le seul accomplissement de ses desseins et de ses volontés. On peut bien désirer que tous les hommes soient sauvés; mais on ne peut pas désirer qu'ils soient tous sauvés par le même moyen, parce que Dieu en a plusieurs. Et c'est à nous de nous y assujettir, et non pas de vouloir qu'il suive nos intentions. Oh! qu'il y en a qui se trompent, quand ils veulent que tous soient comme eux, sans s'informer si Dieu n'a point d'autre dessein. Prenez garde à cet avis ...

VINGT-HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE.

SAINT SIMON ET SAINT JUDE, APOTRES.

Voilà Simon votre frère, qui est un homme de bon conseil, suivez toujours ses avis, et prenez-le pour votre père.

Et Judas qui est fort et puissant dès sa jeunesse, qu'il vous serve de chez d'armée [1].

Le Sujet de la méditation est tiré de ces deux noms de *Simon* et de *Jude,* et de ces autres paroles, qui sont dites des deux frères Machabées, par leur père Mathatias, pour nous faire reconnaître les mêmes qualités de *Conseil* et de *Force,* qui sont en nos deux Apôtres, figurés par ces deux Machabées qui portaient le même nom. Nous remarquerons le don de conseil dans saint Simon, et celui de force dans saint Jude ; puis nous considérerons que comme ces deux frères, s'étant unis ensemble pour prêcher l'Evangile, ont produit des fruits merveilleux; ainsi faut-il que tous ceux qui s'emploient au salut du prochain, et qui veulent réussir, excellent dans ces deux dons de conseil et de force, ou qu'ils s'unissent à ceux qui en sont doués, et qui s'en servent dans leur emploi.

La Fin est d'apprendre à travailler fructueusement au salut du prochain par l'exemple de ces grands Apôtres, qui s'y sont employés avec succès, par le moyen des dons de conseil et de force qu'ils ont joints ensemble, en travaillant de concert et en s'aidant mutuellement.

La Forme est en ces trois points :

1° Ces deux Apôtres ont travaillé avec succès au salut des âmes.

2° Les moyens dont ils se sont servis, sont les dons de conseil et de force.

3° Exemple que nous en devons tirer, pour apprendre à être utile aux autres.

[1] Ecce Simon frater vester, scio quod vir consilii est, ipsum audite semper et ipse erit vobis Pater. Et Judas fortis viribus a juventute sua, sit vobis Princeps militiæ. I *Mach.* II.

PREMIER POINT

CES DEUX APOTRES ONT TRAVAILLÉ AVEC SUCCÈS AU SALUT DES AMES.

On ne saurait rien considérer qui appartienne plus aux Apôtres, que le fruit qu'ils ont fait pour le salut des âmes; car c'était leur propre vocation et leur office particulier, de s'y employer[1]. Et on ne saurait mieux connaître comment ces deux Apôtres s'y sont utilement et honorablement employés, que par ces trois circonstances, que l'Eglise nous rappelle pour nous représenter aujourd'hui leurs travaux[1].

Premièrement, elle nous fait savoir qu'après qu'ils eurent prêché séparément dans diverses provinces, l'un en Mésopotamie, et l'autre en Egypte, ils se trouvèrent tous deux dans la Perse, et s'unirent ensemble en ce pays, qui est des plus vastes et des plus étendus de la terre.

Secondement, elle nous fait reconnaître que cette nation était farouche, barbare, et très-mal disposée à recevoir la Foi.

Enfin, elle nous assure qu'ils enfentèrent un nombre considérable d'enfants à Jésus-Christ.

Pesez bien ces trois circonstances, qui sont fort remarquables étant réunies ensemble; car si ces Apôtres eussent prêché à des personnes dociles; et faciles à persuader, telles qu'étaient les Grecs, les Latins, les Gaulois, ou d'autres semblables, il ne serait pas si étonnant qu'ils les eussent convertis; mais qu'ils aient persuadé à ces barbares de vivre selon la loi de la grâce et de l'Evangile, et qu'ils aient transformé ces loups en agneaux, c'est ce qu'on ne peut considérer sans admiration.

[1] Elegi vos et posui vos, ut eam, et fructum afferatis, et fructus vester maneat. *S. Joan.* xv.

[2] Simon Chananæus, qui et Zelotes, et Thadæus, qui et Judas Jacobi appellatur in Evangelio, unus ex Catholicis Epistol. scriptor : hic Mesopotamiam, ille Ægyptum Evangelica prædicatione peragrarunt Postea in Persidem convenientes, cum innumerabiles filios Jesu Christo peperissent, fidemque in vastissimis illis regionibus et efferatis gentibus disseminassent, doctrina et miraculis, ac denique glorioso martyrio simul sanctissimum Jesu Christi nomen illustrarunt.

Si du moins ils n'avaient eu qu'une ville ou deux à évangéliser, et qu'ils y fussent restés, pour y gagner, par l'assiduité de leurs prédications, ce que l'on ne peut obtenir par un ou deux sermons, on ne s'en étonnerait pas autant. Mais qu'ils aient entrepris de parcourir une étendue de pays aussi vaste que la Perse, qu'ils aient traversé ces solitudes, ces fleuves, ces lieux inaccessibles, et que leurs travaux aient été couronnés de succès comme nous le voyons, c'est ce qui mérite d'être bien médité et admiré. En effet, à peine pouvaient-ils demeurer quelques jours dans le même lieu; et ce serait déjà un grand miracle, qu'après tous leurs voyages, ils en eussent ébranlé quelques-uns. Mais voilà qu'on nous dit qu'ils en convertirent un nombre considérable, quoique ces peuples fussent barbares, et éloignés les uns des autres, quoique ces Apôtres fussent âgés, faibles, pauvres, destitués de tous moyens humains[1]; ils vont partout, ils parlent à tous, et en convertissent un si grand nombre qu'on ne peut le calculer. Oh! qu'il fallait bien que la grâce les assistât!... Mais aussi qu'il fallait bien que ces deux saints travaillassent pour faire valoir toutes ces grâces!... Mon Dieu, je vous remercie de toutes les faveurs qu'il vous a plu de leur accorder. Grands saints, je me réjouis avec vous, de tous les succès que vous avez eus dans vos travaux; si vous avez eu tant de charité et de pouvoir pour convertir ces barbares, daignez, je vous prie, avoir pitié de ma pauvre âme, qui n'a pu encore être entièrement convertie, comme elle devrait l'être.... Mon âme ne faut-il pas avouer que tu es plus endurcie que ces peuples, puisque ces Apôtres, qui se sont employés autrefois heureusement pour eux, s'emploient maintenant pour toi sans autant de succès?...

DEUXIÈME POINT.

MOYENS DONT ILS SE SONT SERVIS, QUI SONT LES DONS DE CONSEIL ET DE FORCE.

Entre les moyens particuliers dont ces deux grands Apôtres se sont servis, pour opérer tant de fruits dans les âmes, nous

[1] Et esurimus, et sitimus, et nudi sumus, et colaphis cædimur et instabiles sumus, et laboramus operantes manibus nostris. I *Cor.* IV.

pouvons remarquer dans leur vie[1], qu'ils ont excellé dans ces deux dons du Saint-Esprit, le conseil et la force, qui étaient les deux vertus principales des deux frères Machabées, comme nous l'avons dit. Nous avons parlé ailleurs de ces dons[2], et il suffira d'indiquer ici brièvement ce qui regarde en particulier ces deux saints, vous laissant le soin de le méditer plus à loisir.

Voici trois traits de la prudence divine, et du don de conseil qui étaient dans saint Simon.

Le premier, quand après avoir empêché longtemps le démon de parler dans les idoles, il lui permit de répondre aux demandes que lui faisaient les idolâtres, afin de le convaincre de fausseté.

Le second, quand les magiciens, qui s'opposaient à sa prédication et à ses miracles, firent paraître des serpents, auxquels le Saint commanda aussitôt de se lancer sur ces mêmes magiciens, sans cependant leur faire de mal ; ce qu'ils firent au grand étonnement de tout le peuple.

Le troisième fut, de commencer la conversion des Perses par le roi de Babylone, car comme le peuple suit facilement l'exemple du roi ; ce fut une grande sagesse de commencer par la personne, qui devait entrainer les autres à sa suite. O grand Saint, faites-moi part, s'il vous plaît, de ce don, ou employez-le à me donner ce que vous connaissez m'être le plus nécessaire !

On peut de même remarquer trois actes de force et de générosité dans saint Jude. Le premier fut de refuser tous les présents que le roi lui offrit. L'autre, de ne vouloir pas permettre que ses plus grands ennemis et ses persécuteurs fussent mis à mort, le roi après sa conversion voulant les faire massacrer ; il désirait plutôt leur conversion que leur perte. Et le troisième, quand il fit parler un enfant d'un jour, pour délivrer un innocent qui était accusé, sans vouloir qu'il parlât pour accuser un criminel comme il en était prié, quoiqu'il put aussi bien le faire parler pour ce sujet, comme pour l'autre. En agissant ainsi, il montra

[1] *S. Antonius* I, epist. tit. VII, c. XIV.
[2] Voyez les méditations de la semaine de la Pentecôte.

sa générosité, en faisant voir qu'il n'employait point le pouvoir qu'il avait de faire des miracles par ostentation, par curiosité, ou pour nuire à qui que ce fut; mais seulement pour être utile, pour édifier, et pour confirmer la foi, qu'il leur prêchait.

Il fallait également de la force pour supporter tous les travaux qu'ils eurent à supporter ; mais c'est surtout dans la modération de l'esprit, que cette vertu et ce don consistent; c'est en empêchant la nature révoltée de paraître et de se venger, qu'on montre la force de son courage; c'est en méprisant les commodités et les plaisirs, quand il est utile de les mépriser pour la gloire de Dieu[1]. C'est ce que fit notre saint Apôtre; C'est ce qui le fit admirer par les barbares, qui ne pouvaient comprendre, comment un homme pouvait mépriser ce que la nature nous fait tant aimer et rechercher. Et cet exemple avait plus de puissance pour les convertir que tous ses autres miracles. En effet, les magiciens pouvaient bien contre faire par leurs enchantements, les miracles du saint; mais vivre comme lui, mépriser l'honneur, les biens et les plaisirs, cela n'appartenait qu'aux Apôtres[2], et à ceux qui se laissaient conduire à la grâce par leur moyen.

Oh! puissé-je participer à cette grâce, soit pour aider à la conversion des autres, soit pour me convertir entièrement moi-même; car si les Apôtres qui avaient déjà tout quitté, ne furent cependant convertis, et capables de convertir les autres, que lorsqu'ils furent encore plus humbles et plus simples qu'ils n'étaient, et qu'ils devinrent comme des petits enfants ; combien plus dois-je craindre de n'être pas converti, puisque je n'ai pas encore commencé à faire ce qu'ils avaient déjà fait, quand Jésus leur parlait de conversion.

[1] Animi fortitudo ea debet intelligi quæ non solum diversis pulsata molestiis, inconcussa permaneat, sed etiam nullis voluptatum illecebris resoluta succumbat. *S. Prosp.* III, contemp. X.

[2] Non signa eos mirabiles effecerunt. Multi enim qui dæmones ejiciebant, qui peccatores erant, nihil tale fecerunt, sed puniti sunt. Quid est igitur quod eos magnos ostendit? Pecuniarum contemptus, gloriæ despectus, ab omnibus vitæ hujus negotiis ereptio, quæ si non habuissent, etiam si mortuos suscitassent

TROISIÈME POINT.

L'EXEMPLE QUE NOUS EN DEVONS TIRER, POUR ÊTRE UTILES AUX AUTRES.

Comme nous ne sommes pas seulement chargés de nous-mêmes ; mais que chacun, selon son état et sa condition, peut et doit s'employer à aider le prochain[1], il faut tâcher d'imiter ces deux Apôtres, dans l'usage de ces deux dons, qui sont de si puissants moyens pour convertir les âmes, comme nous l'avons vu. Et quoique tous ne puissent pas y exceller comme eux, néanmoins, il faut que tous s'efforcent d'avoir de ces dons la part, qui leur est nécessaire pour l'emploi qu'ils exercent. Tous les Apôtres reçurent tous les dons du Saint-Esprit, quoique quelques-uns d'entre eux fissent paraître les uns plus que les autres ; et saint Simon pouvait aussi bien avoir la force, comme sait Jude, et saint Jude le conseil dont saint Simon était doué ; mais il peut se faire que, comme dit saint Paul, chacun eut son don particulier[2], c'est-à-dire, qu'il y excellat, et qu'il en fit plus paraître les effets, comme nous l'avons dit.

Dieu ne manque pas de nous donner les grâces, et les dons qui nous sont nécessaires pour nous acquitter des fonctions et des ministères, où il veut nous employer ; mais nous manquons de nous en servir ; et bien que possédant ces dons de conseil et de force, néanmoins nous n'en retirons pas le fruit que nous pourrions, parce que la nature corrompue oppose à chacun de ces dons deux vices contraires, qui en empêchent l'effet et l'usage, si nous n'y prenons garde. Les deux vices, opposés au conseil, sont d'un côté, l'inconsidération, et de l'autre, la prudence du monde et de la chair. Ceux qui sont opposés à la force, sont la pusillanimité et la confiance en soi-même. qui affaiblissent tellement l'âme, qu'elle n'a ni vertu ni force pour entreprendre, ou pour venir à bout de ce qu'elle entreprend.

non solum nullos juvissent, sed etiam seductores existimati fuissent. S. Chrys. homil. XLVI, *in Matth.*

[1] Mandavit unicuique de proximo suo. *Eccli.* XVII.

[2] Unusquisque proprium donum habet ex Deo : alios quidem sic, alius verò sic. 1 *Cor.* VII.

C'est à nous de prendre garde à ces extrémités vicieuses, afin que l'esprit de Dieu étant le maître de notre cœur, rien n'empêche que nous n'écoutions ses conseils, et que nous ne les exécutions.

Le salut des âmes est une œuvre de Dieu, il faut donc que ceux qu'il s'associe pour y travailler, lui soient unis, comme l'instrument doit être dans la main de celui qui s'en sert. Et parce que le danger de nous séparer de lui, vient surtout de notre amour-propre, qui ne cherche qu'à se contenter, il faut y renoncer, si on veut être uni à Jésus-Christ; il faut que le grain meure avant de fructifier[1]; et comme il n'est pas si facile à chacun de commander et de s'arrêter, c'est le grand avantage qu'il y a dans une communauté de se laisser conduire et gouverner, pour être d'autant plus à Jésus-Christ qu'on est moins à soi, et moins à soi, qu'on se laisse plus docilement conduire. Tel a le don excellent de conseil, qui n'a pas celui de force, et un autre excellera dans le don de force, qui manque de conseil; mais si le conseil est sans force, et la force sans conseil[2], quel effet pourra-t-il s'en suivre? S'ils sont unis tous deux, et que le conseil conduise la force, et que la force exécute le conseil, oh que de fruits et de bénédictions!... C'est peut-être ce que voulait dire le Sage, quand il avance que le frère aidé par son frère, est comme une cité fortifiée de toutes parts[3]; et c'est peut-être la cause pour laquelle ces deux frères se réunirent dans la Perse, et qu'ils y eurent tant de succès; car la vertu unie est plus forte, et l'un étant aidé par l'autre, ils étaient tous deux plus forts? Quoique chacun d'eux eut assez de conseil et de force pour travailler dans les provinces particulières, où ils furent d'abord envoyés, néanmoins, pour convertir ces grands et vastes royaumes qu'ils gagnèrent à Jésus-Christ, le conseil de l'un devait être aidé de la force de l'autre, et la force de celui-ci assistée par le conseil de celui-là. Oh que Dieu est adorable,

[1] *S. Joan.* XII.
[2] Voyez *S. Greg.* I; *Moral.* XV, *ubi aptè de his don.* V.
[3] Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma. *Prov.* XVII.

non-seulement dans ce qu'il fait, mais encore dans les moyens dont il se sert ! Et si les saints sont imitables, c'est plutôt dans la fidélité qu'ils ont gardée, en se servant des moyens que Dieu leur ordonnait, que dans tout ce qu'ils ont fait.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ces deux Apôtres ont travaillé avec succès au salut des âmes.

Il y a trois circonstances qui ont contribué à rehausser la gloire des travaux de ces deux grands Apôtres: c'est qu'ils ont prêché à des nations fort barbares, dans un pays très-vaste et étendu, et qu'ils y ont opéré des fruits si merveilleux, que l'Eglise déclare qu'ils ont engendré à Jésus-Christ, un nombre incalculable d'enfants. Oh ! qu'il est bien facile de voir que, s'il n'y a pas maintenant autant de conversions qu'on le souhaiterait, il ne faut l'attribuer ni à la multitude des pécheurs, ni à la grièveté des péchés. Car il y en avait autant en ce temps-là. Qu'est-ce donc qui empêche les conversions ?... Mon âme, réponds pour toi, et laisse au jugement de Dieu ce qui touche les autres....

DEUXIÈME POINT

Les moyens dont ils se sont servis sont les dons de conseil et de force.

Comme Simon et Judas, ces deux frères qui sont si célèbres parmi les Machabées, excellaient en conseil et en force ; de même, ces deux Apôtres Simon et Jude ont excellé dans ces deux dons du Saint-Esprit, et ils sont moins admirables par les miracles qu'ils faisaient, que parce qu'ils les faisaient avec un grand conseil et une prudence toute divine, et parce qu'ils savaient autant mépriser les biens, les honneurs et les plaisirs, que supporter les peines et les injures. Oh! que ne ferait pas le monde, s'il voyait de tels hommes, des hommes qui fussent aussi humbles qu'ils sont honorables, et aussi disposés à faire du bien qu'ils reçoivent de mal !...

TROISIÈME POINT.

L'exemple que nous en devons tirer pour apprendre à être utiles aux autres.

Si vous avez quelque obligation de vous employer au salut des âmes, vous ne pourrez pas vous en acquitter dignement, sans l'usage particulier

de ces deux dons; et si vous ne prenez garde à la nature dépravée, qui s'y oppose, quelques dons que vous ayez, vous n'en tirerez aucun profit, et ne ferez que peu ou point de fruit à l'égard du prochain. L'union avec les autres, produit cet avantage que l'on a plus de conseil et plus de force, et par conséquent plus de moyens de réussir dans cet emploi. Ce que l'un possède en abondance, il le communique à l'autre. Le conseil est aidé par la force, et la force est assistée par le conseil. C'est ainsi qu'un frère aidé par son frère, devient puissant comme une ville entière, nous dit le Sage. C'est ainsi que ces deux Apôtres se sont unis, ont converti un si grand nombre d'infidèles. C'est ainsi que nous devons tous conspirer, et nous aider pour sauver tant d'âmes, qui sont abandonnées. Oh ! si nous considérions comment les ennemis s'accordent pour les perdre, combien nous sentirions de tendresse et d'amour, pour nous unir afin de les sauver !...

PREMIER JOUR DE NOVEMBRE.

FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

J'ai vu une grande assemblée, dont personne ne pouvait savoir le nombre, qui était composée de toutes les nations du monde, et ils se tenaient tous debout devant le trône de Dieu, tenant des palmes dans leurs mains [1].

Le Sujet est tiré de l'Epître du jour, et l'Epître est empruntée au livre de l'Apocalypse, où saint Jean racontant comment il vit tous les saints du paradis, rapporte entre autres particularités, qu'ils tenaient tous à la main des palmes, symbole du combat, de la victoire et du triomphe.

La Fin est de considérer comment les saints ont combattu, comment ils ont vaincu, et comment ils triomphent au ciel, afin que nous apprenions à combattre comme eux, pour vaincre et triompher avec eux.

La Forme est en ces trois points :

1° Combat des saints,

2° Leur victoire.

3° Leur triomphe.

[1] Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat ex omnibus gentibus, et tribubus et populis, stantes ante tronum, et palmæ in manibus eorum *Apoc.* VII.

PREMIER POINT.

COMBAT DES SAINTS.

Aussitôt que le premier homme fut chassé du paradis terrestre, qui était la figure du ciel, un chérubin parut à l'entrée de ce lieu de délices, avec une épée flamboyante, comme pour déclarer la guerre à tous les hommes, et pour leur faire entendre, qu'ils ne pouvaient plus rentrer dans la possession des biens, qu'ils avaient perdus par le péché, qu'en combattant et qu'en en méritant la jouissance par leurs efforts.

Depuis, toutes les fois que les saintes Ecritures ont parlé par figure, ou directement du paradis et de la béatitude éternelle que les hommes espèrent, ç'a toujours été en des termes qui leur donnaient assez à entendre qu'ils ne pouvaient rien espérer, sans combattre et sans souffrir quelque peine, avant d'y entrer. En effet, si elle nous représente le ciel comme une terre promise où coulent le lait et le miel, elle nous dit qu'il faut passer par la mer rouge, traverser les déserts et combattre les Géants, pour en avoir la jouissance[1]. Si le ciel est une manne qui ait le goût de toute sorte de viandes, et donne le contentement de tous les plaisirs; il faut se priver de la farine et des viandes d'Egypte[2], c'est-à-dire de tous les plaisirs de la chair et du monde. Si c'est une Jérusalem et une vision de paix; elle est environnée d'ennemis de toutes parts[3]. Si c'est un temple de gloire figuré par celui de Salomon, il faut que les pierres soient toutes taillées et ciselées, pour être posées dans le lieu qui leur est préparé[4]. Si c'est un royaume; il ne se prend que par force[5]. Si c'est une cité; elle est bâtie sur le haut d'une montagne, où l'on n'arrive qu'en grimpant et en suant[6]. Si c'est une maison[7]; la porte en est étroite et le chemin pour y

[1] *Gen.* v.
[2] *Exod.* xiv.
[3] Ibid. xvi.
[4] III *Reg.* vi.
[5] *S. Matth.* xi.
[6] *Apoc.* xxi.
[7] *S. Luc.* xiii.

arriver, tout hérissé d'épines. Si c'est un trésor caché; il faut tout vendre pour l'acheter[1]. Si c'est une récompense que l'on donne le soir aux ouvriers; on ne la reçoit qu'après avoir supporté le poids du jour et de la chaleur[2]. Si c'est un grand banquet où plusieurs sont appelés; il faut tout quitter pour s'y rendre, de là vient qu'on s'en excuse et qu'on n'y veut point aller[3]. Si c'est un prix d'honneur; on ne le donne qu'à celui qui court et qui emporte la bague[4]. Enfin, si c'est une couronne et un triomphe; ce n'est qu'après avoir bravement combattu et vaincu qu'on y arrive[5].

De sorte que, quel que soit le nom ou le symbole dont l'Ecriture se serve, pour vous parler du Paradis, quelque connaissance qu'elle vous en donne, c'est toujours en vous représentant des peines et des sujets de combats, en vous rappelant que tous les Saints ont passé par là, soit qu'ils aient été persécutés et martyrisés par les ennemis de la foi, ou qu'ils aient souffert de la part du monde d'autres afflictions; soit que dans leurs biens, leur honneur, ou leurs corps, ils aient été tourmentés; soit qu'ils aient mené une vie très-austère, qu'ils se soient imposé de rudes pénitences, soit qu'enfin ils aient été vertueux, ils ont toujours eu à combattre et à souffrir. Car, la vertu étant opposée aux inclinations dépravées de la nature humaine, ils n'ont pu être pauvres, chastes, humbles, patients et doux au milieu de tant de contradictions de la chair, du monde et du démon, qu'il n'ait fallu combattre. La vie même est un combat continuel[6], si on veut vivre selon la raison et la grâce. En effet, vivre ainsi, c'est résister à la nature dépravée, qui ne demande qu'à suivre ses penchants; et cette résistance est un combat, comme l'Apôtre le décrit si parfaitement, et que tous les Saints l'ont ressenti; s'il en était autrement, ils n'auraient pas été saints, puisqu'ils

[1] S. *Matth.* XI.
[2] Ibid. XX.
[3] Ibid. XXII.
[4] I *Cor.* VI.
[5] II *Tim.* II.
[6] Militia est vita hominis, super terram. *Job.* VII; *Rom.* VII.

n'auraient pas résisté à leurs mouvements déréglés, s'ils n'eussent combattu. Il n'y a que les Saints ou ceux qui veulent le devenir, dit saint Augustin, qui sentent ce combat, car ceux qui cèdent à leurs mouvements naturels, et qui les suivent, ne savent ce que c'est que de combattre ; mais aussi ils ne savent pas ce que c'est que la sainteté, qui ne s'acquiert qu'en combattant, contre les vices ou contre les inclinations naturelles qui portent au désordre et au péché.

Desquels êtes-vous? éprouvez-vous ce combat intérieur? en quoi particulièrement le ressentez-vous ? comment vous y comportez-vous? combattez-vous en saint et en homme, qui désire mériter un jour la palme?... Ne dites pas que vous n'aspirez pas à être saint ; car, ce serait en quelque sorte renoncer à votre part du Paradis, puisqu'il faut être saint au degré de sainteté, où vous êtes appelé dans votre condition, pour y entrer. Dans le nombre de ceux que vit saint Jean, la palme à la main, il y en avait de votre âge et de votre condition ; ils ne se montrent avec le signe de leurs combats, que pour vous dire, que si vous voulez triompher comme eux au ciel, il faut combattre comme eux sur la terre. N'est-ce pas juste ? Pourquoi auriez-vous le paradis, à une autre condition qu'eux? et quoi que ce soit que vous souffriez, combien est-ce peu de chose en comparaison de leurs souffrances ? Pensez-y un peu pour les admirer, les louer, les invoquer, et pour vous confondre de ce qu'ayant si peu à souffrir après eux, néanmoins vous vous plaignez, et vous ne craignez rien tant que de souffrir.

DEUXIÈME POINT.

LEUR VICTOIRE.

Ce n'est pas assez pour mériter la palme, de combattre, si on ne remporte la victoire; et si les saints triomphent, c'est moins

[1] Hanc pugnam non experiuntur in semetipsis nisi bellatores virtutum, debellatoresque vitiorum. Non expugnat concupiscentiæ malum, nisi contînentiæ bonum, etc. S. Aug. *l. de Contin.*

[1] Quis est enim qui eorum merito voiens copulari nisi prius constantiam eorum teneat. S. Chrys.

parce qu'ils ont combattu, que parce qu'ils sont sortis victorieux du combat, et qu'ils ont persévéré jusqu'à la fin. Car, ce qui est à remarquer, c'est que, pour remporter la victoire dans ce combat, il ne faut que persévérer à combattre, il ne faut que résister à l'ennemi, que ne point lui céder [1]. Quoiqu'on meure à la peine, si on meurt sans consentir au péché, on est victorieux; car il n'est pas question de la vie dans ce combat, mais du vice ou de la vertu, de la perte de la grâce, ou de sa conservation. De sorte que, comme celui qui consent à la tentation, et qui suit son mouvement déréglé, est vaincu quoiqu'il ait combattu, quoiqu'il vive à son aise et en honneur; de même, celui qui n'y consent jamais, mais qui est résolu de perdre tout, biens, honneurs et vie, plutôt que d'acquiescer de propos délibéré au plus petit péché, c'est un vainqueur, un conquérant, un saint [2]. C'est là ce qui fait les saints sur la terre, et les bienheureux au ciel, ce qui leur met la palme à la main. La palme est le symbole de la victoire, parce que le palmier ne succombe jamais sous le poids dont on le charge; mais au contraire, plus on veut l'abaisser, et plus il se redresse, et il n'est jamais plus droit et plus ferme, que quand on veut le courber et le faire plier. C'est ainsi, qu'une sainte âme s'élève comme un palmier [3], et qu'elle est aussi féconde en mérites, que cet arbre en fruits, puisque toutes les fois qu'elle est combattue, et qu'elle résiste, elle croît en mérites; et Dieu permet ce combat dans ses Saints, afin de leur laisser sujet de mériter, et de quoi couronner leur mérite [4].

Oh! que ceux-là donc se trompent, qui fuient le combat, ou qui ne résistent pas jusqu'à la victoire; car, pourvu qu'on persiste, la victoire est infaillible; tout dépend de notre volonté

[1] Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ. *Apoc.* II.

[2] Concupivit ut homo, sed concupiscentiæ non satisfecit ut sanctus et perfectus victor: aliud est enim concupiscere, aliud post suas concupiscentias ire. S. Ambr. *de Jacob.*

[3] *Eccli.* XXIV.

[4] Dedit illi certamen forte, ut vinceret. *Sap.* X.

avec la grâce, et notre volonté est tellement nôtre, que le monde et l'enfer ne sont pas capables de nous la ravir, si nous ne le voulons pas; et quel est le malheureux qui, pouvant vaincre si aisément son ennemi, se laisse dominer par lui? N'est-ce point vous?... Ah! combien de fois? autant de fois que vous avez péché; car vous n'avez péché que parce que vous avez cédé à l'ennemi, et que vous l'avez voulu[1]. Mais pourquoi l'avez-vous voulu? Que vous a-t-il fait?... Quel bien vous a-t-il présenté? De quel mal vous a-t-il menacé? Etait-ce de la mort, de la perte de vos biens, ou de quelque grande disgrâce?... Ah Dieu! il ne s'agissait que d'un petit plaisir, ou d'une légère incommodité, d'un petit point d'honneur, d'une imagination qui vous avait surpris au sujet du *qu'en dira-t-on*? et là-dessus vous vous êtes lâchement laissé aller, tandis que tous les Saints eussent souffert les grils, les chevalets, les roues, les fouets, et tout ce qu'il y avait de plus épouvantable au monde, plutôt que de céder!... Pensez-vous que votre lâcheté mérite cette palme, qui n'est donnée qu'au courage des Saints? Pensez-vous que le paradis soit pour un orgueilleux comme vous? pour un homme sujet à la colère et qui ne cherche qu'à faire ses volontés?... Ne désespérez pas; mais craignez que, si vous n'êtes pas plus courageux, vous ne soyez en danger.

TROISIÈME POINT.

LEUR TRIOMPHE.

C'était particulièrement dans les triomphes, qu'on donnait des palmes aux vainqueurs, et c'est pour cela que saint Jean en vit dans le Paradis, dans les mains des saints; car il n'y a point là de combat, ni de victoire pour les hommes; tout se passe ici sur la terre, et il ne reste qu'à triompher au Ciel. Mais, ô Dieu! quel triomphe!... Quel triomphe de joie de voir ce qu'on voit

[1] Serpens callidior utique, non fortior cæteris animantibus, o Eva, decepit te, decepit profectò, non impulit aut coegit. Mulier tibi, o Adam, de ligno dedit, sed offerendo utique non violentiam inferendo, neque enim potestate illius, sed tua factum est voluntate, ut ejus voci plus obedieris quam divinæ. S. Bern. *serm. de dupl. Bapt.*

dans le Ciel? Quel triomphe de gloire, d'être vu et honoré par tous de saints, qu'on y voit et qu'on y honore [1]!

Il y a huit considérations, par lesquelles, comme par autant de degrés, on peut s'élever à la connaissance et à la contemplation de ce triomphe de joie et de gloire; degrés qui semblent avoir été figurés par ces huit degrés du temple mystique, que le prophète Ezéchiel décrit à la fin de son livre [2].

La première considération est que, comme dit l'Ecriture, jamais l'œil n'a vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu, la joie et la gloire que Dieu a préparées au ciel [3]. C'est beaucoup dire, de parler ainsi; car le cœur de l'homme est capable de se former de grandes idées de contentement et d'honneur, s'il donne la liberté à son esprit de se laisser aller à ses pensées. Donnez-lui autant d'honnête liberté que vous voudrez, et employez, si vous le voulez, tous les esprits des hommes et des anges, pour imaginer ce que c'est que la béatitude éternelle; s'ils ne l'ont pas vue, et s'ils n'en jouissent pas effectivement, quelques pensées qu'ils en aient, elles seront toujours au-dessous de la vérité [4]; car c'est une joie dont on ne peut se former une idée exacte. Oh quand y serons-nous!...

La seconde considération est que, quand il n'y aurait que la gloire qu'on appelle accidentelle, elle est l'œuvre de la sagesse, de la puissance, et de la bonté de Dieu. Toutes les œuvres de Dieu portent bien les marques de ces trois divins attributs, mais avec une restriction, qui n'a point lieu quand il s'agit de la béatitude éternelle; car Dieu a réservé d'y faire voir ses perfections, non-seulement en elles-mêmes, mais encore dans leurs effets, montrant qu'il est aussi puissant pour exécuter, qu'il est sage pour trouver de quoi récompenser ses bons servi

[1] Qui coronam in persecutione purpuream pro passione donavit, ipse in pace viventibus, pro justitiæ meritis dabit candidam. *Beda.*

[2] Et cælatura palmarum in fronte ejus hinc et inde,et in octo gradibus ascensus ejus. *Ezech.* IV.

[3] Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. I *Cor.* II; *Is.* LXIV.

[4] Exultabitis lætitia inenarrabili et glorificata. I *Pet.* I.

teurs, et qu'il n'est pas moins bon pour vouloir les récompenser [1]. Oh ! que ne peut une telle puissance, jointe à une telle sagesse, et à une telle bonté !...

La troisième considération s'élève encore plus haut ; pour vous dépeindre la béatitude éternelle des saints, elle vous fait reconnaître quelle est la béatitude même de Dieu, la joie dont il est bienheureux. Entrez, dit-il à son fidèle serviteur, dans la joie de votre maître [2]. Nous ne serons rien moins, dit saint Jean, que semblable à lui-même, quand nous aurons le bonheur de le voir [3]. Oh quel bonheur qu'on ne saurait jamais acheter trop cher !...

La quatrième se prend des biens que Dieu fait aux hommes dès cette vie. Quels plaisirs ne leur donne-t-il pas pour leur montrer son amour et sa bonté, quoiqu'ils soient blasphémateurs, ingrats, perfides, et qu'ils ne méritent que des châtiments et les supplices de l'enfer. Néanmoins, pour leur faire voir qu'il n'a que des pensées d'amour et de bonté pour eux, s'ils voulaient le servir, il les contente de telle sorte qu'ils ne voudraient jamais sortir de cette vie. Ah ! que ne fera-t-il pas pour ses amis, s'il fait tant pour ses ennemis? Que ne fera-t-il pas au lieu de leur demeure éternelle, s'il leur accorde tant de biens en ce lieu de passage? et si le contentement passager qu'on ressent en cette vie est si sensible, qu'on s'estime assez heureux en l'éprouvant, quoiqu'il soit mêlé de tant d'amertumes, qu'il passe aussitôt qu'on le ressent, que sera-ce d'un contentement éternel, et qui est si épuré de tout mal, qu'on y est parfaitement heureux [4] ?...

Mais si au contraire, vous réfléchissez à tous les maux qu'en-

[1] Introduces eos et plantabis in monte hæreditatis tuæ, firmissimo habitaculo tuo, quod operatus es, Domine. *Exod.* xv.

[2] Intra in gaudium Domini tui. *S. Matth.* xxv.

[3] Nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est. *S. Joan.* III.

[4] Ubi absque ulla penuria comedes panem tuum, et rerum omnium abundantia perfrueris. *Deut.* VIII.

durent en cette vie, depuis le commencement du monde les plus grands amis de Dieu, les plus saints, et les plus innocents, vous trouverez une cinquième considération qui vous élèvera encore plus haut, pour contempler combien cette gloire éternelle qu'il leur prépare, doit être grande; puisqu'il la fait acheter si cher à ses plus grands favoris, qu'ils n'y épargnent ni biens, ni honneurs, ni corps, ni vie. Et ce qui mérite encore d'être considéré, c'est que, lorsqu'ils souffrent le plus, c'est alors qu'ils sont plus contents, et qu'ils ne voudraient pas être délivrés de leurs peines, étant assurés d'aller au ciel par ce moyen. De sorte que, la seule pensée du ciel est plus capable de les réjouir au milieu de leurs peines, que le plaisir même des hommes sensuels ne peut les contenter. Que sera-ce donc de la pleine jouissance de son bonheur éternel? Que sera-ce de ressentir ce bien sans mélange d'aucun mal, dont l'espérance et la seule pensée sont capables de contenter une âme, lors même qu'elle souffre dans son corps tourmenté de douleurs [1].

Descendez un peu dans les enfers, et considérez en ce lieu quel bien doit être le paradis, puisque l'enfer est un si grand mal, puisque Dieu est aussi bon et aussi fidèle pour récompenser ses amis, qu'il est juste pour châtier ses ennemis [2].

Arrêtez-vous encore un peu en ce lieu de tourments, et prenez cette septième considération pour vous élever à une pensée digne du ciel. Réfléchissez que si l'âme damnée de ce mauvais riche, qui ne demandait à Lazare qu'une petite goutte d'eau [3], se fût estimée heureuse parmi ses tourments, de l'obtenir, tant est délicieuse cette petite goutte d'eau du ciel, qui cependant n'était pas le Paradis; que sera-ce d'être enivré de ces

[1] Hujus perfectæ libertatis contemplatione, nullum vitabat periculum, nullum horrebat supplicium : et si millies posset mori, non putabat se hanc dignè posse aliqua ratione promereri. S. Aug. ser. XLIV *de Sanctis.*

[2] Judicium sine misericordia illi, qui non fecit misericordiam : superexaltat autem misericordia judicium. *S. Jac.* II.

[3] *S. Luc.* XVI.

torrents de délices, dont parle le Prophète [1] ? Et si le plus cruel supplice de l'enfer, c'est d'être privé de la vue de Dieu ; quel bien doit être cette vue de Dieu, dont la seule privation fait la plus grande peine qui soit dans les enfers?...

Enfin pour huitième et dernière considération, pensez que la béatitude éternelle est une digne récompense de la Passion et de la mort de Jésus-Christ. Si vous savez ce que c'est que Jésus-Christ, quel est le mérite de sa personne, ce qu'il a enduré pour nous mériter le paradis, et qu'elle est la bonté de son Père, pour récompenser dignement ses travaux [2] ; vous jugerez assez que cette récompense doit être inestimable, puisque son prix et son mérite valent la vie d'un Dieu. Cette pensée ne nous fera pas seulement reconnaître la grandeur et l'immensité de cette récompense, par la grandeur des peines que Jésus a souffertes pour cet effet, mais encore elle nous portera doucement à conclure, que si Jésus a tant souffert pour nous mériter ces triomphes de joie et de gloire, où nous aspirons, il est bien juste que nous souffrions ce qu'il nous présente à supporter, vu que c'est beaucoup moins que n'ont été ses souffrances ; vu que c'est pour nous-mêmes que nous souffrons, et que c'est ainsi que tous les saints ont souffert et ont suivi leur chef, en combattant avec lui, pour vaincre et triompher avec lui [3]. Voudrions-nous, quand même nous le pourrions, arriver à ce triomphe sans victoire et sans combat?... Prenez donc des résolutions dignes du ciel, pour l'acquisition duquel vous combattez.

[1] Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos. *Psal.* XXXV.

[2] Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum ut videant claritatem meam quam dedisti mihi. *S. Joan.* XVII.

[3] Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen : aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum, etc. *Hebr.* XI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du combat des saints.

Si les saints ont des palmes au ciel, c'est pour nous dire qu'ils y triomphent, et qu'ils ont combattu et vaincu leurs ennemis, avant d'arriver à ce triomphe. N'avez-vous pas des ennemis aussi bien qu'eux? N'avez-vous pas vos passions et vos penchants qui vous empêchent d'être humbles, pauvres, doux, chastes, charitables, patients, tels, en un mot, qu'il faut être pour entrer dans le ciel? Mais les combattez-vous comme ils l'ont fait? Pensez-vous aller jamais au ciel, sans être vertueux, sans être humbles et patients?... Et pensez-vous être jamais humbles, sans combattre le penchant qui vous porte à l'orgueil et à la vanité? Si vous attendez pour être vertueux que vous n'ayez plus de difficulté à combattre, vous attendrez après la mort; et c'est trop tard pour arriver au ciel, d'attendre à combattre à ce moment.

DEUXIÈME POINT.

De leur victoire.

La victoire des saints, c'est de combattre jusqu'à la mort, qui cesse de combattre, est vaincu, car les ennemis ne cessent jamais d'attaquer pendant la vie; mais qui persiste au combat, est vainqueur, quoiqu'il meure dans le combat, car il ne s'agit pas ici de la vie, mais de la grâce, qui se conserve en résistant au péché, et pour y résister il ne faut que combattre; mais aussi il le faut: ne le voulez-vous pas?... Il ne faut que vouloir, pour vaincre tout l'enfer; car tout l'enfer ne forcera jamais la liberté que vous avez de vouloir. La victoire est entre nos mains; elle est autant en notre volonté, qu'il est en notre volonté de ne point pécher avec la grâce; la grâce est toute prête, il ne faut que combattre en persistant toujours à ne vouloir pas céder; il ne faut que persister à vouloir toujours ainsi combattre, et la victoire et le ciel sont à nous.

TROISIÈME POINT.

De leur triomphe.

Comme la victoire suit le combat, ainsi le triomphe suit la victoire. Quel triomphe de joie et de gloire que celui de tous les saints! Arrêtons-nous pour le considérer longuement, quoiqu'il semble qu'on ne

peut s'y arrêter, parce qu'il n'y a point d'esprit qui puisse concevoir ce qu'il est. Réfléchissez, ce doit être un grand bien, puisqu'il est impossible de s'en faire une idée exacte. Puis, passant à d'autres considérations qu'on peut tirer de la grandeur de Dieu qui se fait connaître en ce lieu, des biens et des maux qu'on éprouve dans cette vie, des peines de l'enfer, et surtout de la mort et de la passion de Jésus-Christ, qui a mérité une telle récompense; nous nous élèverons si haut dans la contemplation de ce triomphe des saints, que nous serons tout ravis de leur joie et de leur gloire. Et au lieu d'être surpris des peines qu'ils ont endurées dans cette vie, nous ne nous étonnerons plus que de notre lâcheté, pour nous confondre et pour nous dire : N'est-ce pas une honte, d'aspirer à ce même triomphe des saints, sans vouloir le mériter, ou sans travailler et combattre pour pouvoir le mériter?

DEUXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

LA COMMÉMORATION DE TOUS LES FIDÈLES DÉFUNTS.

C'est une sainte et salutaire pensée, de prier pour les défunts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés[1].

Le Sujet nous fera reconnaître l'obligation qui nous est imposée de soulager par nos prières et par nos bonnes œuvres, les âmes qui souffrent en purgatoire, pour satisfaire à leurs péchés. Les raisons qui nous y obligent, sont : premièrement, le désir de Dieu que nous les soulagions; secondement, la considération des peines qu'elles endurent; et enfin l'utilité qui nous revient de la charité que nous exerçons à leur égard.

La Fin sera, qu'après avoir considéré les raisons qui nous obligent à ces devoirs, nous nous en acquittions fidèlement; non-seulement aujourd'hui, mais tous les jours, selon les moyens que nous en aurons.

[1] Sancta et salubris est cogitatio, pro defunctis exorare ut a peccatis solvantur. II *Mach.* XII.

La Forme est en ces trois points, qui comprennent les trois sortes de raisons qui nous excitent à nous employer pour les âmes du purgatoire.

1° Raisons prises du côté de Dieu.

2° Motifs tirés de l'état où sont ces âmes.

3° Utilité qui nous revient de cet acte de charité.

PREMIER POINT.

RAISONS PRISES DU COTÉ DE DIEU.

Nous devons avoir en si haute estime les intérêts de Dieu, que nous devons tout d'abord les considérer, dans toutes les affaires que nous avons à traiter. Nous les remarquerons ici, dans ces trois considérations, qui nous feront voir que la prière, ou toute autre bonne œuvre employée pour le soulagement des trépassés, sert grandement à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de ses desseins.

Premièrement, si l'aumône ou toute autre œuvre de miséricorde en particulier lui procure tant d'honneur et de contentement, les saintes Ecritures nous l'enseignent[1] ; celle-ci comme doit lui être bien plus agréable encore, car elle semble comprendre toutes les autres œuvres de charité et de miséricorde. En effet, en assistant ces âmes souffrantes, vous les rassasiez et les désaltérez d'une faim et d'une soif qu'elles ont de voir Dieu, qui est mille fois plus pressante que la faim et la soif du corps ; vous consolez les affligés, vous visitez les prisonniers ; vous faites plus que d'ensevelir les morts, de donner l'hospitalité aux voyageurs, ou l'aumône à un pauvre, car ces âmes sont dans une plus grande nécessité ; et si vous n'êtes pas émus de compassion, comme vous le seriez à la vue d'un pauvre, votre charité appuyée sur la foi, en sera d'autant plus grande, que la foi est plus capable d'apporter du mérite à nos actions, que la vue du corps. Vous voyez donc par là que, si une bonne œuvre donne de la gloire à Dieu, celle-ci lui est très-honorable, puisqu'elle renferme d'autres actes de charité, qui

[1] Honorat Dominum qui miseretur pauperis. *Prov.* XIV.

sont capables d'honorer Dieu d'une manière toute particulière.

En second lieu, il est très-certain que Dieu désire ardemment que ces saintes âmes, qui sont en sa grâce et lui sont très-agréables soient délivrées des peines qu'elles souffrent ; mais parce que les lois de la justice exigent qu'elles satisfassent pour leurs péchés [1], il désire avec autant d'affection que cette satisfaction lui soit faite par notre moyen, qu'il a de compassion en voyant souffrir ces pauvres âmes. Ah ! celui qui connaîtrait le bon cœur et la tendresse d'amour qu'il a pour elles, pourrait-il donter qu'il n'ait aussi le désir de les délivrer, selon les lois de sa justice ? Et comme il n'y a point de moyen plus ordinaire que notre entremise, pensez si ce n'est pas lui rendre un grand service, de s'employer pour ce sujet et de lui causer la joie de voir cette âme délivrée de ses peines. Si, quand il nous châtie ici-bas, il ne le fait qu'à regret, s'il désire que, un homme assez puissant en mérites, vienne s'interposer pour apaiser sa colère et détourner le coup, qu'il est prêt à décharger sur les pécheurs [2] ; combien plus désire-t-il de trouver des personnes qui s'interposent pour ces bonnes âmes, et qui rendent à sa justice par leurs bonnes œuvres, ce qu'elles sont obligées de rendre par des peines si sensibles qu'elles endurent ? C'est donc assurément accomplir son désir, de s'employer pour cet effet.

Considérez en troisième lieu l'honneur qui revient à Dieu de la béatitude d'une âme qui l'aime, le loue et l'honore dans la gloire du ciel, comme nous savons qu'il y est honoré [3] ? Quel service n'est-ce pas lui rendre, de s'employer pour la béatitude de ces âmes qui doivent ainsi le louer pendant l'éternité ? Si vous croyez l'honorer par les hymnes, par les psaumes et par les cantiques que vous lui chantez, pensez-vous que les louanges

[1] Non exies indè donec reddas novissimum quadrantem. *S. Matth.* v.

[2] Et quæsivi de eis virum qui interponeret sepem et staret oppositus contra me pro terra, ne dissiparem meam, et non inveni. *Ezech.* XXII.

[3] Beati qui habitant in domo tua Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te. *Psal.* LXXXIII.

que lui donnent les âmes au ciel, ne l'honorent pas davantage, que toutes celles que vous lui rendez sur la terre ? Et ne voyez-vous pas en outre, que vous avancez beaucoup plus son honneur, en faisant que ces âmes le louent et l'honorent, que si vous-même vous l'honoriez par vos louanges ? Reconnaissez donc l'obligation que vous avez de ne rien épargner dans ce devoir de charité. Oh ! si vous aviez introduit une âme dans le ciel !... Quel honneur, et quel bonheur, d'avoir contribué à l'accroissement de la gloire de Dieu ! Eh bien, il ne tient qu'à vous d'y en faire entrer autant que vous pouvez en délivrer par vos prières, et par vos bonnes œuvres.

DEUXIEME POINT.

RAISONS PRISES DE L'ÉTAT OU SONT CES AMES.

Si ces motifs qui sont pris du côté de Dieu ne sont pas assez puissants pour vous toucher, servez-vous des raisons que vous pouvez tirer de la considération de l'état où sont ces pauvres âmes.

En voici trois qui sont plus remarquables. La première est la grièveté de la peine qu'elles endurent. Quand il n'y aurait que ce feu dans lequel elles sont plongées, c'est une peine assez considérable ; mais ce feu où elles brûlent sans être consumées, diffère autant du nôtre, que le feu terrestre diffère d'un feu représenté en peinture [1]. Ce sont des âmes sans corps, qui sont plus sensibles à la douleur, que nos corps terrestres, qui émoussent une partie des peines [2] ! Et comme la plus grande peine que souffre une âme, c'est dans son imagination, et que la peine est d'autant plus grande que l'imagination est plus vive et plus capable de se représenter ses maux, c'est là la grande peine que souffrent ces âmes, car leur imagination est si vive et si capable de sentir l'étendue de leur mal, que de quelque côté

[1] Gravior erit illi ignis quam quidquid potest homo pati in hac vita. S. August. *in Psalm.* XXXVII.

[2] Illud scitote quia post hanc vitam in purgabilibus locis centupliciter quæ fuerint hic neglecta, redduntur, usque ad novissimum quadrantem. S. Bern. *in obitu Humberti monachi.*

qu'elles se tournent, elles n'y trouvent que des peines ; ce sont des regrets pour le passé, des souffrances pour le présent, et pour l'avenir, des attentes qui sont si affligeantes que, plus elles sont assurées d'entrer un jour dans la gloire du ciel, et plus elles sont affligées dans l'éloignement et dans l'attente de ce beau jour[1]. Oh! que la justice de Dieu est à craindre[2]! Oh! que le péché est un grand mal! Oh qu'il fait bon satisfaire dès cette vie! Mais cependant si une âme a manqué d'y satisfaire, et que vous la voyiez dans ces tourments vous priant et vous conjurant de l'assister, serez-vous assez cruel, pour passer, sans faire semblant de l'écouter, sans lui tendre la main, et sans lui donner tous les secours possibles?...

Ajoutez comme seconde raison que, si vous les délivrez de leurs peines, vous ne les obligez pas seulement en les délivrant du mal qu'elles souffraient, mais vous leur procurez le plus grand bien, dont elles puissent jouir, qui est leur béatitude, où elles entrent aussitôt qu'elles sont délivrées; et dans cette béatitude, un jour vaut mieux que mille en cette vie[3]. Regardez maintenant ce que c'est que de leur procurer ce bien ; quelle obligation vous aurait une personne dont vous auriez prolongé la vie de cent ou de mille ans, et que pensez-vous que ce soit d'avoir introduit une âme dans sa béatitude, deux ou trois jours plutôt. Que sera-ce si vous l'avez avancée d'un mois, d'une année! et ce bien étant tel, ce bien étant entre vos mains, pourriez-vous le leur refuser, quand surtout il vous coûte si peu pour leur rendre ce service, et qu'elles ne peuvent s'aider d'aucune manière ?,..

C'est la troisième raison que nous avons à considérer. Ce qui semble nous dispenser quelquefois de faire une aumône, c'est, ou que nous n'en avons pas le moyen, ou que la personne qui nous la demande peut s'aider en travaillant; mais ici nous avons tant de moyens pour aider ces pauvres âmes, et ils sont

[1] Spes quæ differtur, affligit animam. *Prov.* XIII.
[2] Horrendum est incidere in manus Dei viventis. *Heb.* X.
[3] Melior est dies una in atriis tuis, super millia. *Psal.* LXXIII.

si faciles que nous ne pouvons nous excuser [1]. Qu'y a-t-il de plus facile que la prière, que d'entendre une messe, d'appliquer une communion et une indulgence, d'offrir ces bonnes œuvres à leur intention, ou même les actions de la journée [2] ? Quand nous sommes en état de grâce, tout cela est méritoire, tout cela est reçu en satisfaction et en acquit de leurs peines. Comment nous excuserons-nous donc, si nous ne les assistons pas par ces moyens qui sont si faciles, qu'il ne coûte que la pensée d'offrir à Dieu, le matin pour elles, notre journée, ou une partie de nos actions? De plus, elles ne peuvent par elles-mêmes se procurer aucun soulagement; elles ne peuvent s'aider qu'en souffrant patiemment, mais elles ne peuvent nullement mériter aucune diminution de leurs peines ; les saints même au ciel ne sont pas en état de mériter et de satisfaire pour les péchés ; cela nous est réservé, c'est l'ordre de la justice, et ces âmes ne s'en plaignent point ; mais elles se plaignent de vous, elles se plaignent de ce que pouvant les assister, vous les abandonnez sans en avoir pitié. Ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, car la main de Dieu m'a frappée [3]. Oh ! qu'il faut avoir le cœur endurci pour n'être pas touché de ces gémissements !...

TROISIÈME POINT.

UTILITÉ QUI NOUS REVIENT DE CET ACTE DE CHARITÉ.

Il y va encore de notre propre avantage, et en matière de bonnes œuvres, il n'y a point de danger de nous représenter nos intérêts, quand surtout ils ne viennent qu'à la suite de ceux de Dieu, et que c'est lui-même qui nous les fait considérer.

Quand donc vous vous employez pour la délivrance d'une âme du purgatoire, vous délivrez la vôtre de deux maux et vous lui procurez deux grands biens [4]. Vous la délivrez d'abord du

[1] Si vales, et ipse benefac. Ne dicas amico tuo, vade et revertere, cras dabo tibi, cum statim possis dare. *Prov.* III.

[2] Est qui multa redimat modico pretio. *Eccli.* XX.

[3] Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me. *Job.* XIX.

[4] Benefacit animæ suæ vir misericors. *Prov.* XI.

mal, dont vous pourriez vous rendre coupable, de l'injustice ou de d'ingratitude, en ne vous acquittant pas du devoir qui vous est imposé de prier pour vos parents, pour vos bienfaiteurs et vos amis. Et en second lieu, du mal de la même peine, dont vous délivrez une âme[1]; car cette âme qui vous devra sa délivrance, s'en montrera reconnaissante; elle fera tant par ses prières, que vous vous acquitterez, dès cette vie, de vos dettes, pour n'être point obligé d'y satisfaire après votre mort, ou elle fera que d'autres prieront pour vous, et vous rendront la charité que vous lui aurez faite. N'y a-t-il pas là de quoi vous exciter?...

Les deux biens sont, qu'en priant pour les âmes du purgatoire, on pense à ce lieu de souffrances où il faut tout payer, et cette pensée est fort utile pour nous empêcher de contracter des dettes, qui sont si difficiles à acquitter. En outre, quand nous satisfaisons pour une âme, nous ne laissons pas de mériter pour nous, ou par cette même action que nous offrons en satisfaction pour cette âme, ou par la charité qui nous porte à l'offrir, et qui comprend, comme nous l'avons dit, toutes les œuvres de miséricorde; et ainsi il y va de notre avantage de faire ce bien[2]. Par conséquent, qui peut nous empêcher de nous en acquitter?... Examinez ce que ce pourrait être; et en vous proposant ce que vous avez à faire, voyez si cet empêchement est préférable à tant de biens qui reviennent de l'accomplissement de ce devoir, et à tant de raisons qui nous y portent. Ah, mon Dieu! je reconnais qu'il n'y a que la négligence, et le défaut de foi; car si j'appréhendais vivement ces peines, et si j'avais plus de soin de mon salut que je n'en ai, je saurais agir dans une occasion, qui est si propre pour me le procurer, et pour être utile à tant d'âmes, que je puis assister dans une affaire, qui les touche de si près.

[1] De fructu oris sui unusquisque replebitur bonis et juxta opera manuum suarum retribuetur ei. *Prov.* XII.

[2] Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet. II *Cor.* IX.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Raisons prises du côté de Dieu.

Comme c'est une sainte pensée de prier pour les trépassés, et qu'on oublie souvent ce devoir, il faut s'y exciter avec la grâce, par les raisons que nous pouvons tirer de la part de Dieu qui est honoré; de la considération des souffrances qu'endurent ces âmes, et de l'utilité qui peut nous en revenir. Premièrement, Dieu est honoré, non-seulement par la bonne œuvre, et par la charité que l'on exerce en s'employant pour la délivrance d'une âme ou de plusieurs, mais encore par l'accomplissement du grand désir qu'il a, que ces âmes soient délivrées selon les lois de sa justice, qui sont aussi bien gardées par nos satisfactions que par les leurs. Ah! quel contentement pour Dieu, d'être empêché légitimement de châtier ses amis, qu'il voudrait bien ne point châtier, puisqu'il cherche une personne qui s'y oppose et qui l'arrête, et quand il l'a trouvée, il s'en console autant qu'il se plaint de ne la point trouver.

De plus, l'âme qui est délivrée de ses peines, et introduite dans le paradis; commence à louer et à honorer Dieu, tellement qu'il n'y a point de louange et d'honneur sur la terre, qui soit égal à cet honneur qui lui est rendu au ciel; et comme c'est vous qui êtes cause que cette âme honore ainsi son Dieu, n'est-ce pas un service que vous rendez à Dieu, n'est-ce pas un motif assez puissant pour vous exciter à remplir ce devoir.

DEUXIÈME POINT.

Raisons que nous devons tirer de la considération de l'état où sont ces âmes.

La considération de l'état où sont ces âmes, est encore bien pressante pour nous exciter à la compassion de leur misère, et nous porter à les soulager, car elles souffrent beaucoup dans ce feu, qui est beaucoup plus ardent que le nôtre. Et quand vous les délivrerez de ce tourment, non-seulement vous leur rendrez service en les arrachant à cette peine; mais comme elles s'envoleront aussitôt dans le ciel, elles vous auront l'obligation de ce grand bien, et ainsi en même temps, vous les obligerez doublement; et vous le pouvez aussi facilement, qu'elles sont dans l'impuissance de s'aider, Oh! quel motif pour assister un pauvre, quand vous voyez qu'il ne peut d'aucune manière se secourir, et que vous le pouvez

facilement, sans vous incommoder! Pourriez-vous voir au bord d'une rivière ou au milieu du feu, une personne qui vous tendrait la main, sans la prendre aussitôt, lorsque vous pouvez la délivrer sans vous faire de tort; et si vous avez la foi, vous pouvez voir les âmes du purgatoire, qui sont en cette peine, qui vous tendent les mains, qui vous crient miséricorde, et cependant vous faites la sourde oreille....

TROISIÈME POINT.

Utilité qui nous revient de cet acte considérable de charité.

Ne craignez pas de perdre, en donnant pour ces âmes; car elles vous le rendront en double. S'il y en a une seule qui soit délivrée par votre moyen, soyez certain qu'elle en sera reconnaissante, et qu'elle vous obtiendra tant de bonheur pour cette vie et pour l'autre, que vous bénirez à jamais l'heure que vous aurez employée pour elle : Persuadez-vous que vous faites plus de bien en priant pour une âme du purgatoire, qu'en priant pour vous-même. En effet, en priant pour ces âmes, vous pensez en même temps à ce feu si terrible; oh! que la pensée en est puissante, pour nous porter ou à éviter le péché, ou à satisfaire pour celui qu'on n'a pas évité.

ONZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

SAINT MARTIN EVÊQUE ET CONFESSEUR.

Jonathas se dépouilla de la robe dont il était vêtu, et la donna à David [1].

Le Sujet applique ce trait d'amour de Jonathas envers David, à ce que fit saint Martin, quand il commença à témoigner l'amour qu'il portait à Jésus, en donnant la moitié de son manteau, à un pauvre qu'il vit nu et qui lui demandait l'aumône au nom de Jésus-Christ. Ce fut une action vraiment héroïque, qui lui mérita un si heureux progrès dans la vie spi-

[1] Expoliavit se Jonathas tunica qua erat indutus, et dedit eam David. I *Reg.* XVIII.

rituelle, qu'il est devenu le modèle des prélats, des prêtres et des religieux. Son exemple nous donnera sujet de reconnaître, qu'il ne faut quelquefois qu'une action excellente qu'on fera dans l'occasion, selon l'inspiration qu'on en ressent, pour nous mériter beaucoup de grâces et de bénédictions.

La Fin sera de remarquer cette vérité d'après l'exemple de saint Martin : Qu'une action héroïque faite pour Jésus-Christ, est souvent cause de grâces nombreuses que l'on reçoit, et d'un grand avancement dans la perfection.

La Forme est en ces trois points :

1° Action héroïque de saint Martin, donnant la moitié de son manteau à un pauvre.

2° Vertus qu'il exerça dans le cours de sa sainte vie

3° Exemple qu'on en doit retirer.

PREMIER POINT.

ACTION HEROIQUE DE SAINT MARTIN, DONNANT LA MOITIÉ DE SON MANTEAU A UN PAUVRE.

Que saint Martin était heureux d'aimer le roi Jésus de tout son cœur, et de ne craindre ni les puissances, ni les jugements du monde !

Tel est le beau témoignage que l'Eglise rend de notre Saint, parmi tant de louanges qu'elle lui donne[1]. C'est par cet amour de Jésus-Christ, qu'il commence à se faire connaître : Oh combien belle sera la fin, le commencement ayant été si heureux ! Ce fut par les œuvres qu'il témoigna son amour[2], car le véritable amour se démontre par les œuvres ; et la première de toutes fut si divine et si héroïque, qu'elle mérita d'être suivie de toutes les autres ; c'est ainsi que Dieu récompense la fidélité qu'on lui témoigne en de semblables circonstances.

Le fait vous est connu ; remarquons-y trois belles circonstances.

La première est que saint Martin était encore catéchumène,

[1] O beatum Pontificem, qui totis visceribus diligebat Christum regem, et non formidabat imperii Principatum !

[2] Probatio amoris exhibitio operis. S. Greg.

c'est à-dire qu'il n'était pas encore baptisé, quand il fit cette aumône, il ne faisait que de commencer à connaître Jésus-Christ ; il était encore séculier et soldat, et il n'avait encore d'autre dessein que de se faire chrétien, et de servir Jésus en servant fidèlement son roi et ses chefs. Neanmoins voyez qu'à la première demande que lui fait ce pauvre, il en est si touché, que n'ayant rien à lui donner que la moitié de son manteau, il le coupe aussitôt en deux, et lui en donne autant qu'il lui en fallait pour se couvrir. N'est-ce pas là un trait bien généreux pour un soldat, qui ne fait que d'apprendre qu'il y a un Jésus ? Mais parce qu'il commença à l'aimer aussitôt qu'il le connut, son amour ne put se contenir dans l'occasion qui se présenta de se manifester, et il éclata dans cette généreuse action, qui ravit le ciel et la terre par sa générosité.

La seconde circonstance est, qu'il eût le courage de couper en deux parties son manteau, au lieu de se le réserver, ou de le donner tout entier à ce pauvre. Il semble que l'aumône eût été plus parfaite s'il l'eut donné tout entier, plutôt que de se borner à la moitié ; mais pourtant à bien considérer toute l'action, il montre plus de générosité et de fidélité en le partageant en deux, qu'en le donnant tout entier. Il le fit par une inspiration du Ciel, et cette inspiration, il la suivit aussitôt avec courage, sans considérer autre chose en ce qu'il faisait, que le conseil qu'il entendait de la part de Jésus. Et c'est en cela que, d'après saint Thomas[1], consiste l'action héroïque, quand on fait par une inspiration, et par un mouvement particulier du Saint-Esprit, ce qu'on ne ferait pas ordinairement, si on n'était mu par ce mouvement plus élevé et plus divin ; plus l'action surpasse la raison commune et ordinaire, et plus elle est surnaturelle, divine et admirable. Vous en trouverez un plus grand nombre qui auront donné tous leurs habits, que vous n'en trouverez qui les ont partagés en deux. Il peut y avoir plus de complaisance naturelle à voir son habit entier, quoiqu'on le

[1] I, II, q. LXVIII, a. 1 ; et II, q. CLIX, a. 2.

donne, qu'à le couper en deux, quoiqu'on s'en réserve une partie. C'est prendre davantage sur l'honneur d'un soldat, de paraître à cheval avec la moitié d'un manteau, que sans manteau ; et partant c'est une action plus relevée et plus héroïque. Il s'exposait ainsi à la risée de ses compagnons et de tous ceux qui le verraient, et qui sauraient ce qu'il avait fait, ne connaissant pas le motif qui l'avait fait agir, et ce que c'était que d'aimer Jésus-Christ. Oh qu'il faut de courage pour mépriser ainsi les jugements du monde !...

La troisième circonstance est, qu'il regarda Jésus-Christ dans ce pauvre ; de sorte que ce ne fut pas un simple acte de compassion qu'il eut de sa nécessité ; mais un amour qu'il ressentit pour Jésus-Christ, au nom duquel il était prié, et qu'il savait être représenté dans ce nécessiteux. Aussi la nuit suivante. ce bon Jésus lui apparut, revêtu de cette moitié de manteau qu'il avait donnée, et lui fit entendre ces douces et mémorables paroles : Martin n'étant encore que catéchumène, m'a couvert de ce vêtement[1]. Oh la grande consolation d'entendre Jésus parler, de l'entendre nous témoigner qu'il agrée nos bonnes œuvres, de l'entendre nous encourager à ne rien craindre, sinon d'être infidèle à sa conduite. O grand Saint, faites-moi quelque aumône, et donnez-moi, s'il vous plaît, une partie de votre fidélité.

DEUXIÈME POINT.

VERTUS QU'IL PRATIQUA DANS LE COURS DE SA SAINTE VIE.

C'est au ciel que nos actions sont récompensées ; mais cependant parce que la gloire et la récompense y sont accordées, à proportion des grâces qu'on a reçues et des vertus qu'on a pratiquées ici-bas, on peut dire que Notre-Seigneur récompense dès cette vie une action, quand à sa consideration, il donne d'autres grâces et d'autres faveurs, au moyen desquelles la

[1] Pauperi ac nudo ab eo petenti, ut Christi nomine, sibi eleemosynam tribueret, partem clamydis dedit. Cui sequenti nocte Christus dimidia illa veste indutus apparuit hanc mittens vocem : Martinus Catechumenus hac me veste contexit. *In ejus vita.*

personne se rend toujours capable de plus hauts degrés de gloire[1]. C'est ainsi que la justice et la miséricorde se rencontrent dans la Providence particulière que Jésus étend sur les siens, quand d'un côté, leur présentant des occasions de grand mérite, il leur donne la grâce de s'y comporter généreusement; et que de l'autre, il attend leur fidélité pour la récompenser d'une suite de grâces et de bénédictions, qu'il a comme attachées à cette fidélité, avec laquelle on correspond à ces premières grâces[2]. C'est donc ainsi que Notre-Seigneur éprouva Saint Martin dans cette occasion, c est ainsi que le saint se montra fidèle, et c'est ainsi qu'en conséquence de cette fidélité, il est devenu si grand Saint, qu'on ne saurait assez admirer ses grandeurs et ses vertus.

C'est de là qu'il a eu une si grande foi, qu'il faisait une multitude de miracles. Son espérance était si ferme, qu'il ne voulait que le signe de la Croix, contre tous les dangers et contre tous les ennemis; son amour pour Dieu et le prochain, augmenta tellement et s'accorda si bien l'un avec l'autre, qu'il ne craignait point de mourir pour l'amour qu'il portait à son Dieu, et qu'il ne craignait point de vivre pour l'amour qu'il portait au prochain. Sa dévotion était telle, qu'il priait Dieu sans cesse, et ne donnait aucune relâche à son esprit appliqué à l'oraison[3]. Le respect qu'il portait aux lieux sacrés, était si grand qu'il tremblait visiblement quand il entrait dans une église. Il savait parfaitement allier les occupations inséparables de sa charge épiscopale, avec la solitude de sa profession religieuse, sans que l'un de ces deux états portât préjudice à l'autre. Quand il fallait maintenir sa dignité, il n'y avait rien de plus majestueux; mais cette majesté ne lui faisait rien perdre de son humilité. Sa patience était si grande, que sans souffrir le martyre, il a eu

[1] Etenim benedictionem dabit legislator ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus Deorum in Sion. *Psal.* LXXXIII.

[2] Qui fideliter agunt, placent ei. *Prov.* XI.

[3] Invictum ab oratione spiritum non relaxabat.

le mérite et la palme d'un martyr[1]. La grandeur de son courage paraissait plus, en souffrant patiemment dans ses ennemis ou dans ses disciples et dans ceux de sa maison, ce qu'il ne pouvait corriger, qu'en les méprisant ou en les châtiant trop impérieusement. Enfin, toute sa vie fut si sainte et si innocente, qu'à l'heure de la mort le démon lui apparaissant, et cherchant de quoi l'accuser devant Dieu, il eut le courage et la confiance de défier cette bête infernale, de trouver rien à reprendre dans ses œuvres[2]. Et avec toute cette innocence, il fut si humble qu'il voulut mourir sur la cendre et couvert d'un cilice, disant qu'il fallait mourir les armes à la main. Oh quelles armes, quelle mort, quelle vie, quelle vocation, quelle sainteté!... Qu'il fait bon de bien commencer pour bien finir; car si une bonne mort est la conséquence d'une bonne vie, la bonne vie dépend d'un bon commencement.

TROISIÈME POINT.

L'EXEMPLE QU'ON EN DOIT TIRER POUR L'IMITER.

Il ne s'est trouvé personne, qu'on sache, qui ait fait à un pauvre, ce que fit saint Martin; mais les Saints qui sont venus après lui, n'ont pas laissé de l'imiter en commençant leur sainteté, par une semblable victoire qu'ils remportèrent sur leur inclination naturelle; par là ils méritèrent ces grâces et ces secours surnaturels, qui les conduisirent à la perfection où ils sont parvenus. Saint Benoît, saint Bernard, saint François d'Assise, saint François Xavier, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse et tant d'autres se sont ainsi rendus capables des grands desseins que Dieu avait sur eux, lorsqu'ils ont généreusement triomphé d'eux-mêmes dans les répugnances, qu'ils ont pu éprouver. Celui-ci, par exemple, en embrassant un lépreux qu'il avait horreur de regarder, celui-là en suçant le pus d'un ulcère, dont il ne pouvait souffrir l'odeur; d'autres en surmon-

[1] O sanctissima anima : quam etsi persecutoris gladius non abstulit, martyrii tamen palmam non amisit.

[2] Quid abstas cruenta bestia? nihil in me funesti invenies.

tant des difficultés d'un autre genre. Nous voyons que beaucoup de Saints ont ainsi commencé leur sainteté par ces sortes de victoires et d'actes pleins de générosité, qui leur ont mérité les grâces nécessaires pour s'élever à la plus haute perfection. Il en est, dit le Sage, qui achètent beaucoup de choses à bon marché, et qui se rachètent de beaucoup de travaux avec peu de peine[1]. Celui qui aura vaincu, dit Jésus-Christ, je le rendrai aussi ferme qu'une colonne[2], c'est-à-dire, qu'après qu'on s'est ainsi surmonté en quelque occasion qui se présente, on devient si fort et si affermi contre les autres difficultés, qu'on vient à bout de tout.

Regardez si vous n'avez point parfois de semblables occasions, car il est encore temps. N'avez-vous point un vif attachement pour quelque chose que vous ne quitteriez pas volontiers, quelque personne avec qui vous soyez trop familier, ou pour laquelle vous ayez quelque aversion?... Ne vous arrive-t-il point parfois quelque disgrâce fort sensible, quelque confusion devant le monde, quelque mépris, quelque affliction, ou quelque acte d'obéisssance pénible à exécuter? C'est dans ces circonstances qu'il faut se faire connaître, c'est dans ces combats qu'il faut se vaincre, pour n'avoir plus ensuite que des victoires[3]. Eh bien, comment vous y comportez-vous? Combien avez-vous laissé passer de ces occasions? Quelle perte avez-vous faite? Si vous avancez si peu, n'est-ce point peut-être parce que vous ne profitez pas de ces circonstances, qui sont comme des crises de la grâce, par où l'on juge de la vie ou de la mort.... En une heure, ou en moins de temps qu'il faut quelquefois souffrir, on pourrait satisfaire pour tous ses péchés passés, on pourrait se racheter du purgatoire, mériter de grandes grâces pour sa perfection,

[1] Est qui mùlta redimat modico pretio, et restituens ea in septuplum. *Eccli.* xx.

[2] Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei, et foras non egredietur amplius. *Apoc.* III.

[3] Si populus meus, audisset me, Israel si in viis meis ambulasset; pro nihilo forsitan inimicos eorum humiliassem. *Psal.* LXXX, 15.

et pour celle d'autrui ; et parce qu'on manque d'un peu de patience, on se prive de tous ces biens !... C'est qu'on n'aime point Jésus-Christ, comme il le mérite ; c'est qu'on en perd la mémoire, et qu'on ne pèse point les obligations que nous lui avons ; car il ne faudrait que l'aimer pour aimer ces occasions, et il suffirait de penser à lui et à l'amour qu'il nous porte, pour l'aimer et le servir fidèlement.

Mon âme, puisque la pensée de Jésus essuie toutes les peines, il n'y a plus que la difficulté de penser à Jésus ; mais oserais-tu prétendre que cette pensée fût difficile?...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'action héroïque de saint Martin.

Représentez-vous avec toutes ses circonstances, l'action héroïque que fit saint Martin, en coupant son manteau pour en donner la moitié à un pauvre. Ce n'était encore qu'un cathéchumène ; ce n'était qu'un soldat qui n'avait rien que la cape et l'épée. En agissant ainsi, il s'exposait à être tourné en dérision par le monde ; mais parce qu'il voulait être fidèle à la grâce, et correspondre à l'inspiration qui lui était envoyée, il préféra déplaire au monde pour plaire à Jésus-Christ ; et Jésus-Christ lui témoigna que cette action lui avait été agréable, en lui apparaissant vêtu de la moitié de ce manteau, qu'il avait coupée et donnée au pauvre. Oh ! qu'il importe d'être fidèle dans ces occasions !... Grand saint, donnez-moi une part de votre fidélité !

DEUXIÈME POINT.

Les vertus qu'il exerça depuis.

Ce premier acte de vertu en a produit tant d'autres, que toute la vie de saint Martin a été ornée de toutes les vertus ; mais dans un dégré si éminent, que dans le nombre incalculable de miracles qu'il a opérés, le plus grand, c'est sa vie, dans laquelle il a su si bien allier la dignité épiscopale avec l'humilité religieuse, qu'un état n'a point porté de préjudice à l'autre. Une telle vie ne pouvait rien craindre à la mort, quand tout

l'enfer s'y fut trouvé; car quiconque vit dans la patience et l'humilité, mourra en assurance.

DEUXIÈME POINT.

Exemple qu'on en doit tirer pour l'imiter.

Quoiqu'on ne fasse pas ce qu'a fait saint Martin, on peut néanmoins l'imiter en se surmontant dans certaines circonstances plus difficiles, où il ne faut que se vaincre une fois, comme ont fait depuis tant de saints, pour n'avoir plus de quoi combattre, ou pour ne remporter que des victoires en combattant. Faites-en l'essai dans ce qui vous paraîtra plus difficile; passez généreusement sur cette difficulté, et vous aurez tout fait, rien ne vous arrêtera plus. Il y a une telle suite de grâces qui dépendent l'une de l'autre, que quand on est fidèle à la première, toutes les autres suivent. Mais mon Dieu, j'en ai déjà tant perdu, que je crains d'être déchu de tout mérite. Mon fils, c'est pour cela que tu dois être plus vigilant dans ces occasions de vaincre tes penchants, que je ne cesse de te présenter tous les jours, afin qu'accomplissant quelque acte plus généreux, tu mérites le pardon du passé et de nouvelles grâces pour l'avenir. Mon âme, prenons-y garde; ces occasions sont des crises de la grâce par où l'on juge de la vie ou de la mort.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DU SEPTIÈME VOLUME

Pages.

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. De ce prince qui crut en Jésus-Christ, avec toute sa maison, après la guérison de son fils 1

Sujet des Méditations de cette semaine 14

LUNDI. De notre aveuglement naturel, représenté par l'aveugle-né. 14

MARDI. Des moyens parfois étranges, dont Dieu se sert pour nous éclairer de ses lumières 27

MERCREDI. De la reconnaissance que nous devons à Jésus pour ses grâces et ses lumières 37

JEUDI. De la sainte liberté qu'il faut prendre pour conserver les lumières et les grâces 48

VENDREDI. De la communication des lumières qu'on a reçues de Dieu 61

SAMEDI. Du bon usage des lumières et des grâces 74

VINGT-ET-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Sur la parabole du débiteur qui devait à son maître dix mille talents 86

Sujet des Méditations de la semaine 100

LUNDI. Du soin particulier que prend Notre-Seigneur de ceux qui veulent se laisser conduire par lui. . . 100

MARDI. Du premier soin du bon pasteur qui est de paître ses brebis 112

MERCREDI. D'un autre soin de nôtre bon pasteur qui est de défendre son troupeau 122

Pages.

JEUDI. Connaissance réciproque du pasteur et des brebis. 133

VENDREDI. Estime que le bon pasteur fait de ses brebis . . . 141

SAMEDI. De l'estime que l'âme doit avoir pour ce bon pasteur 150

VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Nous donner entièrement à Dieu et donner aux autres ce que Dieu veut que nous leur donnions sur ces paroles : *Rendez à César, etc.* 157

Sujet des Méditations de la semaine 170

LUNDI. Malheur qui vient de la prospérité 171

MARDI. Sur la joie des disciples revenant de leur mission. 180

MERCREDI. Comment il faut se réjouir dans la prospérité. . . 190

JEUDI. Du recours que nous devons avoir à Notre-Seigneur dans nos afflictions 200

VENDREDI. Prendre les afflictions comme le joug de Notre-Seigneur. 209

SAMEDI. Du repos dans la douceur et l'humilité du cœur . 220

VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Sur l'Evangile du jour appliqué à la guérison des âmes qui communient 229

Sujet des Méditations de cette semaine 245

LUNDI. De la condition de Marie et de Marthe 246

MARDI. Il faut avoir autant et plus de soin de son intérieur que de l'extérieur. 255

MERCREDI. Nous devons préférer les devoirs de notre charge à tout autre soin 266

JEUDI. Il faut préférer les biens spirituels et éternels aux biens naturels et temporels. 273

VENDREDI. De la crainte des jugements de Dieu 285

SAMEDI. Guérison de la femme courbée 296

Pages.

Avis. 304

VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Du lépreux guéri par Notre-Seigneur 305

Sujet des Méditations de cette semaine. 311

LUNDI. Du grand festin auquel plusieurs sont invités . . 312

MARDI. De l'honneur d'être disciple de Notre-Seigneur. . 322

MERCREDI. Du pasteur qui cherche sa brebis égarée . . . 332

JEUDI. Parabole de l'enfant prodigue. 342

VENDREDI. Histoire de Lazare et du mauvais riche. . . . 354

SAMEDI. Parabole du juge et de la veuve 362

VINGT-CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Sur la tempête apaisée par le commandement de Jésus . . . 371

Sujet des Méditations de cette semaine. 378

LUNDI. Sur la maladie de Lazare, frère de Marthe et de Marie 379

MARDI. Sur la mort de Lazare , ... 388

MERCREDI. Sur la résurrection de Lazare 398

JEUDI. Du conseil tenu par les Juifs contre Notre-Seigneur 407

VENDREDI. Prière de la femme de Zébédée en faveur de ses deux fils. 416

SAMEDI. De l'aveugle que Notre-Seigneur guérit près de Jéricho. 427

VINGT-SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE, De l'ivraie que l'ennemi a semée parmi le bon grain 435

Sujet des Méditations de la semaine 442

LUNDI. Du grand désir de Zachée de voir Notre-Seigneur. 442

MARDI. Marie-Madeleine répand des parfums sur Jésus. . 451

MERCREDI. Les Apôtres amènent une ânesse à Notre-Seigneur 461

JEUDI. Entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem 467

Pages.

VENDREDI. Des enfants qui louaient Notre-Seigneur. . . . 476

SAMEDI. Quelques gentils désirent voir Jésus 483

MÉDITATIONS POUR LES FÊTES DES SAINTS.

QUI PEUVENT TOMBER DU VINGTIÈME AU VINGT-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

PREMIER JOUR D'OCTOBRE. Fête de l'ange gardien. 493

QUATRIÈME JOUR D'OCTOBRE. Saint François d'Assise 502

SIXIÈME JOUR D'OCTOBRE, Saint Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux 513

QUINZIÈME JOUR D'OCTOBRE. Sainte Thérèse, fondatrice des Carmes déchaussés et des Carmélites 524

DIX-HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE. Saint Luc, évangéliste. 535

VINGT-ET-UNIÈME JOUR D'OCTOBRE. Sainte Ursule et ses compagnes, martyres. 542

VINGT-HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE. Saint Simon et saint Jude, apôtres 552

PREMIER JOUR DE NOVEMBRE. Fête de tous les saints 560

DEUXIÈME JOUR DE NOVEMBRE. Commémoration de tous les fidèles défunts 571

ONZIÈME JOUR DE NOVEMBRE. Saint Martin, évêque et confesseur. 579

Saint-Quentin. — Typ. Jules Moureau.

246.723 44604
H334
HAYNEUVE, S. J., JULIEN
AUTHOR
Méditations sur la Vie N.S.J.C. 7
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	Marie NOV 9	
Sept. 15 /44	Malone	
March 3 /46	"	
Aug 13	" Kkt 6, 7	
	STORAGE	

44604